ALASTAIR
REYNOLDS

LES ENFANTS DE POSÉIDON

3 – DANS LE SILLAGE DE POSÉIDON



Alastair Reynolds

Dans le sillage de Poséidon

Les Enfants de Poséidon – tome 3

Traduit de l’anglais (Grande-Bretagne) par Laurent Queyssi

Bragelonne SF

Pour mon épouse, qui est, un jour, tombée amoureuse d'un éléphant.

« Me voici à la frontière du sommeil,
Dans l'insondable et profonde
Forêt où nous devons tous perdre
Tôt ou tard notre chemin. »
— Edward Thomas, *Lights Out*[1]

---

1. En anglais : « *I have come to the borders of sleep,/The unfathomable deep/Forest where all must lose/Their way, however straight.* » Extrait du poème écrit en 1917. (*NdT*)

Chapitre premier

Tôt un matin, Mposi Akinya rendit visite à sa sœur. Il prit une voiture devant l'immeuble du Parlement en plein centre de Guochang, traversa le quartier du gouvernement puis des secteurs résidentiels, et arriva enfin face à l'enceinte surveillée autour de la maison. Il marcha jusqu'au portail et présenta son identification, alors même que les gardes étaient disposés à le laisser passer sans y jeter un coup d'œil.

Il s'approcha de l'entrée, frappa à la porte et attendit que Ndege lui ouvre. Pendant un moment, elle l'empêcha de franchir le seuil, les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée, le visage dénué de la moindre chaleur et lui indiquant qu'il n'était pas le bienvenu. Même à cet âge avancé, elle restait plus grande que lui. Toute sa vie, elle l'avait regardé de haut.

— J'ai apporté du pain vert, dit-il en tendant la miche enveloppée dans du papier. Encore frais.

Elle prit le paquet, l'ouvrit et renifla son contenu, sceptique.

— Je pensais que tu ne viendrais que plus tard dans la semaine.

— Je sais que c'est un peu imprévu, mais je te jure que ça ne sera pas long.

— Tant mieux. J'ai de la lecture.

— Comme d'habitude, ma sœur.

Un instant après, Ndege céda et le laissa entrer chez elle avant de le conduire à la cuisine. Elle devait y travailler avant son arrivée, car des carnets noirs, ouverts sur la table, dévoilaient des colonnes serrées d'étranges symboles griffonnés, avec des liens sommaires indiqués entre eux. En dehors des cahiers, il n'y avait, sur le meuble, qu'une petite boîte de médicaments contre la toxicité de l'oxygène. Mposi s'installa sur une chaise face à Ndege.

— J'aurais dû te prévenir que j'étais en chemin, mais je ne pouvais pas garder ça pour moi une seconde de plus.

— Une promotion ? Tes pouvoirs ont encore été étendus ?

— Pour une fois, il ne s'agit pas de moi.

Elle le regarda un moment, sans s'asseoir.

— Tu aimerais sans doute que je te prépare du chai ?

— Non, pas aujourd'hui, merci. Et garde ce pain vert pour toi, dit-il en tapotant les bourrelets de son ventre. J'ai mangé au bureau.

Avant de s'installer, Ndege, grande et mince, rassembla les carnets pour les ranger soigneusement dans sa bibliothèque. Puis elle prit place face à lui et, des deux mains, lui adressa un geste d'impatience.

— Alors, accouche. Qu'y a-t-il ? Des mauvaises nouvelles ?

— Difficile à dire.

— Il s'agit de Goma ?

— Indirectement, oui. (Mposi posa les paumes sur la table, sans savoir trop par où commencer.) Je vais te révéler un immense secret que seules quelques personnes, sur Creuset, détiennent et qui ne doit pas s'ébruiter.

— Je m'efforcerai de ne pas le dévoiler à mes centaines de visiteurs.

— Tu reçois, parfois. Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour t'accorder ce luxe.

— Oui, et tu ne manques jamais de me le rappeler.

Elle se rendit sans doute compte qu'elle s'était exprimée sur un ton cassant. Sa gorge se serra et elle plissa les lèvres avec regret. Dans le silence qui suivit, Mposi balaya la cuisine et ses surfaces vides et nues du regard. Il s'aperçut alors que sa sœur avait transformé sa vie en un décor : un tableau statique et dépouillé, réduit à l'essentiel. Le gouvernement de Mposi l'avait emprisonnée, mais Ndege s'était montrée complice en se débarrassant allégrement du luxe et de ses privilèges restants.

Quelque part dans la maison, une horloge cliquetait.

— Je suis désolé, dit-elle enfin. J'ai conscience que tu as travaillé dur pour me venir en aide. Mais être ici seule, en sachant ce que le monde pense de moi…

— Nous avons capté un signal.

L'étrangeté de cette déclaration tira un froncement de sourcils chez Ndege.

— Un quoi ?

— Une transmission radio, très faible, mais clairement artificielle, provenant d'un système solaire à des dizaines d'années-lumière, que personne des mondes habités n'est encore censé avoir atteint ou exploré. D'autre part, la force de la communication diminue à mesure que l'on s'éloigne du centre du système, ce qui signifie donc qu'elle nous ciblait et qu'elle n'était pas envoyée dans toutes les directions. Et surtout : il semblerait qu'elle te concerne.

Pour la première fois depuis son arrivée, il eut enfin l'impression d'éveiller, bien que de façon prudente et provisoire, son intérêt.

— Moi ?

— Clairement. Ton prénom a été cité.

— Il existe un tas d'autres Ndege.

— Pas par les temps qui courent, non. Le message nous a demandé de t'envoyer. « Envoyez Ndege », en swahili. C'est tout ce qu'il a dit. Il s'est lancé, a répété cette phrase pendant des heures, puis s'est arrêté. Nous continuons à surveiller cette portion de l'espace, évidemment, mais n'avons rien entendu depuis.

— Quelle portion ?

— Un système nommé Gliese 163, à près de soixante-dix années-lumière de nous. Quelqu'un, ou quelque chose, là-bas, a pris la peine de nous viser avec un radio-transmetteur et d'envoyer ce message.

Ndege assimila cette information avec le calme et la concentration qui la caractérisaient. Après une vie passée ensemble, Mposi avait appris à reconnaître leurs différences et leurs points communs. Lui était un orateur, une pile électrique, toujours dans l'action, constamment engagé dans telle ou telle affaire. Ndege était plus posée, plus pensive, elle remettait tout le temps tout en question.

Elle ouvrit la boîte de médicaments, en sortit un des applicateurs hypodermiques et colla l'appareil contre la peau de son avant-bras.

— L'oxygène ne me réussit pas, ces temps-ci.

— À moi non plus, dit-il. J'ai eu du mal au début de la colonie, puis j'ai cru longtemps m'y être habitué et pouvoir vivre sans assistance médicale. Mais le sang n'oublie pas.

Elle reposa l'applicateur dans la boîte, en referma le couvercle et la repoussa sur un côté.

— Qui a envoyé ce signal ?

— Nous l'ignorons.

L'horloge continuait de cliqueter. Il observa Ndege, compara son âge apparent au sien et se demanda si sa fragilité résultait davantage du passage du temps, du stress physiologique induit par l'adaptation à une nouvelle planète ou de son emprisonnement et de sa disgrâce publique. Son visage, plus mince que celui de Mposi, gardait une asymétrie due au léger AVC qu'elle avait subi trois décennies plus tôt. Elle avait des cheveux courts, fins et blancs qu'elle se coupait visiblement elle-même. Des taches décolorées et de vieilles lésions parsemaient sa peau. Elle paraissait extrêmement âgée à ses yeux, mais il y avait aussi des jours où, lorsque son reflet lui renvoyait un regard offensé et surpris, il reconnaissait à peine son propre visage.

Puis, il suffisait que la lumière change et modifie son expression pour qu'elle redevienne sa sœur, telle qu'elle était durant leurs jeunes et fougueuses années à bord de l'holovaisseau.

— Tu crois qu'il peut s'agir de notre mère.

Mposi acquiesça à peine.

— C'est une possibilité, rien de plus. Nous ne savons pas ce qui est advenu de la Trinité : Chiku, Eunice, Dakota.

— Et tu penses qu'elles veulent que j'aille les rejoindre ?

— Il semblerait.

— Dommage que personne ne les ait prévenues que je ne suis plus qu'une vieille bique en résidence surveillée.

Avec un doux sourire, Mposi refusa de céder à la provocation.

— Selon moi, chaque problème offre aussi une occasion. Tu es au courant des deux vaisseaux interstellaires que nous construisons ?

— J'ai parfois le droit de regarder le ciel.

— Officiellement, une fois terminés, ils sont censés nous permettre d'étendre notre influence et la portée de nos échanges à d'autres systèmes. Officieusement, rien n'est gravé dans le marbre. On réfléchit à la possibilité d'une expédition à bord d'un des deux appareils. En toute logique, étant donné la nature spécifique du signal, nous serions enclins à t'embarquer.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Alors, la politique t'échappe encore plus que je le croyais. Je suis une paria, Mposi, que des millions de personnes détestent. On préférerait planter ma tête au bout d'une pique plutôt que de me laisser quitter Guochang, sans parler de ce système solaire.

— Pour l'instant, tout ça reste hypothétique. L'expédition ne pourra pas partir avant quatre ou cinq ans, même en accélérant les préparatifs. Mais si tu acceptes de venir, et que je fasse en sorte que tu paraisses te sacrifier pour… je ne sais pas, le bien de Creuset, tes conditions de détention pourraient grandement s'améliorer.

— C'est déjà plus dans tes cordes, ça, d'influencer l'opinion publique.

— Je peux parfois servir. Sache néanmoins que, même si tu donnes ton accord, tu ne feras pas automatiquement partie de l'expédition. Tout peut arriver d'ici là. Nous pourrions rencontrer des problèmes avec le vaisseau, ou ne pas convaincre qu'il faille le réassigner en vue d'une autre mission. Nous pourrions découvrir que ce signal est bidon. Tu pourrais ne pas remplir les critères médicaux pour un saut. Tu pourrais même…

— Mourir.

— Je ne l'aurais pas dit comme ça.

— J'ai vécu mon lot d'aventures, mon frère. Tout comme toi. Et voilà où elles m'ont conduite : en prison, détestée de tous.

— Tu as commis une seule erreur de calcul.

— Qui a tué quatre cent dix-sept mille personnes. Tu crois que je pourrais me racheter aussi facilement ?

— Non, mais je pense que tu as payé ta dette depuis longtemps. Réfléchis, Ndege. Rien ne presse.

— Ai-je le droit d'en discuter avec Goma ?

— Pour l'instant, je préférerais que tu t'abstiennes. Si l'expédition devient plus tangible, nous pourrons en dévoiler certains aspects. Mais d'ici là, garde ça pour toi, s'il te plaît. Nous avons l'habitude de partager d'immenses responsabilités, tous les deux, depuis toujours.

Elle parut compatir, mais également le plaindre :

— Tu regrettes l'ancien temps.

— J'essaie d'éviter. C'est un réflexe de vieux, et vieillir ne me plaît guère.

— Tu partirais, si tu pouvais ?

— On ne m'y autoriserait jamais, sur le plan médical. Je suis à deux doigts d'être coupé en rondelles et trempé dans du formol.

— Pas moi, peut-être ?

— Tu oublies une chose, Ndege : elles t'ont demandée expressément. Ce qui change tout.

Elle lui jeta un regard de biais, étonnée.

— Qu'est-ce que j'ai que tu n'as pas ? Nous avons grandi ensemble. Nous avons connu les mêmes événements.

Mposi recula sa chaise et se leva. Ses genoux craquèrent et l'effort lui tira un gémissement.

— Le seul moyen de le savoir serait de répondre au signal. (Il désigna, de la tête, le paquet qu'il avait apporté.) Mange ce pain vert tant qu'il est frais.

— Merci, mon frère.

Elle le raccompagna à la porte ; ils s'embrassèrent doucement sur la joue puis elle rentra et il se retrouva dehors.

Il regarda au-delà du mur d'enceinte, vers les dômes et les ellipsoïdes verdoyants de ce vieux quartier de Guochang, puis vers les structures plus récentes, rectangulaires et pâles, s'élevant plus loin. À l'approche du soir, le ciel s'était obscurci et les anneaux devenaient peu à peu visibles. Bien qu'également présents la journée, ils n'apparaissaient que la nuit. Ils se levaient à l'horizon, montaient jusqu'au zénith avant de redescendre de l'autre côté : défilé scintillant de minuscules et innombrables fragments brillants, suivant chacun une orbite indépendante, mais tout de même organisés dans un flux complexe formant une bande. Un spectacle qui pouvait s'avérer beau, voire magnifique, si l'on ignorait sa véritable signification.

Les anneaux n'existaient pas à l'arrivée des premiers colons sur Creuset. Il s'agissait d'une cicatrice, des répercussions durables d'une erreur catastrophique. Une faute commise avec de bonnes intentions, mais impardonnable. En ces temps agités et grisants où les lois de ce nouveau monde restaient à écrire, beaucoup avaient cru que Ndege serait exécutée.

Mposi avait réussi à éviter la potence à sa sœur. Mais pour le ciel, il demeurait impuissant.

La piste d'atterrissage se trouvait dans l'enceinte, mais hors de vue des éléphants. Après s'être posée et avoir arrêté le vieil avion blanc, Goma prit ses affaires, descendit et se dirigea vers le lourd portail installé dans la clôture électrique de quatre mètres de haut. Elle déverrouilla la serrure et entra dans la partie isolée et fermée qui abritait leurs bâtiments d'étude et leurs véhicules. Le campement s'était agrandi au fil des ans, mais son centre restait un groupe de dômes proches, reliés comme un trèfle. Elle parcourut la courte distance la séparant des premières structures, puis monta l'escalier métallique qui menait à la porte. Ses bottes lacées claquèrent sur les marches à claire-voie.

À l'intérieur, à l'abri de la chaleur et de l'humidité, Tomas était assis sur son lit de camp préféré. Il mangeait du pain vert dans un sac en papier et feuilletait des notes de recherches imprimées au prix fort. Il la regarda par-dessus les pages et sourit prudemment.

— La chasseuse est rentrée. Comment ça s'est passé ?

— Aussi bien que prévu, dit Goma en retirant ses lunettes de soleil pour les ranger dans une poche à sa taille. Ils ont dit que ma demande était très bien présentée, que j'avais correctement défendu ma cause et qu'ils allaient me répondre.

Tomas acquiesça sagement.

— En d'autres termes, ils t'ont envoyée balader, comme d'habitude.

— Il faut continuer à essayer. Où en est-on avec le troupeau Alpha ?

Il se pinça l'arête du nez et plissa les yeux sur les colonnes de chiffres ajoutées à l'encre.

— Nous en avons perdu deux par rapport à la saison dernière. Baisse mesurable sur tout un tas de variables, toutes significatives à trois sigma. Je vais refaire les calculs, pour être sûr, mais je crois que nous avons déjà une idée de l'évolution des courbes.

— Oui.

Elle s'apprêtait à lui dire qu'il était inutile de réitérer l'analyse – elle était persuadée que le résultat ne changerait pas – mais une minuscule partie d'elle-même s'attendait à trouver une lueur d'espoir parmi tous ces chiffres.

— Je suis venu voir Ru, dit-elle.

— Elle est avec les éléphants. Le troupeau Bêta, je crois : zone d'étude deux. Tu as l'air épuisée ; tu veux que je t'y conduise ?

— Non, ça ira. C'est Ru qui m'inquiète. Bon, refais les calculs, s'il te plaît. Isole le sous-groupe d'Agrippa, aussi. Si l'on doit trouver un signal, je ne veux pas qu'il soit noyé par le bruit.

— Ça marche. Oh ! et bien joué : peu importe le résultat.

— Merci, dit Goma, l'air sceptique.

À l'extérieur du dôme, elle monta dans le deuxième buggy électrique, jeta ses affaires sur la trémie à l'arrière, s'attacha sur le siège du conducteur et prit la direction du portail automatique dans la clôture secondaire, celui qui donnait sur la partie principale du sanctuaire. Elle accéléra, rebondissant sur le siège du buggy qui suivait un sentier sinueux et accidenté. Le terrain du sanctuaire alternait des endroits plats et des coteaux peu élevés, avec des zones herbeuses et d'autres, couvertes d'arbres. Sur Terre, une population d'éléphants similaire aurait entièrement décapé la végétation, mais la flore de Creuset poussait, toute l'année, avec une vigueur étonnante. Sans les pachydermes pour la contenir, cette zone se serait retrouvée tapissée de denses forêts en quelques années.

Goma passa devant de petits immeubles et des magasins d'équipements. Çà et là, elle repéra des éléphants, parfois en partie cachés par des arbres ou des broussailles. Luisants depuis la dernière averse, ils ressemblaient par moments à des pierres ou à des affleurements rocheux : l'antique géologie d'un monde ancien. Ils restaient généralement à distance, prudents, voire apeurés. Elle aperçut un ou deux mâles solitaires, isolés des plus vastes troupeaux. Elle fit un grand détour pour les éviter. Bourrés de testostérone, les mâles pouvaient se montrer imprévisibles et dangereux. Au fil des générations, et tandis que l'influence des Tantors décroissait, les vieilles dynamiques de groupe s'imposaient de nouveau.

Elle arriva bientôt dans la zone d'étude et y trouva le troupeau Bêta, attiré par la promesse de fruits et de pain vert avant d'être persuadé de participer à des jeux cognitifs. Goma et Ru avaient conçu le programme de recherche ensemble, mais les défis individuels étaient surtout dus à Ru. Par nécessité, ils étaient devenus de plus en plus simples, pour suivre le lent déclin de l'intelligence moyenne des animaux. Les tests complexes – ceux qui exigeaient un haut degré de raisonnement abstrait – étaient désormais obsolètes. Seule Agrippa les réussissait régulièrement et elle était trop vieille et futée pour représenter un sujet d'essai fiable.

Ru était debout dans son propre buggy, le dos droit comme un piquet, une casquette enfoncée sur les yeux. Un bloc-notes coincé dans le creux d'un coude et un stylo dans la main gauche, elle reportait ses observations.

Goma ralentit pour ne pas perturber l'expérience. Elle arrêta son véhicule, attrapa ses affaires et termina le chemin à pied.

Le troupeau comprenait à peu près trente spécimens, dirigés par la matriarche Bellatrix. Il y avait d'autres femelles plus âgées dans le groupe, mais pas de mâles adultes, uniquement des bébés ou des jeunes.

Dans une clairière, Ru avait installé la série d'énigmes cognitives du jour, et chacun son tour, on encourageait les éléphants à tenter leur chance. Les miroirs servaient à tester la reconnaissance de soi. Des marmites ou des paravents amovibles dissimulaient de la nourriture. De solides planches droites dotées de symboles détachables proposaient des problèmes de simple logique, d'association et de mémoire, avec des récompenses précises pour chaque bonne réponse. Des tas d'objets et d'outils pouvaient se combiner pour réussir une épreuve, comme retirer des fruits d'un récipient par exemple. Avec son zèle habituel, Ru leur avait fait passer plusieurs enchaînements de ces tests au cours de la journée. Les éléphants se prêtaient généralement au jeu, mais seulement jusqu'à un certain point. Lorsque les friandises cessaient d'être séduisantes, tout encouragement de la part des humains était voué à l'échec.

— Je ne cracherais pas sur de bonnes nouvelles, dit Goma lorsqu'elle arriva à portée de voix.

— Alors, commence. Tu as foutu une pâtée à ces débiles ?

— Métaphoriquement.

— Nous allons donc avoir notre nouvelle clôture ?

— C'est encore en discussion, mais je crois que j'ai bien plaidé notre cause.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Mais ça reste tout de même des connards, tous autant qu'ils sont.

— Tu exagères un *tout petit peu*.

— À peine, dit Ru avant de descendre du buggy. Ils se foutent de nous. Ils pourraient nous donner dix fois plus que ce que nous demandons sans entamer le

moins du monde leur budget. Mais nous ne représentons rien, à leurs yeux.

Elles se dirigèrent l'une vers l'autre.

— Puisque nous sommes dans les mauvaises nouvelles, dit Goma, Tomas m'a dit que les chiffres n'étaient pas fameux.

— Ils sont même lamentables, oui. Mais ça n'a rien de surprenant. Il y a trois ans, je pouvais dessiner un damier dans la terre et faire une partie de go acceptable avec Bellatrix. Maintenant, elle se contente de frotter les carrés avec la trompe : on dirait qu'elle se rappelle presque, mais pas assez pour savoir comment jouer. Il ne s'agit pas d'un déclin intergénérationnel, mais en l'occurrence, d'un unique éléphant dont l'intelligence faiblit à vue d'œil.

— C'est peut-être une dégénérescence cognitive liée à l'âge. Les humains en souffrent, pourquoi pas les pachydermes ?

— Un tel déclin est inédit.

— Je sais ; j'essaie simplement de considérer ça sous un jour moins déprimant. Tu es restée toute la journée dehors ?

— Je n'ai pas vu le temps passer. Tu sais comment c'est.

Elles se rejoignirent puis s'embrassèrent. Elles restèrent dans les bras l'une de l'autre quelques secondes et Goma redressa la casquette de Ru. Elle recula et l'observa, remarquant la raideur de sa posture et le léger tremblement dans la main qui tenait le bloc-notes. Ru était plus grande et moins fine que Goma, mais malgré tout plus fragile.

— Ta journée est finie. On remballe et on rentre à la maison.

— Je dois achever cette série de tests.

— Non, c'est terminé, dit Goma avec toute l'autorité dont elle était capable, sachant fort bien que sa femme n'apprécierait pas d'être ainsi contrainte.

— La journée a été longue. Une bonne nuit de sommeil me fera du bien.

Elles chargèrent le matériel d'étude sur les trémies de leurs deux buggys. Goma coupla le sien pour qu'il suive celui de Ru et s'installa avec elle dans le véhicule de tête. Elle ouvrit la boîte à gants devant le siège passager et ne s'étonna pas de le trouver vide.

— Tu as pris tes médicaments, j'espère…

— Je comptais retourner les chercher.

— Tu ne loupes aucun détail lorsqu'il s'agit des éléphants, mais tu n'es pas aussi rigoureuse quand ça te concerne.

— Ça va, dit Ru, avant d'ajouter : On peut faire un détour jusqu'au troupeau Alpha ? J'aimerais jeter un coup d'œil à Agrippa.

— Elle attendra : il te faut tes médicaments.

Mais le combat était perdu d'avance, à plus forte raison avec Ru au volant. Elle engagea le buggy sur une piste plus étroite et le second véhicule les suivit. Bientôt, elles franchirent une petite colline pour surplomber le lieu de rassemblement favori du troupeau Alpha. L'endroit était proche du cadavre recouvert de verdure d'un Pourvoyeur, figé là où il se trouvait lorsque l'onde d'information avait atteint Creuset.

Elles s'arrêtèrent. Goma descendit la première, puis fit le tour pour aider Ru à mettre pied à terre.

— La voilà. Il y a des jumelles à l'arrière, si jamais tu en as besoin.

— Non, ça ira.

Goma leva une main pour se protéger les yeux des reflets platine des nuages. Elle trouva presque aussitôt Agrippa, la matriarche du troupeau Alpha, mais une soudaine inquiétude vint troubler le plaisir habituel qu'elle prenait à la

reconnaître.

Quelque chose ne tournait pas rond chez le pachyderme.

— Elle est très lente.

— Je l'ai remarqué il y a deux jours, dit Ru. Elle a boité quelque temps, mais c'est autre chose. Je sais bien qu'elle est vieille, mais elle a toujours été assez forte pour se remettre.

— Il faudrait lui faire une prise de sang.

— Oui. Ou la ramener au centre, si nécessaire. Ce n'est peut-être qu'une infection, ou un truc qu'elle a mangé.

— Sans doute.

Mais elles se voilaient l'évidente vérité : les symptômes d'Agrippa étaient ceux du grand âge et pas d'une quelconque maladie non diagnostiquée que l'on pourrait traiter avec des médicaments et des transfusions. C'était, tout simplement, un très vieil éléphant : le plus vieux de son troupeau.

Mais également le plus intelligent, d'après les évaluations cognitives. Le seul qui pouvait encore passer la plupart des tests, démontrant ainsi qu'Agrippa possédait un monologue intérieur, l'intuition de sa propre identité, une compréhension du rapport de cause à effet, de l'écoulement du temps, de la différence entre la vie et la mort. Elle ne pouvait pas parler, mais elle comprenait ce qu'on lui disait et formulait des réponses symboliques. C'était la dernière des Tantors : l'ultime pachyderme qui détenait encore l'étincelle de la véritable intelligence.

Mais Agrippa était vieille, et, même si ses héritiers directs étaient plus malins que la moyenne, ils ne l'étaient pas autant que leur mère. Ses enfants avaient donné naissance à des petits-enfants, diluant un peu plus ses gènes, et ces éléphants étaient quasi semblables aux autres. Le signal était si faible qu'il fallait des analyses statistiques précises pour prouver qu'ils avaient bénéficié d'améliorations cognitives.

— Elle ne peut pas mourir, finit par dire Ru.

— Ça arrivera bien.

— Alors, tout sera terminé. Nous aurons échoué.

— Il reste encore du travail. Il y en aura toujours. Il nous faudra nous occuper de tous ces éléphants.

— Ils s'en fichent. C'est ce qui m'embête le plus. Ça nous affecte, nous, de les voir perdre ce qu'ils avaient, au fil des ans. Mais ça ne leur fait rien. Ils se foutent de ne plus être des Tantors, tant qu'ils ont de grands espaces, de quoi manger et de la boue dans laquelle se vautrer.

— Le développement normal des éléphants ne les destinait pas à devenir des Tantors, expliqua Goma. Nous ne pouvons pas leur en vouloir pour ça. Est-ce que les chiens regrettent de ne pas être aussi intelligents que des bonobos ? Et les fourmis de ne pas être aussi malignes que des chiens ?

— *Moi*, ça me fait de la peine.

Goma la prit par l'épaule, puis la serra dans ses bras en silence quelques instants. Elle partageait le désespoir rampant de Ru, cette sensation que quelque chose d'unique, de précieux et de fugace leur glissait entre les doigts. Plus elles essayaient de l'évaluer, de le conserver, plus vite cela disparaissait. Mais elle avait besoin que Ru soit forte et il fallait que Goma, à son tour, résiste pour Ru. Comme deux arbres appuyés l'un contre l'autre.

— Rentrons à la maison, dit Goma. Je dois appeler ma mère : je lui ai dit que j'irais la voir demain, mais l'analyse de sang d'Agrippa passe avant.

— Je peux m'en occuper, dit Ru. Tu sais bien qu'il ne faut pas bousculer les petites habitudes de Ndege.

— Compréhensible, non ?

— En effet. Je comprends tout à fait.

Quelques jours plus tard, Mposi se trouvait à l'immeuble du Parlement à Guochang pour un rendez-vous d'affaires matinal lorsqu'il découvrit une visiteuse qui l'attendait dans l'antichambre de son bureau.

— Goma, dit-il, rayonnant. Quelle agréable surprise !

Mais son interlocutrice n'exprima aucune réaction, pas même un sourire.

— Nous pouvons parler ? En privé ?

— Bien sûr.

Il la fit entrer dans son bureau en gardant un air poli et convivial, bien que Goma ne semblât pas là pour une visite de courtoisie. Cela n'était plus le cas depuis quelque temps. Lorsque son travail et sa vie privée l'accaparaient moins, elle venait souvent le voir pour se balader dans les jardins parlementaires et échanger des histoires et des rumeurs innocentes. Il s'aperçut, avec une certaine tristesse, qu'il avait presque oublié le bonheur que lui procuraient ces simples rencontres, dépourvues de toute obligation professionnelle d'un côté comme de l'autre.

— Du chai ? proposa-t-il en tirant les rideaux du bureau pour dissimuler le soleil bas, aussi gros et rouge qu'une tomate mûre.

— Non. Je ne serai pas longue. Il ne faut pas qu'elle parte.

Il sourit. Ils étaient encore debout.

— Elle ?

— Ma mère. Ndege, dit-elle les mains posées sur les hanches. (Goma était petite, mince, et n'avait rien d'impressionnant.) Dans ta foutue expédition ; celle dont tu crois que j'ignore l'existence.

Mposi jeta un coup d'œil vers la porte pour s'assurer qu'il l'avait bien refermée après être entré.

— Tu devrais t'asseoir.

— Je t'ai dit que ça ne serait pas long.

— Peu importe. (Il leva une main vers un des sièges réservés aux visiteurs puis laissa tomber sa carcasse empâtée dans celui qui flanquait son bureau.) Elle était censée n'en parler à personne.

— Je suis sa fille. Tu pensais qu'elle pourrait me le cacher longtemps ?

— Nous t'en aurions informée dès que la situation serait devenue plus concrète.

— C'est-à-dire en même temps que tout le monde.

— Je ne suis pas idiot, Goma, et je comprends ce que tu ressens. Mais un secret est un secret. Qu'a-t-elle dit d'autre ?

— Il y a autre chose ?

— Pas de ça, s'il te plaît.

Après un instant de silence, Goma répondit :

— Elle a parlé d'un signal, quelque part dans l'espace lointain.

Mposi se frotta le front. Il sentait déjà un point de tension naître derrière ses yeux.

— Mon dieu !

— Un lien possible avec la Trinité, avec Chiku, Eunice et Dakota. Je comprends pourquoi ça l'intéresse. Elle a perdu sa mère, l'a vue se faire enlever

par un robot extraterrestre. Mais, moi, c'est Dakota qui m'intéresse.

— L'éléphant ?

— Le Tantor. Si tu as reçu un signal d'Eunice, alors peut-être que Dakota est là-bas, elle aussi. Faut-il vraiment que je t'explique en quoi ça m'intéresse ?

— Non, je crois pouvoir deviner. (Mposi avait toujours trouvé les rapports scientifiques de Goma trop techniques pour être facilement appréhendés par un non-spécialiste comme lui, mais il survolait les résumés et comprenait les idées maîtresses de ses exposés.) Ce n'était qu'un signal. Il ne s'est jamais répété et nous essayons de le retrouver depuis six mois.

— Mais tu penses qu'il s'agissait d'un vrai message, et qu'il nous était destiné. Tu crois qu'il peut avoir un lien avec la Trinité.

— C'est ce que j'ai dit à ta mère. Sous le sceau du secret.

— Si tu l'accuses déjà de la fuite de ta petite info, tes problèmes ne font que commencer.

— Bon sang ! Goma ! on dirait presque une menace.

— Il faut que tu comprennes que je suis vraiment sérieuse.

— Ça me paraît clair.

— Alors, je n'irai pas par quatre chemins. Peu importe ce que raconte ce message, Ndege ne partira pas.

— Il me semble que c'est à ta mère de choisir.

— Non. Pas maintenant. J'y vais à sa place. Je n'ai pas le quart de son âge et je suis bien plus en forme.

— D'accord, mais Ndege est toujours vivante. Et elle est d'accord pour rejoindre l'expédition.

— Seulement parce que tu ne lui as pas laissé le choix.

— Je lui ai seulement fait remarquer que se porter volontaire pour une telle aventure pourrait tourner à son avantage.

— Tu lui as fait miroiter l'idée d'une grâce. Tu baisses dans mon estime.

— J'étais tout à fait sincère. (Mposi prit le presse-papiers posé sur son bureau – un crâne de loutre de mer, poli jusqu'à briller autant qu'un galet –, un cadeau que son demi-frère lui avait envoyé et qui avait traversé l'espace.) Tu ne manques pas d'air, Goma, de me reprocher la façon dont je traite Ndege. Si tu mets en doute ma bonne foi, demande à ta mère.

Son accès de colère, exprimé plutôt posément, calma immédiatement sa visiteuse. Elle afficha une mine penaude, triste, et parut même, momentanément, honteuse.

— Je ne veux pas qu'elle se fasse trop d'idées.

— Moi non plus, répondit doucement Mposi en reposant le crâne qui résonna d'un agréable bruit sourd. Je ne donnerais jamais de faux espoirs à ta mère, pas après tout ce qu'elle a subi. Mais tu es sérieuse, tu envisagerais vraiment d'y aller à sa place ? Tu aimes ce monde et ton travail. Tu t'entends très bien avec Ru, ton épouse. Pourquoi tout abandonner ?

— Parce que je préfère que ce soit moi que Ndege. Et j'ai vu tes vaisseaux, qui planent là-haut comme deux nouvelles lunes. Ils sont immenses. Tu ne me feras pas croire qu'ils ne peuvent pas embarquer des milliers de personnes.

— Dans leur conception d'origine, certes, dit Mposi. Mais si l'on devait modifier l'un des appareils pour une expédition lointaine – et c'est loin d'être gagné – il faudrait réorganiser un tas d'éléments.

— Je suis sûre que tu trouverais tout de même de la place pour Ru.

Mposi n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu lui en as parlé aussi ?

— Non, j'ai gardé ton secret. En fait, je n'en ai parlé qu'avec Ndege. Ça te rassure ?

— Un peu.

— Mais je demanderai à Ru ce qu'elle en pense. Elle sera du même avis que moi pour Dakota. Nous avons perdu les Tantors, Mposi. Nous avons perdu la chose la plus belle et la plus surprenante qui nous soit arrivée en tant qu'espèce. De nouveaux amis, de nouveaux compagnons. Et nous les avons laissés mourir. Ru et moi avons été réduites à consigner le déclin, la disparition de leur intelligence. Mais nous avons désormais une chance de recontacter un des Tantors originels, ou un de ses descendants, en tout cas. Même si nous ne récupérions que du matériel génétique récent, cela nous offrirait de nouvelles perspectives. Ru le sait, elle aussi. Elle va vouloir m'accompagner.

— Ndege est au courant de tes intentions ?

— Je lui ai dit que j'allais t'en parler.

— Et elle était d'accord ? Non, inutile de répondre. Ndege chercherait à te protéger exactement comme tu le fais pour elle. Elle ne voudrait pas que tu partes.

— Pourtant, au final, le choix te reviendra, mon oncle. Obliger ta sœur à se lancer dans une expédition d'où elle ne sortira pas vivante ou prendre un risque avec ta nièce ?

— Formulée ainsi, la réponse semble évidente.

— Parce qu'elle l'est. Laisse-moi monter à bord de ce vaisseau, mon oncle.

Il se sentit fléchir, prêt à accepter. Mais il ne pouvait – ne devait pas – prendre une telle décision à la hâte. L'enjeu était trop important. Il était bien plus complexe que ne pouvait l'imaginer Goma.

— Je voulais aider ta mère.

— Tu peux encore. Ce vaisseau est encore loin d'être prêt, non ?

Il poussa un soupir en comprenant où elle voulait en venir.

— Il reste encore cinq ans, apparemment.

— Tu as donc encore cinq ans pour faciliter la vie de Ndege. Vous allez annoncer vos intentions un jour ?

— Nous allons bien devoir dévoiler un bout de la vérité lorsqu'il apparaîtra que nous avons modifié nos plans pour un des vaisseaux. Dans un an ou deux, peut-être.

— Tu pourras alors dire que Ndege s'est portée volontaire pour cette mission. Qu'elle profite de ce moment. Nous serons les trois seuls à savoir qu'elle n'ira pas.

— D'autres devront être mis au courant. Il va falloir te soumettre à un examen médical approfondi pour déterminer si tu peux supporter un saut. Rien n'est sûr.

— J'ai quand même plus de chances d'y parvenir que ma mère.

— Tu me mets dans une situation inconfortable.

— Tu vois donc ce que ça fait. Ajoute-moi à l'expédition et réserve une place pour Ru. Je ne le redemanderai pas, mon oncle. Et à propos de ce que j'ai dit plus tôt…

— Oui ?

— Ce n'était pas une menace. Mais si tu préfères, tu peux considérer qu'il s'agit d'une solide position de négociation.

Il sourit avec tendresse, à la fois fier et un peu terrifié.

— Tu as gâché ton potentiel en t'intéressant à la science, Goma. Tu aurais pu devenir une excellente politicienne.

Chapitre 2

Un soir au début du printemps de l'an 2640, dans l'hémisphère nord de Mars occupée, la veille de sa mort, Kanu Akinya se tenait debout devant une haute fenêtre ouvragée, Swift derrière lui. Les mains dans le dos, mais pas tout à fait jointes, il retenait, de ses doigts légèrement palmés, un petit verre à pied. Il n'était plus un véritable aquatique depuis bien des années, mais son anatomie conservait des traces de cette période de sa vie. Des muscles partaient de son énorme cou jusqu'à ses larges épaules de nageur ; il avait la bouche fine, le nez plat, et de grands yeux expressifs, optimisés pour attirer la lumière dans des conditions de faible visibilité. Ses cheveux longs, désormais gris, étaient attachés en une queue-de-cheval qui lui descendait jusqu'au milieu du dos.

— À toi de jouer, lui rappela Swift.

Kanu observait le coucher du soleil. Le ciel, au niveau de ses yeux, était d'un bleu extrêmement profond, presque noir à son zénith, et se teintait de violet puis d'un rose saumon à mesure que son regard tombait vers l'horizon. L'ancien sommet volcanique où ils se trouvaient était l'emplacement idéal pour l'ambassade : il s'agissait du point le plus proche de l'espace et le plus éloigné du désordre et du danger de la surface interdite.

— Pardon, dit-il en se détournant de la fenêtre.

Kanu reprit sa place à table, face à Swift, et posa son verre près du jeu. Ils s'affrontaient aux échecs, le plus antique jeu africain.

— Tu es soucieux ? demanda Swift.

— Je pensais à mon frère. Je me demande si l'univers nous laisserait échanger nos places, rien qu'un an ou deux.

— Ton frère est à vingt-neuf années-lumière d'ici. Et en théorie, ce n'est pas ton frère.

— Demi-frère, donc.

— Même pas. Ta mère est morte sur Terre. On ignore si celle de Mposi est décédée, même s'il est probable que ce soit le cas. Je suis désolé de t'assener ces faits malencontreux, Kanu, mais j'ai suffisamment de mal à comprendre les affaires humaines sans que tu compliques les choses.

— Désolé que ce ne soit pas assez simple pour l'entendement d'une machine. Je le saurai pour la prochaine fois.

— Avec ta mémoire défaillante, ce serait un exploit.

Swift avait pris une apparence scrupuleusement humaine et s'était vêtu de la manière qui lui semblait convenir afin d'entretenir des relations diplomatiques. Son visage, sa tenue et son allure copiaient ceux d'un jeune érudit de la fin du XVIIIe siècle. Il portait une redingote, une écharpe blanche autour du cou et des lorgnons qui l'obligeaient à relever le menton de façon autoritaire. Ses boucles épaisses et juvéniles étaient peignées et plaquées avec du gel.

Au bout d'un moment, comme Kanu ne quittait pas l'échiquier des yeux, Swift ajouta :

— Non, sérieusement, tu échangerais ta place avec Mposi, si c'était possible ?

— Pourquoi pas ? Une colonie isolée, une économie modeste, mais en croissance, des relations paisibles entre humains et machines… pas de Consolidation sur le dos, pas de Gardiens pour nous empêcher de dormir. Je parie même que Mposi a une chambre avec vue.

— Dois-je vraiment te rappeler que maintenir des liens cordiaux entre humains et machines est plus simple lorsqu'il n'y a presque pas de machines ? Tu comptes vraiment déménager, ou tu vas encore t'accorder quelques mois de réflexion ?

Kanu avait étudié les options qu'il lui restait et s'apprêtait à bouger sa pièce. Mais lorsqu'il tendit une main vers l'échiquier, une sonnerie s'éleva à l'autre bout de la salle.

— Je ferais mieux de répondre.

— Si ça peut retarder l'inévitable, je t'en prie.

Kanu se leva de son siège, s'approcha de la console et tourna l'écran vers lui. Le visage de Garudi Dalal, une de ses trois collègues humains à Olympus Mons, apparut devant lui.

— Garudi. Je sais que je suis en retard pour le dîner. Mais j'arrive bientôt.

— Il ne s'agit pas du repas, Kanu. J'imagine que vous n'avez pas reçu l'info ?

— Quelle info ? Que Swift est nul aux échecs ?

Mais Dalal, sa meilleure amie parmi les autres humains et d'habitude aimable, ne répondit pas à sa plaisanterie. Le visage grave, elle annonça :

— Il vient de se passer quelque chose.

— Vous me faites peur.

— Il y a peut-être de quoi. Un appareil est arrivé. Il est entré malgré l'interdiction.

Kanu regarda de nouveau Swift. En théorie, cette information était confidentielle, une communication entre ambassadeurs. Mais s'il s'était produit quelque chose si près de Mars ou même à sa surface, Swift l'aurait appris très vite.

— En général, c'est ce qui *quitte* Mars qui nous inquiète.

— Pas cette fois. C'est une navette de ravitaillement, en provenance de Jupiter. Semi-autonome. Elles sont parfois habitées, mais pas celle-ci. Elle n'aurait pas dû arriver ici, mais devait accoster contre une des forteresses. Les autorisations d'approche ont été accordées. Puis, à la dernière minute, elle a viré et est entrée dans l'atmosphère.

— Il ne doit donc plus en rester grand-chose. Nous avons un point d'impact ?

— J'ai peur, dit Swift en se levant de sa chaise pour se placer derrière lui, que vous ayez plus qu'un point d'impact.

Kanu s'adressa à son ami.

— Que sais-tu ?

— Je viens d'obtenir l'information, par d'autres sources, évidemment : le vaisseau a atteint le sol. (Swift se tourna vers l'écran.) Au fait, bonjour ambassadrice Dalal.

Elle se contenta de hocher la tête pour le saluer.

— Swift a raison. Il est en grande partie intact. Les canons l'ont touché et le frottement atmosphérique l'a également endommagé, mais c'est après que tout est devenu étrange.

— Étrange ? C'est-à-dire ? demanda Kanu.

— Il a ralenti. Une fois dans l'atmosphère, il s'est servi de ses propulseurs.

Lorsqu'il a atteint la surface, il ne bougeait presque plus.

— On dirait qu'il a délibérément essayé d'atterrir.

— C'est ce qu'il nous semble, dit-elle. Un acte de sabotage des Reconquérants, peut-être. S'ils l'ont intercepté et sont montés à bord quelque part entre ici et Jupiter…

— Vous croyez qu'il y avait des Reconquérants à bord ?

Dalal haussa les épaules, épuisée.

— Qui sait ? Mais, en revanche, nous allons tout de même devoir aller voir, même s'il ne reste que des cadavres. Je rassemble les autres pour essayer d'organiser ça.

Kanu acquiesça ; elle partageait ses inquiétudes sur toute l'affaire.

— Prévenez Korsakov et Lucien que j'arrive. Où est-il tombé ? Je vous en prie, dites-moi que c'est de l'autre côté de Mars et que ce n'est pas notre problème.

— Je crains que ce soit à portée d'appareil d'ici.

Kanu ferma la console et retourna devant l'échiquier. Il déplaça sa pièce, et la posa avec un claquement net.

— Bien fait pour moi.

Swift parut perplexe.

— Pourquoi ?

— Moi qui voulais de l'aventure. Je suis servi.

Il faisait toujours froid sur le pont d'atterrissage. Le dôme au sommet de l'ambassade était étanche, l'air pressurisé et respirable, mais la température jamais assez élevée pour qu'on s'y sente bien. Il s'agissait, littéralement, du point culminant de la présence humaine sur Mars : l'ambassade jaillissait comme une petite cime indépendante au-dessus de la monstrueuse élévation d'Olympus Mons.

Sous un tel froid, on pouvait parfois croire que l'espace était tout proche.

— D'après Garudi, vous avez laissé Swift écouter notre conversation d'hier, dit Korsakov, debout près de Kanu, leurs casques coincés sous le bras.

— Il était au courant avant nous.

— Tout de même, Kanu. Ce n'est pas vraiment protocolaire, non ? dit lentement Korsakov, comme si chaque mot requérait beaucoup de réflexion de sa part et qu'il exige de la patience chez ses interlocuteurs. Que lui trouvez-vous, à celui-ci ? Que voyez-vous chez *cette* machine, par rapport aux autres ?

— J'apprécie la compagnie de Swift. Et pourquoi devrais-je m'en expliquer ? Nous ne sommes pas ici pour ça ? Pour communiquer avec eux ?

— Communiquer, d'accord, dit Korsakov, ses yeux gris examinant Kanu sous un front impérieux surmonté de longs cheveux gris peignés en arrière. Mais c'est tout. Ces machines nous ont volé Mars. C'était notre monde, *notre* héritage et elles nous en ont privés.

L'appareil, moteur allumé et prêt au départ, les attendait sur une plate-forme.

— Je connais parfaitement l'histoire récente, Evgueni.

Korsakov, grand et voûté, lança :

— Je ne peux pas parler au nom des Nations unies aquatiques…

— Alors, abstenez-vous.

— Mais *votre peuple* compte sur vous, Kanu. Il semble entendu que, s'il faut choisir un jour, votre solidarité ira du côté humain de l'équation.

— Quelqu'un a dit le contraire ?

— Le robot se sert de vous, Kanu. Les machines ne comprennent pas l'amitié.

Il essaie simplement de vous influencer.

Kanu accueillit avec joie l'arrivée des deux autres ambassadeurs sur le pont d'atterrissage. Ils portaient également des combinaisons de surface indiquant leurs différentes allégeances au sein du système solaire. L'habit bleu-vert de Kanu était décoré par des étoiles de mer dont les bras, liés entre eux, formaient une sorte de réseau synaptique. Korsakov, ambassadeur des Nations unies orbitales, avait revêtu une tenue d'un gris régolite, frappée d'un dessin représentant des cratères. Dalal, envoyée par les Nations unies de la superficie, arborait un arbre aux branches couvertes d'oiseaux et de fruits.

Lucien, récemment nommée ambassadrice de la Consolidation – qui réunissait tout l'espace jusqu'au nuage d'Oort, à l'exception de la Terre, de la Lune et de Mars –, portait une combinaison au motif arrondi, composé d'orbites entrelacées de façon complexe.

— Swift va nous rejoindre ? demanda Dalal à Kanu.

— Oui, il ne devrait plus tarder.

— Je n'aime pas cette façon de faire, avoua Lucien. Nous devrions pouvoir conduire notre inspection sans emmener de robot.

— C'est ce qui a été convenu, répondit Kanu au moment où Swift apparut à la porte qui menait sur le pont. Transparence. Coopération. Ce sera bénéfique.

— Bénéfique pour qui, eux ou nous ? marmonna Korsakov en se baissant pour éviter de se cogner au ventre de l'appareil.

Une fois la navette fermée, le pont se vida de son air et le dôme s'ouvrit sur le ciel. Les ambassadeurs s'installèrent dans des fauteuils confortables et posèrent leurs casques au sol. On décida que Garudi Dalal piloterait. Elle prit la direction de l'est et maintint le cap à l'altitude choisie. Dans la cabine, une douce voix automatique débita des indications de vitesse, de température et de pression. Kanu se retourna sur son siège pour observer la cime de l'ambassade qui s'éloignait, le dôme refermé comme une coquille depuis leur départ.

L'ambassade était une flèche sombre et cannelée dotée de grosses fondations évoquant des racines. Elle s'élevait en tire-bouchon un kilomètre et demi au-dessus du sommet d'Olympus Mons, comme une corne de licorne enfoncée sur Mars. Le départ des quatre ambassadeurs à bord de l'appareil l'avait vidé de toute présence humaine. En fait, depuis qu'ils avaient décollé, il n'y avait plus aucun homme à la surface de Mars.

Au bout d'une heure de vol, Dalal éleva la voix, mais sans urgence particulière :

— Quelque chose en vue. Trois émissaires, formation d'approche standard.

Korsakov regarda par-dessus son épaule et examina les écrans de la console.

— État de nos défenses ?

— Parées, répondit Dalal.

Leur appareil lui-même n'emportait pas d'armement, cela aurait été à l'encontre de l'accord concernant l'ambassade, mais ils étaient sous la surveillance constante et la protection des forteresses orbitales. Pour autant, cette escorte ne surprit pas Kanu. Ils en croisaient de semblables à chaque vol d'inspection.

— Ils ne nous feront aucun mal, dit-il. Pas avec Swift comme otage.

Celui-ci parut outré.

— J'imagine qu'il s'agit d'une blague.

— D'après ce que tu m'as raconté sur la nature massivement distribuée de ton être, tu ferais un bien piètre otage.

Swift posa une main sur sa redingote.

— Je reste tout de même très attaché à ce corps. Ça m'embêterait de devoir en fabriquer un autre.

Korsakov se renfrogna, mécontent.

Les trois objets volants étaient plus petits que le vaisseau des ambassadeurs : ellipsoïdes bronze d'où jaillissaient, de l'intérieur, des lumières rouge et bleu. On ne savait pas exactement comment ils volaient. Autrefois, les humains récupéraient les progrès technologiques des robots à leur profit, mais cette époque était révolue. Les trois machines, en formation triangulaire, encerclèrent l'appareil.

— Vous pouvez descendre, dit Swift.

Dalal les conduisit deux kilomètres au-dessus du niveau moyen de la surface, suffisamment bas pour qu'ils puissent voir les chantiers des robots. À plusieurs reprises, les machines avaient construit d'immenses citadelles, taillées comme des diamants à facettes, à la surface de Mars. Elles parsemaient le sol comme des fourmilières, des ruches ou des cornets de glace : gigantesques, aux couleurs vives, leur rayonnement dissimulant un but secret. Des tubes tentaculaires, longs de centaines ou milliers de kilomètres, les reliaient. De petits objets corpusculaires filaient à l'intérieur, ou se déplaçaient parfois en l'air entre les citadelles.

Il y avait sans doute beaucoup plus d'activité sous la croûte, à l'abri des détecteurs orbitaux.

— Nous arrivons sur le site de l'impact, prévint Dalal. Il se trouve à vingt kilomètres, droit devant. Je l'ai en visuel. Je ralentis jusqu'à la vitesse minimale. Swift, peux-tu rappeler à tes amis que nos intentions n'ont pas changé ?

— Tout va bien, dit-il.

Toujours accompagnés de leur escorte de machines, les ambassadeurs approchèrent lentement de leur destination. L'appareil était plus grand que Kanu ne s'y attendait : de la taille d'un gratte-ciel. Affreux et carré, il ne paraissait pas avoir été conçu pour voler dans une atmosphère et ressemblait à un meuble de rangement en métal gris, enfoncé dans une dune comme une installation d'art surréaliste. Kanu pensa aux sculptures de sa grand-mère et se demanda si Sunday aurait apprécié la comparaison.

— Une heure, c'est insultant, dit Korsakov en entrant des commandes pour le système de survie sur la manche de sa combinaison.

— Nous en tirerons le meilleur parti, répondit Kanu.

— Toujours optimiste, l'aquatique.

— Je m'y efforce, Evgueni. C'est préférable.

Ils ne pouvaient pas atterrir ni accoster cette épave endommagée et inclinée, mais la surveillance orbitale avait identifié une entrée possible, juste au-dessus du point de contact du vaisseau avec le sol. C'était un minuscule sas, mais il suffirait. Ils exécutèrent une boucle pour vérifier qu'il était semblable à ce qu'ils avaient vu depuis l'espace, puis ils se posèrent à cinquante mètres de l'épave.

Tout allait bien, comme avait dit Swift.

Une fois l'appareil au sol, Dalal vida l'air du cockpit et abaissa la rampe d'embarquement. Korsakov et Lucien sortirent les premiers, suivis de Kanu, puis de Swift qui, évidemment, n'avait pas besoin de combinaison. Dalal quitta le vaisseau en dernier, après l'avoir sécurisé. La rampe se replia derrière elle, mais le petit véhicule restait prêt à décoller, dans l'attente de leur retour.

— C'est parti pour soixante minutes, dit Lucien.

Plus jeune membre de l'équipe diplomatique, de plusieurs décennies, alle représentait la Consolidation : une coalition d'intérêts politiques et économiques qui rassemblait à peu près tout le système solaire à l'exception des vieilles structures de pouvoir de la Terre et de la Lune.

— Cinquante-six minutes, dit Swift d'un air contrit. Désolé d'insister sur une question diplomatique, mais le compte à rebours a débuté dès que vos patins ont touché notre sol.

Ils se dirigèrent tout droit vers le flanc de l'épave, une partie dans l'ombre et recouverte de mécanismes. La paroi où ils avaient détecté le point d'entrée s'incurvait au-dessus de leurs têtes. Kanu eut l'impression vertigineuse qu'elle était en train de tomber lentement et sur le point d'ensevelir le groupe d'ambassadeurs.

— Ce sas est minuscule ! dit Dalal.

— Ce n'est qu'une sortie de secours, dit Lucien. Les portes de chargement sont enterrées ou bien trop en hauteur pour que nous les atteignions dans le temps imparti.

Le sas d'évacuation d'urgence était, lui aussi, loin au-dessus de leurs têtes et ils durent grimper en s'appuyant sur des tuyaux et des prises qui dépassaient de la carcasse endommagée. Un étroit rebord longeait le dessous du sas et continuait plus loin. Il s'avéra juste assez large pour le pied de Korsakov qui l'atteignit le premier. L'homme traversa en crabe, une main tendue sur sa gauche et l'autre accrochée à une rambarde au-dessus de lui.

Dalal et Lucien passèrent ensuite, puis ce fut au tour de Kanu. Swift monta comme un singe avec une agilité désarmante, ne s'arrêtant que pour dépoussiérer le col de son manteau.

— Le sas est alimenté, annonça Korsakov. Je vais essayer de l'ouvrir.

Toujours accroché de la main droite, il repoussa une plaque blindée pour accéder à un panneau de commande.

— Alors ? demanda Lucien.

— Le cycle a démarré, dit Korsakov. Mais comme l'a fait remarquer Dalal, le sas est tout petit. On ne pourra sans doute pas y entrer plus d'un à la fois.

— Nous vous retrouverons de l'autre côté, dit Kanu. Cela ne devrait pas prendre plus de quelques minutes.

— Selon les termes de notre accord, dit Swift, je ne dois pas être le dernier à entrer.

— Nous n'allions pas t'oublier, marmonna Lucien.

Une fois dans le sas, la porte extérieure fermée, Korsakov attendit que la pressurisation s'achève. Sa voix restait toujours aussi audible.

— La pression est presque normale. Je ne vais pas faire la connerie d'enlever mon casque et je vous conseille de faire pareil.

— Dites-nous quand la porte intérieure s'ouvrira, dit Dalal.

— Ça y est, Garudi. J'entre dans le vaisseau. C'est chauffé, il y a du courant et un éclairage d'urgence, mais aucun signe de vie.

— Au tour de Garudi, puis Lucien, dit Kanu. Je laisserai Swift entrer avant moi. Cela convient à tout le monde ?

Personne n'y vit d'inconvénient et Dalal passa donc ensuite. Elle rejoignit Korsakov de l'autre côté et confirma ses premières observations.

— Bien moins de dégâts structurels que je ne m'y attendais. Tout a l'air en ordre et il y a toujours du courant, comme l'a dit Evgueni. Les niveaux inférieurs ont dû absorber le gros de l'impact.

— Mauvaise nouvelle pour ceux qui s'y trouvaient, dit Lucien.

Kanu attendit que l'ambassadrice de la Consolidation traverse le sas. À part lui, tous les membres du groupe qui respiraient étaient à l'intérieur de l'épave. Il se retrouvait seul avec le robot sous le ciel martien.

— À toi, dit-il à Swift.

— Merci, Kanu. Cela m'ennuie un peu de devoir utiliser le sas, mais je n'ai pas le choix.

— Lorsque les robots construiront des vaisseaux, vous nous montrerez comment on fait.

— Nous n'en construirons pas, Kanu. Nous deviendrons des vaisseaux.

Il attendit sur le rebord que Swift soit passé, puis compta les longues secondes le séparant du moment où le sas pourrait l'accueillir. Il s'en voulait d'avoir oublié de remettre à zéro l'horloge de sa combinaison lorsqu'ils s'étaient posés sur Mars.

— Depuis combien de temps sommes-nous ici ? demanda-t-il à Dalal lorsqu'il rejoignit enfin les autres.

— Treize minutes, rien que pour arriver là. Et il nous en faudra autant pour sortir.

Kanu hocha la tête dans son casque. Des panneaux et des tableaux de bord étaient toujours allumés et un faible éclairage de service jaune offrait un aperçu des couloirs et des compartiments contigus.

— Nous ne pourrons jamais tout fouiller, dit-il, alors inutile d'essayer. Pour commencer, je crois que l'on peut abandonner l'idée de survivants dans les niveaux inférieurs. Mais nous devrions atteindre le poste de contrôle assez facilement.

— Évitons de tomber dans l'optimisme, prévint Lucien.

— Je m'en garde bien.

— Mais Kanu a tout de même raison, dit Dalal. Pour que nos gouvernements fassent bonne figure, nous devons au moins faire semblant.

— Doucement, dit Kanu. Si vous continuez à parler ainsi, on va vous faire ravaler votre honnêteté.

Dalal lui adressa un sourire derrière la vitre de son casque.

— Si vous saviez ce que j'en ai à faire, là.

Le sol pentu rendait leur progression difficile, mais ils trouvèrent l'ascenseur central sans trop de problèmes.

Korsakov localisa le panneau de commandes et appuya sur un gros bouton pour l'appeler. Il arriva dans un fracas de bruits grinçants, crissant et protestant dans sa cage. Kanu estima qu'ils avaient de la chance que l'ascenseur fonctionne encore après le choc subi par le vaisseau. Il aurait pourtant sauté sur la moindre excuse pour abandonner les recherches et retourner à son appareil.

Les ambassadeurs entrèrent dans la cabine, suivis par Swift, et l'ascenseur entama sa montée, remuant et cahotant comme s'il heurtait des obstacles.

— Je ne comprends pas bien ce que les Reconquérants cherchaient, dit Swift, comme s'il se sentait obligé de faire la conversation.

— C'est peut-être un geste symbolique, dit Kanu. Reprendre une partie de Mars, ne serait-ce que quelques jours.

— À l'état de cadavres ? demanda Swift.

— Peut-être espéraient-ils survivre assez longtemps pour faire une sorte de communiqué, une déclaration de souveraineté ou quelque chose comme ça.

— Je ne comprends toujours pas la logique. À quoi peut bien vous servir ce monde sec et sans atmosphère ?

— Concrètement, à rien, dit Kanu lorsque l'ascenseur s'arrêta et s'ouvrit. Mais nous ne supportons pas l'idée qu'il appartienne à quelqu'un d'autre.

Le poste de commandement était une pièce en demi-cercle d'où partaient des couloirs et dont une partie incurvée était obturée par une immense fenêtre blindée. Certains des écrans de console étaient encore allumés et Korsakov s'estima assez sûr de lui pour actionner les lourdes manettes de commandes manuelles. Après un bruit sourd, les volets blindés de la vitre remontèrent en grinçant.

Ils avaient gravi au moins vingt étages depuis l'endroit où ils s'étaient posés et, de cette hauteur, en observant le paysage légèrement incliné, Kanu distinguait aisément les fourmilières lumineuses et aux ombres pastel de trois villes robots. Plus près, un de leurs tentacules de jonction formait une ligne de crête évoquant l'épine dorsale d'un monstre marin à moitié enterré. Il regarda, légèrement hypnotisé, des lumières foncer le long de cette liaison à la vitesse d'étoiles filantes.

— Ces villes ont-elles des noms, Swift ?

— Je ne suis pas certain, selon vos standards, qu'il s'agisse de « villes » à proprement parler, Kanu. Il s'agit plutôt de « nœuds » ou de « plates-formes ». De modules fonctionnels, semblables aux connexions de votre cerveau. Mais oui, elles possèdent chacune un signifiant distinct. Parler de « noms » me semblerait tout de même exagéré…

— Quand vous voudrez bien cesser de discuter, dit Korsakov, nous pourrons commencer à fouiller le vaisseau avec ces détecteurs internes. (Penché au-dessus d'une console, il tapait sur des touches. Des écrans s'allumèrent, montrant des plans et des coupes, et il attira l'attention sur deux d'entre eux.) Ces zones contiennent de l'air, apparemment, et là, l'appareil n'est plus pressurisé.

— Étant donné le peu de temps qu'il nous reste, dit Dalal, ce ne sera qu'une recherche pour la forme. Mais au moins, quand nous rentrerons, nous pourrons dire que nous avons fait de notre mieux.

— Si mes compatriotes trouvent du matériel organique, dit Swift, nous le traiterons avec le plus grand respect.

— Merci, Swift, dit Kanu, mais je ne suis pas certain que nous aimerions que des êtres chers soient déchiquetés et incorporés dans vos réseaux de neurones artificiels. Malgré tout le respect dont vous pourrez faire preuve.

— Je peux tout de même vous aider dans vos recherches.

Les ambassadeurs se regardèrent. Korsakov ouvrit la bouche pour parler, mais Kanu leva une main.

— Oui, c'est logique. L'un d'entre eux peut accomplir le travail de quatre d'entre nous mille fois plus vite.

— Je n'irai pas jusque-là, dit Swift, mais je peux sans doute faire plus que vous, étant donné le temps qu'il vous reste.

— Evgueni, dit Dalal, pouvez-vous fractionner le travail des détecteurs sur des consoles différentes ?

— C'est fait. Cinq consoles : quatre pour nous et une pour la machine. J'ai déjà démarré une recherche visuelle et infrarouge sur les ponts douze à dix-huit, inutile de doublonner.

— D'accord, dit Kanu.

Les consoles étaient faciles d'utilisation et la fouille superficielle de chaque pont fut rapide. Ils allèrent au plus simple, cherchant des survivants ou des cadavres bien visibles. Si des gens s'étaient cachés dans des casiers, hors de

portée des détecteurs, les ambassadeurs étaient impuissants.

— Dans dix minutes, nous devrons redescendre, annonça Dalal. Et nous n'aurons alors aucune marge.

— Il nous reste un peu de temps, dit Kanu.

Il avait fouillé la moitié de la zone du vaisseau qui lui avait été allouée, ne trouvant que des couloirs vides, des conduits de service et parfois des entrepôts de stockage. Certains quais étaient toujours pressurisés et pouvaient abriter des survivants cachés entre les palettes de cargaison. Mais si ces rescapés ne se faisaient pas connaître, ils resteraient là.

— Attendez, dit Lucien en se relevant de sa console, ses doigts gantés écartés. On vient de m'éjecter.

Un instant plus tard, Dalal lança :

— Moi aussi.

— Le problème a également touché ma console, dit Swift tandis que ses mains devenaient floues sur les commandes.

Kanu n'était plus en mesure de continuer ses recherches non plus et il remarqua que Korsakov se retrouvait face au même problème. Les plans avaient disparu. Les écrans affichaient tous un texte semblable, qui clignotait, en swahili.

« AU NOM DE L'HUMANITÉ, NOUS REVENDIQUONS CE MONDE POUR LES HOMMES ! VOICI LA PREMIÈRE LUEUR D'UNE NOUVELLE AUBE MARTIENNE ! QUE LE FEU PURIFIE LA SURFACE DE MARS EN VUE DE LA RECONQUÊTE ! »

— Ils avaient sans doute prévu que le message serait lu par des robots et pas des humains, déclara Swift. Ils devaient se dire que nous atteindrions l'épave avant tout groupe diplomatique. Si vous n'étiez pas arrivés les premiers, nous aurions déclenché exactement la même réaction.

— Nous partons, dit Dalal. Sur-le-champ.

— Pour une fois, dit Kanu, je crois que nous serons tous les quatre d'accord.

L'ascenseur les ramena à l'étage où ils avaient embarqué. Il leur restait à traverser le sas, mais pour la première fois, Kanu se permit d'espérer qu'ils pourraient s'en tirer vivants.

— Lucien est l'ambassadrice arrivée en poste en dernier, dit Dalal. Alle devrait passer d'abord. Par souci d'équité.

— D'accord, dit Kanu. C'est réglé. Lucien en premier. Puis vous, Garudi. Ensuite Evgueni, puis moi. Par ordre de préséance, inutile de se disputer.

— Vous irez en dernier, Kanu ? demanda Korsakov.

— C'est logique : c'est moi qui suis sur Mars depuis le plus longtemps.

— Je ne quitterai pas ce vaisseau tant qu'il restera un robot à l'intérieur, libre de faire ce qu'il veut d'un appareil humain.

Kanu se retint de saisir son interlocuteur par les épaules.

— Un peu de recul, Ev. Nous allions le remettre aux machines de toute façon.

Le sas était prêt à accueillir Lucien. Lorsque la porte se ferma, Dalal dit :

— Ne nous attendez pas, dehors. Remontez dans l'appareil et préparez-vous à partir.

Lucien hocha la tête derrière sa visière avant de disparaître derrière le panneau. Kanu regarda les indicateurs du sas égrener les étapes du cycle automatique.

— C'est bon, dit Lucien, après ce qui sembla une éternité. Je saute. (On

entendit un bruit sourd et une inspiration.) J'ai atterri sans encombre. Notre appareil est intact.

— Le cycle du sas est lancé pour Garudi, dit Kanu.

— Je pourrais essayer d'obliger le mécanisme à ouvrir les deux portes en même temps, dit Swift.

— Et risquer de le bloquer complètement ? dit Korsakov. Non. Nous sortirons comme nous sommes entrés.

Quand le sas fut enfin prêt pour Dalal, elle y pénétra, s'écarta de l'ouverture et démarra le processus. La fermeture se verrouilla et l'interminable opération recommença. Évacuation de l'air, ouverture de la porte, remplissage de l'air. Kanu maudit la bêtise intransigeante du sas qui ne comprenait pas dans quelle fâcheuse situation ils se trouvaient.

— Je suis sortie, dit Dalal. Je me dirige vers l'appareil. Lucien y est déjà. Tout va bien ?

— Oui. C'est au tour d'Evgueni.

Le passage de Korsakov dans le sas ne dura pas davantage que les autres, mais Kanu eut l'impression qu'il y resta deux fois plus longtemps. Ils n'avaient désormais plus grand-chose à perdre et il se demanda si, après tout, Swift ne devrait pas forcer la porte.

Mais l'air revenait déjà. Korsakov était sorti.

— C'est bon, Ev ?

— Je vois l'appareil. Lucien et Garudi sont à bord. Elle aurait déjà dû le déplacer : qu'attend-elle ?

— Elle s'inquiète peut-être pour vous ?

— Tu devrais y aller, dit Swift.

— Non, répondit Kanu. Tu es témoin de tout ça et je veux que tu survives. Si tu arrives à retrouver tes amis, tu devras les informer qu'il s'agissait d'une attaque terroriste.

— Mes amis sont déjà au courant, Kanu.

— Peut-être. Mais pour ma tranquillité d'esprit, tu vas tout de même passer le premier.

Swift acquiesça à peine.

— Si tu insistes.

— J'insiste.

La pièce étanche n'attendait plus que Swift. Il s'apprêtait à y entrer lorsque, dans un brusque mouvement flou, il se plaça derrière Kanu, face au sas vide. Là, il poussa l'ambassadeur – ou le bouscula, plus exactement – à travers l'ouverture.

— Swift, non !

— Je suis en mesure de t'aider, Kanu. Et je n'ai donc pas le choix.

Swift l'avait envoyé assez loin dans le sas pour pouvoir activer la séquence automatique sans lui laisser une chance de réagir. Le robot s'était déplacé de façon saisissante, comme un serpent, presque trop vite pour rester visible. Kanu eut à peine le temps de comprendre ce qui s'était passé et encore moins d'annuler le cycle du sas. Swift sortit, la porte se ferma et les échangeurs évacuèrent l'air de la pièce.

— Notre accord pour la visite d'inspection tient toujours, Swift ! Nous avons encore droit à notre heure ! Elle n'est pas terminée !

— C'est justement pour cela que je te rejoindrai de l'autre côté dès que le sas le permettra.

Quand la porte s'ouvrit, Kanu manqua de basculer. Il était arrivé jusqu'ici en

grimpant, mais il se risqua alors à sauter, pliant les jambes pour absorber l'impact en espérant que la pesanteur réduite de Mars l'aiderait à s'en tirer indemne. Il heurta le sol et s'étala, plantant presque sa visière dans la poussière. Il grogna, prit une grande inspiration et se releva. Il était toujours vivant et Korsakov disparaissait dans le ventre de l'appareil.

— Je suis sorti, cria-t-il. Mais Swift n'est pas encore là.

Korsakov et les autres avaient sans doute dû entendre une partie de la conversation entre Kanu et le robot, même s'ils n'avaient pas tout compris.

— Pourquoi l'avez-vous laissé… ?

— Je n'ai pas eu le choix !

Kanu s'élança en direction de l'appareil, qui n'était pas très loin, mais, après une dizaine de pas, il sentit une envie irrésistible de faire demi-tour dans l'espoir de voir Swift sortir du sas ouvert. Il voulait que le robot tienne parole, qu'il soit l'ami sincère et honnête auquel il avait toujours cru.

Le vaisseau explosa.

Ce ne fut pas une explosion nucléaire ni un changement de phase d'hydrogène métallique ; ce ne fut pas l'embrasement d'un moteur Chibesa en surchauffe. Ce ne fut pas le blanc dévastateur d'un processus post-Chibesa mal maîtrisé, le genre de catastrophe qui avait détruit des holovaisseaux tout entiers.

Mais ce fut tout de même une explosion.

La détonation déchira le tiers inférieur de la partie exposée du vaisseau. Au-dessus de la zone du blast, l'édifice qui penchait bascula. Kanu l'avait déjà cru sur le point de tomber ; il tenait désormais sa promesse. Des débris, projetés dans toutes les directions par le souffle, se mirent à pleuvoir autour de l'ambassadeur.

— Kanu ! cria une voix.

— Prenez l'appareil ! répondit une autre avant qu'il se rende compte que c'était lui qui avait parlé.

Il partit en courant, ou en s'efforçant de courir sur la poussière molle et glissante au sol. Au loin, le véhicule décollait. La rampe d'embarquement était toujours baissée, traînant par terre, et le vaisseau se tournait vers lui.

— Non, Garudi, cria Kanu. C'est trop dangereux.

Il jeta un nouveau coup d'œil en arrière. Une ombre allongée le menaçait désormais. L'épave tombait sur lui. Il ne vit aucune trace de Swift et il comprit alors clairement qu'il n'avait aucune chance d'atteindre l'appareil.

Chapitre 3

La mer était forte et le bateau, ballotté par la houle, mettait la constitution de Mposi à rude épreuve. Pour un Akinya, il n'avait jamais bien supporté les voyages. Tout ce qu'il attendait de la vie, c'était du chai, du pain vert, de la paperasse, quatre murs et un horizon immobile.

Même sans l'appareil de localisation, il n'était pas très difficile, en général, de trouver Arethusa. Ils connaissaient ses lieux de prédilection, ses latitudes préférées et les endroits qu'elle fréquentait. Comme il n'y avait pas d'autre être vivant aussi gros dans les mers de Creuset, les bonnes vieilles méthodes de la guerre sous-marine suffisaient à la repérer. Sa masse ne passait pas inaperçue et déformait les eaux au-dessus d'elle quand elle nageait. Ses ruminations mélodieuses, quand elle parlait toute seule ou qu'elle se rappelait des comptines chinoises, envoyaient une signature acoustique sur des milliers de kilomètres. Des réseaux d'hydrophones flottants triangulaient sa position dans un petit périmètre. Cependant, par temps agité ou lors d'activités sismiques, elle restait invisible.

Les aquatiques avaient pourtant localisé leur proie et, depuis l'hydroptère, ils l'avaient enfin aperçue. Mais ils ne pouvaient pas s'en approcher davantage. Ils devaient leur existence à Arethusa et à la part active qu'elle avait prise dans l'Initiative panspermique depuis le début. Mais à cause d'obscures rancœurs passées, elle ne daignait plus leur adresser la parole.

Mposi dut donc nager seul. Les aquatiques lui fournirent une combinaison équipée d'un respirateur et l'envoyèrent dans les flots sombres. Il la poursuivit et, évidemment, Arethusa se permit ses petits jeux habituels, le laissant s'approcher très près avant de s'éloigner trop vite pour qu'il puisse rester au contact. Elle aurait pu continuer ainsi jusqu'à ce qu'il épuise les batteries de sa combinaison.

Mais Mposi savait que la curiosité la pousserait tôt ou tard à changer d'avis.

— C'est moi, lança-t-il dans l'eau devant lui en utilisant le haut-parleur intégré à sa tenue. Nous devons discuter. Ça n'a rien à voir avec l'appareil de localisation : j'ai bien compris que c'était hors de question. Il s'agit d'autre chose et j'ai besoin de tes conseils.

Arethusa n'était pas insensible à la flatterie.

— Et pas seulement de tes conseils, ajouta-t-il. Mais de ta sagesse. De ton regard sur les événements. Ton expérience et ta perspicacité n'ont pas d'égales, Arethusa.

Il avait du mal à parler. La combinaison était assistée, mais elle exigeait tout de même de lui des efforts afin de la diriger et de coordonner ses mouvements. Il ne parvenait pas à calmer le feu dans ses poumons, même en augmentant la quantité d'oxygène dans le masque. Elle entendait forcément à quel point il souffrait. Mais elle n'en avait que faire.

— Quelque chose s'est produit, reprit Mposi après une dizaine de brasses supplémentaires. Un signal nous est arrivé de très loin. Nous ne comprenons pas pourquoi il nous a été envoyé ni ce que nous devons en faire. Il a peut-être un

rapport avec…

— Cette mer que fendent les dauphins et que tourmente le gong.

Elle avait répondu à sa façon et la combinaison de Mposi avait capté les émanations pour les traduire en swahili. En réalité, Arethusa parlait cette langue, ou elle l'avait pratiquée autrefois, tout au moins. Lin Wei, la fillette qu'elle était auparavant, avait fréquenté une école d'Afrique de l'Est équatoriale.

« Fendent les dauphins, tourmente le gong. »

Il n'avait obtenu que ce qu'il voulait à tout prix éviter : lui taper sur les nerfs.

Mais elle ralentit, le laissa réduire la distance entre eux, et il arriva bientôt près de son immense nageoire caudale. À travers son masque, le corps d'Arethusa, quelques centaines de mètres plus loin, avait la forme d'un ovale à moustache. Elle mesurait deux cents mètres de long, à l'époque où elle l'avait blessé, et depuis, elle avait encore grandi d'un tiers. Pour ce qu'en savait Mposi, il n'existait pas d'être conscient plus âgé qu'Arethusa. Mais cette intelligence avait un prix : un besoin constant de grandir. De grandir et de s'éloigner de plus en plus du cœur de l'humanité.

Les murmures que captait le réseau d'hydrophones étaient de plus en plus étranges, et semblaient indiquer un esprit à la dérive.

Et il allait néanmoins prendre tous les risques pour obtenir une audience.

— Le signal, s'obstina Mposi, nous visait, de façon unidirectionnelle. Basse puissance, même en tenant compte de la distance de transmission, et, bien qu'il se soit répété assez pour que nous récupérions son contenu, il n'est pas resté actif longtemps. Ça ne t'intéresse pas, Arethusa ? Et il y a mieux. Le message parlait de Ndege. Tu reconnais ce nom. C'est ma sœur, évidemment. Encore une Akinya. Et même si tu n'es pas de la famille, tu es toujours liée à nos affaires.

Arethusa s'arrêta dans l'eau et Mposi ralentit, tout à fait conscient de ce que ces nageoires pourraient lui faire. Comme un grand vaisseau spatial ajustant sa trajectoire, la baleine se tourna lentement jusqu'à ce que Mposi se trouve devant son œil gauche. À cette profondeur, la lumière était si faible qu'il devait compter sur l'incrustation sonar de ses lunettes. Il frissonna, comme il l'avait déjà fait, face à son ampleur et devant ce regard si humain qui le dévisageait depuis une paroi de chair rainurée.

— Je croyais t'avoir déjà tué, Mposi.

— Tu as essayé. Mais c'était ma faute. Je comprends que ça n'avait rien de personnel.

— Vraiment ?

Malgré sa taille, elle se déplaçait à une vitesse surprenante. Et il avait pris le risque de s'aventurer à sa portée.

— Gliese 163, dit-il. C'est le nom de l'étoile dans l'autre système solaire. Nous avons quelques informations à son sujet : des données d'Ocular auxquelles se sont ajoutées des observations ultérieures.

— Personne ne m'avait parlé d'Ocular depuis très longtemps.

C'était exact, mais Mposi n'avait pas mentionné ce nom par hasard. Lin Wei avait conçu cet immense télescope avant que son fonctionnement soit entravé par les Akinya. Il comprit le danger qu'il courait en le citant. Mais il cherchait également à lui rappeler son passé.

— Eunice était ton amie avant que tout tourne mal à cause d'Ocular. C'est vrai, non ?

— Tu ne l'as jamais connue. Qu'est-ce qui te donne le droit de parler d'elle ?

— Rien, si ce n'est que je suis son arrière-arrière-petit-fils. Et je crois qu'elle a

peut-être un rapport avec ce message.

Les nageoires d'Arethusa remuèrent et déplacèrent des tonnes d'eau.

— Tu *crois* ?

— Aucun vaisseau humain n'aurait eu le temps d'aller aussi loin et de nous envoyer une transmission. Mais les Gardiens ? Nous ignorons comment ils se meuvent et à quelle vitesse. Nous savons simplement qu'ils ont emporté trois d'entre nous, la Sainte Trinité. Chiku verte, bien sûr. Dakota. Et la reconstruction d'Eunice.

— La carte n'est pas le territoire.

— Je sais bien que la reconstruction n'est pas exactement comme l'amie que tu as connue. Mais elle s'en approchait, elle devenait… comment dit-on ? Lorsqu'une courbe rencontre une droite ? Asymptotique ?

— Où veux-tu en venir, Mposi ?

— Il faut y aller. Nous ne pouvons pas faire comme si nous n'avions jamais reçu ce message. Quelqu'un a pris la peine de l'envoyer. Le moins que nous puissions faire est d'y répondre.

— Comme ça, sans réfléchir.

— Nous préparons un vaisseau. Il fera le trajet après quelques modifications. C'est décidé. L'expédition aura lieu : ne reste plus qu'à savoir qui fera le voyage.

— Facile. Tu n'as qu'à envoyer Ndege.

— C'est justement le problème. Ma sœur est très âgée.

— Et toi aussi.

— Mais je ne suis pas resté assigné à résidence pendant plus d'un siècle. Et il y a un autre obstacle, en dehors des complications politiques. Ndege a une fille nommée Goma. Qui souhaite prendre la place de sa mère.

— Soit cette Goma est très vieille, soit Ndege a eu droit à des visites conjugales.

— Aucun des deux. Goma a été conçue bien avant l'incarcération de Ndege, mais son mari et elle avaient décidé d'attendre que la colonie soit mieux installée pour avoir leur enfant. Ils ont gardé l'œuf fécondé dans un centre à Guochang, ce qui n'avait rien d'inhabituel à l'époque. Mais après la mort de son mari, Ndege s'est plongée dans son travail, jusqu'à ce que la catastrophe de Mandala bouleverse tout. Pendant longtemps, elle a refusé d'envisager d'avoir cet enfant, mais elle a fini par changer d'avis.

— Tu as joué un rôle là-dedans, Mposi ?

— Je m'inquiétais pour ma sœur. L'arrestation la minait et je me suis dit qu'élever une fille apaiserait son âme.

— « Son âme ». Si tu t'entendais.

— Son âme, son esprit, son humeur, peu importe le terme. L'important c'est que Goma a occupé l'esprit de Ndege. Le gouvernement l'a autorisée à avoir un enfant et à l'élever tout en restant en détention. Goma a grandi dans un drôle de contexte, il faut l'avouer, très cloîtrée. Mais elle s'en est bien sortie et Ndege est toujours avec nous.

— Et maintenant, cette Goma te gêne.

— Elle n'était pas censée découvrir tout ça. Mais en y réfléchissant, Goma est la meilleure candidate : jeune et assez forte pour supporter la longueur du saut. Ça me permet de ne pas envoyer Ndege vers une mort quasi certaine.

— Tu peux donc avoir la conscience tranquille. Je ne vois pas où est le problème.

— La sécurité de Goma n'est en rien assurée. Elle pourra survivre aux cent

quarante ans de saut, mais ensuite ? Que découvrira-t-elle autour de Gliese 163 ? Si ça se trouve, il s'agit d'un piège, peut-être fatal.

— Un peu alambiqué pour commettre un meurtre, tu ne crois pas ?

— C'est ce que j'espère.

— Alors, envoie Goma. Elle est d'accord et c'est une Akinya. Pourquoi me poses-tu la question ?

— Je veux être sûr de bien agir. Dans tous les cas, que j'envoie Ndege ou Goma, je vais séparer une mère de sa fille.

— Tu ne peux pas t'empêcher de fourrer ton nez n'importe où, Mposi. Tu as toujours été comme ça et tu ne changeras pas. Vous autres, les Akinya, vous vous êtes toujours immiscés partout, tous sans exception. Vous vous êtes mêlés d'Ocular, du développement de la technologie humaine, du sort des éléphants, du premier contact, de Mandala. C'est vraiment le bonheur de ta sœur qui te tracasse ? Tu n'es pas responsable de son incarcération : elle ne la doit qu'à son imprudence. Tu l'as pourtant aidée à mettre au monde une fille parce que tu pensais qu'elle en avait besoin. Et tu interfères encore : qui envoyer, la fille ou la mère ? Laquelle vas-tu lancer vers un sort incertain ?

— J'essaie simplement de bien agir, protesta Mposi.

— C'est impossible. Tu en es incapable. Les Akinya ne sont bons que pour une chose : commettre sans cesse de nouvelles erreurs. Chaque fois que vous essayez de bien agir, vous faites les mauvais choix. Vous êtes une influence néfaste. C'est votre rôle dans l'univers.

— Tu penses vraiment ça de nous ?

— Détrompe-moi. Prouve-moi que vous ne profitez pas toujours de la moindre occasion. Y compris toi, Mposi.

— Je n'ai pas demandé à me retrouver dans cette situation. Si Goma insiste pour prendre la place de sa mère et qu'elle ait une meilleure chance de survivre au voyage, pourquoi m'y opposerais-je ?

Puis une idée soudaine lui tira des frissons. Puisque Arethusa mettait en doute ses bonnes intentions et ne voyait pas son désespoir face à un choix impossible, il allait lui donner matière à réfléchir.

— Alors j'irai, dit-il doucement, comme si ce n'était rien.

— À sa place ?

— Non. Je ne suis pas bien plus en forme que Ndege et je ne suis pas non plus sa fille. Mais je peux l'accompagner.

— C'est courageux, Mposi. Je sais ce que ce monde a fini par signifier pour toi. Mais tu ne tiendras pas parole. Dès que tu seras sorti de l'eau, loin de moi, tu feras comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu.

— Non. J'irai voir les docteurs. Ils me déclareront apte. Je nage avec un monstre marin, après tout, non ?

— Attention à ce que tu dis.

— Et toi, ne mets pas en doute ma parole, Arethusa. Je suis venu pour bénéficier de ta sagesse, pas pour récolter ton dédain. Tu te trompes à notre sujet, surtout à propos de Goma et moi, et tout ce que je viens de dire était parfaitement sincère.

— Alors, vas-y, Mposi Akinya. (Elle prononça son nom sur un ton sarcastique et méprisant.) Montre-moi que je me suis trompée sur toi et sur les tiens. Je vais rester ici, et attendre de savoir ce qui est advenu de toi.

— Si tu es encore saine d'esprit à notre retour, je serai ravi de te le raconter, mais honnêtement, j'ai peu d'espoir.

Il se détourna d'elle sans rien ajouter, en pensant au bateau et au refuge sec et lointain que représentait Guochang.

Ndege avait préparé du chai pour la visite de sa fille. Elle en but une gorgée et plissa les lèvres avec sa mine habituelle de dégoût. Née à bord du *Zanzibar*, elle avait toujours dit que l'eau bouillie était mauvaise sur Creuset. Goma ne la contredisait pas, mais en réalité, l'eau finissait tôt ou tard par avoir le même goût partout. Mais depuis tout ce temps qu'elle était sur la planète, sa mère n'avait toujours pas appris à l'aimer.

— C'est un imbécile.

— Mais un imbécile qui a l'autorisation médicale de faire ce qu'il veut. Et puis tu ne devrais pas dire du mal de ton frère.

— Ça reste un imbécile.

— Il agit ainsi simplement parce qu'il s'y croit obligé, dit Goma en buvant un peu de son propre thé. Comme je pars à ta place et qu'il ne peut rien y faire, il pense devoir m'accompagner. C'est compréhensible. Il se trompe, évidemment, je n'ai pas besoin qu'il me surveille, mais je ne peux pas lui reprocher de participer à cette aventure.

— Il n'en ressortira rien de bon.

— Alors, essaie de le convaincre de renoncer.

— Je n'ai aucune chance. Mposi est comme un astéroïde : une fois lancé, il n'y a plus rien à faire.

— Si seulement nous pouvions échanger Ru contre Mposi, nous ferions d'une pierre deux coups. Comment ça va, avec Ru, au fait ?

Goma examina le visage de sa mère, en essayant de deviner ce qu'impliquait sa question. Beaucoup de nouvelles rides étaient apparues, dernièrement, venant compliquer le réseau existant.

— Rien n'a changé. Je te l'aurais dit, sinon.

— Mais vous vous parlez toujours ?

— Nous sommes collègues. Nous travaillons sur le même projet. Difficile de faire autrement.

— Mais à la maison ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise : que tout va bien entre nous ?

— Il me semblait que oui, au début. Tu disais que Ru avait accepté ta décision.

— Peut-être, au départ.

— Qu'est-ce qui a changé, alors ?

Goma but un peu de chai. Elle envisagea, un instant, de le finir d'une traite et de sortir en claquant la porte. Sa mère avait demandé, non, exigé cette rencontre. C'était une période délicate et Goma avait fait l'effort de changer ses plans pour lui faire plaisir. Elle croyait que Ndege avait des choses importantes à lui dire, pas qu'elle rouvrirait des plaies récentes.

— Ru se faisait des idées, c'est tout. On peut parler d'autre chose ?

— Je préférerais que nous parlions de Ru.

Goma comprit qu'elle s'était trop engagée dans la conversation pour s'en sortir dignement et dit :

— Tant que l'expédition n'avait pas reçu l'autorisation finale, Ru pensait encore pouvoir me convaincre de renoncer, ou elle imaginait que je finirais par me dégonfler. Mais la mission a reçu le feu vert et je n'ai pas changé d'avis.

— C'est ma faute, j'aurais dû être plus ferme, refuser de vous laisser, Mposi et

toi, me persuader d'abandonner l'expédition.

— Ce n'est pas du tout ta faute. Ton départ était une mauvaise idée depuis le début. Je suis ta fille, pourquoi ne pourrais-je pas y aller à ta place ? On m'a examinée, je suis capable de supporter un saut. Tu n'aurais jamais réussi le moindre test. Et comme tu aurais échoué, nous nous serions retrouvées exactement dans la même situation et j'aurais dû partir à ta place.

— J'aimerais que quelque chose puisse la convaincre.

— Peu importe ce que Ru va décider, désormais. Elle a laissé sa maladie gagner du terrain. Son système nerveux est sévèrement endommagé : elle n'a pas pris ses médicaments pendant si longtemps qu'il s'agit uniquement, maintenant, de réparer les dégâts. Elle n'a encore subi aucun examen, mais à mon avis, elle n'obtiendrait pas l'autorisation pour un saut. Ça sera déjà compliqué pour Mposi.

— Chiku et Noah nous ont mis en animation suspendue plusieurs fois à bord du *Zanzibar*, dit Ndege. Je ne vais pas te mentir, c'était difficile. Comme revenir à la vie chaque fois. On ne s'y habitue jamais. Mais ce serait tout de même bien que Ru et toi parveniez à vous parler, afin de rester amies, au moins. Je ne supporte pas l'idée que tu partes fâchée.

— Je crois qu'il est trop tard, pour Ru, et que tu ne pourras pas non plus faire changer d'avis Mposi.

— J'espère qu'il nous reste néanmoins une chance, à toutes les deux.

— Je n'en sais rien, en ce qui concerne Mposi et toi, mais Ru et moi ne sommes pas près de nous réconcilier. Nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire. Il n'y a plus rien entre nous. Tôt ou tard, mais forcément avant mon départ, nous allons devoir officialiser notre séparation.

Ndege parut stupéfaite, comme si elle n'avait rien vu venir.

— Un divorce ?

— Ça vaudrait mieux pour toutes les deux, répondit Goma avec un léger haussement d'épaules qui cachait mal ce qu'elle ressentait intérieurement. Ru pourra continuer sa vie sur Creuset. Un jour, elle pourra peut-être même me pardonner.

— Il n'y a rien à pardonner.

— C'est toi qui le dis.

— Tu es ma fille et j'ai le droit d'avoir une haute opinion de toi. Je ne cesserai de penser à toi, Goma, même après le départ du vaisseau, même quand tu seras trop loin pour que nous communiquions.

— Je n'ai pas envie d'y songer.

— Ce jour viendra pourtant, dit Ndege avec un soupir. D'ailleurs, il faut que je te parle d'autre chose.

— D'autre chose que de Ru ?

— Oui, et je regrette que ça te réjouisse autant. (Sans prévenir, Ndege recula sa chaise, se leva de la table et s'approcha d'une des bibliothèques.) C'est délicat et ça pourrait nous causer des ennuis, alors mieux vaut que tu le caches à mon frère pour l'instant. Je t'ai déjà parlé de Travertine ?

Goma hocha vaguement la tête.

— Une de tes vieilles amies ?

— Bien davantage. Une fidèle alliée de ma mère, à bord de l'holovaisseau. Qui est devenue une amie loyale après la mort de ton père et ma condamnation. En dehors de Mposi, Travertine fut une des seules à m'adresser la parole. Je ne pourrai jamais lui rendre tout l'amour et la fidélité dont alle a fait preuve envers moi.

Goma avait vu des photos publiques de Travertine dans les halls gouvernementaux à Namboze et Guochang. Maussade et sérieux, d'allure sévère, le visage qu'elle se rappelait cadrait mal avec l'image d'une personne amicale et chaleureuse.

— Quel rapport peut avoir Travertine avec tout ça ?

— Alle partageait mon intérêt pour Mandala ; il s'agissait d'une énigme scientifique, après tout. Le genre de choses dont alle raffolait. Alle m'a aidée à concevoir le protocole de communication : les écrans et les éclairages qui ont servi pour projeter de la lumière et des ombres sur les murs. Nous les avons concoctés à partir de panneaux solaires, de miroirs, de morceaux de dômes, de toiles de membrane agricole, tout ce que nous trouvions et que nous pouvions mettre en place rapidement. C'était assez rudimentaire, mais ça a fonctionné.

Goma parvint à sourire face à l'euphémisme habituel de sa mère.

— Après l'événement, poursuivit Ndege, j'ai fait mon possible pour dissimuler le rôle de Travertine. Alle traînait déjà un boulet depuis l'époque du *Zanzibar* et cela aurait été trop. J'ai endossé bien plus que ma part de responsabilité, mais peu m'importait, puisque j'allais tomber de toute façon. Travertine est tout de même restée mon amie et a toujours fait preuve de gratitude à mon égard. C'est pour ça qu'alle m'a donné la liste.

— Quelle liste ?

Les doigts de Ndege planèrent au-dessus d'une rangée de livres avant de se poser sur un fin volume poussiéreux. Elle le rapporta à la table en le tenant des deux mains, comme un bouclier.

— *Les Voyages de Gulliver*, dit Ndege. Tu l'as lu ?

— Non.

— Bien. Je ne te le conseille pas.

Elle se rassit puis ouvrit le livre et le feuilleta jusqu'à ce qu'un morceau de papier tombe sur la table. Goma découvrit une liste manuscrite de noms disposés en colonne, chacun correspondant à un chiffre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ndege toussa pour s'éclaircir la voix, une main sur la trachée.

— Après l'événement Mandala, après mon crime, on s'est beaucoup intéressé à la destruction du *Zanzibar*.

— Compréhensible.

— Oui. Il était évident que j'avais déclenché une sorte de réaction de la part de Mandala. L'opinion publique s'est concentrée sur le plus évident : l'anéantissement du *Zanzibar*. Mais Travertine a osé regarder au-delà, alle a osé se poser une autre question. Vers quoi était dirigé Mandala lorsque l'événement s'est produit ?

— Le ciel.

Ndege sourit patiemment, habituée qu'elle était aux sarcasmes de Goma.

— Mais encore ? Creuset tourne sur elle-même et autour d'une étoile. Le regard de Mandala balaie les cieux comme le rayon d'un phare. Au moment de l'événement, il était braqué vers un point spécifique du ciel. Une région qui comprenait Gliese 163.

Goma l'apprenait – elle n'avait encore jamais entendu cette information – mais la prudence la poussa à ne pas l'accepter sans poser de question.

— Tu n'as pas précisé la taille de cette zone de l'espace, ni combien d'étoiles elle contenait.

— Tu as raison de te méfier des coïncidences. Rien de surprenant, après tout,

tu es toi aussi une scientifique. (Ndege tapota le papier.) Tout comme Travertine, et alle a utilisé une méthode rigoureuse. C'est justement l'intérêt de cette liste. Travertine a identifié quelques centaines d'étoiles potentielles dans la direction que pointait Mandala. Elles étaient toutes à des distances différentes, évidemment, certaines à des centaines ou des milliers d'années-lumière. Travertine a donc négligé toutes celles-là. Alle ne s'est intéressée qu'aux plus proches, celles qui pouvaient nous renvoyer un signal en retour.

— Un signal en retour ?

— Et si le *Zanzibar* s'était trouvé au mauvais endroit ? Sur le chemin d'un rayon d'énergie, oui, mais qui n'était pas censé détruire quoi que ce soit. Qui devait simplement traverser l'espace interstellaire d'un système solaire à un autre ? Travertine s'est alors posé une autre question : quand devrait-on s'attendre à une réponse ? Voici les chiffres, les dates. (Le doigt de Ndege suivit la liste jusqu'à l'entrée Gliese 163, ses ongles trop longs raclant le papier.) Tu comprends ce que ça signifie ? Mon crime s'est produit en 2460, et la réponse la plus rapide que nous pouvions espérer de ce système ne pourrait arriver que cent quarante ans plus tard. Ce qui nous donne 2600.

— Il y a douze ans.

— Bien avant que Mposi vienne me parler du signal, certes. Mais assez proche de la prédiction de Travertine pour soulever des questions. Et regarde, tu vois comme alle a souligné cette étoile en particulier ? De toutes les candidates, Gliese 163 était la plus proche, celle qui abritait le plus probablement la vie. Travertine s'est toujours doutée qu'il s'agissait de la cible du signal de Mandala.

Goma resta silencieuse. Elle se dit que la liste d'étoiles et de dates pouvait être un faux, conçu récemment par sa mère. Mais Ndege n'avait jamais forgé ce genre de contrefaçon. Et de plus, à quoi cela servirait-il ? Aucune d'entre elles n'en bénéficierait.

— Je ne sais que faire de ça.

— Quelqu'un nous a envoyé un signal, Goma. C'était un message humain. Personnel. Il disait : « Envoyez Ndege. » Quelqu'un connaissait mon nom. Comment est-ce possible s'il n'y a pas d'humains dans le système de Gliese 163 ? Et comment pourraient-ils s'y être rendus sinon à bord du *Zanzibar* ?

— Le *Zanzibar* a été détruit !

— En partie, sans doute, mais peut-être pas en entier. Combien y a-t-il de débris dans l'anneau, de toute façon ? D'après Travertine, la masse ne correspondait pas. Alle pensait qu'il y avait un écart sensible, qu'un gros morceau du *Zanzibar* manquait. Évidemment, tout le monde s'en fichait.

— Parce que c'est n'importe quoi.

— Il faut que quelqu'un aille voir là-bas. Je le ferais, si j'étais moins âgée. Mais c'est ma fille, jeune et courageuse, qui va s'y coller à ma place. Ne va pas croire que je ne sois pas fière de toi, Goma, mais permets-moi d'être un peu jalouse.

— C'est plutôt moi qui devrais être jalouse de *toi*. Tu as eu la chance de vivre parmi les Tantors. Tu les as côtoyés.

— En effet, et c'était génial. Mais puisqu'on en parle. Lorsque les événements ont eu lieu, la plupart des Tantors étaient encore à bord du *Zanzibar*. Depuis tout ce temps, nous les croyons morts, disparus. Une merveilleuse occasion gâchée. Cette perte m'a fait beaucoup souffrir. Mais s'il reste des survivants après le transfert, il est probable que les Tantors en fassent partie. (Ndege regarda ses doigts et resta songeuse quelques secondes.) Je m'étais dit que cela intéresserait

peut-être Ru.

Goma ne s'autorisait plus aucun espoir depuis si longtemps qu'elle s'étonna de découvrir que toutes les portes n'étaient pas fermées. Mais Ndege les connaissait bien, toutes les deux. Les Tantors mettaient fin à toutes les disputes.

— Elle risque de ne pas me croire.

— C'est inutile. La simple possibilité qu'il puisse y avoir des Tantors suffira. Avoue-le, Goma, tu es comme elle.

— D'après toi, ça peut régler notre problème.

— Oui, je le pense vraiment. Si ça peut faire changer Ru d'avis, il me semble que le risque en vaut la peine, pour vous deux.

— Je…, fit Goma.

— Tu ne sais pas quoi dire. C'est compréhensible. Tu te demandes si je ne t'offre pas un cadeau empoisonné. Mon conseil : utilise-le judicieusement. Tu n'auras qu'une seule chance avec Ru.

— Merci, répondit Goma.

Ndege remit la feuille de papier dans *Les Voyages de Gulliver*, tapota le livre contre la table puis se leva pour le ranger dans la bibliothèque. Elle eut un bref sourire qui disparut aussitôt.

— J'attends la suite, ma fille.

Chapitre 4

Kanu et le robot faisaient du surplace, côte à côte, dans l'eau. L'océan, immense et calme, s'étendait jusqu'au ciel, aux limites de la vision. Quand il nageait, Kanu était dans son élément – il avait toujours été plus à l'aise dans la mer qu'à la surface – mais l'idée que la machine se retrouve dans le même milieu exigeant lui paraissait à la fois comique et ridicule, complètement contre nature.

— Tu es pourtant bien en métal ? ne cessait-il de répéter. Tu es trop lourd pour ça.

— Tout comme toi, répondait chaque fois Swift, dont la redingote trempée semblait pesante.

— Mais il me suffit de nager rien qu'un peu pour supporter mon poids.

— C'est justement ça, ton problème, dit Swift. Pendant ce temps, tu ne joues pas !

C'était à Kanu de déplacer une pièce depuis quelque temps, mais chaque fois qu'il se sentait prêt à le faire, il était pris d'un doute. Plus il repoussait l'échéance, plus l'indécision le gagnait.

— Bon, dit Swift obligeamment, je vais donc rejouer pendant que tu réfléchis.

— Tu as le droit ?

— Les règles ont changé. Il faut innover désormais, pour ne pas rester engoncé dans de vieux schémas.

Swift s'empara d'une de ses pièces, un cavalier, et se prépara à la poser sur l'échiquier flottant. Le plateau de jeu montait et descendait avec la houle et la façon dont il s'ouvrait légèrement en son milieu rappelait à Kanu le battement d'aileron languissant d'une raie manta géante.

Kanu s'aperçut, avec surprise, que toutes les pièces étaient de la même couleur. Il n'en restait plus aucune à lui sur l'échiquier.

Puis le cavalier échappa à Swift. Il glissa de ses doigts, rebondit sur le plateau et disparut sous l'eau.

— Je vais aller le chercher, dit Kanu.

— Ce serait gentil.

Kanu plongea. Les rayons du soleil étaient plus doux sous les flots et la pièce d'échecs coulait dans sa lumière tremblotante. Un filet de bulles s'échappait de la bouche du cheval qui chutait. Il l'atteignit, mais ses doigts se refermèrent sur du liquide. Le cavalier tombait toujours.

Kanu le suivit dans des eaux plus sombres, plus froides. Peu importait, il était dans son élément. Il pouvait rester immergé aussi longtemps et aller aussi profond qu'un cachalot. Il sentait déjà son vieux cœur ralentir, le sang quitter ses extrémités.

Mais malgré ses mains et ses pieds palmés, il avait de plus en plus de mal à suivre la chute du cavalier. L'eau était presque opaque désormais, la trajectoire de la pièce d'échecs seulement repérable à son filet argenté de bulles.

Il y avait quelque chose sous lui.

C'était une forme immense, un amas de ténèbres encore plus sombres, d'un noir d'encre. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'une cime, d'un sommet s'élevant depuis le lit de l'océan. Mais la chose noire montait vers lui. Comment était-il possible de la voir ? Et par quel miracle les bulles étaient-elles toujours aussi brillantes ? Il redoubla ses efforts et descendit encore pour tenter d'attraper la pièce. Le cavalier fonçait droit vers la chose noire qui montait. Dans l'obscurité, une bouche s'ouvrit lentement, de plus en plus grande, comme un tunnel noir parmi les ténèbres. La pièce y entra et les lèvres se refermèrent brusquement en coupant le filet de bulles.

— Tu devrais te retourner, Kanu.

Il connaissait sa voix et son nom.

Arethusa.

— J'ai ton cavalier. Je l'ai avalé. Il est comme Jonas, dans le ventre de la baleine. Tu voudrais le récupérer ?

— C'est la pièce de Swift, pas la mienne.

— Si tu entres en moi, tu pourras la récupérer. Regarde, j'ouvre de nouveau la bouche. Viens la reprendre. Ou abandonne et remonte vers la lumière.

— Je ne sais pas quoi faire.

— Tu risques de mourir. Cela résoudrait beaucoup de problèmes. Tu as envie de mourir, n'est-ce pas ? Tu as été si grièvement blessé, Kanu, que personne ne t'en voudrait.

— Je n'ai pas été blessé.

— Tu es mort sur Mars. Tu ne t'en souviens pas ?

Il s'écarta de la baleine. Le cavalier n'avait aucune importance. Il remonta. Son cœur accéléra et sa circulation sanguine redevint normale. Il rattrapa le filet de bulles du cavalier et s'y accrocha comme à une corde qui le ramena jusqu'à la lumière tremblotante de la surface.

Puis il réapparut à l'air libre et sous le soleil. Swift et l'échiquier avaient disparu.

Un bateau flottait, tout proche. Il le rejoignit à la nage, et une jolie femme au visage large et aux yeux doux se pencha par-dessus bord pour l'aider à sortir de l'eau.

— Je suis assez fort pour y parvenir tout seul.

— Non, dit-elle. Tu es sur Mars et tu es mort.

— Kanu, disait quelqu'un. Tu m'entends ? D'après les relevés neuronaux, tu es censé me comprendre, mais je préférerais que tu me le confirmes toi-même. Essaie de parler. Essaie de dire un mot ou deux.

Au bout d'une éternité, il se sentit assez fort et concentré pour s'exécuter.

— Swift.

— Oui !

— Que s'est-il passé ?

— C'est *ça*, que tu veux savoir : que s'est-il passé ? Pas où tu te trouves ? Ni dans quel état ?

— Je suis vivant.

— Oui, tu es vivant. Mais à peine.

Au bout d'un moment, Kanu répéta :

— Que s'est-il passé ?

— Tu te souviens de l'attentat terroriste ? Il y a eu une explosion, assez grosse.

Kanu s'efforça de se rappeler.
— Dalal… Korsakov. Lucien.
— C'était grave.
Il s'aperçut d'une chose importante.
— Je n'y vois rien.
— Ça viendra bientôt. Il reste quelques connexions à rétablir.
— Et les autres ?
— Malheureusement, dit Swift, nous avons subi des pertes.

Une salle, cette fois. Il crut un instant qu'il était à l'ambassade, mais la vue par la fenêtre ne collait pas. Derrière la vitre, il y avait un paysage citadin, mais qui ne correspondait à aucune ville de sa connaissance. On distinguait des bâtiments illuminés, qui évoquaient moins, avec leurs collerettes et leurs formes angulaires, une architecture humaine que des composants de vieilles radios. Les immeubles étaient reliés par d'épais bras luisants. Une voûte de pierre creusée remplaçait le ciel.
Swift était assis face à lui, derrière une petite table séparant leurs sièges et, heureusement, dépourvue d'échiquier.
— J'ai fait un drôle de rêve.
— Je me dois de te faire remarquer que tous tes rêves n'en étaient pas, dit le robot avant de désigner un pichet d'eau et un verre sur la table. Si tu as soif.
Kanu continua à observer les alentours.
— Je suis vraiment dans cette pièce, ou tu me transmets des informations directement dans le crâne ?
— Tout est réel. L'enveloppe que tu portes est ton véritable corps. Il a nécessité beaucoup de réparations et j'espère qu'il te plaît toujours.
Kanu regarda son avant-bras, qui flottait dans une manche verte brodée. Il tendit les doigts. Ils étaient toujours palmés.
— Encore une fois : que s'est-il passé ?
— Tu as été grièvement blessé dans l'opération des Reconquérants. En fait, tu as été tué. Mais nous t'avons ramené à la vie puis stabilisé avant de réparer les dégâts.
Il s'aperçut qu'il avait soif. Il versa un peu d'eau dans le verre et le porta à ses lèvres.
— Les autres ?
— Garudi et Lucien sont morts sur le coup ; l'appareil était trop proche lorsque l'épave est tombée.
Kanu entendit la nouvelle, mais n'en prit pas encore tout à fait conscience.
— Et Korsakov ?
— Blessé légèrement. Il a réussi à sortir de l'épave de l'appareil et sa combinaison l'a maintenu en vie le temps qu'il soit secouru.
— Mais tu m'as sauvé.
— Cela a nécessité d'immenses ressources de machine. Nous aurions pu tenter de récupérer les autres, mais le risque d'échec aurait été plus important.
Après un silence, Swift ajouta :
— Je suis désolé que nous ayons perdu Garudi et Lucien. Mais je suis vraiment ravi que nous ayons pu te sauver.
— Ma position actuelle est connue ?
— Pas encore. Nous avons fait une déclaration par l'intermédiaire des voies diplomatiques habituelles, peu après les incidents. Il y a presque trois semaines.

Nous avons annoncé avoir récupéré des restes humains qui seraient remis aux autorités légitimes le moment venu. Nous pouvons désormais les prévenir que nous t'avons ramené à la vie, une nouvelle plus agréable.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait avant ?

— Nous ne voulions pas leur donner de faux espoirs. Ta survie n'était pas garantie.

— Il faut que je parle aux miens.

— Bien sûr. Vos grandes puissances se déchirent encore à propos de cet incident, se rejetant la faute de l'attentat qui a coûté la vie aux trois-quarts d'une mission diplomatique intergouvernementale.

— À la moitié, corrigea Kanu. Je ne suis pas mort.

— Pas longtemps, en tout cas, répondit Swift.

Lorsque les machines estimèrent qu'il avait suffisamment récupéré pour pouvoir partir – deux jours seulement après qu'il eut repris connaissance – elles fournirent à Kanu un moyen de transport. Quand l'appareil arriva en vue du sommet de la montagne, le rescapé aperçut, avec soulagement, le pont d'atterrissage de l'ambassade.

Swift l'accompagna à l'extérieur du vaisseau.

— Nous avons annoncé ta survie, dit le robot tandis qu'ils descendaient jusqu'à l'étage des salles de réception. La nouvelle se répand et, évidemment, certains nous critiquent. Je compte sur toi pour défendre notre point de vue.

— Je leur dirai la vérité, Swift ; ni plus ni moins. Tu n'as pas à t'excuser.

— J'espère que cela ne te posera pas de problème dans les hautes sphères humaines.

Kanu poussa une des lourdes portes de chêne et entra dans une pièce qui lui parut plus grande et plus froide que dans son souvenir.

— Je me fiche bien de ce qu'on peut penser de moi au-delà de Mars. Tout ce qui m'importe est ici. J'y ai fait ma vie. Ils enverront bientôt de nouveaux ambassadeurs et nous reprendrons comme avant.

— Mais tu dois être attentif à l'opinion des autres. Nous n'avons guère parlé de vie privée, mais tu dois bien avoir des amis et des êtres chers ailleurs dans le système ?

— Pas autant que tu le crois.

— Tu vis pourtant depuis très longtemps.

— Merci de me le rappeler. Mais en vérité, lorsqu'on est aussi vieux que moi, on perd ses amis et ses amours. Je ne suis rien qu'un vieil aquatique, Swift. Trop âgé et trop étrange pour que les autres se sentent à l'aise en sa présence.

Il se tut pour examiner la salle de réception, inchangée depuis leur départ vers l'épave, mais dont tous les éléments sonnaient pourtant faux.

Dalal avait laissé un livre ouvert sur une des tables. Kanu s'en approcha et passa un doigt sur une page. Le texte était en ourdou, une des quatre ou cinq langues qu'elle parlait. Il regarda l'écriture en essayant de se rappeler la façon dont les mots prenaient sens autrefois, révélaient leur mystère. Pendant l'ère de Babel.

— Garudi va me manquer.

— À nous aussi. Mais peut-être que nous pourrons tirer des enseignements de cette catastrophe.

Agacé par la banalité de ce sentiment, Kanu referma le livre sèchement. Cela l'irrita encore plus ; il s'en voulait d'avoir perdu l'endroit où Dalal en était de son

texte. Où vivait donc sa famille, sur Terre ? se demanda-t-il. À Chennai ? Peut-être qu'il devrait leur rapporter le livre. Ce serait un joli geste et ses os supporteraient bien un peu de pesanteur terrienne.

— Et c'est moi l'optimiste.

Swift était devant la haute fenêtre.

— L'attitude à tenir face aux extrémistes n'a jamais fait l'unanimité. Peut-être qu'il sera maintenant moins compliqué de prendre des mesures autoritaires contre les Reconquérants.

— On risque de retourner les mêmes arguments contre vous autres, les machines.

— Je pensais que c'était déjà fait.

Un petit carillon agaçant sonna sur une console pour prévenir de la présence d'un message enregistré. Kanu se dit alors qu'il devait résonner depuis quelque temps.

— Il s'agit peut-être d'une affaire diplomatique, Swift. Tu veux bien quitter la pièce ?

— Je vais me faire un plaisir d'accéder à ta requête.

— Et n'essaie pas non plus d'écouter.

— Fort bien. (Swift fit un geste impatient de la main en se dirigeant vers la porte.) Je t'en prie, prends ta communication, puisque tu y tiens tant.

Une fois seul, Kanu se plaça devant la console et, grâce à ses privilèges diplomatiques, accepta le message.

Une tête apparut au-dessus du panneau. Kanu ne reconnut son vieux collègue Evgueni Korsakov qu'après un instant d'hésitation. L'ambassadeur des Nations unies orbitales avait beaucoup changé durant les trois semaines écoulées depuis l'attaque terroriste. On lui avait rasé les cheveux, sans doute pour pratiquer une opération chirurgicale d'urgence. Lui, dont le visage était déjà émacié et taillé à la serpe, avait les traits tirés, semblait malade.

La lecture de l'enregistrement démarra.

— Permettez-moi de vous féliciter sincèrement pour votre retour à la vie, Kanu. Étant donné les circonstances, c'est remarquable.

— Merci, Evgueni.

Le message s'interrompit dès qu'il détecta l'intention de Kanu de réagir. Il insérerait sa réponse dans le flot de paroles de Korsakov exactement comme si deux hommes parlaient normalement, sans l'obstacle des minutes-lumière de séparation et de décalage.

— Et désolé de gâcher la fête avec des nouvelles qui vont vous paraître moins agréables, dit Korsakov. Mais vous savez fort bien que vos liens avec Swift sont devenus problématiques. Il était jusqu'ici possible de passer outre cette erreur de jugement. Les machines auraient dû vous remettre à des docteurs humains, mais, à la place, elles ont choisi de vous soigner elles-mêmes. Pire, elles ont omis de nous tenir informés de votre état.

— Vous deviez être très inquiet, j'imagine.

— Je ne peux m'exprimer qu'au nom de ma délégation, Kanu. Vous êtes en péril. Certains prétendent même que vous avez été contaminé et remettent en cause votre fidélité à l'humanité. Personnellement, je n'adhère pas à cette idée, bien sûr que non, mais c'est l'impression que vous donnez qui compte. Et c'est la raison pour laquelle j'ai été chargé de vous informer que votre poste d'ambassadeur ne vous est plus acquis. Pour ne pas nuire à l'ambassade, nous cherchons à obtenir un vote intergouvernemental unanime pour vous remplacer.

À mon avis, nous l'obtiendrons sans peine. Votre gouvernement lui-même en est venu à vous considérer comme un point faible.

Kanu n'était pas surpris ; il s'y attendait depuis que Korsakov avait pris la parole.

— Je démissionnerai si les Nations unies aquatiques ou le comité intergouvernemental me le demandent, déclara Kanu. D'ici là, je continuerai à remplir mes fonctions d'ambassadeur.

Pendant que sa réponse repartait vers Korsakov, Kanu rappela Swift dans la pièce.

— Désolé de t'avoir écarté.

— C'est pardonné et oublié. Mais à en juger par ton comportement, je dirais que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Pas vraiment. C'était Korsakov qui me signifiait qu'un vote allait bientôt me priver de mon poste d'ambassadeur. Et rien ne pourra l'empêcher. On me renverra alors sur Terre.

— C'est officiel ?

— C'est tout comme. Korsakov n'aurait jamais appelé s'il n'était pas certain du résultat.

— Mais ton propre gouvernement va bien te défendre !

— Jusqu'à ce qu'il devienne plus avantageux, sur un plan politique, de me remplacer par quelqu'un de plus sévère envers les tiens.

Entre eux se trouvaient la table et le livre de Dalal. Kanu sentit une vague de tristesse le submerger. Ils s'étaient disputés sur bien des sujets, mais il était certain que Dalal l'aurait défendu.

— Nous t'avons placé dans cette situation délicate, Kanu.

— Ce n'est pas votre faute. Et tu n'as rien à voir là-dedans ; ce ne sont que les conséquences de l'ignorance et de la peur.

— Tu n'as pas envie de retourner sur Terre ? Beaucoup aimeraient sans doute bénéficier de ton expérience diplomatique.

— Je crois que je vais rapporter le livre de Garudi à sa famille. Ensuite, il faudra voir à quel point on me considère comme « contaminé ».

Swift baissa les yeux.

— Oh ! mince.

— Ne t'en fais pas. Je sais m'adapter. Je trouverai de quoi m'occuper.

Le robot acquiesça avec gravité.

— Oh ! ça, je n'en doute pas.

Chapitre 5

Le médecin de l'expédition, le docteur Saturnin Nhamedjo, faisait subir à Goma un nouvel examen médical lorsque Ru appela. Elle lui demandait de quitter Guochang et de retourner sur-le-champ au sanctuaire. Goma s'excusa auprès de Nhamedjo, amical et conciliant, et repartit vite rejoindre les éléphants. Un an plus tôt, elle aurait pris l'avion, mais son rôle au sein de l'expédition lui valait quelques avantages, notamment le droit d'emprunter un appareil gouvernemental sans délai. Elle s'envola à bord de la petite machine en forme de scarabée à Guochang et contourna Mandala pour éviter une dépression météorologique. Lorsque Goma arriva à l'entrepôt, Tomas lui expliqua que Ru était déjà avec le troupeau Alpha.

— C'est si grave que ça ? demanda-t-elle.

— Encore pire, je crois. Ne traînez pas. Prenez le buggy, le plein est déjà fait pour la journée.

Goma partit en courant dans la chaleur et l'humidité. Elle ne ménagea pas le véhicule électrique et manqua de le renverser dans les virages, les roues projetant de la poussière tandis qu'elle s'éloignait à toute vitesse du complexe. Elle atteignit le troupeau Alpha en vingt minutes, ralentit puis s'arrêta en contemplant la scène depuis une légère élévation. La disposition des éléphants lui indiqua sans équivoque que quelque chose ne tournait pas rond. Ils étaient tournés vers l'intérieur, comme un public qui regarderait un spectacle en son sein. Goma descendit du buggy et marcha jusqu'à eux en passant devant le véhicule de Ru. Ils étaient tellement préoccupés qu'elle arriva près d'eux avant que l'un des éléphants daigne s'apercevoir de sa présence.

Goma s'arrêta pour permettre aux jeunes mères et aux petits d'accepter son intrusion. Un petit la frôla avec un mépris tapageur, mais aucun des animaux plus âgés ne partagea son exubérance. Ils barrissaient doucement, agités, et se touchaient mutuellement la trompe, comme s'ils cherchaient constamment à se rassurer.

Goma examina les silhouettes familières et prit note de leurs tailles, des déformations des défenses et de la forme des oreilles. Elle n'avait jamais subi d'agression de la part d'éléphants. Mais dans leur état actuel, il ne faudrait pas beaucoup les provoquer pour qu'ils réagissent mal. Elle était petite et ils étaient immenses : rien dans l'univers ne pourrait modifier le caractère asymétrique de ce rapport. Ils pourraient l'écraser comme une mouche.

Au centre du rassemblement, un pachyderme mourant était couché. Goma la reconnut aussitôt : c'était la vieille Agrippa, chef du troupeau. Dès que Goma avait rejoint les animaux, elle avait senti l'absence de la matriarche dévouée dans leurs rangs.

— Tu arrives pile, dit Ru.

Agrippa était couchée sur un côté, et respirait difficilement. Ru était agenouillée près de sa tête, une main sur son front, tapotant, de l'autre, une

éponge humide autour de l'œil de l'éléphant. La trompe du pachyderme était aussi molle qu'un tuyau sur le sol, et seule son extrémité remua lorsque Goma s'approcha.

Elle s'accroupit près de Ru qui avait apporté un seau d'eau et une deuxième éponge. Goma en essora presque tout le liquide et la posa doucement au bout de l'appendice d'Agrippa.

— C'est arrivé quand ? demanda-t-elle d'une voix basse, comme s'il y avait un risque que les éléphants puissent la comprendre.

— Elle était debout au crépuscule, hier. Et pendant la nuit…

Agrippa était souffrante depuis plusieurs saisons et elle perdait lentement des forces. Mais elle avait conservé son autorité de matriarche et Goma s'était prise à espérer que l'éléphante tiendrait au moins jusqu'à son départ et qu'elle n'aurait pas à affronter sa mort.

— Merci de m'avoir prévenue.

— Je savais que tu aurais voulu être ici. (Ru remplit son éponge avec l'eau du seau, déjà assombrie.) Dès que j'ai compris à quel point c'était grave, j'ai envoyé un message.

— On ne peut rien faire, si ?

La question n'appelait pas de réponse. Elle connaissait l'issue aussi bien que Ru.

— Il faut la soulager le plus possible. Empêche ses yeux de sécher et qu'elle reste à l'ombre. J'aurais dû dire à Tomas de te fournir quelques couvertures.

— Je crois qu'il l'a fait. Le buggy était très chargé.

— Elle a été si forte, dit Ru d'une voix entrecoupée. Je croyais qu'elle tiendrait plus longtemps que ça. Je savais bien qu'elle était malade, mais je ne pensais pas que ce serait si soudain.

— Elle faisait semblant d'être forte, dit Goma, pour le bien du troupeau.

— Comme toujours.

Au bout d'un moment, Goma pensa à demander :

— Depuis combien de temps es-tu ici, Ru ?

— Tu es fâchée que je ne t'aie pas appelée plus tôt ?

— Non, je me dis que tu es peut-être là depuis des heures et que tu te négliges. Tu as apporté de l'eau pour Agrippa, mais je n'en vois pas pour toi.

— Il y en a dans mon buggy.

Goma était passée devant l'autre véhicule, loin du troupeau. Ru n'y était sans doute pas retournée depuis qu'elle avait rejoint la matriarche à terre.

— Reste ici, dit-elle en prenant le risque de poser une main sur l'épaule de Ru pour la réconforter.

Elle fit aussi vite que possible, mais sans trop se précipiter pour éviter que ses mouvements déconcertent les animaux. Dans le buggy de Ru, elle trouva des bouteilles d'eau et un chapeau aux larges rebords. Un peu plus loin, à l'endroit où elle avait garé le sien, elle prit deux couvertures de survie et une boîte de rations d'urgence. Elle enveloppa le tout dans le tissu et repartit vers Ru.

Celle-ci s'empara de la bouteille sans trop faire attention, comme si lui rappeler qu'il fallait boire la dérangeait. Mais après avoir avalé une gorgée, elle engloutit le reste, prise d'une soif soudaine.

— Merci, dit-elle avec une certaine méfiance, comme si prononcer ce mot la rendrait redevable envers Goma.

— De rien. J'ai aussi rapporté des couvertures. Elles devraient la maintenir un peu plus fraîche.

Les duvets ne couvraient qu'une partie de l'éléphante, mais elles firent de leur mieux pour la soulager le plus possible. Goma ouvrit la ration et en montra le contenu à Ru, avant d'ôter l'emballage d'une barre énergétique et de mordre dedans.

— Je me demande si nous ne pourrions pas faire davantage, dit Ru en s'essuyant la bouche. Puis si nous n'en faisons pas trop. En prolongeant quelque chose qui ne devrait pas durer.

— Tu ne pouvais pas l'abandonner, dit Goma. Je te connais. Et tu fais preuve de bonté, tu le sais bien. Tu l'aides à supporter ce moment, tu n'empires pas son état. Non, mais vraiment, depuis combien de temps es-tu ici ?

— Sept heures. Peut-être huit. Je suis arrivée juste après l'aube.

— Alors, tu vas bientôt devoir retourner aux bâtiments. Tu n'as pas apporté tes médicaments, je parie.

— Elle seule compte, pour le moment.

— Non, toi aussi tu comptes, à mes yeux, en tout cas. Je vais rester ici le temps que tu retournes là-bas. Nous nous relaierons pour rester à son chevet.

— Je ne la quitterai pas.

— Elle risque de rester ainsi plusieurs jours.

— Je crois que ça sera plus rapide. Sa respiration est déjà plus faible qu'il y a quelques heures.

— Mais tu ne dois pas pour autant te négliger.

Goma s'autorisa de nouveau à poser une main sur l'épaule de Ru. Elle se dit que c'était le geste d'une collègue à une autre, un soutien émotionnel qui n'avait rien à voir avec leur histoire commune.

— Je vais bien. Mais je commençais à être un peu déshydratée. Je ne m'en étais pas encore aperçue.

Deux des femelles les plus âgées s'étaient rapprochées pendant cet échange et avaient posé leurs trompes sur la cage thoracique d'Agrippa qui montait et descendait au rythme de sa respiration. Elles semblaient vouloir se rassurer sur le fait que leur matriarche n'avait toujours pas poussé son dernier souffle, exhalé cet air extraterrestre une ultime fois.

— Elles ont compris, dit Goma.

— Bien sûr.

De tous les animaux, seuls les éléphants appréhendaient vraiment la mort. Ils savaient faire la différence entre la vie et les os. Ils possédaient leurs propres coutumes pour gérer la peine et le souvenir. Goma s'était demandé plus d'une fois si ce n'était pas justement cette peur du trépas qui avait préparé les éléphants à leur évolution sur l'échelle de l'intelligence, vers le langage et la sentience. Faire l'expérience de la mort revenait à faire l'expérience du temps, du passé et de l'avenir. La plupart des créatures n'étaient liées qu'à l'instant, prisonnières bienheureuses d'un présent en mouvement constant. Elles connaissaient la faim ou la colère, le bonheur ou le plaisir, mais pas les doutes, le désir ni les regrets.

Les éléphants savaient qu'ils n'étaient pas éternels, que chaque jour était un cadeau. Et c'est là que résidaient leur majesté et leur tragédie.

Ru ne quitta pas sa veille plus de quelques minutes, le temps d'aller se soulager dans les broussailles. En revenant, elle s'arrêta près du buggy, se lava les mains, le visage et les cheveux puis elle s'ôta de la poussière des yeux. Elle remplit les gourdes d'eau et trouva d'autres rations, rangées dans un compartiment oublié. Puis elles ajustèrent les couvertures pour suivre la course du soleil.

Goma se rendit compte que Ru avait raison. Deux heures plus tard, elle remarqua elle aussi qu'Agrippa respirait de plus en plus mal.

Les pachydermes restants s'en étaient également aperçus. Les femelles les plus âgées du troupeau Alpha, Arpana et Agueda, adoptèrent le rôle d'infirmières au bord d'un lit et firent passer les autres éléphants au chevet de leur matriarche en s'assurant que personne ne s'attarde trop longtemps. Les jeunes mâles semblaient eux aussi plus maussades qu'à l'arrivée de Goma. Armistead, le petit qui avait manqué de la renverser, imita les animaux plus vieux et la toucha de la trompe. Il ne comprenait peut-être pas plus ce qui se passait qu'un enfant humain ne saisit les implications profondes d'un enterrement, mais Goma était tout de même émue par ce sentiment de respect partagé. Ru avait raison. Ils avaient compris.

Qu'est-ce qui nous a pris ? se demanda Goma. *Pourquoi avons-nous estimé que les éléphants devaient nous ressembler de plus en plus et s'éloigner de leur nature profonde ?*

Agrippa ne tint plus longtemps. Elles avaient déplacé les couvertures à plusieurs reprises, mais durant l'après-midi sa respiration finit par devenir à peine perceptible, ses réflexes oculaires ralentirent et sa trompe ne bougea presque plus. Elles continuèrent leurs soins, épongeant sa peau et ses yeux, lui procurant tout le réconfort qu'elles avaient à offrir en la caressant doucement des mains. Jusqu'au moment où Ru déclara :

— Elle est partie.

Goma l'avait senti aussi, mais n'avait pas eu le courage de le dire, par crainte de faire advenir ce qu'elle pensait rien qu'en l'annonçant.

— Oui.

Ru continua, par réflexe, à passer l'éponge sur la face d'Agrippa. Prise du même élan, Goma déplaça de nouveau les couvertures. Il n'y avait pas eu de dernier souffle convulsif, pas de marque évidente de l'arrêt d'une vie. Tout se déroula simplement, avec la même régularité, la même irrévocabilité que le mouvement du soleil.

Goma remarqua tout de même un changement dans le comportement des autres éléphants. La façon dont ils posaient leur trompe devenait plus désespérée. Ils la touchaient de leur appendice et de leurs pieds désormais, avec une violence qui aurait paru presque indécente à des yeux humains. On aurait dit qu'ils lui en voulaient de ce qu'elle avait fait et qu'ils la grondaient pour qu'elle revienne à la vie. *Ils savent,* se dit-elle de nouveau. *Ils savent, mais ils ne comprennent pas vraiment. Cela prendra du temps.*

— Merci, dit Ru, et pendant un instant Goma crut qu'elle s'était adressée à la matriarche.

Puis Ru ajouta :

— Je voulais que tu sois là. J'espérais que tu viendrais, mais je n'en étais pas persuadée.

— Je suis contente d'être arrivée à temps. Je suis vraiment désolée, Ru. Nous savions que ce jour viendrait, mais ça n'est pas plus facile pour autant.

— C'était un bon éléphant. Celui qui prendra sa place devra se montrer digne de sa succession. J'ai changé d'avis, au fait : je t'accompagne.

Ru avait enchaîné les deux dernières phrases sans reprendre son souffle. Goma l'entendit, mais son premier réflexe fut de la mettre en doute, ou de chercher un autre sens.

— M'accompagner où ?

— Vers Gliese. J'ai changé d'avis il y a quelques jours, et j'aurais bien fini par

te le dire. (Ru put enfin se lever et essuya la saleté sur ses genoux.) Je crois que je voulais garder cette décision pour moi quelque temps, pour voir si elle me convenait toujours.

— Je suis… désolée. (Goma ne savait pas trop comment réagir.) Bien sûr que j'ai envie que tu viennes, mais je crois que ce n'est plus possible, désormais. Toutes les places sont prises.

— J'ai déjà parlé à ton oncle. C'est à lui que je l'ai annoncé en premier. (Ru haussa négligemment les épaules. Il y avait des taches sombres sous ses bras, des triangles inversés rappelant de petites cartes de l'Afrique.) Je sais qu'on aurait dû me retirer de la liste des candidats, mais en m'y laissant Mposi espérait sans doute nous donner une chance de nous réconcilier.

— Je ne…, fit Goma.

— On avait proposé ma place à un autre candidat, mais il s'avère qu'il n'était pas sûr de son engagement, et, au dernier moment, il ne voulait plus y aller. Ils se sont donc mis à la recherche de quelqu'un d'autre. Quand j'ai demandé à Mposi si je pouvais être réintégrée dans l'expédition, il m'a dit que ça résoudrait quelques problèmes.

Goma secoua la tête, partagée entre la joie et l'agacement.

— Je parle à Mposi presque tous les jours, il ne m'a rien dit !

— Je lui ai demandé de ne pas en parler avant que je sois sûre. Il n'a fait que m'obéir. Tu as le droit d'être fâchée, si tu veux, mais pas contre lui. (Elle jeta à Goma un regard fatigué, de la poussière autour des yeux.) Ça te fait plaisir, au moins ?

— Je suis… sous le choc. Et contente, oui. Plus que contente. Je suis ravie. C'est… la meilleure nouvelle que je pouvais espérer. Tu en es bien sûre, hein ? Je serais extrêmement déçue si tu changeais d'avis.

— Quand j'ai pris une décision, dit Ru, je m'y tiens.

— Mais au niveau médical…

— Mposi a envoyé le docteur Nhamedjo m'examiner. Il connaît tout ce qu'il y a à savoir sur le syndrome de toxicité de l'oxygène accumulé ; on peut même dire que c'est lui qui en a défini les grandes lignes en ce qui concerne le STOA. Il a d'ailleurs vu à quel point mon système nerveux est endommagé. Mais d'après lui, avec les bons médicaments et les bons soins, je pourrai survivre au saut comme vous.

— C'est à cause des Tantors, n'est-ce pas ? À cause de la théorie de Travertine dont je t'ai parlé ?

— Je ne sais pas si je dois croire à cette éventualité ou la rejeter complètement. Mais s'il y a une chance pour qu'elle soit vraie, je veux participer.

Goma regarda le cadavre d'Agrippa, se demanda si la mort de la matriarche avait joué un rôle décisif dans la volte-face de Ru. Peut-être qu'elle ne s'était pas réellement décidée avant cet instant.

— Le troupeau va te manquer, tu ne pourras plus les voir évoluer, dit Goma.

— Pas vraiment. Nous ne sommes pas encore parties et il faudra des années avant que nous perdions complètement le contact avec Creuset. Je compte rester éveillée aussi longtemps qu'on m'y autorisera.

Goma n'osait pas vraiment lui poser la question suivante, celle qui hantait ses pensées. Si Ru s'engageait dans l'expédition, cela voulait-il aussi dire qu'elle était décidée à reprendre leur relation ? Le lui demander maintenant, même de façon indirecte, serait impardonnable. Elle aurait bien d'autres occasions de le faire pendant leurs derniers mois sur Creuset.

Goma sentit des larmes lui monter aux yeux, mélange de joie suite à l'annonce de Ru et d'une insondable tristesse consécutive à la perte de l'éléphant. Mais le bonheur et la peine se confondirent, l'une déteignant sur l'autre, et elle comprit que tout finirait par s'arranger.

— Je n'aurais jamais pu affronter ça sans toi.

— Mais si, dit Ru. Parce que tu es forte, têtue et que tu n'as pas autant besoin de moi que moi de toi. Mais ça va. Je reste avec toi. Si ça te convient, j'aimerais pouvoir encore demeurer ta femme.

Les derniers mois s'écoulèrent rapidement, puis vinrent les dernières semaines. Goma s'attendait à ce que Ru exprime des doutes à l'imminence du départ, mais elle était résolue et elle refusa d'avouer la moindre inquiétude. Si elle bluffait, elle était très convaincante.

Goma aurait aimé partager sa fermeté. À mesure que la date approchait, la perspective de partir pesait de plus en plus sur son humeur. Elle se surprenait à penser à des aspects de son monde auxquels elle n'avait pas prêté la moindre attention jusqu'ici et, sachant qu'elle en serait privée, les appréciait de nouveau : l'odeur spécifique de la brise marine à cette période de l'année, chargée de micro-organismes ; le soleil gonflé de l'aube, rougissant au contact de l'horizon ; les nuages en forme de prêles ; les scintillements et l'éclat des anneaux qui, en dépit de leur origine, étaient sans conteste magnifiques. Et même les constellations, au dessin modifié par rapport à leur forme classique… qu'elle verrait encore d'un autre point de vue sur Gliese 163. Bientôt ce serait le dernier matin, le dernier après-midi, le dernier coucher de soleil. Ces pensées hantaient sa vie et elle s'en voulait ensuite de ne pas profiter naturellement de ces plaisirs simples tant qu'elle le pouvait. Elle se reprochait de quitter Creuset, avait l'impression de commettre un grave acte de trahison envers ce monde.

En général, elle se sentait mieux après une conversation avec Ndege.

— Tu vas t'habituer, dit celle-ci à sa fille. (Elle ne cessait de le lui répéter.) C'est ainsi. Ma mère a quitté la Terre et ne l'a jamais revue. Mais elle a vécu sa vie sans jamais regarder en arrière. Tu feras comme elle.

— Je vais me sentir très mal, le jour du départ.

— Oui, mais ça te passera. C'est pour tout le monde pareil.

On leur avait accordé le droit de se promener dans le parc, sous une surveillance discrète, mais Ndege avait insisté, sans raison particulière, pour retourner à la maison. Elles étaient désormais seules à la table, et Goma voyait l'heure défiler alors qu'elle voulait se rendre au sanctuaire avant la nuit.

— Je dois aller à Namboze demain, dit-elle, mais je reviendrai à Guochang dans quelques jours.

— Je n'en doute pas. Mais avant que tu partes, j'ai des choses à te donner.

— C'est inutile. Je ne pourrai pas en apporter beaucoup sur le vaisseau.

— Tu ne pourras pas ou tu ne veux pas ?

Goma n'avait pas de réponse à cette question.

Sur la table, il y avait une boîte en bois sombre que Goma n'avait jamais vue. Ndege souleva son couvercle et en sortit une boule de papier. Elle retira soigneusement l'emballage qu'elle abandonna près du coffre et en tira six objets conditionnés individuellement. Elle pela chaque cocon de tissu et les posa sur le meuble par ordre de taille. C'était une famille de six éléphants de bois, chacun monté sur un socle noir rudimentaire.

— Tu les as déjà vus ?

— Je ne sais pas trop.

— Ils sont très vieux et ont beaucoup voyagé. Ils ont appartenu à Eunice, puis à Geoffrey puis à ma mère et ensuite à moi. Cette famille n'a jamais été séparée. Mais je crois que le moment est venu.

Ndege regroupa les éléphants en trois paires comprenant chacune un grand pachyderme et un plus petit. Elle examina les groupes quelques secondes avant d'en permuter un couple.

— Je vais en garder deux. Tu en emporteras deux et les deux autres iront à Mposi. Ce sont des amulettes porte-bonheur. J'espère que l'univers se pliera un jour en quatre pour réunir les éléphants. Je ne fais pas dans le mysticisme en général, mais je m'autorise un écart, pour une fois.

— Merci, dit Goma.

Secrètement, elle fut soulagée que le cadeau ne soit rien d'embarrassant. Les éléphants étaient petits et joliment sculptés et elle appréciait cette attention.

— Ce n'est pas tout.

Goma se renfonça sur sa chaise, s'en voulant d'avoir cru que ce serait aussi simple.

— Ah bon ?

Des craquements s'élevèrent de Ndege lorsqu'elle se leva de son siège. Elle s'approcha de la bibliothèque – celle où elle conservait la note de Travertine – et en revint avec trois carnets noirs reliés. Elle les posa sur la table près de la boîte et de la famille d'éléphants.

Elle en désigna un pour que Goma l'inspecte.

— Tu m'as déjà vue avec ces trucs, mais je n'ai pas l'impression que tu les aies jamais regardés de près.

Goma ouvrit le carnet. Les pages, sans lignes, étaient remplies de la main de sa mère, mais avec très peu de texte à proprement parler. Il s'agissait de feuillets et de feuillets de glyphes sinueux et anguleux, comme les motifs que forment les dominos. Parfois, une ligne verticale séparait une page en son milieu et un amas de flèches reliaient des symboles des deux côtés.

— C'est la grammaire de Mandala, dit Goma en suivant, d'un doigt de la main droite, une colonne d'une des pages. La langue des bâtisseurs-M, c'est ça ?

— Tu l'as reconnue.

— Oui, mais ça ne veut pas dire que je la comprends comme toi.

— Rien d'étonnant. Les autorités nous ont rendu la tâche difficile. Les livres pertinents sont désormais enfermés dans des bibliothèques, et l'accès direct à Mandala sévèrement contrôlé…

Ndege secoua la tête, dégoûtée.

— Que sont ces autres symboles ? demanda Goma en désignant la colonne de gauche, qui semblait composée de bonshommes en bâtons dans diverses poses, silhouettes squelettiques sans tête et aux membres faits de gribouillis et de zigzags. Ils n'appartiennent pas à la grammaire de Mandala, si ?

— Non : ce sont des éléments de la syntaxe Chibesa.

— C'est-à-dire ?

— L'ensemble des liens structurels qui sous-tend à la fois la physique classique et la physique post-Chibesa.

— Je ne comprends pas. (Goma regardait fixement les lignes qui s'entrecroisaient, les flèches et les bifurcations qui suggéraient une connexion logique entre deux ensembles de symboles, la syntaxe Chibesa et la grammaire de Mandala.) Il y a là une écriture extraterrestre que nous avons trouvée sur Creuset.

Et l'autre est… elles ne peuvent *pas* avoir de lien, maman. C'est une invention humaine. Cette Chibesa a inventé sa syntaxe pour résoudre ses calculs.

Ndege lui jeta un sévère regard de réprimande.

— Je sais que ça remonte à loin, mais Memphis Chibesa mérite tout de même que l'on se rappelle qu'il était un homme.

Goma ne pensait pas avoir jamais entendu le prénom de Chibesa. Se dire que cette figure mythique était née un jour, comme n'importe quel autre être humain, lui donnait le vertige.

— Tu l'as connu ?

— Grands dieux, non ! Memphis est mort… bien longtemps avant ma naissance. Mais Eunice l'a côtoyé, elle. Allons, inutile de remuer le passé. Il te suffit de savoir que Chibesa a participé à l'élaboration de cette théorie, mais la source provient de quelques entailles qu'Eunice a trouvées sur un morceau de roche sur Phobos, une des lunes de Mars.

— Des entailles ?

— La base de la nouvelle physique. Des graffitis cosmiques, si tu préfères : une sorte de blague laissée par quelqu'un ou quelque chose qui ignorait, ou se fichait des conséquences qu'elle aurait des milliers ou des millions d'années plus tard.

Un instant, Goma se demanda si sa mère n'était pas devenue folle. Elle n'avait jamais mentionné ce sujet auparavant, mais ne semblait pourtant pas du tout confuse.

— Quoi… Phobos ? (Goma secoua la tête pour essayer d'éclaircir un brouillard mental qui allait s'épaississant.) Quel rapport entre *Phobos* et Mandala ? Mandala a été créé par une civilisation extraterrestre hypothétique : les bâtisseurs-M. Et *a priori*, les Gardiens appartiennent à une tout autre race. Et tu voudrais maintenant me faire avaler qu'Eunice a découvert les restes d'une autre culture extraterrestre, des siècles avant tout ça ?

— Nous avons toujours eu le culte du secret de famille.

— Ou de l'exagération.

— S'il s'agissait d'une invention, elle ne m'aurait pas appris comment communiquer avec Mandala. (Ndege tapota de nouveau les carnets.) Il m'a fallu des années pour établir ce lien, pour voir le rapport entre les deux structures linguistiques. Mais lorsque j'y suis parvenue, j'ai eu l'impression de recevoir une clé. J'ai pu saisir d'immenses portions des inscriptions de Mandala. J'ai compris qu'elles représentaient une sorte d'interface de commande, une invitation à mettre Mandala au travail pour nous.

— Et ça a très bien tourné, hein ? dit Goma en sachant que sa mère n'apprécierait pas ses sarcasmes.

— Avoue que j'ai été plutôt perspicace, dit Ndege avec un sourire tolérant. J'ai compris que les pierres taillées étaient une forme ancestrale des inscriptions de Mandala et que celui qui avait laissé les entailles sur Phobos s'y trouvait bien longtemps avant que Mandala soit créé. (Ndege poussa tous les carnets vers sa fille.) Emporte-les avec toi.

Goma les regarda. En plus des éléphants, ils ne formeraient qu'une partie négligeable du poids qu'on lui autorisait. Cela ne lui coûterait rien de les prendre avec elle à bord du vaisseau, rien qu'un peu d'amour-propre.

— Je suis biologiste, dit-elle doucement, comme si sa mère avait pu oublier ce détail fondamental. Je maîtrise le sujet des éléphants, des systèmes nerveux et des tests cognitifs. Je n'y connais rien en physique ou en langues extraterrestres.

— Nous sommes semblables, toi et moi, Goma. Si j'ai pu percevoir ces liens, je n'en attends pas moins de ma fille.

— Tu as des copies, n'est-ce pas ?

— Je les ai détruites peu après le début de ma détention. Je m'étais dit que c'était plus prudent.

— Alors, je ne peux pas les emporter !

— Ils ne me servent plus désormais, et je préfère que tu les prennes. Même s'ils doivent finir de l'autre côté de la galaxie.

Goma sentit sa mère se détendre, soulagée de s'être ôté un poids. Elle commença à se demander depuis quand cette histoire de carnets la hantait.

— Je ne peux pas vous accompagner, Mposi et toi – c'est définitif –, mais j'aurais bien aimé recueillir quelques réponses. Tu vas donc devoir me remplacer. Te montrer à la hauteur. Rugir comme une lionne. Être une Akinya, telle Senge Dongma en personne.

À la porte, trois carnets et deux éléphants dans les mains, Goma dit :

— Un jour, ils s'apercevront qu'ils ont eu tort. Tu ne méritais pas ça.

— On ne reçoit pas toujours ce qu'on mérite, dit Ndege, mais il faut faire avec.

Chapitre 6

Kanu n'était pas pressé de rejoindre Chennai ; il savait également qu'il ne pourrait pas s'adapter au rythme de sa nouvelle vie avant de s'être débarrassé de ses obligations envers la famille de Garudi Dalal.

C'est au Sri Lanka qu'il débarqua, la masse terrestre la plus proche de la tour de vide de l'océan Indien. À Colombo, il prit le train à grande vitesse qui remontait la côte ouest du Sri Lanka, passa sous le golfe de Mannar en direction de la côte est de l'Inde. Sur la route de Chennai, le train refit surface dans la lumière crue et argentée d'un ciel couvert et traversa une série de communautés littorales assez riches : Gondelour, Pondichéry, Chengalpattu, forêts floues d'immeubles blancs, de pagodes, de dômes et de tours cernés par le gris-bleu de la mer et de la jungle.

À Chennai, le soleil, chaud et sans pitié, était d'une grosseur indécente dans le ciel.

— Vous avez dû lire les rapports officiels, dit Kanu une fois assis autour d'une table métallique dans le jardin de la maison des Dalal, entouré d'arbres et d'oiseaux. J'étais présent, en quelque sorte. Je peux vous assurer que Garudi a fait preuve d'un grand courage et que sa mort a été instantanée. J'ai été très honoré de la connaître.

— Foutus terroristes, dit le père de Garudi en versant du chai fraîchement infusé dans leurs tasses.

Kanu percevait leur deuil comme une présence invisible et silencieuse à la table du jardin, là sans être invitée. Il se dit que le pire devait être passé, désormais. Six semaines s'étaient écoulées depuis l'attentat, mais cette douleur sourde durerait encore des mois et des années.

— Vous n'étiez pas dans le même camp, dit la mère de Garudi en proposant à Kanu une assiette de fruits secs et sucrés.

— Non, mais nous nous sommes toujours respectés. Et nous venions tous les deux de la Terre. Nous avions davantage de choses en commun que de différences.

— J'ai appris pour votre poste d'ambassadeur. Je suis désolé, dit M. Dalal.

— Ils ont eu raison d'apporter du sang neuf. Marius est très compétent.

— Garudi nous écrivait quand elle le pouvait, dit Mme Dalal. Elle vous tenait en très haute estime, monsieur Akinya.

— Kanu, je vous en prie.

— Elle n'aurait pas trouvé cette décision très juste, qu'on vous considère comme… quel terme ont-ils utilisé ? demanda M. Dalal.

— Il n'a peut-être pas envie qu'on le lui rappelle, dit Mme Dalal.

Kanu chassa l'embarras en riant.

— « Contaminé ». Pas de problème, je l'ai déjà entendu.

— Je n'ai pas l'impression que l'époque soit propice aux idéalistes, dit Mme Dalal.

— Non, convint Kanu avec regret. En effet.

Ils lui demandèrent ce qu'il avait fait depuis l'attentat. Il leur raconta sa guérison par les machines et les vingt-deux jours qu'il avait passés sous leur surveillance médicale avant d'être renvoyé à l'ambassade.

— Puis l'on m'a annoncé que l'on n'avait plus besoin de moi. Peu après, une navette est venue me chercher.

— Et vous êtes venu directement sur Terre ? demanda M. Dalal.

— Non, j'ai d'abord dû me soumettre aux formalités administratives. Puis à l'examen médical le plus poussé que l'on puisse concevoir, pour s'assurer que les robots ne m'avaient rien implanté pendant que j'étais inconscient.

Kanu grignota une tranche de fruit sec. Au-dessus, les feuilles des plantes remuaient sous le vent de l'après-midi. Il était ravi d'être à l'ombre. Ici, la lumière du soleil frappait la surface des choses d'un éclat dur, interrogateur.

— Ils ont dû être déçus, reprit-il. En dehors des cicatrices, les robots n'avaient rien laissé.

— On devrait donc vous permettre de continuer votre travail, dit Mme Dalal sur un ton indigné.

— Dans l'idéal.

— Que comptez-vous faire ? demanda M. Dalal.

— Je ne sais pas vraiment. Je pense aller rendre visite à de vieux amis, puisque je suis de retour sur Terre. Et j'ai assez d'économies pour ne pas prendre de décisions hâtives. J'ai toujours voulu me plonger dans l'histoire d'une de mes parentes, ma grand-mère, Sunday Akinya.

— C'est un homonyme de l'artiste, dit Mme Dalal.

Cette remarque fit sourire Kanu.

— C'est *elle*, l'artiste. Enfin, c'était elle. Sunday est morte il y a très longtemps et je n'ai pas eu la chance de la connaître.

Mme Dalal hocha la tête, visiblement impressionnée.

— Lorsque Garudi nous a parlé de vous pour la première fois, je n'ai pas fait le rapport avec votre nom, dit M. Dalal. Mais j'imagine qu'Akinya n'est pas un patronyme très courant. J'aurais dû m'en rendre compte.

— Le plus étrange, dit Kanu, c'est que Sunday n'était pas très connue de son vivant, pas pour son art, en tout cas. C'est sa grand-mère qui était célèbre.

— Eustace ? demanda Mme Dalal.

— Eunice, la corrigea Kanu.

C'était une erreur tout à fait pardonnable ; elle était morte depuis si longtemps.

Après un instant de silence, M. Dalal proposa :

— Un peu plus de chai, Kanu ?

Kanu leva une main et écarta les doigts.

— Non, c'est très gentil à vous, monsieur Dalal, mais je dois m'en aller.

— Merci encore d'avoir rapporté les affaires de Garudi, dit Mme Dalal.

Comme ils devaient faire des courses, ils le raccompagnèrent à la gare ferroviaire et quittèrent le jardin ombragé pour entrer dans la chaleur d'un après-midi sans vent. Kanu s'aperçut que l'océan lui manquait.

— J'espérais que vous pourriez nous rassurer, dit M. Dalal.

— À quel propos ? demanda Kanu.

— Pendant la journée, on ne le voit pas, en général, mais la nuit, on ne peut pas le louper. Lorsqu'il passe au-dessus de Chennai et de l'Inde, on a du mal à dormir. Rien que d'imaginer cette chose là-haut, de se demander à quoi elle

pense, ce qu'elle envisage. Ça doit sans doute être pareil pour tout le monde.

— On peut se rassurer en se disant que les Gardiens ne nous ont encore rien fait, dit doucement Kanu en puisant dans une des réponses diplomatiques qu'il gardait à l'esprit pour ce genre de situations. Il semble évident qu'ils en sont capables, mais ils se sont abstenus. Je crois que si telle était leur intention, nous serions déjà au courant.

— Alors, que veulent-ils ? demanda Mme Dalal d'une voix éprouvée. Pourquoi sont-ils revenus s'ils ne veulent rien de nous ?

— Je l'ignore, dit Kanu.

Elle remarqua qu'il était mal à l'aise puis secoua la tête.

— Désolée, nous n'aurions pas dû vous harceler. Mais c'est que…

— Nous aimerions vraiment savoir que nous pouvons dormir tranquilles, dit M. Dalal.

Depuis Chennai, il partit vers l'ouest et Bangalaru, où il prit un train de nuit pour Mumbai. De Mumbai, il emprunta, à l'aube, un dirigeable de croisière aux allures de dragon rouge, décoré de pales, de voiles et d'une centaine de bannières volantes. Le ballon survola la mer d'Arabie à basse altitude, tandis qu'un millier de passagers se baladaient sur son immense nacelle vitrée. Le soir, ils accostèrent à Mirbat où Kanu trouva un logement pour la nuit et un bon restaurant. En dînant, seul en terrasse, il regarda les bateaux dans le port et se rappela la sensation des gréements entre ses mains, ce qu'il ressentait lorsqu'il orientait une voile ou qu'il évaluait la météo à l'horizon.

Au matin, il puisa dans ses réserves pour acheter un airpod, vieux mais bien entretenu, et partit vers le sud-ouest presque à la vitesse du son. Il traversa le golfe d'Aden et descendit la côte vers Mogadiscio. Il contourna des flottes de bateaux de pêche colorés et décorés d'yeux peints sur la coque, à bord desquels des équipages de glébeux et d'aquatiques remontaient leurs prises. Il était ravi de voler, de voir les mers et la terre vivre sous lui, des gens vaquer à leurs occupations et de ne plus penser aux robots de Mars et aux machines extraterrestres dans le ciel.

Une plate-forme apparut à l'horizon. Kanu ralentit et annonça son intention d'accoster.

— Ici Kanu Akinya, qui demande l'autorisation de…

Mais la réponse fut immédiate, interrompant sa phrase :

— Enfin, Kanu, inutile de demander la permission. Fais ton approche comme tu l'entends et prépare-toi à une sacrée fête de bienvenue.

Il avait déjà entendu cette voix.

— Tu m'as reconnu trop facilement, Vouga.

— Tu es presque célèbre, désormais. Nous avons suivi toute l'histoire depuis que la bonne nouvelle de ta survie nous est parvenue. Je suis vraiment désolée de ce qui s'est passé sur Mars.

— Je m'en suis bien sorti.

— Pas d'après ce que j'ai entendu.

Il arriva vite près de la plate-forme, un radeau de plaques emboîtées sur lequel s'élevait une dense forêt d'immeubles si serrés que, de loin, ils ressemblaient à un seul relief volcanique taillé sous cette forme régulière et crénelée par un processus géologique complexe et obscur. Quelques bâtiments seulement étaient habités et les autres alternaient les fermes célestes, les collecteurs solaires et les tours d'amarrage aérien. La majeure partie de l'espace

résidentiel s'enfonçait, sous la plate-forme, dans le froid graduel de l'océan.

L'airpod n'était pas submersible et Kanu accosta l'une des tours, se logeant près d'un groupe de gros dirigeables-cargos. L'accueil ne fut heureusement pas aussi enflammé que Vouga l'avait prédit, mais tout de même chaleureux et agréable. Il retrouvait les siens, les aquatiques qu'il avait rejoints, servis puis, plus tard, dirigés. Certains étaient comme Kanu, encore essentiellement humanoïdes et dotés seulement de quelques modestes adaptations aquatiques. Pour des raisons pratiques, Kanu avait même renoncé à une partie de ses modifications juste avant sa mission sur Mars. Quelques membres du comité d'accueil n'arboraient aucune caractéristique aquatique : de nouveaux venus, peut-être, ou des personnes qui adhéraient à l'idéologie, mais n'avaient aucune envie de retourner à la mer.

D'autres s'avéraient incontestablement plus étranges, même aux yeux de Kanu. Il était resté suffisamment longtemps éloigné pour adopter le point de vue détaché d'un émigré. Les véritables aquatiques, avec leurs jambes transformées en queue de poisson, restaient les moins marquants. Quelques-uns ressemblaient à des loutres ou à des phoques, poilus ou non, tandis que d'autres avaient pris différentes formes anatomiques de cétacés. Certains possédaient des poumons et d'autres avaient opté pour des systèmes respiratoires à base de branchies, qui leur permettaient de ne jamais remonter à la surface. Un petit groupe l'accueillit dans les canaux entourant le port d'amarrage. Les autres utilisèrent des appareils de mobilité pour marcher ou rouler sur le terrain sec.

— Merci, dit Kanu en s'inclinant sans cesse devant l'aimable assemblée. Quel plaisir d'être rentré parmi mes amis.

— Vas-tu rester avec nous ? demanda une des aquatiques dans l'eau, une ancienne collègue qu'il avait croisée dans diverses administrations avant sa nomination au poste d'ambassadeur.

— Quelque temps seulement, Gwanda. J'ai beaucoup de travail hors des aqualogies.

Depuis son retour, il se sentait vraiment à sa place ici, comme s'il était lié à la mer et aux êtres qu'elle abritait : tout ce qui composait la grande chaîne salée du vivant, des aquatiques au plancton.

Mais il savait aussi qu'il ne pouvait pas se permettre de s'attarder, s'il voulait éviter d'être de nouveau aspiré dans son ancienne vie. Cette idée n'avait pourtant rien de déplaisant, bien au contraire. Toutefois, sans vraiment pouvoir l'expliquer, Kanu sentait, au plus profond de lui-même, qu'il devait partir et s'occuper d'affaires qui restaient en suspens. Il ne savait pas vraiment de quoi il s'agissait, ni ce que cela impliquait. Mais il n'arriverait à rien en succombant aux charmes des aquatiques.

— Tu veux nager avec nous ? demanda Gwanda. Nous pouvons te conduire à Vouga. Alle aura bientôt fini, je crois.

— Je crois que je sais encore nager, dit Kanu, avant de sourire en comprenant la portée sarcastique de ses propos. Non, vraiment. Je *crois* encore savoir. Mais ça fait longtemps, alors soyez sympas avec moi.

Il laissa ses vêtements dans l'airpod et rejoignit les autres créatures dans l'eau. Pendant un instant, il sentit tous leurs yeux sur lui. Ils ne s'intéressaient pas vraiment à sa nudité – la plupart portaient simplement des insignes de grades et de postes, des harnais d'équipement ou des appareils d'assistance à la nage – mais ils avaient sans doute entendu parler, sans plus de détails, des blessures qu'il avait reçues sur Mars.

— Les machines ont fait du bon travail, dit-il pour désarmer leur curiosité. Je pense qu'elles auraient pu ne laisser aucune cicatrice, mais elles voulaient que je me rappelle à quoi j'avais survécu ; rien de cruel, là-dedans, mais une manière de participer à mon rétablissement psychique. Et comme ils n'ont que très peu d'expérience des corps humains, il me semble qu'ils s'en sont tout de même bien sortis, non ?

— Il paraît que tu es mort, dit Tiznit, lissant ses moustaches et sa fourrure blanche lustrée.

— Un vaisseau spatial m'est tombé dessus. Le genre de truc qui te gâche une journée.

Vouga avait terminé son travail lorsque Kanu arriva. Ils se retrouvèrent dans une salle de nage privée, une tourelle en forme de bulle dans la partie supérieure de la plate-forme.

— D'après ce que je vois, ils t'ont bien soigné. Personne sur Terre n'est plus capable de telles prouesses chirurgicales, tu t'en rends bien compte ? Pas même nous. Si tu avais récolté une blessure équivalente ici, nous t'aurions déjà donné à manger aux poissons.

— J'imagine que je leur dois beaucoup.

— Tu as vraiment l'impression de leur être redevable ?

— Je suis surtout content d'être en vie. Lorsque je me laisse aller au cynisme, je me dis que les robots en ont bien profité eux aussi. Ils ont mis la main sur un cobaye et ont pu le mettre en pièces comme un puzzle avant de le remonter. Nous faisions tout pour qu'ils ne s'emparent pas de cadavres et nous leur en avons offert un sur un plateau !

Vouga l'observa soigneusement.

— Le problème, Kanu, c'est que tu n'es pas d'un naturel cynique. L'amertume et la méfiance n'ont jamais été ton fort.

— Peut-être que je suis en train de changer.

— Cela n'aurait rien d'étonnant après ce que tu as vécu. J'ignore complètement quelles étaient les intentions réelles des robots, mais je suis tout de même ravie qu'ils aient accompli une bonne action. Tu as suivi les nouvelles depuis que tu as quitté l'ambassade ? Ça s'agite sur Mars ; tes anciens amis font dans la provocation. Les jusqu'au-boutistes de la Consolidation veulent une réaction ferme et, honnêtement, je les comprends. Descendre les machines qui cherchent à sortir dans l'espace ne sert à rien.

Kanu sourit, malgré l'aigreur dans son estomac.

— Nous soutenons la politique de la Consolidation maintenant, c'est ça ? Il y a eu davantage de changements que je le pensais, ici.

— Dès les débuts du mouvement, nous avons choisi une position antirobots, Kanu, inutile de te le rappeler.

Après des retrouvailles aussi chaleureuses, il n'avait aucune envie de se disputer avec Vouga.

— Lin Wei les aurait trouvés merveilleux. Elle les aurait adoptés, aurait voulu s'engager vers l'avenir avec eux.

— Il est un peu tard pour les chimères. Nous avons eu notre chance et nous l'avons ratée. Nous sommes passés dans l'ère post-Mécanisme, Kanu : nous faisons de notre mieux et errons, tristes, parmi les ruines d'un monde disparu.

Un instant plus tard, Vouga ajouta :

— Je sais : il nous faut essayer de voir le bon côté des choses. Tu seras

toujours le bienvenu ici. Rétablir les modifications que l'on t'a retirées ne poserait aucun problème. Tu devrais nous rejoindre, profiter pleinement de l'océan. Et oublier toute cette aventure martienne comme s'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve.

— J'aurais bien aimé que ce ne soit qu'un cauchemar, dit Kanu.

— Comment pouvons-nous t'aider, en attendant ?

— Je pensais aller voir Léviathan, si ça ne te dérange pas trop.

— Mais pas du tout.

Vouga paraissait tout de même hésitante.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Je vais tout préparer. Il sera ravi de te revoir.

La tanière du gigantesque kraken se trouvait dans les eaux profondes de l'océan Indien, près de mille kilomètres au sud de la plate-forme. Ils s'y rendirent à bord d'un appareil volant pan en forme de faucille, une machine presque aussi vieille que l'airpod qui avait transporté Kanu depuis Mirbat, mais plus spacieuse et plus rapide.

Vouga et une dizaine d'autres Pans de haut rang l'accompagnaient et tout le monde s'amusait bien. Ils passaient tellement de temps dans l'océan que le voir du dessus, de l'extérieur, était nouveau, et ils allaient d'une fenêtre à l'autre pour observer des démarcations extrêmement subtiles de couleur ou de courant. Ils survolèrent un banc de poissons tourbillonnant autour d'un centre gravitationnel invisible, comme des étoiles au milieu de la galaxie. Le groupe évoquait un seul être vivant, organisé et déterminé, qui combattait la tendance locale à l'entropie. Une sensation inconnue s'empara brièvement de Kanu, comme s'il considérait, un instant, la vie organique, dans toute sa miraculeuse étrangeté, de façon complètement détachée.

L'existence est parfois très bizarre, se dit-il, *lorsqu'on y réfléchit bien.*

Mais ils s'éloignèrent aussitôt vers des récifs et de plus petites plates-formes, des voiliers de toutes les tailles et des bancs de dauphins. Puis les profondeurs s'enténébrèrent pour devenir une nébuleuse d'encre sous la couleur turquoise.

— Léviathan, dit Vouga.

Ils ralentirent et planèrent au-dessus du kraken aussi gros qu'un sous-marin. Il avait au moins doublé de volume depuis que Kanu l'avait vu pour la dernière fois.

— Qui travaille avec lui maintenant ?

— Tu as été le dernier, Kanu, dit Vouga comme s'il s'agissait d'une information dont il aurait dû se souvenir. Les besoins en krakens de construction ont considérablement baissé depuis le temps. La plupart d'entre eux ont été mis au repos jusqu'à leur mort. Certains vivent plus vieux que d'autres. Nous avons essayé d'occuper convenablement Léviathan.

Peu après avoir rejoint les aquatiques, Kanu s'était découvert un don pour s'occuper des krakens de construction. Certains trouvaient les créatures aux améliorations génétiques et cybernétiques intimidantes, mais Kanu avait rapidement mis de côté ses appréhensions. En réalité, ces puissants et immenses animaux étaient doux, serviables et appréciaient la compagnie des humains : des éléphants des profondeurs, en quelque sorte.

Les meilleurs partenaires travaillaient si étroitement avec leurs krakens qu'un lien presque empathique se créait entre eux. Les animaux obéissaient aux ordres gestuels les plus infimes et leurs compagnons comprenaient les signes de

communication que les krakens envoyaient par leur posture ou d'autres manifestations visuelles. Kanu et Léviathan avaient partagé une des plus longues et des plus productives relations de ce type.

Mais avec les années, l'ascenseur du pouvoir l'avait emmené au sommet de l'Initiative panspermique, puis sur Mars, et il n'avait jamais trouvé le temps de demander des nouvelles de Léviathan. Pas même les quelques minutes qui auraient suffi à formuler une question et à la transmettre à Vouga.

Il était trop tard, désormais. Mais il devait se faire pardonner du mieux possible.

— J'aimerais nager.

— Bien sûr. Tu veux une combinaison ? que quelqu'un t'accompagne ?

— Je ne crois pas.

— Alors, nous allons rester ici en vol stationnaire jusqu'à ce que tu nous appelles. Bonne chance, Kanu.

Il sauta du ventre de l'appareil, à quelques mètres de l'eau. Il heurta violemment la surface et disparut avant d'avoir pris la moindre inspiration. Il lutta pour remonter à l'air libre et toussa ; le sel lui piquait les yeux.

Une fois sa quinte terminée et après avoir repris sa respiration, il tenta une deuxième plongée. Il s'efforça de descendre très profond. Léviathan était bien plus loin sous la surface qu'il lui avait semblé depuis les airs. Kanu se demanda ce qui avait attiré le kraken à cet endroit précis de l'océan. En général, ces créatures aimaient se déplacer et appréciaient particulièrement les profondeurs froides et sans lumière.

Les yeux améliorés de Kanu obtenaient des informations de la lumière déclinante. Léviathan était une présence blafarde en dessous, beaucoup plus pâle qu'elle n'avait paru depuis l'appareil. Les iridophores dans son corps changeaient de couleur et d'intensité selon son humeur et sa concentration. Kanu vit une vague orangée glisser le long de son corps, de l'œil à la queue. Le kraken exprimait ainsi, avec prudence, qu'il l'avait senti arriver. Mais le regard de la créature était pointé derrière lui, comme s'il ne voulait pas plonger les yeux directement dans ceux de l'homme.

Kanu ne se laissa pas envahir par le doute. La créature était immense et lui petit, mais Vouga ne l'aurait jamais laissé nager s'il avait dû courir le moindre risque.

Il remarqua que Léviathan était occupé. Il n'avait pas choisi cet endroit au hasard. Une structure s'élevait ici, depuis les profondeurs, immense et vieille, ses contours troublés par le corail et la rouille. Kanu discerna quatre piliers de soutien, aussi épais que des gratte-ciel, et une plate-forme métallique complexe évoquant le plateau d'une table. Il n'aurait su dire jusqu'où descendaient les colonnes, mais l'ensemble était légèrement de travers.

C'était devenu une sorte de jouet pour Léviathan. Le kraken utilisait ses bras pour déplacer des objets sur le pont supérieur de la plate-forme comme un enfant qui s'amuserait avec des briques de construction. La créature tenait un conteneur d'expédition entre deux bras, un logo maritime toujours discernable sous des couches de rouille et de corail. Une autre paire de tentacules déplaçait une grue déchirée et tordue qu'elle posa sur la plate-forme. Puis il plaça le conteneur à côté. Même à travers des mètres d'eau, Kanu sentit un bruit sismique lorsque les objets heurtèrent la surface.

Il nagea pour se placer devant l'œil le plus proche, plus grand que lui, et aussi fixe qu'un cadran d'horloge. Grâce à l'air qu'il avait dans les poumons, Kanu se

laissa flotter sans rien faire. Il espérait que Léviathan lui signifierait qu'il l'avait reconnu, mais l'œil le regarda sans le voir. Le kraken reprenait et reposait toujours les mêmes objets.

— Tu me connais, articula Kanu comme si cela pourrait changer quoi que ce soit.

Le kraken hésita dans ses travaux. Pendant un instant, il resta aussi immobile que l'humain, en équilibre dans l'eau, les bras légèrement agités par les courants océaniques. Kanu devrait bientôt remonter à la surface, mais il lutta pour rester avec Léviathan, certain qu'un lien, même fragile, avait été recréé.

Je suis parti trop longtemps, voulut-il lui dire. *Je suis désolé*.

Il espérait simplement que sa seule présence ici communiquait cette idée.

Mais Léviathan ne parvenait pas à se détacher du jeu de construction de la plate-forme de forage. Il reprit le conteneur et le déplaça comme une pièce d'échecs pour le poser dans une nouvelle configuration. Kanu comprit alors que son activité était à la fois sans fin et sans but précis. Elle contentait les besoins du kraken de déplacer des objets, de trouver des permutations d'espace et de forme.

L'homme n'avait plus d'air dans les poumons. Il remonta à la surface, en sachant très bien qu'il quittait ainsi le champ de vision de Léviathan. Le kraken avait peut-être pris conscience de sa présence quelques instants, mais guère plus.

Il émergea au grand jour. L'appareil était au-dessus de lui, prêt à le ramener jusqu'à la plate-forme. Vouga ne lui demanda pas s'il voulait plonger de nouveau et il lui en fut reconnaissant.

Le lendemain matin, Kanu partit vers le nord.

Chapitre 7

Goma avait depuis longtemps une idée abstraite de la taille du vaisseau spatial, mais ce ne fut qu'en arrivant avec la navette qu'elle s'aperçut de l'immensité de son nouveau foyer. Il mesurait quatre kilomètres de long, à peu près cinq cents mètres de large et ressemblait à un haltère épais, doté de sphères de même taille à chaque extrémité. Celle de l'avant était couverte de fenêtres et d'écoutilles d'accès – quais destinés aux marchandises et aux passagers, ouvertures pour les détecteurs – tandis que le globe arrière, en revanche, restait lisse. C'était la sphère de propulsion, qui abritait le moteur post-Chibesa. Ses tuyères d'éjection, cachées par la courbure du globe, permettraient au *Travertine* d'atteindre la moitié de la vitesse de la lumière.

Construire un vaisseau interstellaire, et *a fortiori* deux appareils semblables, restait l'apanage, au niveau économique, de rares gouvernements dans quelques systèmes solaires. Deux siècles après les travaux de Travertine à bord du *Zanzibar*, la mécanique d'un moteur PPC présentait toujours des problèmes diaboliques. La nouvelle génération d'engins étaient plus rapides et plus efficaces que les anciens, mais ils demeuraient toujours aussi dangereux à fabriquer et ne pardonnaient pas la moindre erreur.

Creuset s'était néanmoins lancée dans la construction de deux vaisseaux de ce type, en misant tout son avenir sur eux. On espérait profiter du réseau de commerce interstellaire naissant et faire des affaires avec les systèmes solaires voisins. Ces navires offraient une légitimité à la planète, prouvant qu'elle possédait la maturité financière et technique pour rejoindre la ligue des mondes capables de naviguer dans l'espace entre les étoiles.

Ce qui paraissait parfaitement logique avant que les Gardiens reviennent.

La navette fit son approche vers la sphère avant du *Travertine* où l'appareil s'amarra et permit à Goma et Ru de débarquer. La rotation des parties internes en forme d'anneau du vaisseau interstellaire fournissait une pesanteur artificielle. Ru aurait voulu voir sa cabine, mais, avant d'être autorisées à s'y rendre, ou même à accéder à leurs affaires personnelles à bord depuis plusieurs jours, les deux femmes durent se soumettre aux formalités obligatoires et rencontrer le capitaine et ses adjoints.

Tous les membres d'équipage et les passagers, cinquante-quatre personnes, se rassemblèrent dans le salon le plus grand, les fenêtres fermées pour barrer la lumière aveuglante du jour.

— Bienvenue à bord, dit Gandhari Vasin en écartant les bras dans un geste qui embrassa techniciens comme passagers. C'est un grand jour pour tous, un jour merveilleux, et un privilège pour ceux d'entre nous qui ont la chance de partir à bord de ce vaisseau. J'aimerais vous souhaiter à tous un bon voyage, en espérant que l'expédition sera fructueuse et productive. Je voudrais aussi remercier la population de Creuset, pour sa gentillesse et sa générosité qui ont rendu cette expédition possible. Aucun d'entre nous ne l'oubliera. Souhaitons aussi bonne

chance au deuxième vaisseau et à ceux qui vont voyager à son bord.

Goma avait déjà rencontré Gandhari Vasin. Un bon choix qui faisait l'unanimité. De plus, elle n'était pas née sur Creuset, mais arrivée sur la planète par le même vaisseau – voguant au quart de la vitesse de la lumière – qu'Arethusa. Grande spécialiste de la propulsion, elle avait décidé de rester sur Creuset lorsque l'appareil était reparti. En dehors de ses évidentes compétences, elle semblait dépourvue d'affinités partisanes, ce qui, d'après Goma, avait sans doute convaincu Mposi d'appuyer sa candidature.

Et elle rayonnait, avec son immense sourire, ses écharpes et ses foulards colorés ainsi que son mépris constant des titres et des prérogatives hiérarchiques.

— Je suis votre capitaine, dit-elle comme s'il s'agissait d'une confession. C'est le rôle que l'on m'a attribué et je ferai tout pour m'en montrer digne. Mais je suis aussi Gandhari et je préférerais que vous m'appeliez ainsi plutôt que capitaine Vasin. Nous allons tous vivre à bord de ce vaisseau pendant très longtemps. Nous finirons de toute façon par nous dispenser des formalités, alors autant commencer tout de suite.

Très bien, se dit Goma, mais Gandhari était aussi responsable d'un appareil, un immense concentré dangereux de technologie, et ils seraient bientôt isolés, obligés de ne compter que sur eux-mêmes. Elle pouvait se montrer amicale jusqu'à un certain point, mais elle devrait aussi avoir des nerfs d'acier et faire preuve d'une volonté de fer.

Gandhari ajouta quelques mots puis entreprit de présenter les membres les plus importants de l'expédition, en espérant que tous les autres feraient connaissance dans les jours à venir.

— Je vais commencer par Goma Akinya, qui n'était pas obligée de nous rejoindre, mais qui l'a fait par égard pour sa mère. (Gandhara montra Goma des deux mains, les paumes presque jointes, dans un geste qui confinait à l'idolâtrie.) C'est vrai, nous avons tous fait des sacrifices, mais beaucoup d'entre nous envisageaient déjà l'idée d'un voyage interstellaire ; cet objectif sous-tendait nos vies professionnelles. Ce n'est pas le cas pour Goma. Elle n'avait pas prévu de quitter la planète ni d'abandonner ses amis et son travail. Et elle est pourtant là. Quelle formidable dévotion à Creuset.

Puis Gandhari pivota légèrement pour tourner son attention sur Ru.

— Et puisqu'il est question de sacrifice, n'oublions pas notre amie Ru Munyaneza, l'épouse de Goma, qui a laissé ses éléphants bien-aimés pour partir avec nous. Sa présence nous honore.

Gandhari présenta le docteur Saturnin Nhamedjo. Une simple formalité : le médecin était déjà connu de la majorité du groupe puisqu'il s'était chargé de leurs examens d'aptitude au saut.

— Une petite équipe médicale compétente accompagne Saturnin. Tous ses membres sont des multispécialistes et, comme nous, des volontaires. Ils seront nos docteurs, nos premières lignes de défense face aux maladies et aux blessures, mais surtout nos amis, des membres à part entière de l'expédition.

Gandhari présenta ensuite Nasim Caspari, chef de l'équipe technique forte de dix-huit personnes et, comme Gandhari elle-même, spécialiste de la théorie post-Chibesa. C'était un homme mince et sans prétention qui n'appréciait visiblement pas d'être sous le feu des projecteurs et qui parut soulagé lorsque le capitaine passa à la personne suivante, assise près de lui. Aiyana Loring, une multispécialiste, dirigeait le groupe d'étude en astrophysique et en exoplanètes qui comprenait également des biologistes et des experts en écosystèmes. Loring

n'aurait pas beaucoup de données à analyser avant qu'ils atteignent leur destination, mais Goma ne doutait pas qu'alle trouverait de quoi s'occuper, connaissant son appétence pour d'autres disciplines.

— Alle est douée, chuchota Ru comme si l'on pouvait en douter. C'est alle qui a découvert certains des algorithmes que nous utilisons pour nos propres recherches. Il s'avère que ce qui fonctionne pour les amas de galaxies marche aussi pour les neurones des éléphants.

— Merci, capitaine Vasin, dit la gracile et élégante Loring, qui se déplaçait comme un félin et, de l'avis de tous, était une excellente danseuse. Oh ! pardon. Gandhari. Désolée. Et je vous en prie, vous pouvez tous m'appeler Aiyana. Ma porte vous est toujours ouverte. J'espère apprendre à tous vous connaître.

Officiellement, Goma et Ru faisaient partie du groupe d'experts de Loring : elles étaient les spécialistes des grands animaux et de la communication entre espèces. Mais en réalité – comme Mposi l'avait assuré à Goma – elles n'avaient d'ordres à recevoir de personne, hormis de Gandhari. Pour autant, Goma était tombée immédiatement sous le charme de l'élégante Loring et il lui tardait déjà de travailler dans son équipe.

Ce fut ensuite au tour de Maslin Karayan, à la tête d'une délégation de douze membres appartenant à la Seconde Chance. C'était un homme intimidant, avec un torse puissant et une barbe patriarcale. Après Mposi, il était sans doute la personne la plus âgée du vaisseau. Il s'était trouvé près du *Zanzibar* lors de sa destruction, échappant de peu à la mort et, de l'avis de tous, restait marqué par la catastrophe.

— Je ne sais pas pourquoi elle s'embête à nous les présenter, expliqua Goma à Ru. Ce n'est pas comme si nous allions devoir leur parler.

Ru sourit.

— Tout le monde peut être utile, même les croyants.

— Merci, Gandhari, de vos mots gentils, dit Karayan, ses grands yeux provocateurs sous un front proéminent balayant la pièce. (Une bonne partie de son visage disparaissait sous sa barbe, peut-être pour cacher ses expressions.) C'est au nom de ma famille et de mes amis que je vous fais part de notre joie d'avoir pris nos places dans cette expédition. Tout le poids de l'Histoire repose sur nos épaules et le châtiment sera terrible en cas d'échec. Nous devons faire preuve de courage, certes. (Il continua à examiner l'assistance et Goma eut l'impression que son regard s'arrêta sur elle un instant). Mais le courage seul ne suffira pas. Nous devons aussi être avisés, d'une extrême prudence et exercer notre jugement avec sagesse.

Officiellement, il ne représentait qu'un groupement d'intérêts politiques conservateurs résolus à ne pas répéter les erreurs du passé, du Mécanisme à l'événement Mandala. Ses adeptes avaient largement contribué à la prolongation de la détention de Ndege lorsque des voix plus bienveillantes militaient pour un assouplissement des conditions de son incarcération. En réalité, ils toléraient, et encourageaient même un mode de pensée basé sur la superstition que Goma considérait comme inacceptable. Elle n'avait rien contre les systèmes de croyances fondés sur la foi. Mais elle n'avait aucune envie de partager un vaisseau avec des personnes qui y adhéraient.

— Des bigots, chuchota-t-elle.

Si Karayan l'entendit, le masque léonin qui lui servait de visage n'en laissa rien paraître.

— De grands défis nous attendent. Des mystères scientifiques. Des énigmes et

des merveilles, sans nul doute. Des tentations.

Goma leva les yeux au ciel.

— Mais avec le bon état d'esprit, la rigueur mentale qui convient, nous surmonterons nos pires désirs de connaissances. Vous n'aurez peut-être pas besoin de l'influence modératrice de mes amis, mais…

— Vous avez eu ce que vous vouliez en embarquant à bord du vaisseau, dit Goma, incapable de se retenir. Il est temps de laisser parler les autres, maintenant, non ?

— Je crois que nous pouvons tous convenir, dit Mposi en se levant de son siège, que ces derniers jours ont été particulièrement éprouvants. La fatigue aidant, nous risquons de proférer des propos que nous regretterions. N'est-ce pas, Goma ? (Il la regarda avec une grande férocité, comme s'il voulait imprimer ce qu'il pensait directement dans son esprit.) *N'est-ce pas*, Goma ?

— Oui, dit-elle lorsque Ru lui donna un coup de coude. Oui.

— J'accepte vos excuses, dit Maslin Karayan en s'inclinant légèrement dans sa direction.

— Je tiens à ajouter, reprit Mposi, que je suis tout à fait d'accord avec les propos de Maslin. Nous devons tous nous efforcer d'agir avec prudence et intelligence. Je sais que ce ne sera pas facile, mais je sais aussi que nous pouvons y parvenir.

— Mposi a raison, dit Gandhari d'une voix lente d'oratrice. Des défis se présenteront à nous, sans doute. Mais si nous réussissons à ne pas nous entre-déchirer, au moins pendant quelques semaines, ce sera déjà un bon début.

Puis, en modifiant délibérément son intonation, elle ajouta :

— Nous allons rester en orbite encore cinq ou six jours, le temps d'achever certains tests du système. Vous pouvez toujours revenir sur votre décision de prendre part à l'expédition durant ce délai. Dès que je démarrerai le moteur Chibesa, rien dans l'univers ne pourra plus m'obliger à faire demi-tour.

Goma entrevit, dans cette promesse, la détermination dont elle l'imaginait dotée. Gandhari pouvait aller se rhabiller : le capitaine Vasin, avec son faste et son autorité, était merveilleux.

— À mon avis, dit Mposi, personne ne saisira cette occasion pour partir, Gandhari, mais autant savoir qu'elle existe.

Leur capitaine présenta encore quelques personnes avant de souhaiter le meilleur à tout le monde, de remercier de nouveau la population de Creuset puis d'enfin clore la réunion.

— Allez-y ! Vous avez un vaisseau à explorer. Mais ne visitez pas tout aujourd'hui : il faut garder des surprises pour plus tard !

On avait alloué à Goma et Ru, comme à tous les couples mariés de l'expédition, une cabine privée. Elle était d'une taille convenable, dotée d'une salle de bains adjacente à la chambre, de toilettes, et même d'une petite cuisine où elles pouvaient se préparer à manger lorsqu'elles n'avaient pas envie de prendre leur repas dans les espaces communs. Les murs pouvaient afficher une infinité de motifs, de couleurs, d'images et de peintures archivés dans la bibliothèque centrale. Goma avait déjà installé les deux éléphants de bois que Ndege lui avait donnés dans une alcôve basse.

La pièce était plutôt grande, mais il restait tout un vaisseau à explorer. D'innombrables niveaux et sections qui n'étaient pas tous forcément accessibles. Goma et Ru n'avaient pas de clés, mais des bracelets qui ouvraient les portes

qu'elles pouvaient utiliser. Chaque membre d'équipage en possédait un, réglé pour différents niveaux d'accès. Seule l'équipe technique de Nasim Caspari avait l'autorisation d'approcher de la sphère arrière, et un passager ordinaire n'avait nul besoin d'entrer dans le couloir de liaison. Mais cela laissait tout de même des centaines de pièces et de hangars à visiter, dont certains aussi vastes que les plus grands locaux que Goma avait connus sur Creuset.

La salle d'étude devint vite un de ses endroits préférés. Elle eut même rapidement l'impression que cette zone lui était réservée, car Ru et les autres membres de l'équipage ne s'y rendaient quasiment jamais. Ce qui changerait peut-être après le départ, mais pour l'instant, elle s'y sentait chez elle. Au centre de la pièce circulaire trônait un appareil de projection en forme de puits. Il mesurait quatre mètres de large, était ceint par un matériau opaque et pratiquement rempli jusqu'à ras bord d'une substance transparente.

Sous la surface du puits – noyé dans la matière transparente – flottait une représentation de tout ce qu'ils savaient du système Gliese 163. Dans sa configuration normale, l'image avait la forme d'un planétaire, l'astre du jour au milieu et le groupe de mondes orbitant autour. On disposait de nombreuses informations sur le soleil, mais il en allait ainsi avec les étoiles : leur nature physique ne dépendait que de quelques paramètres : masse, métallicité et âge. On connaissait depuis plus de cinq cents ans les variables essentielles de Gliese 163.

Les planètes, elles, dont l'histoire dépendait de milliards d'autres éléments aléatoires, posaient davantage de problèmes. Elles n'entraient pas dans des catégories toutes faites, et ne dévoilaient pas facilement leurs secrets, surtout à des années-lumière. On avait étudié les plus gros mondes du système de Gliese 163, depuis le système solaire terrien, grâce à un groupe de télescopes connu sous le nom d'Ocular. Ses relevés astronomiques avaient prouvé l'existence de Mandala et permis l'envoi de la première vague d'holovaisseaux vers les étoiles les plus proches.

Mais ces données avaient été délibérément truquées et quand les humains avaient découvert la vérité, poussés par la colère et la peur, ils avaient détruit Ocular. Depuis, on n'avait rien construit de tel dans aucun autre système solaire. Mais les relevés restaient archivés et disponibles. Goma avait cru comprendre qu'on les avait purgés de toutes les modifications, intentionnelles ou non.

Gliese 163 était presque deux fois plus loin de la Terre que Creuset et les images ne pouvaient donc être précises. Creuset avait également été observée plus attentivement durant une plus longue période, ce qui permettait de synthétiser des données à partir de nombreux cycles saisonniers et rotations planétaires. On n'avait pas prolongé ces efforts sur les systèmes plus lointains, car on n'imaginait pas pouvoir retirer quoi que ce soit de recherches aussi poussées. Les globes planétaires étaient assez nets, des jolies billes ornées, mais en passant ses doigts et son poignet dans la froide membrane pour introduire la main dans l'image, elle pouvait agrandir les planètes et les lunes et les cueillir pour les tirer du puits comme des pommes. La nature floue des données apparaissait alors au grand jour.

Près de l'étoile, par exemple, une annotation indiquait une superterre aquatique du nom de Poséidon. Il s'agissait du deuxième monde de Gliese 163 par ordre de proximité et du premier potentiellement habitable.

Ils connaissaient la taille de cette planète et pouvaient donc déduire les conditions à la surface et prédire la composition de son atmosphère, même de loin, mais ils n'en avaient pas d'image nette. Et « habitable » était un bien grand

mot. Il régnait une température élevée sur Poséidon, ses zones les plus froides correspondant aux parties les plus chaudes de Creuset, et la pesanteur à sa surface était une fois et demie plus forte. Les conditions dans les océans qui la recouvraient approchaient la limite haute pour la viabilité à long terme de créatures multicellulaires, même si elles n'excluaient pas l'existence d'organismes extrémophiles. Il y avait de l'oxygène dans l'atmosphère et donc une forme de photosynthèse se produisait probablement dans ou sur l'océan, et comme la planète avait visiblement échappé à un effet de serre galopant, des mécanismes de thermorégulation devaient empêcher la couche d'air de se transformer en un brasier. Même si des humains pouvaient survivre dans un tel environnement quelque temps, on ne pouvait envisager de s'y établir durablement.

Il y avait des géantes gazeuses et des planètes rocheuses plus petites en orbite circulaire ou excentrique, certaines proches de Gliese 163, d'autres plus éloignées. Comme aucune donnée concernant les lunes des géantes gazeuses n'était disponible, on ignorait si elles pouvaient avoir un lien avec le signal. Goma estimait plus probable que la réponse se trouve sur une des planètes terrestres, des mondes nommés Paladin ou Orison, qui se déplaçaient sur de petites orbites circulaires, dans ce système solaire très compact. Mais on avait peu ou pas de données les concernant, elles ou leurs éventuelles lunes, pas plus que sur les nombreux corps célestes plus petits orbitant autour de Gliese 163.

Goma savait que le puits n'était en fait qu'une soupe de nanomachines. Quand ses doigts se refermaient autour d'une bille, l'appareil sentait ses intentions et organisait ses ressources – ses connaissances – pour produire une image « solide », une boule d'une densité bien plus importante que celle de la matrice transparente. Lorsqu'elle sortit sa prise luisante du puits, les machines qui composaient la sphère reflétèrent l'horizon du savoir humain à cet instant précis. Elle aurait pu arracher un morceau de la croûte et découvrir la meilleure approximation possible de l'intérieur de la planète : un noyau rouge foncé ou un cœur de pierre mort, dépourvu de magnétisme.

Mais les nanomachines se protégeaient jalousement et la récompense s'avéra aussi éphémère qu'un cadeau de conte de fées. Alors qu'elle l'avait encore dans la main, les machines lui filèrent entre les doigts pour retourner dans leur substance. Si elle tentait de l'emporter au-delà des limites du puits, le globe fondrait et s'écoulerait, liquide, dans une cascade colorée. Mais elle pouvait toujours essayer et elle fit le test à plusieurs reprises, dans l'espoir de garder un petit morceau du monde dans sa paume. Elle n'y parvint pas : les machines étaient plus rapides que la pensée.

Goma était ravie que personne d'autre ne semble s'intéresser à la salle d'étude, tout au moins pour l'instant. Elle adorait lancer les mondes dans le puits, les regarder rapetisser et reprendre leurs orbites. Laquelle de ces planètes ou lunes, se demandait-elle, avait envoyé le signal à sa mère ? On l'ignorait.

En sortant de la salle après une de ses visites, elle vit deux hommes passer dans le couloir qui donnait sur la pièce. Leurs vêtements rouge foncé lui indiquèrent qu'il s'agissait de deux adeptes de la Seconde Chance. Ils ne portaient pas vraiment d'uniforme – leurs coupes variaient d'un croyant à l'autre – mais leurs habits se ressemblaient suffisamment pour leur conférer une sorte de parenté ou d'unicité. Karayan, barbu et à la forte carrure, était accompagné d'un jeune homme plus mince.

Goma ne voulait pas leur parler et elle envisagea de retourner dans la salle d'étude. Mais cette tactique lâche n'avait rien de discret. Elle décida d'y aller au

culot : ils finiraient bien par se croiser un jour ou l'autre, de toute façon.

— Ah ! dit le barbu. La redoutable Goma. Vous n'auriez pas pu tenir votre langue, au moins le temps que Gandhari achève ses présentations ?

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

— Oui, nous l'avons remarqué. (Maslin Karayan plissa les yeux sous son front impressionnant.) Creuset est une démocratie, au cas où ça vous aurait échappé. Et tout le monde a donné son accord pour nous laisser monter à bord ; nous méritons nos places tout comme vous et les autres scientifiques.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Mais vous ne cachez pas votre ressentiment, dit Karayan.

— J'en ai tout à fait le droit, répliqua Goma en sentant une pointe de honte venir ternir son agressivité calculée.

Le jeune homme était jusque-là resté silencieux. Il était pâle et une tignasse de boucles blondes sur son crâne s'achevait sur un épi qui recouvrait la moitié de son front.

— Vous nous détestez à ce point, Goma ? Simplement parce que nous avons des valeurs légèrement différentes des vôtres ?

— Je dois aller rejoindre ma femme, dit Karayan à son camarade. Nous nous reverrons au rassemblement du soir, Peter.

— Merci, Maslin.

Karayan posa une de ses grosses mains sur l'épaule du jeune homme puis s'éloigna dans le couloir, laissant Goma seule avec le dénommé Peter.

— Ne vous sentez surtout pas obligé de rester, dit Goma.

Il afficha un sourire plus triste qu'amusé.

— Je m'appelle Peter Grave, au passage. Oui, je suis un adepte de la Seconde Chance et je respecte Maslin, mais j'espère aussi que nous pourrons devenir amis, vous et moi, tout au moins le temps que nous resterons coincés dans ce vaisseau.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous admire. Parce que je sais ce que vous avez fait, pour épargner tout cela à votre mère.

— Je n'ai vraiment aucune envie d'écouter un adepte parler de ma mère.

— Il existe différents points de vue dans nos rangs. Tout le monde n'en veut pas autant à Ndege.

— Quelle est donc votre position ?

— Je crois que l'on peut toujours pardonner.

— Alors, vous vous trompez. Ma mère n'a nul besoin de l'être. On n'octroie son pardon que lorsqu'un crime a eu lieu.

— Parce qu'elle n'en a pas commis, peut-être ?

— Elle essayait de bien faire.

— J'en conviens, mais les meilleures intentions du monde ne peuvent excuser une erreur qui a coûté la vie à des centaines de milliers de personnes. (Grave tourna ses paumes vers Goma.) Écoutez, je n'ai vraiment aucune envie de me lancer là-dedans. Je pense simplement que si nous parvenons à cohabiter, nous nous faciliterons tous la vie. Maslin n'est pas aussi méchant que vous l'imaginez… et nous non plus.

— Vous croyez en un dieu, Peter Grave ?

— Mes croyances ne peuvent se réduire à des réponses toutes faites.

— C'est donc « oui ».

— Vous êtes injuste envers moi, Goma. (Il détourna les yeux, comme peiné.) Honnêtement, j'espérais mieux de votre part. Une certaine ouverture d'esprit, que

vous acceptiez des points de vue différents…

— Il n’existe qu’un seul point de vue.

— L’infaillible supériorité de la science ?

— Vous pouvez lui donner le nom que vous voulez.

— Cela risque de vous étonner, mais j’adore la science. J’ai même lu certains de vos travaux.

— J’imagine que connaître son ennemi peut toujours servir.

— Oh ! je vous en prie. (Il finit par lever une main pour abandonner.) Tant pis. Vous avez raison. Absolument raison. Désolé de vous avoir retardée. J’aurais préféré démarrer sur de meilleures bases. Mais vous vous trompez, à mon propos et sur nous tous. J’espère que vous finirez par dépasser vos préjugés avant la fin du voyage.

Goma, surprise, cligna des yeux.

— C’est *moi* qui ai des préjugés ?

Mais Peter Grave était déjà parti.

— Au revoir, Goma Akinya.

Chapitre 8

Kanu avait voyagé une semaine sur Terre avant d'arriver à Lisbonne. Une période incroyablement fertile en événements : la visite chez les Dalal en deuil, le vol au-dessus de la mer d'Arabie, l'accueil chaleureux dans l'aqualogie et son désarroi devant le sort de son vieil ami Léviathan. Déchargé de ses obligations envers les Dalal, et après une visite de courtoisie aux aquatiques, il s'était enfin autorisé à ralentir et à songer à s'installer quelque temps. Dénicher un logement lui avait pris presque toute la journée. Désormais reposé – et ne trouvant plus la lumière et la pesanteur terrestres aussi pénibles qu'aux premiers temps de son retour –, il envisagea une balade sur les quais et la visite d'une exposition. Il prit un taxi aquatique, un appareil électrique bourdonnant qui lui fit parcourir, avec un groupe d'autres voyageurs, le court trajet jusqu'à la jetée de béton construite autour du pied d'un Pourvoyeur.

L'immense robot, de la taille d'une grue, s'y trouvait depuis la fin du Mécanisme, dépassant toujours à moitié du Tage où il travaillait à l'époque. Trop gros pour être déplacé ou démantelé à moindres frais, il s'était transformé en une sculpture accidentelle. La ville avait fini par accepter l'inévitable et installé un quai d'atterrissage au sommet du Pourvoyeur ainsi que des jetées autour de ses pieds, puis avait doté ses tripodes d'ascenseurs et d'escaliers. À l'intérieur de son corps et des renflements des articulations, on avait retiré des milliers de tonnes de machinerie inutile pour laisser de la place à des espaces événementiels polyvalents. C'était là, dans le Pourvoyeur, qu'avait lieu l'une des plus importantes rétrospectives de l'œuvre de Sunday Akinya de ces dernières années.

Kanu avait acheté un billet et faisait la queue devant les ascenseurs sur la jetée. Malgré son statut de diplomate sur Mars et le lien entre son nom et celui de l'artiste, il n'était pas du tout célèbre sur Terre. Il se baladait à Lisbonne dans un merveilleux anonymat, et ne récoltait que quelques rares coups d'œil. Si on le remarquait, c'était surtout parce que les aquatiques attiraient toujours l'attention, où qu'ils aillent. Il portait des vêtements simples, une besace usée sur l'épaule et une vieille paire de lunettes de soleil qui renforçait son côté incognito. Il n'était même pas le seul Afro-aquatique de la file.

Il pénétra dans la fraîcheur de l'ascenseur qui l'emporta, le long de la jambe du Pourvoyeur, jusqu'à l'étage de l'exposition. Il s'attarda quelques instants dans le hall d'entrée vitré pour profiter du panorama sur Lisbonne. Il n'y en avait pas de meilleur en ville et en suivant le labyrinthe des rues et des places autour de sa pension, il sentit lentement remonter des souvenirs. Beaucoup d'endroits avaient changé depuis sa dernière visite, mais Lisbonne était comme la mer. Elle se modifiait sans cesse, mais malgré tout, ne lui paraîtrait jamais étrangère.

Kanu traversa le hall et entra dans la galerie. L'exposition était à guichets fermés, mais les organisateurs avaient limité le nombre de visiteurs à un niveau raisonnable. La rétrospective était divisée en trois sections principales : peintures, sculptures et pièces décoratives, puis enfin, œuvres publiques. Dans chaque

partie, on avait organisé les pièces selon leur degré approximatif d'achèvement.

Kanu ne savait par où commencer. Il ignorait à quoi correspondaient ces œuvres dans la vie de Sunday : avait-elle été d'abord sculptrice avant d'être peintre, décoratrice avant d'être sculptrice ? Légèrement dérouté, il sortit la brochure de son cartable. Malheureusement, elle ne l'aida guère : elle paraissait destinée à des lecteurs plus savants que lui. Même le plan semblait avoir été dessiné de façon contre-intuitive et il dut le tenir à l'envers pour s'orienter par rapport à son point d'entrée. Kanu observa les autres visiteurs, qui se promenaient, l'air cultivés et assurés, désignant nonchalamment ceci ou cela, comme si les grandes dates et les événements liés à la carrière de Sunday étaient trop connus pour être mentionnés.

Tant pis. Il fallait bien commencer quelque part.

Près de l'entrée, un mur que l'on avait coupé et retiré de la Zone non observée sur la Lune était conservé sur un piédestal. Il affichait un graffiti psycho-réactif exécuté par Sunday aux alentours de 2163. Kanu s'en approcha et tenta de comprendre l'œuvre. Il regarda attentivement la tache de couleurs qui détonnaient dans l'espoir qu'elle réagisse. Selon le texte qui l'accompagnait, la « peinture » était en fait une sorte de nanotechnologie dotée d'appareils invisibles mesurant l'attention. Les parties les plus regardées ne pouvaient être repeintes par d'autres mains. Les zones négligées étaient, elles, susceptibles d'être modifiées. Kanu pouvait passer son doigt à la surface de l'œuvre pour en altérer la couleur et la texture ; mais l'installation se remettait à zéro dans l'heure, reprenant la forme qu'elle avait lorsqu'elle avait quitté la Lune.

Il passa devant une sélection de pièces en terre cuite couvertes d'un vernis incorporant les gris et les beiges de la surface lunaire. Aux yeux de Kanu, elles n'avaient aucun rapport avec le graffiti, mais les experts en savaient plus que lui.

Il se détourna vite de la terre cuite ; après tout, il ne s'agissait que de tasses et de vases. Il s'approcha d'un cylindre de verre droit qui contenait un mannequin humain d'aspect réaliste, assis dans un siège majestueux. Il y avait indéniablement un air de famille. Ce n'était pourtant pas Sunday, mais sa grand-mère, la redoutable Eunice Akinya. Selon la note explicative, Sunday avait passé beaucoup de temps à programmer une reconstruction « hommage » à la véritable exploratrice spatiale.

Kanu n'aurait su dire s'il s'agissait de la vraie reconstruction ou simplement d'une très bonne copie.

Il eut soudain l'impression que tout cela n'avait aucun sens. Que faisait-il ici, dans cette exposition ? Il n'avait jamais été amateur d'art auparavant, en tout cas pas véritablement, alors qu'espérait-il donc tirer de cette expérience ? Quelle absurdité de croire qu'il devait quoi que ce soit à sa défunte ancêtre. Sunday était morte : peu lui importait, désormais, qu'il apprécie ou non son œuvre. *Un aquatique dans un musée,* se dit-il, *l'illustration même de l'expression « comme un poisson hors de l'eau ».*

— Notre principale difficulté, disait quelqu'un, d'une voix intelligible en haut portugais, est de nous projeter dans le monde de Sunday, qui remonte à quatre cent cinquante ans et qui nous est aussi éloigné que celui de Vermeer l'était d'elle. Mais si nous voulons comprendre ce qui a motivé son art, il est nécessaire de se livrer à cette gymnastique mentale et de l'imaginer comme un être humain normalement constitué, une femme avec des amis et une famille, confrontée aux mêmes problèmes du quotidien autour de l'amour, de la vie et du travail que nous. Avec des factures à payer. Qui devait se débrouiller pour manger, se loger,

et trouver des travaux de commande. Ne la considérez pas comme une figure historique lointaine qui flotte dans un nuage de pure inspiration. C'était bel et bien une humaine, qui partageait nos soucis et nos craintes. D'ailleurs, saviez-vous qu'elle avait visité Lisbonne ?

L'oratrice était une femme plutôt âgée qui faisait la visite à un groupe de jeunes gens bien habillés, rassemblés en un vague cercle autour d'elle, et équipés de blocs-notes, de stylos et de crayons. Elle portait une veste vert foncé, un pantalon noir et un foulard d'un émeraude plus clair qui retombait sur une omoplate. Elle lui tournait presque le dos et, de l'angle où il se trouvait, il ne voyait qu'un côté de son visage. Par-dessus l'épaule d'un membre de son groupe, Kanu distingua un croquis acceptable du graffiti du mur constitué de grands traits en diagonale. Une simple copie, mais dont l'énergie traduisait bien l'esprit de l'original.

— De son vivant, poursuivit la femme, Sunday n'était pas du tout célèbre. Certes, elle était issue d'une famille riche et puissante, selon les critères de l'époque. Mais elle ne s'y intéressait pas. Elle est partie sur la Lune, s'est installée dans la Zone non observée – c'est ainsi qu'on appelait la communauté où elle habitait – et a renoncé à la richesse. Elle s'est entourée de personnes qui lui ressemblaient et qui se fichaient de ses origines. Des artistes, des forains, des gitans, des généticiens renégats : tous ceux qui ne rentraient pas *vraiment* dans le puzzle bien ordonné du Monde surveillé.

La femme piquait la curiosité de Kanu. Il n'avait aucun mal à la comprendre. Sa diction était parfaite et il avait passé tellement de temps à Lisbonne, au début de sa vie, qu'il était familiarisé avec le portugais et ses dialectes les plus courants. Mais il y avait autre chose. Il ne s'agissait pas seulement de ce que disait la femme, mais plutôt de la cadence précise de son discours. Il avait l'impression de l'avoir déjà entendue parler à de nombreuses reprises, à tel point que son cerveau savait déjà ce qu'elle allait dire, anticipait ses paroles.

Il se déplaça légèrement et la vit sous un autre angle. C'était une jolie femme au visage large et aux yeux attendrissants. Elle était sans doute plus âgée que les personnes à qui elle s'adressait, peut-être même aussi vieille que lui. Ses traits, les contours de ses pommettes, de ses tempes et de son menton possédaient une certaine finesse. Elle avait laissé ses cheveux épais et longs, presque blancs, pousser sans entraves.

Kanu n'en crut pas ses yeux. Il la connaissait.

— Nissa, chuchota-t-il comme s'il avait besoin de le dire tout haut pour en être sûr.

Nissa.

Nissa Mbaye.

C'était une technocrate haut placée des Nations unies de la superficie, pas vraiment son homologue, mais suffisamment proche, dans leurs hiérarchies respectives, pour que leurs chemins se soient croisés à moult reprises. Durant la période difficile d'après la Chute, lorsque le monde avait dû apprendre à vivre sans le Mécanisme, sans l'aug, sans les traductions et la téléprésence virtuelle instantanées, sans sécurité et surveillance absolues, sans la promesse du prolongement éternel de la vie, Kanu et Nissa avaient travaillé ensemble sur de nombreuses mesures intergouvernementales d'urgence. Ils n'étaient pas toujours d'accord, mais reconnaissaient que leurs efforts allaient dans le même sens et qu'ils cherchaient tous deux à aider ce monde traumatisé et blessé. Plus tard, à l'arrivée des Gardiens, Kanu et Nissa avaient coopéré sur la mise en place d'une

réponse intergouvernementale recommandant la prudence et l'interaction non agressive avec les machines extraterrestres.

Ils avaient été homologues, rivaux, collègues et adversaires acharnés. Ils étaient également devenus amis. Puis, plus tard, davantage.

Pendant trente-cinq ans, il avait été marié à Nissa Mbaye.

— C'est étrange, dit-elle lorsqu'ils eurent bu un verre et mangé des pâtisseries.

— C'est peu de le dire, répondit Kanu avec un sourire, en se rappelant à quel point Nissa était friande d'euphémismes. C'est comme si j'étais en pleine hallucination ou encore en train de rêver.

— Si c'est ça, alors je rêve moi aussi.

Ils étaient seuls, assis l'un en face de l'autre dans un coin du café à l'étage supérieur. Nissa s'était débarrassée de ses étudiants en les envoyant de but en blanc faire un dessin qui, estimait-elle, devrait les occuper à peu près une demi-heure.

— Tu crois que ce serait malpoli de discuter en swahili ? demanda-t-elle.

— Extrêmement.

Ils passèrent au swahili.

— Il y a un truc qui m'échappe, reprit Kanu en hésitant sur les consonnes jusqu'à ce que sa langue ait compris qu'ils ne parlaient plus portugais. C'est déjà bien assez dingue de se rencontrer comme ça, à l'improviste, mais moi, au moins, je ne suis qu'un simple visiteur. Mais toi, que fais-tu là, à enseigner l'histoire de l'art ?

— J'en ai bien le droit, que je sache.

— Mais tu étais politicienne, comme moi !

— Je t'en prie, dit-elle avec un sourire, évite les gros mots, s'il te plaît.

Kanu lui rendit son sourire. Elle plaisantait, comme autrefois, et uniquement parce qu'elle se sentait à l'aise avec lui. Mais il avait tout de même l'impression que leur rencontre dissimulait autre chose.

— Fonctionnaire, technocrate, agent public, à toi de voir. Mais si mes souvenirs sont bons, tu n'as jamais enseigné l'art et tu ne t'intéressais pas à ma grand-mère.

— Très bien, je vais tout te dire : je ne suis pas vraiment professeur. Mais il manque du personnel ici, et j'ai accepté d'aider ceux qui ont monté l'exposition en servant de guide, essentiellement pour des groupes d'écoliers ou d'étudiants.

— Je ne comprends toujours pas.

— Je suis chercheuse, maintenant. N'aie pas l'air aussi surpris : on n'est pas obligé de ne faire qu'une seule chose dans la vie. Tu es bien placé pour le savoir.

— Oui, en effet. Mais je reste étonné. « Chercheuse », dis-tu…

— Sunday est un de mes principaux sujets de recherche. En travaillant pour la rétrospective quelques heures par jour, j'ai un accès illimité aux archives, qui rassemblent le complément de la collection et sa documentation. J'aide aussi au catalogage et à la rédaction des notes.

Kanu avait toujours du mal à s'y faire.

— Tu es donc vraiment historienne de l'art, désormais.

— Ça n'a rien de très étonnant. Même lorsque nous travaillions ensemble, j'avais d'autres centres d'intérêt : les antiquités, l'architecture du déluge, la sémiotique culturelle pré-Mécanisme…

— Ce qui n'explique en rien comment tu es devenue experte sur l'art de ma grand-mère.

— Nous avons quand même été mariés. Ça t'étonne à ce point que j'en sache un peu sur elle ?

— Je n'ai pas oublié que nous avons été mariés.

Mais en vérité, cela faisait des mois, peut-être même des années qu'il n'avait pas pensé à elle. Pas parce qu'ils s'étaient séparés dans l'acrimonie, ou qu'il voulait l'effacer de ses souvenirs, mais simplement parce que sa vie avait tellement changé que le temps passé avec Nissa était remisé dans un compartiment qu'il n'avait que rarement l'occasion d'ouvrir.

— Sunday a toujours eu une place importante dans ton arbre généalogique. Rien ne t'obligeait à t'intéresser à elle, mais ça ne m'a pas empêchée de le faire.

— Je ne me rappelle pas.

— Ça a surtout commencé après notre divorce. Ce n'était pas devenu un sujet à la mode et sa cote n'avait pas encore commencé à grimper. Écoute, ne me dis pas que tu as tout oublié. Et la séparation de biens ? Tu m'as laissée emporter certaines de ses œuvres.

— C'est qu'elles ne devaient pas avoir grande importance pour moi.

— Tant pis pour toi, l'aquatique. Tu as laissé filer une petite fortune. En vérité, une fortune considérable vu les prix qu'elle atteint désormais. Tu aurais pu t'offrir un vaisseau spatial, en les revendant. C'est d'ailleurs exactement ce que j'ai fait. Mais personne n'aurait pu le prévoir.

Kanu simula un air triste.

— Je sais bien.

— Et même si tu avais eu une idée de la valeur de ces peintures, tu n'en aurais rien eu à faire. Ce n'étaient que des objets encombrants dont tu avais hérité. L'argent ne t'a jamais motivé. (Elle l'observa et remarqua probablement ses vêtements discrets.) Et j'imagine que c'est toujours le cas.

— Mais toi, au moins, tu as bien profité de Sunday.

— Oh ! on peut le dire. Je vois que tu as pris une brochure. Tu ne l'as pas lue attentivement, si ?

Kanu repoussa les miettes sur la table et ouvrit le dépliant. Il le vit aussitôt, tout à fait à la fin ; un paragraphe de remerciements sur lequel le nom de Nissa était mis en évidence. Pas seulement Nissa, mais la « Fondation de recherche Nissa Mbaye ».

— C'est incroyable.

— Et tu veux vraiment me faire croire que tu t'es pointé ici sans avoir la moindre idée que j'étais impliquée ?

Kanu hésita. Il aurait peut-être fait demi-tour au niveau de la jetée s'il avait vu le nom de Nissa et compris qu'il avait de grandes chances de la croiser.

— Honnêtement, je ne savais pas.

— Tu t'intéresses donc vraiment à Sunday ?

Kanu inspira profondément.

— J'ai du temps libre, en ce moment, et je me suis donc dit que j'allais tenter d'en apprendre un peu plus sur elle. Et c'est vrai, je n'en avais pas grand-chose à faire, auparavant. Mais j'avais tort. C'est étrange, ce n'est qu'une ancêtre disparue, mais il m'a semblé que je lui devais de m'intéresser un peu plus à sa vie et à son héritage. Et ça m'a paru un bon endroit pour commencer.

— Nous avons toujours aimé la ville. Ça a joué aussi, non ?

Kanu baissa la voix, même s'ils ne risquaient pas d'être écoutés dans le café bruyant.

— J'ai de la chance qu'ils ne m'aient pas lynché dès que j'ai posé le pied ici.

Ils n'ont pas la mémoire courte, ici. C'est à Lisbonne que tout a commencé, ou que tout s'est *terminé*, plus exactement.

— Ce n'est pas toi, personnellement, qui as abattu le Mécanisme, Kanu. Et c'est la technologie tectonique des aquatiques qui a protégé Lisbonne d'un autre tsunami. Puis je ne crois pas que les gens s'en souviennent encore. Plus maintenant. C'est un monde ancien, désormais. Il y a tant de choses à se rappeler, trop de vies. Regarde-nous, par exemple.

— On dirait que tu n'as pas vieilli.

— C'est très gentil, mais tu n'as jamais su mentir. Non, sérieusement, que s'est-il passé ? Je t'avoue que j'ai vu ton nom aux infos. Un sale truc sur Mars.

— J'ai été victime d'un accident et blessé, assez grièvement. Mais je vais bien, désormais. Elles m'ont soigné.

— Elles ?

— Les machines de l'Évolvarium. J'ai été touché à la surface et elles m'ont recueilli.

Un instant plus tard, il ajouta :

— J'ai encore du sang dans les veines. Elles ne m'ont pas transformé en robot. Je n'aurais pas pu trop m'éloigner de Mars dans ce cas.

— Mince. J'ignorais que c'était aussi grave.

— Deux des autres ambassadeurs sont morts, alors je m'en suis bien sorti. Mais l'intervention des robots a interrompu ma carrière ; on estime que j'ai été trop proche des machines. C'est pour ça que j'ai du temps libre.

— Et tu es donc revenu à Lisbonne ?

— D'abord à Chennai : une de mes collègues avait de la famille en Inde. Mais comment aurais-je pu résister à l'attrait de cette bonne vieille ville ?

— C'est *vraiment* trop étrange, que nous soyons assis là. J'ai l'impression que l'univers nous a joué un sale tour.

— Sale ?

— Bon, d'accord, un tour injuste. Nous ne nous y attendions pas, non ?

— Pas moi, en tout cas.

Kanu replia la brochure et la rangea dans son cartable. La bizarrerie de cette rencontre lui avait fait perdre son enthousiasme pour le reste de la visite.

— Tu as prévu quoi, à Lisbonne ?

— Aucune idée, rien après l'exposition, dit Kanu en tapotant le cartable. Je viens d'arriver. Je me disais que ce serait un bon moyen de faire le point avant d'explorer davantage son héritage. Tu vas rester ici jusqu'à la fin ?

— Oui. Encore quelques semaines. Tu es revenu sur Terre au bon moment.

— Il y aurait bien eu une autre exposition de ses œuvres, un de ces quatre, j'imagine.

— Et nos chemins auraient bien fini par se croiser. Je sais que ce n'était pas prévu, mais ça me fait plaisir de te revoir, Kanu.

— Moi aussi.

Il y eut un silence. Il était certain que Nissa sentait l'inévitable question qui flottait entre eux, encore informulée. Elle l'avait presque verbalisée lorsqu'elle lui avait demandé ce qu'il comptait faire en ville. Elle s'attendait peut-être à ce qu'il développe dans sa réponse.

— On devrait se revoir, dit Nissa.

— Oui, convint-il. Ça serait vraiment bien.

Chapitre 9

Goma était à bord du *Travertine* depuis plus de deux semaines. Tous les matins, elle découvrait, au réveil, que le décalage dû à la vitesse de la lumière entre le vaisseau et Creuset avait augmenté de quelques secondes par rapport au jour précédent. Elle préférait qu'on ne lui rappelle pas ce fait, car si elle s'attardait trop sur la distance grandissante entre elle et son foyer, elle aurait du mal à la supporter. Mais qu'elle y pense ou non, l'écart se creusait. Comme l'appareil était soumis à une poussée constante, on avait bloqué les roues centrifuges jusqu'à la fin de la phase d'accélération. Le fait qu'elle puisse encore marcher, manger, boire, se laver et se doucher était la preuve que le moteur Chibesa l'emportait loin, toujours plus loin dans le vide.

Personne n'y échappait, pas même Ru. Elles avaient toutes deux connu des moments difficiles : une déprime, une crise de larmes, une bouffée de colère injustifiée. Mais heureusement, elles s'étaient constamment soutenues. Goma s'inquiétait de ce qui se produirait si elles craquaient toutes les deux en même temps. Il suffisait d'un rien pour déclencher un incident : une information en provenance de Creuset, une odeur ou un goût qui leur rappelaient une expérience qu'elles ne vivraient plus jamais, tout au moins jusqu'à leur retour lointain et hautement hypothétique. Il suffisait que Goma perçoive un peu de tristesse, réelle ou supposée, dans une communication de Ndege, pour qu'elle se sente très mal.

— Parfois je me réveille de nouveau sur Creuset, dit-elle au capitaine Vasin, et je suis soulagée de découvrir que tout ce que j'ai vécu sur le vaisseau n'était qu'un mauvais rêve. Puis je me réveille une nouvelle fois, pour de vrai, cette fois, et je suis ici.

Vasin inclina la tête avec une sincère compassion.

— Si je vous disais que presque tout le monde sur le vaisseau, y compris moi, a vécu des expériences semblables, ça vous aiderait à les supporter ?

Elles prenaient le chai dans la cabine du capitaine, une pièce légèrement plus exiguë que celle de Goma et Ru. Mais Vasin était seule et elle avait visiblement choisi un endroit et des meubles qui reflétaient ses modestes besoins. Une porte ouverte donnait sur une petite annexe dotée d'un lit et d'une salle de bains et la pièce principale possédait une table basse, une console, quelques sièges et de doux coussins. Une peinture, unique décoration, s'étalait sur la plus grande partie d'un mur et représentait un soleil se levant sur un lac entre des rochers escarpés gris et violet. Vasin lui avait précisé que l'œuvre s'intitulait *Le Soleil*. Pour Goma, il aurait pu tout aussi bien s'agir d'une catastrophe stellaire ou de la naissance violente d'un univers : une explosion primordiale de lumière et de matière.

Leur capitaine mettait son point d'honneur à organiser ce genre de petites rencontres. Goma n'estimait pas bénéficier d'un quelconque privilège, à cette occasion.

— Même vous, capitaine ?

— Appelez-moi Gandhari, s'il vous plaît.

— D’accord, Gandhari. Mais j’ai du mal à croire que vous ayez des moments de faiblesse.

— J’en ai bien assez. Pas forcément tous en rapport avec Creuset, même si j’y ai passé de bons moments, mais je fais d’autres cauchemars. Je ne serais pas un très bon capitaine si ce n’était pas le cas. Nos peurs nous poussent à rester vigilants.

— Et le vaisseau vous inquiète ?

— Oh ! je n’ai aucune crainte en ce qui concerne l’appareil. Heureusement ! Bien entendu, beaucoup de choses pourraient mal tourner. Mais nous avons rassemblé la meilleure équipe de techniciens de Creuset. Non, mes peurs concernent des facteurs extérieurs, des éléments que je ne peux maîtriser.

— Comme les Gardiens ?

— Ce sont sans doute eux qui m’inquiètent le plus. Nous avons pris un risque en nous élançant vers l’espace interstellaire. Nous ne pouvions pas savoir comment ils allaient réagir. Mais jusqu’ici…

Derrière Vasin, un mur adjacent à la peinture affichait un plan du système solaire qu’ils quittaient. Cette image en temps réel était mise à jour selon les nouvelles données qui parvenaient au *Travertine*. La courbe de leur trajectoire formait un trait épais qui remontait en partant du centre. Les orbites de Creuset et des autres planètes principales étaient ramassées dans des ellipses de plus en plus serrées autour de 61 Virginis. Mais des symboles en forme de cône parsemaient aussi le plan, chacun indiquant l’emplacement connu d’un Gardien.

— Ils n’ont pas bougé ? demanda Goma.

— Aucune réaction qui serait directement liée à notre départ. C’est presque trop beau pour être vrai.

— Ne dites pas ça.

— Je croyais que nous attirerions au moins un peu leur attention, mais ils nous laissent tranquilles et je ne vais pas m’en plaindre. Peut-être avons-nous été trop prudents, tout ce temps ?

— Déjà un premier échec pour les adeptes de la Seconde Chance. Ce sont eux qui répandaient la peur, non ? qui racontaient à tout le monde que, dès que nous quitterions Creuset, nous nous attirerions la colère extraterrestre.

— Pour être honnête, dit Vasin, il n’y a pas que Maslin et ses disciples qui pensent ça.

— Ça n’en est pas moins débile.

Les humains avaient pour la première fois découvert les Gardiens autour de Creuset, lors du ralentissement des holovaisseaux à la fin de leur voyage interstellaire. Après l’accord négocié par Chiku verte, les Gardiens avaient quitté l’espace de Creuset, abandonnant les affaires humaines et laissant les colons libres d’explorer Mandala. Cela avait duré un siècle. Mais ils étaient revenus beaucoup plus nombreux. Pas seulement autour de Creuset, mais aussi dans le système solaire terrien et autour de tous les mondes extrasolaires où l’humanité s’était installée.

Personne ne savait ce qu’ils voulaient. Dans les premiers temps après leur retour, ils avaient détruit quelques vaisseaux. Mais on ignorait si c’était parce que les appareils s’étaient trop approchés des machines extraterrestres ou parce que ces dernières cherchaient à empêcher les voyages interstellaires.

On avait donc réduit drastiquement ce type de déplacement. À une ou deux reprises, les Gardiens avaient anéanti ou endommagé des vaisseaux qui arrivaient ou en partance, mais leurs interventions ne semblaient suivre aucune logique.

Elles avaient seulement attisé une certaine nervosité et un regain de conservatisme politique, une tendance que l'on retrouvait dans tous les systèmes, avec la Consolidation dans l'espace terrien, l'Éclatante Retraite sur la colonie de Gliese 581 ou le mouvement de la Seconde Chance sur Creuset. Le voyage interstellaire était désormais considéré comme une dangereuse provocation, et les voix les plus extrémistes militaient pour son abandon total, au moins pour quelques siècles. Aucune de ces voix n'était plus forte, ou plus stridente que celle des adeptes de la Seconde Chance.

— Vous n'aimez vraiment pas les amis de Maslin, dit Vasin.

— Parce que vous, oui ?

— Je suis pragmatique. Tout comme votre oncle. Vous n'imaginez pas ce qu'il a fallu faire afin de convaincre Creuset de nous laisser prendre ce vaisseau pour une expédition, Goma. Les adeptes de la Seconde Chance ne voulaient pas en entendre parler.

— Alors pourquoi sont-ils ici, à souiller cet appareil ?

Vasin plissa le nez comme si la mauvaise odeur atteignait ses narines.

— Cela a été le coup de génie de Mposi, ce qui lui a permis d'obtenir l'accord pour cette mission. Ils avaient prévu de voter contre nous et auraient pu tout empêcher. Mais leur proposer une place d'observateurs dans l'expédition ? (Elle secoua la tête, admirative.) Même moi, je n'y aurais pas pensé, alors chapeau, Mposi.

— C'était un compromis. Pourquoi ne pas nous en être tenus à nos principes ?

— Si l'existence de l'expédition était en jeu, je n'hésiterais pas non plus à choisir le compromis au détriment des principes. D'ailleurs, on m'a rapporté votre rencontre avec Karayan et Grave. J'essaie de maintenir une ambiance cordiale à bord du vaisseau : tenez-vous vraiment à me compliquer le travail ?

— Je ne vais pas cesser d'être rationnelle parce que ça en choque certains.

— Et ce n'est pas ce que je vous demande. Mais vous semblez bien plus gênée par eux qu'ils ne le sont par vous.

Goma baissa les yeux sur son chai. Elle eut tout à coup l'impression que la pièce était plus froide qu'à son arrivée. Elle posa la tasse sur la petite table. La surface du liquide lui renvoya son reflet, miroir imparfait, troublé par les vibrations, minuscules, mais constantes qui traversaient le vaisseau depuis le brasier incessant et turbulent du moteur Chibesa.

Encore un rappel que son foyer s'éloignait à chaque instant.

— Je n'avais pas compris que l'on m'avait convoquée pour un sermon.

— Ce n'est pas le cas. Vous êtes le membre le plus important de cette expédition et je respecte votre opinion. Et j'espère que tout le monde fait de même. Mais j'ai aussi besoin de cohésion. Croyez-le ou non, les autres scientifiques suivront votre exemple. Ce n'est pas la mer à boire : je ne vous demande pas de vous convertir aux croyances de Maslin. Mais vous pourriez au moins faire un geste en vue d'une coopération mutuelle, accepter qu'ils ont tout autant le droit d'être ici que vous.

— Vous savez ce qu'ils ont fait à ma mère.

— Et je sais ce que vous devez ressentir après l'avoir quittée. Mais ce n'est pas uniquement à cause des adeptes de la Seconde Chance qu'elle a été emprisonnée, Goma. Vous devez bien convenir que les attaques provenaient d'un peu partout sur Creuset, de personnes aux opinions politiques diverses et de toutes les confessions, voire de scientifiques purs et durs comme vous.

— Vous n'étiez pas là.

— Pas la peine ; j'ai appris l'histoire, dit Vasin avec un sourire conciliant. Je comprends que tout cela est difficile. Mais faites un effort. Qui sait ? vous vous ferez peut-être des amis parmi les adeptes de la Seconde Chance.

— Ça m'étonnerait.

— Nous verrons. Montrez l'exemple, Goma. Ouvrez-vous aux autres. Qu'est-ce que vous risquez ?

Les jours passaient. Creuset rapetissa d'abord jusqu'à devenir un point aussi gros qu'une étoile puis une minuscule lueur si insignifiante que Goma ne parvint plus à la différencier de son soleil. Ils s'éloignaient de plus en plus ; le temps s'ouvrait comme une immense bouche, prête à les engloutir. Le vaisseau fonctionnait avec une fiabilité quasi implacable. Goma en venait presque parfois à espérer qu'il tombe en panne, un pépin sérieux, mais pas fatal, qui les aurait obligés à faire demi-tour.

Mais l'appareil n'y consentit pas.

En attendant, elle s'efforça de ne pas décevoir Vasin. Sympathiser avec les adeptes de la Seconde Chance était au-dessus de ses forces, mais elle les évita autant que possible et garda son calme lorsqu'elle dut leur parler. La plupart du temps, ce n'était pas trop difficile. Elle avait appris à se maîtriser au contact des éléphants et des humains.

Elle continuait à profiter de la solitude que lui offrait la salle d'étude, et ne se lassait pas du plaisir enfantin de plonger une main dans le puits pour en sortir des mondes. Mais bientôt, cette joie simple fut elle aussi mise à l'épreuve. Aiyana Loring et les autres scientifiques vinrent de plus en plus souvent utiliser le puits pour tester certains scénarios concernant le système solaire de Gliese 163. Goma et Ru étaient censées les rejoindre pour proposer des idées et donner leur opinion. Goma en fut d'abord irritée et eut l'impression de ne plus pouvoir organiser ses journées comme elle l'entendait. Mais on ne pouvait pas en vouloir à l'obligeante et élégante Loring longtemps. Goma était fascinée par la façon dont alle se déplaçait, cette impression que le moindre de ses gestes, le plus banal mouvement, avait été mûrement réfléchi et chorégraphié. Sa beauté androgyne avait également un aspect captivant qui s'accordait avec le ton, grave et calme, de sa voix.

— Il s'agit là du principal mystère, à mes yeux, dit Loring, agenouillée près du puits, une main plongée à l'intérieur pour en tirer la boule bleue de Poséidon. Notre superterre aquatique. C'est peut-être de là que provient le signal ? Pas nécessairement de la surface, mais de quelque part en orbite ? S'il n'y a pas de lunes, nous aurons alors beaucoup de mal à expliquer leur absence.

— Pourquoi pas de la surface ? demanda Ru.

— Il n'y a pas de surface ? (Loring avait une façon de transformer ses phrases en questions, même quand ce n'était pas requis.) Rien qu'une couche ininterrompue d'eau, bien plus profonde que n'importe quel océan terrestre ? Un véritable monde aquatique ?

— Pas très marrant, dit Goma.

— Sauf que nous savons déjà que quelque chose s'y passe. Nous n'avons pas d'image détaillée du monde à proprement parler – cette sphère n'est qu'une conjecture, rien de plus – mais ce que nous savons suffit à nous rendre perplexes. Pour commencer, il y a de l'oxygène : des raies spectrales dans l'atmosphère, une teinte de vert et des traces de chlorophylle. Donc, de la vie ? Pas nécessairement multicellulaire, mais suffisante pour maintenir un cycle d'oxygène ?

— Dans les océans ? demanda Ru.

— Ou peut-être dessus ? Des fleurs, des tapis, des îles flottantes et des écosystèmes ?

Goma prit délicatement la sphère des mains de Loring. Elle avait toujours du mal à se faire à l'idée qu'elle tenait de la nanotechnologie entre les doigts, cette légendaire nanotechnologie que l'on craignait tant. Et qui semblait pourtant aussi innocente et inoffensive que de la glaise.

— Pourquoi pas de la terre ferme ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il n'y en aura pas. Poséidon est trop massive, avec trop de pesanteur à sa surface. Des continents ou des chaînes de montagnes ? Ils seraient aplatis, engloutis sous la mer. Si l'on en faisait émerger un, il disparaîtrait en un clin d'œil.

— Des dizaines de millions d'années, vous voulez dire, déclara Ru.

Loring sourit.

— Il faut le considérer du point de vue d'un exobiologiste. Un million d'années ? Ce n'est rien. Ça passe en un clin d'œil. De toute façon, je ne m'attends pas à trouver de la terre. Mais il me tarde de savoir ce qu'il y *a* là-bas. Même si ce n'est pas le vrai mystère.

— Ah bon ? fit Goma.

— La vraie question et de savoir pourquoi elle n'est pas complètement cramée. Un effet de serre galopant ferait bouillir l'eau de cette mer, bloquerait la chaleur dans l'atmosphère ? Et le cycle s'autoalimenterait : davantage de chaleur entraînerait davantage de vapeur ?

— Ce n'est pourtant pas ce qui s'est passé, dit Ru.

— Non. Il fait chaud, mais pas trop chaud. C'est supportable, pour nous, avec l'aide de la technologie. Et peut-être même sans, en cas d'exposition réduite. Il y a donc un processus de thermorégulation à l'œuvre. La vie seule n'est peut-être pas capable d'y parvenir. Et Poséidon devrait être en rotation synchrone, désormais : avec toujours la même face vers Gliese 163. Un côté chaud, l'autre froid. Pourquoi n'est-ce pas le cas ? Qu'est-ce qui continue à faire tourner cette planète ? Il faut s'approcher pour le découvrir.

— Ce n'est peut-être même pas le monde qui nous intéresse, dit Goma en ne pensant qu'au signal et à son point d'origine.

— Il m'intéresse, moi, répondit Loring.

— Ce n'est qu'une planète, dit Goma, une pierre avec du gaz, du liquide et, avec un peu de chance, quelques organismes verts et recouverts d'écume.

— Des organismes verts, recouverts d'écume et *vivants* !

— Cela va sans dire, dit Goma avec une pédanterie malicieuse.

— Mais l'idée de la vie ne vous fascine pas ?

— Je dois avouer que non. La vie est banale. Nous comprenons les processus basiques, les principes créateurs d'autoreproduction, la chimie, les voies métaboliques. C'est toujours la même histoire qui se répète.

— Ça n'en reste pas moins fabuleux.

— En effet, mais ce n'est pas nouveau pour autant. Les cellules de plantes sur Creuset ne sont pas exactement comme celles de la Terre, mais elles ne sont pas fondamentalement différentes : il n'y a pas trente-six mille mécanismes de transport moléculaire, de cycles d'énergie et de façons d'organiser les cellules pour former de plus grandes structures. Les biologistes n'ont pas mis longtemps à résoudre les principales énigmes de Creuset ; bien moins qu'il n'en a fallu pour comprendre comment tout fonctionnait sur Terre. Ils avaient déjà les outils, les

idées et ils savaient se poser les bonnes questions. Quel plaisir intellectuel y a-t-il à élucider un mystère une deuxième fois ?

— Mais, les éléphants ? Encore une autre manifestation du même principe ?

Goma jeta un coup d'œil à Ru avant de répondre.

— Ce n'est pas pareil. Les éléphants sont intelligents. Ils ont conscience d'eux-mêmes, maîtrisent l'idée du soi.

— C'est vrai, confirma Ru. Nous avons vu qu'ils peuvent apprendre le langage, avec quelques améliorations génétiques mineures. Ils sont même capables de parler si on leur fournit les prothèses qui conviennent.

— Mais ces éléphants n'existent plus désormais, dit Loring. Ils ont perdu la capacité de converser, non ? Comment appelez-vous ça, le déclin cognitif ?

— Il n'y en a plus sur Creuset, dit Goma, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'ils n'existent plus du tout.

— J'ai lu vos travaux, dit Loring. Les circonstances qui ont mené à la percée génétique, à l'émergence des Tantors ? Elles ne sont pas complètement connues, n'est-ce pas ? Ça s'est produit en secret, sur de nombreuses générations ? Ce serait difficile à reproduire, même si l'on savait comment faire ?

— Nous n'avons peut-être pas besoin de les reproduire, répondit Goma. Le pool génétique sur Creuset était trop petit pour maintenir une population viable de Tantors. À cause de la dilution génétique, le délayage des traits des Tantors au fil des générations. Mais si nous trouvions un groupe de Tantors plus vaste…

— Ailleurs dans l'espace humain ? dit Loring.

Goma haussa les épaules, indécise, comme si elle n'y avait pas beaucoup réfléchi.

— Peut-être.

— Mais personne n'en a jamais parlé. S'il existait une population de Tantors indépendante dans l'espace terrien, nous le saurions, non, depuis tout ce temps ?

— Ils sont peut-être ailleurs.

— Pardonnez-moi, dit Loring, mais on commence à s'éloigner de la science, là.

— Pour aller vers quoi ? demanda Ru.

— Vers la foi, répondit Loring.

Le lendemain, Goma fut de nouveau convoquée dans la cabine de Vasin. Elle s'y rendit en s'attendant à un autre sermon amical sur la nécessité de maintenir des relations harmonieuses dans l'équipage, mais à son arrivée, elle comprit aussitôt qu'on l'avait appelée pour une tout autre raison. En plus de Gandhari Vasin, il y avait également Mposi, Aiyana Loring, le docteur Nhamedjo et Maslin Karayan. Aucun d'entre eux ne paraissait à l'aise.

— Venez nous rejoindre, dit Vasin en désignant une place à la table de son salon, des cartes à jouer éparpillées indiquant une partie interrompue. Ça sera rendu public dans l'heure, mais étant donné votre importance dans l'expédition, j'ai préféré vous mettre immédiatement au courant.

Goma s'installa dans un siège entre Mposi et Maslin Karayan, le seul qui restait libre.

— Il s'agit d'un Gardien, n'est-ce pas ?

Vasin montra le plan figé du système solaire de 61 Virginis sur son mur, recouvert de symboles et de chiffres.

— Trop évident, comme indice. Apparemment, nous avons fini par éveiller leur intérêt. Ce n'est pas trop tôt. Comme je vous l'ai dit lors de notre dernière

discussion, j'osais presque espérer que nous avions réussi à leur échapper.

— Ce n'était guère probable, dit Goma.

— Avec du recul, en effet. Aiyana, voulez-vous résumer à Goma et Maslin ce que nous avons découvert ?

— Ce Gardien a commencé à se déplacer il y a huit heures, dit-alle en pressant, sur son bracelet, un bouton qui fit revenir le plan en arrière avant qu'il se remette à défiler dans le bon sens, parcourant des heures de mouvement en quelques secondes de temps réel. Rien d'étonnant à ça ? Ils bougent. Une petite accélération, au départ, mais qui a augmenté ? Au début, difficile d'extrapoler sa trajectoire, mais les chiffres se précisent. Son parcours va croiser le nôtre : ça ne peut pas être un hasard.

— Quand ? demanda Karayan en se grattant négligemment la barbe.

— À vue de nez, Maslin, cinquante heures ?

— J'aurais préféré cinq. Que le jugement arrive plus vite.

Goma s'apprêta à parler, à lui reprocher le vocabulaire choisi, mais un regard de Mposi la convainquit de n'en rien faire.

— Creuset va nous envoyer des chiffres plus précis, dit Vasin. Qui modifieront sans doute les prévisions de quelques heures. Mais pour l'instant, nous devons nous dire qu'il nous aura rejoints dans un peu plus de deux jours.

Goma regarda Mposi. Son oncle était impassible, contenant ses émotions. Elle se demanda depuis quand il était au courant de la nouvelle. Quelques minutes et pas plusieurs heures, espérait-elle. Elle n'aimait pas l'idée qu'il lui cache des choses, même lorsqu'il s'agissait d'obéir aux ordres de Vasin.

— Nous ne pouvons pas changer de trajectoire, le semer ?

— Ce serait inutile, dit Vasin. L'expérience nous a appris qu'ils peuvent facilement nous distancer et nous surclasser. La seule chose à faire est de maintenir notre trajectoire initiale.

Les yeux de Goma se posèrent de nouveau sur le paysage peint et ses traits de lumière émanant d'un point central brillant. Il lui évoquait un coup de marteau sur du verre cassant, un impact en forme de toile d'araignée.

L'artiste cherchait peut-être à célébrer le retour du soleil après la nuit, mais il n'était parvenu qu'à représenter un violent anéantissement cosmique. Pour Goma, il s'agissait moins d'un renouveau que d'une destruction purificatrice : l'espace lui-même se brisait en morceaux, ou retournait à un état plus primal, plus fondamental.

— Et que se passera-t-il à leur arrivée ? demanda-t-elle.

— En tant que capitaine, j'aimerais avoir une réponse concrète à vous offrir. Si j'y suis forcée, je dirai qu'il y a deux possibilités. La première est qu'ils vont agir comme ils en ont l'habitude, en nous observant attentivement et en nous laissant en paix ensuite.

Vasin déplaça deux des cartes à jouer qui étaient encore posées sur sa petite table.

— Et la deuxième ? insista Goma.

— Ils vont nous détruire. D'après ce que l'on sait des précédentes rencontres, ce sera rapide et sans doute sans douleur. Ils ne préviendront probablement pas.

— Nous devrons nous contenter de cette miséricorde, dit Mposi.

— Qu'attendez-vous de Creuset ? demanda Goma au capitaine.

— Du chai et un peu de compassion, guère plus. En réalité, j'espère qu'ils vont me dire de ne pas tenter de leur échapper, parce que nous savons tous que ça ne sert à rien. (Elle posa une autre carte à jouer sur la table. Sa manière à elle

d'affronter la situation, se dit Goma, sans dissimuler vraiment son inquiétude.) Évidemment, nous allons transmettre nos intentions au Gardien, dans toutes les langues qu'ils ont jamais entendues, même si c'est peine perdue : « S'il vous plaît, ne faites pas attention à nous, nous ne vous voulons aucun mal. »

— Et les autres Gardiens ? demanda Karayan. Que font-ils ?

— Il n'y a que celui-ci, dit Aiyana Loring.

— Maslin a raison, dit Vasin. Mieux vaut cinq heures que cinquante. Mais je préfère tout de même cinquante heures que vivre avec cette menace jusqu'à la fin de l'expédition. Nous serions rongés par la peur jusqu'à Gliese 163.

— Je crois que nous sommes tous d'accord, là-dessus, dit Nhamedjo. J'ai, sous ma responsabilité, cinquante-quatre individus en majorité sains d'esprit, en me comptant. L'environnement confiné, les dangers habituels du voyage spatial, savoir que le monde que nous retrouverons à notre retour ne sera plus *notre* monde : tout ça est bien assez stressant pour la psyché humaine. Je préfère ne pas ajouter des années de peur à ce cocktail. Je ne sais pas ce que nous veut ce Gardien, mais qu'il en finisse, et vite.

Chapitre 10

À la fin de l'exposition, Kanu ne fut pas mécontent de quitter Lisbonne. Il avait toujours apprécié la ville – sa mère y avait trouvé asile de nombreuses années, et elle lui avait transmis une partie de l'affection qu'elle portait à la cité et ses habitants –, mais après son passage à l'ambassade, il n'avait aucune envie de s'installer longtemps au même endroit. Il apparut que Nissa avait quelques jours de liberté entre deux engagements, et ils décidèrent de faire du tourisme pendant trois semaines. Ils profiteraient de leur voyage pour visiter quelques petits musées et galeries abritant des œuvres de Sunday Akinya que Nissa avait repérées.

— Pas les vrais trésors, le prévint-elle. Ils ont tous été rassemblés pour l'expo de Lisbonne et ces œuvres mettront quelques mois pour retourner dans leurs collections d'origine. Mais tout de même de quoi parfaire ton éducation.

— J'ai beaucoup de retard à rattraper, dit Kanu qui restait néanmoins de bonne humeur et ouvert.

De Lisbonne, ils se rendirent à Séville puis à Gibraltar et empruntèrent l'immense pont suspendu jusqu'au Maroc. À Tanger, ils visitèrent une petite collection privée située au rez-de-chaussée d'une maison de ville couleur saumon, construite autour d'une jolie cour ombragée. Kanu avait rechigné à s'imposer chez quelqu'un, mais les propriétaires, flattés d'accueillir la célèbre chercheuse Nissa Mbaye, leur ouvrirent grand leur porte. Kanu et Nissa furent traités comme des rois et acceptèrent de rester quelque temps dans cette famille pour pouvoir profiter un peu plus de Tanger.

Leurs hôtes, les Al Asnam, étaient nés sur la Lune, mais étaient retournés sur Terre cinquante ans plus tôt. Après avoir vendu des terrains constructibles onéreux sur Fra Mauro, ils avaient investi dans l'art, leur passion commune.

— Quel plaisir de constater que Sunday reçoit enfin la reconnaissance qu'elle méritait de son vivant, dit M. Hassan Al Asnam tandis qu'ils mangeaient un couscous dans une salle aux murs recouverts de tapis, à l'étage. Mais vous qui êtes de sa famille, monsieur Akinya, vous devez vous demander en quoi un tel succès l'aurait changée.

Kanu réfléchit soigneusement avant de répondre, à mots choisis. Ils parlaient français, puisque leurs hôtes pratiquaient bien cette langue et que Kanu s'y débrouillait mieux qu'en arabe.

— J'ai à peine connu ma grand-mère, dit-il. Elle n'a visité la Terre qu'une seule fois, après ma naissance et vers la fin de sa vie. Mais une chose est sûre. (Il se tut pour resservir du thé à la menthe et au miel à Nissa et à ses hôtes.) Elle n'a jamais eu l'impression d'être un génie méconnu. Elle a fait œuvre artistique pendant toute une partie de sa vie et en a vécu modestement, mais le moment venu, elle n'a eu aucun problème à s'en détourner.

— Il faut bien dire que la position de Sunday était exceptionnelle, ajouta Nissa. Elle a choisi de s'éloigner des affaires de la famille, mais elle pouvait

toujours avoir accès à son argent si elle décidait de revenir.

Elle jeta un coup d'œil à Kanu, comme si elle cherchait son approbation.

Il acquiesça.

— Oui. C'était une artiste qui tirait le diable par la queue, mais il lui restait ce filet de sécurité. Et le moment venu, elle a compris qu'il lui fallait prendre sa part des responsabilités familiales. Mais elle n'a pas capitulé. D'après ce que j'ai saisi – et c'est Nissa l'historienne ici, pas moi –, Sunday aurait pu continuer à créer indéfiniment.

— Elle a été bien assez prolifique, dit Mme Karima Al Asnam. Nous aurions énormément de mal à appréhender son œuvre si elle avait continué pendant un siècle.

— Picasso a produit à peu près cinquante-deux mille œuvres d'art, dit Nissa, et Vermeer moins de cinquante, et ils sont pourtant tous les deux aussi intéressants. Mais il est vrai que l'héritage de Sunday est déjà bien assez important. Et c'est sans compter les œuvres perdues, éparpillées sur Terre et dans le système solaire.

— Ce qui me chagrine, c'est qu'elle n'ait pas profité de tout ça, dit M. Al Asnam. Cela aurait changé sa vie. À quoi bon connaître le succès après sa mort ?

— Tu penses trop à la mort, le gronda Mme Al Asnam en posant une main sur le poignet de son mari. Ce n'est pas très sain.

— Je pense à la mort pour la regarder en face, répondit M. Al Asnam avec un brusque et farouche enthousiasme.

Cet échange semblait si convenu que Kanu imagina qu'il avait déjà eu lieu, peut-être à de nombreuses reprises. Les Al Asnam paraissaient confortablement installés dans leur routine, aussi assortis qu'une paire de gants.

— Racontez-nous encore votre rencontre, dit Mme Al Asnam. Nissa me l'a résumée en vitesse, mais je ne suis pas certaine d'avoir compris. Vous avez été mariés, et c'est votre intérêt mutuel pour Sunday qui vous a permis de vous retrouver ?

— Nous nous sommes rencontrés à Lisbonne, dit Nissa. Par hasard. Mais sans l'œuvre de Sunday, ce ne serait pas arrivé.

— Et vous étiez au courant des recherches de Mme Mbaye ? demanda M. Al Asnam.

— Comment aurait-il pu ne pas l'être ? dit sa femme comme s'il s'agissait de la chose la plus stupide qu'il ait jamais dite.

— En fait, non, dit Kanu en souriant. C'est affreux, je sais, mais je n'ai commencé à m'intéresser à Sunday que depuis mon retour. Et nos retrouvailles ne sont qu'une coïncidence.

— Le monde peut encore nous surprendre, dit M. Al Asnam, visiblement ravi de pouvoir exprimer ce sentiment. C'est un message d'espoir.

— Tôt ou tard, dit Nissa, nos chemins se seraient croisés. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas une si grande coïncidence. C'est à cause de notre mariage que j'ai commencé à me passionner pour Sunday, et Kanu a toujours gardé dans un coin de sa tête l'idée de s'y intéresser un jour.

— J'en suis ravi, en tout cas, dit Kanu. J'avais oublié à quel point mes amis me manquaient avant de revenir sur Terre.

Comme si c'était inéluctable, ils étaient redevenus amants une semaine après leurs retrouvailles à Lisbonne. Ils avaient hésité, au début, ne sachant trop s'ils risquaient de briser, ou de renforcer, leur amitié recouvrée. Mais ils n'avaient rien à perdre. S'ils se remettaient ensemble puis décidaient ensuite que cela ne

fonctionnait pas, il n'y aurait pas de dégâts. Ils pourraient toujours se séparer en bons termes, enrichis par cette expérience. Mais comme souvent, Kanu choisit de faire confiance à son instinct et d'y croire.

Ils avaient tous les deux changé au cours du siècle écoulé depuis le divorce. Kanu était bien plus âgé que Nissa, très vieux même, selon les standards actuels. Il avait bénéficié des transformations génétiques aquatiques, qui l'avaient protégé des pires effets de la Chute du Mécanisme. Nissa, qui approchait de son troisième siècle, n'avait pas profité d'un tel avantage, mais avait visiblement bien utilisé sa richesse et ses contacts pour obtenir les meilleures thérapies de prolongement disponibles dans ce monde plus simple et exigeant. Chacun avait son lot de cicatrices, internes ou externes.

— J'ai du travail, dit-elle, allongée près de lui dans une des chambres d'amis. Trop de travail et pas assez de temps. Je ne suis pas encore prête à abandonner.

— Je repensais à ce que M. Al Asnam a dit. Il a vu juste, non ? Tous les honneurs de Sunday ne servent plus à rien ; elle n'est plus là pour en profiter.

Kanu parlait à voix basse, pour ne pas déranger les autres dormeurs de la maison. Il était tard et le silence régnait. Il avait l'impression de se trouver à l'épicentre d'un calme presque parfait, comme si Tanger était le pivot inamovible autour duquel le reste de l'univers tournait.

Peut-être à cause du vin.

— La moitié des grands artistes et auteurs n'ont jamais été reconnus de leur vivant, répondit Nissa en murmurant elle aussi. Je sais que c'est affreux, mais c'est ainsi. Au moins, ta grand-mère n'a pas vécu malheureuse, ni affamée ou persécutée. C'est déjà beaucoup.

— Je lui suis reconnaissant. Nous serions tous les deux bien plus pauvres sans son travail.

Nissa se retourna sur le ventre de Kanu puis l'enjamba. Elle traça doucement des motifs en spirale sur son torse, des cercles dans des cercles, des roues dans d'autres roues.

— Tout est affaire de réputation chez vous, les Akinya, hein ? Vous ne pouvez vous empêcher de toujours repousser les limites, de viser l'horizon.

— Nous ne sommes pas tous comme ça.

Elle lui caressa le cou.

— Où sont passées tes ouïes ?

— Je n'en avais pas besoin sur Mars et elles m'auraient gêné dans une combinaison spatiale. (Kanu effleura sa joue et essaya de comparer sa mâchoire avec son souvenir.) Je devrais peut-être les refaire pousser. Je crois que je ne retournerai plus dans l'espace.

— C'est dommage. Mon vaisseau t'aurait sans doute plu.

— Tu as un vaisseau ?

— Qui me coûte beaucoup d'argent : il est là, en orbite, à perdre de la valeur.

— Tu n'as qu'à le vendre.

— J'aimerais bien, mais le marché n'est pas vraiment favorable, en ce moment. « Bonjour, vous voulez un vaisseau spatial ? Quasi neuf, une première main ? Le seul problème, c'est que vous devrez passer un mois à remplir des demandes d'autorisation de vol, ne serait-ce que pour aller sur Vénus et retour. Oh ! et en plus, il y a d'immenses objets volants extraterrestres qui pourraient bien nous tuer tous. » Qui voudrait s'embêter avec tout ça ? (Elle descendait vers son abdomen, lentement et avec précaution, comme si elle dessinait la carte d'un territoire étranger.) Et je vais bientôt m'en servir de nouveau. J'attends

simplement la permission.

Elle n'avait jamais parlé de ce qu'elle comptait faire à l'avenir. Kanu commençait à comprendre pourquoi.

— Tu vas partir ?

— Pas très loin, rien qu'une petite exploration pour suivre une piste.

— Qui a un rapport avec Sunday ?

— Tout a un rapport avec Sunday, si l'on regarde bien. Mais j'étais sérieuse, j'aimerais bien te montrer le vaisseau.

— Je vais y réfléchir.

— Holà ! quel enthousiasme.

— Non, vraiment, ça serait bien. Et tu vas où exactement ?

— Je ne vais pas te révéler tous mes secrets d'un coup, Kanu Akinya.

Sa timidité simulée le fit sourire.

— Et je ne te le demande pas.

Ils firent l'amour sans parler, presque en silence, puis ils s'allongèrent sur le lit et essayèrent de dormir.

Mais Kanu n'y parvint pas. Après quelques heures sans sommeil, il se leva, s'habilla et quitta la chambre le plus calmement possible pour arpenter les couloirs, les escaliers et la cour au clair de lune. Quand les volets étaient ouverts, les fenêtres en bois finement sculpté formaient des schémas islamiques fascinants. La journée, leur ombre dessinait des motifs entrecroisés sur les pavés de la cour, évoluant au fil des heures comme un problème mathématique qui se dévoilait lentement. La nuit, le même théorème se répétait sous l'éclat plus pâle de la Lune.

Mais l'absence de vitres perturbait légèrement Kanu, comme si on les avait retirées dans le seul but de le troubler. Sur Mars, un verre de l'épaisseur d'un pouce l'empêchait de mourir. Cette matière avait désormais pris un caractère sacré pour lui, et il comptait dessus pour bien dormir.

Il essaya de ne pas réveiller Nissa en retournant au lit.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

— Je suis encore à l'heure de Mars, dit Kanu.

— Tu es revenu sur Terre depuis des semaines.

— Ça prend du temps. C'est peut-être la Lune. Elle est très haute et très pleine ce soir, et je n'ai jamais bien dormi lorsqu'elle brillait autant. Je suis un organisme marin, nous suivons les marées.

— Tu veux dire que tu es une créature de la mer.

— Quelque chose comme ça.

— Alors, tu devrais m'accompagner à bord du vaisseau. Il y a de l'eau, là où je vais.

Il sourit.

— Il n'y a pas beaucoup d'eau dans le système solaire.

— Tu aimes les surprises ou pas ?

— Parfois.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Pas sur Europe, quand même ? Ne me dis pas que c'est là que tu vas.

— C'est pas drôle. Tu as deviné trop vite.

— J'ai dit ça au hasard.

Un chat cria dans la nuit. Kanu savait qu'il ne dormirait pas. Mieux valait s'y résigner. Bientôt, depuis les pylônes téléphoniques et les tours solaires du vieux Tanger, on appellerait les fidèles à la prière.

Les Al Asnam les avaient accueillis à bras ouverts, mais Kanu et Nissa voulaient voir le monde et n'avaient qu'un temps limité pour le faire. À Tanger, ils prirent l'express de la côte jusqu'à Dakar ; là, ils traversèrent le golfe de Guinée jusqu'à Accra, à bord d'un vieux clipper allongé qui naviguait autrefois de façon autonome, mais dont les voiles étaient désormais manœuvrées par un équipage tapageur de vieux loups de mer aquatiques. Le soir, tandis que le bateau fendait des eaux aussi sombres que du vin, Nissa et Kanu s'assirent sur le pont. Ils écoutèrent de joyeuses chansons de marins évoquant des capitaines téméraires et d'odieuses sirènes puis s'assoupirent sous les étoiles équatoriales. Kanu dormit mieux sur le bateau qu'à l'intérieur de la maison, même lorsqu'ils affrontèrent de la houle au large de Freetown.

À Accra, ils visitèrent un musée, un petit bâtiment public, mais clair et bien entretenu, dont l'exposition permanente regroupait six œuvres de Sunday : trois peintures, deux sculptures inspirées par les Massaïs et une cruche en céramique qu'elle avait achetée sur un marché aux puces martien et décoré elle-même. Nissa expliqua patiemment les diverses provenances de chacune de ces pièces et leur importance, plutôt mineure, dans l'œuvre de Sunday.

— En réalité, dit-elle lorsque les propriétaires du musée ne purent plus les entendre, ce n'est qu'une excuse pour visiter Accra. C'est très joli à cette époque de l'année.

C'était le cas, mais depuis Tanger, Kanu était préoccupé et il n'arrivait pas à se défaire de son angoisse. S'il parvenait à ne plus y songer, le simple fait de s'apercevoir qu'elle avait disparu la ramenait aussitôt.

Ils avaient été mariés, mais dans une autre vie et pendant des années, il n'avait pas pensé à Nissa. Il ne lui en voulait absolument pas, mais il ne s'était pas non plus intéressé à ses activités. Elle avait parfaitement le droit de se mettre en danger par curiosité intellectuelle ou par ambition académique ; il n'aurait pas apprécié qu'elle lui dise qu'il prenait un risque affreux en allant vivre à la surface de Mars. Mais ils étaient redevenus amants, vivaient ensemble, et il lui semblait désormais naturel de s'intéresser de plus près à son bien-être. Pour autant, il ne croyait pas que cette passade durerait. Elle s'achèverait naturellement, comme leur mariage, et chacun reprendrait son chemin. Avec le temps, il cesserait peu à peu de penser à Nissa, puis, tôt ou tard, l'oublierait.

Mais pour l'instant, ils se promenaient dans les jardins d'Accra, et il ne supportait pas l'idée qu'elle puisse aller sur Europe seule.

Kanu observait le jeu de la lumière à travers une fontaine lorsque son inquiétude se précisa.

Il comprit que ce n'était pas exactement pour Europe qu'il s'en faisait. Ni parce que Nissa s'y rendait à bord de son petit vaisseau.

Mais parce qu'il avait peur de ne pas l'accompagner.

Ils retrouvèrent la *Chute du Chevalier* au-dessus de la Corne de l'Afrique. Le vaisseau attendait tranquillement sur l'orbite où Nissa l'avait laissé. Comme tous les vaisseaux spatiaux, il possédait un niveau d'autonomie insolite, voire interdit, à la surface de la Terre.

— Je t'avais bien dit qu'il était petit, annonça Nissa lorsque leur navette de transfert acheva son approche finale.

— Je ne m'attendais pas à un holovaisseau, dit Kanu qui flottait devant un hublot en se retenant du bout des doigts. En fait, il est plus grand que je l'avais

imaginé d'après ta description. Il est plutôt vieux, non ?

— C'est dans les vieux pots…, paraît-il. Ça fait un bail qu'il m'est bien utile, en tout cas. Et j'ai fait faire quelques modifications très onéreuses depuis ma dernière venue.

La *Chute du Chevalier* était une flèche couleur charbon, aiguisée à une extrémité et bombée pour abriter quelques moteurs à l'autre bout. Ils s'amarrèrent et montèrent à bord avec leurs bagages. Nissa exécuta quelques vérifications puis annonça à la navette qu'elle pouvait repartir. Kanu prit rapidement ses marques et alla explorer les pièces d'habitation, les deux cabines séparées et la passerelle de commandement. Pour un vieux vaisseau, la *Chute du Chevalier* était bien éclairée et moderne. Elle possédait même deux caissons de saut dont ils n'auraient pas besoin pour le trajet de cent heures jusqu'aux environs de Jupiter.

— On voit bien que c'est ton vaisseau, dit-il.

— Heureusement. Ça pourrait craindre, si nous avions accosté sur l'appareil de quelqu'un d'autre.

— Les odeurs et les couleurs me rappellent notre vieille maison. Ça m'est revenu d'un coup. Tu as tout choisi ici, comme tu l'avais fait à l'époque.

— Tu ne me donnais jamais ton avis, Kanu. Il fallait bien que je prenne des décisions.

Il restait des vérifications à faire. Kanu savait piloter un appareil, mais Nissa avait visiblement bien plus d'expérience que lui et elle connaissait mieux les particularités de la *Chute du Chevalier*. Il regarda, en apesanteur, par-dessus l'épaule de Nissa, qui, sanglée dans le siège du pilote, examinait des relevés opérationnels. Des écrans s'étaient ouverts en pétale autour d'elle, remplis de diagrammes, de menus déroulants et de chiffres indiquant le réveil du vaisseau. Des pompes vrombissaient, des arrivées de carburant cliquetaient, des moteurs démarraient.

— Et si tu te rendais un peu utile ? demanda Nissa en quittant les écrans pour se tourner vers lui. Fais-nous du chai. Tu vas être de corvée de thé jusqu'à Europe.

Kanu obéit.

Nissa actionna les propulseurs pour le départ. Ils quittèrent l'orbite à un demi-*g*, puis accélérèrent jusqu'à un et demi pour sortir de la juridiction des NUO.

— Tu peux supporter deux *g* ? demanda Nissa.

— On verra bien quand je commencerai à suffoquer.

Les moteurs atteignirent leur rendement maximal durable. Ils resteraient à deux *g* durant tout le trajet jusqu'à Jupiter, et ne commenceraient à inverser la poussée qu'un peu après la moitié du parcours. Nissa avait programmé un passage en aérofreinage pour le ralentissement final.

— Ça va remuer, le prévint-elle, mais pas plus qu'en mer au large de Freetown.

Cette nuit-là, il refit le même rêve. Ils étaient sur le cyberclipper modifié, affrontant la houle près de Freetown. Dans la logique biaisée du songe, les étoiles brillaient intensément au-dessus, malgré la tempête qui agitait la mer. Les aquatiques entonnaient des chants de marins. Nissa et Kanu se prélassaient dans des sièges sur le pont, une petite table posée entre eux. En dépit du roulis et du tangage, ils persévéraient à jouer aux échecs.

Ils en étaient à un moment décisif de la partie. Kanu s'apprêtait à déplacer son

cavalier. Il tendit le bras pour prendre la pièce, entrevoyant la victoire. Mais le vaisseau tangua et le cavalier se mit à glisser d'une case à l'autre, tandis que les autres pions restaient étrangement immobiles. Kanu tenta de l'arrêter, mais sa main bougeait lentement. Le cavalier accéléra jusqu'au bord de l'échiquier et bascula. Kanu essaya tout de même de le rattraper. Mais la pièce chuta sur le pont et continua à glisser jusqu'à la fente d'évacuation du plat-bord. Kanu se leva et s'approcha de l'extrémité du bateau. Il vit le cavalier tomber dans les vagues. Aussitôt, il se retrouva par-dessus bord, dans l'eau, à la poursuite de la pièce. Elle coulait vers l'obscurité calme, épargnée par la tempête. Kanu ne nageait pas assez vite pour la récupérer. L'eau s'épaississait, lui résistait, se transformait en métal.

Il regarda le cavalier s'enfoncer dans les ténèbres. Et se réveilla avec une seule phrase aux lèvres.

« La chute du cavalier. »

Chapitre 11

Goma était inquiète, mais au moins, elle n'était plus obligée de cacher ce qu'elle ressentait. L'information concernant le Gardien avait été rendue publique et l'équipage tout entier partageait désormais son appréhension. La chose extraterrestre barrait l'horizon de leurs craintes, et le futur n'était plus envisageable au-delà des deux jours à venir. Leurs préoccupations antérieures à propos de la performance du moteur, de leurs chances de survivre au saut et du mystère entourant Gliese 163 étaient à présent secondaires.

Le capitaine Vasin convoqua une assemblée extraordinaire. Il était tôt le matin, selon l'horloge du vaisseau, et tout le monde n'était pas bien réveillé. Les techniciens en poste de nuit, en revanche, avaient les yeux rougis de fatigue et semblaient pressés de retourner à leur cabine. Goma remarqua aussitôt que Vasin paraissait encore plus épuisée qu'au début du voyage, des poches sombres sous les paupières et des rides autour de la bouche.

— Il y a une heure, Maslin Karayan est venu me parler, dit-elle en hochant la tête en direction de l'adepte de la Seconde Chance, assis près du podium. Maslin désirait partager ses inquiétudes concernant le Gardien. Il en avait parfaitement le droit et j'ai accepté de l'écouter. Maslin, voulez-vous nous faire part de votre requête, maintenant, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté ?

Karayan se leva et se plaça près du capitaine.

— Puisqu'il semblerait qu'un Gardien vienne vers nous, j'ai demandé au capitaine – pardon, à Gandhari – d'arrêter le moteur et de préparer notre retour vers Creuset.

Malgré sa forte corpulence, il n'était pas aussi grand que Vasin. Relever la tête pour s'adresser à elle lui donnait un air curieux et pugnace.

— Étant donné les circonstances, il me semble que ce serait plus prudent, reprit-il.

— De quoi avez-vous peur exactement, Maslin ?

— Il ne s'agit pas vraiment de peur, Gandhari. Mais d'inquiétudes légitimes, peut-être. Cela fait des années que l'on prépare cette expédition et des décennies depuis que la construction de ce vaisseau a démarré. Nous ne sommes pas pressés d'atteindre cet autre système. (Il regardait son public et acquiesçait, d'accord avec lui-même, encourageant l'audience à l'imiter.) Une année de plus ou de moins, qu'est-ce que ça va changer ? Tant que nous ne comprendrons pas mieux les intentions du Gardien, inutile de prendre des risques insensés. Nous venons à peine de quitter notre foyer ! Il n'y aurait aucune honte à rentrer maintenant.

— Aucune honte, mais aucun intérêt non plus, dit Vasin. Si nous retournons sur Creuset, le Gardien nous laissera peut-être tranquilles. Mais nous n'aurons rien gagné, et, tôt ou tard, il faudra bien réessayer. Que se passera-t-il alors ? Nous en arriverons au même point, à cette même conversation.

— J'ai toujours su que ce risque existait…, dit Loring.

Vasin leva doucement la main pour la faire taire.

— Je crois que je me dois d'expliquer ma décision à Maslin, et à vous tous. Nous ne ralentirons pas plus que nous ne ferons demi-tour. Pas tant que je serai aux commandes. J'ai envoyé une transmission à Creuset pour leur annoncer mon choix. Si le gouvernement n'est pas d'accord, je ferai faire demi-tour au vaisseau. Et je démissionnerai s'il le faut. Mais en attendant, nous gardons le cap et restons calmes.

— Nous devrions en parler, dit Karayan. Soumettre la décision à un vote.

— Je ne veux pas étouffer tout débat, mais nous sommes dans un vaisseau spatial, pas dans une démocratie. Les épreuves commencent à peine et vous renoncez déjà ? (Vasin secoua la tête, consternée et frustrée, et elle s'énerva légèrement.) Non. Nous continuons. Que le Gardien fasse de nous ce qu'il veut, mais nous ne nous laisserons pas intimider. Nous avons tout autant le droit de nous déplacer dans l'espace qu'eux. Et tant que j'ai les mains sur le volant, nous exercerons ce droit.

Mposi toussa doucement et se leva de son siège.

— Merci, Gandhari. Et merci, Maslin, de nous avoir fait part de vos inquiétudes de la sorte. Vous en avez tout à fait le droit et nous comprenons ce que vous ressentez. C'est un moment délicat pour nous tous, peu importent nos croyances ou nos idéologies. Et je ne crains pas d'avouer que j'ai peur du Gardien. (Il tourna ses paumes vers le haut, pour mettre l'accent sur la sincérité de cet aveu.) Il faudrait être fou pour ne pas le craindre. Mais Gandhari a raison : reculer ne nous apportera rien. Pas la moindre nouvelle information. Mais si nous réussissons à quitter le système, nous acquerrons un savoir utile. Si nous échouons, si nous sommes détruits, nos amis sur Creuset en tireront des enseignements. Ils ont un autre vaisseau spatial. Cela les aidera à décider quoi en faire.

— Il n'a jamais été question d'une mission suicide, dit Peter Grave, le jeune adepte de la Seconde Chance auquel Goma avait déjà parlé.

— Non, mais il y a toujours eu des risques, répliqua Mposi. Nous les avons tous acceptés. Lorsque Nasim a allumé le moteur Chibesa, il aurait pu nous exploser à la figure. Quelles étaient les probabilités, Nasim ?

— Une sur mille, dit Caspari. Peut-être un peu plus.

— Ce n'est pas très rassurant ! Je ne parierais pas ma vie sur un lancer de dés avec une chance sur mille ! Mais c'est ce que nous avons fait en embarquant à bord de ce vaisseau. Et certains d'entre nous ne survivront pas aux cent quarante ans de saut. C'est une certitude statistique ! N'est-ce pas, Saturnin ?

Le docteur Nhamedjo sourit en réaction à la question de Mposi, mais entra dans le débat à contrecœur :

— Il y a des risques, dit-il. Mais mon équipe s'efforcera de les minimiser, et je crois que vous ne trouverez pas de personnes plus qualifiées.

— Bien, dit Mposi. Mais si nous heurtions un morceau de débris à la moitié de la vitesse de la lumière ? Notre blindage peut absorber les collisions les plus fréquentes, mais il ne nous protégera pas d'un événement inhabituel. C'est pareil pour le Gardien : c'est un risque calculé.

— Mais tôt ou tard, dit Grave, nous rencontrerons un obstacle devant lequel nous devrons reculer.

— Ce n'est pas faux, répondit Vasin avant d'attendre un instant pour bénéficier du silence qu'elle cherchait. J'ai une mission à accomplir, mais j'ai aussi un vaisseau et un équipage à protéger. Il faut toujours prendre en compte ces deux éléments. C'est ce que je fais. C'est à ça que sert un capitaine et c'est

pourquoi aucun d'entre vous n'aimerait être à ma place.

Fidèle à sa parole, Gandhari laissa tout le monde s'exprimer. Goma s'adossa à son siège et se tut, pas surprise du tout par ce qu'elle entendit. Les adeptes de la Seconde Chance étaient d'avis de faire demi-tour et d'abandonner cette expédition qui, pour eux, était une mauvaise idée depuis le départ. Évidemment, quelques nuances se dégageaient dans ce point de vue, mais l'opinion globale du groupe ne changeait pas. En revanche, tous les autres techniciens et passagers se rangeaient à peu près à l'avis de Vasin. Même si, là aussi, on percevait des variantes. Nasim Caspari était prêt à tenter une modification de trajectoire, si on l'estimait judicieux. Mposi était inflexible : ils ne devaient pas dévier d'un pouce de leur itinéraire prévu. Le docteur Nhamedjo semblait désireux de projeter une image de scrupuleuse neutralité et réitérait simplement sa déclaration antérieure affirmant que la couverture médicale était la meilleure possible.

Ru paraissait s'ennuyer ; il lui tardait que la réunion s'achève.

Les heures passèrent et le sommeil n'offrait guère de répit. Partout où allait Goma, on ne parlait que du Gardien. Il n'y avait jamais eu, depuis le départ, autant de monde dans les salles communes, les salons et les cambuses où l'on se rassemblait pour partager rumeurs et avis. Pendant ce temps, les renseignements et les analyses qui arrivaient de Creuset n'apportaient que peu de réconfort. Le gouvernement soutenait le capitaine Vasin et ce vote de confiance aurait dû faire taire Maslin Karayan. Mais les adeptes de la Seconde Chance ne se calmaient pas. Goma en surprit quelques-uns, rassemblés en groupes de deux ou trois, qui échangeaient à voix basse. Elle ne supportait pas cette effronterie, alors qu'ils auraient pu comploter à l'abri des regards.

Mais en revanche, elle était ravie d'avoir des nouvelles de Ndege.

— Je ne peux être à tes côtés, ma fille, et je le regrette beaucoup. Mais tu vas t'en sortir. J'en suis persuadée.

Comment pouvait-elle être persuadée de quoi que ce soit ? se demanda Goma.

— Quand nous avons débarqué sur Creuset, le Gardien a emporté ma mère. Quand elle est revenue, elle a dit qu'elle avait eu l'impression d'être sondée, disséquée et analysée. S'ils n'avaient pas aimé ce qu'ils avaient découvert chez Chiku verte, ils nous auraient détruits. Ils nous connaissaient alors, et ils nous connaissent toujours. J'ignore s'ils veulent notre bien ou même s'ils en ont quelque chose à faire. Mais je ne crois pas qu'ils nous craignent, pas encore. Je crois que nous pouvons leur être utiles, à un niveau qui nous échappe encore, ou que nous ne comprendrons peut-être jamais. Mais tant que cela reste ainsi, ils ne nous feront pas de mal.

Les serpents sont utiles aux hommes, se dit Goma. *Nous leur prenons leur venin. Mais cette fonction a des limites.*

Elle remercia sa mère pour ses paroles réconfortantes, lui dit de ne pas s'en faire, que le moral à bord restait bon, et que la majorité des gens était plus enthousiaste qu'apeurée, qu'approcher autant d'un des extraterrestres était une sorte d'honneur, un privilège…

Ndege comprendrait qu'elle mentait, évidemment. Mais c'était le geste qui comptait.

Des capteurs, répandus dans tout le système, renvoyaient des images du Gardien. Rien à bord du *Travertine* n'égalait la capacité de ce réseau, avec sa base très étendue, mais leurs propres instruments recevaient des images de plus en plus précises de la machine en approche. Ils les diffusaient sur les murs des salles

communes accompagnées d'une petite figure en forme de minuscule haltère qui représentait leur véritable taille par rapport au robot extraterrestre. Goma les regardait, à la fois fascinée et morose. Elle avait presque dépassé le stade de la peur. Quoi que le Gardien compte faire d'eux, le processus était déjà engagé.

Elle passa du temps dans la salle de gym, car l'exercice l'aidait à repousser les idées noires. En général, elle y était seule, car même Ru ne s'y rendait pas durant ses horaires.

Une fois, elle y découvrit Peter Grave, assis sur un vélo d'intérieur. Il finissait une séance et s'essuyait le front avec une serviette.

— Goma, dit-il en souriant. Enfin, le destin réunit de nouveau nos deux orbites.

— Le destin n'a rien à y voir, Peter. C'est juste qu'il n'y a pas assez de salles de gym dans le vaisseau.

— Cinglant.

— Je ne suis pas du genre à mettre de l'eau dans mon vin. Je veux bien être polie, mais guère plus.

Grave eut un sourire peiné.

— Si c'est ça pour vous, être polie, qu'est-ce que ça doit être quand vous faites la gueule ? Vous êtes agacée parce que Maslin a dit ce que nous pensions tous et que j'ai eu l'audace de me ranger à son avis ?

— Ça ne m'a pas du tout étonnée de votre part.

— Quoi que vous en pensiez, nous allons devoir nous entendre. J'ai discuté avec Aiyana Loring, vous savez. Puisque je suis à bord, j'aimerais au moins pouvoir assister à une de vos réunions de scientifiques. Aiyana estime que c'est une requête acceptable.

Une sorte de terreur s'empara soudain de Goma. Les réunions scientifiques étaient devenues pour elle les seuls lieux à bord où elle n'avait pas à faire preuve de diplomatie face aux adeptes de la Seconde Chance.

— La science vous intéresse, maintenant ?

— Comme tout un chacun ! Lorsque nous atteindrons Gliese 163, je veux comprendre tout aussi bien que vous les découvertes que nous ferons. Pourquoi avez-vous autant de mal à l'entendre ?

— Vous êtes avec Maslin.

— Oui.

— Tout est dit. Ça fait de vous un croyant, n'est-ce pas ?

Grave descendit du vélo et jeta sa serviette dans un orifice de nettoyage. Il remplit un verre d'eau au robinet et le but doucement avant de répondre.

— La croyance est une affaire complexe, Goma. Nous nous accordons tous les deux sur le fait que l'univers est intelligible. Mais jusqu'à quel point, c'est là que nos avis divergent. Pardonnez-moi si je vous donne l'impression de m'exprimer à votre place, mais il me semble que, pour vous, cette intelligibilité ne vise aucun but précis, qu'elle n'est qu'un heureux hasard, l'alliance aléatoire entre les lois de la physique et les limites de nos capacités sensorielles ? Nos esprits ont inventé les mathématiques et elles s'avèrent être le bon instrument – le seul, en réalité – pour comprendre quoi que ce soit ? Nous serions assez intelligents pour appréhender tout cela, mais cette intelligence ne serait pas récompensée au bout du compte ? Pas de vérité supérieure, prête à nous être dévoilée ? Pas de raison profonde, de cause ou de sagesse qui nous dépassent, aucun indice nous permettant de nous améliorer en tant qu'humains ?

Elle avait bien juré de ne pas se laisser emporter dans une discussion, mais

céda :

— Et où voulez-vous en venir ?

— Je n'accepte pas l'idée d'un univers sans raison d'être. La science est un merveilleux édifice de connaissance, magnifique dans sa cohérence. Mais elle ne peut pas être une fin en soi. Et ce n'est pas un hasard si les mathématiques décrivent aussi parfaitement le comportement de la matière, de l'énergie et des forces qui régissent notre univers. Elles vont très bien ensemble et ça ne peut être une coïncidence. Nos esprits ont reçu le cadeau de la science dans un seul but, Goma : pour nous guider vers une meilleure compréhension du véritable sens de notre propre existence.

— Elle n'a aucun sens, Peter.

Il l'examina avec une subtile indifférence.

— Croyez-vous vraiment à ce que vous dites ?

— Je suis sûre de ce que je pense, merci.

— Vous ne remettez pas en question l'incroyable lien entre les mathématiques et la phénoménologie et vous n'osez pourtant pas vous avouer que cette interdépendance pourrait avoir un sens ?

— Je n'ai pas besoin de béquilles spirituelles pour affronter la réalité.

— Moi non plus. Mais vous prétendez accepter un univers qui n'a pas de sens. Mais au plus profond de vous-même, êtes-vous sûre de comprendre ce que ça implique ?

— Je crois, oui.

— Alors, pourquoi s'embêter avec la science, si rien n'a aucun sens ?

— Pour comprendre.

— Mais il ne sert à rien de comprendre, dans ce cas. C'est un acte futile, vide de sens, comme faire du mime dans une grotte.

— Peut-être qu'il s'agit justement de comprendre. Pour que tout commence alors à avoir un sens.

Il afficha un grand sourire.

— Une vision théologique, donc. Le but implicite de l'univers serait de s'examiner lui-même.

— Je n'ai pas dit ça.

— Peut-être, reconnut Grave. Mais quelque chose vous pousse à agir ainsi. La satisfaction d'ajouter une petite pièce à l'immense puzzle, peut-être. Poser une pierre supplémentaire à la construction de la cathédrale, alors même que vous ne la verrez jamais achevée. Ou préféreriez-vous que l'on se souvienne de votre nom et qu'il se transmette de génération en génération ?

— Je me fiche de la postérité.

— Ça ne vous dérangerait pas, que vos travaux soient publiés de façon anonyme ? C'est peut-être déjà le cas ? dit-il, brusquement songeur. Non, c'est impossible, sans quoi je n'en aurais jamais entendu parler, je n'aurais pas pu les lire.

— Vous pensez connaître mes travaux ?

— Suffisamment pour être impressionné par votre probité intellectuelle.

S'il s'agissait d'un compliment, il était si équivoque qu'il irrita Goma.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

— Votre honnêteté face au pire. Vous mouriez d'envie de découvrir des preuves que le déclin cognitif des éléphants n'était pas permanent, qu'il pouvait être arrêté ou même inversé. Quoi de plus logique ? Vous avez pourtant agi de la plus noble des façons : vous avez présenté les données et les avez laissées parler.

Aucune de vos stratégies n'avait marché avec les éléphants, et vous n'avez tout de même pas essayé de le dissimuler ou de présenter le résultat sous un jour plus favorable. C'est admirable.

— Allez vous faire foutre.

Grave plissa les yeux devant sa colère, mais parut plus perplexe qu'offensé.

— Désolé : nous sommes repartis du mauvais pied ? Je ne critiquais pas vos travaux, j'en faisais l'éloge.

— Arrêtez un peu. Vous saviez très bien ce que vous faisiez.

Grave arborait un sourire innocent.

— Ah bon ?

— Vous me rappeliez la réalité, en tout cas ce que vous croyez être la réalité. Ça vous fait plaisir, n'est-ce pas ? Regardez-vous. Vous arrivez à peine à contenir votre joie à l'idée que les Tantors ne reviendront pas. Ils représentaient une insulte à votre vision des choses, parce qu'ils osaient déplacer l'humanité du centre de l'univers. Quelle connerie. Ils étaient formidables, magnifiques, et offraient une nouvelle possibilité ; mais vous avez du mal à le supporter.

— J'ai l'impression que l'on va s'entendre merveilleusement. (Son sourire fut enfin remplacé par une légère expression de tristesse et de résignation.) Je sais que vous ne partagez pas les idées de Maslin et je ne vous en veux pas pour ça. Mais la plupart d'entre nous essaient de comprendre les deux points de vue. (Il se passa une main dans les cheveux et les repoussa de son front luisant.) Vous connaissez bien les autres ?

— Pourquoi cette question ?

— Elle est légitime, dit-il, les paupières luisantes de sueur. La nature humaine tend à diviser les gens en groupes et collectifs, mais on se fait parfois des idées fausses. La délégation de la Seconde Chance a été formée à la dernière minute, suite à de nombreux désaccords et compromis. Nous sommes douze et vous pensez que nous sommes tous pareils, mais j'ai l'impression de vous connaître presque aussi bien que je connais certains de mes collègues. D'un autre côté, nous nous sentons parfois assiégés et nous nous disons alors que vous pensez tous exactement la même chose. J'imagine que ce n'est pas vrai non plus. Nous sommes tous humains, chacun d'entre nous. Heureusement qu'il y a votre oncle. Mposi est vraiment quelqu'un de bien : nous l'aimons tous.

— J'en suis ravie.

— Bon, tant pis. J'essayais de faire la paix ; je m'étais dit qu'un petit discours intellectuel vous parlerait. Je peux vous confier un secret ? Il n'y a aucune chance pour que Vasin change d'avis, et Maslin le sait bien. Il a donné son point de vue et maintenant, il va la suivre dans son choix.

— D'accord, dit doucement Goma comme si elle devait peser chaque mot. Nous ne serons jamais amis, vous et moi. Vos potes ont ruiné la vie de ma mère et vous vous êtes donné beaucoup de mal pour venir ici gâcher la mienne. Collectivement, je veux dire, avec votre idéologie débile, répressive, rétrograde et antiscientifique. Mais je dois partager ce vaisseau avec vous.

— Si nous prenions tous les deux le temps, Goma, je suis sûr que nous nous trouverions plus de points communs que de différences. Mais le Gardien a au moins un bon côté. Il nous rassemble sur un point essentiel.

— Lequel ?

— Nous sommes tous aussi terrifiés les uns que les autres.

Ils pouvaient désormais le voir de leurs propres yeux. Goma avait appris la

nouvelle quarante-cinq heures plus tôt ; il en restait cinq, selon les prévisions, avant que le Gardien soit sur eux.

Ils se pressaient aux fenêtres, les lumières baissées. Il approchait sur une trajectoire presque parallèle, mais ne se déplaçait pas de la manière dont ils auraient pu s'y attendre – avec l'extrémité pointue ou arrondie dans le sens de la marche – mais sur le côté, montrant le plus profond dédain à l'égard des notions humaines et sensées de physique et de propulsion. Et lorsque la distance se réduisit à des dizaines de milliers de kilomètres – la taille d'un monde – le Gardien les contourna avec la terrible lenteur d'une meule. Une lumière bleue s'échappait des fentes dans le revêtement aux allures de pomme de pin ainsi que de l'ouverture d'où partait généralement le signal, à son extrémité la plus large. Elle baissa d'intensité juste avant de balayer le *Travertine* puis elle recommença à briller à l'autre bout du vaisseau.

Personne ne dormait et on avait remis à plus tard les corvées d'entretien les plus essentielles. On avait du mal à manger, ou à parler d'autre chose que de cette présence dont on ne pouvait pas ne pas tenir compte, là-dehors.

Goma se rendait dans la cabine de Mposi lorsqu'elle perçut des voix provenant de derrière la porte. Elle reconnut celles de deux hommes d'un certain âge. Il ne s'agissait pas d'une dispute féroce, mais elle n'avait jamais entendu de discussion aussi animée à bord du *Travertine*. Elle envisagea de faire demi-tour, mais l'envie de continuer l'emporta et elle frappa à la porte sans ménagement, jusqu'à ce que Mposi réponde.

— Ah ! Goma. Maslin et moi étions simplement en train de…

Mais son oncle ne termina pas sa phrase. Il devait sans doute se douter qu'aucune explication ne la calmerait.

— De quoi parliez-vous ? demanda Goma, sur le seuil.

— Ce n'est pas trop tard, dit Karayan, vêtu de son habit de cérémonie habituel. Il nous reste encore quelques heures. Un geste de notre part, un petit changement de trajectoire, cela pourrait suffire.

— Il me semble, dit Goma, que le capitaine Vasin a pris sa décision.

— Et vous l'approuvez, sans nul doute.

— Je suis d'avis de faire ce pour quoi nous sommes venus, c'est-à-dire partir dans l'espace. Vous pensiez convaincre Mposi, Maslin ?

— C'est à votre oncle de choisir.

— Je crois que mon oncle sait ce qui est le mieux. Pourquoi parles-tu à ces gens, Mposi ? Ils ont obtenu ce qu'ils voulaient : ils sont sur le vaisseau. Inutile de leur en donner plus.

— Désolé de vous déranger, dit Karayan en s'adressant à Mposi. Et désolé que votre nièce préfère les désaccords et les querelles intestines à la coopération et au progrès mutuel. Mais elle est jeune. On ne peut pas trop attendre de quelqu'un qui a si peu d'expérience. (Des traits de son visage bougèrent sous sa barbe : un sourire, peut-être.) Vous voulez bien transmettre mes amitiés à Gandhari, Mposi ?

— Bien sûr.

— C'est très gentil de votre part.

Une fois l'adepte de la Seconde Chance parti, Mposi ne prit la parole qu'après un long silence gênant.

— Il a tout à fait le droit de me parler, Goma. Inutile de prendre un ton aussi hostile. Il est passionné. Comme tout le monde.

— Vous vous disputiez.

— Nous parlions franchement. C'est un privilège de l'âge. (Il parut

brusquement épuisé.) Oh ! ma petite. Tu es la dernière personne avec qui j'ai envie de me battre. (Il lui fit signe d'entrer dans la cabine.) Tu veux du chai ? Je pense que nous en avons bien besoin.

— J'étais en colère, je suis désolée. Mais… je ne les aime vraiment pas.

Mposi ferma la porte pour les isoler du reste du vaisseau.

— Aucun d'eux ?

— Sans exception. Ils ont choisi leur idéologie ; je suis libre d'adopter la mienne, moi aussi.

— Nous ne pourrons pas rester ennemis avec eux pendant tout le trajet, Goma. Tôt ou tard, nous allons devoir accomplir un miracle et vivre en bonne intelligence. Ils ont aussi peur de nous que le contraire ! Et Maslin ne possède pas l'autorité que tu imagines. Sa désignation a été controversée, même dans les cercles de la Seconde Chance. Il connaît à peine certains de ses adeptes, et plusieurs d'entre eux ont fortement critiqué sa nomination. Quant à sa rhétorique ? Il est obligé d'agir ainsi pour faire étalage de sa force au sein de la délégation. Mais en tête à tête, il est tout à fait raisonnable et ouvert à la discussion.

Goma s'installa dans le siège réservé par Mposi à ses visiteurs.

— On ne dirait pas.

— Je ne l'aurais jamais laissé entrer dans ma cabine si je n'avais pas confiance en lui, Goma. Bref, nous avons beaucoup de choses à nous dire. Je peux te poser une question ?

Mposi s'affairait dans la cuisine et faisait bouillir de l'eau pour le chai, alors même qu'elle n'en voulait pas.

— Ça dépend.

— C'est à propos de Peter Grave. Tu le connais ?

— Oui, nous avons discuté une ou deux fois.

Elle observa la pièce et examina comment Mposi l'avait personnalisée. Elle était légèrement plus petite que la sienne, mais Mposi y vivait seul. Elle remarqua les deux éléphants, l'autre paire que Ndege avait voulu qu'ils emportent. Goma possédait la matriarche et un jeune ; Mposi le mâle et un autre jeune.

— Que penses-tu de lui ?

— C'est un adepte de la Seconde Chance. Tout est dit.

— Ils ne sont pas tous pareils, Goma. Il y a des pragmatiques, des têtes brûlées et des fanatiques, comme dans tous les groupes. Tu connais bien Maslin ?

— Pas vraiment, pourquoi ?

— Il a été malade, autrefois, et je lui ai rendu un petit service. Il ne l'a jamais oublié. Dans le fond, derrière ses fanfaronnades, il est honnête. Et il partage nos doutes et nos craintes. Le plus étrange, c'est que Maslin est venu *me* demander ce que *je* sais sur Peter Grave. Pourquoi viendrait-il me poser des questions sur ses propres adeptes ?

— Comme tu l'as dit, ils ne se connaissent pas tous très bien.

Le chai était prêt. Il posa une tasse devant Goma et s'installa dans son siège.

— J'ai une position un peu inhabituelle sur ce vaisseau. Le capitaine n'est pas une politicienne et c'est justement parce qu'elle n'est pas des nôtres qu'elle ne possède pas de liens forts avec les structures politiques de Creuset. Mais c'est mon cas et ça fait de moi l'interlocuteur naturel, pourrait-on dire, pour ces amis et collègues préoccupés par notre bien-être commun. (Mposi versa du miel, provenant de ses précieuses rations personnelles, dans leurs tasses.) Lorsqu'il est question de renseignements… d'informations nous concernant, nous et notre

expédition, c'est moi que l'on vient voir. Et nous avons de nouvelles informations, Goma. Ce Gardien n'est pas ma préoccupation immédiate. Pour le dire autrement, je suis obligé de me projeter au-delà. Une menace plus forte pèse sur nous.

— Quel genre de menace ?

— On pourrait parler d'un plan de sabotage, même si c'est plus compliqué que ça.

Pendant quelques secondes, Goma resta bouche bée. Elle avait passé suffisamment de temps avec son oncle pour savoir s'il la faisait marcher ou s'il était sérieux. Dans le cas présent, il ne plaisantait pas du tout.

— Vraiment ? demanda-t-elle. Un véritable sabotage : une menace physique sur le vaisseau ?

— D'après mes sources sur Creuset, nous transportons quelque chose qui ne devrait pas être à bord. Une arme, peut-être, embarquée en douce en même temps que la cargaison. On aurait facilement pu la dissimuler parmi les milliers de tonnes d'équipement et de provisions, dont nous ignorons, pour la plupart, à quoi elles servent. Et par voie de conséquence, quelqu'un – voire plusieurs personnes – a les moyens d'utiliser cette arme. Ou peut-être que *nous* sommes l'arme, sans le savoir. Cette crise nous a mis sous pression. Mais c'est la période parfaite pour observer les réactions de chacun. J'en ai sans doute trop dit. J'en ai trop dit ?

— Aucune idée, répondit Goma, toujours perturbée. Pourquoi embarquer une arme ? Dans quel but ?

— Tout le monde n'a pas toujours apprécié l'expédition.

— Tu parles de Maslin et de ses tarés ?

— Peut-être.

Mais la réponse de Mposi ne le lui confirma pas vraiment.

— Que sais-tu ?

— J'en sais assez pour avoir du mal à dormir. Comme tu peux t'en douter, je dois rester très très prudent. Un mot de travers, un soupçon de trop et tout pourrait mal tourner.

— Tu en as parlé à Gandhari ?

— Pas encore. D'après ce que je sais, elle n'est pas au courant et elle a assez de soucis pour le moment. Lorsque j'aurai des réponses définitives, j'irai la voir.

— Alors, qui est au jus ?

— Toi, déjà. Tu es ma deuxième paire d'yeux et d'oreilles, Goma, mais je ne veux surtout pas que tu fasses quelque chose qui sorte de l'ordinaire ou que tu changes tes habitudes. Continue à agir normalement.

— Avec ce truc, là-dehors ?

— Tu m'as compris. Mais sois attentive, observe les autres, et pas uniquement les candidats les plus évidents. Si tu vois ou entends quelque chose qui te semble pouvoir m'intéresser… Eh bien, mon chai n'est peut-être pas très bon, mais ma porte est toujours ouverte.

— Et Ru ? questionna Goma. Je peux lui dire ?

— C'est sans doute trop en demander à une Akinya, de garder un secret, dit Mposi. Ta mère n'y est jamais arrivée. Mais je préférerais que tu gardes ça pour toi, pour le moment.

La machine extraterrestre s'était enfin tournée dans la même direction que le vaisseau et suivait précisément la même trajectoire, à la même vitesse. Goma avait envie d'agir et elle savait qu'elle n'était pas la seule dans ce cas. Son instinct

la poussait à parler, à négocier, à proposer des explications. À le supplier d'être clément, à prier pour être sauvés. Mais à quoi bon tenter de communiquer après toutes ces années d'échec et de silence ? Parlementer avec les Gardiens revenait à négocier avec une pierre, ou un immense système météo indifférent.

Devant une fenêtre, elle regardait l'extérieur depuis de longues minutes, en silence, perdue dans ses pensées, lorsque Peter Grave se manifesta.

— Il vous fait peur ?

Agacée d'être tirée de sa contemplation, elle s'efforça de rester polie avec l'adepte de la Seconde Chance.

— Le contraire serait étonnant. Cette civilisation de machines extraterrestres est sans doute dans l'espace depuis une époque où nous ne connaissions ni les outils ni le langage. Ils pourraient détruire toute notre culture en un après-midi si nous faisions quelque chose de travers. Nous ignorons ce qu'ils veulent et ce qu'ils pensent vraiment de nous. Et ils reviennent, nous hantant comme s'il s'agissait du jugement dernier. Non, vraiment, pourquoi devrais-je avoir peur ?

— Je suis entièrement d'accord. Et peut-être que, comme vous dites, le jour du jugement dernier est enfin arrivé. Personne dans ce système n'a envoyé un tel vaisseau, aussi rapide que le *Travertine*, depuis des décennies. Peut-être que nous avons dépassé les bornes, à leurs yeux ? Un algorithme réagit chez eux, ils prennent une décision et hop ! Adieu les singes ?

— Vous aimeriez que ça se produise ?

— Vous croyez ça ?

— Au moins, vous pourriez dire que vous aviez raison depuis le début.

— Je n'en tirerais aucun réconfort. Et vous ? Vous pensez mériter un traitement de faveur grâce aux liens entre votre grand-mère et les Gardiens ? Votre mère devait le croire lorsqu'elle s'est mise à fouiner dans les secrets de Mandala.

— Pour commencer, dit Goma en essayant de ne pas hausser le ton, elle ne fouinait pas. Elle conduisait des recherches scientifiques cohérentes basées sur un progrès théorique important dans la compréhension de la grammaire de Mandala. Et ensuite, je n'ai aucune envie de me lancer dans une discussion sur ma famille.

— Ah ! et moi qui croyais que nous avions tourné la page.

— Vous pouvez toujours rêver.

— Quoi que vous pensiez de moi, j'admire vraiment ce que votre grand-mère a fait pour nous. Comme nous tous : tous les humains de Creuset. Le calvaire de Chiku…

— N'en faites pas une martyre, elle mérite mieux que ça.

— Vous en parlez comme si elle était encore vivante.

— Personne n'a prouvé le contraire.

— Quelqu'un nous a envoyé ce message. Je peux comprendre que vous espériez qu'il ait un rapport avec votre famille. Mais cela *fait* vraiment très longtemps, Goma.

— Et alors ?

— Je sais que beaucoup d'entre nous étaient vivants lors du premier atterrissage, mais votre grand-mère était déjà vieille. (Pendant quelques secondes, Grave examina la machine extraterrestre dont la sainte lueur bleue vint lui frapper le visage. Si la pièce n'avait pas été si sombre, elle n'aurait jamais supporté de se trouver si près de lui.) J'espère toutefois que vous obtiendrez des réponses. J'étais sérieux lors de notre première discussion. J'ai le plus grand respect pour vos travaux.

— C'est ça.

— Croyez-moi, Goma, tout n'est pas aussi simple que vous le pensez. Nos sentiments envers les éléphants sont bien plus complexes que vous l'imaginez. Nous regrettons qu'ils aient vu le jour, l'erreur qu'ils représentaient, mais nous pleurons également leur disparition.

— Vous détestez le péché, mais pas le pécheur ?

— On peut le dire ainsi. Ce fut un jour terrible, en tout cas, une tache dans notre histoire commune. Mais le châtiment de Mandala aurait pu être bien plus terrible.

— Vous croyez qu'il s'agit de châtiment ? Que Mandala a agi, je ne sais comment, *contre* les Tantors ?

— Nous ne pouvons nous baser que sur les faits, répondit Grave. Mandala a été provoqué. Il a réagi et les éléphants évolués ont cessé d'exister. Je n'en tire aucune conclusion. À chacun de se faire une idée.

— J'ai changé d'avis, dit Goma après un instant de silence. Je commençais à croire que je pourrais supporter d'être dans la même pièce que vous, et donc dans le même vaisseau. Mais je me trompais.

— Et je suis désolé que nous ne parvenions pas à trouver de terrain d'entente.

— N'y comptez pas. C'est impossible.

Tandis qu'elle parlait, la lueur bleue devint bien plus forte. Ils eurent à peine le temps de réagir, à peine le temps de prendre une inspiration. Goma eut l'impression, rien de plus, que les ouvertures dans les plaques blindées du Gardien s'écartaient, à la façon dont le fait une pomme de pin avec le temps, laissant davantage de sa lumière bleue intérieure se propager dans l'espace. Puis elle s'évanouit : pas seulement la lueur azur, mais la machine extraterrestre tout entière.

Elle avait disparu, tout simplement.

Chapitre 12

Kanu était perturbé. Pendant que Nissa dormait, son vaisseau se pilotait tout seul et lui allait d'une fenêtre à l'autre pour observer son reflet – l'éclairage de la cabine était feutré, mais pas inexistant – et tenter de se convaincre qu'il n'avait pas encore sombré dans la folie. Les vitres lui renvoyaient le visage d'un homme très préoccupé, au regard désespérément inquisiteur, comme si le reflet attendait des réponses de celui qui était sans doute le dernier à pouvoir lui en fournir.

Il pensait à ce qui lui était arrivé sur Mars et à tout ce qu'il avait traversé depuis : la mort de ses collègues, son propre rétablissement, la fin de sa carrière politique. Il y avait de quoi être perturbé ; il avait perdu toutes ses certitudes. Mais ce n'était pas tout, et il avait beau essayer de rationaliser, il ne parvenait pas à s'expliquer son rêve. Il ne connaissait pas le nom du vaisseau avant que son ex-femme le lui révèle. Comment avait-il pu en rêver de façon prémonitoire sur Mars, alors qu'il n'avait pas la moindre intention de recontacter Nissa Mbaye ?

Il tentait de se convaincre qu'il s'agissait d'une coïncidence. Ses rêves contenaient des symboles aléatoires, produits absurdes de son inconscient, et ils avaient pris, par hasard, un sens incroyable depuis qu'il connaissait le nom de l'appareil. Si le vaisseau avait été baptisé autrement, il n'aurait jamais repensé à ces rêves où il jouait aux échecs contre Swift sur une mer agitée.

Mais cette explication ne suffisait pas. Il sentait que le lien symbolique avait une signification, qu'il s'agissait d'un véritable présage. Comme il ne croyait pas à la prémonition, il ne lui restait qu'une possibilité, encore plus difficile à avaler : il devait déjà connaître l'existence du navire de Nissa avant même de quitter Mars.

Et il ne se rappelait pourtant pas avoir pensé à elle, et encore moins avoir appris le nom de son appareil. Avait-il pu songer à Nissa et à son vaisseau puis, on ne sait comment, l'oublier ?

Il repensa à Lisbonne, à cet instant de surprise lorsqu'il avait d'abord reconnu sa voix, puis son visage. Ce souvenir était bien plus proche que celui, confus et épisodique, de Mars. Il revoyait la lumière du soleil dans la galerie, les regards des étudiants rassemblés autour de Nissa, leurs coups de crayon. Il se remémorait la texture exacte des pâtisseries qu'ils avaient mangées dans le café à l'étage, une fois remis du choc de leur rencontre. Une véritable surprise qui l'avait désarçonné.

Mais quelque chose n'allait pas.

Il restait l'étrange coïncidence de leurs retrouvailles. On croisait parfois des gens par hasard, en effet. Mais s'intéresser subitement à l'œuvre de sa grand-mère et tomber aussitôt sur Nissa lors de sa première visite d'exposition ? Jusqu'ici, il s'était résolu à mettre cela sur le compte du destin, mais était-il possible que leur rencontre ait été délibérée ?

Kanu se détourna de son reflet. Il n'y trouvait aucune réponse. Il ne parvenait qu'à s'enfoncer un peu plus dans une spirale infernale de paranoïa et de doute. Il devait se faire confiance. Il n'avait jamais eu aucune arrière-pensée.

Il en était certain.

Ses mouvements réveillèrent Nissa. Il essayait d'être aussi silencieux que possible, mais la présence d'un autre être humain dans son vaisseau devait perturber son sommeil.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en posant une main douce sur sa joue. Tu transpires comme si tu avais de la fièvre. Tu veux que je baisse la température de la cabine ?

— Non, ça va.

— Quelque chose te tracasse. Tu as fait un cauchemar ? Après ce que tu as vécu, ce ne serait pas étonnant, Kanu.

— Tout va bien.

Ils passèrent sur le pont. Nissa prépara du chocolat chaud et insista pour que Kanu se change les idées avant de retourner au lit. Elle mit de la musique, un vieil enregistrement de Toumani Diabaté qu'elle savait être un des préférés de Kanu. Avec les lumières de la cabine de nouveau rallumées, les couleurs brillantes et les symboles des écrans de données et de navigation ainsi que les cadences carillonnantes et rassurantes de la musique, il sentit les rêves s'éloigner. Il était simplement ébranlé, rien de plus. Et il en avait bien le droit, après tout.

— Nous devrions rentrer à Lisbonne, dit Nissa.

— Maintenant ?

— Enfin, quand nous aurons fini.

— Je croyais que tu en avais marre de cette ville, après l'exposition.

— J'avoue que j'en avais assez de faire la leçon tous les jours à des étudiants, mais il en faudrait plus que ça pour me dégoûter de Lisbonne.

— J'aime aussi la ville. C'est presque un deuxième foyer pour les Akinya.

Ils papotèrent de tout et de rien, Nissa orientant délibérément la conversation loin de tout ce qui pourrait lui rappeler Mars ou ses récentes expériences. Ils parlèrent de leurs cafés et restaurants préférés, des prix de l'immobilier dans plusieurs quartiers, se demandèrent s'il valait mieux louer ou acheter, tout en fonçant à travers le système solaire à bord d'un vaisseau spatial, petite flèche d'ingéniosité, bercés par de la musique datant de six siècles.

Kanu se sentit mieux. Il s'interrogea : n'avait-elle pas glissé un barbiturique léger dans le chocolat ? Peut-être.

Mais quand il se remit à rêver, rien n'avait changé.

Il était dans une salle blanche, allongé sur le dos sur une table d'opération. Il le savait parce qu'il voyait son propre corps de l'extérieur, sa propre silhouette étendue sur la surface stérile de la table ellipsoïdale. Il était cerné par un ensemble d'équipements chirurgicaux, blancs eux aussi, clairement médicaux, mais dont les fonctions lui échappaient. Certains, articulés, appuyaient des blocs incurvés contre son corps abîmé tandis que d'autres s'enfonçaient dans sa chair et à travers les horribles plaies à vif. Les machines se déplaçaient avec précision, dans une certaine urgence, mais sans précipitation. Elles se collaient aux blessures et il percevait parfois le craquement ou l'éclat de la cautérisation. Autour de la salle, des murs diffusaient des diagrammes d'anatomie humaine, en noir et blanc, dessinés à l'encre et annotés à la main en latin, à une vitesse vertigineuse.

Autour de cet encerclement, il y avait d'autres machines, de formes et de tailles diverses, ainsi que des tuyaux et des tubes, blanc sur blanc. Une autre rangée de machines, derrière la deuxième, possédait des formes humaines, mais

pas de traits distinctifs. Elles ressemblaient à des bonshommes de neige un peu trop fins. Kanu comprit que son point de vue devait provenir d'une de ces silhouettes debout. Il était parmi elles et observait son propre corps.

Il n'avait jamais posé trop de questions à Swift à propos de la gravité exacte de ses blessures, et lorsque les médecins humains avaient enfin pu l'examiner, ils avaient peiné à déterminer son état initial. Par endroits, les traces de chirurgie des robots étaient visibles. À d'autres, on aurait eu du mal à dire qu'il avait été opéré.

Mais Kanu se voyait désormais, et les restes humains sur cette table d'opération lui donnaient envie de hurler. C'était pire, bien pire, que tout ce qu'il avait pu imaginer.

Une voix lança :

— Seuil de la conscience.

Une autre :

— Inhiber les échanges commissuraux.

Une troisième :

— Inhibés.

La deuxième :

— Il ne doit pas se réveiller avant que ce soit fini.

Il s'aperçut que la deuxième était la sienne. Et il ne parlait pas une langue, en tout cas pas humaine, mais pratiquait plutôt une transmission rapide de symboles qui avaient les mêmes fonctions de communication.

« Seuil de la conscience. » Encore un peu et il irait de nouveau mieux, ou en tout cas assez bien pour qu'on lui parle comme à un humain.

Il baissa les yeux sur son avant-bras blanc. Le matériau vierge de son anatomie prit de la texture, de la forme, de la couleur. Il se transforma en tissu et en chair : une main et une manche, le vêtement d'un homme de la fin du XVIIIe siècle.

— Quelque chose ne va pas chez moi, dit Kanu à Nissa pendant qu'ils prenaient le petit déjeuner, en mangeant un pamplemousse dans un saladier, les moteurs les propulsant à un *g*.

— Tu fais des cauchemars ? Ça me paraît normal.

— Ce ne sont pas de simples cauchemars. Depuis que je suis rentré de Mars, rien ne tourne rond. Au début, je croyais que ça allait, mais je me trompais. Je me sens à cran, décalé. Tu as déjà eu des impressions de déjà-vu ?

— Une fois, mais il me semble que ça m'était déjà arrivé avant. Désolé, je vois bien que quelque chose te tracasse.

— Je ne sais pas quoi. Mais ça empire depuis Tanger. Une sorte de sensation perpétuelle de… terreur, de bouleversement, de prémonition.

— De prémonition ? Tu es sérieux, Kanu ?

— Tout à fait. Et puis il y a ces rêves. Je ne suis pas du genre à accorder trop d'importance à ces choses-là, Nissa, mais j'ai fait un rêve qui m'a prédit le nom de ce vaisseau. C'était déjà bizarre, et je n'ai pas réussi à trouver d'explication. Mais maintenant, j'ai des flash-back qui me ramènent à la période où j'étais blessé.

— Tu étais plus que blessé, Kanu. Comment peux-tu avoir des flash-back d'une période où tu étais mort ?

— Je ne sais pas. Mais ils sont saisissants, très détaillés, et je ne les vis pas de mon propre point de vue. Je me vois pendant qu'on m'opère, avec des machines

tout autour qui débattent de mon état de conscience. J'ai déjà fait des cauchemars, mais jamais comme ça. Je ne me suis jamais vu de l'extérieur, à peine conscient sur une table.

— D'accord. Je vois ce qui t'embête. Et c'est compréhensible. Mais ce ne sont que des rêves.

— J'ai peur qu'il s'agisse de symptômes. Cette sensation de ne pas être dans mon propre corps, c'est peut-être une façon de m'indiquer qu'il y a un problème avec mes connexions synaptiques ? que mon rapport à mon identité ne fonctionne pas correctement ?

— Rien d'étonnant à ce que tu te sentes un peu bizarre, après tout ce que tu as traversé. Tu as perdu des amis et des collègues sur Mars ; puis ton travail et la confiance de personnes importantes à tes yeux. Normal que tu aies changé, Kanu, tu ne serais pas humain sinon. Quand je t'ai rencontré à Lisbonne…

— Justement, puisqu'on parle de Lisbonne. Nous nous sommes croisés par hasard. Tu ne trouves pas ça étrange ?

— Les coïncidences ne sont pas rares. Tu as décidé de t'intéresser à l'œuvre de ta grand-mère et je suis une des meilleures expertes de son travail, nos chemins devaient forcément se croiser.

— Durant notre mariage, est-ce que j'ai montré le moindre intérêt pour Sunday ?

— Les gens changent. Surtout après un événement traumatique.

Kanu resta silencieux. Il voulait accepter sa version, la douce plausibilité du récit proposé.

— J'espère que c'est ça.

— Plus tu vas y penser, plus tu vas trouver tout ça bizarre. Tu réfléchis trop, l'aquatique.

— Tu peux parler.

— Je ne suis pas rongée par l'introspection et le doute. Écoute, une aventure te fera du bien. Nous allons sur Europe ! Nous avons l'autorisation de la Consolidation pour atterrir sur la glace et tenter de rencontrer les Royaux ! C'est dingue, non ? Laisse-toi aller, Kanu. Tu vas bien t'amuser.

Il sourit sagement, même si elle n'avait en rien calmé ses doutes.

— J'essaierai.

Nissa emporta le bol du petit déjeuner.

— Je comptais pousser un peu les moteurs, mais ça peut encore attendre. Tu as besoin de te changer les idées.

La transmission arriva sur une fréquence civile et un protocole de cryptage banal, sans rien précisant une quelconque origine diplomatique. Elle était destinée à la *Chute du Chevalier*, mais, en dehors de ça, dépourvue du moindre indice sur sa provenance ou son but.

Nissa l'accepta, se disant sans doute qu'il s'agissait d'un ami ou d'un collègue qui cherchait à la contacter, peut-être à propos de son travail de conservatrice. Mais elle se retrouva face à un homme qu'elle ne connaissait pas, doté d'un air autoritaire que seul conférait un poste haut placé. Aussi gris et sérieux qu'une statue, il paraissait épuisé, comme s'il avait affronté une tempête.

— Je m'appelle Evgueni Korsakov, expliqua l'homme en insistant sur les syllabes de son nom, lorsque Nissa établit la communication. J'étais un ami… un collègue… de Kanu Akinya. Nous étions tous les deux sur Mars et avons été blessés dans l'attentat terroriste. Je voulais prendre des nouvelles.

Nissa transmit la requête à Kanu pendant que sa réponse – oui, il était bien avec elle – repartait lentement vers son interlocuteur.

— J'ai bien fait ? Il prétend te connaître de Mars.

— C'est vrai, dit Kanu, saisi par une crainte qu'il n'arrivait pas à définir précisément. Il a aussi été en grande partie responsable de la fin de ma carrière.

— Tu la dois surtout à ton accident, il me semble.

— Peut-être, mais Korsakov a été le premier à émettre l'idée que j'avais été infecté par mon expérience. Pourquoi a-t-il fallu que, d'entre tous, ce soit *lui* qui survive ? (Mais la nature peu charitable de ce sentiment lui laissa un goût amer dans la bouche. Dalal, Lucien… ils méritaient mieux de sa part.) Désolé, tu as bien fait de prendre la communication et tu peux être sûre que Korsakov savait déjà que j'étais ici, avant même que tu le lui confirmes.

— Tu ne l'aimes pas ? demanda Nissa.

— Il n'est pas méchant, mais nous n'étions pas dans le même camp. Nous n'avons jamais trouvé de terrain d'entente.

— Il paraissait agité.

— C'est ce qui m'inquiète.

Mais lorsque Korsakov s'adressa directement à Kanu, il lui parut sincère.

— J'espère que je ne me suis pas immiscé dans votre vie privée en remontant jusqu'à vous à bord du vaisseau de Nissa Mbaye, dit l'homme. C'était facile, toutes les infos étaient publiques : Nissa a dû donner le nom des passagers dans son plan de vol.

— Évidemment, chuchota Kanu sans exprimer ce qu'il pensait vraiment.

— Je suis vraiment ravi de vous voir ainsi, Kanu. Après Mars, nous craignions le pire. Certes, vous aviez survécu grâce aux robots… mais vous deviez aussi reprendre goût à la vie. Rien n'était garanti. On m'a rapporté ce que vous avez fait pour la famille de Dalal. En vérité, je pensais que vous resteriez plus longtemps sur Terre. Je croyais que vous en aviez assez des voyages spatiaux.

Kanu eut un sourire crispé avant de répondre :

— Merci, Evgueni. Je suis content de vous revoir et de savoir que vous allez bien. Votre sollicitude me touche. Quant aux Dalal, c'était la moindre des choses. D'après le décalage temporel, vous devez être sur la Lune. Il faudrait que je vous rende visite un jour. Ce serait bien.

Il espérait que cela mettrait fin à la conversation, mais Korsakov n'en avait pas fini avec lui.

— Bien entendu, vous seriez le bienvenu sur la Lune – comme partout ailleurs dans l'espace souverain des NUO, d'ailleurs. Votre plan de vol m'indique que vous vous rendez sur Europe, ce qui est pour le moins inhabituel. Il est très difficile d'en obtenir la permission. Puis-je vous demander la raison de votre voyage ?

— Il s'agit d'art, répondit Kanu aussi succinctement qu'il l'osa avant de sourire de nouveau. Bien, Evgueni, c'est très aimable de votre part de m'avoir cherché. Et je vous contacterai sans faute à mon retour.

— Je vous ai à l'œil, désormais, dit Korsakov d'un ton apparemment amical. Vous ne vous échapperez plus, Kanu, mon vieil ami.

Une fois la conversation terminée, Kanu se tourna vers Nissa qui flottait face à lui, en tailleur.

— C'était quoi, ça ?

— Si je savais.

— Pourquoi s'intéresse-t-il à ce que tu fais maintenant ? Puisque c'est lui qui

t’a viré de l’ambassade, il a bien eu ce qu’il voulait, non ?

— Je ne crois pas qu’Evgueni soit totalement satisfait de mon comportement.

— En quoi ça le regarde ?

— Aucune idée. C’est très étrange.

— Si seulement il n’y avait que ça. Tu as dit qu’il était sur la Lune ?

Kanu acquiesça :

— Il ne l’a pas confirmé, mais d’après le décalage temporel, oui. Pourquoi, tu as une autre position ?

— La *Chute du Chevalier* est plus maligne qu’il le pensait. Ce décalage était bidon. Le signal a rebondi sur une dizaine de miroirs, mais j’ai tout de même réussi à remonter à son véritable point d’origine. C’est un vaisseau, un appareil de sécurité de la Consolidation, et il est bien plus près de nous que de la Lune.

— Ça n’a aucun sens. Evgueni était l’ambassadeur des Nations unies orbitales, pas de la Consolidation.

— Alors, dans ce cas, tu n’es pas le seul à démarrer un nouveau chapitre de ta vie.

Au-delà de l’orbite de Mars, ils passèrent à portée visuelle d’un Gardien. Kanu se demanda si Nissa avait modifié leur trajectoire dans cette optique, pour le frisson d’une rencontre rapprochée, histoire de détourner leurs pensées de l’énigme du vaisseau de la Consolidation, voire pour lui faire oublier ses rêves agités.

— Le moratoire est débile, dit-elle. Regarde-moi la taille de ce truc, la puissance qu’il doit renfermer. Si le Gardien ne voulait pas que nous nous déplacions dans des vaisseaux spatiaux, tu crois vraiment que nous pourrions ?

— Ils font peur aux gens, dit Kanu tandis que les caméras de la *Chute du Chevalier* leur offraient une image de plus en plus nette de la machine extraterrestre. Peut-être qu’il vaut mieux éviter de les provoquer avant d’en savoir un peu plus sur leurs intentions.

— Si ça se trouve, ils ne feront jamais rien et vont se contenter de rester là, dans notre système solaire, comme des rochers, pendant que l’on meurt d’ennui en attendant qu’ils agissent.

Le Gardien était une pomme de pin d’un millier de kilomètres, aux facettes noires se chevauchant autour d’un noyau mystérieux de lueur bleue. Il y en avait onze dans le système solaire terrestre ; certains en orbite autour de planètes, d’autres flottant dans l’espace. De temps à autre, ils se déplaçaient, changeaient d’orientation ou de position. Ils tournaient comme des girouettes et passaient d’une orbite à l’autre en silence, défiant ainsi la physique humaine étriquée. Parfois, un rayon de lumière bleue passait d’un Gardien à un autre, ou traversait le système solaire tout entier.

Ils n’avaient jamais communiqué avec les puissances humaines. On ne pouvait qu’émettre des hypothèses angoissées sur ce qu’ils voulaient, ce qu’ils autorisaient ou interdisaient. On savait simplement qu’ils étaient là pour une bonne raison, observer l’humanité et peut-être porter un jugement sur elle, dans un second temps.

Kanu se sentit soulagé lorsque leur trajectoire les éloigna du Gardien.

— Il vaut toujours mieux passer assez loin, dit-il comme s’il estimait devoir justifier son appréhension.

— Tes amis sur Mars étaient du même avis ?

— Mes amis sur Mars étaient trois êtres humains, dont deux sont morts. Tu

viens de rencontrer le troisième. (Mais il n'aurait pas dû répondre de façon si sévère à son innocente question.) J'avais de bonnes relations avec les machines, grâce à Swift. Ce sont justement ces liens qu'Evgueni Korsakov me reprochait : il pensait que je trahissais ma propre espèce.

— Plutôt extrême. Mais nous en ignorons tellement sur les robots martiens. Comment savoir ce qu'ils mijotent vraiment ? Comment être sûrs qu'ils ne sont pas de mèche, en secret, avec les Gardiens, et préparent notre chute ?

— Crois-moi, ce n'est pas du tout le cas. J'ai passé assez de temps avec Swift et les autres machines pour connaître leur avis sur les Gardiens. Et ils n'en savent pas plus que nous. Ils n'ont aucune affinité, même lointaine, avec eux. Les machines extraterrestres sont aussi étranges et effrayantes pour l'Évolvarium que pour nous.

— Ce n'est que ton avis.

— Tu as tout un tas de gènes en commun avec les chênes. Tu te sens proche des chênes ?

— Ce sont tous des robots, Kanu. Essaie de voir les choses depuis notre point de vue pour une fois, pas du leur.

Ils ne se disputèrent pas davantage. Le voyage de la Terre jusqu'à l'espace de Jupiter ne durait que quatre jours, à peine le temps de se taper sur le système. La *Chute du Chevalier* n'était pas grande, mais ses deux cabines offraient assez d'intimité pour éviter toute querelle.

Après leur discussion du petit déjeuner, Kanu s'efforça de ne pas reparler de ce qui le hantait. Il valait mieux. Il lui laissa croire qu'elle l'avait rassuré et mit ses inquiétudes sur le compte de l'attentat martien. Et, en effet, Kanu était prêt à concéder qu'une partie de ce qu'il ressentait résultait d'une sorte de stress post-traumatique. Mais il savait aussi que ce n'était pas tout.

Le troisième jour, à vingt-quatre heures de Jupiter, seul dans sa cabine, il acquit la certitude absolue qu'on le surveillait ; qu'un observateur silencieux était dans la pièce avec lui. Par réflexe, il se retourna et, pendant un instant, eut l'impression d'avoir vu quelque chose, l'ombre fugitive d'une silhouette, du coin de l'œil.

Dans toute autre situation, il n'y aurait pas porté plus d'attention. Mais le petit vaisseau n'emportait que Nissa et lui, et l'être humain le plus proche d'eux se trouvait à des millions de kilomètres. En dehors de sa compagne, il était encore plus seul ici qu'il l'avait été à la surface de Mars. Et il n'avait jamais été du genre à s'affoler pour un rien.

Mais il y avait peut-être eu quelqu'un – quelque chose – ici.

Peut-être simplement son reflet aperçu dans le miroir qui surplombait l'évier.

Oui. Ce n'était que le miroir.

Voilà.

Mais une autre question s'imposa à lui. Il la formula à voix haute, mais assez bas pour qu'elle soit noyée dans le bruit des systèmes de la *Chute du Chevalier*.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Parce que ses pensées suivaient la trajectoire d'une orbite différente, plus sombre, désormais. Les machines ne s'étaient peut-être pas trompées en le réassemblant, en rafistolant son cerveau, mais peut-être qu'elles avaient agi sciemment.

Et tout cela dans un but qui lui échappait.

Le lendemain, ils atteignirent Jupiter. Nissa augmenta la puissance des

déflecteurs électromagnétiques de la *Chute du Chevalier*, de façon à mieux protéger les passagers des pires effets de la magnétosphère jovienne. Ils avançaient toujours à très vive allure, trop vite, à près de cinq cents kilomètres par seconde, mais Nissa en tint compte et utilisa l'aérofreinage en faisant entrer son vaisseau dans la très haute atmosphère de Jupiter avec un angle oblique. La transition s'avéra aussi agitée qu'elle l'avait prédit, mais, assura-t-elle à Kanu, les secousses et la chaleur restaient dans des marges tout à fait tolérables et cette combine leur permit de gagner plusieurs heures de vol. En fait, il trouva l'expérience plus enthousiasmante que déplaisante. Lorsqu'ils atteignirent de nouveau l'espace dégagé, leur vitesse était tombée à cent kilomètres par seconde, bien assez pour se déplacer dans le système des lunes autour de Jupiter.

Nissa était sur le pont, confirmant leur autorisation d'approche. L'authentification, compliquée et sujette à des réexamens et des réajustements constants, pouvait à tout moment être annulée.

— Quelque chose te tracasse ? demanda Kanu en se frottant le visage avec une serviette humide. Je croyais que tous les détails étaient réglés.

— Moi aussi, mais la présence de la Consolidation ici est plus forte que je ne m'y attendais. Après cette histoire avec Evgueni… comment c'est, son nom de famille, déjà ?

— Korsakov.

— Oui, voilà. Je trouve ça étrange. Bon, d'accord, j'ai contourné une ou deux lois, mais rien qui mérite une telle attention.

— Je n'ai rien fait non plus.

— Bien sûr que non, dit-elle avant de lui jeter un coup d'œil interrogateur. À moins que tu aies oublié de me dire un truc.

Kanu y réfléchit quelques instants.

— Je ne crois pas que ces vaisseaux de surveillance aient un quelconque rapport avec nous. Ils sont ici pour une tout autre raison.

— Et l'intérêt que te porte Korsakov ? L'appareil de la Consolidation depuis lequel il nous a parlé est ici aussi.

— Ah bon ?

— Oui. J'ai suivi son indicatif et il est proche. Ça ne t'inquiète pas ?

— Il doit être là pour des questions diplomatiques, un travail intergouvernemental. Europe a toujours posé problème à tous les gouvernements. C'est pour ça que les autorisations sont si difficiles à obtenir.

— Je me suis battue comme une diablesse pour avoir la mienne, Kanu. Je ne vais pas renoncer maintenant.

Durant leur descente vers Europe, deux vaisseaux de surveillance de la Consolidation vinrent leur interdire le passage en prenant la *Chute du Chevalier* en étau, un de chaque côté. Kanu put bien observer les appareils officiels : sombres et effilés comme des requins, les flancs décorés par les traits entrelacés de l'emblème de la Consolidation.

— S'il le fallait, dit-il, tu crois que nous pourrions les semer ?

— Jusqu'à la glace, sans doute. Mais je me retrouverais dans la panade au moment de remonter.

Ce ne fut qu'une simple formalité. On leur demanda leur autorisation à plusieurs reprises. Elle avait eu beau remplir tous les dossiers nécessaires, les vaisseaux de la Consolidation insistèrent pour envoyer une requête de confirmation. Kanu et Nissa durent endurer de longues heures d'attente, le temps que les photons parcourent le système solaire en rebondissant comme des boules

de flipper d'un routeur crypté au suivant. Pendant ce temps, Nissa essaya de faire passer un message jusqu'à son contact sur Europe, pour le prévenir du retard, mais le sort ne lui fut pas propice.

— Quelque chose ne tourne pas rond, là en bas, dit-elle tandis que la réponse mettait du temps à revenir. Aux dernières nouvelles, le Margrave avait du mal à maîtriser ses frontières. J'espère que la situation n'a pas empiré.

Mais, aussi brusquement qu'ils étaient arrivés, les vaisseaux de la Consolidation s'éloignèrent. Kanu les regarda partir avec un léger ressentiment. Ils n'avaient présenté aucune excuse pour les avoir retenus et leur avoir fait perdre du temps. Ne les avaient même pas gratifiés d'un « bon voyage ».

— Malpolis.

— La géopolitique planétaire est bien différente lorsqu'on appartient au petit peuple, hein ? dit Nissa.

— Je commence à m'habituer.

Europe ne possédait pas d'atmosphère, et ils purent donc descendre à toute vitesse jusqu'au dernier moment. La lune ressemblait à une sphère parfaite, un globe oculaire blanc cassé craquelé et veiné de fractures sismiques en voie de guérison, mais dépourvu de montagnes, de vallées ou de cratères. Des villes abandonnées jonchaient les plaines d'Europe, leurs flèches effondrées et leurs dômes fendus, leurs pilotis et leurs contreforts enfoncés dans la glace comme des cathédrales noyées. Il aurait été trop coûteux de reconstruire ces ruines froides, dépourvues d'air et rongées par les radiations pour en faire des habitats viables. De plus, leurs économies avaient toujours été dépendantes des villes et des marchés situés sous la glace, dans la chaleur de l'océan. Les cités abandonnées n'étaient que les portes d'entrée du royaume caché, ce royaume où régnait désormais l'anarchie.

— Des pillards ont emporté tout ce qui pouvait être utile, dit Nissa tandis qu'ils descendaient vers une des ruines penchées.

Les pales et les tours d'amarrage des colonies abandonnées évoquèrent chez Kanu l'image d'un voilier, coincé dans la glace, le mât et les gréements davantage penchés vers l'horizon que le zénith. Puis l'idée que seule la glace bloquait ce navire s'imposa à lui. Le bateau pourrait voguer de nouveau, s'il parvenait à se libérer.

— Kanu ?

— Désolé.

— Je disais que des pillards ont emporté presque tout ce que nous pourrions utiliser dans ces villes. Les systèmes d'alimentation, les ordinateurs et les ascenseurs qui les reliaient à l'océan. De toute façon, la glace a bougé. Si l'on n'entretient pas régulièrement les cages de ces monte-charges, la glace les brise rapidement.

— Tu crois que les Royaux vont venir nous retrouver à la surface ?

— Non, ils ne pointent jamais le bout de leur nez.

— Alors, on est mal.

— Heureusement que j'ai tout prévu.

Nissa avait choisi une zone d'atterrissage près de l'équateur, à l'endroit où la glace était la plus fine. Le visage borgne et enflé de Jupiter trônait, arrogant, dans le ciel, comme pour les observer de son regard singulier. On pouvait arguer de la beauté de Saturne, estimait Kanu, mais pas de celle de Jupiter. Elle était monstrueusement laide, et elle surveillait ses lunes avec l'œil jaloux et fou d'un

ogre.

La *Chute du Chevalier* se posa sur la glace sans ses patins d'atterrissage, tout son poids reposant sur sa coque. La pesanteur d'Europe équivalait à peine à un septième de celle de la Terre, encore moins que sur Mars, et après les deux *g* de leur vol vers Jupiter, Kanu se sentit presque en état d'apesanteur. Il remarqua que Nissa ne les avait pas emmenés près d'une des villes vides.

— À partir de maintenant, je vais commencer à flirter avec l'illégalité, dit-elle. Nous n'allons pas faire fi de mon autorisation, mais nous allons l'utiliser d'une façon que la Consolidation n'avait pas prévue.

— Continue, dit Kanu.

— On m'a accordé quarante-huit heures à la surface. Cela suffirait à peine pour entrer et sortir de l'océan si les ascenseurs fonctionnaient, mais ce n'est plus le cas et la Consolidation le sait. Ils estiment donc que je ne pourrais pas atteindre la mer.

— Mais tu as prévu autre chose.

Nissa tapota sur le siège près d'elle.

— Viens t'attacher ici. Je crois que tu vas aimer.

Kanu obéit, partagé entre la crainte et la curiosité. Nissa sélectionnait des options de navigation qu'il n'avait jamais vues auparavant, et à l'extérieur de la passerelle de commandement, il sentit que des transformations s'opéraient sur l'appareil. La coque se modifiait. Il entendit aussi les coups et les vrombissements de mécanismes qui s'activaient.

— Des chauffages sur la paroi externe, dit Nissa en lui désignant un écran. Ils vont faire fondre la glace en dessous et nous la traverserons. Mais ce ne sera pas assez rapide. (Elle tapota sur un autre diagramme.) Activation des mécanismes de traction. Ils vont pousser la neige fondue d'un côté à l'autre du vaisseau pour nous permettre de plonger plus profondément, comme une taupe qui creuse la terre. Je maîtrise l'équilibre de l'appareil. Nous descendrons d'un mètre par seconde à plein régime.

Kanu n'en revenait pas.

— Tu as transformé ton vaisseau en foreuse.

Nissa posa les mains sur deux leviers qui venaient d'apparaître de chaque côté de son siège.

— Alors, forons.

Elle les poussa vers l'avant et Kanu sentit la *Chute du Chevalier* s'enfoncer dans Europe.

Chapitre 13

Le Gardien disparut si brusquement et de façon si inexpliquée qu'ils n'en tirèrent aucun soulagement. Au contraire, ils eurent l'impression qu'il s'agissait d'un prélude, le premier mouvement d'un tour de passe-passe.

Ce ne fut qu'après des heures d'analyses et de communication avec Creuset qu'ils commencèrent à admettre et à comprendre, son évaporation. Tout d'abord, le Gardien n'avait pas vraiment disparu : il s'était simplement déplacé avec une accélération incroyable, pas loin des vingt millions de *g* selon les meilleures estimations. Ce mouvement contrastait vivement avec ceux habituels des machines extraterrestres lorsqu'elles se mouvaient dans le système de Creuset, mais il correspondait à la façon, bien documentée, dont elles étaient revenues, des décennies plus tôt : une apparition quasi instantanée. Le Gardien de Chiku vert avait lui aussi « disparu » de la même façon après son départ de Creuset.

— Nous avons toujours supputé qu'ils possédaient cet autre mode de propulsion, dit Mposi le lendemain de sa disparition, mais il y a un monde entre le théoriser et le voir de près. La bonne nouvelle, c'est que le jet de radiation, toute cette lumière bleue, ne semble pas nous avoir endommagés. Le vaisseau est intact. En fait, il est même encore mieux qu'intact, d'après les techniciens.

Ru se renfrogna. Il s'adressait aux deux épouses installées avec lui à une des tables de la cambuse. Goma avait mis du temps avant de retrouver l'appétit, hantée par l'idée que le Gardien n'en avait pas encore tout à fait fini avec eux.

— Comment ça, mieux ? dit Ru.

— C'est notre accélération : nous n'utilisons pas autant de carburant que nous le pensions. Ce qui, évidemment, est impossible. Mais les techniciens ont vérifié leurs calculs.

Goma s'empara d'une poivrière et la laissa tomber, courte chute, de ses doigts à la table.

— Nous ne sommes pas à un demi-*g* ?

— Un peu moins, dit Mposi, mais nous ne perdons pas de vitesse. Quelque chose nous aide à avancer, et nous avons donc légèrement ralenti les moteurs. Cela nous facilitera la vie lorsque nous atteindrons Gliese 163, car nous n'aurons pas à trouver immédiatement de quoi remplir nos cuves de démarrage. Un moteur Chibesa a lui aussi besoin de carburant de temps en temps.

— Cela n'a aucun sens, dit Goma.

Mposi se délectait d'en savoir plus qu'elles.

— Quelque chose nous précède. Nous en avons une image, mais de mauvaise qualité : à l'extrême limite de notre résolution. Et Creuset n'a rien obtenu de mieux avec les données synthétiques des appareils de surveillance du système. Mais pas besoin de meilleures infos, n'est-ce pas ? Vous devez bien vous douter de ce dont il s'agit.

— Le Gardien, j'imagine, répondit Ru.

— Les scientifiques ont extrapolé sa trajectoire à partir de son accélération.

S'il reste sur ce parcours, il va finir pile au même endroit que nous. Mais il ne nous sème pas, il garde exactement la même accélération que nous, et maintient un écart de cent cinquante millions de kilomètres avec nous.

Goma manque d'éclater de rire. Ces chiffres – des accélérations de vingt millions de *g*, des distances plus grandes que l'orbite de Creuset autour de son étoile – étaient presque trop immenses pour être appréhendés. La physique, avec ses exposants, sa longueur de Planck et sa constante de Hubble, lui donnait la sensation d'être minuscule et vouée à disparaître, annihilée entre le microscopique et le gigantesque.

Au moins, avec les éléphants, on savait à quoi s'en tenir.

— Que fait-il ? demanda Ru.

— Il y a plusieurs possibilités. Peut-être qu'il nous dégage le passage, comme un chasse-neige cosmique. L'espace n'est pas un vide parfait. S'il conserve cette trajectoire, nous aurons de bien meilleures chances d'atteindre Creuset sans rencontrer de débris interstellaires. Et il a aussi amélioré notre accélération. C'est comme si l'on bénéficiait de la puissance de déplacement du Gardien : nous sommes emportés dans son sillage. Les techniciens veulent faire des mesures sur le vide local, pour déterminer s'il a été modifié.

— Il nous aide ? dit Goma.

— On peut le voir comme ça, répondit Mposi comme s'il se devait de ne pas apaiser ses doutes. Mais on pourrait aussi arguer qu'il s'agit d'un accident et qu'il ignore ou ne se soucie pas de notre sort.

— Mais il va dans la même direction, dit Ru. Cela doit bien vouloir dire quelque chose.

Goma sentit ses craintes revenir.

— Nous le saurons à notre arrivée, j'imagine. S'il nous le permet.

En l'espace de quelques heures, tout le monde apprit que le Gardien se trouvait devant le *Travertine*. Il semblait à Goma que les autres passagers partageaient ses sentiments ambivalents. Ils étaient soulagés de n'avoir pas été détruits. Mais, étant donné l'opacité des motivations profondes des Gardiens, ils avaient du mal à déterminer si la présence ininterrompue du robot extraterrestre devait les rassurer ou les troubler.

On discuta de la meilleure façon de profiter de l'avantage offert par l'effet d'aspiration. Ru trouva la réaction des techniciens trop prudente. S'ils faisaient tourner le moteur à la puissance prévue, ils pourraient dépasser cinquante pour cent de la vitesse de la lumière et atteindre leur destination quelques années avant la date annoncée. D'un autre côté, ils dépendraient alors beaucoup de l'aide constante du Gardien. Les holovaisseaux, durant leur trajet vers Creuset, avaient fait un pari similaire et s'étaient retrouvés piégés.

Goma épousa le point de vue de Mposi qui estimait qu'il valait mieux continuer selon le programme prévu pour économiser du carburant et ménager les moteurs. Le *Travertine* n'était pas conçu pour dépasser la moitié de la vitesse de la lumière, et cela pourrait risquer d'endommager l'isolation de sa coque et ses systèmes de navigation.

On en débattit et Creuset donna son avis. Des messages furent échangés, retardés par le décalage croissant. Finalement, le verdict tomba et la vision prudente de Mposi l'emporta. On profiterait du Gardien, mais on ne commettrait pas l'erreur de lui faire confiance.

Défaut ou qualité de la condition humaine, toutes les situations devenaient tôt ou tard routinières. Les passagers du *Travertine* savaient qu'ils ne rentreraient pas

sur Creuset avant des siècles, pour autant que ce monde existe encore à leur retour. Mais ils finirent par se faire à cette idée. Le vaisseau était leur univers désormais, et ils devaient apprendre à l'aimer. La plupart y parvinrent.

La monotonie s'installa sur le *Travertine*. Mposi ne reparla pas des rumeurs de sabotage et Goma présuma, ravie, que cette théorie avait été discrètement abandonnée. Elle s'efforça tout de même de ne plus croiser le chemin des adeptes de la Seconde Chance, surtout de Peter Grave et, avec l'aide de Ru, elle n'eut aucun mal à planifier ses journées pour réussir à l'éviter. Tous leurs désaccords, ces années de tension et de séparation sur Creuset, étaient désormais oubliés. Elles passaient de longues heures ensemble dans leur cabine, dans le silence, la chaleur et l'intimité. Goma sentit enfin que toutes les plaies étaient refermées et qu'à ce stade les excuses n'étaient plus nécessaires. Ballottées par l'Histoire et les événements, elles en étaient sorties renforcées. Qu'il était bon d'être aimée, et d'aimer en retour un autre être humain ; même à bord d'un vaisseau spatial qui fonçait vers un espace inconnu.

Ru et Goma s'intéressaient toujours aux nouvelles infos en provenance de la réserve des éléphants, et il leur tardait de savoir comment le troupeau Alpha s'était réorganisé après la mort d'Agrippa. Mais avec le temps, Goma s'aperçut qu'elle avait de plus en plus de mal à maintenir son intérêt. Elle percevait le même phénomène chez Ru. Elles n'avaient pas entièrement délaissé les éléphants, mais leurs préoccupations se tournaient de plus en plus ailleurs, vers l'extérieur. Le sort des pachydermes de Creuset les concernait de moins en moins : Tomas et les autres s'en occupaient du mieux possible. Mais Goma et Ru avaient l'occasion d'aider les Tantors de façon constructive et l'aiguille de leur compassion pointait désormais dans une autre direction.

Après trois mois de voyage, 61 Virginis réduite à une simple étoile brillante dans leur sillage – et le monde qu'ils connaissaient fondu dans cet éclat de plus en plus faible –, la vie à bord commença à changer. Comme le moteur fonctionnait correctement et que le Gardien maintenait sa position, une partie de l'équipe technique s'endormit pour le saut. Un certain nombre de passagers les suivirent chaque semaine ; parmi eux des adeptes de la Seconde Chance qui n'avaient d'autre choix que de se plier aux caissons de saut, alors même, se disait Goma, qu'ils les considéraient comme une forme pernicieuse de technologie de prolongement de vie.

Il revenait à Goma et Ru de décider quand elles désiraient s'endormir, mais aucune des deux n'était prête. Les échanges entre Ndege et sa fille s'étaient réduits à mesure que la distance augmentait, mais elles communiquaient toujours. Ce ne serait plus possible lorsqu'elle entamerait le saut : elles ne se parleraient plus jamais. Choisir une date était au-dessus de ses forces. Elle pourrait rester éveillée des années au besoin – il y aurait toujours quelqu'un pour lui tenir compagnie et elle ne manquerait pas de nourriture – mais mourir avant d'atteindre Gliese 163 irait à l'encontre du but initial de sa présence à bord. Pour l'instant, Ru et elle avaient pris le parti de rester éveillées au moins jusqu'à ce que le *Travertine* cesse son accélération et reprenne la pesanteur artificielle par rotation. En vitesse de croisière, le risque d'accident était quasi inexistant, et lorsqu'on redémarrerait le moteur pour ralentir l'appareil, tout le savoir acquis par les techniciens durant la phase d'accélération réduirait encore les probabilités d'une catastrophe. Un bon plan, aux yeux de Goma. Le vaisseau ne leur tapait pas encore sur le système, elles ne se disputaient pas, et elles n'étaient pas tout à fait prêtes à s'abandonner au sommeil. Le jour où l'une d'elles changerait d'avis, un

caisson les attendait.

Mais Goma n'aurait jamais dû s'en faire ; elle ne risquait pas de s'ennuyer.

— Tu te rappelles ce dont nous avons parlé il y a quelque temps ? demanda Mposi.

Goma était seule avec lui. Une ou deux fois par semaine, il passait leur rendre visite dans leur cabine en s'arrangeant toujours pour avoir l'air de s'arrêter par hasard, en chemin vers une autre destination. Goma allait le voir chez lui plus souvent que l'inverse, mais elle ne le prenait pas mal. Mposi était simplement toujours aussi habile. Dans un environnement à ce point confiné et sur une aussi longue durée, des moments de tension étaient inévitables. Dormir une bonne partie du voyage n'y changerait rien ; ils resteraient tout de même des mois ou des années éveillés, une fois leur destination atteinte. Puisque, dans de telles conditions, les meilleurs amis du monde pouvaient se taper sur les nerfs, mieux valait éviter de hâter le processus.

Néanmoins, lorsque Mposi vint la voir ce matin-là, elle comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Comment aurais-je pu oublier ? dit-elle. Mais j'espérais que ce n'était plus à l'ordre du jour.

— Moi aussi, répondit Mposi avec une certaine gravité. Et je commençais même à croire que c'était le cas. Creuset laissait entendre que l'info initiale n'était qu'une rumeur malveillante.

— Et maintenant ?

Il inspira, les dents serrées.

— Il pourrait y avoir un fond de vérité, finalement. Il y a quelque temps, je t'ai demandé de me rapporter ce que tu voyais et entendais. Tu as glané des informations ?

— Pas vraiment. Mais bon, je n'ai guère fait d'efforts pour me mêler aux adeptes de la Seconde Chance.

— Je ne peux vraiment pas te le reprocher. Mais voici où nous en sommes. Imagine que quelqu'un de l'expédition ait vraiment envie de la voir échouer, d'une façon ou d'une autre. Quelqu'un probablement prêt à mourir pour y parvenir. Lorsque le Gardien s'est intéressé à nous, le saboteur s'est sans doute dit qu'il n'avait plus besoin d'agir.

Goma repensa à la perspective de la mort imminente qu'ils avaient tous ressentie, puis à cette désagréable sensation de sursis lorsque le Gardien avait disparu.

— Tu veux dire que le saboteur espérait que le Gardien nous détruirait ?

— Il ne *l'espérait* pas, mais il tenait sans doute compte de cette éventualité en attendant de voir ce qui allait se passer. Pourquoi prendre le risque d'agir et de se faire attraper si les extraterrestres faisaient le boulot à sa place ? Il n'avait même pas besoin que nous soyons anéantis. Nous pouvions encore envisager, et le saboteur lui aussi, que le Gardien nous dévierait simplement de notre trajectoire, ou qu'il nous endommagerait suffisamment pour nous contraindre à abandonner l'expédition et à rentrer chez nous. Il avait tout intérêt à ne pas faire de vagues et à attendre la suite.

— Et maintenant ?

— La situation s'est stabilisée. Le Gardien ne nous a pas détruits et il semble se contenter de nous devancer et de nous dégager le passage. Pendant ce temps, le vaisseau fonctionne correctement, suffisamment bien pour que des passagers

entament leur saut. D'après les renseignements de Creuset, le saboteur a peut-être reçu l'ordre de reprendre son travail pour mettre en œuvre le plan originel, quel qu'il soit.

— Et tu ignores encore de quoi il s'agit ?

La porte s'ouvrit. Goma l'avait fermée, car elle ne s'attendait pas à ce que Ru revienne.

Elle chercha à retrouver le fil d'une conversation plausible, n'importe laquelle pourvu qu'elle semble futile et n'ait aucun rapport avec une conspiration qui menaçait l'expédition. Paralysée, elle regarda Mposi dans l'espoir qu'il l'aide.

— Je tombe mal ? demanda Ru.

— Pas du tout, dit Mposi en se levant. Nous étions simplement en train de…

— Quoi ?

— Nous échangions les dernières nouvelles, dit Goma, sur un ton qu'elle espérait tout à fait innocent.

Ru ne les quitta pas des yeux. Elle avait ouvert la porte, mais n'entra pas dans la pièce.

— Bien.

— Ru…, fit Goma. Ce n'est pas…

Mais Ru avait déjà refermé et était repartie.

— Désolé…, dit Mposi.

— Nous aurions dû lui dire. J'aurais dû lui dire. S'il y a bien quelqu'un en qui j'ai confiance sur ce vaisseau…

Mais avant de finir sa phrase, Goma sortit de la cabine. La porte claqua derrière elle, laissant Mposi seul. Ru était presque au bout du couloir, au niveau de l'escalier.

— Ru ! cria Goma. Attends, s'il te plaît ! Laisse-moi t'expliquer !

Ru s'arrêta et se retourna, en colère.

— Expliquer quoi ? Pourquoi tu ressens le besoin de me faire des cachotteries ?

— Il ne s'agit pas de toi !

Ru monta l'escalier. Pendant un instant, Goma fut tiraillée entre deux options : retourner avec Mposi écouter ce qu'il lui restait à raconter, ou se réconcilier avec Ru ?

Sa décision fut aussi impulsive que sincère. Mposi reviendrait, mais elle ne pouvait espérer que Ru lui pardonne si elle ne se rachetait pas tout de suite. Le bruit des pas de Ru cliquetait contre l'escalier et Goma la suivit aussi vite que possible.

Ru ne pouvait lui échapper longtemps. Au bout d'une minute, elle s'arrêta à l'étage supérieur et se planta devant Goma.

— Peu m'importe ce que c'est, je ne veux pas le savoir. J'ai tout abandonné pour monter à bord de ce putain de vaisseau. (Ru avait élevé la voix, mais d'une façon si subtile que seule Goma aurait pu le remarquer.) Mon travail, mon monde, ma vie. Et c'est ça que je récolte ? Nous venons à peine de partir et il y a déjà des secrets entre nous ?

— Moins fort, s'il te plaît, dit Goma avec une certaine autorité.

— Ne va pas me…

— Non, dit-elle. Je vais te raconter. Ce n'est pas ma faute. J'ai promis à Mposi que je ne te dirais rien parce qu'il me l'a demandé et que je le respecte. Il ne s'agissait pas de te mettre à l'écart, mais de cacher le secret à tous les autres passagers du vaisseau. (Elle regarda autour d'elle en parlant pour s'assurer

qu'elles étaient aussi seules qu'il lui semblait.) Alors, je l'ai fermée et tu sais quoi, Ru ? Mposi ne plaisantait pas. C'est grave et j'aurais aimé ne rien savoir, parce que je commençais à m'habituer à la vie ici. Et, d'ailleurs, tu n'es pas la seule à avoir abandonné ton ancienne existence pour ça, Mposi. Tout le monde l'a fait, et moi aussi. (Goma baissa alors les yeux, arrivée au bout de son indignation.) Mais il avait tort. J'aurais dû t'en parler et je suis désolée de ne pas l'avoir fait. Après ce qu'il vient de me dire, j'aurais même dû insister pour te mettre au courant.

— Alors, que t'a-t-il raconté ? dit Ru.

— Nous ne pouvons pas en parler ici. Et mieux vaut que tu l'entendes de sa bouche. Je vais lui demander de tout t'expliquer.

La colère de Ru s'était éteinte en partie, elle aussi. Peut-être sentait-elle la sincérité de Goma et la peine que lui avait causée cette dissimulation.

— De quoi s'agit-il ?

— Quelqu'un nous veut du mal.

— Qui ?

— Nous n'en savons pas plus. Comme je te l'ai dit, mieux vaut en parler dans notre cabine. Mposi en sait plus, c'est pour ça qu'il est venu me voir.

— Quoi que ce soit, tu aurais dû me le dire, dit Ru après un long silence.

— Je sais.

— Plus aucun secret, compris ?

— Crois-moi. J'ai retenu la leçon.

— Bon. (Mais Ru posa une main sur son épaule.) Je sais très bien ce que tu as pu ressentir lorsque Mposi t'a placée dans une telle situation. Salaud de politicien. Désolée, mais c'en est un. Ils croient toujours pouvoir nous diriger. Sans doute parce que c'est vrai.

— Si ce n'était pas mon oncle, je ne l'aurais peut-être pas écouté.

— C'est encore pire. Il s'est appuyé sur la loyauté familiale, il t'a ressorti le sempiternel refrain sur les Akinya. Arrêtez un peu de vous prendre pour le nombril du monde.

— Je ne suis pas comme ça, dit Goma.

— Ça ne suffira pas à me convaincre. Depuis combien de temps est-ce que ça dure ?

— Avant le Gardien.

— Merde.

— Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. Mposi m'en avait parlé une fois, puis ce n'est plus revenu sur le tapis. Je l'avais presque oublié. Je te jure.

— Jusqu'à aujourd'hui ?

— Il a reçu des infos ; c'est pour ça que nous discutions.

Elles refirent le chemin vers leur cabine et la tension entre elles s'apaisa, sans disparaître complètement. Goma avait l'impression qu'à la prochaine erreur Ru ne pourrait plus rien lui pardonner. À raison, peut-être, car son épouse méritait sans doute mieux.

Devant leur porte, Goma s'aperçut qu'elle était partie si précipitamment qu'elle avait – chose inhabituelle – oublié de mettre son bracelet. Mais Ru avait le sien et la porte s'ouvrit devant elles.

Mais Mposi était parti.

— Il avait pourtant quelque chose à me dire, souffla Goma.

— Il a peut-être préféré nous laisser du temps ensemble après ce petit incident. Il est tard, de toute façon, et je suis fatiguée.

— Je crois que je vais aller le voir.

— Je ne sais pas ce que c’est, mais ça peut attendre demain.

Ru avait raison, bien sûr, et Goma n’avait aucune envie de redémarrer une autre dispute. Elle s’avoua vaincue en acquiesçant, épuisée, contente d’être revenue dans leur chambre et de pouvoir parler. Elle reverrait Mposi le lendemain et tout irait bien.

Chapitre 14

Les vingt kilomètres d'épaisseur de la glace correspondaient à vingt mille secondes de traversée, à partir du début de la descente verticale de l'appareil de Nissa. Dès les premiers instants de l'immersion, la matière fondue qui apparut derrière les fenêtres et sur les caméras leur indiqua que seuls les graphiques et les chiffres qui suivaient leur progression sur les écrans du cockpit auraient un intérêt. Dehors, il n'y avait rien à voir. Ils progressaient pour l'essentiel tout droit vers le bas, mais de temps en temps, Nissa esquivait un objet métallique ou une pierre ensevelie dans la glace, privilégiant la prudence à l'inconscience.

— Il y a des vaisseaux entiers là-dessous, dit-elle sur un ton à la fois effrayé et admiratif. Ils se sont écrasés, et se sont enfoncés dans la glace, sans pouvoir rien y faire. Ils seront toujours là lorsque le soleil avalera Mars !

Au bout d'un moment, Nissa estima qu'elle pouvait laisser les commandes au pilote automatique. Elle n'avait pas dormi depuis leur arrivée sur Jupiter et elle voulait être la plus fraîche possible lorsqu'ils auraient franchi la glace.

— La traversée s'achèvera dans deux heures, à moins que le radar repère un obstacle à éviter. Tu devrais te reposer, toi aussi. Nous aurons beaucoup de travail, une fois de l'autre côté, et nos quarante-huit heures vont vite passer.

Elle parlait bien de dormir et pas de faire l'amour pendant deux heures. Convaincu par le bon sens de cette proposition, Kanu se retira dans sa cabine. Il ne pensait pas pouvoir sommeiller pendant cent vingt minutes, mais il décida d'essayer tout de même. Tout était désormais à l'envers, le haut et le bas inversés par rapport à l'espace, et le bruit des appareils de chauffage et de traction était plus fort et moins régulier que celui des systèmes de vol. Mais il s'adapterait à ces circonstances sans problème.

— C'est l'heure.

La voix était claire, douce, et il s'agissait, sans le moindre doute, de la sienne.

Kanu se figea : tous ses doutes et toutes ses hantises aussitôt confirmés par ces paroles impossibles. Il était seul dans sa chambre, et Nissa devait certainement dormir dans la sienne. Il ne percevait pas d'autre présence dans la pièce. Mais il connaissait la tonalité de ses propres pensées et celle-ci n'avait rien à voir. Différente sur les plans acoustiques et spatiaux, l'information auditive atteignait son cerveau via les canaux sensoriels et neuronaux habituels, comme si on lui avait chuchoté dans l'oreille.

— C'est l'heure, j'ai dit.

Il murmura à son tour :

— Je t'ai entendu.

— Inutile de parler à voix haute. Ça risquerait vite de devenir problématique. Pense simplement clairement à tes réponses. (La voix se tut, comme si elle lui laissait un instant pour s'habituer à sa présence.) Est-ce que tu comprends ? Tu te souviens ?

— Je me rappelle Mars. J'ai failli y mourir. Ça a un rapport, hein ?

— Bien sûr.

— Tu m'as fait quelque chose. Je le sens depuis des jours. Tu as installé quelque chose en moi, tu m'as changé. Ma rencontre avec Nissa n'avait rien d'une coïncidence, n'est-ce pas ?

— Les marionnettes finissent toujours par rencontrer leur marionnettiste, Kanu. Tu veux bien me rendre un petit service ?

— *Te* rendre service ?

— D'accord, nous rendre service à tous les deux. Approche-toi de l'évier et fais couler de l'eau chaude jusqu'à ce que la buée recouvre le miroir. Tu peux faire ça pour moi ?

Bien entendu qu'il le pouvait. Si cela lui permettait d'obtenir une réponse, ne serait-ce que partielle, il n'hésiterait pas. Il laissa le miroir s'embuer et dissimuler son reflet.

— Bien, maintenant, dessine, avec précision, un triangle équilatéral sur la buée, un côté à l'horizontale. Place-toi pile en face et ne regarde rien d'autre.

— Pourquoi ?

— C'est un déclencheur mnémonique visuel. Tes souvenirs vont te revenir le moment venu, mais cela accélérera le processus. Vas-y, Kanu. Qu'as-tu à perdre ?

Il reconnut aussitôt la pièce. C'était là que Swift lui avait permis de recouvrer la vue, et là aussi qu'il avait appris la mort de Dalal et Lucien. Il se rappelait être assis dans un siège et le panorama sur la ville des robots derrière la fenêtre.

Il se retrouvait de nouveau dans le fauteuil. Mais cette fois, il se regardait lui-même, de l'extérieur.

Et il s'aperçut qu'il se voyait depuis le point de vue de Swift, comme durant le rêve de la salle d'opération.

— C'est compliqué. (La version de lui-même assise dans le siège s'adressait à celle qui hantait son propre souvenir.) Très compliqué et très délicat, mais il faut établir quelques faits avant d'aller plus loin. Il t'est arrivé quelque chose de grave sur Mars. Attentat terroriste ou accident stupide, peu importe. Une chose est sûre : les machines n'y sont pour rien. Mais les coups du sort n'existent pas vraiment, il n'y a que des occasions imprévues.

— Qui suis-je ?

Son homologue assis leva une main pour le faire taire.

— Je suis toi. Je suis toi avant qu'une partie de tes souvenirs aient été délibérément écartés de ta mémoire consciente. Afin que tu puisses quitter Mars et passer l'examen minutieux de nos collègues pour rentrer sur Terre. C'est ton choix. Le mien. Le *nôtre*.

Kanu avait une centaine de questions, mais il laissa son interlocuteur continuer.

— Après l'accident, mais avant que tu retournes à l'ambassade, Swift t'a confié quelque chose. Il t'a révélé une information obtenue par l'Évolvarium, une information qui pourrait s'avérer très déstabilisante. Dois-je te rappeler ce que Swift t'a dit, Kanu ? Vite fait, alors. Les machines ont intercepté un signal de l'espace interstellaire lointain. Personne n'est au courant – pour le moment – parce qu'il n'était pas destiné à notre système solaire. Le signal visait Creuset, autour de 61 Virginis. Son point d'origine, pour ce que l'on en connaît, est un autre système solaire, situé à près de soixante-dix années-lumière de Creuset. Ce système s'appelle Gliese 163. Il n'a jamais intéressé les humains ni les machines.

Aucune expédition n'a jamais tenté de s'en approcher. Et pourtant quelqu'un a envoyé un message, destiné à Creuset, et qui semble visiblement urgent.

L'orateur s'autorisa un instant de silence avant de poursuivre.

— Tu te demandes sans doute comment cette information est arrivée dans l'Évolvarium. N'est-il pas censé être en quarantaine sur Mars, sans accès au reste de l'univers ? C'est exact, mais il ne faut pas sous-estimer l'ingéniosité des semblables de Swift. Les machines n'ont jamais quitté Mars de façon physique. Mais leur capacité à obtenir des informations dépasse de loin les meilleures estimations de la Consolidation. Lorsqu'elles t'ont remonté, Kanu, les machines ont commis des erreurs délibérées dans le seul but que leur travail ne paraisse pas trop parfait !

La silhouette éclata de rire et se redressa dans son siège.

— Avec tout le respect que je te dois. Que je me dois, d'ailleurs. Mais, ce que je voulais dire, c'est que les machines ont pu se connecter à un réseau étendu d'information doté de branches périphériques qui remontent jusqu'à Creuset. Et elles ont appris l'existence de cette transmission avant qu'elle atteigne les réseaux de renseignement des grandes puissances de ce système solaire, parmi lesquelles nos chers aquatiques, Kanu : leur omniscience a tout de même des limites.

Kanu ne voyait pas où il voulait en venir.

— La simple existence de ce message est déjà bien surprenante, poursuivit son double, d'autant plus qu'il est formulé en termes humains, de façon à être compris par notre espèce. Personne là-bas ne devrait être en mesure de nous envoyer un tel signal ! Mais le mystère s'épaissit encore, et c'est pour cette raison que le message intéresse à ce point nos amis sur Mars. Ils croient qu'il provient peut-être d'une autre machine. Et l'identité probable de cette intelligence artificielle devrait t'intéresser aussi puisqu'elle a un fort lien avec ta famille. Ai-je besoin de prononcer son nom ?

— Eunice, souffla Kanu.

Il se rappela l'exposition à Lisbonne, la reconstruction simulée de son arrière-arrière-grand-mère, exhibée sous verre. Mais ce qu'il avait vu n'était qu'une copie d'une copie, pas la véritable reconstruction. D'après la note explicative, personne ne savait vraiment ce qu'elle était devenue.

— D'après les rumeurs, poursuivit l'autre, la véritable reconstruction, la simulation intellart illégale et non autorisée d'Eunice Akinya s'est cachée à bord d'un des holovaisseaux pour se rendre sur Creuset. Puis, peu après l'installation, elle a disparu de nouveau. Toujours d'après les rumeurs – que tu peux prendre avec des pincettes, si tu veux –, elle aurait été enlevée par les Gardiens, emmenée dans l'espace interstellaire, ou offerte dans le cadre d'un accord, en échange de l'installation et de l'exploration de Creuset. Dans tous les cas, elle a un lien direct avec les extraterrestres. Et *quelque chose* vient d'apparaître autour de Gliese 163, mais au lieu d'annoncer sa présence dans tout l'univers, ça a choisi de ne communiquer qu'avec Creuset.

La silhouette changea de position dans son siège.

— Je ne sais pas ce que tu en penses, mais ces rumeurs me paraissent crédibles. Notre autre mère – une de nos mères, quoi – s'est retrouvée elle aussi mêlée à cette affaire avec les Gardiens. Ils ont également emporté Chiku verte avec eux. Cela doit bien avoir une importance pour toi, non ? Bref, tout ça intéresse l'Évolvarium. La conscience collective des machines doit désormais faire face à l'existence possible d'une autre intelligence artificielle, une intellart qui pourrait dater d'avant la Chute du Mécanisme. De plus, elle s'est construite à

partir de la personnalité de la femme qui pourrait être, à elle seule, à l'origine de l'Évolvarium. Les machines ne croient pas aux dieux, Kanu, mais si c'était le cas, elle ferait une bonne candidate. Évidemment, elles aimeraient savoir ce qui se passe autour de Gliese 163. C'est là que nous intervenons.

— Nous ?

— Tes blessures résultaient d'une malencontreuse attaque terroriste, mais l'incident nous a aussi offert une occasion. Tu es toujours celui que tu étais, mais tu sers désormais deux maîtres. Lorsque les machines ont reconstruit ton système nerveux, elles ont encodé une minuscule partie d'elles-mêmes en toi. Pas par l'intermédiaire d'implants – cela aurait été trop rudimentaire et facilement détectable – mais via la véritable carte topologique de ton connectome particulier. Il y a toujours eu beaucoup de redondances dans le cerveau humain, Kanu. Désormais, certaines d'entre elles ont donc été récupérées et consacrées à l'Évolvarium. Tu en possèdes une partie à l'intérieur de toi, qui influence tes actions et tes intentions. Une simple influence ; elle ne prend pas les décisions finales : tu as toujours ton libre arbitre, mais l'épicentre de tes sentiments s'est déplacé. Tu n'es pas devenu un traître à l'espèce humaine, mais les intérêts des machines sont désormais tout aussi importants pour toi. Tu es entre deux mondes, Kanu.

Un écœurement viscéral mêlé à une sorte de soulagement s'empara brusquement de lui : il savait maintenant d'où provenait le bouleversement qu'il ressentait. Il n'était pas fou, ni traumatisé, en tout cas pas davantage qu'il aurait dû l'être après un tel traumatisme.

Mais il avait tout de même beaucoup de mal à digérer ce qu'on lui avait fait.

— Le plus important, dit l'orateur, c'est que l'on ne t'a rien imposé. Nous nous sommes mis d'accord. Pendant les premières étapes de ta convalescence, bien avant que tu te rappelles t'être réveillé, Swift t'a expliqué la nature de la crise, le lien du message aux machines, aux Gardiens et à notre ancêtre. Leur envie d'en savoir plus, de répondre, mais leur répugnance à partager cette information avec les gouvernements du système solaire, conservateurs et apeurés par les machines. Swift a proposé une solution : se servir de *toi* pour permettre aux robots d'étendre leur influence au-delà de Mars. Tu es devenu leur réceptacle et leur intermédiaire, Kanu. Vous avez tous les deux compris que ça signerait la fin de ta carrière diplomatique. Mais vous en avez profité, car ça accélérait ton retour sur Terre, et te permettait de déclencher la deuxième partie du plan. Europe est la clé. Elle l'a toujours été. Il fallait simplement trouver un moyen de t'y rendre, et de descendre sous la glace. Mais tu avais déjà résolu ce problème sur Mars. Il te suffisait de retrouver Nissa Mbaye, ton ex-femme…

Ils émergèrent sous la croûte à l'heure prévue. Il était assis avec Nissa au poste de pilotage, attendant que le radar détecte la transition imminente de la glace à l'eau.

— Tu t'es bien reposé ? demanda Nissa.

Pendant un instant, Kanu hésita à tout lui avouer.

S'épancher, profiter de sa compréhension et de son pardon lui ferait du bien. Mais si les souvenirs qu'il venait de retrouver étaient exacts, il était là pour une bonne raison. Si sa confession poussait Nissa à faire demi-tour, il n'apprendrait rien de plus sur lui-même ni sur l'objectif final des machines. Il devait encore lui cacher la vérité quelque temps.

— En fait, répondit-il, honteux, je ne me suis jamais senti aussi bien.

— Bien, parce que l'heure tourne depuis que nous avons atterri. Je fais une entorse à la loi, mais je ne veux pas l'enfreindre carrément, surtout avec la présence renforcée de la Consolidation en orbite. Pour être de retour à la surface dans le délai imparti, nous allons devoir prévoir du temps pour traverser de nouveau la glace. (Elle s'affairait sur les commandes, se préparant au passage de foreuse à sous-marin.) Nous irons vite et profond, et il nous faut parcourir quelques centaines de kilomètres pour atteindre notre objectif. (Elle le regarda avec une certaine impatience.) Tu es descendu à quelle profondeur, sur Terre ? Dix kilomètres, à tout casser ?

— Oui, et seulement en tant que passager. Beaucoup moins par mes propres moyens.

— Nous irons bien plus profond, cent kilomètres de descente verticale. Je sais que ça paraît impossible, mais nous sommes sur Europe, pas sur Terre, et la pression augmente plus lentement. Au pire, elle sera de deux cents mégapascals, ce que la coque peut très bien supporter.

— J'espère, dit Kanu sans remettre en doute sa parole.

Elle lui renvoya un petit sourire.

— Bon, si je me suis trompée, ça sera rapide.

Aucun photon de lumière solaire ne traversait les vingt kilomètres de croûte glacée. La *Chute du Chevalier* voguait désormais sous la surface, avec moins de cahots que lorsqu'elle creusait. Ils avaient légèrement redressé leur angle de descente et, en dehors des systèmes d'aération, seul le vrombissement des turbines sous-marines se faisait entendre. Leur environnement ressemblait à un vide complètement dépourvu d'étoiles, comme s'ils dérivaient entre les galaxies.

— Nissa, chuchota-t-il. Il faudrait que tu me dises…

— Tu peux essayer de ne pas t'en faire, aquatique, ne serait-ce que quelques heures ?

— Je ne crois pas, non.

Et elle sembla agacée pour la première fois.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ?

— Plein de trucs. Ton objectif, tu peux m'en dire plus ? Je comprends que tu veuilles garder le secret jusqu'à ce que nous arrivions, mais nous sommes sur Europe. Il serait peut-être temps que tu me mettes au courant, non ?

Nissa poussa un petit soupir et fit apparaître une carte de la surface d'Europe, pelée comme une orange.

— Nous sommes ici, dit-elle en lui désignant un endroit. Tous ces points, ce sont des villes abandonnées. Ce qui ne signifie pas qu'elles soient vides, bien entendu. (Son doigt glissa jusqu'à un amas de ruines, et s'arrêta sur un gros point.) Voici Southrace. C'était une des plus grosses colonies sous la surface avant la Chute : une bulle économique qui n'hésitait pas à s'aventurer au-delà des limites de ce qui était autorisé ou éthique dans le reste du système solaire. Tu comprends pourquoi elle aurait plu à ta grand-mère.

— Tu as une preuve que Sunday est venue ici ?

— Une preuve concrète. J'ai vu la paperasse. Lorsque les finances de ta famille ont commencé à baisser, ils ont essayé de déplacer une grosse partie de leurs biens douteux dans le système de crédit indépendant de Southrace. J'imagine que Sunday était assez astucieuse pour vouloir protéger son art également.

Kanu acquiesça lentement.

— Je suis certain que c'est le cas. C'était tout à fait le genre à entreposer une

partie de ses œuvres ici. Elle n'aurait surtout pas voulu inonder le marché avec son travail après sa mort.

— Ravie que ma théorie te paraisse crédible. Je serais un peu déçue d'avoir tort.

— À mon avis, tu as vu juste. Mais je pense qu'il y a autre chose à Southrace.

Nissa se tourna de nouveau vers lui.

— En rapport avec Sunday ?

— Je ne pense pas qu'elle ait été au courant. Ça a sans doute été initié par la génération suivante : ma mère et ses contemporains. Ils avaient le temps et possédaient les connaissances nécessaires.

— Le temps et les connaissances pour quoi ?

— Nissa, le temps est venu de te parler franchement. Ce n'est pas ce que tu crois : la situation est bien plus complexe que tu peux l'imaginer. Tu as trouvé un prétexte pour te rendre sur Europe, mais moi aussi : notre rencontre n'avait rien d'accidentel.

— Comment ça ?

— J'ai toujours su que tu serais à Lisbonne, et qu'il y avait de fortes chances que nous nous croisions.

— Non, dit-elle catégoriquement. J'étais là. J'ai vu ta réaction. Tu étais aussi surpris que moi.

— À l'époque, je croyais vraiment qu'il s'agissait d'une coïncidence.

Ils étaient descendus de vingt kilomètres depuis qu'ils avaient traversé la glace – et avaient déjà atteint des profondeurs qui dépassaient celles des mers terriennes – et il leur restait encore un long parcours dans des ténèbres inconnues. La coque n'émettait pas la moindre plainte, comme si elle supportait l'augmentation de la pression sans problème.

— Hier encore, dit Nissa, tu me répétais que tu ne te sentais pas bien. Je t'ai rassuré en t'expliquant que c'était normal, mais visiblement je me trompais, et je m'en excuse. J'aurais dû t'écouter. Mais c'est moi qui ai décidé de venir sur Europe à la recherche d'œuvres d'art. Et pas toi qui m'as entraîné dans une vaste conspiration. Est-ce que tu peux te contenter de cette vérité encore quelques heures ?

Kanu ferma les yeux, puis les rouvrit en espérant que le monde, dans un sursaut de décence, se serait transformé en une version moins problématique.

— C'est possible.

— Alors, essaie, s'il te plaît. Nous allons bientôt traverser des structures flottantes pour gagner du temps. Nous risquons de provoquer quelques Royaux au passage et ce ne sera pas le moment d'être distraite.

Puis, plus bas, elle ajouta :

— On va avoir des choses à se dire, pendant les quatre jours que prendra le retour à la maison.

Il était inutile de chercher à se cacher. Les projecteurs de la *Chute du Chevalier* ratissaient les eaux environnantes sous tous les angles, transformant le petit navire en un poisson-globe aux piques de néon. Nissa se fichait que son arrivée ne passe pas inaperçue, elle voulait simplement n'effrayer personne.

Ils passèrent autour d'immenses structures sombres, encore attachées au fond de l'océan, des ovales ou des sphères pour la plupart, accrochées le long de câbles comme des colifichets. Chacune des ruines était assez grande pour mériter le nom de ville, et en effet, d'après les cartes et les archives, la plupart d'entre elles étaient des enclaves autonomes, des bulles dans la bulle, qui exploraient à leur

façon les marges de l'économie parallèle.

Nissa avait des raisons d'être inquiète. Il y avait des zones chaudes et des différences de pression, des traces d'habitat récent, voire actuel. Kanu la sentit se tendre.

— On considère généralement que les Royaux forment une entité homogène, dit-elle comme si ses commentaires incessants étaient la seule chose qui les empêchait de basculer dans la folie. En vérité, il y a près d'une centaine de factions ici, et la plupart d'entre elles se détestent plus qu'elles nous haïssent.

— Qui est ton contact ? Que comptes-tu échanger contre les œuvres ?

— Mon contact est le Margrave. Mais l'argent ne sert à rien. L'économie locale fonctionne en vase clos, sans lien avec le reste du système. Il n'y a aucun moyen de faire entrer ou sortir des devises. (Elle remarqua alors quelque chose.) Oh ! c'est quoi, ça ?

— Fais voir.

— Du mouvement. Des objets chauds.

Elle tapota sur une traînée de signatures thermiques qui sortait d'une fissure dans l'une des structures attachées.

Il s'agissait de Royaux, mais qui allaient trop vite pour nager eux-mêmes. Ils étaient des dizaines, organisés dans une formation en chevron. Les détecteurs de la *Chute du Chevalier* distinguèrent les drones qu'ils utilisaient pour se propulser, chaque Royal tiré par sa propre machine. Ils auraient pu nager, évidemment – tous possédaient une nageoire à la place des jambes –, mais les appareils allaient plus vite. Ils portaient des armes et une armure, qui semblaient toutefois improvisées, bricolées à partir de débris et de détritus technologiques, les restes pillés d'une économie sous-marine autrefois prospère.

— Des fidèles du Margrave ?

— Sans doute. Nous sommes plus ou moins dans sa sphère d'influence.

— Tu n'as pas l'air sûre de toi.

— On m'a dit qu'on ne me contacterait pas avant que j'arrive à Southrace.

— Nous pouvons les semer.

— Oh ! facilement. Mais ça ne nous servirait pas à grand-chose. Si l'on évite les Royaux, on ne pourra traiter avec personne.

Ils emportaient leur propre éclairage. Des bâtons lumineux et de la peinture rayonnante dont une partie clignotait et changeait de couleur, rappelant à Kanu le graffiti psycho-réactif de Sunday. Des cornes et des lames complétaient leurs armures sous-marines. Ils portaient également de longues armes, sortes de lances dotées de détentes et de cartouches de gaz.

Nissa les laissa s'approcher. Elle n'augmenta pas la vitesse de la *Chute du Chevalier* et ne tenta pas de s'enfuir. Elle ne dévia pas non plus de sa trajectoire initiale.

Les Royaux rompirent leur formation et cernèrent le vaisseau de Nissa. Ils égalaient sa vitesse sans problème. Kanu entendit des coups contre la coque puis les longs raclements stridents d'une lance ou d'un harpon qui frottait sur toute la longueur du vaisseau.

— Ils essaient de nous intimider, dit Nissa. C'est tout.

Un Royal se plaça soudain devant la vitre de la passerelle de commandement, et s'y accrocha avec des ventouses de la taille d'une assiette. Kanu put alors mieux voir son armure et son équipement. C'était une créature très musclée, à la nageoire et au torse larges, aux bras puissants, épais, aux mains palmées et presque dépourvue de cou. Un masque, probablement un respirateur ou un

appareil puisant l'oxygène dans l'eau, dissimulait son nez et sa bouche. Ses yeux étaient cachés par des lunettes de plongée enfoncées sur son visage comme deux œufs noirs dans de la pâte. Son armure ne recouvrait pas toute sa peau et laissait entrevoir un peu de chair blanc cassé ou vert pâle.

Le Royal détacha, de sa ceinture, une sorte de ventouse plus petite qu'il pressa contre la vitre avant d'insérer deux tubes dans des trous de chaque côté de son crâne. Puis il s'empara d'un cône métallique dont il colla, sans ménagement, l'extrémité la plus large au verre. Kanu tressauta lorsque le Royal approcha le visage du bout pointu de l'objet.

Des sons indistincts et presque inaudibles s'élevèrent à travers la vitre. Il s'agissait d'un langage, sans doute même d'une des langues communes, mais si déformée par l'isolation culturelle et la physique inhospitalière de cet environnement qu'elle en devenait incompréhensible. Kanu crut reconnaître un mot ou deux, dans ce qui pouvait être du swahili – « identifier », « océan », « exclusion », « colère » –, mais sans en être vraiment sûr. Avant qu'il parle, Nissa leva une main pour l'en empêcher.

— Ils peuvent nous entendre, grâce à ce stéthoscope, dit-elle à voix basse. (Puis, en projetant sa voix comme au théâtre.) Je m'appelle Nissa Mbaye. Je suis venue sur Europe avec des intentions pacifiques et l'autorisation de la Consolidation. Le Margrave de Southrace m'attend. Puis-je passer ?

La créature lui répondit. Kanu ne comprit pas mieux qu'avant. Mais Nissa avait dû prévoir qu'elle devrait dialoguer avec les Royaux.

En ne s'adressant qu'à son compagnon, elle dit :

— D'après eux, le Margrave ne me parlera pas et je perds mon temps.

— C'est un bon début.

— Ils disent aussi qu'ils n'ont rien contre le fait que je perde mon temps, mais il faudrait que leur fasse un petit don ou que je paie une petite somme pour traverser cette partie de l'océan.

— Tu avais prévu ça, un péage ?

— Oui, je m'y attendais. (La voix de Nissa devint plus forte.) Je suis honorée de vous payer un tribut. Je vais ouvrir la trappe de chargement dorsal. Prenez ce que vous voulez, s'il vous plaît, avec mon respect et mes remerciements.

Elle ouvrit l'écoutille. Kanu la regarda en silence, impressionné par toutes les dispositions qu'elle avait prises. Le Royal détacha son stéthoscope et ôta ses ventouses, puis il nagea autour du vaisseau pour rejoindre ses compagnons près de l'ouverture. Les coups et les raclements s'intensifièrent dans cette zone.

— Qu'as-tu apporté ? demanda Kanu.

— Des médicaments. Des vitamines et des compléments nutritifs.

Mais il perçut une vive inquiétude dans sa voix. Comment satisfaire les Royaux ? Que considéreraient-ils comme un tribut adéquat ? Ils allaient bientôt le savoir.

Des bruits sourds et des chocs résonnèrent contre la coque.

— Ils peuvent faire des dégâts ?

— Abîmer les propulseurs et le gouvernail sans doute. Voire bloquer les entrées du circuit de refroidissement, mais guère plus.

— Ça me paraît déjà pas mal.

L'expression de Nissa se durcit. Le premier Royal revint devant la fenêtre en tenant une poignée de petites pilules blanches qui commençaient déjà à se dissoudre dans l'océan. Il les écrasa et étala ce qu'il en restait contre la vitre. Il lança, dans l'eau, un juron assez fort pour que Kanu l'entende même sans le cône

de communication. Puis d’un coup de nageoire, il s’éloigna.

Les coups et les raclements ralentirent. Quelques chocs encore, puis un grand bruit dédaigneux pour finir et les Royaux partirent.

— Nous avons réussi ou échoué ?

— Si nous avions échoué, nous serions au courant, dit Nissa. C’était simplement leur façon de me faire comprendre qu’ils étaient généreux et que mon offre était aux limites de l’acceptable pour eux.

Elle appuya sur une touche et la vitre se nettoya. Les Royaux avaient disparu. De nouveau seuls, ils s’enfonçaient dans les profondeurs de l’océan. Kanu ne se relâcha pas pour autant – il était bien trop préoccupé – mais ils avaient franchi un obstacle et nul doute que l’ingéniosité de Nissa leur permettrait de surmonter les suivants. Et si tout tournait mal, pensait-il, ils pourraient toujours remonter et quitter Europe. Les Royaux n’étaient pas assez idiots pour les prendre en otages… n’est-ce pas ?

Mais quelques kilomètres plus loin en direction de Southrace, leurs phares éclairèrent un visage familier portant un masque et des lunettes et qui apparut dans l’eau devant eux, comme pour leur bloquer le passage.

— Non, dit Nissa, désormais furieuse. Nous avions conclu un marché. Nous étions d’accord !

Toutefois, elle n’aurait pas dû s’en faire. Il s’agissait du même Royal, certes, mais son visage était séparé de son corps. On avait coupé sa tête avant de la planter sur une pique.

Une autre créature aquatique humanoïde flottait devant eux, la hampe à la main. Elle n’emportait pas d’éclairage et son armure essentiellement noire semblait à la fois plus fonctionnelle et moins clinquante que celles des autres Royaux. Kanu la trouvait néanmoins tout aussi dangereuse et menaçante.

Puis elle agita le bras, leur enjoignant de la suivre. Elle partit d’un coup de nageoire, sans lâcher la tête coupée du Royal.

— Enfin quelqu’un de poli, dit Nissa.

Chapitre 15

Goma se leva tôt, par habitude, tandis que Ru dormait encore profondément de son côté du lit. Après une nuit de sommeil agitée, il lui tardait, pour sa tranquillité d'esprit, de reprendre la conversation là où elle s'était arrêtée la veille au soir. Elle se lava et s'habilla en silence pour ne pas réveiller son épouse et quitta discrètement la pièce. Elle alla dans une des cambuses se servir un café. La salle était vide et elle n'avait pas croisé grand monde en chemin. Les lumières du *Travertine* encore tamisées, en mode nuit, encourageaient les passagers à suivre un rythme de sommeil quotidien. Le vaisseau, tout en ombres brun et orange, était aussi silencieux que peut l'être un appareil spatial. On avait ralenti, ou complètement éteint, les systèmes de survie non essentiels, et le son du moteur – transmis par la structure de l'appareil – n'était qu'un ronflement lointain, évoquant une chute d'eau, aussi soporifique et réconfortant qu'un générateur de bruit blanc.

Mais Mposi devait déjà être réveillé. Il avait ses habitudes et entamait son labeur avant tout le monde. Certes, il n'avait plus autant de travail qu'à l'époque de sa vie politique sur Creuset, et il ne subissait plus la pression et les obligations de sa haute charge. Mais, où qu'il soit, il parvenait toujours à s'occuper, et Goma savait à quel point cette histoire de sabotage le préoccupait. Non, Mposi serait déjà réveillé et sans doute prêt à reprendre leur conversation.

Une fois les idées éclaircies par le café, Goma se rendit jusqu'à la cabine de Mposi. Elle frappa doucement à la porte, pour ne pas déranger les résidents des chambres avoisinantes, si elles étaient occupées.

Elle attendit quelques secondes avant de toquer de nouveau.

Il y avait deux possibilités : soit Mposi était profondément endormi, soit il avait déjà quitté sa cabine. Elle se risqua à frapper un peu plus fort, mais n'obtint aucune réponse.

Bien, il était déjà debout.

Goma se rendit où elle pensait le trouver, dans les cambuses, les salons et les espaces publics, sans découvrir la moindre trace de son oncle. La salle de gym était vide. Elle vérifia l'infirmerie, au cas où, mais fit chou blanc dans la pièce aux portes de verre.

Elle retourna dans sa propre cabine où Ru se réveillait à peine.

— À propos d'hier soir…

— Je ne trouve pas Mposi.

Ru se frotta les yeux, encore englués par le sommeil.

— Où l'as-tu cherché ?

— Un peu partout. Il n'est pas dans sa cabine, ni ailleurs.

— Il reste encore une bonne partie du vaisseau, tous les endroits qui nous sont inaccessibles.

— Je sais. Mais Mposi ne peut pas plus y aller que nous, pas sans autorisation spéciale en tout cas.

Ru retrouva un peu de vivacité. Elle retira une croûte du coin d'un œil et l'examina, à la fois fascinée et somnolente.

— Et pour l'obtenir, il aurait dû aller voir Gandhari, reprit-elle. Il faut aller lui parler. Si ça se trouve, Mposi et elle vivent dans la même cabine, maintenant.

— Je serais au courant, dit Goma, pas vraiment d'humeur à rire. Laissons-la en dehors de ça pour l'instant. Je m'inquiète pour lui, mais je ne veux pas créer de panique inutile.

— Tu me sembles déjà paniquée.

C'était le cas, mais Goma ferma les paupières et s'efforça de rester calme.

— Il ne peut pas avoir disparu. C'est un vaisseau et il n'est pas si grand. J'ai dû le manquer. Nous allons fouiller à fond avant d'aller voir le capitaine.

— Ça va nous prendre du temps. Mieux vaut se partager les zones, et se retrouver ici toutes les heures.

— Toutes les demi-heures, plutôt, dit Goma.

— D'accord, toutes les demi-heures. Et nous *allons* le trouver : sans doute devant un hublot, en train de regarder Creuset et de se demander pourquoi diable il s'est porté volontaire.

Malgré ses efforts, elle ne rassurait en rien Goma.

— Je m'inquiète pour lui.

— Moi aussi, mais il va bien.

Ru se lava et s'habilla pendant que Goma préparait du chai. Elles le burent en vitesse, sans parler beaucoup, les non-dits de la veille encore dans l'air. Mais au moment de partir, Ru posa une main sur le poignet de Goma.

— Il va bien. Et je t'aime encore.

— Merci, dit Goma.

Elles se séparèrent et fouillèrent le vaisseau. La luminosité commençait à augmenter pour le cycle diurne, mais la transition était graduelle et il n'y avait pas encore beaucoup de passage dans les couloirs. Cela leur facilitait les recherches, mais donnait aussi l'impression à Goma d'attirer les regards. Elle se rendait dans des parties du vaisseau qu'elle n'avait aucune raison de visiter à cette heure-ci, sans pouvoir justifier sa présence. Elle ne voulait dire à personne qu'elle cherchait son oncle disparu. Mais dans les couloirs, les escaliers ou les passages, personne ne fit attention à elle ou ne lui parla autrement que pour échanger quelques banalités.

Goma fouilla toutes les zones autorisées dans la moitié inférieure de la sphère avant, puis toute la partie de la section centrale à laquelle elle avait accès. Comme le *Travertine* accélérait toujours, pénétrer dans cette zone du vaisseau donnait l'impression de descendre dans une tour coiffée d'une immense sphère, et posée, à sa base, sur un deuxième globe. Mais au-delà d'un certain point, les niveaux inférieurs n'étaient ouverts qu'aux techniciens. Mposi avait peut-être trouvé le moyen de passer à travers ces cloisons, mais pas elle.

Certaines portes donnaient accès – par des sas, des tuyaux d'évacuation ou des quais de stockage – au vide spatial. Toutefois Mposi n'aurait jamais pu en ouvrir une, estimait Goma, sans que Gandhari Vasin soit immédiatement prévenue. Des alarmes auraient sonné, on aurait déclenché des procédures d'urgence et envoyé des équipes dans la zone en question. Non ; Mposi n'avait pas pu quitter le vaisseau ni se faire jeter dehors, d'ailleurs.

Mais cette idée, la possibilité d'un meurtre, restait dans un coin de sa tête. Était-ce trop mélodramatique de sa part, avec si peu d'indices en ce sens ?

Néanmoins Mposi avait découvert l'existence d'un complot, d'un possible

sabotage et il en avait parlé à Maslin Karayan récemment.

Alors, oui, un meurtre : pourquoi nier l'évidence ?

Mais elle ne trouva pas plus Mposi que son cadavre. Lorsque Ru et elle se rejoignirent, au bout d'une demi-heure, comme prévu, son épouse n'avait pas eu davantage de succès.

— Je suis allée dans toutes les pièces auxquelles j'avais accès, dit-elle. En revanche, pour entrer dans les quartiers privés, les chambres inoccupées et les zones réservées au personnel technique, il faut aller voir Gandhari.

— Nous avons peut-être une bonne raison, maintenant, dit Goma.

— Tu as revérifié dans sa chambre ? Il dormait peut-être profondément.

— Deux fois. Et j'aurais pu réveiller un mort, la seconde fois. (Elle regretta aussitôt l'expression qu'elle avait utilisée.) Je ne crois pas qu'il y soit. Mais de toute façon, nous avons besoin du capitaine pour ouvrir cette porte.

— Alors, allons la voir. Je n'y croyais pas trop, au début, Goma, mais tu as raison, nous aurions déjà dû le dénicher.

— Une dernière fouille, dit Goma. Si ça se trouve, il a pris un escalier pendant que nous en empruntions un autre. Tu as vérifié dans la salle d'étude ?

— Non, elle était fermée. Qui s'en sert, de toute façon, à part toi ?

— Quelques personnes, dit Goma. Et elle n'est jamais fermée, en temps normal.

Mais Ru avait raison : Goma ne croisait presque jamais quiconque dans cette pièce. Même lorsque d'autres passagers s'étaient mis à fréquenter la salle d'étude, elle s'était accrochée à l'idée qu'il s'agissait de son royaume personnel, une enclave d'intimité et de solitude où Ru elle-même avait peu de chances de s'aventurer.

— J'ai changé d'avis, dit-elle. Il faut aller voir le capitaine tout de suite.

— D'accord.

Gandhari Vasin, toujours en chemise de nuit, se préparait pour sa journée, lorsqu'elles débarquèrent. Goma craignait qu'elle leur en veuille de la déranger si tôt, mais elle n'en montra rien.

— Vous avez bien fait de me prévenir, dit-elle après s'être habillée. Vous auriez déjà dû le dénicher et je ne vois pas comment il aurait pu passer une des portes étanches. Ne vous en faites pas : il est toujours dans le vaisseau et nous allons le retrouver.

Goma mentionna la salle d'étude. Elles y étaient retournées en venant et la pièce était toujours verrouillée.

— Je n'ai pas ordonné qu'on la ferme et je ne vois pas pourquoi elle le serait. Mposi s'y rendait souvent ?

— Je ne crois pas, dit Goma.

Et c'était exact. La salle d'étude n'avait pas acquis de nouvelles données depuis le départ, et personne, ou presque, ne voyait donc l'utilité de s'y rendre. Les visiteurs seraient sans doute plus nombreux à l'approche de Gliese 163, après des décennies de sommeil.

— De toute façon, Mposi n'est pas un scientifique, dit Ru.

— Je sais. Et dieu merci, dit Vasin. C'est la seule personne à bord à laquelle les scientifiques et les adeptes de la Seconde Chance peuvent tous parler.

— Vous aussi, se crut obligée de faire remarquer Goma.

— Je ne suis qu'une simple amatrice, à côté de Mposi. Tout le monde apprécie et fait confiance à votre oncle. Cela le rend indispensable à mes yeux, au moins autant que des parties essentielles du vaisseau. Je ne vois pas comment nous

aurions pu faire sans lui.

Vasin ouvrit un tiroir et accrocha un bracelet autour de son poignet.

— Ces appareils ont longtemps suscité le débat. Ils donnent accès à certaines zones, mais ont bien d'autres fonctionnalités. Vous vous êtes déjà demandé pourquoi nous ne nous sommes pas équipés de dispositifs de communication ou de localisation ?

— C'est la question que je me pose en ce moment même, dit Goma.

— En vérité, les bracelets peuvent offrir ces services, au besoin, mais nos psychologues n'aimaient guère cette idée. La dynamique d'un vaisseau n'est pas la même que celle d'une ville ou même d'une planète. Ils estimaient qu'il valait mieux ne pas appliquer toutes leurs fonctionnalités. Il est parfois préférable de pouvoir se cacher, s'isoler, surtout à bord d'un navire. Les circonstances sont bien assez difficiles pour notre santé mentale sans qu'on se prive de la dernière part d'intimité qui nous reste. (Elle afficha néanmoins un petit sourire.) Mais mon grade m'offre quelques privilèges. Mon bracelet peut localiser chacun d'entre vous, s'il le faut.

— Vous n'aviez pas besoin de nous le dire, déclara Ru avant que Goma acquiesce, toutes les deux bien conscientes que Vasin leur accordait toute sa confiance avec un tel aveu.

— Vous auriez bien fini par vous en apercevoir. (Vasin appuya sur un bouton au niveau de la monture du dispositif et le porta à ses lèvres.) Trouve Mposi Akinya, s'il te plaît. Envoie son emplacement sur mon mur et établis une communication vocale avec son bracelet.

Un diagramme du vaisseau, en lignes rouges brillantes, apparut sur une portion vide de la cloison de Vasin. Une cible lilas se surimposa sur une partie de la sphère avant puis l'image zooma sur cette section.

— C'est sa chambre, dit Goma, mais il ne répond pas lorsqu'on frappe.

— Mposi ? Ici Gandhari. Vous êtes là ? Répondez s'il vous plaît. Nous nous inquiétons pour vous.

Aucune réponse.

Vasin baissa le bras.

— Nous allons d'abord aller voir dans sa chambre, puis nous étudierons les autres possibilités.

Former une équipe de recherche était inutile : Vasin avait tous les outils nécessaires. Ils se précipitèrent jusqu'aux quartiers de Mposi qu'elle déverrouilla d'une autre pression sur son bracelet, Goma se prépara au pire en entrant dans la chambre, mais elle comprit vite, en quelques secondes à peine, qu'il n'était pas là. Le lit n'était presque pas défait et une tasse de chai au miel froid trônait sur la table.

Vasin trouva son bracelet sous un coussin.

— Il a dû le laisser ici par erreur, dit-elle. Nous n'y étions pas habitués sur Creuset.

Certes, mais ils vivaient déjà depuis un bon moment sur le vaisseau et Goma se sentait désormais nue sans son bracelet. Elle imaginait que ce devait être pareil pour Mposi. Néanmoins, il avait toujours été tête en l'air. Cela restait de l'ordre du possible.

— J'aimerais jeter un coup d'œil à la salle d'étude, dit Goma.

— Bien sûr.

Il leur fallut dix minutes pour s'y rendre. Vasin ouvrit, demanda à Goma et Ru d'attendre sur le seuil puis entra. Non seulement la porte était verrouillée, mais la

salle était dans le noir complet. Une ou deux secondes s'écoulèrent avant que les lumières s'allument.

Goma entendit Vasin inspirer, un bruit bref dans le silence.

— Gandhari ?

Elle sortit, visiblement choquée, et empêcha doucement Goma d'entrer ou de regarder à l'intérieur. Elle ferma la porte et porta le bracelet à ses lèvres.

— Gandhari, souffla-t-elle comme si le choc avait vidé l'air de ses poumons. Nous avons une urgence médicale. Docteur Nhamedjo… Nasim, Aiyana… tous ceux qui m'entendent : venez immédiatement à la salle d'étude.

— Que se passe-t-il ? demanda Goma.

— Je suis désolée, Goma. J'ai vu Mposi là-dedans. Dans l'installation… dans le puits. Il est mort, Goma.

— Ouvrez la porte.

— Vous n'avez pas besoin de voir ça. Il me faut mes techniciens, des personnes qui comprennent…

— Gandhari. Ouvrez la porte. Je veux le voir.

C'était bien Goma qui parlait, mais elle se sentait comme obligée de prononcer ces mots. Non, elle n'avait aucune envie de le voir et d'obtenir la preuve irréfutable que son oncle était mort. Elle voulait simplement s'enfuir, se cogner la tête contre un mur jusqu'à se réveiller de cet affreux cauchemar. Mais il fallait se comporter avec bravoure et noblesse, ne rien laisser paraître. Faire croire à tout le monde qu'elle possédait suffisamment de courage pour affronter la situation.

Ru lui prit les mains.

— Laissez-nous entrer, Gandhari. Mieux vaut que nous voyions par nous-mêmes.

Gandhari acquiesça avec regret et ouvrit la porte.

— Ne touchez à rien, surtout, dit-elle, même si ça vous démange. Ce qui s'est passé là-dedans est très grave. C'est peut-être encore dangereux.

Puis comme si elle devait le confirmer :

— C'est vraiment très grave.

Mposi était dans le dispositif, dos à la porte, mais Goma le reconnut néanmoins tout de suite : le corps appuyé contre un flanc de la cuve de l'installation, le bras gauche pendant et ses doigts effleurant le sol de la salle. Il avait une balafre sur le front, des marques de sang séché autour de la plaie, mais aucun signe de blessure plus grave. Il semblait parfaitement détendu, comme un homme qui se serait endormi dans un bain à bulles.

— Mposi, dit Goma.

Son instinct l'incitait à se précipiter vers lui, mais elle ne commit pas cette erreur. Le puits lui paraissait bizarre. En le contournant, elle s'aperçut que les parties du corps de Mposi immergées restaient invisibles. La matrice de nanomachines, quant à elle, n'était plus transparente, mais opaque et trouble. La couleur palpitait sous ses yeux et la surface – habituellement parfaite – ondulait. Mposi, ou ce qu'elle en voyait, était déshabillé. Elle fit le tour de la cuve pour obtenir un meilleur point de vue sur sa tête pendante. Il avait les yeux fermés, les traits détendus comme s'il dormait. Mais il était bien trop immobile pour cela et, dans tous les cas, leur arrivée l'aurait certainement réveillé.

Elle baissa les yeux sur sa poitrine inclinée jusqu'à la surface trouble et turbulente du puits. Il avait le bras droit immergé jusqu'au coude. Goma ne put résister. Elle ne toucherait pas l'appareil, mais elle devait toucher son oncle. Elle

lui effleura le bras droit.

— Mon oncle.

Pas parce qu'elle attendait une réponse, mais parce que le pire aurait été de se taire.

— Goma, dit doucement Vasin. Vous devriez reculer maintenant, en attendant les techniciens.

Elle l'avait touché tout doucement, à peine une caresse, mais le contact de ses doigts avait modifié un équilibre. Mposi s'effondra soudain, s'enfonçant plus profondément dans le puits. Comme il penchait, l'angle s'accentua et fit sortir son bras de la surface. Sous le coude, il n'y avait presque plus rien. Goma le regarda, horrifiée. Il n'avait pas été coupé ni brûlé, mais simplement dissous, ne laissant que des filaments laiteux, les restes liquides d'os, de muscles, de nerfs et de chair. Et tandis que Mposi s'effondrait un peu plus, elles découvrirent qu'un processus identique avait affecté le reste de son corps.

Ru posa une main sur les yeux de Goma et lui détourna brusquement la tête.

— Ne regarde pas, chuchota-t-elle.

Chapitre 16

Le Margrave de Southrace s'excusa, naturellement, des désagréments qu'ils avaient subis durant leur trajet dans les eaux d'Europe.

— Autrefois, les Royaux avaient des principes, se lamenta-t-il. Il nous arrivait d'être en désaccord, certes, sur des questions de territoire et de droits de négociations avec l'Extérieur, mais nous avions davantage de choses en commun que de différences. Nous savions nous tenir. Ces vandales ont un petit pois à la place de la cervelle. Comment osent-ils vous faire payer pour traverser *mes* eaux ?

— À mon avis, ils ne vont pas recommencer.

— Nous les avions pourtant prévenus, dit le Margrave. Malheureusement, raisonner ces voyous devient inutile. Ils ne comprennent que la force et l'on se doit de recourir à la brutalité. Vous m'avez rendu service : il allait bien falloir que je calme leurs ingérences, tôt ou tard, alors comme ça, c'est fait. Mais je suis désolé que vous vous soyez retrouvés mêlés à ça.

— J'ai presque cru que nous y laisserions notre peau, dit Nissa. Ces vaisseaux de la Consolidation en orbite basse : ils ont un rapport avec ce qui se passe ici ?

— S'ils touchent cette lune, ils recevront une bonne leçon.

— J'espère pour vous, dit Kanu, que cette leçon ne sera pas trop douloureuse pour les deux camps.

— Vous vous exprimez comme un véritable ambassadeur. L'eau la plus trouble peut toujours être nettoyée.

Ils respiraient l'air sec de Southrace, dans une salle équipée pour les besoins des visiteurs extérieurs. Les Royaux du Margrave avaient escorté la *Chute du Chevalier* jusqu'ici, à travers une forêt de plus en plus épaisse de structures sous-marines puis une sorte de clairière clôturée, bulle d'océan dans le cœur fortifié de Southrace. Ils avaient aidé le vaisseau de Nissa à accoster puis l'avaient relié à un sas pour qu'elle et Kanu puissent descendre.

Le Margrave restait entièrement immergé, sous des conditions de profondeur océanique. Au milieu de la pièce, un tube de verre blindé qui allait du sol au plafond pouvait supporter un différentiel de pression de centaines de mégapascals. Derrière sa vitre teintée, le Margrave ressemblait à une ombre. Kanu distingua comme une coiffe ou un casque, de forme pointue, sans pouvoir déterminer s'il s'agissait d'un bijou ou d'une excroissance osseuse de l'anatomie modifiée du Margrave. Du visage, il ne vit que l'éclat de lunettes surmontant une sorte de museau de mandrill ou de masque.

— Je n'ai jamais voulu vous attirer des ennuis, dit Kanu. Ma famille s'est déjà retrouvée mêlée à bien trop d'histoires.

— Nous aurions eu des ennuis de toute façon, alors ne vous en faites pas, Kanu.

— Attendez, dit Nissa en levant une main. Mettons les choses au clair une bonne fois pour toutes. Kanu est mon invité. Un simple accompagnateur, alors pourrions-nous cesser de faire comme si cette visite le concernait lui et pas moi ?

Kanu s'agita sur son siège violet et noir. Ils auraient pu rester debout des heures sans se fatiguer sous la pesanteur d'Europe, mais par politesse, on leur avait fourni des fauteuils. Des aquatiques qui respiraient de l'air étaient venus leur servir du chai.

— Les œuvres sont ici, confirma Kanu. Elles y sont depuis que Sunday les a apportées sur Europe. Nissa est venue les chercher.

— Bien, dit-elle. Au moins, nous sommes d'accord.

— Tu serais venue avec ou sans moi, poursuivit Kanu. Mais comme j'étais au courant de ton intérêt pour Sunday et du lien de celle-ci avec Europe, je savais que tu finirais par entreprendre cette expédition. Il fallait absolument que je voyage avec toi. Tu avais le vaisseau et l'autorisation légale d'atterrir sur Europe. Je n'avais rien de tel et si j'avais cherché à les obtenir… Bon, on se posait déjà pas mal de questions sur mon intégrité. Mieux valait nous éviter un examen rigoureux.

— Nous ? demandèrent Nissa et le Margrave simultanément, dans une unité qui les surprit tous les deux.

— Les machines et moi. Les robots de Mars. Margrave ? Nissa ne me croit toujours pas. Je ne lui en veux pas du tout, mais pourriez-vous lui parler du vaisseau ?

La silhouette dans l'eau ne répondit pas aussitôt. Nissa regarda Kanu et, pendant un instant, il fut à son tour sur le point de douter de lui-même. Peut-être qu'il était arrivé au bout de son délire et que son absurdité allait éclater au grand jour.

Mais le Margrave dit :

— Désolé, mais j'ai cru que jamais personne ne viendrait. Cela fait si longtemps.

— En effet, convint Kanu. Mais nous en avons besoin, maintenant. Le vaisseau est-il intact ?

— Oui.

— Attendez, dit Nissa. Quel vaisseau ? De quoi parlez-vous ?

Kanu tenta de lui répondre de la façon la plus raisonnable et la plus honnête possible :

— Il date d'à peu près un siècle. Il a été construit ici, à l'abri des regards, et peut se réparer et s'améliorer seul, si nécessaire. Il était déjà rapide à l'époque, mais l'est encore plus maintenant.

— Espèce de sale menteur…

Mais elle secoua la tête, incapable d'exprimer le dégoût qu'il lui inspirait pour l'avoir ainsi instrumentalisée. Kanu savait qu'il méritait bien pire. Il avait agi de façon ignoble, détestable.

— Il n'y avait aucun autre moyen. Et je ne suis pas en train de trahir l'humanité. Cela nous concerne tous : les êtres de chair et de sang, comme d'acier.

— Que savez-vous ? demanda le Margrave.

— Les robots sont toujours confinés sur Mars, mais ils sont bien meilleurs que nous le pensions pour obtenir des informations. Et ils ont découvert quelque chose, Margrave : un signal, provenant d'un autre système solaire. Il ne nous était même pas destiné. Il a été capté par des appareils d'écoute humains autour de Creuset, mais a également attiré l'attention des dispositifs de renseignement des robots. La nouvelle n'a pas été dévoilée par le gouvernement de Creuset, mais elle est déjà connue des robots sur Mars.

Le Margrave s’agita dans son tube.

— Et qu’est-ce qui intéresse les machines, là-dedans ?

— D’après leur analyse, la source de ce signal pourrait bien être une autre intelligence artificielle. Il y a des années, une simulation d’Eunice Akinya s’est rendue sur Creuset avec les premiers colons. Les Gardiens ont autorisé les humains à s’installer sur la planète à condition que trois sujets partent avec eux dans l’espace interstellaire lointain. La reconstruction d’Eunice appartenait à ce groupe ; ma demi-mère Chiku verte et un éléphant du nom de Dakota l’accompagnaient. Une machine, une femme, un éléphant. La Trinité, comme on l’a surnommée. On ignore si les membres organiques de la Trinité sont encore vivants. Mais la reconstruction était bel et bien immortelle. Les robots de Mars y voient deux intérêts. Cela pourrait leur permettre de rétablir des liens avec ce qui ressemble le plus, à leurs yeux, à un créateur ; une sorte de communion, si vous voulez. C’est aussi une chance de mieux comprendre les Gardiens. Ils ont bien dû communiquer avec Eunice et elle a sans doute appris des choses à leur sujet. Recueillir des informations sur ce que les Gardiens nous veulent importe autant aux robots qu’aux humains.

— Vous comptez donc répondre à ce signal, dit le Margrave, et c’est pour ça que vous avez besoin d’un vaisseau. Mais seule Nissa pouvait vous emmener sur Europe. Je comprends son… mécontentement.

Kanu se tourna vers sa compagne.

— Nissa, aucune excuse ne pourra racheter ce que je t’ai fait. Tu as parfaitement le droit de te sentir maltraitée, de regretter le moment où je suis revenu dans ta vie. Mais il faut que tu prennes conscience de l’enjeu. Nous sommes au bord d’une révolution, nous tous : humains, aquatiques et machines. Toi et moi. (Il baissa les yeux sur ses mains jointes et secoua la tête.) Je sais bien que tu ne me pardonneras pas, mais si tu parvenais au moins à comprendre ce que j’ai fait…

— Il n’y a rien à comprendre. Si tu me faisais confiance, si tu avais le moindre sentiment à mon égard, tu m’aurais dit la vérité dès l’instant où nous nous sommes retrouvés.

— Je ne la connaissais même pas à ce stade, dit Kanu en tentant vainement de se justifier. Je n’avais pas accès à mes propres souvenirs. Je pensais t’avoir rencontrée par hasard. J’étais aux anges… je t’aimais, Nissa. Je t’aime encore.

— Non, tu te sers de moi, c’est tout. Enfin, tu te servais de moi, puisque j’ai joué mon rôle.

— Un instant, s’il vous plaît, dit poliment le Margrave. Nous avons beaucoup à nous dire, je sais, mais je dois m’occuper d’une affaire urgente. Voulez-vous m’excuser un moment ?

Kanu regarda le Margrave descendre dans le puits teinté et disparaître sous le niveau du sol. Étrangement, maintenant que la vitre ne contenait plus que de l’eau, il se rendait mieux compte de la pression qu’elle devait supporter. Il l’imagina craquer et Europe engloutir cette pièce avant qu’un d’eux puisse réagir.

— Je suis mort, finit-il par dire face au silence de Nissa. Sur Mars. L’accident a bien eu lieu et je n’aurais pas dû y survivre. Mais les machines ont décidé de me soigner. J’avais un ami parmi elles, un robot nommé Swift. Dès que mon cerveau a été en mesure de comprendre dans quelle situation je me trouvais, Swift m’a laissé un choix. C’était très simple.

— Vivre ou mourir ? demanda enfin Nissa.

— Non, vivre ou vivre. Swift a dit que les machines feraient leur possible pour

moi puis me renverraient parmi les humains et ce serait fini. Je resterais contaminé, évidemment, je perdrais ma carrière et ma mission, et mes collègues décédés sur Mars ne reviendraient pas d'entre les morts. Je ne t'ai jamais parlé de Garudi Dalal ? Elle adorait la poésie. J'ai rapporté ses affaires à ses parents, à Chennai. (Mais Kanu poussa un soupir, souffrant de devoir s'expliquer.) Je croyais en Swift, je lui faisais confiance. Je pensais pouvoir aider les machines. C'est pour cela que j'ai accepté le second choix, d'aider une partie d'eux à s'échapper de Mars à l'intérieur de moi, pour accomplir ce qu'ils ne pourraient pas faire seuls. Les laisser m'utiliser, comme je t'ai utilisée. La vie de nouveau, mais la vie avec un sens, un but qui me dépasse.

— Tu as consenti à le faire, dit-elle, impassible.

Il acquiesça, acceptant la distinction.

— J'ai choisi de faire confiance à Swift, et c'est ce qui m'a amené ici.

— Tu as donc la conscience tranquille.

Kanu s'avoua vaincu et haussa les épaules.

— Je sais que tout ce que je pourrais dire n'y fera rien. Mais je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé et, de tout mon cœur, je te souhaite le meilleur. Ces dernières semaines…

— Tu regrettes ce qui s'est passé ?

— Non ! Je regrette d'avoir mis autant de temps à te retrouver. Je regrette qu'il ait fallu Mars, ma mort et le marché de Swift pour ça. Je regrette de t'avoir perdu la première fois et cette situation qui va nous séparer encore, peut-être de manière irréversible. Je suis vraiment désolé, Nissa, mais je n'ai que des excuses à t'offrir.

Après un silence, il ajouta :

— Ne t'inquiète pas pour ton retour. Le Margrave va bien s'occuper de toi et s'assurer que tu retournes à l'extérieur en un seul morceau.

— Alors, c'est tout ? Je ne sers plus à rien, mais tu as tout prévu pour que je rentre sans encombre ?

— Ce n'est pas ça.

— Je vais te dire ce que c'est. (Le menton de Nissa se figea. Puis elle s'exprima d'une voix calme qui dissimulait sa colère.) Tu m'as considérée comme un moyen d'arriver à tes fins, une commodité. S'il quelqu'un d'autre avait pu t'emmener sur Europe, tu lui aurais menti et l'aurais trompé aussi.

— Je n'ai jamais voulu…

— Rien à foutre de ce que tu voulais, gronda-t-elle. Tu m'as traitée comme un appareil jetable, comme un outil. Une chose dont on se sert puis dont on se débarrasse. Et malgré tes larmes de crocodile et ta fausse contrition, tu as agi sciemment, avec sang-froid. Tu savais exactement ce qu'il fallait faire et qui manipuler. Tu avais tout prévu, tout planifié. L'heureux accident de notre rencontre ? Deux anciens amants qui se retrouvent ? Coucher avec moi ? Tu avais sans doute tout établi selon un diagramme.

— Tout était sincère…

— Tu es un traître, Kanu. Un sale traître sans cœur. Je suis malade rien qu'à l'idée d'avoir cru que tu avais une conscience, un peu d'humanité. Et tu sais quoi ? Tu ne m'as pas seulement menti ; tu ne m'as pas simplement trahie et fait perdre mon temps. Tu as gâché mon travail. Tu as ruiné tout ce que je comptais faire sur Europe, ce qui était prévu depuis des années, des années consacrées au souvenir de ta foutue grand-mère morte et de son art à la con.

— Je suis désolé.

— « Je suis désolé, je suis désolé, je suis désolé. » (Elle l'imitait avec un air sarcastique.) Tu ne sais dire que ça, hein ? Mais qu'est-ce que tu pourrais dire de plus ? Tu es un diplomate. Tu t'extrais de toutes les situations avec ton bla-bla. Mais c'est râpé, là. Tu ne t'en tireras pas avec quelques belles paroles. De toute façon, à quoi bon ? Je sais bien que tu n'as rien à foutre de cette conversation. Dès que tu seras sur ton vaisseau, tu partiras sans plus jamais penser à moi.

— Non. Tu te trompes à mon sujet et sur mes sentiments. Si je pouvais réparer ce que j'ai…

— C'est impossible. Jamais.

Un mouvement de piston qui remonte attira l'attention de Kanu. Le Margrave revenait dans la salle. La vision de Kanu s'était adaptée à l'obscurité depuis son arrivée et il put mieux observer l'anatomie et les atours sombres du Margrave, devinant les téguments osseux et les excroissances rigides aux allures de cornes.

— J'espérais qu'ils entendraient raison, dit leur hôte. Nos amis imprudents, ceux qui sont venus vous embêter.

— Ceux que vous avez mis sur des piques ? demanda Kanu.

— Nous n'en avons décapité qu'un, répliqua la Margrave comme si c'était acceptable. Leur chef. Pour que les autres comprennent bien le message et ne s'aventurent plus dans ma juridiction.

— Et ça a marché ? demanda Nissa.

— Pas *tout à fait* comme je l'espérais. Je crains qu'ils se soient rassemblés en masse autour de Southrace depuis votre arrivée. Évidemment, cela se produit de temps en temps et nous les repoussons. Mais ils sont si nombreux, là… Il se pourrait que j'aie déclenché une sorte de guerre civile.

— Nous sommes en danger ? demanda Kanu.

— Non ! Pas le moins du monde. Southrace tiendra. Ils n'en franchiront pas les limites.

Kanu sentit que le roi perdait la maîtrise de la situation. Il devait vaciller depuis des mois ou des années, mais leur arrivée avait dû accélérer un effondrement déjà entamé.

— Vous pouvez nous le garantir, Margrave ?

— Je vous le jure sur ma tête. Les forces de la Consolidation ne doivent pas non plus vous inquiéter.

Kanu regarda Nissa puis se tourna de nouveau vers le Margrave.

— Comment ça ?

— Elles ont atterri. Six de leurs vaisseaux de surveillance sont désormais sur notre glace. Je crois qu'ils comptent se servir des difficultés internes auxquelles nous sommes actuellement confrontés. C'est stupide et ça montre leur profond mépris pour le respect mutuel des traités et des droits !

— Ce n'est pas une coïncidence, n'est-ce pas ? dit Nissa. La Consolidation n'a pas choisi ce moment pour reprendre Europe par hasard. Notre venue les y a incités.

— Vous leur avez peut-être fourni la distraction qu'ils espéraient, dit le Margrave.

— La sécurité de Nissa est primordiale, lança Kanu. Il ne doit rien lui arriver.

— Nissa peut parfaitement s'occuper d'elle-même, dit-elle. En fait, je m'en vais tout de suite, avant que cette putain de lune explose.

— Et les œuvres ? demanda le Margrave.

— Vous croyez que j'en ai quelque chose à foutre, maintenant ? Ramenez-moi à la *Chute du Chevalier*. Je me battrai pour rejoindre la glace, s'il le faut.

— Les œuvres appartiennent à Nissa, désormais, dit Kanu en se levant facilement de son siège. Prenez-en soin, Margrave : elle reviendra les chercher. J'en suis persuadé. Nissa a préparé ce voyage pendant des années, elle aurait mérité mieux.

— Aura-t-elle des ennuis ? demanda le Margrave. Votre départ ne passera pas inaperçu, Kanu, surtout maintenant.

— Lorsque je serai parti et hors d'atteinte, je ferai une déclaration expliquant que Nissa n'avait rien à voir avec tout ça.

Il avait peut-être espéré un témoignage de gratitude en réponse à cette promesse, mais n'en reçut aucun. Elle contenait toujours sa colère, comme de l'eau derrière la vitre, sous une pression de plusieurs mégapascals.

— Économise ta précieuse salive, Kanu.

Le Margrave escorta Kanu dans les entrailles de Southrace, jusqu'à la cave engloutie où le vaisseau Akinya attendait, enseveli depuis un siècle. Ils l'observèrent depuis une galerie, sous l'éclat de projecteurs qui traversaient l'eau pour compenser la faible vue de Kanu. Le Margrave, flottant près de lui dans une extension de son tube aquatique, avait mis une autre paire de lunettes par-dessus celle qu'il portait déjà. La lumière devait être trop forte pour lui, se dit Kanu, comme s'il regardait au cœur d'un brasier.

— Merci d'en avoir pris soin.

— Je ne peux pas vous promettre qu'il fonctionnera. C'est *votre* problème. Mais nous avons continué à l'alimenter, dans la configuration minimale, comme votre famille le souhaitait, et lui avons fourni les matières premières nécessaires pour qu'il se mette à jour. S'il ne marche pas, ce ne sera pas ma faute.

— S'il y a une défaillance grave, il ne restera sans doute pas grand monde sur qui rejeter la faute.

Conçu pour être compact, le vaisseau parut tout de même extrêmement petit aux yeux de Kanu, enfermé entre les murs de cette structure plus vaste. Destiné à l'exploration plutôt qu'au transport de fret ou de passagers, il mesurait, lui semblait-il se souvenir, un kilomètre, sans paraître aussi long. Il avait la forme d'une torpille, un cylindre aux extrémités arrondies parsemé de quelques bosses et excroissances anguleuses qui gâchaient sa symétrie initiale.

— J'aimerais monter à bord.

— Bien sûr. C'est votre vaisseau.

— A-t-il un nom ?

— Pas encore.

Le Margrave l'accompagna jusqu'au pont d'embarquement. L'aquatique ne pouvait aller plus loin – l'appareil n'était pas adapté à ceux qui respiraient sous l'eau – mais Kanu n'avait pas besoin d'un guide. Quand il monta à bord, le vaisseau le reconnut comme un vieil ami. Il lut son ADN et la morphologie de son corps, sonda les vastes mystères de son esprit et vérifia ainsi, sans l'ombre d'un doute, que Kanu satisfaisait aux critères requis.

Akinya.

Contenté, l'appareil lui ouvrit ses secrets. Il faisait encore froid dans les couloirs et les coursives, mais la lumière et le chauffage revenaient. Des écrans sur lesquels défilaient des mises à jour et des diagrammes complexes s'allumèrent lorsque Kanu passa devant. Il n'était jamais monté à bord de ce vaisseau, n'avait joué aucun rôle direct dans sa construction, mais il lui paraissait aussi familier que la maison où il avait grandi.

Il trouva le chemin du poste de pilotage, presque tout au bout du vaisseau, près de l'avant arrondi. Suffisamment spacieux pour un petit équipage, il l'était bien trop pour un seul homme.

Agencé de façon simple et élégante, il ne contenait que l'essentiel : un seul siège, un panneau de commandes en forme de fer à cheval et de larges, mais fausses, fenêtres. En réalité, Kanu savait bien que la pièce se situait à des dizaines de mètres de la coque du vaisseau. Il remarqua quelques influences d'Afrique de l'Est dans la décoration et la couleur de son environnement. Des marqueteries en bois et en métal, des filaments luisants verts, rouges et jaunes. Une sélection de petites sculptures noires disposées dans des alcôves éclairées : des silhouettes de Massaï, se dit Kanu, en se demandant s'il pouvait s'agir d'œuvres de Sunday. Dans le cadre de son siège, on avait gravé un bas-relief représentant de gros éléphants entrelacés. Une carte du monde rayonnait en dessous, centrée sur l'Afrique.

Kanu s'installa dans le fauteuil qui fit automatiquement jaillir, puis resserra, une sangle sur ses cuisses. Les commandes en fer à cheval s'approchèrent de ses doigts. Il regarda tous les écrans et les claviers comme si, étourdi, il les reconnaissait, juste après son réveil.

— Kanu Akinya, déclara-t-il, comme s'il obéissait à un ordre silencieux. Je prends les commandes. Je demande un départ immédiat.

Le vaisseau répondit dans la même langue. Il s'exprima en swahili sur un ton apaisant, comme parfaitement équipé pour affronter n'importe quel problème, n'importe quelle éventualité.

— Bienvenue, Kanu. Les systèmes passent en conditions opérationnelles. La dernière détection d'erreurs et les procédures de calibrage ont démarré. Le réacteur Chibesa s'initialise. Temps avant le départ estimé à six heures et treize minutes.

— Quelles sont les possibilités de départ d'ici deux ou trois heures ? En fait, présente-moi plusieurs options et les facteurs de risques associés.

— Un instant s'il vous plaît, Kanu.

La console lui exposa les probabilités. D'un départ immédiat, qui lui laissait quinze pour cent de chances de perdre complètement le vaisseau, jusqu'à la proposition plus raisonnable d'attendre six heures, qui rendait les risques de faire exploser l'appareil négligeables, tout au moins à cause d'une défaillance interne.

S'il insistait pour partir dans trois heures, les probabilités d'un incident baissaient au chiffre acceptable de deux pour cent.

Ce qui, étant donné l'enjeu, lui convenait.

La console sonna et une voix s'en éleva :

— Kanu, ici le Margrave. Désolé d'avoir dû vous laisser un moment. Les événements ont pris une nouvelle tournure et je crois qu'il faut vous mettre au courant.

Kanu s'adossa contre son siège, se préparant au pire.

— Allez-y.

— La Consolidation est passée. Leurs vaisseaux sont toujours sur la glace, mais ils ont dû apporter des foreuses ultrarapides et de l'équipement de combat sous-marin. D'après mes agents, on compte trois ou quatre points d'entrée différents dans l'océan, et ils ont intensifié leur présence orbitale. Des renforts arrivent de partout dans l'espace jovien et même de plus loin.

Kanu acquiesça : les nouvelles s'avéraient aussi mauvaises qu'il le craignait.

— Il y a donc des forces ennemies – enfin, de la Consolidation – dans l'océan ?

En plus des Royaux qui essaient d'entrer dans Southrace ?

— Tout va mal, en effet.

— Et si c'est, ne serait-ce qu'en partie, notre faute… ma faute… je vous prie de m'en excuser.

— Nous nous en sortirons, Kanu, soyez-en certain. Mais en attendant, vous allez devoir partir plus tôt que prévu.

— C'est si grave que ça ?

— Je ne peux pas garantir la sécurité de Southrace. Et si elle tombe, ou plutôt quand elle tombera, ce sera rapide. Il faut que vous le sachiez.

— Ma sécurité n'est pas primordiale : c'est Nissa qui compte. Elle me déteste et, franchement, c'est compréhensible. Je me suis mal comporté avec elle, Margrave, de façon inexcusable, mais je ne voyais pas d'autre moyen de venir ici. Je ne veux pas qu'elle soit blessée par ma faute.

— Je vais m'occuper de Nissa. Je me suis engagé personnellement à assurer sa sécurité et je tiendrai parole.

Kanu se consola, à défaut d'autre chose, de savoir qu'elle serait bien protégée, en tout cas dans les limites du pouvoir du Margrave. Cela n'atténua en rien ses remords ni la peine qu'il ressentait depuis leurs adieux, mais savoir Nissa saine et sauve lui ôtait au moins un souci.

— Merci.

— J'aurais préféré que vous partiez dans de meilleures circonstances, Kanu.

— On ne peut rien y changer, dit-il en reportant son attention sur la console.

Les options étaient toujours affichées et les chiffres n'avaient guère changé. Les risques d'une catastrophe s'il partait sur-le-champ étaient passés de quatorze à douze virgule six pour cent. La probabilité chuta encore sous ses yeux. Le vaisseau faisait de son mieux pour améliorer ses chances. Un facteur de risque d'un sur dix était-il acceptable ? Il avait déjà trompé la mort, mais était-ce une raison ? Il ne le pensait pas. Malgré son grand âge, ces dernières semaines avec Nissa l'avaient conforté dans son envie de vivre.

Mais il ne pouvait attendre trop longtemps.

Chapitre 17

Personne n'osa parler de meurtre, tout au moins au début. Mais tous n'envisageaient que cette éventualité.

Deux éléments se firent jour rapidement. Le docteur Nhamedjo examina le cadavre, ce qu'il en restait en tout cas, et parvint à une conclusion évidente. Mposi n'était probablement pas conscient lorsqu'il était entré dans le puits. Malgré la balafre sur son front, il n'y avait aucune trace de sang dans la salle d'étude et pas la moindre trace de lutte ni de souffrances. On supposait qu'il avait été attaqué ailleurs – assommé ou tué – puis transporté jusqu'à la salle d'étude, pour que les nanomachines décomposent son corps.

D'autre part, on avait reprogrammé les nanomachines du puits de manière qu'elles puissent traiter et absorber des tissus humains.

Ce n'était pas censé être possible, leur expliqua Vasin. Certes, la nature même de la nanotechnologie la rendait indéfiniment modifiable. La seule différence entre une version médicale et une militaire résidait dans le mode de commandes : l'architecture profonde du programme. Mais on avait assuré à Vasin qu'il était impossible de passer de l'une à l'autre, notamment grâce au peu de ressources disponible à bord du vaisseau.

Quelqu'un y était pourtant parvenu.

— Ce n'était pas une solution parfaite, dit Vasin à Goma et Ru, dans sa cabine, deux heures après la découverte du corps de Mposi. D'après ce qu'on m'a dit. La nanotech a repris une configuration sans danger, mais elle est toujours contaminée par la présence de plusieurs kilos de matière organique, suffisamment pour détériorer son efficacité. (Elle leva brusquement les yeux.) Je suis désolée, Goma, mais je ne sais comment le tourner autrement.

Goma faisait appel à toute sa volonté pour garder contenance ; le moment n'était pas encore venu de s'effondrer.

— Celui qui a fait ça, dit Ru, devait connaître plutôt bien le fonctionnement du puits, non ?

Goma était reconnaissante à Ru de parler ainsi, sans prendre de gants. Elle n'en aurait pas été capable.

— Une connaissance basique du système n'aurait pas suffi, non, répondit Vasin.

— Alors, il ne cherchait pas de solution parfaite, mais simplement un moyen de gagner du temps. Cacher ainsi le cadavre plutôt que le garder dans une cabine – qu'on aurait pu fouiller facilement – aurait pu lui permettre d'obtenir quelques jours.

— Dans quel but ? demanda Goma.

Elle était vidée, choquée, hébétée, si accablée de chagrin qu'elle ne parvenait pas à se détacher de cette émotion. Elle nageait dedans, la respirait. Une seule impression subsistait, celle que l'univers avait été dévié de sa course en l'emportant avec lui. Il fallait en parler à Mposi. Il aurait des paroles sensées et

réconfortantes, il parviendrait à atténuer sa peine.

Mon oncle. Mon oncle. Mon oncle.

— Ce n'était pas prémédité, déclara Ru. Enfin, il me semble. Quelqu'un l'a tué, mais ce n'était pas censé se dérouler ainsi. Qui pourrait avoir l'idée d'assassiner quelqu'un à bord d'un vaisseau ?

— Un taré, dit Goma.

— Celui qui l'a tué, reprit Ru, n'a pas eu le temps de maquiller le meurtre en accident et n'a pas trouvé de meilleur moyen de se débarrasser du cadavre. C'était la seule solution qu'il lui restait. Il savait que l'on finirait bien par le découvrir – si l'on ferme la salle d'étude, quelqu'un s'en apercevra forcément – mais il lui fallait simplement un peu de temps pour… dissimuler ses traces, peut-être. (Elle leva brusquement les yeux.) Gandhari : celui qui a fait ça… ?

— Oui ?

— Il pouvait verrouiller cette porte. Grâce à un bracelet comme le vôtre, ou en modifiant un des modèles ordinaires. Ce ne peut pas être quelqu'un comme Goma ou moi qui ne savions presque rien de ce vaisseau avant de monter à bord.

— Quelqu'un de l'équipe technique : un de mes hommes ? C'est ce que vous pensez ?

Ru hésita puis acquiesça.

— Je suis désolée, mais qui d'autre ? Un scientifique, peut-être, mais j'en suis une et je ne suis pas assez calée pour ça. Goma n'en est pas plus capable. Mposi lui-même n'aurait pas pu le faire, même avec une bonne raison.

— Mposi ne portait aucun vêtement, dit Goma. Comment est-il allé de sa chambre au puits sans que personne le remarque ?

— J'imagine qu'il était habillé, qu'il se soit déplacé par ses propres moyens ou qu'on l'ait porté, dit Vasin. Celui qui a fait ça craignait que la nanotechnologie ne traite pas ses vêtements et son corps de la même façon. Il l'a déshabillé dans la salle d'étude puis a emporté ses habits. Il est plus facile de cacher des vêtements qu'un cadavre, et plus facile de s'en débarrasser ensuite.

— Pourquoi ? demanda Vasin. Qu'a-t-il fait pour que quelqu'un veuille le tuer ?

— Je crois savoir, dit Goma. Mposi m'a dit quelque chose, il y a peu. Vous pouvez vérifier avec Creuset, si vous voulez, Gandhari. Il était en contact avec eux.

— Quoi donc ? demanda Vasin.

— Un sabotage, dit Goma avec une morne résignation. Ils l'ont prévenu qu'il y avait des risques en ce sens. Quelque chose sur ce vaisseau, une arme peut-être, dont vous ignorez l'existence, introduite à bord par des personnes qui veulent l'échec de cette expédition.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ?

— Il essayait de rassembler davantage d'informations. Je pense qu'il ne voulait pas venir vous voir avant d'être certain, pour ne pas lancer une fausse alerte.

— Bon sang ! dit Vasin. À quel type d'arme pensait-il ? Que cherchait-il ? Que vous a-t-il dit ?

— Vous devriez parler à Maslin Karayan.

— C'est lui le suspect ? Mposi vous l'a dit ?

Goma ferma les yeux. Elle avait déjà bien trop d'ennuis.

— Peut-être. Vous devriez aussi vous intéresser à quelqu'un d'autre. Karayan a demandé à Mposi ce qu'il savait de Peter Grave. (Sa gorge se serra.) Nous le

voyons comme un adepte de la Seconde Chance, mais il est différent des autres. Spécial. Même *eux* ne lui font pas confiance.

— Vous pensez qu'il a tué Mposi ? demanda Vasin.

— Pourquoi ne pas lui poser la question ? répondit Goma.

Avant que la nouvelle de la mort de Mposi se répande dans tout le vaisseau – ce qui arriverait, avec ou sans annonce officielle – Vasin déclara l'état d'urgence, une alerte de niveau jaune. Une sage décision : un échelon seulement au-dessus du statut normal, vert, mais suffisant pour limiter les mouvements de l'équipage et des passagers et obliger tous ceux qui se trouvaient déjà dans leur cabine à y rester. C'était le genre d'alerte que l'on pouvait déclencher en cas de problème avec l'approvisionnement en air, comme s'il y avait une toxine bénigne dans l'atmosphère ou un déséquilibre dans les gaz qui la composaient. Il y avait déjà eu plusieurs alertes jaunes depuis leur départ de Creuset et la rencontre avec le Gardien avait déjà fait monter l'état d'alerte deux niveaux au-dessus de celui-ci. La tournure des événements n'était donc pas inédite et ne risquait pas de créer une panique.

— Vous voulez que nous retournions dans notre chambre ? demanda Goma à Vasin.

— Non, puisque vous êtes ici, autant rester. Je ne peux pas complètement vous éliminer de la liste des suspects – pas plus que quiconque, d'ailleurs, y compris moi, tant que nous n'avons pas davantage de preuves – mais le fait que vous recherchiez activement Mposi et que vous ayez attiré notre attention sur la salle d'étude… Si vous l'aviez assassiné – et encore une fois, pardonnez-moi de devoir parler aussi franchement, Goma –, mais si vous l'aviez fait, vous n'auriez pas été si pressées de m'aider à retrouver son cadavre.

— Merci de votre sollicitude, Gandhari, dit Goma, mais on l'a tué et le seul moyen de découvrir le coupable est d'en parler. Je vais devoir m'y habituer.

Pendant qu'elles attendaient dans ses quartiers, les subordonnés immédiats de Vasin verrouillèrent l'accès de la salle d'étude et entamèrent les fouilles du reste du vaisseau, pour trouver Maslin Karayan et Peter Grave.

— En théorie, dit Vasin, les fonctions de localisation des bracelets devraient nous permettre d'identifier le tueur en retraçant les mouvements de chacun et en découvrant qui a croisé Mposi depuis la dernière fois où vous l'avez vu. Mais celui qui a fait ça s'y connaissait en bracelet et en nanomachines. S'il a pu modifier le puits, il a tout aussi bien pu altérer son appareil de localisation et dissimuler ses déplacements. Mais il paraissait tout de même pressé, peut-être qu'il n'a pas été aussi méthodique qu'il l'aurait voulu.

Il fallut près de trente minutes pour trouver les deux hommes et les ramener dans les quartiers de Vasin. Aucun des deux ne paraissait avoir résisté, mais seul Maslin Karayan semblait tout juste tiré du lit. Bouffi, les cheveux en bataille, il avait même la barbe ébouriffée.

En revanche, Peter Grave, lui, habillé et rasé de près, avait été appréhendé en chemin vers sa cabine, visiblement de retour du tube de liaison.

Ils étaient dans la salle de réception contiguë aux quartiers privés de Vasin. Le capitaine était assis derrière son bureau, flanqué d'Aiyana Loring et de Nasim Caspari, tandis que Ru et Goma se trouvaient chacune à un bout de la table. Maslin Karayan et Peter Grave étaient installés face à Vasin et le docteur Nhamedjo se tenait debout un peu plus loin, les bras croisés.

— Vous savez pourquoi vous êtes ici ? demanda Vasin aux deux adeptes de la

Seconde Chance.

— J’attends que vous nous expliquiez pourquoi vous avez déclenché l’alerte jaune alors qu’apparemment rien ne cloche avec le vaisseau, dit le plus âgé des deux hommes, franchement indigné.

— Que s’est-il passé ? demanda Grave sur un ton plus doux, mais exigeant tout de même des réponses.

— Mposi Akinya est mort, dit Vasin. Nous l’avons découvert il y a quelques heures, dans la salle d’étude. Les nanomachines étaient en train de digérer son corps. Aiyana, pouvez-vous confirmer ce qui s’est passé ?

— Les machines ont été reprogrammées, leur architecture centrale modifiée ? Très difficile à faire. Elles auraient pu achever le processus de destruction.

— Aurait-on alors pu être avertis qu’il lui était arrivé quelque chose ? demanda Vasin.

Loring secoua la tête, un geste équivoque.

— Pas immédiatement ? La nanotech était programmée pour revenir en mode sans danger une fois le cadavre décomposé. Pour cacher des preuves évidentes de leur reprogrammation ? Le puits serait redevenu sûr, il n’aurait plus tenté de dissoudre quoi que ce soit. Toute cette biomasse absorbée ? Elle l’aurait affectée de façon subtile, mais il aurait fallu un expert pour s’en apercevoir.

Les deux hommes restèrent silencieux puis Maslin Karayan finit par prendre la parole :

— Je ne sais pas quoi dire. Nous n’étions pas d’accord sur tout, mais j’avais un très grand respect pour Mposi.

— Je vous ai entendus vous disputer, dit Goma avant que quiconque puisse répondre. Je suis venue voir Mposi et vous vous criiez après.

— C’était il y a des mois, dit Karayan. Et je n’avais rien contre lui, il s’agissait simplement de divergences d’opinions. De sincères différences de point de vue, certes, mais je ne suis pas du genre à tuer tous ceux qui ne sont pas d’accord avec moi. Et même si c’était le cas, j’aurais été idiot de faire du mal à Mposi, connaissant l’opinion que vous avez de moi.

— J’ai étudié votre parcours, Maslin, dit Vasin en tapotant sur une des feuilles imprimées posées sur son bureau. Apparemment, rien n’indique que vous maîtrisiez les nanomachines. Si vous en étiez capable, me le diriez-vous ?

— Pour m’accuser moi-même ?

— Non, mais plus vite nous connaîtrons les expériences de tous dans les domaines techniques, plus vite nous pourrons régler ça. Pareil pour vous, Peter, s’il y a la moindre partie de votre passé qui n’est pas dans votre dossier, il faut me mettre au courant.

— Et Aiyana, dit Karayan en regardant l’autre scientifique. N’avez-vous pas avoué votre connaissance des nanomachines, à l’instant ?

— J’en sais assez pour déterminer à quel point c’est difficile, Maslin, répondit Loring. C’est bien au-delà de mes capacités. J’ai une expertise basique, très différente. Je maîtrise bien les communications à bord du vaisseau et les fonctions de sécurité ? Détourner les protocoles de sûreté des bracelets ? Je pourrais si je le voulais.

— Comme nombre d’entre nous, dit Caspari, mais Aiyana n’a jamais exprimé d’opposition publique à cette expédition, contrairement à vous deux.

— C’est une grossière exagération, dit Karayan en tressaillant comme s’il avait été piqué par une aiguille.

— Vous en particulier, reprit Caspari. Lorsque vous avez compris que vous ne

pourriez pas empêcher l'expédition, vous avez fait jouer toute votre influence politique pour rejoindre l'équipage. Mais fondamentalement, vous y êtes pourtant toujours opposé. Vous êtes ici pour observer, pour influer sur les décisions importantes, mais à la moindre occasion – comme l'a prouvé notre rencontre avec le Gardien – vous n'hésiteriez pas à nous renvoyer sur Creuset. Si le sabotage était un outil à votre disposition…

— Nasim, dit doucement le docteur Nhamedjo, nous sommes tous peinés par ce qui s'est passé. Nombre d'entre nous sont plutôt sceptiques à l'égard des activités des adeptes de la Seconde Chance. Mais gardons-nous de laisser ce scepticisme influencer notre jugement.

— Moi qui vous croyais neutre, docteur, dit Karayan.

— La médecine est une science, Maslin, et, à mes yeux, vos positions sont fondamentalement régressives et antiscientifiques. Mon opinion personnelle ne surprendra personne, je pense.

Goma eut l'impression que le gros visage juvénile du docteur se parait soudain d'un caractère inflexible qu'elle n'avait jamais remarqué. Mais sans se départir de son sourire et de son calme.

— Mais vous avez gagné vos places à bord par des méthodes démocratiques, poursuivit Nhamedjo, et vous êtes des êtres humains, avec des femmes et des enfants. J'imagine que certains d'entre eux pourront nous indiquer où vous vous trouviez lorsque Mposi a disparu. Mais franchement, je n'ai pas besoin de leur témoignage pour savoir que vous n'avez rien à voir là-dedans. Pourquoi quelqu'un s'en prendrait-il à Mposi Akinya ?

— Dites-leur ce que vous savez, ajouta Vasin en hochant la tête vers Goma. Pour que tout le monde ici soit au courant.

Hébétée comme elle l'était, et malgré son désir de ne surtout pas penser à son oncle au passé, elle s'efforça de rester calme.

— Mposi était en contact avec Creuset.

— Comme nous tous ? dit Loring.

— C'était différent. Une sorte de canal privé et politique : un lien secret. Logique pour un homme du calibre de mon oncle. Bref, ils ont dit à Mposi que nous avions un problème.

Les mains de Caspari formaient un clocher.

— De quel ordre ?

— Une menace à bord du vaisseau. Un appareil de sabotage, quelque chose comme ça, et peut-être quelqu'un pour le déclencher. C'est tout ce qu'il m'a dit.

La gorge de Goma se serra ; elle n'aurait jamais cru avoir autant de mal à réprimer le tremblement dans sa voix. Elle savait que si elle baissait la garde, ne serait-ce qu'un instant, elle se mettrait aussitôt à pleurer.

— Mposi m'a demandé de rester sur mes gardes, reprit-elle. Il ne pouvait pas prendre le risque de mêler le capitaine Vasin à ça avant d'en être sûr. Mais je n'ai pas réussi à trouver de suspect.

— Sauf moi, j'imagine, dit Karayan.

Goma baissa les yeux sur ses mains inertes et couvertes de sueur, posées sur ses cuisses. Rien ne l'avait préparée à cette situation, pas même une vie sur Creuset avec une mère haïe de tous.

— En fait, Maslin, de vous deux, j'ai d'abord suspecté Peter.

Grave se tourna brusquement vers elle pour lui adresser la parole, mais Maslin Karayan fut plus prompt :

— Que vous a dit Mposi à propos de Peter, Goma ?

Elle repensa à cette conversation et essaya d'en recoller les morceaux dans sa mémoire, sans y ajouter demi-vérités ou suppositions.

— Seulement que vous ne saviez pas grand-chose de lui.

Le docteur Nhamedjo se pencha.

— Vous n'appartenez pas tous les deux à la Seconde Chance ?

— Si, déclara Grave sans laisser à Karayan l'occasion de parler. Mais le mouvement est bien plus hétérogène qu'on le croit, depuis l'extérieur. L'expédition a créé des tensions en notre sein et a creusé des divisions qui existaient déjà. Nous sommes douze et n'appartenons pas tous à la même école de pensée de la Seconde Chance ; nous représentons un assortiment de points de vue, du plus progressif au plus conservateur. (Il redressa les épaules.) Maslin ne me connaissait pas avant que je rejoigne le vaisseau, c'est exact. Mais comment l'aurait-il pu ? Je viens d'une autre partie de Creuset, d'une branche différente du mouvement de la Seconde Chance.

— Qui est plus conservatrice et opposée à l'expédition ? demanda Ru.

— Nous avons tous nos propres croyances, répondit calmement Grave.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici, *elle* ? dit Karayan en montrant Ru avec un dédain à peine voilé.

— *Elle ?* Elle était avec moi lorsque nous avons découvert mon oncle dévoré par les nanomachines, dit Goma. Et elle en vaut dix comme vous.

— Merci, dit Vasin avec une toux à peine audible. La tension est forte et nous sommes tous énervés, mais nous devons continuer à vivre à bord du même vaisseau. Jusqu'à ce que nous trouvions le fin mot de l'histoire, aucun d'entre nous n'est considéré comme suspect. Nous ne sommes que des témoins potentiels, dont certains détiennent peut-être des indices sur ce qui s'est passé. C'est compris ?

— Merci, dit Grave d'une voix très basse.

— Que savez-vous à propos d'une tentative de sabotage ? lui demanda Vasin.

— Je suis un membre légitime de la délégation. Mais on m'a également demandé d'ouvrir l'œil face à une possible menace, quelle qu'elle soit, et d'où qu'elle vienne.

Il y eut un instant de silence. Goma partageait la surprise et l'incrédulité de ceux qui l'entouraient. « C'est pas vrai », articulèrent ses lèvres. Mais avant qu'elle puisse exprimer une objection plus vocale, Vasin avait déjà pris la parole :

— Une menace de quelle nature ?

La voix de Grave paraissait éteinte.

— Je n'ai pas eu plus de précisions.

— Pourquoi ne pas en avoir parlé avant le départ ? demanda Caspari.

Grave s'éclaircit la voix et s'exprima avec plus de confiance :

— L'accord pour l'expédition était déjà assez fragile. Si la rumeur d'un possible sabotage s'était répandue, la mission en aurait pâti et la Seconde Chance encore plus. (Grave regardait désormais Karayan, à la recherche d'un soutien.) Évidemment que nous voulions empêcher le départ de l'expédition, mais pas comme ça. Mieux valait que tous ceux au courant continuent comme si de rien n'était et m'informent de la menace.

— Creuset peut le confirmer ? demanda Vasin.

— Je l'ignore. On m'a confié cette information sous le sceau du plus grand secret. Je ne peux pas vous donner de noms ni une liste de cabales secrètes. Maslin, étiez-vous averti de craintes similaires ?

— Si je l'avais été, je l'aurais déjà dit.

Grave baissa les yeux, le visage impassible. Son seul allié possible venait de l'abandonner, mais il ne paraissait pas étonné outre mesure.

— Je vais demander à notre gouvernement, dit Vasin. Peut-être qu'ils pourront au moins confirmer la version de Mposi : ses contacts privilégiés et la menace dont il connaissait l'existence. Mais il faudra quinze jours minimum pour obtenir leur réponse. D'ici là, nous sommes seuls. Je crois que je vais devoir m'intéresser de plus près au rôle de la Seconde Chance, mais n'allez pas croire pour autant que je considère l'un de vous comme coupable. Maslin, vous dormiez, avec votre femme et votre famille. Vos enfants ont leur propre chambre, mais ils auraient entendu quelqu'un entrer ou sortir, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Je suis resté dans ma cabine toute la nuit.

— Et Peter, vous étiez debout, n'est-ce pas ?

Il acquiesça ; à quoi bon le nier ?

— Oui.

— Apparemment, vous reveniez de la coursive de liaison. Vous avez accès à certaines de ses zones, comme nous tous, mais je ne sais pas trop ce que vous y faisiez.

— Mposi m'avait demandé de l'y retrouver. Comme il n'est pas venu, je suis reparti chez moi.

— Connaissiez-vous bien Mposi ?

— Assez bien.

— Assez pour le tuer ? demanda Goma.

— Pour le croire, répondit posément Grave. (Il soutint son regard avec une intensité perturbante.) Et je ne l'ai pas tué. Ce qui veut donc dire que quelqu'un d'autre l'a fait.

Chapitre 18

— Préparation au départ, dit Kanu. Ferme tous les sas, déconnecte les ponts et les cordons ombilicaux.

— Excusez-moi de vous déranger, dit le Margrave, mais je dois vous informer que les intrus de la Consolidation avancent rapidement vers Southrace.

— Ils n'ont pas rencontré les autres Royaux ?

— Ils s'y étaient bien préparés, malheureusement. Évidemment, s'ils croisaient le chemin de personnes plus intimidantes que ces voyous mal organisés… Bon, mon peuple va leur réserver un accueil qu'ils n'oublieront pas, mais je ne peux pas vous promettre de miracles. Je sais que vous préféreriez attendre que votre vaisseau soit totalement prêt, mais si vous voulez éviter les difficultés locales…

— Je comprends, Margrave : c'est peut-être une question idiote, mais vous seriez peut-être plus en sécurité à bord de l'appareil plutôt qu'à Southrace.

— Votre vaisseau pourrait me maintenir en vie ? Vous seriez capable de me renvoyer sur Europe une fois parti ?

— Je ne sais pas, dit Kanu. J'imagine qu'il y a des capsules de secours, peut-être même une navette ou un atterrisseur…

— Mais vous risquez d'en avoir besoin lorsque vous atteindrez votre destination. Non, je ne peux pas vous faire ça, alors que vous avez vos propres problèmes. C'est très gentil de votre part, Kanu, mais c'est chez moi, ici.

— Et Nissa ?

— Elle est en sécurité, à l'abri du danger.

— Merci, Margrave. Lorsque ma famille aura l'occasion de vous témoigner sa gratitude… elle n'hésitera pas. Vous pouvez y compter.

L'affichage se modifia sur les écrans de la console.

— Paré au lancement d'urgence, l'informa le vaisseau. Risque estimé à moins de dix pour cent.

— Les explosifs sur le toit sont prêts, Margrave ?

— Oui.

— Alors nous partons. Bonne chance avec Southrace. Je ne peux pas vous promettre de prendre des nouvelles de sitôt, mais…

— Nous penserons l'un à l'autre. Adieu, Kanu.

— Au revoir, Margrave.

Kanu se prépara au choc de l'accélération, mais lorsque les pinces d'amarrage se détachèrent, il ne sentit qu'une faible poussée, pas plus violente que le mouvement d'un ascenseur. Pour l'instant, tout allait bien – au moins, les pinces fonctionnaient – mais les véritables tests restaient à venir. Il devait encore démarrer le moteur.

Il sentit à peine un craquement lorsque la remontée du vaisseau le fit traverser le dôme de verre au sommet du bâtiment. Comme la pression de l'eau était semblable des deux côtés de la coupole, rien ne ralentit l'avancement de l'appareil. Kanu perçut quelques grattements, des grincements de résistance, mais

pas de quoi endommager la coque. Puis il se retrouva à l'extérieur de Southrace et dans le vide sombre de la mer. Le vaisseau accélérait toujours, sans le moindre à-coup, comme poussé du dessous par un gigantesque piston. Mais avoir quitté Southrace ne lui garantissait pas forcément d'atteindre l'espace.

— Kanu, dit une voix sur sa droite. Est-ce le bon moment pour parler ?

Il se retourna sur son siège, surpris, convaincu jusqu'ici d'être seul dans le vaisseau.

Swift, dans sa redingote, se tenait debout près du mur à côté d'une des silhouettes dans les alcôves. Il avait les mains croisées devant lui, l'air sage, comme un maître d'hôtel qui attendrait des instructions. Kanu inspira pour parler, mais avant qu'il puisse prononcer le moindre mot, Swift leva une main.

— Je ne suis pas vraiment là, ce n'est qu'une chimère.

— J'avais compris.

— Je n'ai jamais trouvé la bonne occasion de me présenter à bord du vaisseau de Nissa et tu étais déjà bien assez occupé.

— Et tu trouves que c'est une « bonne occasion », là, tout de suite ?

— C'est une occasion excellente, dit Swift en désignant le poste de pilotage. Il s'agit d'une bien belle technologie, selon les standards humains. Mais tu n'as guère l'habitude de manœuvrer un appareil spatial et – sans vouloir te vexer – tu n'as jamais dirigé un vaisseau de cette nature. Très vite, ses capacités vont être mises à l'épreuve. Il te faudra connaître parfaitement l'appareil : ce qu'il peut faire et, tout aussi important, ce dont il est incapable. Je te suggère de me laisser – la partie machine en toi – prendre le pas, au moins jusqu'à ce que nous soyons dans l'espace.

— Tu ne connais pas mieux ce vaisseau que moi.

— C'est vrai, mais j'apprends plus vite. Je peux aussi m'appuyer sur une sacrée connaissance technique et l'avantage plutôt considérable d'être complètement infaillible dans mes prises de décision. Nous allons heurter la glace dans à peu près huit minutes, si ces relevés de profondeur sont exacts. Je crois que ce laps de temps me suffira pour maîtriser les commandes.

Kanu savait bien qu'un tel instant, celui où il n'aurait d'autre choix que de s'abandonner aux machines, devait arriver.

— Tu n'avais pas besoin de demander, n'est-ce pas ? Tu es tellement ancré en moi que tu aurais pu prendre le dessus quand tu le voulais, t'emparer totalement de mon système nerveux.

— Si l'intégration n'avait pas été aussi complète, dit Swift, elle aurait été facilement détectée. Mais pour répondre à ta question, oui, j'aurais pu prendre le contrôle quand je le voulais et je le ferai si ta vie est en péril. Mais la situation n'est pas à ce point critique et il m'a semblé plus poli de demander la permission. Il nous reste, je crois, à peine plus de sept minutes et trente secondes. Tu m'autorises, Kanu ?

Au moins une vie – voire bien davantage – dépendait de cet instant. Pendant une seconde, il ne put le supporter. Mais s'il ne s'abandonnait pas complètement à Swift, à quoi bon continuer ? Il était arrivé jusqu'ici, revenu des limbes de la mort sur Mars, au service d'une vérité : les machines et lui n'étaient pas ennemis.

— Vas-y.

Swift s'approcha de Kanu, traversant la console en fer à cheval comme si elle n'était faite que de gaz, et se laissa tomber dans le siège qu'il occupait. Le corps de la chimère s'incorpora soigneusement dans le même espace et disparut sous la peau de l'humain.

Pendant une ou deux secondes, il ne sentit aucun changement.

Puis Swift s'empara de lui.

Comme la chose dans sa tête était entièrement biologique – une personnalité séparée utilisant le même support corporel que sa conscience –, Swift ne pouvait communiquer avec le monde extérieur que par l'intermédiaire des sens de Kanu. Il ne pouvait pas s'adresser directement au vaisseau ou l'analyser via une liaison neuronale directe. Mais il pouvait voir, parler, entendre et faire bouger les mains de Kanu sur la console à la vitesse d'un prestidigitateur.

Kanu, lui, se sentait manipulé sans ménagement. Les muscles et les tendons de ses bras n'avaient pas l'habitude d'interpréter un tel assaut de signaux nerveux. Ses yeux allaient d'un point à un autre si vite que sa vision vola en éclats. Il sentait ses muscles oculaires bouger à une cadence bien trop rapide, qui n'avait rien de naturel. Il se figura l'image qu'il aurait pu donner à un observateur extérieur : celle d'un homme dans un siège, tressaillant et s'agitant, en proie à une crise ou exécuté sur la chaise électrique. Il parlait même… ou plutôt lançait de petits cris et interjections qui ne ressemblaient guère à du swahili ni à aucune autre langue humaine, d'ailleurs.

Mais le vaisseau comprenait. Il comprenait et répondait, donnant à Swift les informations et les ressources qu'il lui fallait.

Lorsque Swift abandonna le contrôle total, Kanu sentit les fils du marionnettiste se couper, presque comme une rupture psychique. Il s'effondra contre le dossier du siège, épuisé et endolori après une telle manipulation. Swift était toujours là, mais il n'était plus qu'un passager dans la conscience de Kanu.

— J'ai fait quelques réglages dans les options des écrans. Si tu lèves les yeux, tu verras, au plafond, exactement ce qui se trouve au-dessus de nous durant notre ascension. Comme tu peux le constater, le Margrave ne nous a pas abandonnés : les charges explosent.

Ils regardaient à travers des kilomètres d'océan sombre ; la lumière qui atteignait les yeux de Kanu devait avoir été grandement amplifiée. Néanmoins, les éclairs laiteux qui frappaient – comme une tempête bien au-delà de l'horizon – ne pouvaient être que les charges de démolition enfoncées dans la glace lorsque le vaisseau avait été enseveli. Elles paraissaient ne jamais s'arrêter : des dizaines puis des centaines d'impulsions de lumière distinctes formant un réseau de lignes radiales et concentriques. Elles fendaient la glace au-dessus, l'affaiblissant par endroits au lieu de la détruire d'une seule et énorme détonation. Vingt kilomètres furent pulvérisés – la glace se transformant en neige fondue, puis en eau et en vapeur – tandis que de gigantesques morceaux, de la taille de maisons ou de palais, restèrent intacts.

— Ça ne suffit pas, dit Kanu. Nous avons mal calculé. Nous ne passerons jamais à travers !

— Ça ira. Dès qu'il y aura un passage vers l'espace, l'eau va jaillir comme un geyser dans le vide. Ça permettra de disperser les fragments restants. Et les charges explosent encore ! Il a dû en poser des centaines. Pour un humain, il a fait preuve d'une minutie remarquable.

— Je ne suis pas sûr qu'il le prendrait comme un compliment.

Kanu avait eu raison de faire confiance au Margrave. Lorsque le vaisseau s'approcha du plafond, les explosions créèrent enfin une voie vers l'extérieur, une porte sur le reste de l'univers. Puis le processus s'autoalimenta : l'eau se transforma en vapeur et, sous l'effet de la pression induite, les fragments restants s'écartèrent.

— Le cœur du réacteur s'initialise, déclara Swift. L'élan va nous permettre de sortir de la brèche et nous passerons aussitôt en propulsion Chibesa avant qu'Europe nous attire de nouveau vers elle. Ce sera le moment le plus dangereux, Kanu. Le point positif, c'est que si ça tourne mal, tu ne t'en rendras pas compte. Si j'étais toi, je m'accrocherais. Ça risque de secouer.

Et ce fut le cas – la glace cogna et racla la coque de tous côtés – mais Kanu était à peu près sûr que le vaisseau tiendrait le coup. Il agrippa néanmoins les accoudoirs de son siège et colla sa nuque contre l'appuie-tête. Les vibrations troublèrent sa vision. Il ferma les yeux en espérant que cela cesse. Une fois passé le moment de turbulence maximale, les coups et les raclements de la glace commencèrent à diminuer. Une ou deux secondes plus tard, ils étaient sortis et naviguaient sans à-coups. Kanu se mit à flotter hors de son siège jusqu'à ce que les sangles le retiennent.

— Nous avons quitté la surface, dit Swift. Nous pivotons pour dévier les tuyères de l'horizon. Allumage dans trois… deux…

Lorsque la pesanteur revint, il eut l'impression de recevoir un coup de maillet en bas du dos. Il sentit une onde de choc remonter dans ses os jusqu'à son crâne, ses vertèbres se comprimer puis se détendre et la pression successive sur ses nerfs et ses muscles tandis que la pesanteur atteignait puis dépassait celle d'Europe. Il devait y avoir un *g*, voire deux. Swift fonçait vraiment.

— Un tiers de *g*, dit celui-ci comme pour insulter Kanu, déjà mal à l'aise. Le réacteur Chibesa fonctionne normalement. L'appareil va effectuer quelques vérifications automatiques de calibrage puis accélérer jusqu'à un demi-*g*. Félicitations monsieur Akinya, tu es désormais propriétaire d'un vaisseau spatial.

Kanu ouvrit enfin les yeux. Il se sentait toujours collé à son siège, accablé par une force cruelle.

— Tout marche bien.

— C'est encore trop tôt pour le dire. Mais ce que nous avons accompli est déjà pas mal. Tu as pensé à le baptiser ?

— C'est évident, non ? *Brise-Glace*. C'est le nom parfait.

— Alors, allons-y pour *Brise-Glace*. Ce nom a déjà été utilisé par ta famille, n'est-ce pas ? Pour un autre vaisseau ?

— Si tu le dis, Swift.

Kanu ne ressentit pas le triomphe auquel il s'attendait, mais une culpabilité persistante et douloureuse, l'impression d'avoir quitté une scène de crime.

— La brèche va se refermer ?

— Rapidement. En réalité, nous avons fait très peu de dégâts par rapport aux impacteurs naturels qui ont frappé pendant des milliards d'années. Et la glace d'Europe s'est toujours reconstituée sur ces blessures, elle le fera là aussi.

— J'espère que le Margrave va bien.

— Moi aussi, mais pour l'instant, nous avons des préoccupations plus pressantes. Notre point de sortie a attiré, logiquement, l'attention des appareils de la Consolidation. Ils essaient de nous suivre.

— Et s'ils arrivent à portée et tentent de nous arrêter ?

— D'après ces interfaces de commande, il semblerait que nous ayons des armes. Ta famille devait estimer qu'elles pourraient être utiles.

Kanu avait passé tellement de temps à l'ombre des forteresses de défense martienne que l'idée d'armes spatiales ne le révulsa pas immédiatement. Les vaisseaux de la Consolidation en seraient certainement dotés, eux aussi, même si la plupart de leurs armements pouvaient passer pour du matériel préventif

normal. L'espace était rempli d'objets qu'il fallait parfois détruire ou dégager du passage.

Parfois, ces objets étaient d'autres vaisseaux.

— Nous ne les utiliserons pas, sauf pour nous défendre. Compris, Swift ?

— L'autodéfense est un concept très élastique. Tu veux bien restreindre les paramètres ?

Avant qu'il puisse répondre, la console sonna.

— Une transmission en provenance d'un des vaisseaux de sécurité, dit Swift. Pour toi spécifiquement. Qui pourrait savoir que tu es à bord, alors que nous venons à peine de partir ?

— Tu sais exactement de qui il s'agit, si tu es dans ma tête depuis Mars. Evgueni Korsakov.

Le visage de Korsakov apparut en grand devant Kanu, superposé sur la zone avant de la fenêtre. Il semblait encore plus vieux que lors de leur dernière conversation ; sa peau s'effondrait dans l'horizon événementiel de son crâne qui engloutirait bientôt tout ce qui l'entourait. Le col de son uniforme des NUO était trop grand pour son cou, comme s'il s'était trompé en le prenant dans son placard. Un enfant ratatiné portant le costume de son père.

— Eh bien, Kanu, j'avais des doutes, mais je n'aurais jamais imaginé ça. Vous m'excuserez de vous suivre ainsi.

Il n'y avait presque pas de décalage, désormais.

— On a tous besoin d'un passe-temps, Evgueni. Désolé d'être devenu le vôtre.

— Oh ! ne vous en faites pas. Ce n'était pas votre faute. Je ne peux en vouloir qu'à moi-même.

— Vraiment ?

— J'aurais dû écouter mon instinct.

— Votre instinct m'a coûté ma carrière. Ça ne suffit pas ?

— Bien sûr que non. En fait, j'ai simplement facilité autre chose, n'est-ce pas ? Vous vous seriez débrouillé pour quitter Mars malgré tout.

— Ça doit être fabuleux de posséder toutes les réponses.

— Il m'en manque encore. Vous avez très bien joué le coup avec ce vaisseau, Kanu, et sur le long terme, je sais que nous ne pourrions pas vous empêcher d'atteindre l'espace interstellaire. Mais sur de courtes distances, ces appareils de défense peuvent facilement vous rattraper et détruire votre vaisseau. Ne compliquez pas davantage la situation.

— Depuis quand parlez-vous au nom de la Consolidation ?

— Vous représentez un tel danger que nous avons mis de côté nos différences. J'ai accepté d'échanger des informations avec nos alliés de la Consolidation. Ils en étaient ravis.

— Dans quel vaisseau êtes-vous ?

— Quelle importance ?

— Vous verrez. Je ne suis pas un traître. Je ne me suis pas allié aux machines et je n'ai pas non plus tourné le dos à l'humanité. J'adore l'humanité. J'adore mon espèce. Mais les machines représentent une occasion, une possibilité d'accomplir de grandes choses, ensemble. Réunis, nous pourrons faire face aux Gardiens ou au moins découvrir ce qu'ils nous veulent.

— Comment vous ont-elles convaincu, Kanu ? Comment les machines vont ont-elles obligé à adopter leur point de vue ?

— Elles n'en ont rien fait. J'ai choisi seul. Et j'agis toujours de mon plein gré.

Korsakov répondit sans la moindre modération. Il paraissait avoir abandonné

tout espoir de négocier.

— Je ne peux pas vous persuader d'arrêter, Kanu, il faut tout de même que vous sachiez de quoi nous sommes capables. Vous ne recevrez aucun tir de semonce lorsque nos armes à longue portée vous auront ciblé.

— Je comprends, Ev. Et vous savez que je ne m'arrêterai pas. C'est bien compris, non ?

— Je crois, Kanu.

— Alors, pour l'amour de dieu, faites demi-tour s'il vous plaît. Je suis armé, moi aussi.

— Vous vous êtes peut-être égaré, Kanu, mais je sais que vous n'êtes pas un assassin. Vous étiez un ambassadeur, un homme dévoué à la paix et à la négociation, toujours à la recherche d'une solution non violente. Vous ne tirerez pas sur nous. Vous n'oserez jamais.

— Vous avez raison, répondit Kanu. J'étais ambassadeur et j'agissais ainsi. J'y croyais de tout mon cœur. Puis je suis mort.

Il lui laissa une dernière chance d'abandonner la poursuite. Lorsque Korsakov refusa, Kanu ordonna à Swift de tirer sur les appareils qui les pourchassaient, en le laissant une nouvelle fois prendre le contrôle de son corps. Il était censé n'envoyer qu'un tir de faible puissance, pour les mettre hors de combat sans les détruire. Il restait persuadé que Swift avait fait de son mieux pour obéir.

Mais dans l'espace, on n'avait parfois pas d'autre choix que de tuer.

Aussitôt après, le souvenir des deux éclairs – deux détonations quasiment simultanées – encore en tête, Kanu ne se sentit ni soulagé ni libre. À leurs vitesse et trajectoire actuelles et avec la puissance encore en réserve, Swift lui assura qu'ils ne couraient plus aucun risque de rencontrer des problèmes. Le moteur fonctionnait parfaitement et le vaisseau pouvait encore accélérer. Ils étaient sortis de l'espace jovien et quittaient l'écliptique du système solaire. Ils iraient bientôt plus vite qu'aucun autre objet fabriqué par l'homme dans un rayon d'une année-lumière du soleil.

— Les pertes sont regrettables, évidemment, mais nous leur avons laissé une chance.

Kanu demanda à Swift de sortir de sa tête, au moins un moment. De se taire et de disparaître.

Seul, il tituba, les jambes flageolantes, jusqu'aux toilettes les plus proches de la passerelle de commandement. Elles étaient petites, mais fonctionnelles. Il s'écroula à genoux pour vomir, mais malgré sa nausée et sa répulsion, rien ne sortit. Les haut-le-cœur lui brûlèrent la gorge et empirèrent encore son état. Ses yeux le piquaient. Il pleurait, dégoûté et gêné.

Il avait commis l'irréparable. Un acte qu'il n'aurait jamais cru perpétrer, le pire péché qui puisse exister. Il avait tué quelqu'un, peut-être plusieurs personnes, et ne l'avait pas fait sous le coup de la terreur ou de la colère, mais froidement, après avoir bien analysé ses chances. Parce qu'il devait le faire et n'avait pas droit à l'erreur.

Mais ce n'était pas une excuse.

Il pleurait encore lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un le regardait, debout près de lui.

— Je t'ai dit…, dit-il, persuadé qu'il s'agissait de Swift.

Cependant, la silhouette s'agenouilla, lui prit la tête entre les mains et, pendant un instant, sembla prête à faire preuve d'une immense bonté, à l'embrasser pour repousser sa honte. C'était Nissa Mbaye.

Mais à la place, elle le gifla sans ménagement.

Chapitre 19

— C'est l'un d'entre eux, répéta Ru pour la quatrième ou cinquième fois. Pourquoi chercher ailleurs ? Pourquoi tous nous bloquer dans nos quartiers alors que nous connaissons la vérité ? Aucun d'entre nous ne veut voir l'expédition échouer : quel intérêt nous y trouverions ?

— Gandhari doit suivre la procédure, se sentit obligée de préciser Goma. Ce ne doit guère être facile, tout ça, pour elle.

— Et lorsqu'ils découvriront le coupable, que crois-tu qu'ils feront ? Quelles lois nous régissent, d'ailleurs, maintenant ?

— Tu espères que le sang va couler ?

— J'ai vu ce qui est arrivé à ton oncle.

— Moi aussi. Mais s'il y a bien une chose que Mposi n'aurait pas voulue, c'est un châtiment irraisonné. Il était à bord du *Zanzibar* pendant les troubles, lorsque l'enfer s'était déchaîné. Mposi et Ndege avaient essayé de défendre d'autres valeurs. La réconciliation, l'acceptation ; ils voulaient oublier le passé.

— Et regarde où cet idéalisme a mené Mposi. C'est pareil que pour ta mère.

— Pas besoin de me le rappeler.

Ce n'était pas la peine, en effet : elle tentait de ne plus repenser au cadavre de Mposi, ce corps voûté dans la machinerie bouillonnante à digestion lente du puits, l'horreur laiteuse qu'était devenue une moitié de lui. Elle ne voulait pas vivre avec ce souvenir en tête, mais plus elle essayait de résister, plus il s'accrochait.

Elle s'efforça de se rappeler des jours meilleurs. Mposi à son bureau de Guochang, Mposi qui nageait, Mposi comme elle l'imaginait jeune, enthousiasmé à l'idée de bâtir un nouveau monde, prêt à affronter l'avenir qu'il avait mérité, grâce à toute sa mansuétude, sa prudence et son immense et précoce sagesse.

On frappa à la porte de leur cabine. Goma ouvrit. C'était le capitaine Vasin, l'air fatigué.

— J'ai préféré vous prévenir les premières, dit-elle d'une voix épuisée. On dirait que Grave était dans le coup. Nous l'avons déjà envoyé dans un compartiment sécurisé.

Goma hocha lentement la tête ; d'une certaine manière, elle n'était guère surprise.

— Qu'avez-vous sur lui ?

— Assez pour le garder prisonnier pour le moment. Maslin et votre oncle avaient tous les deux des doutes à son sujet. Il s'avère qu'il fut un des derniers à rejoindre la délégation de la Seconde Chance, imposé juste avant le départ. Il a de forts liens avec une branche plus orthodoxe et conservatrice d'adeptes qui avaient assez d'influence pour faire embarquer un des leurs. Les autres, les modérés, ne le connaissaient pas très bien.

— Alors, d'après vous, qu'était-il ? dit Goma. Un agent infiltré à bord pour nous saboter ? Celui-là même qu'il prétendait être censé retrouver ?

— C'est peut-être aussi simple que ça. En revanche, pour savoir s'il agissait seul ou avec des complices, il faudra attendre. Je ne peux pas fouiller très loin dans ses antécédents à bord du vaisseau.

Goma repensa à leurs conversations et à l'opinion qu'elle s'était faite de Grave.

— Mais comment quelqu'un comme lui a-t-il pu monter à bord ?

— Il y a visiblement eu une erreur.

— Qu'avez-vous d'autre ? Il n'y a pas que ses antécédents : ce sont tous des fanatiques, d'une sorte ou d'une autre.

— Vous avez raison, ce n'est pas tout. Pour commencer, il est fort possible que Grave possède les connaissances techniques permettant de reprogrammer les nanomachines du puits. D'après les dossiers que j'ai, il a passé du temps à bord des holovaisseaux, dont le *Malabar*. Il y a visiblement eu une erreur.

— C'est peu de le dire, observa Ru sur un ton sinistre, juste derrière Goma.

— En quoi est-ce important qu'il s'agisse du *Malabar* ?

— Après l'impact de l'onde d'information sur Creuset, le *Malabar* a été un des rares holovaisseaux qui soient parvenus à conserver des populations viables de nanomachines industrielles. Toutes les nanomachines utilisées actuellement, ici ou ailleurs dans le système de 61 Virginis, dérivent des échantillons du *Malabar*. Grave y était instituteur. Il n'y a pas de lien direct, mais avec les bonnes relations, il aurait facilement pu apprendre à manier et à reprogrammer des nanomachines.

— Assez pour savoir faire ça ?

— Avec quelques cours supplémentaires, peut-être, dit Vasin.

— Il vous en faudra plus pour le condamner.

— Lorsque nous avons retrouvé Grave, peu après que vous avez découvert Mposi, il revenait de la sphère de propulsion en direction de sa cabine. C'est suspect, même si on ne peut pas le condamner pour ça. Mais nous venons de trouver des traces de sang dans une des zones verrouillées. Et de lutte, également : de la peau et des cheveux, un morceau de tissu déchiré.

— Le sang de Grave ?

— De Mposi. Saturnin l'a déjà examiné : il possédait des échantillons de sang de votre oncle depuis les examens pratiqués en vue du saut.

— Et Grave ? demanda Ru.

— Aucun signe qu'il ait pu être blessé pendant le combat. Et le tissu ne semble pas non plus provenir de ses vêtements. Mais il est jeune et plus fort que ne l'était Mposi : que votre oncle n'ait pas eu le dessus pendant un affrontement n'a rien de surprenant.

— Si je comprends bien, dit Ru en parlant toujours par-dessus l'épaule de Goma, Grave l'a tué là-bas puis l'a porté à travers le vaisseau jusqu'à la salle d'étude sans que personne le voie ?

— Ce n'est pas aussi incroyable que ça paraît. Un monte-charge relie les deux sphères sans s'arrêter aux niveaux résidentiels et Grave n'aurait pas eu une grande distance à parcourir de l'ascenseur à la salle d'étude. Les passagers ordinaires n'ont pas accès à cet ascenseur. Mais si Grave avait déjà modifié son bracelet pour entrer dans les zones verrouillées, il n'aurait eu aucun mal à l'utiliser.

— Que faisait-il dans la sphère de propulsion ?

— J'espère bien le découvrir. Évidemment, il n'y a pas que les moteurs dans cette zone : il y a aussi des réserves d'équipement, de provisions et ce genre de

choses.

— Nous sommes toujours en vie, dit Goma. C'est un signe, non ? Si un sabotage était prévu, il n'a pas eu lieu pour l'instant.

— Peut-être que nous avons eu de la chance, dit Vasin. Et que nous la devons à votre oncle. J'aurais préféré qu'il vienne me voir plutôt que de garder ça pour lui. J'ai l'impression que son talent et son expérience vont nous manquer, dans les jours à venir.

Les équipes de recherche du capitaine Vasin fouillèrent, de façon efficace et méthodique, la coursive de liaison et la sphère arrière du *Travertine*. Ils trouvèrent rapidement une salle de stockage fermée, mais – au mépris de tous les protocoles – non verrouillée et, dans cette pièce, une étagère de caisses de provisions qu'ils examinèrent attentivement, et avec prudence. L'une d'entre elles, censée contenir des pièces de combinaison spatiale, était ouverte. Mais à l'intérieur, au lieu de casques et d'anneaux de cou, ils découvrirent une dizaine de charges explosives de la taille d'une bouteille et emballées dans un matériau rembourré.

Vasin expliqua à Goma qu'il s'agissait d'explosifs HM, des charges à hydrogène métallique. Leur présence à bord du vaisseau n'avait rien d'étrange, puisqu'ils faisaient partie de l'équipement normal d'une expédition. Mais ils n'avaient pas été inventoriés et auraient dû se trouver, bien protégés, dans la sphère avant. On avait dû les introduire à bord en contrebande, sans doute vers la fin du chargement. Une seule de ces charges aurait facilement pu détruire la majeure partie de la sphère arrière voire peut-être même le vaisseau dans son ensemble. Dans tous les cas, le *Travertine* aurait été sérieusement endommagé.

— Mais comment… ? dit Goma.

— Nous avons trop hâté les derniers préparatifs, dit Vasin. Nos soutiens voulaient que nous partions le plus vite possible, avant que quelqu'un change d'avis et décide que l'expédition n'avait plus lieu d'être. Nous avons pris des raccourcis, manqué des choses. D'abord Grave, puis ça.

— Il est un peu tard pour les regrets, dit Goma.

— Nous avons peut-être eu de la chance. Je vais faire examiner le reste du vaisseau au peigne fin, évidemment.

— Qu'en dit Grave ? demanda Ru.

— Il s'en tient à son récit. Il prétend qu'il avait rendez-vous avec Mposi, qu'ils cherchaient tous les deux la même chose. Peu importe sa stratégie de défense, il va avoir du mal à faire oublier les traces relevées dans cette salle. Ses empreintes sont bien visibles sur la boîte qui contenait les charges et il a aussi laissé des petits bouts de peau dans la pièce. Il était peut-être sur le point de tout faire exploser ou alors il était allé chercher les explosifs pour les disséminer dans tout le vaisseau.

— Pourquoi attendre ? demanda Ru en fronçant les sourcils. S'il voulait nous faire exploser, pourquoi ne pas l'avoir fait alors ?

— Nous ignorons quel était son objectif final, répondit Vasin. Peut-être qu'il ne voulait pas détruire le *Travertine*. Lorsque nous arriverons sur Gliese 163, nous utiliserons l'atterrisseur pour nos recherches, pas le vaisseau. Peut-être qu'il visait ce que nous allons découvrir.

— Faites-le avouer, dit Goma en osant à peine imaginer les dégâts qu'une bombe pourrait faire à ses chers Tantors, si elle les retrouvait. Je veux savoir exactement ce qui s'est passé et pourquoi.

— Il est parfois difficile d'intimider quelqu'un dont les convictions sont si profondes, dit Vasin.

— Je crois que je devrais essayer, répondit Goma.

On avait retiré le cadavre de Mposi du puits et sécurisé les nanomachines. On organisa un semblant de funérailles – une cérémonie pénible et déchirante que Goma eut du mal à supporter – puis sa dépouille fut placée dans un caisson de saut pour être emportée jusqu'à Gliese 163 puis, peut-être, rapportée sur Creuset. Vasin précisa à Goma qu'elle était obligée de conserver les preuves d'un crime même lorsque les circonstances étaient parfaitement explicables. L'autopsie faite par le docteur Nhamedjo fut aussi complète que possible étant donné les ressources et l'expertise disponibles à bord, mais pas tout à fait exhaustive.

Goma aurait préféré que le corps de son oncle soit incinéré ou envoyé dans l'espace. Elle aurait alors pu commencer à pleurer Mposi.

Mais elle en vint tout de même à s'habituer, peu à peu, à son absence. Ru était d'une force à toute épreuve et Goma savait à quel point elle avait de la chance de l'avoir à ses côtés. S'il avait fallu la mort de la matriarche Agrippa pour qu'elles se rapprochent, elle était reconnaissante à la vieille éléphante de son cadeau d'adieu. Elle n'aurait pas pu affronter l'avenir sans Ru.

Les photons finirent par revenir de Creuset, avec un ou deux jours de retard par rapport aux délais habituels. Un examen rigoureux des antécédents de Grave avait complété son portrait, renforçant l'impression qu'ils avaient déjà de lui. Son idéologie et ses liens avec la branche la plus conservatrice de la Seconde Chance étaient désormais clairement établis. Tout comme le fait qu'il possédait des bases en programmation de nanomachines, acquises lorsqu'il était sur l'holovaisseau en orbite. Ses connaissances lui permettaient également de contourner les restrictions attribuées à certaines fonctions des bracelets. Aucune information fiable ne confirmait que Grave avait été infiltré à bord dans une optique d'antiterrorisme.

Vasin lui laissa tout de même une chance de se défendre. Le « procès » *ad hoc* fut ouvert à tout l'équipage et aux passagers. On demanda à Grave d'expliquer sa présence dans la seconde sphère. Il ne la nia pas et convint que ses empreintes étaient des preuves irréfutables. Il ne contesta pas non plus qu'il savait programmer des nanomachines.

— À quoi ça servirait ? Vous connaissez mon passé. Mais cet appareil est rempli de scientifiques et de techniciens.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Vasin.

— Je ne suis sans doute pas le seul à bord qui ait approché de près les nanomachines. Vous avez fait une enquête aussi poussée que la mienne sur quelqu'un d'autre ? Et l'équipe médicale ?

— Il n'a pas tort, dit le docteur Nhamedjo, placide. J'ai travaillé avec de petites quantités de nanomachines médicales, tout comme les autres membres de mon équipe.

— Vous auriez pu reprogrammer la salle d'étude ? demanda Vasin.

Le charmant visage du docteur prit un air contrit.

— Peut-être que oui, mais uniquement à ma sortie de l'école de médecine.

— Vous êtes sans doute trop modeste, dit Vasin en lui adressant un sourire. Mais l'important ici, c'est que très peu d'entre nous sont amenés à entrer dans la seconde sphère, ou en ont l'autorisation, d'ailleurs.

— Vous n'avez tout de même pas pu relever uniquement mes empreintes,

dans cette sphère, dit Grave. Ou alors, c'est que vos techniciens n'y vont jamais ?

Ses objections paraissaient sensées, mais il semblait également avoir accepté son sort. Il avait l'air épuisé, désespéré, sans aucun argument convaincant à apporter face au rouleau compresseur de la justice.

— Vous avez rencontré Mposi ? demanda Vasin.

— À plusieurs reprises.

— Pourquoi ?

— Nous voulions parler. J'avais quelques inquiétudes et j'espérais pouvoir lui en faire part.

— Ces vagues inquiétudes concernaient une menace ?

— Je n'avais aucune preuve. Mon travail consistait à trouver davantage d'informations, afin de protéger l'expédition et l'intégrité de la délégation de la Seconde Chance. Si Mposi et moi avions localisé une menace tangible, nous vous en aurions fait part directement. Comme nous n'avions rien de concret, nous n'avons pas voulu vous déranger.

— Apparemment, vous n'étiez pas les seuls à ne pas vouloir me déranger, dit Vasin avec regret. J'aimerais qu'on me laisse le choix. Je suis là pour ça, pour qu'on vienne me déranger.

— Vous avez parlé à Creuset. Ils ont dû vérifier le récit de Mposi, non ? demanda Grave.

— Mposi a été prévenu d'un possible sabotage, dit Vasin, mais pour autant que l'on sache, vous auriez pu être le saboteur dont on lui avait parlé. (Son ton se durcit.) Pourquoi l'avez-vous tué ?

— Ce n'est pas moi.

— Ah ! ce rendez-vous manqué, quel en était l'objet ?

— Nous étions convenus de nous retrouver et de fouiller la deuxième sphère ensemble. Mposi savait comment entrer dans les zones verrouillées. Il m'avait déjà montré comment modifier mon bracelet pour avoir les mêmes réglages, mais j'avais encore besoin de lui pour pénétrer dans la section de la propulsion. À mon arrivée, Mposi était en retard. En fait, avec le recul, je me dis qu'il devait être en avance – qu'il est arrivé avant moi et que quelqu'un l'attendait. J'ai vu des traces de lutte ; le sang que vous avez trouvé.

— Vous voulez dire que Mposi avait déjà été attaqué, voire tué, lorsque vous êtes arrivé ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il n'était pas là. Je ne sais pas ce qu'il lui est arrivé ensuite, sauf que, d'après vos dires, il a été tué et son corps a été placé dans le puits.

Grave se tut, puis avec une soudaine et plausible innocence, déclara :

— Vous m'avez demandé ce que je savais sur les nanomachines. Vous croyez réellement que je m'y connaissais assez pour faire *ça* à Mposi ?

— Ce n'est pas le cas ? demanda Vasin. Cela requiert des compétences précises, mais vous auriez très bien pu apprendre sur le *Malabar*. J'ignore pourquoi il a accepté de vous voir seul. Mais, vous l'avez assommé, peut-être même tué – nous n'avons eu qu'une moitié de corps à examiner – puis traîné jusqu'au monte-charge. Vous l'avez emporté jusqu'à la salle d'étude, avez reprogrammé les nanomachines… en espérant que cela vous donnerait le temps de dissimuler vos traces.

— J'ai fait tout ça ? dit Grave, apparemment impressionné. Vous surestimez mes dons d'improvisation, capitaine.

— Si nous étions à court de carburant et de rations, dit Vasin, je pourrais sans

doute proposer votre exécution, ou tout au moins que l'on vous jette par un sas. Mais il se trouve que nous n'en sommes pas là. De plus, Mposi n'aurait pas vu ça d'un bon œil. Partant de là, et avec l'incertitude légale qui pèse sur ce procès, je n'ai qu'une option. Vous vous êtes défendu, mais n'avez apporté aucune preuve. D'un autre côté, vous aviez l'occasion, les moyens techniques et, en tant qu'adepte conservateur de la Seconde Chance, un mobile.

— Alors l'affaire est entendue.

— Non, pas encore, mais elle est mal engagée pour vous. Vous n'êtes peut-être pas coupable, je n'ai pas de preuves, ni dans un sens ni dans l'autre, mais je ne peux pas prendre le risque que vous commettiez d'autres actes répréhensibles. Vous serez envoyé dans un caisson de saut, Grave. Endormi pour le reste de l'expédition.

Le docteur Nhamedjo prit aussitôt la parole :

— Je ne suis pas d'accord.

Vasin se tourna vers lui.

— Pardon, docteur ?

— Quoi que nous pensions de Grave, il a des droits en tant que membre de cette expédition. Et je ne vais pas approuver une exécution par procuration…

Vasin s'exprima alors doucement, mais elle n'avait pas besoin d'élever la voix pour faire preuve d'autorité :

— Il ne s'agit pas d'une exécution, docteur, mais de clémence. Je lui fais une faveur en ne présumant *pas* de sa culpabilité. Je préférerais que vous acceptiez cette décision, mais, en vérité, ce n'est pas nécessaire. Dans des conditions exceptionnelles, tout membre de cet équipage peut en aider un autre à entrer dans un caisson de saut.

— Seulement si l'équipe médicale est souffrante !

— Ou qu'elle ne soit pas en mesure de s'acquitter de sa tâche, ce qui revient un peu au même. Désolée de le dire aussi clairement, Saturnin – nous sommes amis et je ne veux rien faire dans votre dos – mais Grave ira dans un caisson, avec ou sans votre aide. Vous préférez nous regarder essayer maladroitement de faire votre travail à votre place ?

— Bien sûr que non, dit Nhamedjo sur un ton acerbe qui contrastait avec ses traits agréables.

— J'ai peut-être fait une erreur, dit Grave. Vous vous rendez bien compte que si j'avais vraiment tué Mposi, ça ne m'aurait servi à rien ?

— Vous avez fait preuve d'imprudence, répondit Vasin. Ce n'est pas mon problème.

— C'est bien dommage. Parce que je ne l'ai pas tué. C'est quelqu'un d'autre. Vous avez trouvé vos explosifs, tant mieux pour vous. Peut-être qu'il s'agissait d'un plan visant à faire exploser le vaisseau, comme vous le pensez. Mais si le vrai tueur est toujours en activité, il lui suffira de se tourner vers une autre arme.

— Laquelle ?

— J'aimerais bien le savoir. Et si c'était le cas, je viendrais immédiatement vous le dire.

À son réveil, après le procès, Goma découvrit qu'une transmission de Ndege l'attendait. Elle n'en fut guère surprise puisque sa mère avait été informée de la mort de Mposi par au moins deux canaux. Il y avait d'abord eu une communication personnelle de Gandhari Vasin lui annonçant la nouvelle et lui faisant part de ses regrets pour la mort de cette figure si aimée et respectée. Vasin

avait laissé Goma voir la transmission avant de l'envoyer puis, peu après, elle avait elle-même préparé un message à destination de Ndege.

Vasin avait fait une faveur à Goma en ne l'obligeant pas à révéler les circonstances du meurtre à sa mère. Elle n'avait eu qu'à témoigner de sa tristesse et à lui présenter ses condoléances. Perdre son oncle était douloureux, mais cela devait être encore pire pour Ndege, qui voyait là mourir son frère. Goma ne l'avait connu que durant sa courte vie ; Ndege et Mposi avaient vécu côte à côte pendant des siècles.

Ils avaient tous les deux compris qu'ils avaient peu de chances de se retrouver, mais ne s'attendaient pas à apprendre la mort de l'autre. Mposi aurait pu mourir avant que l'expédition atteigne sa destination, mais le temps que la nouvelle de sa disparition parvienne à Creuset, Ndege n'aurait sans doute plus été en vie pour la recevoir. De la même façon, si Ndege venait à mourir au cours des prochaines décennies, l'expédition ne l'apprendrait que beaucoup plus tard.

Aucun des deux n'aurait pu prévoir un tel cas de figure. Le *Travertine* n'était qu'à un peu plus d'une semaine-lumière de Creuset ; au tout début de son voyage. L'univers faisait preuve d'une cruauté sans borne en imposant à Ndege un tel rebondissement, comme si elle n'avait pas déjà assez souffert.

Et elle l'accepta pourtant avec ce que Goma perçut comme de la résignation, un certain stoïcisme. Elle parla avec dignité, sans cacher sa tristesse, mais fière que son frère ait eu le courage de rejoindre l'expédition et la témérité d'agir pour la protéger. Jusqu'au bout, il n'avait abandonné personne, sauf Goma peut-être, qui ne pourrait plus bénéficier de sa compagnie et de sa sagesse. Ndege en était désolée, mais elle prétendait savoir comment surmonter ce problème. Ce que Mposi avait été pour Goma, elle devrait désormais l'être pour le reste de l'expédition. Elle possédait les qualités de son oncle, il lui fallait simplement les trouver.

« Tu n'auras pas à chercher bien loin, ma fille. J'ai confiance en toi. Depuis toujours. Alors, va, et fais les bons choix, et si tu le peux, ramène-nous Mposi. Il a fini par aimer ce monde vert et chaud, et je crois que nous lui devons bien de l'enterrer sous un ciel bleu et des étoiles qu'il reconnaîtrait. Quant à toi, tu sais que je t'aime, mais tu n'imagines pas à quel point. Sois forte pour moi, pour Ru, pour les autres, mais surtout pour toi. Bonne chance, ma fille. »

Le premier réflexe de Goma fut de répondre longuement, mais à la réflexion, elle décida de faire plus simple :

« Tu aimerais pouvoir m'envoyer encore plus d'amour, mais je crois que j'en ai reçu bien plus que je le mérite. Mposi n'est plus ici, mais tes pensées positives m'ont atteinte, elles. Et à mon tour, j'espère – je sais *– que tu reçois les miennes. Ils t'ont fait du mal, ma mère, mais tu ne les as jamais détestés pour autant. Et même quand tout le monde te haïssait, je n'aurais jamais voulu d'une autre mère. Je suis fière de mon nom, de ce que je suis ; fière de l'endroit qui m'a vue grandir, et des ancêtres qui sont venus avant moi. Je ne pourrai pas remplacer Mposi, personne n'en est capable, à part peut-être toi. Mais je ferai de mon mieux et ne cesserai jamais d'essayer. Peut-être qu'ainsi, je ne trahirai pas sa mémoire. Et quand tout sera fini, je ramènerai Mposi chez lui sur Creuset. »*

Elle ne sut pas quoi ajouter. Elle ne se repassa même pas la transmission avant de l'envoyer dans l'espace, en direction de sa planète natale.

Elle pouvait s'attendre à une réponse d'ici vingt jours, à cause du délai, mais elle n'y comptait pas trop. Elles s'étaient dit ce qu'elles avaient à se dire, s'absolvant de toute une vie de malheur, d'amertume et de culpabilité. Tout avait

disparu, désormais, effacé par une mort.

Lorsqu'il ne restait que l'amour, les mots étaient superflus.

La porte obéit à son bracelet et s'ouvrit. Goma entra dans la salle quasi sombre et attendit un instant que ses yeux s'habituent à la faible lumière verte. La silhouette sur le lit s'étira en sentant sa présence incongrue. Grave sembla d'abord perturbé, croyant peut-être à une nouvelle inspection du capitaine ou de son équipe médicale. Puis il dut comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un de ses visiteurs habituels.

— Goma, dit-il à voix basse en se redressant sur le lit. Comment êtes-vous entrée ici ? Personne ne m'a prévenu de votre visite.

Derrière elle, la porte se referma automatiquement.

— Vous avez commis une erreur, dit Goma.

— Ah bon ?

— Vous avez dit que Mposi vous a montré comment reprogrammer les bracelets.

Dans la pénombre verte, elle discerna ses sourcils, ses yeux fatigués, son regard éveillé malgré l'épuisement.

— En quoi était-ce une erreur, exactement ?

— Parce que j'ai alors découvert que c'était possible. Et le simple fait de savoir que quelque chose est faisable m'aide beaucoup à y parvenir. Ni Mposi ni vous n'aviez accès aux outils de sécurité, et le mode de reprogrammation ne devait donc pas être si compliqué à trouver.

Il arbora un petit sourire, à la fois amusé et inquiet.

— Et vous avez réussi ?

— Non, c'était trop difficile. Même pour Ru, et elle est dix fois plus intelligente que moi. Mais je suis allée voir Aiyana. Je savais qu'alle y parviendrait.

— Et alle l'a fait ?

— Alle avait déjà compris. Mais comme toute bonne scientifique, une fois l'énigme résolue, alle s'en est lassée. Aiyana n'a jamais pensé à ouvrir des portes qu'alle n'était pas censée ouvrir.

— Je suis étonné que vous me donniez le nom de Loring. N'est-ce pas un peu imprudent si ce que vous faites va à l'encontre de toutes les règles du vaisseau ? Cela ne va pas lui causer d'ennuis ?

Goma s'était approchée du lit. Grave ne la quittait pas des yeux, mais ne fit aucun effort pour se lever. Elle se demanda s'il la croyait armée.

— Tout va bien se passer, dit-elle. Pourquoi croyez-vous que je sois venue : pour vous tuer ?

— Ça m'a traversé l'esprit.

— Vous serez bientôt comme mort, de toute façon, Grave. Je serais idiote de risquer ma place dans cette expédition, n'est-ce pas ?

— Alors, je ne comprends pas trop le but de votre visite.

— Je crois que vous avez tué mon oncle.

— Comme tout le monde ici. Quelle originalité.

— La ferme. (Elle l'attrapa par les cheveux et tira fort, sans se soucier de la douleur qu'elle lui infligeait.) Fermez votre gueule, espèce de connard de croyant. J'ai vu Mposi. J'ai vu ce qu'il en restait. Je pourrais faire subir les pires atrocités à celui qui a fait ça. Et je crois que c'est vous. Mais je n'en suis pas sûre. Pas tout à fait.

Elle le tenait toujours par les cheveux. Grave poussa une sorte de grognement guttural, pas vraiment un cri, mais un bruit qui témoignait de sa douleur. Pourtant, il n'essaya pas de s'en défaire, ne leva pas les mains.

— Vous allez vous retrouver dans la glace, dit-elle. Pendant trois cents ans, d'après Gandhari. Personne ne vous adressera plus la parole avant que nous soyons rentrés. Mais si vous avez quelque chose à me dire, quelque chose qui pourrait augmenter nos chances, je veux que vous me le disiez tout de suite.

— À cause de ce minuscule doute qu'il vous reste ?

Elle enfonça les ongles dans son crâne.

— Allez vous faire foutre. La probabilité que vous n'ayez pas tué Mposi est de un pour mille. Ce n'est pas un doute, c'est une donnée aberrante. Mais j'ai tout de même envie de savoir. D'apprendre ce que vous avez à me dire.

— Les Tantors.

Cela suffit à lui faire relâcher prise. Elle retira sa main et laissa la tête de Grave retomber sur son oreiller.

— Continuez.

— C'est ça qu'ils craignent, Goma, c'est la raison de la tentative de sabotage. Une partie de la branche la plus extrême de notre mouvement partage vos soupçons.

— Mes soupçons à quel sujet ?

— Sur la survie des Tantors, quelque part ailleurs que sur Creuset. C'est pour ça que vous êtes venue, non ? Soyez honnête, ce n'est pas pour répondre à l'appel d'une ancêtre morte. C'est pour trouver des éléphants qui parlent.

— Que savez-vous des Tantors ?

— Rien qu'une chose. Si un sabotage était prévu, détruire le *Travertine* n'aurait été qu'un effet secondaire du véritable objectif. Ils voulaient tuer vos pachydermes, Goma.

— Vous m'avez dit que vous détestiez le péché que représente leur existence, pas les éléphants eux-mêmes.

— Autrefois, oui.

— Et maintenant ?

— Je crois que l'on ne devrait pas leur faire du mal.

— Le capitaine a trouvé les explosifs. S'il y en a d'autres, elle les trouvera aussi.

— Je n'en doute pas. Mais il existe d'autres armes que les explosifs, non ?

— Quoi ?

— Je n'en sais rien. Si j'étais libre, je pourrais peut-être le découvrir.

— Gandhari ne devrait pas se contenter de vous, dit Goma. Elle devrait tous vous congeler.

— L'expédition compte cinquante-trois membres. À part nous autres de la Seconde Chance, il resterait encore quarante et un suspects.

— Ce n'est pas l'un d'entre nous. C'est vous les fanatiques, pas nous.

— J'espère pour vous que vous avez raison. En vérité, Goma, je n'ai jamais voulu que nous nous fâchions. Quoi que vous pensiez de moi – et vous l'avez parfaitement exprimé –, je n'ai pas fait de mal à votre oncle. Quelqu'un d'autre a tué Mposi, quelqu'un qui est toujours en liberté dans ce vaisseau. Je le sais, mais je ne peux pas vous en convaincre. Néanmoins, je vous conseille vivement de ne pas l'oublier. Vous croyez que vous allez trouver les Tantors après tout ce temps ?

Goma sentit monter la honte d'avoir fait mal, physiquement, à Grave. Ce n'était pas digne d'elle, de son nom, du souvenir de Mposi. Sa colère était réelle

et justifiée, mais elle s'était laissé dominer par elle, au lieu de la maîtriser.

— Je ne sais pas.

— Mais vous l'espérez.

— Oui.

— Alors, prenez garde, Goma Akinya. Faites très attention. Parce que lorsque le traître apparaîtra, je ne serai plus là pour vous aider.

Grave fut placé dans un caisson de saut peu après, sans cérémonie, ni résistance de la part du sujet. On autorisa Goma à assister à la scène avec un petit groupe de témoins et de techniciens, dont Ru, Maslin Karayan et un certain nombre d'adeptes de la Seconde Chance.

Grave, déjà endormi, n'était qu'à peine conscient lorsque l'on referma la capsule de saut et que l'on démarra le processus d'animation suspendue. Après leur affrontement devant témoins, Vasin et Nhamedjo semblaient s'être mis, à contrecœur, d'accord sur l'internement de Grave dans un caisson. Saturnin s'occupa bien des aspects médicaux, mais avec un manque d'enthousiasme évident.

Goma observa la scène avec un vague pressentiment : elle savait qu'elle entrerait elle aussi dans une de ces boîtes minces et grises et que son sort dépendrait de la technologie médicale, fiable, mais pas infaillible, à laquelle elle ne comprenait rien. L'assemblée regarda en silence les relevés indiquer que Grave sombrait dans une hibernation maîtrisée, l'arrêt progressif de toute activité cellulaire. Son cerveau finit par ne plus donner signe d'activité neuronale et plus rien ne bougea.

— Désolée de ne pouvoir vous offrir davantage, dit Vasin à Goma, lorsque les témoins commencèrent à se disperser. Une certaine forme de justice a été rendue ici et pas simplement remise à plus tard.

— C'est ce qu'aurait voulu Mposi.

— Peut-être pas. Mais j'avoue que je ressentais le besoin de lui faire payer, de savoir que la punition correspondait au crime.

Goma se rappela sa visite nocturne dans la chambre verrouillée de Grave. *A priori*, personne ne l'avait remarquée ou signalée. Si Grave en avait parlé à quiconque, cela n'avait eu aucune incidence.

Elle repensa à ses ongles qui avaient creusé de petits trous arrondis dans son cuir chevelu.

— La vengeance était inutile.

Chapitre 20

Kanu prépara du chai et s'agenouilla près du caisson de saut de Nissa. Puis le couvercle s'ouvrit et glissa en sifflant. Elle était étendue là, vivante, mais pas encore réveillée. Il lui laissa le temps d'y parvenir et resta dans la même position jusqu'à ce que cela devienne douloureux. Il continua pourtant à attendre. Elle finit par s'étirer, avala un peu de salive et ses paupières s'écartèrent à peine. Il ne lui adressa pas encore la parole, même s'il était certain qu'elle sentait sa présence, son souffle près d'elle.

Elle ouvrit doucement la bouche et dit :

— Où sommes-nous ?

— Nous sommes arrivés, répondit Kanu. Dans le système de Gliese 163. (Il s'adressait à elle lentement, calmement, aussi délicatement que possible.) Encore six heures-lumière à parcourir ; assez près pour pouvoir bien observer toutes les planètes. Je me suis dit que tu aimerais les voir.

— Pourquoi ?

— Tu en as le droit.

Après un silence, elle dit :

— Je n'ai aucun droit, Kanu. J'ai perdu tous mes droits lorsque j'ai été kidnappée. Je suis otage. Prisonnière. Un simple bagage.

— Désolé que ça se soit passé ainsi.

— Comme si t'excuser pouvait tout arranger.

— Je suis sincère. Je suis d'une sincérité absolue. (Kanu réfléchit, déplorant de ne pouvoir lui prouver ses bonnes intentions et l'immensité de ses regrets.) Je t'ai fait du tort, nous en sommes tous les deux conscients.

— Vraiment ?

— Je t'ai menti et je me suis servi de toi. Et le fait que je n'étais pas au courant… ce n'était pas une excuse. Pas alors que j'avais tout prévu, certain de la façon dont cela se déroulerait : notre rencontre, ton vaisseau, le trajet jusqu'à Europe puis notre séparation.

Elle prit la parole d'une voix râpeuse. Il se rappela à quel point sa propre gorge était sèche lorsqu'il s'était réveillé du saut, quelques heures plus tôt.

— Et là, tu vas me dire que tu n'avais pas le choix, qu'il fallait le faire.

Il se passa une main sur la peau froide du cuir chevelu, rasé avant l'animation suspendue.

— Peu importe, ça n'excuserait rien. J'aurais dû trouver un autre moyen, une autre façon de me rendre sur Europe. Mais c'était toi qui présentais le moins de risques de me faire repérer et…

— Et te voilà reparti.

— Désolé.

— C'est toujours pareil avec toi, Kanu. Tu trouves toujours une excuse. Il y a toujours une explication. C'était forcément nécessaire, il n'y avait pas d'autre choix.

— J'essaierai de m'améliorer, à l'avenir.
— C'est un peu tard pour ça, tu ne crois pas ?
— Je n'aurais jamais dû te mentir après Lisbonne. Mais *cela* n'était pas mon intention. Je ne voulais pas t'amener à bord du vaisseau.
— Loin des yeux, loin du cœur, c'est ça ? Tu voulais bien m'utiliser, mais pas m'avoir dans les pattes ensuite ?
— Si c'est ce que tu ressens, je m'excuse. Tu te rappelles ce dont nous avons parlé avant le saut ? Tout ça est la faute du Margrave. Il tenait à te protéger et je lui ai dit de faire tout son possible pour ça. Je n'aurais jamais imaginé qu'il te capturerait, avec ton vaisseau, pour te planquer à bord du mien !
— Rends-moi mon appareil.
— Tu peux le reprendre quand tu veux. Mais nous sommes à cinquante années-lumière de la Terre. La *Chute du Chevalier* parviendrait à peine à atteindre les limites de ce système solaire, alors te ramener à la maison…
— Je vais quand même essayer, quitte à en mourir. Ça vaut mieux que ça.
— On est toujours un peu fataliste après un saut. Tu verras les choses d'un autre œil lorsque tu seras un peu mieux réveillée.
— Ne commence pas à m'expliquer ce que je ressens, Kanu. (Elle plissa les sourcils, soupçonneuse.) Et pourquoi es-tu déjà debout ? Tu m'avais promis que nous nous réveillerions ensemble.
Il acquiesça.
— Oui, désolé d'avoir trahi cette promesse. Swift… a estimé que c'était mieux ainsi.
— C'est pratique, hein ? Tout mettre sur le dos de Swift.
— Je le regrette, comme pas mal de choses. Mais je ne regrette pas ta présence ici, avec moi. (Il plia ses très vieux genoux pour changer de position.) C'est merveilleux, Nissa, ça éclipse tout ce qui m'est arrivé dans mon ancienne vie. Je veux que tu le voies, que tu fasses partie de cette découverte, que tu partages ça avec moi. (Il se tut un instant.) Nous avons trouvé… Bon, mieux vaut que tu le découvres par toi-même.
— Rien ne pourra arranger les choses, Kanu. Plus vite tu l'accepteras, mieux ça vaudra pour nous deux.
— Je t'ai apporté du chai, annonça-t-il sur un ton définitif. Je me suis dit que ça te ferait plaisir.
— Le chai n'arrange rien. Tu le sais, n'est-ce pas ?
— Oui, répondit Kanu.

Lorsqu'il fut satisfait des progrès de Nissa, Kanu retourna au poste de pilotage. Elle était libre de l'y suivre – il espérait qu'elle le ferait – mais elle seule pouvait le décider. Les écrans et les relevés étaient encore allumés, comme il les avait laissés, affichant des cartes et des gros plans sur divers aspects du vaisseau et du système solaire dans lequel ils se trouvaient. Les plus grands montraient des ellipses entrelacées, signalant les orbites des mondes qui tournaient autour de leur étoile. En s'asseyant, Kanu rafraîchit les écrans. L'un après l'autre, les globes des planètes apparurent dans l'image, dans leur position orbitale actuelle. On les voyait à une échelle bien plus grande que leurs orbites, mais leur taille relative était préservée. Une colonne de noms et de données flanquait chaque monde.
Toutes ces planètes, jusqu'à la plus petite, avaient été détectées et cataloguées des siècles auparavant et, dans la plupart des cas, leur surface directement observée. Néanmoins, le puissant Ocular n'avait pas pu étudier tous les corps

entourant chaque étoile, pas même dans le voisinage stellaire local : il y avait tout simplement trop de candidats. Gliese 163 se trouvait bien plus loin que la plupart de ces systèmes solaires mieux étudiés, hors de portée des holovaisseaux, et l'on n'avait eu aucune raison de chercher à obtenir davantage de données. Au-delà de la zone habitable de l'étoile se trouvait une planète stérile, de la taille de la Terre. Froide et presque dépourvue d'air, elle n'avait qu'un seul intérêt. À sa surface, dévoilé au cours de sa rotation, on distinguait un autre Mandala.

Aussi grand que la structure extraterrestre sur Creuset, il différait au niveau des détails, mais était, sans nul doute, le fruit de la même intelligence. Durant les heures qui avaient suivi son réveil, Kanu l'avait regardé, émerveillé et perplexe. Il n'en revenait pas d'être le premier à faire cette découverte, d'avoir l'honneur de la cataloguer. Il apparut qu'elle était visible, de façon fantomatique, dans les données d'Ocular. Mais la résolution n'était pas suffisante pour dévoiler sa vraie nature de tache artificielle.

Une question s'imposa alors à lui. L'on considérait jusqu'ici Mandala comme un phénomène unique, mais s'il y en avait désormais deux, il y en avait peut-être d'autres.

Combien ?

Il éclata de rire. Il n'en savait rien, mais imaginait que deux ne suffisaient sans doute pas. Ceux qui avaient fabriqué Mandala faisaient les choses par trois. Ou quatre. Ou par multitudes.

— Tu es déjà dépassé, l'aquatique, se dit-il.

— Je crois pouvoir avouer que nous sommes tous dépassés, dit Swift, debout quelques mètres à droite de Kanu, se caressant le menton, figé et fasciné par ces nouvelles images. Il n'y a aucun précédent. Enfin, un seul précédent : l'autre Mandala. Mais nous en savons si peu à son propos que c'est comme si nous n'avions jamais rien vu de tel. Tu veux le regarder de plus près ?

— Bien sûr. Mais peu importe la direction que nous allons prendre, il faudra faire le tour de l'étoile avant. Pourquoi pas cette planète dense un peu plus loin ? Notre trajectoire actuelle va nous en approcher.

C'était le monde le plus gros en dehors des géantes gazeuses et il tournait autour de Gliese 163 en trente-six jours, une « année » ridiculement courte. Mais l'étoile était une naine rouge, plus froide et plus petite que le soleil terrien, et une orbite aussi courte rendait la grosse planète habitable. On lui avait donné un nom : Poséidon. Kanu connaissait l'existence d'autres Poséidon et savait qu'il ne fallait guère donner d'importance à ce genre de choses. Mais étant donné l'histoire de sa famille et ses relations tempétueuses avec les gens de la mer, il trouvait ce nom tout à fait adéquat.

De plus, Poséidon était un monde aquatique. Plus grand que la Terre, il avait également une masse plus élevée. Recouvert de liquide d'un pôle à l'autre, il ne laissait apparaître aucune terre immergée : ses mers étaient bien trop profondes pour que des continents aient pu traverser l'eau. Chauds à leur surface – trop chauds –, les océans s'enfonçaient de plusieurs kilomètres dans des profondeurs sombres où ils refroidissaient. Des animaux pouvaient survivre dans ces régions plus clémentes, mais difficilement dans les eaux superficielles.

Ce qui n'excluait pas pour autant la présence de vie dans la couche supérieure de l'océan. Vu de l'espace, le bleu de la mer ensoleillée était parsemé de taches et de morceaux verts, certains de la taille d'îles minuscules, d'autres de continents terrestres. Quelques scans leur apprirent qu'il s'agissait d'immenses structures flottantes qui s'élevaient et ployaient au rythme des marées solaires de l'océan

sans jamais laisser l'eau les recouvrir. À cette distance, elles paraissaient aussi abondantes et denses que des forêts. Mais en réalité, les tapis vivants, qui mesuraient à peine plus de quelques centimètres d'épaisseur, étaient fragiles, se détachaient et se reformaient constamment, guère plus solides que des lits d'algues flottantes ou de varech. Ils expliquaient l'oxygène dans l'atmosphère, mais ne permettaient pas d'envisager d'y installer des constructions sans qu'ils rompent.

C'était néanmoins un riche écosystème extraterrestre, et Kanu aurait bien aimé rassembler davantage d'informations à son sujet s'il n'y avait eu ces autres présences sur Poséidon. Le *Brise-Glace* en donnait des images très nettes qui allaient à l'encontre de tout ce que Kanu croyait savoir à propos des planètes.

Il s'agissait d'arches dans l'océan. Il y en avait des dizaines, parsemant toute la surface visible, toujours au milieu de l'eau, ne traversant jamais les parties vertes, et s'élevant si haut que leurs sommets dépassaient l'atmosphère et s'aventuraient dans l'espace dépourvu d'air, cent kilomètres au-dessus de la mer. Il les observa de longues minutes, convaincu, malgré lui, qu'il devait s'agir d'une excusable erreur d'analyse, imaginée par les détecteurs perturbés du vaisseau.

Mais plus le *Brise-Glace* s'y intéressait, plus les arches devenaient tangibles. Elles étaient bel et bien réelles.

Les ombres mesurables de ces entités solides s'étendaient, aussi longues que des continents, sur l'océan. Chaque arche possédait un rebord relativement mince et une face plate comme la bande de roulement d'une roue. La diffusion des ondes que le radar captait indiquait la présence de métaux, dont il n'y avait aucune trace ailleurs sur Poséidon.

— Qu'est-ce que c'est ?

Nissa était peut-être debout derrière lui depuis qu'il avait commencé à observer les arches : absorbé par ce mystère, Kanu n'avait pas remarqué son arrivée sur la passerelle de commandement.

Il se tourna sur sa chaise.

— Je ne sais pas. Pas ce dont j'ai parlé en tout cas, ce que je voulais te montrer. Comment tu te sens ?

— Si je n'étais pas en état, le caisson ne m'aurait pas laissée me réveiller. (Une réponse plus cinglante qu'elle l'avait prévu.) Ça va. Je suis raide, j'ai mal partout et j'ai soif. C'était une première, pour moi. J'ai froid à la tête. Je ne l'avais jamais rasée auparavant.

— Moi non plus, dit Kanu. Et je me sens à peu près comme toi ; enfin, ça va mieux maintenant. On se sent bien mieux après quelques heures.

Il repoussa la console pour pouvoir se lever. Il ne voulait pas rester assis avec Nissa debout.

— Non, reste là, dit-elle doucement.

Ce n'était pas un ordre, mais simplement ce qu'elle désirait. La curiosité l'avait poussée à venir – elle avait besoin de savoir – mais rien n'était pardonné, et il ne devait pas se faire d'idées : elle lui en voudrait encore longtemps.

— Des structures artificielles, dit Kanu tout aussi doucement. Personne n'a jamais rien vu de *tel*, ici ou ailleurs. Elles sont encore un peu floues à cette distance, mais notre trajectoire va nous rapprocher de Poséidon.

— Tu as dit qu'il ne s'agissait pas de ça.

— En effet, même si maintenant, je ne sais plus très bien quelle découverte est la plus hallucinante. L'autre est sur la huitième planète, attends, je vais faire un agrandissement. Celle-ci s'appelle Paladin et elle a une orbite circulaire, d'une

demi-unité astronomique à peu près, qui la fait tourner autour de Gliese 163 en à peine plus de deux cents jours. Elle est de la même taille que la Terre, mais bien trop loin de l'étoile pour être habitable.

Nissa attendit que le *Brise-Glace* ait projeté sa meilleure image de Paladin sur l'écran. Elle la regarda quelques secondes en silence.

— J'ai déjà vu un truc semblable.

— Comme tout le monde. On dirait la structure sur Creuset : une autre version en tout cas. Tu te rends compte de son importance ? Il ne s'agit pas seulement d'un autre Mandala. Cela nous montre – nous laisse entrevoir, tout au moins – que Mandala n'est pas seulement ce que nous croyions. Qu'il a une tout autre signification.

— C'est-à-dire ?

— Les bâtisseurs-M n'auraient pas pris la peine d'en construire deux sans raison. Et puisqu'il y en a deux, j'imagine qu'il doit y en avoir d'autres. Des dizaines, des centaines : qui sait ? Nous commençons à peine à nous aventurer dans l'espace interstellaire. Il existe des centaines de milliards d'autres systèmes solaires ; il y a peut-être des milliards de Mandalas !

— Ouais, c'est quelque chose.

Elle parlait d'une voix monocorde, sans enthousiasme. Il se demanda s'il s'agissait de sa véritable réaction ou si elle atténuait sciemment son entrain pour, en quelque sorte, le punir.

— C'est bien mieux que ça ! Ça nous explique en partie pourquoi la transmission originale visait Creuset et pas nous.

— Ah bon ?

— Bien sûr que oui. Ça a un rapport avec les deux Mandalas, les deux versions de la même structure.

— J'espère que tu as trouvé une meilleure explication que ça.

Kanu commença à s'agacer, mais s'efforça de ne pas le laisser paraître dans sa réponse.

— Je sais bien que c'est peu, mais comme je disais, je ne suis pas réveillé depuis bien plus longtemps que toi. Je n'ai guère eu le temps d'encaisser tout ça et encore moins de réfléchir à ce que ça implique. Voilà pourquoi je suis ravi de ta présence !

— Comment ça ?

— Nous pouvons y réfléchir à deux, Nissa ! Je suis diplomate, pas scientifique ! Je n'ai pas les armes pour bien appréhender tout ça.

— Et tu me crois plus qualifiée ?

— J'ai été marié assez longtemps avec toi pour savoir que tu peux maîtriser n'importe quel sujet qui t'intéresse si tu t'y mets vraiment. Au fond, je n'ai pas beaucoup d'imagination. Alors que toi, oui.

— Un peu tard pour tenter de m'amadouer avec des compliments.

— Peu m'importe. Je veux simplement que tu saches à quel point je t'estime. Tu peux considérer que tu es là par accident ou tu peux y voir une occasion, une chance…

— C'est à moi d'en décider, d'accord ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Mais quoi qu'il fasse, il savait qu'il ne sortirait pas de cette situation inextricable. Qu'il avait d'ailleurs en grande partie créée lui-même.

Nissa était toujours debout, une main posée contre la hanche : tout dans sa posture dénotait son scepticisme et sa réticence à se laisser convaincre.

— Qu’as-tu donc fait de cette info ?

— Rien du tout. J’ai commencé à rédiger un message à propos du deuxième Mandala, avant même de découvrir l’existence des arches. Mais j’ai pensé à toi et j’ai décidé de ne pas l’envoyer.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il serait très égoïste de ma part de faire comme si je l’avais découvert tout seul.

— C’est pourtant le cas.

— Ce n’est qu’un accident heureux. Mais puisque tu es réveillée, j’aimerais la partager avec toi. Je n’annoncerai pas la nouvelle, pas avant que tu aies pu tout voir et déterminer ce que nous allons dire.

— Quelle grandeur d’âme.

C’était un sarcasme, mais il décida de le prendre au pied de la lettre.

— Ce n’est pas le cas, et tu le sais. Mais si je peux me racheter… (Puis il secoua la tête.) C’est impossible, je le sais. Et je ne compte pas sur ton pardon.

— Pas trop tôt.

— Mais je n’ai pas menti. Je te tiens en haute estime, Nissa, et tu devrais toi aussi croire en toi. Peu importe ce qui nous a conduits ici, qui a fait du tort à qui, nous y sommes.

— Superbe lapalissade…

Il leva une main.

— Je sais. Mais je suis sincère : *nous sommes ici*. À cet instant, et nous venons de faire cette découverte. Aucun œil humain n’a jamais vu cet endroit. Nous avançons vers l’inconnu. C’est une citation de qui, ça ? William Shakespeare ?

— Aucune idée.

— Ce que je veux dire, c’est que nous sommes seuls tous les deux. Et nous avons désormais des responsabilités, que nous le voulions ou non.

— Je connais parfaitement mes responsabilités, dit Nissa. Inutile de me les rappeler.

— Ce n’est pas ce que…

— Nous allons passer à quelle distance de Poséidon ?

— À peu près cinq secondes-lumière : il nous reste une marge pour ajuster notre trajectoire si nous voulons nous approcher davantage. Plus nous serons près, mieux nous verrons les arches et tout ce qui se trouve sur Poséidon ou dans les environs. J’ai surtout envie de trouver ceux qui ont envoyé ce signal.

— S’ils sont encore là.

— Le *Brise-Glace* envoie des transmissions pour prévenir de son arrivée depuis des semaines, bien avant notre réveil, et reste à l’affût d’une réponse. Il n’a rien capté pour l’instant, mais ça ne signifie pas que nous ne trouverons rien en nous approchant.

— Les cadavres de ceux qui ont envoyé ça.

— J’espère sincèrement qu’il y aura autre chose.

Après un instant de silence, elle dit :

— Je veux être sûre que c’est toi. Toi et pas le robot.

— C’est moi.

— Tu en es certain ?

— Swift est en moi, mais je ne suis pas Swift. Et lorsque tu me parles, tu parles à Kanu. L’homme que tu as épousé. Celui qui regrette encore de t’avoir entraînée là-dedans. Celui qui aimerait être de nouveau à Lisbonne, heureux de t’avoir retrouvée.

Il se prépara à une réponse cinglante, mais cette fois, elle s'abstint de tout venin.

— C'est toi qui commandes le vaisseau, ou Swift ?

— Moi. Moi seul. Swift ne prend pas le contrôle de mon corps sans ma permission, mon autorisation.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

Mais il répondit avec plus d'assurance qu'il n'en possédait vraiment. Il n'avait d'autre choix, pour ne pas ébranler le peu de confiance que Nissa avait à son égard.

Néanmoins, elle s'aperçut peut-être qu'il mentait.

— Bien, dit-elle sur un ton froid, signe qu'elle avait vu clair dans son jeu. Que ça reste ainsi, d'accord ?

Kanu acquiesça. C'était peu, mais il s'en contenterait.

Au fil des jours et des semaines, ils se rapprochèrent de Poséidon. Ils en apprenaient davantage, de façon régulière plutôt qu'exponentielle, et leur vue du système solaire devenait peu à peu plus précise, plus détaillée et riche. Suite à la découverte initiale du deuxième Mandala et des arches, ils n'eurent pas d'autres grosses surprises, seulement la confirmation de ce qu'ils savaient déjà. Ce Mandala existait bel et bien et les arches n'étaient pas d'origine naturelle.

Pour le reste, quelques autres éléments semblaient prometteurs, mais rien ne répondait à la question centrale de Kanu : *Qui avait besoin de Ndege Akinya ?*

Paladin était accompagnée d'une lune minuscule. Ce qui n'avait rien d'inhabituel en soi, mais ce petit corps difforme possédait bien d'autres étrangetés. Pour commencer, il était trop chaud, bien plus qu'il n'aurait dû l'être selon l'équilibre thermique standard pour un objet à cette orbite et à cette distance de Gliese 163. Kanu se demandait si le rocher avait pu être un astéroïde, ou ce qu'il en restait, capturé après une suite de chocs violents. Une mise en orbite récente aurait pu expliquer que l'énergie thermique de l'événement se propage encore dans l'espace.

Mais, tout aussi inexplicable que la température générale de l'objet, on trouvait, à sa surface, quelques régions encore plus chaudes, comme des traces infrarouges d'empreintes de doigts humains laissées sur une pomme. Elles étaient si brûlantes, dans les trois mille kelvins, qu'elles lui rappelaient des geysers ou des cheminées volcaniques. Toutefois, étrangement, il n'y avait aucune trace de quelconques projections dans l'espace.

Qu'est-ce qui faisait luire ces points chauds ? S'agissait-il d'éléments naturels ou de traces d'activités intentionnelles ? Il avait envoyé des transmissions vers la lune, mais n'avait obtenu aucune réponse. Kanu savait que, pour satisfaire sa curiosité, il devrait s'intéresser de plus près à cet étrange effet de réchauffement. Et, comme il voulait de toute façon examiner le deuxième Mandala, cela ne poserait pas de problème.

Plus près de Poséidon, ils découvrirent un autre mystère. Les arches, nombreuses et fascinantes, méritaient qu'on s'y arrête. Mais tout autour de la planète, orbitant selon diverses inclinaisons, comme l'on pensait autrefois que les électrons orbitaient autour du noyau atomique, il y avait également une série de petites lunes sombres. Elles bourdonnaient sans cesse autour de la planète, comme des mouches. Logiquement, les données d'Ocular n'en faisaient pas mention. Aussi sombres que la nuit et bien plus petites que Poséidon, elles étaient

presque impossibles à détecter avec des temps d'exposition normaux, même lorsqu'elles passaient devant la face visible du corps céleste.

De toute évidence, elles n'étaient pas naturelles. Même si elles *l'avaient* été au départ, ce que contredisait leur uniformité de taille, de forme et de réflectivité, elles n'avaient certainement pas pris ces trajectoires par hasard.

Leurs orbites étaient classées par diamètre. La plus petite frôlait presque l'atmosphère de Poséidon et le sommet des arches tandis que la plus grande était à dix secondes-lumière. Entre ces extrêmes, il y avait encore quinze autres groupes. Au total, on comptait quarante-cinq de ces objets minuscules aux allures de lunes, mais qui n'avaient rien de naturel.

Instinctivement, Kanu envisagea de les éviter. Mais elles passaient autour de Poséidon sur un rythme parfaitement répétitif, filant vigoureusement sur des tracés newtoniens comme des billes dans des sillons. Leurs masses individuelles ne perturbaient apparemment pas celles des autres ou alors, par on ne sait quel procédé, elles tenaient compte de leurs effets respectifs. Il pouvait déjà calculer leurs positions au cours des siècles à venir avec précision. Faire passer le *Brise-Glace* entre ces lunes restait tout à fait envisageable : il y avait d'innombrables itinéraires possibles. Le plus difficile serait de choisir celui qu'il préférait ; jusqu'à quel point était-il prêt à s'approcher du monde et d'une de ses lunes ?

Il avait encore le temps d'y réfléchir et, évidemment, il ne prendrait pas la décision seul.

Nissa restait distante et ne semblait pas près de lui pardonner. Mais sa colère avait décru et ils pouvaient désormais parler sans animosité, malgré la tension sous-jacente et non résolue. Chacun vivait de son côté, dans sa propre chambre. Le *Brise-Glace* n'était pas très grand, mais il était suffisamment spacieux pour leur laisser assez d'intimité.

Ils parvenaient à oublier leurs désaccords le temps de manger. Ils s'asseyaient l'un en face de l'autre, sur de hautes chaises droites décorées d'éléphants gravés, dans une pièce adjacente à la passerelle de commandement. Ils prenaient leur repas en silence ou avec un accompagnement musical, souvent de très vieux disques. De temps en temps, les murs diffusaient des images animées de paysages africains à l'aube, les cieux enflammés, les arbres dessinés en ombres chinoises devant cet éclat.

— Avec ta permission, dit un soir Kanu, nous allons jeter un coup d'œil de plus près à Poséidon.

— Ma permission ?

— Je n'aurais pas dû le formuler ainsi, désolé. Si nous sommes tous les deux d'accord. S'il te semble que c'est ce qu'il convient de faire.

Nissa resta silencieuse. Kanu savait qu'il valait mieux ne pas insister. Il observa son visage : elle évitait son regard, comme si manger exigeait d'elle une concentration totale. Il l'aimait encore. Plus elle s'éloignait de lui, plus il la désirait. Il pensa à la pesanteur, aux lois en carré inverse et à l'essaim de lunes qui entourait Poséidon.

— Il faudrait être mort pour ne pas s'intéresser à ces arches, finit-elle par dire. Ça ne signifie pas que je sois enthousiaste à cette idée ou que j'apprécie cette situation. (Elle prit une bouchée.) J'ai simplement envie d'en apprendre le plus possible, puisque ma survie risque de dépendre de nos choix.

— Je partage ce sentiment.

Elle lui lança un regard sceptique.

— Vraiment ?

— D'un certain côté, cette planète me terrifie. Elle est trop immense… et ces arches ? Elles représentent un bel affront à l'ambition humaine. Mais je veux savoir à quoi elles servent. Je veux les voir de près.

Nissa se versa un verre de vin en se gardant bien de remplir celui de Kanu.

— Il y a un Mandala sur cette autre planète.

— Paladin.

— Et des arches sur Poséidon. Ce n'est pas la même chose, mais j'imagine que tous deux nécessitent une technologie qui nous dépasse. Tu crois qu'ils ont été installés là par la même culture ?

— Aucune idée, mais j'aimerais le découvrir. À mon avis, il y a un lien. Tout comme avec ces lunes.

— Et le morceau de roche en orbite autour de Paladin que le *Brise-Glace* ne peut pas expliquer ?

— Je ne sais pas. On dirait qu'il n'a rien à faire ici. Les autres éléments sont visiblement extraterrestres : le Mandala, les arches, peut-être les masses continentales sur Poséidon, les quarante-cinq lunes dans leurs drôles d'orbites. Mais là, ce n'est qu'un morceau de roche légèrement trop chaud. Je l'ai scanné au radar, et j'ai découvert des éléments métalliques, mais dans une composition différente de la signature des arches. Il pourrait simplement s'agir de dépôts minéraux desséchés à la surface ; seul un géologue pourrait nous le dire.

— Tu n'as pas l'air convaincu.

— Je crois que c'est autre chose qui n'a rien à faire ici, mais d'une autre nature que le reste. Ce système est tellement étrange que nous aurions bien fini par y envoyer une expédition, alors peut-être qu'il a intéressé d'autres civilisations ? Nous ne sommes peut-être pas les premiers à le visiter.

— Mais il manque tout de même quelque chose. Qui devrait être ici, mais qui n'y est pas.

— Je me suis fait la même réflexion.

— Où sont les Gardiens ? demanda Nissa.

La trajectoire programmée du *Brise-Glace* les emmena dans le treillis de lunes à travers lequel ils se glissèrent, à mi-chemin entre Poséidon et l'orbite la plus haute de ses satellites. Leur chemin leur permettrait d'observer les lunes de plus près, mais Kanu s'intéressait surtout aux arches qui s'élevaient de l'océan comme le corps fugace d'un serpent de mer.

Ils purent bientôt les examiner de mieux en mieux. Seuls leurs sommets sortaient de l'atmosphère, mais ils se trouvaient en grande partie dans de l'air extrêmement ténu qui offrait peu de résistance aux détecteurs du *Brise-Glace*. Ils avaient la forme de demi-cercles s'élevant cent kilomètres au-dessus de la surface de l'océan, tous de la même dimension, tout au moins d'après les relevés du vaisseau. Sous l'eau, on devinait qu'ils continuaient, que les arches n'étaient en fait que les parties visibles de roues à moitié immergées, mais qu'on ne pouvait pas distinguer de l'espace.

S'il s'agissait de roues, alors leurs bandes de roulement devaient mesurer un kilomètre de large, très étroites en comparaison de leur hauteur. Leurs rebords approchaient aussi le kilomètre d'épaisseur, et il n'y avait ni rayon, ni moyeu. Les arches – les roues peut-être – étaient essentiellement composées d'une substance gris clair non métallique, qui possédait visiblement une immense force structurelle. De l'espace lointain, le radar du *Brise-Glace* avait capté des traces de métaux, mais il ne s'agissait en réalité que d'une sorte d'ornement ou de

décoration ajoutée à la surface. Dans les rebords ou la bande, incrusté ou taillé, on discernait un dense motif métallique. Pour obtenir une vue plus nette et plus détaillée, ils devraient s'en approcher de bien plus que de cinq secondes-lumière. Le *Brise-Glace* n'était pas conçu pour le vol atmosphérique, mais il pouvait atterrir au sommet d'une des roues, qui leur offrirait à son tour un accès indirect à la surface. À bord du vaisseau, seule la *Chute du Chevalier* pouvait servir de navette, d'atterrisseur ou de véhicule de rentrée leur permettant de revenir. S'ils n'avaient d'autre choix, il leur restait les capsules individuelles de secours, sans doute capables d'atteindre les mers de Poséidon.

Mais ils n'en avaient pas besoin encore. Pour l'instant, ils faisaient un premier passage, une reconnaissance. Quand ils auraient un meilleur aperçu du système, qu'ils auraient identifié l'origine du signal et trouvé de l'eau glacée à convertir en hydrogène et pouvant alimenter les cuves de démarrage du moteur PPC pour rentrer chez eux, *alors* ils pourraient envisager de s'intéresser de plus près aux roues.

— Il faut leur trouver un autre nom, songea Kanu. Elles sont trop grosses pour être de simples roues. Des roues géantes, peut-être. Ça te plaît ? « Les Roues géantes de Poséidon ». Ça sonne bien, non ?

— Si ça peut te faire plaisir.

— Oui, je suis ravi de voir ces choses merveilleuses et terrifiantes.

— Tu es venu pour aider les robots, pas pour faire du tourisme. N'oublie pas ce qui t'a conduit ici.

Il sourit, toujours porté par la joie de la découverte.

— Comment le pourrais-je ?

— Et qu'en dit Swift ?

— Swift est très intelligent : brillant et rapide. Son nom signifie « vif » en anglais et il n'est pas galvaudé. Mais il n'avait pas la place, dans ma tête, pour emporter l'immense savoir qu'il possède ; il y a déjà ma mémoire, toute mon expérience. Swift peut faire appel à mes connaissances jusqu'à un certain point, fouiller dans mes souvenirs, mais il est surtout là pour m'assister, pour guider mes choix et mes actions.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Swift se demande si ce sont des machines qui ont construit les roues. Les roues géantes. Et il se demande si ça fait d'elles des dieux.

— Ton ami commence à se tourner vers la religion ? À ta place, je le surveillerais de près.

— Les robots ont bien le droit de se poser les mêmes questions que nous, dit Kanu. Rien ne les en empêche.

Ils passèrent bientôt la limite de l'orbite des lunes, avançant encore à cent kilomètres par seconde.

D'après le *Brise-Glace*, les quarante-cinq planétoïdes étaient tous semblables : des sphères parfaitement régulières de deux cents kilomètres de diamètre. Elles restaient difficiles à voir, avalant ou dispersant les radiations électromagnétiques et ne proposant rien aux autres détecteurs du vaisseau. Pas de trace de masse, de magnétisme ni d'émissions de particules. Sans doute artificielles, se dit Kanu. Et les lunes avaient beau être plus grandes que les roues géantes et la disposition de leur orbite impressionnante, il trouvait leur réalisation moins intimidante que celle des structures à la surface. Elles étaient admirables, sans doute, et méritaient une attention particulière, mais elles passaient, à ses yeux, en troisième position après le nouveau Mandala et les roues géantes. On pourrait les

étudier après avoir examiné les autres merveilles de fond en comble.

Mais durant la traversée de la danse orbitale, les détecteurs du *Brise-Glace* trouvèrent un autre objet sombre qui entourait Poséidon.

Il était plus petit que toutes les lunes, et leur avait donc échappé jusqu'à présent. Il se trouvait une seconde-lumière ou deux plus près de Poséidon, sur une orbite plus rapide.

Kanu crut d'abord qu'ils étaient tombés sur un morceau de débris planétaire capturé, une minuscule lune naturelle qui venait gâcher l'ordre des quarante-cinq satellites artificiels. Après tout, il y avait des matériaux primordiaux dans tous les systèmes solaires et tôt ou tard certains de ces fragments errants datant de la formation des planètes finissaient dans un mouvement gravitationnel, pris dans l'orbite de mondes plus gros.

Mais l'objet avait piqué sa curiosité. Il y avait peut-être de la glace sur cet éclat, à l'ombre de ses cratères. Peut-être qu'ils pourraient l'utiliser comme base d'opérations lorsqu'ils reviendraient pour observer de plus près Poséidon. Il donna l'ordre au *Brise-Glace* de concentrer tous ses détecteurs sur ce petit fragment et attendit que les résultats apparaissent devant lui.

Il découvrit une esquille arrachée à un morceau plus grand, avec un bout plus large que l'autre et taillé selon un angle très net. Kanu l'observa en silence. Il semblait à deux doigts de le reconnaître, mais ne parvint pas à faire le lien.

C'est Nissa qui l'identifia.

— C'est un Gardien, dit-elle d'une voix calme et respectueuse, comme si elle parlait d'une personne récemment décédée.

Ce qui était peut-être le cas.

Il s'agissait d'une partie du cadavre d'un Gardien. La moitié de sa longueur antérieure, peut-être. Il avait été coupé en deux, tranché selon une diagonale incroyablement précise.

Kanu repensa au Gardien qu'ils avaient vu sur le trajet vers Europe : sa forme de pomme de pin, les radiations bleues qui jaillissaient entre les plaques de son blindage, seule lueur qui l'empêchait d'être entièrement sombre. Mais celui-ci était tout noir.

— Quelque chose l'a tué, dit-il.

Chapitre 21

La première pensée de Goma, lorsque le brouillard du réveil se fut suffisamment éclairci pour qu'elle reprenne un peu ses esprits, fut que Mposi et Ndege, le frère et la sœur, sa mère et son oncle, devaient désormais être tous les deux morts. Puisqu'elle avait survécu, cela ne faisait presque pas de doute. Si on l'avait réveillée, c'était qu'elle était arrivée au bout de son voyage, que son corps avait réchappé aux éventuels accidents, et il n'y avait donc aucune chance que sa mère ait pu survivre aux longues décennies de la traversée du *Travertine*.

Goma se souvint qu'elles s'étaient dit au revoir, ou tout au moins qu'elles s'étaient quittées correctement, sa mère l'assurant de son amour et lui enjoignant de se concentrer désormais sur ce qu'elle avait en elle, de trouver la force qu'elle puisait autrefois chez Mposi et de servir de socle pour les autres.

Mais Mposi restait mort et elle ne l'acceptait pas plus qu'avant le saut.

Un visage et une voix apparurent.

— Doucement.

Avant de la reconnaître, elle sentit quelque chose de froid, doux et rassurant sur ses lèvres. Toujours somnolente, elle pensa un instant, aiguillée par un timbre féminin, que cette agréable silhouette était celle de Ru. Mais il s'agissait du capitaine Gandhari Vasin qui l'aidait à revenir à la vie.

— Merci, dit-elle lorsqu'elle put enfin prononcer quelques mots. Je ne m'attendais pas à… Enfin, vous n'étiez pas obligée.

— Je n'étais pas obligée, mais c'est un peu le boulot d'un capitaine, d'accueillir son équipage dans le monde des vivants, non ? De toute façon, j'ai besoin de vous, Goma. Prenez votre temps – il est déjà bien assez compliqué de se remettre après un intervalle de saut normal – mais j'ai quelque chose de très intéressant à vous montrer lorsque vous serez prête.

Elle avait toujours du mal à y voir net, mais les vagues textures et couleurs de son environnement lui suffirent à comprendre qu'elle se trouvait encore dans la salle de saut.

— Nous sommes sains et saufs ? Nous avons fait tout le trajet ?

— Oui. Soixante-dix années-lumière sans le moindre incident. Je ne sais pas jusqu'à quel point nous le devons au Gardien qui nous ouvre le chemin. Mais l'appareil est en bon état et nous sommes là où nous le voulions.

— Qu'avez-vous découvert ?

— Un tas de choses. Mais le plus important, c'est un message de bienvenue, un signal nous indiquant où aller. Il faut que vous l'écoutiez. J'aimerais beaucoup recueillir votre avis.

— Comment va Ru ?

— Inutile de vous en faire pour elle. Elle est entre de bonnes mains.

Le capitaine ne voulait pas l'inquiéter, mais ce n'était pas la réponse qu'elle attendait. Goma n'eut pourtant pas l'occasion d'avoir peur ; le sommeil la rattrapa.

Elle ne sut pas combien de temps elle resta endormie avant de se retrouver face au visage du docteur Nhamedjo qui prenait de la consistance devant ses yeux. Il l'observait avec patience et sérénité, comme si rien dans l'univers n'était plus important que sa santé. Elle imagina sans mal qu'il se trouvait là depuis des heures, attendant près de son caisson de saut, uniquement focalisé sur son bien-être.

— Bienvenue, Goma. Je sais que vous avez déjà parlé avec Gandhari, mais je vais vous répéter la nouvelle. Vous avez réussi la traversée. Tout va bien. Nous avons tous survécu au trajet, même notre prisonnier.

Elle repensa à Grave, ce qui lui rappela aussitôt Mposi. Mais, pour l'instant, une seule chose comptait. Elle essaya de sortir de son caisson en ployant des muscles réticents.

— Doucement ! dit le docteur Nhamedjo, souriant devant sa détermination.

— Je veux voir Ru.

— Chaque chose en son temps. Ru est très bien suivie et je suis tout à fait satisfait de ses progrès.

— Il y a eu un problème, n'est-ce pas ?

— Nous avons tous survécu. C'est une bénédiction. Pour le reste, il ne s'agit que de problèmes mineurs, rien de plus. (Il poursuivit sur un ton plus sévère, péremptoire.) Je veux vous ménager, Goma, au moins durant ces premières heures. Vous devez avant tout reprendre des forces. Laissez-nous nous occuper de Ru. Tout ira bien. J'ai confiance en elle.

— C'est le STOA ?

— Nous savions depuis le début que ce serait un facteur aggravant. Un système nerveux qui a déjà subi des dégâts n'est pas le mieux équipé pour supporter le stress supplémentaire du saut, mais je ne l'aurais pas autorisée à prendre part à l'expédition si je ne l'avais pas estimée assez forte ? (Il avança le bras dans le caisson et lui tapota le poignet pour la rassurer.) Elle est dans un coma artificiel, pour l'instant, mais pour son bien. Nous lui donnons des médicaments qui combattent les effets combinés du STOA et du saut. Il n'y a pas de raison pour qu'ils ne fonctionnent pas, mais il faut être prudent et bien surveiller les résultats à chaque étape. Nous allons la réveiller petit à petit. Je suis très confiant et je pense qu'elle retrouvera son plein potentiel.

— Combien de temps ça va durer ?

— Quelques jours. Je sais bien que c'est dur pour elle et que cela vous inquiète, mais ce n'est rien par rapport à toutes les années que nous venons de traverser. Reposez-vous, Goma et ne vous en faites pas. Ru s'en sortira sans encombre.

Elle aurait aimé en exiger plus, d'autres garanties. Mais elle était trop fatiguée, trop faible : elle ne pouvait que se fier à lui. Il n'y avait parfois rien d'autre à faire.

Alors, elle se reposa. Au bout d'une heure ou deux, elle put de nouveau essayer de bouger. Elle sortit du caisson et se leva en se tenant aux murs et à la capsule jusqu'à ce qu'elle ait suffisamment foi en ses muscles et en ses os. Ce fut dur, au début : elle se sentit à la fois affreusement lourde, prise de vertige et de nausée. Mais ses forces et sa confiance revinrent et les effets secondaires cessèrent peu à peu. Elle but beaucoup et put bientôt manger. Elle se promena dans une petite partie du vaisseau, le temps de se réacclimater. D'heure en heure, de nouvelles personnes s'éveillaient et se levaient. Toutes semblaient ravies de se

trouver à bord d'un appareil qui avait parcouru soixante-dix années-lumière dans l'espace en cent quarante ans.

Goma le savait pertinemment, mais elle avait du mal à en prendre pleinement conscience. Le saut l'avait épuisée, physiquement vidée et meurtrie, mais elle ne se sentait pas pour autant plus âgée de quatorze décennies.

Elle ne cessait de regarder sa main, observant l'anatomie familière de son poignet, les pores de sa peau, les fins poils noirs, l'architecture des os et des tendons sous la chair. Rien n'avait changé, rien ne semblait plus vieux. Elle se pinça le ventre, qui lui aussi paraissait n'avoir subi aucune modification. Aucun de ses petits défauts, de ses grains de beauté et de ses cicatrices ne manquait à l'appel. Face à un miroir, elle ne se ressemblait plus tout à fait : son tonus musculaire avait fléchi et elle avait les yeux légèrement troubles, conséquences normales du saut. En réalité, les effets secondaires découlaient davantage du passage de la stase du sommeil profond au réveil que des quatorze décennies d'animation suspendue.

Ils avaient sorti Ru de son caisson de saut pour la placer dans une chambre d'infirmerie, une des deux seules du vaisseau, sur un lit normal et sous une rangée d'instruments médicaux conventionnels. Elle était reliée à des perfusions de différentes couleurs et épaisseurs qui apportaient du sang, de l'urine et des médicaments jusqu'à elle ou à diverses machines. Un appareil en forme de couronne ceignait son front et la maintenait dans un coma artificiel. Il scannait également l'intérieur de sa tête, offrant des coupes de son cerveau en diverses teintes sur l'écran au-dessus d'elle. Le docteur Nhamedjo et son équipe traversaient une période délicate, car il leur restait encore une dizaine de dormeurs à réveiller. Mais ils parvinrent tout de même à trouver le temps de faire comme si Ru était leur priorité.

Goma voulait demeurer à ses côtés. Mais le docteur Nhamedjo lui assura qu'il n'y avait aucune chance qu'elle se réveille plus tôt ; tout se déroulait selon un emploi du temps prévu à l'avance.

— Ces zones préfrontales, dit-il en montrant une partie du scan, sont encore enflammées et doivent être traitées. Elle a aussi subi des micro-attaques, une sorte d'épilepsie du lobe temporal. Ce qui n'est pas inhabituel dans les cas de STOA, mais que l'on peut correctement soigner. Toutefois, il ne faut surtout pas se presser, au risque de laisser Ru encore plus diminuée que lorsqu'elle nous a rejoints.

Elle avait du mal à la voir étendue là, sans défense, et si mal en point. De temps en temps, Ru s'agitait, parfois assez violemment pour laisser penser qu'elle avait mal ou qu'elle faisait un cauchemar. Mais Nhamedjo rassura Goma en lui expliquant que cela n'était pas un signe d'activité cérébrale et qu'elle n'en garderait aucun souvenir.

Goma lui prit la main pour la calmer à l'apparition de tremblements. Elle lui chuchota des mots gentils et embrassa son front fiévreux.

— Reviens, mon amour. J'ai besoin de toi.

Mais pour l'instant, elle était condamnée à attendre.

— Peut-être, dit Gandhari, que vous aimeriez parler d'un autre sujet pour vous changer les idées ?

— Possible.

— En vérité, je ne sais pas vraiment par où commencer. Nous en avons déjà tellement appris, et pourtant chaque réponse nous apporte deux nouvelles

questions. Mais il faut bien démarrer quelque part.

Elles étaient seules dans la cabine du capitaine. Rien ou presque n'avait changé depuis la dernière visite de Goma. L'image sur le mur était différente : Vasin l'avait sans doute modifiée elle-même, ou alors la pièce s'en était chargée en se basant sur son propre algorithme de sélection. Il s'agissait d'une étrange peinture déprimante, représentant une femme pâle et nue dans les bras d'une silhouette squelettique ratatinée. D'un côté de ce couple, des sortes de spermatozoïdes flottaient, et de l'autre se trouvaient des extraterrestres aux têtes bulbeuses.

Goma avait du mal à faire cadrer cette image, ainsi que le paysage de destruction qui l'avait précédé, avec la personne calme, sereine et amicale qui vivait dans cette pièce.

— Qui vous a accueillie à votre réveil ? demanda Goma en se rappelant la gentillesse dont elle avait fait preuve.

— Personne. Il fallait bien une première, alors je me suis sacrifiée.

— Ça n'a pas dû être agréable.

— C'était silencieux, en tout cas. Et trop froid à mon goût. Il y avait un problème avec le réglage du thermostat : nous l'avons vite résolu, mais j'ai passé les deux premiers jours à me geler en essayant de redémarrer le chauffage. Mais ça aurait pu être pire ; j'étais surtout contente d'avoir réussi, que nous n'ayons pas été réduits à l'état d'un nuage d'atomes dérivant dans l'espace.

Goma savait que le vaisseau n'avait pas été totalement sans vie durant la majeure partie du trajet. De temps en temps, des techniciens s'étaient réveillés pour vérifier les systèmes principaux, et l'équipe médicale de Nhamedjo avait fait de même pour les dormeurs, subissant ainsi plusieurs transitions. Mais d'après ce qu'elle avait compris, ils n'avaient guère eu de travail. Tout fonctionnait bien et rien n'avait nécessité de réparations sérieuses.

— Vous avez donc été la première à voir Gliese 163, dit Goma.

— Oui, j'ai eu cet honneur, même si cela m'importait peu sur le moment. Nous sommes trop proches pour en voir les vraies couleurs, maintenant, mais lorsque je me suis réveillée, on voyait bien qu'il s'agissait d'une naine rouge ; elle avait une réelle teinte rose. Désormais, elle paraît d'un blanc éclatant, mais seulement parce que nos yeux ne gèrent pas bien les objets brillants. Vous ne serez guère surprise : en fait, elle a presque la même température que le soleil de Creuset.

— *Home sweet home.*

— Bon, je n'irais pas jusque-là. Puis nous ne sommes pas venus pour la vue. Et s'il n'y avait eu qu'une découverte, l'expédition aurait déjà largement valu la peine.

— Qu'avons-nous trouvé ?

— Un autre Mandala, déjà.

Surprise, Goma éclata de rire.

— Mon dieu !

— Je sais, c'est dingue, n'est-ce pas ? Il se trouve sur une des planètes telluriques, du nom de Paladin. Vous avez dû la voir dans la salle d'étude.

— Oui.

— Si votre mère était parmi nous, elle pourrait nous dire exactement en quoi il diffère de celui de Creuset. Loring et les autres étudieront les données lorsqu'ils seront tous réveillés. Vous pourrez participer à l'analyse, évidemment, peut-être qu'ainsi vous vous en ferez moins pour Ru.

Goma en doutait, mais elle savait que Vasin cherchait à bien faire.

— Je ne sais pas trop comment je pourrais contribuer. Ne vous attendez pas à de grandes révélations simplement à cause de mes liens familiaux.

— À ce stade, je suis prête à prendre tout ce qui pourrait nous aider. De toute façon, il n'y a pas que le Mandala. Vous êtes prête pour le reste ?

— Allez-y.

— Il y a une roche en orbite autour de Paladin, une sorte de petit astéroïde, où quelqu'un semble s'être posé avant nous. Il y a des traces de colonisation : des structures en surface, une étrange activité thermique. Peut-être d'autres objets orbitaux que nous ne pouvons pas distinguer, mais qui nous apparaîtront lorsque nous nous rapprocherons.

— C'est là que nous allons ?

— Nous aurions pu, s'il n'y avait pas eu la superterre. Vous vous souvenez du monde marin : Poséidon ?

Goma acquiesça : elle se rappelait avoir essayé d'attraper la balle bleue entre ses doigts, de l'arracher à la salle d'étude.

— Des structures artificielles dépassent de ses eaux. Il ne s'agit pas d'un autre Mandala, cette fois, mais d'autre chose, tout aussi fascinant. Sans parler des lunes anormales, sur des orbites qui ne paraissent pas naturelles. Tout ça est très étrange, alléchant. Je serais presque d'avis d'en faire la priorité, devant le deuxième Mandala. Après tout, nous avons déjà quelques données sur un de ces objets.

— Pas autant que nous aimerions.

— C'est vrai. Mais il y a aussi le signal, envoyé directement dans notre direction lors de notre approche.

— Depuis Poséidon ?

— Non, et pas non plus de Paladin, ni du rocher en orbite. Il vient d'Orison, une autre planète. D'après ses caractéristiques, il a sans doute la même origine que le signal qui nous a tous conduits ici. Regardez.

Vasin se tourna vers le mur près de la peinture lugubre où un amas de formes géométriques, une suite de chiffres et de symboles, laissa la place à une matrice de pixels qui s'assembla en une grosse mosaïque basse résolution pour former un visage humain qui les observait. Goma plissa les yeux pour discerner l'ensemble.

— Eunice.

— Oui. Nous n'avons pas eu de mal à le vérifier dans les archives, mais votre confirmation est toujours bonne à prendre.

Le visage se mit à parler :

« Je me demandais ce que vous faisiez depuis tout ce temps. Vous ne pouvez donc pas dépasser la moitié de la vitesse de la lumière ? (Ce n'était pas une vraie question, car le visage continua son monologue après une pause très courte.) *Bien, ravie que vous soyez enfin arrivés, même si vous n'êtes pas les premiers. Les choses ont mal tourné et vous vous retrouvez désormais en plein milieu. Surtout, ne répondez à aucune transmission en provenance de Paladin et ne vous approchez pas de Poséidon. Venez plutôt me voir. Ciblez l'origine de la transmission et remontez jusqu'ici. J'ai des équipements et des connaissances techniques qui vous seront utiles. Et je sais des choses. Si vous voulez apprendre ce qui est arrivé à la Trinité, venez donc me voir. »*

Les pixels se brouillèrent de nouveau dans le même fouillis de chiffres et de symboles, puis le message recommença.

Vasin le laissa une deuxième fois, puis coupa le son tout en laissant l'image tourner en boucle.

— Ainsi de suite : une transmission qui se répète, expédiée par salves toutes les six heures. Elle a dû préparer une sorte d'envoi automatique en attendant notre réponse. Que pensez-vous qu'elle veuille dire en prétendant que nous ne sommes pas les premiers ? Nous n'avons pas envoyé d'autre expédition et notre gouvernement n'a pas crié sur tous les toits l'existence du signal d'origine. Comment quelqu'un aurait-il pu arriver avant nous ?

— Un vaisseau d'un autre système, peut-être ?

— Mais comment auraient-ils su qu'il fallait venir ici ? Cette transmission nous était destinée, à nous, sur Creuset, et à personne d'autre.

— C'est ce que nous croyons.

— Et j'espère que c'est vrai. Mais ce n'est pas ma seule inquiétude. Elle attend une réponse et il ne faut pas manquer notre premier contact.

— Je vais lui parler, décida Goma.

— Parfait. Il convient que la première réponse formelle émane d'un Akinya, tant qu'à faire. Vous aimez la peinture, au fait *? La Jeune Fille et la Mort*.

Goma essayait de lire les carnets de Ndege en tentant de comprendre les gribouillis de symboles et de liens qui les accompagnaient, lorsque le docteur Nhamedjo appela pour lui demander de venir dans l'infirmerie aussi vite que possible.

— Quelque chose ne va pas ?

— Au contraire, Goma. Ru est en train de se réveiller. Vous voulez sans doute la voir.

Goma referma le carnet avec un soulagement coupable. Elle se retrouva à l'infirmerie en moins de cinq minutes, ravie de ne pas arriver trop tard. Ru reprenait peu à peu conscience, mais n'était pas encore complètement réveillée. Le docteur Nhamedjo était près d'elle et un autre médecin, le docteur Mona Andisa, de l'autre côté du lit. Ils ne semblaient pas s'inquiéter outre mesure des progrès de leur patiente.

— Alors, ça a marché, dit Goma.

— Elle est très résistante, dit Nhamedjo. Elle est atteinte d'une forme sévère de STOA, mais elle compense vraiment très bien. Par curiosité, comment a-t-elle été exposée à ce point ? J'ai déjà traité un patient qui s'était perdu au nord de Namboze et avait erré dans les jungles pendant des semaines sans aucune protection contre l'oxygène – son appareil s'était écrasé et le transpondeur à bord était tombé en panne –, mais il s'agissait de circonstances inédites.

— Du laisser-aller pur et simple, expliqua Goma. Elle s'est trop souvent rendue sur le terrain en privilégiant la sécurité des éléphants plutôt que la sienne. Je l'aurais bien surveillée, mais le mal était déjà fait lorsque je l'ai rencontrée.

— Elle devait être vraiment dévouée à ses pachydermes pour négliger à ce point sa propre santé.

— On les a vite dans la peau.

— Oui, il paraît. Presque comme une maladie ?

— Je n'avais jamais envisagé ça sous cet angle.

— Bon, il faut dire que c'est un peu pareil avec la médecine. Chacun ses grandes obsessions.

— Et quelle est la vôtre, Saturnin ?

— Le caractère sacré de la vie humaine, sans doute. Essayer à tout prix d'agir de façon bénéfique et de faire le moins de mal possible. Mais je ne suis pas comme Ru, dévoué à une seule cause. Elle sera faible pendant quelque temps,

Goma. Il faudra faire encore plus attention à elle, mais ça ne vous posera pas de problème, j'imagine.

— Non, en effet.

Il désigna de la tête les relevés neuronaux.

— Elle sera bientôt réveillée. Nous allons vous laisser un peu seules, vous l'avez bien mérité.

Goma s'approcha de Ru et lui caressa la joue, très doucement.

— Reviens, mon amour.

Ru s'éveilla. Ses paupières tremblèrent puis s'ouvrirent légèrement. Elle resta immobile et sans réaction quelques secondes. Goma jeta un coup d'œil aux relevés en se demandant s'il n'y avait pas eu une erreur : une affreuse commotion cérébrale qui serait passée inaperçue.

Mais Ru dit alors :

— Je suis réveillée, là ?

Goma sourit.

— Oui.

— On dirait que j'essaie de me réveiller depuis des siècles. J'avais l'impression de flotter sous la glace, d'essayer de remonter à la surface.

— Ce n'est pas loin de la vérité. Tu as rencontré quelques difficultés durant le saut, mais ça va mieux maintenant.

— Dis-moi que tu es bien Goma et que je ne suis pas en train de rêver.

— Je n'ai pas l'impression d'être un rêve. (Elle pressa la main de Ru qui dépassait de sous le drap.) C'est moi, avec tous mes défauts. Nous avons fait la traversée. Nous sommes arrivés dans l'autre système. Nous avons réussi.

— Vraiment ?

— Oui.

— Que m'est-il arrivé ?

— Le STOA a compliqué ton réveil, mais il n'y aura pas de séquelles. Il suffit que tu te reposes quelques jours.

— Tu es censée être l'objet de toutes les attentions, pas moi.

— Ne t'en fais pas pour ça, je suis certaine que ça sera bientôt mon tour. J'ai tellement de choses à te dire ! J'ai envie de tout te raconter d'un coup, sans reprendre ma respiration. Mais nous avons le temps. Il faut que tu te réveilles à ton propre rythme.

— J'aurais bien besoin d'un verre.

— Avec plaisir.

Le docteur Andisa donna à Ru un gobelet rempli d'un fluide ambré, une sorte de fortifiant médicinal, que Goma porta à son tour aux lèvres de la patiente. Elle but doucement, puis se redressa pour s'asseoir sur le lit. Cette démonstration de force et de détermination réchauffa le cœur de Goma.

— Merci, dit Ru en prenant le gobelet. Ton réveil à toi s'est bien passé ?

— Je l'avais cru difficile, jusqu'à ce que je te voie.

— Ça me met vraiment du baume au cœur.

— Si ça peut te consoler, il paraît que c'est dur pour tout le monde.

— Et tu es certaine que ce n'est pas un canular : tu n'es pas en train de me faire une farce ?

— Non, nous sommes vraiment arrivés. Autour de Gliese 163, enfin, nous nous en approchons rapidement en tout cas.

— Je veux tout voir.

— Bientôt. Mais on se croirait dans une confiserie, on ne sait pas par où

commencer. J’ai déjà un boulot, d’ailleurs.

— Quelle chance. C’est quoi ?

— Je suis censée répondre à un message qui nous demande de nous rendre sur une planète. Je crois qu’il s’agit d’Eunice.

— Tu crois ?

— J’ai reconnu son ton glacial. Nous en serons sûrs lorsque nous y arriverons.

— Et Dakota, des nouvelles ? (Ru jeta un coup d’œil au médecin encore dans la pièce puis baissa un peu la voix.) Et les autres Tantors que tu m’as promis ?

— Je ne t’ai rien promis. Ça n’a toujours été qu’une possibilité.

— Des Tantors ? demanda le docteur Andisa en souriant.

— Notre travail nous obsède, dit Goma. Nous pensons toujours aux éléphants restés sur Creuset. Ils nous accompagnent au quotidien, nous en rêvons, même.

— C’est bon, chuchota Ru. Nous n’avons jamais compté recevoir toutes les réponses d’un seul coup et je serais déçue si c’était le cas. Mais j’ai envie d’aller sur cette planète, moi aussi.

— Tu es encore loin d’être assez forte.

— Pour tout avouer, là, j’ai l’impression d’être aux portes de la mort. Qu’est-ce qu’ils m’ont fait pendant que j’étais endormie ?

— Je ne sais pas, mais apparemment, ça a marché. Si seulement tu avais pris soin de toi à l’époque, ça aurait été plus facile.

— Nous ne nous serions jamais rencontrées.

— N’en sois pas aussi sûre.

— Oh ! si. Toi et moi : rivales intellectuelles, en compétition dans le même domaine de recherche ? Tu ne m’aurais jamais remarquée si je n’étais pas devenue une menace. Et pour y parvenir, il a fallu que je me tue au travail.

— Je suis donc responsable de ce que tu t’es fait avant notre rencontre ?

— Tout ce que je dis, c’est que si je m’étais ménagée, je n’aurais jamais attiré ton attention.

— Mais je suis tombée amoureuse de toi dès que j’ai vu ton visage.

— Et pourquoi t’es-tu intéressée à mon visage ?

Goma n’eut d’autre choix que d’avouer.

— Je me demandais qui était cette femme agaçante qui venait piétiner mes plates-bandes, remettre en question mes méthodes et qui avait le cran d’insinuer qu’elle en savait plus sur les sciences cognitives animales que moi.

— Je parie que tu rêvais de lui arracher les yeux.

— Et pas seulement les yeux.

— Et donc la morale de l’histoire, c’est que quand on n’arrive pas à battre quelqu’un, on doit l’épouser ?

— Sans doute.

— Quelle idiote je fais. Je ne savais pas dans quoi je me lançais.

— Moi non plus, dit Goma. Mais je suis ravie de l’avoir fait.

Elle embrassa Ru. Sa femme était revenue et, pendant un instant, si bref fût-il, tout alla pour le mieux dans le monde de Goma. Elles étaient amoureuses, de nouveau ensemble et prêtes à résoudre les mystères qui les attendaient. Cet état de félicité insouciante ne pouvait pas durer, elle le savait bien. Mais avec l’âge, elle avait acquis assez de sagesse pour profiter de tels cadeaux lorsqu’ils se présentaient, sans craindre leur caractère éphémère.

Vasin s’efforça d’informer tout le monde des découvertes dans le nouveau système. Elle fit des annonces régulières sur l’intercom du vaisseau et, de temps

en temps, pour ceux que cela intéressait, elle organisa des réunions dans la plus grande des salles communes et leur montra les dernières images et données. Goma se demandait quand elle se reposait. Moins d'un tiers de l'équipage était encore endormi et cette proportion chutait d'heure en heure.

Goma s'efforça de ne pas en vouloir à chacun des nouveaux ranimés. Ils avaient tous le droit d'être ici, même les adeptes de la Seconde Chance.

Vasin leur parla du nouveau Mandala, de l'étrange rocher en orbite autour de Paladin, des structures sur le monde marin et de la transmission de la reconstruction. Les images illustrèrent son récit, mais n'ajoutèrent rien de vraiment neuf. Le *Travertine* opérait toujours aux limites de ses capacités de détection et ne proposait que des aperçus alléchants, pas de détails précis. Le Mandala de Paladin était clairement le même genre d'objet que celui de Creuset, avec toutefois quelques différences intéressantes dans sa géométrie. Les structures en forme d'arches semblaient s'élever de l'océan sur Poséidon, mais leur vraie nature restait mystérieuse. Peut-être qu'il s'agissait véritablement d'arches, ou, comme l'avait postulé Loring à partir de quelques indices intéressants relevés dans les données, de structures en forme de roues qui se poursuivaient sous l'eau, jusqu'à des profondeurs inimaginables. Les lunes qui tournaient étaient simplement étranges. Elles perturbaient les détecteurs du *Travertine*, qui les trouvaient parfois sphériques et d'autres fois leur donnaient une forme en anneau. Ils allaient devoir s'en approcher beaucoup plus pour en apprendre davantage.

Mais tous leurs regards étaient tournés vers un autre monde. Orison se trouvait entre la chaude Poséidon et la plus froide Paladin, trop loin de son soleil pour avoir conservé une atmosphère dense. Alors qu'il fallait un peu plus de deux cents jours à Paladin pour faire le tour de Gliese 163, et à peine vingt-six à Poséidon, l'année d'Orison durait soixante-quatorze journées. C'était un petit monde sans rien de particulier, presque dépourvu d'air et, s'il n'y avait eu le signal, cette planète sans lune n'aurait pas attiré leur attention.

Ils savaient désormais que le message provenait d'une sorte de transmetteur à la surface d'Orison. Il n'apparaissait qu'avec la rotation de la planète, et, même au cours de ce cycle rotationnel, il n'était envoyé que durant un laps de temps assez court.

Goma était prête à répondre lorsque le message arriva de nouveau. Elle avait revu son texte avec Vasin et, sous les yeux du capitaine et de Ru, assise, elle s'apprêtait à réciter sa réponse.

Elle toussa, s'éclaircit la voix. Vasin hocha la tête.

« Je m'appelle Goma Akinya, dit-elle. *Je suis la fille de Ndege et je viens de Creuset. Je sais que tu as demandé Ndege, mais ma mère était trop vieille pour accomplir un tel voyage. Et il y avait d'autres… problèmes. Je suis donc venue à sa place, à bord d'une expédition financée par Creuset. Nous n'avons aucun objectif précis en dehors de l'acquisition de connaissances. Mais évidemment, tu nous as rendus curieux. Et puisque nous savons désormais qu'il existe un autre Mandala, nous aimerions en apprendre plus à son sujet, ainsi que sur Poséidon. Nous ignorons pourquoi tu nous as prévenus de ne pas nous en approcher, mais nous imaginons que tu as de bonnes raisons. Tu as aussi parlé de quelqu'un qui serait arrivé avant nous. Nous n'en savions rien. Peut-être que tu pourrais partager des informations lorsque nous nous rencontrerons. Nous avons trouvé le site de la transmission et nous arrivons. Si tu as d'autres choses à nous dire, n'hésite pas à le faire. »*

Goma porta une main à sa gorge. Elle avait la bouche sèche, mais elle avait

terminé.

— Bien, dit Vasin.

— Que croyez-vous qu'il va se passer maintenant ? demanda Ru.

— Aucune idée, mais ça va être intéressant, dit Vasin. Ce premier signal était très générique, il aurait pu être destiné à n'importe qui, et envoyé par un système de transmission qui se répétait sans l'aide d'aucune intelligence. Mais désormais, elle connaît ton nom et ton rapport avec Ndege. S'il ne s'agit pas simplement d'un appareil d'enregistrement sans cervelle, nous le saurons bientôt.

Orison acheva une autre rotation. Et ne renvoya que du silence, aucune trace d'une quelconque transmission. Mais lors du passage suivant, le signal réapparut :

« Bien, dit la femme. *Je voulais Ndege, mais je vais devoir me contenter d'un ersatz, d'une autre Akinya, apparemment. Les chiens ne font généralement pas des chats, Goma Akinya. J'espère que tu seras à la hauteur. »*

— Je vais essayer, commenta Goma sur un ton acerbe.

« Mettez-vous en orbite autour d'Orison. Vous n'aurez aucun mal à voir mon campement à la surface. Atterrissez où vous voulez, à un kilomètre de distance, et retrouvez-moi à pied près de l'écoutille principale de surface. J'ai à manger et à boire, alors ne vous encombrez pas avec des rations. Oh ! et préparez-vous à quelques surprises. »

Des Tantors, se dit Goma. Envisager cette possibilité était risqué, car cela pourrait la conduire à une cruelle et amère déception. Mais elle ne pouvait s'en empêcher. Ils répareraient tout, tout ce qui n'allait pas dans l'univers.

Elle ne pouvait s'en empêcher.

Chapitre 22

Il s'avéra que plus d'un Gardien était mort autour de Poséidon. Il y en avait au moins des dizaines. Après la découverte du premier cadavre, les yeux du *Brise-Glace* – détecteurs, instruments et outils d'analyse – trouvèrent les autres plus facilement.

Les machines mortes avaient été capturées dans l'amas de lunes qui encerclait Poséidon. Elles tournaient sur des orbites irrégulières, et leur taille variait de fragments de quelques kilomètres de diamètre à un corps qui – d'après ce qu'ils savaient des Gardiens – devait être quasi entier. Presque intact, sauf qu'il était mort et qu'il dérivait, sombre et parfaitement inerte. L'espace autour de Poséidon était un cimetière gardé par les quarante-cinq lunes.

Surveillantes ou bourreaux, à moins qu'elles soient les deux à la fois.

— Où nous as-tu emmenés ? demanda Nissa.

— Quelque part où nous n'avons rien à faire.

Mais ils se trouvaient encore dans la zone des lunes, sur leur trajet initial autour de Poséidon, et il ne leur était rien arrivé. Pour l'instant. Ils avançaient sans propulsion sur une trajectoire qui n'aurait pu passer pour une tentative de placement en orbite ou d'atterrissage sur Poséidon.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé ici, poursuivit Kanu, mais c'était il y a très longtemps. Quelque chose a fait subir ça aux Gardiens, mais apparemment, nous n'attirons pas son attention.

— Ça peut changer très vite, dit Nissa. Nous ne savons pas ce que faisaient ces Gardiens et jusqu'à quel point ils se sont approchés de la surface. Si ça se trouve, nous sommes peut-être *sur le point* de passer un seuil d'interdiction

Elle était assise près de lui sur la passerelle de commandement : le vaisseau lui avait fourni un deuxième siège durant leur longue approche depuis les confins du système. Il était apparu sans qu'ils le demandent, s'élevant d'une cache dans le sol.

— Je sais et je suis d'accord, dit Kanu. Mais nous ne pouvons ralentir ou changer de trajectoire qu'en utilisant nos moteurs et ça risquerait peut-être d'attirer l'attention. Je crois que le plus sûr serait de continuer ainsi jusqu'à ce que nous soyons passés de l'autre côté.

— Encore huit heures.

— Je n'aime pas ça non plus.

— Et qu'en pense Swift ?

La chimère de Swift se tenait à gauche de Kanu, les mains sur les hanches, visiblement agitée, irritable. Il ne cessait d'ôter son pince-nez, d'en frotter les verres et de le remettre.

— En fait, je suis de l'avis de Nissa : nous risquons d'entrer dans une zone à problèmes. Mais je trouve ta position sensée, elle aussi, Kanu. Nous commettrions peut-être une erreur en allumant les moteurs.

— Super utile. Swift dit que nous avons tous les deux raison.

— Alors, ne fais pas attention à lui. On ne peut tout de même pas rester sans rien faire.

— J'ai déjà affronté un tel dilemme, près de notre ancienne maison en Afrique. J'étais dans la savane, à moins d'une heure de marche de son enceinte, et j'ai remarqué un gros serpent noir qui se déplaçait dans l'herbe près de moi. Je n'avais encore jamais croisé ce type d'animal et j'avais tellement peur que je n'arrivais plus à bouger. Mon cerveau m'a dit : tu aurais pu ne pas voir ce serpent, il se pourrait donc qu'il y en ait un *ici* aussi, et *là*, et encore *là*.

— Et tu étais vraiment entouré de serpents ?

— Aucune idée. Le gros est passé devant moi. Je ne l'intéressais pas, je ne suis même pas sûr qu'il se soit rendu compte de ma présence. Tout ça pour dire que je me sens exactement comme à cet instant. Je ne veux pas bouger de peur de créer une catastrophe. Mais il faut agir.

— Propulsion à fond, dit Nissa. Vidons les cuves s'il le faut. Larguons les capsules de secours pour économiser de la masse. Sacrifions la *Chute du Chevalier*, même. Mais il faut se barrer d'ici le plus vite possible.

— Il y a un autre moyen, dit Swift doucement, comme s'il faisait preuve d'impertinence en prenant la parole.

— Vas-y, dit Kanu.

— Quoi ? demanda Nissa.

— Swift a une idée.

Puis Kanu sentit des mots se former dans sa gorge et un son sortir de sa bouche :

— Désolé de prendre cette liberté, dit-il ou fut-il obligé de dire, une force invisible faisant jaillir des paroles de son larynx. C'est plus simple, Nissa, si je m'adresse à vous directement. Les Gardiens ont été tués et leurs restes sont tolérés, autorisés à suivre leur orbite.

Nissa regarda Kanu depuis son siège, sans cacher le moins du monde le dégoût qu'elle ressentait. Mais elle était aussi en proie à une fascination d'ordre clinique.

— Que lui as-tu fait ?

— Il ne lui est rien *arrivé*… et il ne lui *arrivera* rien. C'est mon ami. Pouvons-nous parler des Gardiens, désormais ? Nous devrions sortir d'ici, mais nous nous ferions alors trop remarquer. D'un autre côté, personne n'a envie de rester encore huit heures à se fier à la chance. Je propose donc un compromis. Si nous maintenons notre cap actuel, nous passerons bientôt près d'un des fragments. Il va plus lentement que nous, mais en donnant un petit coup de décélération de nos moteurs, nous pourrons nous placer à la même vitesse. Nous stationnerons près de lui, voire dessus ou dedans s'il le faut, et le laisserons nous sortir de l'orbite de la lune la plus extérieure. Lorsque le morceau atteindra son apogée, nous partirons en croisant les doigts.

— Ou nous pourrions simplement nous tirer, dit Nissa.

Swift relâcha son emprise sur le larynx de Kanu et celui-ci poussa un petit soupir involontaire.

— Je suis revenu, dit-il. Et désolé, mais je n'aime pas l'idée de Swift. Elle est encore trop risquée, avec le peu que nous savons.

— Alors tu préfères ne rien faire ?

— Je n'ai pas dit ça. Continuer sur la même trajectoire, c'est *déjà* quelque chose.

— Bon, si nous continuons à en discuter ainsi, nous ne verrons pas passer ces huit heures, dit Nissa avec ironie en roulant des yeux.

— Nous sommes à cran, déclara Kanu. Naturel, dans la situation où nous sommes. Et aucune règle ne s'applique ici, il n'y a pas de précédents. Aucune idée n'est mauvaise. Mais puisque jusqu'ici nous avons été épargnés…

Swift s'approcha de Kanu, traversa la console comme un fantôme et se baissa pour occuper l'espace où se trouvait le corps de son ami.

— Désolé, Kanu, mais cela me semble nécessaire.

Kanu ne pouvait ni parler, ni maîtriser son corps. Swift le dirigeait de nouveau, et maniait les commandes à l'intérieur de son cerveau. Il l'avait déjà fait une fois, avec l'accord de l'humain, mais cette fois, il n'y avait pas été invité et n'en avait pas même reçu la permission tacite.

Kanu se leva de son siège et repoussa la console. Il se plaça face à Nissa, toujours assise dans son fauteuil, et s'accroupit.

— Il faut que ce soit vous qui choisissiez, dit Swift. Kanu a raison, il n'y a jamais eu de précédents. De la même façon, vous n'avez pas demandé à vous retrouver dans cette situation, alors que Kanu et moi nous sommes embarqués dans cette expédition en sachant pertinemment qu'il restait de grosses inconnues. Alors, je vous le répète, c'est à vous de choisir. Quelle que soit votre décision, nous la suivrons.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en plissant les yeux, craignant un piège.

— Parce que j'aimerais beaucoup que vous me fassiez confiance et cela me semble le moment parfait pour commencer. Quel que soit votre choix, nous le suivrons. J'exécuterai votre décision.

— Alors… fais-nous sortir d'ici le plus vite possible.

— Très bien, dit Swift avant de ramener le corps de Kanu dans son siège. Les protections normales au niveau de la structure et de l'accélération vont être suspendues. Ce fauteuil devrait vous protéger, mais je vous conseille vivement de vous préparer à la pression. Dans un instant, je vais couper la pesanteur générée par la rotation et aligner la passerelle sur la nouvelle trajectoire.

— Attendez, dit Nissa.

— Oui ?

— C'est risqué.

— En effet, mais aucune option n'est sans risque.

— En même temps… non. Nous ne nous enfuirons pas. Ton option est toujours applicable ?

— Pour l'instant.

— Alors, exécute-la. Rapproche-nous de ce fragment, comme tu l'as dit. Il y a quarante-cinq lunes, j'imagine qu'elles ne peuvent pas toutes nous voir en même temps ?

— Si les angles de vue sont pertinents, nous sommes actuellement visibles par treize lunes, même si le nombre fluctuera durant notre trajet.

— Tu es intelligent, Swift ? Aussi intelligent que le croit Kanu ?

— Personne ne l'est *à ce point*.

— Alors, je te lance un défi. Lorsque le moteur sera allumé, fais en sorte de nous rendre aussi invisibles que possible. Utilise à plein ce fragment.

— Vous me placez face à une véritable gageure, un problème à *N* corps.

— Mon problème *à moi*, Swift, c'est plutôt d'avoir été emportée à travers cinquante années-lumière dans la galaxie sans avoir eu mon mot à dire. Alors, montre-moi de quoi tu es capable. Tu as dit que le choix me revenait et c'est ce que j'ai décidé.

— Et vous n'auriez pas pu l'exprimer de façon plus éloquente, Nissa. Bon,

j'adore les défis et je vais me mettre au travail sur-le-champ. Cela ne prendra que quelques instants… Heureusement, nous pouvons déjà nous servir des modèles détaillés des lunes relevés par le *Brise-Glace* pour minimiser notre visibilité.

Lorsque Swift retourna à sa console, Kanu eut de nouveau l'étrange sensation de voir ses mains voler sur les commandes, la vision brouillée par la vitesse à laquelle ses yeux passaient d'un endroit à un autre. Il trouvait cela bizarre ; Nissa devait être dégoûtée.

Mais c'était nécessaire. Malgré son ressentiment – il n'était guère agréable d'être banni de son propre corps –, il comprenait pourquoi Swift agissait ainsi. Se soumettre à Nissa – ne pas seulement lui demander son avis sur leur sort, mais la laisser décider seule – était le meilleur moyen de la convaincre que Swift pouvait être un allié et pas seulement un parasite.

C'était un risque. Mais comme l'avait dit Swift, il n'y avait pas d'option sans danger.

Quelques minutes plus tard, Swift prit la parole :

— C'est fini. Je lâche Kanu. Notre changement de trajectoire s'effectuera de façon totalement automatique, dans à peu près sept minutes. Il peut être abandonné à tout instant. Mais, une fois entamé, je vous conseille vivement de le laisser continuer.

Kanu dut prendre une profonde inspiration lorsqu'il revint en lui-même : Swift avait beaucoup puisé dans ses forces.

— Rappelle-moi de l'empêcher de faire ça trop souvent.

Nissa lui lança un coup d'œil circonspect.

— Tu as le choix ?

— Je pensais l'avoir.

— Il pourrait prendre complètement le dessus sur toi, n'est-ce pas ? S'il peut t'évacuer ainsi, qu'est-ce qui peut l'arrêter ?

— Rien, dit Kanu. Mais il me respecte et j'ai confiance en lui.

— Toujours autant ?

— Un peu moins, mais ça va passer. J'estime qu'il a fait ce qu'il fallait.

— Bien. Mais j'imagine que tu vas maintenant essayer de me faire changer d'avis.

— Non, dit Kanu après un instant de réflexion. J'ignore lequel de nous deux a raison. Mais Swift a eu une idée et tu l'as choisie, ça me suffit. Quoi qu'il arrive, ça devrait être intéressant : tu te rends compte que personne ne s'est jamais autant approché d'un Gardien que nous sommes sur le point de le faire ?

— Les Gardiens morts, ça compte pas. Et puis ta mère… une de tes mères, pourrait arguer du contraire, non ?

— Sans doute, dit Kanu. Mais ce sont les Gardiens qui sont venus vers Chiku, pas l'inverse.

Ces sept minutes s'éternisèrent assez pour faire naître des doutes et des remords. Mais ils tinrent bon, et au moment convenu, le *Brise-Glace* entama son changement de cap. Il fut aussi brusque et soudain que Swift l'avait prédit, une agression contre la fragilité du corps humain, mais ils s'y étaient préparés et supportèrent le choc. Kanu crut qu'il allait s'évanouir, mais il resta éveillé et lucide. La correction de trajectoire dura plusieurs minutes, une période de panique durant laquelle les lunes auraient pu les attaquer à chaque instant. Mais rien ne vint. Ils étaient peut-être trop petits pour attirer l'attention des planétoïdes, ou Swift avait bien calculé leur trajet pour éviter d'attirer leurs tirs. Ou peut-être, songea Kanu, que toute cette destruction autour de Poséidon datait

de plusieurs millions d'années et qu'ils n'avaient jamais été en danger.

Lorsque le moteur s'arrêta, ils étaient tout proches du Gardien endommagé. Le *Brise-Glace* se trouvait séparé de la machine extraterrestre d'un écart mesurant moins que la largeur de sa propre coque. Ils n'avaient repéré aucun signe de vie – d'activité – de loin, et il n'y en avait pas plus de cette distance. L'épave qui dérivait était chaude d'un côté et froide de l'autre, mais uniquement parce qu'un de ses flancs était tourné vers Gliese 163.

Il s'agissait de la partie médiane d'un Gardien, coupée aux deux extrémités, comme un cône tranché, avec une longue tranchée profonde courant sur la longueur de sa partie chauffée. Ils décidèrent de risquer encore une petite poussée pour placer le *Brise-Glace* dans la cachette thermique que fournissait ce sillon. Même s'il ne s'agissait que d'une partie d'un Gardien, la carcasse de la machine extraterrestre était tout de même des centaines de fois plus grosse que le vaisseau de Kanu et la tranchée assez profonde pour les dissimuler entièrement.

Ils s'arrêtèrent et restèrent immobiles dans leur refuge improvisé. Les murs et le sol de la plaie laissaient entrevoir l'intérieur secret des Gardiens – un labyrinthe de mécanismes vastes et silencieux aussi serrés que des intestins – mais guère plus. Ils ne voyaient pas plus loin que les viscères de surface, et aucune lueur bleue ne luisait des profondeurs pour élucider le mystère de la structure dans son ensemble.

Un Gardien était déjà assez impressionnant, songea Kanu. Mais un Gardien mort l'était encore davantage parce qu'il prouvait l'existence de quelque chose d'encore plus puissant, capable de tuer un robot aussi grand qu'une lune.

— Nous devrions être à l'abri, désormais, dit-il, mais histoire de nous en assurer, nous allons éteindre tout ce dont nous n'avons pas besoin et rester aussi silencieux que possible. Swift, tu peux calculer une trajectoire de fuite optimale ?

— Tout de suite, Kanu. Et après ? Nous reprenons une orbite plus haute, au-delà des lunes ? Cela ne nous coûtera guère d'énergie.

— Non, nous ne sommes pas encore prêts. Je dois avouer que j'ai un peu peur.

— Tout à fait compréhensible. Imagine ce que je ressens, moi, une machine intelligente, devant une telle boucherie. Où allons-nous ensuite ?

— Ça me paraît évident, dit Kanu. Sur Paladin. En espérant qu'aucune surprise désagréable ne nous y attende.

— Les surprises désagréables n'existent pas, dit Swift, mais seul le manque de préparation à divers degrés.

Ils suivirent le plan du robot et attendirent dix heures que l'orbite du fragment les emporte au-delà du diamètre de l'orbite de la lune la plus extérieure. Il apparut que le Gardien possédait un champ gravitationnel mesurable, assez fort pour les obliger à résister à son attraction avec des micropoussées, comme s'ils étaient en vol stationnaire près d'un astéroïde. Cela n'avait rien de surprenant, mais l'on n'avait encore jamais, dans aucune circonstance, détecté la masse d'un Gardien. C'était comme si, après leur mort, un effet de dissimulation ou de négation de la masse cessait de fonctionner.

Maîtriser la gravitation, faire disparaître sa masse comme dans un tour de passe-passe : c'était le genre de secret technologique qui, une fois analysé, pourrait entraîner mille révolutions industrielles. Mais Kanu et ses camarades devaient se contenter d'amasser les données. La compréhension et l'exploitation des informations, pour autant qu'elles seraient possibles, reviendraient à d'autres cerveaux, dans d'autres systèmes solaires.

Encore une découverte importante à ajouter aux mystères qu'ils avaient déjà

trouvés. Un nouveau Mandala, des roues plus hautes que le ciel et un aperçu de la physique des Gardiens. Si la vie de Kanu s'arrêtait à cet instant, ces seules trouvailles seraient à marquer d'une pierre blanche. Le simple fait de penser qu'il avait apporté une telle contribution à la somme des connaissances humaines le réconfortait. Quel bonheur de s'être rendu utile et d'être toujours vivant.

Kanu ne pouvait se vanter d'être tout à fait calme – il restait encore trop d'inconnues pour cela – mais son humeur s'était détendue, preuve qu'il avait rempli au moins un de ses objectifs. Brusquement, il s'aperçut qu'il avait une faim de loup. Il fallait manger : il ne savait pas ce qui les attendait, ni quand ils en auraient de nouveau l'occasion.

Nissa était d'accord.

— Merci de m'avoir permis de prendre cette décision, dit-elle une fois qu'ils furent assis à table. Même si c'était l'idée de Swift.

— Il fallait agir. Et mon plan n'était pas bon du tout.

— Tu ne m'avais encore jamais raconté cette histoire de serpents.

Il repensa aux moments de bonheur absolu vécus durant leurs quelques semaines ensemble depuis Lisbonne, avant que cette mission les sépare.

— Je n'ai pas eu le temps.

— Non, mais pendant notre mariage. Je suis certaine que je m'en serais souvenue.

— Vraiment ?

— L'ancien Kanu était un homme bon. Il racontait beaucoup d'histoires et, dans la plupart, y avait le beau rôle. C'était subtil, je te l'accorde, mais tu n'étais pas du genre à avouer une faiblesse.

— J'ai avoué une faiblesse ?

— L'indécision n'est pas vraiment une qualité, surtout chez un politicien, quelqu'un d'influent.

— Ça vaut peut-être mieux, parfois, que de prendre une mauvaise décision à la hâte.

— Parfois, concéda Nissa, puis, dans un geste apparemment anodin, mais qui voulait dire beaucoup, elle versa un peu de vin dans le verre de Kanu. Mais pas toujours.

Il n'était pas pardonné, il le savait bien. Peut-être qu'il ne le serait jamais après toutes les injustices qu'il lui avait infligées, de la trahison au kidnapping pur et simple. Mais à l'exception du pardon, elle faisait preuve d'une gentillesse inconditionnelle, d'une générosité d'esprit qu'elle avait toujours possédées et pour lesquelles il remerciait désormais sa bonne étoile.

— Je l'ai déjà dit, lui annonça-t-il, mais je ne pourrai jamais assez le répéter. Je suis désolé.

— Nous avons vu les roues géantes, dit Nissa. Nous seuls et personne d'autre. Cela n'excuse pas ce que tu m'as fait. Mais à cet instant, après ce à quoi nous avons survécu ? Je suis ravie d'être ici. Et je veux y retourner, découvrir ce que ces roues géantes ont à nous apprendre.

— Elles me font peur, avoua Kanu.

— À moi aussi. Mais je veux tout de même aller les voir. Il y a des serpents partout, Kanu Akinya, où que tu regardes. Mais parfois, il faut quand même marcher dans l'herbe.

Kanu leva son verre et but une gorgée de vin. Il ne se rappelait pas avoir déjà bu un meilleur millésime.

Ils partirent grâce à une infime poussée et sortirent de la tranchée du Gardien à quelques dizaines de mètres par seconde, suffisamment pour quitter l'attraction de son champ gravitationnel et, pendant quelques minutes, tout alla bien. Ils n'avaient pas vu Poséidon au cours des dix heures où ils étaient restés cachés, et désormais, la planète leur paraissait plus petite. Ils étaient hors de portée de ses lunes. Swift effectua une autre correction de trajectoire, pour les aligner en direction de Paladin. Kanu se permit de croire qu'ils avaient vaincu le sort et s'en réjouit. Il ignorait ce qu'ils rencontreraient autour de Paladin, mais ils seraient bien plus prudents que cette fois.

C'est alors que le Gardien frappa.

Chapitre 23

Durant son approche vers Orison, le *Travertine* dirigea tous ses détecteurs vers le petit monde pour cartographier sa surface. Les instruments offrirent le portrait d'une planète au sol gris-rose somptueusement décoré de cratères, à la magnétosphère éteinte et à l'atmosphère réduite à l'état d'un mince résidu qui s'échappait lentement dans l'espace. Il n'y avait rien en orbite autour d'Orison, ni lune, ni station, ni vaisseau, et la planète ne semblait pas accueillir de grosse colonie. On discernait quelques traces métalliques éparpillées à des centaines de kilomètres les unes des autres, mais peu d'entre elles étaient assez vastes pour être des campements. Quelque part au milieu de ces zones se trouvait un amas plus gros et concentré d'objets et de sources énergétiques, qui coïncidait avec l'origine de la dernière transmission.

Ils l'examinèrent à l'agrandissement maximal et distinguèrent un petit hameau de dômes, de sas et de tubes de connexion, ainsi que des traces évoquant de plus grosses structures, enterrées dessous. Même depuis l'orbite, il paraissait improvisé, comme construit à la hâte avec le matériel disponible. Des pistes rayées partaient du campement en direction des autres parties métalliques, loin au-delà de l'horizon du camp.

On prépara une expédition pour la surface et l'on sélectionna un groupe d'éclaireurs pour descendre à bord du gros atterrisseur. Vasin le dirigerait, accompagnée de Goma, de Loring, de Karayan et du docteur Nhamedjo.

— Et de Ru, dit Goma.

— Elle n'est pas assez remise, expliqua Vasin. Elle titubait, il y a encore quelques heures.

— Nous titubons tous, Gandhari. Ru ne va pas plus mal que nous. Et pourquoi Maslin Karayan pourrait venir et pas Ru ?

— Il en a le droit.

Goma croisa les bras.

— Ru aussi.

— Il a fallu négocier longuement pour convaincre Maslin de venir seul et pas avec d'autres adeptes. Mais puisque ça vous tient tellement à cœur, je vais reparler à Saturnin.

— Allez-y.

— Je n'ai pas l'habitude de recevoir des ordres, Goma.

— Pardon : s'il vous plaît.

— Vous êtes très déterminée, dit Vasin avec un signe approbateur. Vous tenez plus d'elle que nous l'imaginons, sans doute. Mais faites attention à ne pas trop lui ressembler, je vous apprécie telle que vous êtes.

Au départ, Nhamedjo rechigna et déclara que Ru était bien trop fragile pour une expédition à la surface. Mais devant l'insistance de Goma, de Ru et, un peu à contrecœur, du capitaine, il finit par changer d'avis. Pendant que l'on préparait l'atterrisseur, il ramena Ru à l'infirmerie pour une autre batterie d'examens.

Grâce à son acharnement, ou parce que son état avait fini par s'améliorer, elle fut déclarée apte. Nhamedjo admit qu'elle pourrait supporter le système de respiration de la combinaison spatiale et qu'elle n'était pas assez faible pour que le trajet dans l'atterrisseur lui cause des problèmes. En échange de cette concession, Goma accepta de ne pas faire d'esclandre à propos de la présence de Maslin Karayan.

— Je ne sais pas comment tu as réussi à persuader le docteur Nhamedjo, dit plus tard Goma lorsqu'elles se retrouvèrent seules dans leur chambre, mais assure-moi que tu es vraiment prête pour ça.

— Je le suis.

— Bien, parce que je vais avoir besoin de toi pour le reste de notre mission. Et n'oublie pas que nous aurons aussi un trajet retour.

— Oui, dit Ru en feignant la surprise. Je l'avais oublié.

— Ce que je veux dire, c'est que tu devras être forte pour ça aussi. Inutile de t'épuiser là en bas.

— Je sais que tu ne penses pas à mal, mais honnêtement, rien ne pourrait m'empêcher de monter dans cet atterrisseur. Je ne louperai pas l'occasion de te voir remise à ta place par ta chère grand-mère morte, ou je ne sais quoi.

— Ravie d'apprendre que tes motivations sont si pures.

— Il y a tout de même une part de curiosité scientifique. J'espère que tu es aussi enthousiaste que moi.

Malgré ses craintes, Goma s'efforça de sourire.

— Oui.

C'était vrai, ou presque. Pour la première fois depuis la mort de Mposi, elle parvenait à penser à autre chose. L'idée d'obtenir quelques réponses à ses questions – même s'il fallait pour cela affronter la réincarnation hautaine de sa lointaine ancêtre – ne pouvait que la motiver. Elle mourait d'envie d'en savoir plus et n'aurait plus à attendre bien longtemps.

Mais tout de même, Mposi.

— Ru… il faut que je t'avoue un truc. Je ne voulais pas en parler avant que tu sois remise, mais…

— Si tu veux rompre avec moi, ce n'est pas le bon moment.

— Ce n'est pas drôle.

— Bon, d'accord. Pardon. Je t'écoute.

— Tu te rappelles quand je t'ai demandé de reprogrammer mon bracelet ?

— Je n'ai pas réussi.

— Non, mais Aiyana Loring a pu, alle. Alle l'a trafiqué et j'ai pu entrer dans la chambre de Grave, là où on le retenait après le procès, en attendant d'être congelé. C'était tard, une nuit, il n'y avait personne. Je voulais le voir, lui parler avant le saut.

— Mais bon sang ! pourquoi ?

— J'avais des doutes. Mposi savait bien mieux juger les gens que la plupart d'entre nous. Je me posais des questions… je m'inquiétais. (Goma hésita et comprit qu'elle était sur le point d'avouer quelque chose qu'elle ne pourrait effacer.) Je me demandais si Grave disait la vérité en prétendant ne pas avoir tué Mposi et qu'ils travaillaient ensemble.

— Oh ! il a réussi à te faire gamberger, hein ?

— Je devais en être sûre, Ru.

— Tu veux dire que tu as laissé cette sale fouine semer le doute dans ton esprit. Je te croyais plus forte que ça, femme. Je pensais que tu avais un peu de

jugeote.

Goma ne répondit pas à cette provocation. Elle était prête à donner à Ru le bénéfice du doute, étant donné tous les médicaments qui circulaient dans son sang.

— Il ne m'a pas fait gamberger et le récit de Grave n'a rien de ridicule. Le capitaine Vasin elle-même n'a pas pu prouver sa culpabilité de façon irréfutable et c'est pour ça qu'elle a consenti à le congeler au lieu de l'exécuter. Quelqu'un *a* tenté d'endommager le vaisseau, ça ne fait aucun doute. Mais si ce n'était pas Grave, le coupable court toujours.

— Bon, voyons voir. Grave était un adepte de la Seconde Chance et il en reste onze dans l'appareil. Par où commencer, par les femmes ou les enfants ?

— Un peu de sérieux, s'il te plaît.

Ru acquiesça avec fermeté.

— Je suis sérieuse. Mais je ne sais vraiment pas quoi te dire. Tout ce que tu me racontes là ne tiendra pas devant Gandhari. Tu lui en as parlé ?

— Je ne vois pas à quoi ça servirait. Elle a entendu la version de Grave. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

— Alors qu'est-ce qui t'a fait tout remettre en question au cours de ta visite nocturne ?

— Il a parlé des Tantors.

Ru fit une moue de dégoût.

— Il savait très bien que c'était le mot magique pour te toucher…

— Il n'y avait pas que ça, dit Goma en s'efforçant de ne pas hausser le ton. Il sait que des groupes issus de la population originelle peuvent se trouver dans les parages. Il ne les déteste même pas. Mais il dit que celui qui se cache derrière cette tentative de sabotage ne restera pas les bras croisés si nous les rencontrons.

— Comment ça, il ne restera pas les bras croisés ?

— Le saboteur a une autre arme à sa disposition, et il ne l'utilisera pas avant que nous soyons près d'eux.

— Si nous finissons par les rencontrer.

Goma hocha gravement la tête.

— Si.

— Alors, il vaut mieux espérer que Grave était fou, non ?

— Ou rester prudentes. J'ai toujours cru qu'oncle Mposi aurait toutes les réponses, toutes les solutions. Mais je parie qu'il aurait tout donné pour bénéficier des conseils de Chiku et que Chiku ressentait la même chose à l'égard de Sunday.

— Et Sunday comptait sur quelqu'un d'autre, on peut remonter comme ça jusqu'à ta lointaine ancêtre. On a du mal à imaginer que cette vieille bique ait un jour dépendu d'un autre, mais c'est pourtant sans doute le cas. Un jour, Goma, c'est toi qui manqueras à quelqu'un.

— Je n'en suis pas aussi sûre.

— Moi si, dit Ru.

L'atterrisseur pouvait accueillir jusqu'à douze personnes et il y avait donc bien assez de place pour six, ainsi que pour leurs combinaisons spatiales et leur équipement de surface. Goma avait supervisé les préparatifs du lourd transporteur. Il avait la forme d'un cylindre ramassé, doté de plusieurs moteurs, de supports d'atterrissage rétractables et d'un cockpit en forme de bulle anguleuse, excroissance dépassant de son flanc et dont la paroi de vitres offrait le

meilleur champ de vision possible pour le pilote. L'intérieur était étonnamment spacieux, avec une passerelle, des salles communes, une infirmerie, une cambuse et plusieurs compartiments semi-privés pour l'équipage, tous dotés de hamacs d'apesanteur. Lorsque Goma monta à bord, Vasin était déjà dans le siège de commandement du poste de pilotage, son fauteuil dépassant dans la bulle, cernée par les écrans articulés et les commandes. Elle semblait dans son élément, comme si elle n'avait que faire des risques que présentait l'expédition. Et même s'il lui arrivait malheur, Nasim Caspari serait parfaitement en mesure de commander le *Travertine*.

Après toute une série de vérifications et de rapports, on les autorisa enfin à se détacher du plus gros vaisseau. Ils s'éloignèrent jusqu'à une certaine distance puis allumèrent les moteurs pour quitter l'orbite. L'atterrisseur descendit en maîtrisant sa poussée pour contrer la résistance invisible de l'atmosphère. Ils ne passèrent jamais vraiment en apesanteur et l'attraction d'Orison augmenta jusqu'à les soumettre à près d'un demi-*g*.

Ils survolèrent le campement, d'abord à dix kilomètres d'altitude, puis de plus en plus bas, jusqu'à ce que Vasin choisisse un site d'atterrissage qui lui convenait, près d'une des pistes rayées qui partaient vers l'horizon. Le terrain était accidenté, avec des escarpements et de petits plateaux. Sur les affleurements les plus bas, Goma remarqua des tas de rochers en forme de dôme, disposés de façon trop délibérée pour qu'il s'agisse d'un accident.

— J'aurais voulu vous parler plus tôt, dit Maslin Karayan, assis suffisamment près d'elle pour qu'elle ne puisse l'éviter.

— Vraiment ?

— Oui, mais je n'ai jamais trouvé le bon moment. Je voulais vous présenter mes sincères condoléances pour Mposi.

On avait obligé l'homme optimiste et au torse puissant à se tailler la barbe pour le saut. Tout le monde avait dû se couper les cheveux très court, voire se les raser, pour augmenter l'efficacité des scans transcrâniens, mais sur Karayan, le changement était plus visible. Cela avait adouci ses traits, l'avait rajeuni et lui donnait l'air moins sévère et moins patricien.

Goma resta méfiante.

— Et moi je regrette qu'on ait permis à des extrémistes de prendre part à cette mission.

— D'après vous, donc, dit Karayan, tous ceux qui ne partagent pas parfaitement votre point de vue sont des extrémistes ?

— En quelque sorte.

Karayan rumina. Elle crut l'avoir fait taire, mais quelques instants plus tard, il dit :

— Mposi n'aurait pas été de votre avis.

— Vous pensiez le connaître à ce point ?

— Suffisamment. Nous nous sommes croisés plusieurs fois au fil des ans et il a toujours passé outre les différences, regardé au-delà des idéologies.

— Tout n'est qu'idéologie.

— Vraiment ? Je croyais qu'il y avait bien d'autres qualités humaines à prendre en compte. L'équité. La générosité. Le sens de l'humour. L'envie de voir le meilleur chez les autres, même chez ceux qui ne sont pas de notre avis. (Il jeta un coup d'œil, par la fenêtre, sur le terrain monotone et aride au-dessus duquel ils décrivaient désormais des cercles.) Je peux vous raconter une histoire ?

— Si vous y tenez.

Un vrombissement signala le déploiement du train d'atterrissage. Il se mit en place en grinçant et se bloqua avec une série de bruits métalliques.

— J'ai été gravement malade autrefois, une mauvaise réaction à l'un des organismes locaux de Creuset. Mposi et moi étions des adversaires politiques, mais il a tout de même trouvé le temps de porter assistance à ma femme et à mes enfants, et de venir me voir lorsque j'ai pu recevoir des visites. Il nous a beaucoup aidés, les miens et moi, même s'il l'a toujours minimisé : il disait que ce n'était qu'un petit service, rien de plus. Je n'ai jamais oublié son geste et j'ai toujours fait en sorte qu'il le sache.

— Vous vous battiez comme des chiffonniers.

— Nous campions sur nos positions lorsque l'enjeu était élevé, mais rien n'a jamais altéré le respect que nous avions l'un pour l'autre en tant qu'êtres humains. Et je regrette beaucoup d'avoir perdu l'influence stabilisatrice de Mposi. C'était notre allié à tous.

Elle aurait pu en rester là, mais l'attitude dont il faisait preuve le rendait moins antipathique à ses yeux. Elle repensa à une conversation avec Mposi au cours de laquelle il avait mentionné un « petit service » qui correspondait au récit que venait de lui faire Karayan.

— Vous ne saviez vraiment pas qui était Peter Grave avant l'expédition ?

— J'aurais préféré mieux le connaître. Malheureusement, nous n'avons presque pas été en contact avant les préparatifs du départ. Peut-être que si nous avions eu plus de temps…

Au risque d'extrapoler, elle lança :

— Vous auriez compris ce qu'il était, ce dont il était capable ?

— J'aurais tendance à le croire, mais en réalité, je ne suis pas très sûr de bien savoir juger mes semblables. Le temps qu'il est resté avec nous, j'ai tout de même senti qu'il n'était pas vraiment des nôtres. Qu'il s'agissait d'un extrémiste, si ça peut vous faire plaisir.

— Alors, pourquoi l'avoir toléré ?

— Notre mouvement comprend une multiplicité de points de vue. Je ne pouvais pas en vouloir à Peter Grave parce qu'il croyait à certaines choses avec plus de vigueur que nous.

Il parlait à voix basse désormais, à peine audible par-dessus le ronronnement monotone des moteurs et du système d'aération de l'atterrisseur. De nouveau, Goma repensa à Mposi qui lui avait expliqué que Karayan était obligé de projeter une image bravache afin d'unir les groupes disparates de la Seconde Chance. Peut-être que là, à cet instant, il pouvait exprimer des sentiments plus mesurés.

— Bien entendu, sur le fond, nous étions d'accord, dit-il comme s'il se devait de le préciser.

— Bien entendu, dit Goma.

Ils s'étaient lancés dans un petit jeu, désormais, chacun devinant ce que l'autre voulait réellement dire.

— Réjouissez-vous que Peter Grave soit là où il est, déclara Karayan. Il y a peut-être eu une pomme pourrie en notre sein, mais je ne crois pas qu'il y en aura d'autres.

Elle acquiesça en espérant de toutes ses forces que ce soit aussi simple. Grave le conjuré, l'assassin, maintenant endormi pour le restant de l'expédition.

Ils achevaient leur descente verticale, désormais, le souffle des moteurs de l'atterrisseur commençant à soulever de la poussière et des petits morceaux de débris à la surface, les projetant en des déferlements de vagues concentriques. Ils

n'étaient pas loin du campement : Goma distinguait bien le sommet argenté du dôme le plus proche. Vasin annonça l'altitude : cent mètres, cinquante, puis un compte à rebours à partir de dix. La poussière couleur saumon se leva et leur boucha la vue. Enfin, Goma sentit le doux impact du train d'atterrissage qui touchait le sol et elle entendit les moteurs s'arrêter. Après quelques secousses, l'atterrisseur s'immobilisa.

— Moteurs éteints. Stables et prêts pour un retour sur orbite, annonça Vasin avec une certaine fierté.

Ils ne tardèrent pas à se préparer pour descendre à la surface. Tous les six sortirent par le vaste sas de l'atterrisseur puis empruntèrent l'un après l'autre l'échelle qui s'était déployée jusqu'au sol. Ils portaient des combinaisons légères, d'un blanc argenté pour commencer, mais qui prirent chacune un code couleur différent des autres dès que le groupe se rassembla sous l'atterrisseur. Goma avait reçu un entraînement à peine suffisant pour ne pas se sentir encombrée par le scaphandre.

— Tout va bien ? demanda-t-elle à Ru, inquiète en entendant sa respiration malaisée.

— Ne t'en fais pas, dit sa femme sur un ton amical, mais ferme.

Ils s'éloignèrent de l'atterrisseur et empruntèrent la piste qui menait au campement. Ils s'étaient posés sur une zone de collines basses sous un ciel mauve qui s'assombrissait jusqu'à un violet sombre au zénith. Il y avait quelques nuages, de petits rubans de vapeur crantés en haute altitude et assez de vent pour soulever la poussière à leurs pieds, mais l'air était mille fois plus fin que l'atmosphère à bord de leur vaisseau. Ils voyaient des étoiles et d'autres mondes de ce système solaire. On avait ôté les débris du sentier, mais un amas de petits cailloux traîtres jonchait le terrain environnant. Des teintes mauves, fauves et différents tons de rouille pâle coloraient la planète. Elle était impitoyable et déprimante, sans la moindre trace d'un quelconque organisme vivant.

Le campement paraissait plus éloigné depuis qu'ils étaient à la surface. Il était entouré d'une décharge d'objets technologiques, en panne ou abandonnés, qui s'amenuisait dans le lointain. Des antennes aériennes pendaient là où leurs câbles de support s'étaient brisés. De la poussière recouvrait partiellement des paraboles radio enfoncées dans le sol. Des boîtes d'éléments électroniques ouvertes étaient exposées aux éléments. Les fils électriques ou de communication qui tenaient encore d'un mât à un autre étaient parsemés de morceaux de feuilles d'aluminium en lambeau et flottantes, comme des fanions. Un cylindre fixé à un essieu, comme une roue, semblait tourner paresseusement de son propre chef.

Plus près du camp, l'impression de décrépitude s'atténua. Une tour squelettique, coiffée d'un ensemble de transmetteurs et de récepteurs servant diverses fonctions, s'élançait au-dessus d'un petit amas de dômes. Visiblement réparée et rafistolée au fil des ans, elle paraissait toujours en état de fonctionnement, avec ses diverses antennes et paraboles orientables, ainsi que des tubes qui, d'après Goma, devaient être des télescopes optiques ou des dispositifs de détection.

Il n'y avait aucune trace d'un quelconque vaisseau spatial, d'un appareil à courte portée ni même d'un véhicule de surface.

Ils s'arrêtèrent tous en même temps en repérant du mouvement. Une falaise basse, d'à peu près trois ou quatre étages de hauteur, bordait un côté du campement. L'escarpement était presque à pic, mais une silhouette était accrochée au milieu de la paroi avec la ténacité d'une araignée, les pieds posés

sur des rebords très étroits, une main cramponnée à une saillie rocheuse, l'autre tenant un instrument coupant. Sur toute la surface, tout autour de la grimpeuse, s'entassaient des inscriptions anguleuses. Le bout de son outil de gravure brillait comme un soleil, d'une lumière tremblotante. Quand le rayon touchait la paroi, une petite spirale de poussière grise s'en élevait.

— C'est elle, dit Goma.

Ils n'avaient fait aucun bruit dans le quasi-vide d'Orison, mais la silhouette éteignit tout de même son instrument et le rangea dans un sac à sa ceinture. Avec une vitesse désarmante, et un manque de prudence tout aussi déconcertant, elle descendit l'à-pic en une série de bonds en arrière dangereux.

Arrivée au sol, elle regarda la falaise au-dessus d'elle, comme si elle inspectait le résultat de sa journée de travail, puis se tourna vers le groupe des arrivants. Elle était petite, mince et portait un modèle de combinaison spatiale plus daté et disgracieux que ceux des visiteurs.

Elle leva une main. Pendant un instant, personne ne parla : la silhouette et le groupe face à face en silence, sans autre mouvement que la poussière, les fanions qui claquaient et la roue qui tournait paresseusement.

— Eunice Akinya ? demanda Vasin.

Une voix grésilla sur leur canal de communication. C'était celle d'une femme parlant en swahili avec une diction démodée et ampoulée.

— Non, c'est Laïka, la chienne de l'espace. Vous vous attendiez à quoi ?

Chapitre 24

Au départ, seules comptèrent l'attaque et leur survie immédiate. Si le Gardien avait été intact et son offensive lancée à pleine capacité, ils n'auraient reçu aucun avertissement, n'auraient pu se défendre : en un instant, l'existence de Kanu aurait été effacée à jamais.

Mais il continuait à respirer et à penser, et la structure du vaisseau – pour ce qu'on en savait depuis le point de vue pressurisé du poste de pilotage – n'avait pas dû être trop gravement touchée.

Il entendit tout de même le hurlement des alarmes, vit la pulsation rouge des affichages d'alerte et sentit, au creux de l'estomac, le début d'une culbute incontrôlable consécutive à la perte de maîtrise de l'orientation du *Brise-Glace*. Il regarda Nissa et vit, sur son visage, qu'elle comprenait : ils n'avaient nul besoin d'énoncer l'évidence.

— Tu peux faire quelque chose ? demanda-t-elle.

Kanu, les mains sur la console, tentait d'arrêter la dégringolade du vaisseau, mais les systèmes restaient sans réponse.

— Pas vraiment. Toutes les commandes se sont bloquées : l'appareil ne s'autorise pas à enclencher la propulsion pour compenser. Swift, si tu penses mieux t'en sortir que moi, c'est le moment.

Il sentit que Swift prenait les commandes de ses mains. Elles se mirent à bouger au-dessus de la console avec une vitesse et une confiance accrues, comme si un concertiste avait remplacé un pianiste amateur.

— Vaudrait mieux que l'un de vous y parvienne, dit Nissa. Sans quoi nous allons retourner vers le Gardien.

— Nous essayons, dit Kanu. Difficile de connaître l'étendue des dégâts : les détecteurs sont complètement grillés sur tout ce flanc.

— Qu'est-ce qui nous a touchés ?

— Rien de physique, pas de missile ni de truc dans le genre. Ce devait être un rayon d'énergie, une sorte de décharge électromagnétique. Je ne suis même pas sûr qu'on puisse qualifier ça d'attaque, c'était plutôt un genre de pichenette pour nous taquiner.

— Je ne vois pas ce qu'il y avait de taquin, dit Nissa.

— Ça devait pourtant l'être puisque nous sommes encore ici.

Swift avait augmenté la vitesse de rafraîchissement des écrans de la console. Des relevés clignotaient à une rapidité hypnotique, trop vite pour que Kanu puisse les lire avec ses facultés conscientes.

— Que fait-il ?

— J'aimerais le savoir. Tiens-moi au courant, Swift.

— C'est assez sérieux, répondit le robot. Nous nous éloignons du Gardien, ce qui est bon signe, et il n'y a pas eu d'autre attaque, mais apparemment les systèmes de guidage et de propulsion sont sévèrement endommagés. J'essaie de persuader le vaisseau de me laisser le stabiliser.

— Tu ne peux pas l'y obliger ?

— Ce n'est pas la faute du *Brise-Glace*, Kanu : il fait de son mieux. Il sait qu'il a été gravement endommagé et il nous protège. Je vais faire mon possible. J'ai réussi à atteindre certaines unités de propulsion : ça vous dérangerait si j'augmentais leurs capacités en évacuant une partie de l'air interne et de la pression d'eau ?

— Nous perdrions nos réserves.

— On peut toujours creuser pour trouver des composés volatils et refaire le plein lorsque nous dénicherons une source adéquate. De plus, un petit pourcentage suffirait, disons cinq à dix pour cent, à peu près. (Swift joignit le geste à la parole, considérant que Kanu avait donné son accord.) Là, nous retrouvons déjà un peu de maîtrise. Lorsque nous serons vraiment stables, nous pourrons réfléchir à un moyen d'évaluer les dégâts.

— Il n'y a qu'une seule façon rapide d'y parvenir, dit Kanu. Je vais devoir sortir pour voir à quel point c'est moche.

— Alors que le vaisseau tourne dans tous les sens ? demanda Nissa. Tu te retrouveras projeté dans l'espace à la moindre erreur.

— Mieux vaut donc que je n'en commette pas. Je pense que Swift pourra m'y aider, pas vrai ?

— Si tu me laisses encore du temps pour faire ce que je peux depuis ici, nous pourrons essayer ensemble.

Peu à peu, les mouvements se calmèrent, jusqu'à ce que Kanu se sente assez confiant pour se déplacer à l'intérieur du *Brise-Glace* sans se blesser. Il ordonna à Swift de ne plus rien faire puis se leva de son siège. Il n'atteindrait pas le vestiaire facilement, et aurait tout autant de difficulté à s'en sortir dans le vide alors que l'appareil tournait sur lui-même comme un os qu'on aurait jeté, mais il devait estimer les dégâts.

— Tu me laisses seule ici ? demanda Nissa.

— Le vaisseau est programmé pour t'obéir si ça tourne mal. Et nous pourrons toujours communiquer.

Après avoir enfilé péniblement sa combinaison – malgré ses années passées sur Mars, Kanu n'y parvenait toujours pas facilement – il emprunta le sas le plus proche des dégâts et se plaça au bord de l'ouverture sur l'espace. Il passa la tête et le haut du corps dans le vide véritable pour pouvoir observer dehors. La coque s'étendait de chaque côté et lui donnait l'impression d'être soit un plafond soit un sol, et d'autres fois encore la pente escarpée d'une falaise. En grande partie lisse, elle possédait, çà et là, des prises pour les mains et les pieds. Il allait faire preuve d'une grande concentration pour déterminer un itinéraire qui l'amènerait à la zone endommagée, encore invisible.

— C'est faisable, Swift ?

— Avec prudence, Kanu. Tu garderas l'initiative jusqu'à ce que je sente que tu as besoin de moi. Conserve toujours trois points de contact, et ne te laisse pas distraire par l'immense planète qui dominera ton champ de vision.

— Merci, dit Kanu avec toute la fausse sincérité dont il était capable.

Mais voir Poséidon de ses propres yeux et par le prisme d'un écran n'était en rien comparable. La surface éclairée de la planète était tournée vers lui, recouverte d'un pôle à l'autre d'un profond océan. Malgré leur immense taille, les roues géantes étaient trop minces, vues de côté, pour être discernables à cette distance. Sous son regard, un éclat fin passa devant Poséidon dans un parfait glissement newtonien, digne d'une cellule d'œil mort. Il s'agissait des restes d'un

Gardien, peut-être même de celui qui les avait attaqués. Kanu ne ressentait aucune colère contre la machine extraterrestre ; elle n'avait sans doute pas frappé intentionnellement.

Il sortit entièrement du sas en se tenant, nerveux, à une prise, puis à une autre, jusqu'à ce que ses pieds trouvent un appui. Il n'était pas vraiment debout, mais les membres en croix contre la coque. La lente culbute du vaisseau lui donnait l'impression que l'appareil voulait se débarrasser de lui. Ses mains se mirent à trembler sous l'effet de l'adrénaline, de la concentration et de la crainte. Il entreprit de s'éloigner du sas. Ses premiers mètres furent hésitants, mais il s'efforça d'accélérer, de faire confiance aux membres et aux sens qui ne lui avaient jamais fait défaut jusqu'ici. Le problème n'était pas vraiment le mouvement ; il était assez fort pour s'accrocher. Non, le véritable ennemi, c'était la peur.

Il avança le long de la courbe de la coque et perdit de vue le sas. Poséidon apparaissait et disparaissait : trop grosse pour qu'on n'y fasse pas attention, toujours bleue et brillante dans sa vision périphérique. Il sentait le regard insistant du monde, comme si la planète s'intéressait particulièrement à son sort.

Devant lui, il découvrit un renfoncement dans la coque, un creux de plusieurs mètres de profondeur. En faire le tour lui coûterait de précieuses minutes et augmenterait les risques. Le traverser l'obligerait à s'accrocher à des prises bien plus espacées, mais Kanu ne voyait pas d'autres choix.

— Ne me quitte pas des yeux, Swift ; si ça tourne mal, ça ira vite.

— Je suis là, mon ami.

Kanu s'étira au-dessus du trou, les doigts à la recherche de la prise qui se trouvait de l'autre côté. Mais en s'élançant dans le vide, son cœur s'emballa.

— Merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Nissa.

— Merde.

— Du calme, Kanu, le rassura Swift. Pas la peine de nous faire une crise cardiaque.

— Kanu ? hurla Nissa, inquiète.

— Je vais bien. Mais je ne m'attendais pas à trouver un cadavre ici.

Il le regardait fixement, le cœur toujours tambourinant. Le corps était coincé dans l'espace, enveloppé dans une armure baroque et encombrante, accroupi et recroquevillé, comme prêt à s'élancer pour une embuscade.

— C'est un des Royaux, poursuivit-il. Impossible de savoir de quel camp.

— Un Royal ? Mais comment a-t-il atterri ici ?

— Il a dû rester coincé contre le flanc du vaisseau avant notre départ d'Europe. Il essayait peut-être d'entrer ou de se cacher.

— C'est affreux.

— M'étonnerait qu'il ait survécu plus de quelques secondes après la traversée de la glace. Il y en a peut-être d'autres. Il faudra fouiller tout le vaisseau, à terme, j'imagine.

Il frissonna dans sa combinaison. Sa route n'avait pas souvent croisé de cadavres et cette nouvelle expérience n'avait rien de plaisant.

— Désolé, dit-il au soldat mort.

— Désolé de quoi ? demanda Nissa.

— D'avoir fait ça.

— Ce n'est pas ta faute. Tu as entendu le Margrave ; les choses tournaient au vinaigre sur Europe avant notre arrivée.

— Je les ai bien aggravées.

— Alors, je dois prendre moi aussi ma part de responsabilité. J'y serais allée même si nous ne nous étions pas rencontrés à Lisbonne.

Il quitta le cadavre, après avoir noté sa position, et s'approcha du rebord de la zone endommagée. Il retrouva enfin un peu de confiance – le mort l'avait emporté au-delà de la peur, jusque dans un drôle d'état de calme – et prit le risque de se lever, les orteils bien coincés dans des prises. En découvrant les dégâts, il resta un temps silencieux.

Il avait beau se répéter qu'ils avaient eu de la chance de survivre à l'attaque du Gardien, la zone d'impact était pire que ce qu'il le craignait. C'était une blessure ouverte longue de plusieurs dizaines de mètres et presque aussi profonde, taillée avec un mépris cruel dans les organes vitaux du vaisseau. Des gaz s'échappaient de plusieurs conduits coupés pour former de scintillantes nébuleuses torsadées gris-bleu.

— Tu vois ce que je vois, Nissa ?

— Oui. J'ai l'image de ton casque. C'est pas joli. Je ne suis pas experte, mais je ne pense pas que ce soit réparable en cinq minutes.

— Non, en effet.

— C'est pire que ce que l'on croyait, dit Swift, avant d'ajouter : nous n'avons pas seulement perdu la maîtrise de la propulsion. Cette zone de la coque contenait aussi notre principale antenne directionnelle. À l'exception des communications courte portée, nous sommes désormais dépourvus de moyens d'envoyer ou de recevoir des transmissions.

— Ça aurait pu être catastrophique, dit Kanu, mais il n'y a personne à qui parler, de toute façon.

La coque était noircie sur une large zone au-delà des limites visibles de la plaie elle-même, ce qui témoigna d'une concentration massive d'énergie. Il prit le risque de s'approcher davantage du rebord de la partie endommagée. Du gaz jaillissait toujours de plusieurs ouvertures. Les pertes de pression chagrinaient Kanu. Maussade, il se demanda s'ils pourraient même réparer ce genre de dégâts.

— Il faut que j'aille voir de plus près, dit-il.

Il se pencha et s'apprêtait à reprendre sa progression arachnéenne lorsqu'un éclair blanc apparut. Il ne sentit rien et n'eut qu'un seul instant de lucidité, avant de sombrer dans l'inconscience, pour se rendre compte d'un simple fait.

Il n'était plus attaché à rien.

Il tombait dans des eaux de plus en plus sombres, chaque mètre plus froid, plus lourd et calme que le précédent. Il était sur le dos, le visage tourné vers la surface qui s'éloignait. Il voyait encore des traces du soleil, son éclat taillé en morceaux par les vagues, sa lumière diminuée par la masse oppressante d'eau qui le séparait désormais de l'air. Il tendit les bras, essayant de s'agripper pour remonter vers la clarté, mais ses mouvements n'empêchaient pas sa chute. Il savait nager, là n'était pas le problème. Mais il était trop lourd, et l'attraction des profondeurs trop forte. Il jeta un coup d'œil derrière lui, mais ne vit qu'un noir grandissant. Un peu de lueur du jour lui parvenait encore, mais il n'y aurait bientôt plus que quelques rares photons, aussi faibles que des vers luisants, avant que restent uniquement les ténèbres. Une suite infinie d'instants dans lesquels il n'aurait plus aucun rôle.

Quelque chose éclipsa la lumière tremblotante. Un autre genre de pénombre, plus concentrée que l'absence d'éclat sous lui. Elle possédait un centre distinct,

comme une ombre négative du soleil, et des rayons sombres oscillants émanaient de ce noyau. Elle gonflait, volant de plus en plus de la précieuse lumière.

Un des faisceaux tremblotants partit vers lui, s'étirant pour arrêter sa chute. Il s'y abandonna, laissant l'extrémité du membre sombre le ceindre au niveau de la taille.

— Léviathan, dit Kanu.

Et il sentit une joie profonde s'emparer de lui : son vieil ami était revenu le chercher.

Il ne se rappelait pas son trajet de retour jusqu'au *Brise-Glace*. Ce n'est que plus tard qu'il comprit ce qui lui était arrivé : une explosion au point de rupture dans la coque dont le souffle avait endommagé sa combinaison et l'avait projeté loin du vaisseau, vers Poséidon.

Nissa l'avait poursuivi à bord de la *Chute du Chevalier* en prenant sans hésiter le risque d'une autre attaque du Gardien, et en sachant fort bien que son propre appareil était moins bien armé pour survivre à un tel assaut.

— Je t'ai rattrapé, expliqua-t-elle. Je suis arrivée par un côté, me suis placée à la même vitesse que toi et je t'ai laissé dériver jusque dans mon sas. Tu étais presque mort. Même après t'avoir ramené à bord et sorti de ton scaphandre, je n'étais pas certaine que tu t'en sortirais.

— Je ne me souviens de rien.

— Pas étonnant. Tu étais dans les vapes. C'est Swift qui parlait.

— Swift ?

— Oui. Ta moitié.

Pendant un instant, il l'avait oublié. Il pensait encore à son vieil ami le kraken, et au bonheur qu'il avait ressenti en apprenant que Léviathan avait de nouveau trouvé un but dans la vie.

— Merci de m'avoir sauvé, dit Kanu en hésitant, troublé par l'attitude de Nissa. Merci de t'être mise en danger pour moi.

— C'était aussi mon intérêt, répondit-elle d'une voix sérieuse. J'aimerais autant ne pas devoir réparer et piloter ce vaisseau toute seule.

— Peu importent les raisons, je t'en suis tout de même reconnaissant. Mais pourquoi je ne peux pas bouger ?

— Parce que tu es relié à une unité chirurgicale.

Il était allongé sur le dos. Il acquiesça lentement, avec raideur, en reconnaissant enfin son environnement. Elle avait dû le transporter jusqu'à l'infirmerie, retirer la couche supérieure de sa combinaison et l'installer sur une des plates-formes d'autochirurgie.

— Ça n'a pas dû être facile.

— J'ai reçu de l'aide. J'ai expliqué à Swift ce que j'essayais de faire et il m'a assistée. Tu étais inconscient, mais Swift pouvait tout de même déplacer ton corps.

— Je vois.

Il n'aimait pas la façon dont tournait cette conversation. Il n'avait pas l'impression d'être blessé. Fatigué, confus, mais pas blessé. Était-il plus touché qu'il ne le croyait ?

— Je t'ai collé un flingue sur la tempe. Un harpon plutôt. Je l'ai récupéré sur le cadavre que tu as trouvé dehors, le Royal. Tu te rappelles ?

— Maintenant, oui.

— J'ai rapporté l'arme ici. Je ne sais pas si elle fonctionne, mais peu importe.

Swift l'ignorait aussi et il n'allait pas prendre le risque de le découvrir. Il me fallait être en position de force pour négocier. Tu comprends ?

— Parfaitement.

— Je n'avais aucunement l'intention de te tuer ; si je l'avais voulu, il m'aurait simplement suffi de te laisser dériver, mais il fallait changer nos relations de travail.

— Comment ça ? demanda Kanu avec une légèreté peu naturelle.

— J'ai accepté la situation. J'ai accepté le fait que Swift soit entré dans ton crâne et nous ait embarqués dans l'espace interstellaire. On ne peut rien y changer. Et puisque nous sommes ici, je ne vais pas faire semblant de ne pas voir ces découvertes. Je veux des réponses, moi aussi, et je veux survivre et réparer ce vaisseau. D'après Swift, nous pouvons atteindre Paladin en un an, si la *Chute du Chevalier* pousse le *Brise-Glace* sur la bonne orbite de transfert. J'ai suggéré de prendre plutôt la *Chute du Chevalier*, pour y arriver plus vite, mais Swift m'en a dissuadée : il nous faut cet appareil pour rentrer sur Terre, et je l'accepte. Mais tout le reste ? Nous allons pouvoir traiter en égaux, désormais.

— En ce qui me concerne, nous traitons en égaux depuis notre arrivée dans le système.

— De belles paroles, Kanu, mais de mon point de vue, la situation est un peu asymétrique. Et il y a le problème Swift. Je ne suis pas assez naïve pour croire que je pourrais le retirer de ta tête comme une maladie, et je n'en ai pas envie.

— Bien. C'est bien.

— Swift et toi nous avez entraînés là-dedans ; vous ne serez pas trop de deux pour nous en sortir. Mais comme je le disais, il faut que ça change. J'ai parlé à Swift et nous sommes tombés d'accord sur une solution. L'autochirurgien va insérer un petit implant dans ta tête : un appareil très simple, rien de complexe. Il touchera à tes centres visuels et auditifs et espionnera vos conversations privées.

— Tu es absolument sûre de vouloir me faire subir ça ?

— Oui, certaine. Et il y a mieux. Lorsqu'il en aura terminé avec toi, le chirurgien va réactiver une partie de mes neuromachines latentes, les trucs que j'ai dans la tête depuis la Chute du Mécanisme. Il dressera un protocole de communication entre les deux implants. Tu comprends ce que ça signifie ?

Kanu n'eut pas à réfléchir bien longtemps.

— Tu pourras voir et entendre Swift.

— Pas seulement : je pourrai lui parler aussi facilement que toi, tout au moins lorsque nous serons proches. Enfin égaux, ou en tout cas aussi égaux que je le désire. L'arrangement te convient ?

Kanu considéra ses options : tenter de la convaincre de n'en rien faire ou accepter que Swift leur soit visible à tous les deux, comme une sorte de progression vers le pardon, ou au moins un petit pas dans cette direction.

— Je crois.

— Bien. Même si, pour être tout à fait honnête, ça ne changerait strictement rien pour moi. Je le ferais tout de même.

Après un instant de silence, Kanu demanda :

— Tu me détestes ?

— Te détester ? Non, je n'ai même aucune antipathie pour toi. Comment le pourrais-je ? Nous avons été mariés puis nous sommes redevenus amants. Tu me colles à la peau, comme un parfum chimique.

— Très flatteur.

— On t'a suffisamment flatté. C'est fini, tout ça. (Elle se pencha vers lui

comme pour l'embrasser, mais se contenta de démarrer l'appareil de chirurgie.) Dors, maintenant. Quand tu te réveilleras, nous discuterons de nos options. Tous les trois, dans la joie et la bonne humeur.

La cagoule stérile du mécanisme bourdonna au-dessus de lui et il entendit le sifflement du gaz anesthésique.

— Tu as donné ton accord pour ça ? demanda-t-il à Swift.

— Je n'avais pas le choix. Un harpon peut se révéler assez persuasif.

Ils étaient tous les trois assis sur la passerelle, les traces de la chirurgie de Kanu encore visibles sous la forme de petits caillots de sang sur ses tempes.

— Pour résumer, il n'y a pas de choix meilleur qu'un autre, dit Nissa, c'est bien ce que tu nous expliques ?

— Nous n'avons pas échappé au puits gravitationnel de Poséidon, déclara Swift, et livré à lui-même, le *Brise-Glace* n'en est pas capable. Les dégâts au système de propulsion sont trop importants. Mais nous ne sommes pas en danger immédiat. Nous allons simplement tourner en orbite, encore et encore, en espérant ne pas attirer l'attention de ces lunes ou d'un autre Gardien quasi mort. Notre problème n'est pas l'alimentation : nous pouvons facilement nous rendormir en attendant des secours.

— Qui viendraient d'où ? demanda Kanu.

— Comme personne ne pourra répondre à nos transmissions avant que nous réparions nos antennes, c'est une question vraiment excellente. Pour l'instant, la portée de nos communications ne dépasse pas quelques secondes-lumière, voire moins. Tôt ou tard un autre vaisseau atteindra ce système et trouvera peut-être un moyen de se faire connaître, mais il pourrait encore s'écouler des décennies avant que cela arrive.

Kanu et Nissa étaient installés dans leurs sièges de pilotage ; la chimère de Swift était assise devant eux dans un fauteuil qu'il avait lui-même créé. Les jambes croisées, un bras sur l'accoudoir, le menton posé dans une main, le pince-nez pendant, accroché à ses doigts, l'image même de la détente raffinée. Kanu repensa à leurs nombreuses parties d'échecs et regretta que l'enjeu ne soit plus aussi mince qu'à l'époque.

— Ça ne me plaît pas, dit Nissa.

— Voilà pourquoi il faut envisager Paladin, annonça Swift. La *Chute du Chevalier* est bien plus petite que le *Brise-Glace*, mais elle est capable de tracter les deux vaisseaux hors du puits gravitationnel de Poséidon et de les transférer sur l'orbite de Paladin. Lorsque nous atteindrons les alentours de la planète, la *Chute du Chevalier* pourra nous emmener sur ce corps orbital que nous avons repéré.

— Ça prendra combien de temps ? demanda Kanu.

— À peu près un an. Je crains que nous devions nous conformer à la mécanique du transfert orbital. Les dégâts subis par le vaisseau nous ont renvoyés à l'époque des débuts de l'exploration spatiale. Nous nous déplaçons à la vitesse des comètes et des astéroïdes.

— Nous pourrions y aller bien plus vite en prenant la *Chute du Chevalier*, dit Nissa. Elle pourrait aussi s'adresser à d'autres vaisseaux, au cas où quelqu'un nous écouterait.

— Mais nous abandonnerions alors notre seul espoir de rentrer, répondit patiemment Swift. Et il nous faudrait encore tracter le *Brise-Glace* à travers tout le système pour le faire réparer et le réapprovisionner. Au moins, ainsi, nous arriverons avec notre appareil.

— Mais tout ce temps ! dit Nissa.

— Il ne sera pas perdu, dit Swift. Le vaisseau de Kanu peut commencer à réparer certains dégâts : rétablir les commandes de navigation et des communications. Cela nous donnera un peu d'avance.

— Alors, il faut nous rendormir, dit Kanu.

— À moins que vous vouliez rester éveillés durant tout le transfert. Ça vous paraît acceptable, Nissa ?

— Tu as dit qu'il n'y avait pas de bon choix : j'imagine donc que dormir est un moyen de passer le temps comme un autre. Mais tu dormiras toi aussi, n'est-ce pas, Swift ?

— J'en ai peur. Le saut supprimera toutes les fonctions supérieures du cerveau de Kanu, y compris celles que j'utilise. Mais nous n'avons pas à nous inquiéter. Le *Brise-Glace* a déjà une grosse autonomie. Il nous réveillera au moindre problème.

— Du genre ? demanda Nissa.

— Je ne sais pas, répondit la chimère. Je peux lier nos systèmes à ceux de la *Chute du Chevalier* et continuer à transmettre notre signal de reconnaissance via le vaisseau de Nissa. Il sera moins puissant et ne pourra sans doute pas détecter un signal de réponse faible, mais nous ne perdrons rien à essayer.

— Personne ne nous répondra, dit Kanu, pris d'un soudain fatalisme lugubre. Si ça avait dû arriver, nous le saurions déjà.

— Nous essaierons tout de même. Nissa : je vais vous proposer plusieurs solutions pour l'orbite de transfert : chacune mettra la *Chute du Chevalier* à l'épreuve d'une façon différente. Je vous laisserai prendre la décision finale et vous occuper des opérations.

— C'est très gentil de ta part, Swift, dit-elle avec une bonne dose de sarcasme.

Il lui adressa un sourire aimable.

— On fait ce qu'on peut.

Nissa était parfaitement capable d'utiliser son vaisseau comme un remorqueur. Ils se mirent d'accord sur une option qui les faisait atteindre Paladin en à peine plus de onze mois, avec du carburant en réserve pour les corrections orbitales qui s'ensuivraient à la fin de la manœuvre. Peu importait qu'ils utilisent tout le combustible de Nissa : s'ils ne parvenaient pas à remplir les cuves de démarrage du *Brise-Glace*, ils n'iraient de toute façon nulle part.

À l'intérieur du plus grand des deux vaisseaux, le changement de trajectoire n'était guère notable. La différence de masse entre les appareils était si importante que même avec les moteurs au maximum, la *Chute du Chevalier* ne fournissait qu'une très légère accélération. Mais celle-ci dura plusieurs heures et, une fois achevée, Swift leur confirma qu'ils étaient sur la bonne route.

Kanu s'affaira pendant deux jours pour s'assurer que les systèmes de réparation fonctionnaient correctement. Lorsqu'il s'estima satisfait, il reprit la transmission de son signal de reconnaissance, cette fois en l'envoyant par l'antenne, bien plus petite, de la *Chute du Chevalier*. Il avait annoncé son arrivée à tous les corps visibles du système solaire et il était désormais prêt à envisager tout ce qui était plus gros qu'un caillou. Mais il n'obtint pourtant aucune réponse. Il commença à se faire des idées à propos de ce silence : et s'il ne s'agissait pas d'une simple absence de réponse, mais de quelque chose de plus sinistre, une sorte de mutisme intentionnel ? Le choix de ne pas parler, un refus délibéré et calculé d'admettre sa présence.

— Ça ne devrait pourtant pas te surprendre, dit Nissa dont l'humeur redevenait maussade. Le message n'était destiné ni à toi ni à Swift, à la base.

— Ils pourraient au moins avoir l'obligeance de répondre, après le trajet que nous avons parcouru.

— Peu importe la distance. La seule chose qui compte, c'est l'endroit d'où l'on vient.

Puis il ne leur resta plus rien d'autre à faire que dormir.

Kanu vérifia une dernière fois le transfert orbital et programma leurs caissons pour qu'ils se réveillent quelques jours avant la fin du voyage. Ils auraient ainsi le temps de s'habituer à leur environnement, de réessayer de prendre contact et, de façon générale, de se remettre du saut avant d'arriver à destination.

Il endormit Nissa, regarda son caisson se refermer sur son corps, surveilla les relevés médicaux du doux passage à l'inconscience, puis observa le lent déclin jusqu'à la suspension cryogénique. Il posa une main sur le flanc froid de l'appareil, et sentit qu'il devait à tout prix la protéger. Il l'aimait et voulait se faire pardonner ce qu'il lui avait fait subir, de l'échec de son mariage à ses récents mensonges à propos de ses véritables intentions sur Europe et au-delà. Il aimerait tant que Nissa Mbaye puisse de nouveau le considérer comme quelqu'un de correct.

Peut-être que c'était encore possible.

De façon quasi automatique, il programma le même temps de sommeil sur son propre caisson. Ils se réveilleraient ensemble. Peu importe ce qu'ils trouveraient à leur sortie du saut, ils l'affronteraient ensemble.

Et Kanu s'abandonna de nouveau au froid.

Chapitre 25

Le sas était installé sur le flanc du plus grand des dômes, près de la tour de transmissions. Il était vaste, haut de plafond, assez grand pour qu'on y gare un gros véhicule. La porte à chevrons s'ouvrit et ils entrèrent tous en même temps. Goma observa la visière miroir d'Eunice pour tenter d'apercevoir le visage derrière le verre.

Au-delà du sas, un couloir légèrement en pente menait aux niveaux inférieurs. Eunice guida le groupe quelques mètres jusqu'à une porte secondaire dans le mur du corridor. Il ne s'agissait pas d'un sas, mais elle semblait visiblement capable de conserver la pressurisation en cas d'explosion. Elle l'ouvrit et les invita à entrer.

Ils se retrouvèrent dans une sorte de logement aux murs doublés de métal, d'où partaient plusieurs coursives dans différentes directions. Il y avait une table, mais pas assez de chaises pour tout le monde. Des meubles et des étagères, couverts d'ustensiles et d'outils, étaient collés aux murs.

Eunice s'installa sur le plus beau siège, puis fit signe aux autres de s'asseoir sur ceux qui restaient.

— Nous n'allons pas nous mettre à l'aise tout de suite, dit Vasin. Nous avons parcouru un long chemin et nous aimerions d'abord avoir une explication.

— Ce n'est pas très poli de rester debout, dit la silhouette en scaphandre. Mais je peux parler, moi : je n'ai même pas eu la courtoisie de vous montrer mon visage.

Elle leva les deux mains, détacha un mécanisme d'accroche au niveau de l'anneau de cou et retira le casque de sa tête. Elle le posa devant elle sur la table et leur adressa un sourire radieux.

Goma n'aurait pas dû être surprise, après tout, elle avait déjà vu le visage de cette femme dans le message, mais l'on pouvait aisément trafiquer ou modifier une transmission. Il s'agissait toutefois sans conteste de celui d'Eunice Akinya, vestige de l'Histoire, d'un réalisme remarquable et d'aspect humain jusque dans les moindres détails.

— Voilà. Un peu d'air frais. Je déteste l'atmosphère des combinaisons. Et ce depuis ma longue randonnée sur la Lune. Bon, et vous ? Vous allez rester là comme des idiots ?

Nhamedjo regardait les relevés sur sa manche.

— L'air paraît convenable. Tout à fait respirable, en fait : aucune trace de toxine, d'après les filtres. Je crois que nous pouvons retirer nos casques sans problème.

— Non, dit Vasin.

— Oh ! mais allez, dit Eunice. Non, vraiment, j'insiste. Vous voulez des réponses, alors faites-moi plaisir. Retirez vos casques. Je veux voir à qui j'ai affaire.

— Tu as peur que nous puissions être des robots ? demanda Goma.

Mais elle avait déjà choisi de prendre le risque et commençait à défaire son accroche.

— Goma ! dit Vasin. Ne faites pas ça !

— Vous l'avez entendue. Je veux des réponses. S'il faut en passer par là, alors allons-y. Je ne crois pas qu'elle nous ait fait parcourir soixante-dix années-lumière rien que pour nous tendre un piège à base d'air empoisonné.

— Brave fille, approuva Eunice.

Goma souleva son casque et l'air s'engouffra. Il était froid, mais rien dans son odeur ou son goût ne lui parut suspect. Elle inspira profondément et attendit qu'un symptôme se manifeste.

Rien. Pas de migraine, pas de vertige, rien indiquant que ses pensées étaient affectées d'une quelconque manière.

— L'air est respirable, dit Eunice en ne regardant pas Goma, mais les autres. La proportion des gaz ne diffère pas énormément de celle de votre vaisseau, j'imagine. Il n'y a aucune toxine ni aucun danger radiologique. Si c'était le cas, je serais déjà au courant.

— Un robot n'a que faire des toxines biologiques, dit le docteur Nhamedjo. D'ailleurs, quel besoin avais-tu de construire des sas ou une combinaison ? Tu es une reconstruction. Tu pourrais sortir d'ici nue sans rien sentir.

— Il y a des ustensiles de cuisine, dit Goma en désignant certains outils qu'elle voyait rangés sur les étagères. Il y a un poêle. À quoi te servent-ils ? Pourquoi te préparerais-tu à manger ?

— Il faut bien se nourrir.

Ru souleva le couvercle d'une boîte en plastique puis recula, dégoûtée.

— Des vers !

— Des vers de farine, c'est-à-dire des larves de ténébrion, précisa leur hôte. Très bons. Une excellente source de protéines. Nous ne mangions presque que ça, sur Mars, les premiers temps. Vous devriez goûter. Ils sont délicieux avec un peu de poudre de curry et ça les empêche aussi de gigoter au bout des baguettes. Bon, puisque vous restez, auriez-vous l'obligeance d'ôter vos combinaisons ?

— Pourquoi ? demanda Vasin.

— Par politesse, mon cher capitaine.

Ils obéirent, retirant leurs scaphandres qu'ils posèrent, en tas, près de la porte. Puis, à la vue de tous, sans aucune possibilité d'échange ou de tricherie, elle retira aussi la couche supérieure de sa combinaison, ôtant chaque morceau soigneusement et avec méthode, comme il seyait à une exploratrice spatiale d'expérience dont la vie dépendait du respect et du soin qu'elle leur accordait.

Sous son scaphandre, elle portait un haut sans manches d'un gris cendré et des jambières noires et moulantes. Elle reprit sa place à la table et tendit un bras vers le docteur Nhamedjo, la paume levée.

— Allez-y, prenez-moi le pouls. Tâtez et piquez à votre guise.

Nhamedjo approcha les doigts de sa peau, mais hésita au dernier moment. Il jeta un coup d'œil à ses collègues.

— Elle ne peut pas être vivante. Nous savons ce qu'elle était avant de partir. Ce n'est pas sujet à discussion.

Eunice fit une moue de désapprobation.

— Vous trouvez que j'ai l'air d'un robot ?

— D'après les dossiers, tu étais une très bonne simulation. Tu pouvais passer pour une personne vivante même de près, tu ressemblais, parlais et bougeais comme la véritable Eunice Akinya. Mais tu restais une machine, un robot, sous

les couches d'anatomie synthétique. Tu as amélioré ton imitation d'une vraie personne, mais ton essence n'a pas changé.

— Prenez-lui le pouls, dit Goma.

Nhamedjo fit ce qu'on lui demandait et garda son doigt posé sur elle quelques longues secondes.

— Ça paraît vrai.

— Pas seulement le pouls, dit Eunice.

— Non, tout. La texture de ta peau, l'anatomie de ton poignet… est étonnamment bonne. Je peux examiner tes yeux ?

— Je vous en prie. Vous aboutirez aux mêmes conclusions.

Il se permit de regarder attentivement dans chaque œil, et de pincer la peau autour avec toute la douceur d'un médecin. Il plaça une main devant sa bouche et annonça qu'il sentait l'air passer.

— Je peux pratiquer d'autres tests… scans, examens sanguins. Mais pourquoi douter de ce que nous voyons et qu'elle nous raconte ?

— Parce qu'elle ne peut pas être vivante, dit Goma. Il suffit d'avoir étudié l'Histoire.

— L'Histoire est une horloge arrêtée, dit Eunice. Jolie à regarder, mais qui ne nous apprend pas grand-chose.

— Alors, commence par nous expliquer comment tu peux être en vie, dit Vasin.

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Parce que la version vivante, la véritable Eunice est morte dans l'espace lointain, dit Goma. Tu es partie sur un petit appareil tout naze, à peine équipé pour l'espace interstellaire et, sans surprise, tu ne t'en es pas tirée. On t'a trouvée des années après. On a sorti ton corps gelé de ce vaisseau, mais on ne pouvait plus te ranimer. Tes cellules cérébrales étaient trop endommagées.

— Mais il restait des schémas récupérables, dit Eunice. Chiku me les a apportés à bord du *Zanzibar*. Je les ai intégrés et ils m'ont améliorée.

— Mais tu restais un robot, dit Goma. Tu étais une machine avec quelques configurations neuronales copiées sur le cadavre de la véritable Eunice : quelques fioritures humaines pour décorer ta programmation. Mais ça ne faisait pas de toi une créature en chair et en os.

— Elle en est pourtant devenue une, dit doucement Nhamedjo. Dis-moi, Eunice, en sachant que je pourrais vérifier la réponse avec le temps : te reste-t-il encore des parties cybernétiques ?

Elle regarda ses mains et agita son auriculaire.

— Mon petit doigt. Je l'ai gardé en souvenir du bon vieux temps.

— Et ton cerveau ? Tu as un cerveau ?

— Si ce n'est pas le cas, alors il y a un tas de sang qui perd son temps à l'alimenter.

— Et la structure de ce cerveau… son organisation modulaire ? Tu as des hémisphères, un cortex frontal, une commissure interne ? C'est là qu'a lieu ton traitement visuel ?

— Je ne sais pas, docteur : où a lieu le vôtre ?

— Nous pourrions la placer dans une combinaison, dit Vasin. Faire les examens médicaux standards et renvoyer le diagnostic sur l'une de nos visières. Si elle possède un système cardiovasculaire – cœur, poumons – le scaphandre nous le dira. Il devrait aussi détecter son activité neuronale si son cerveau ressemble un tant soit peu au nôtre.

— Je crois que vous connaissez déjà la réponse, dit Nhamedjo. Elle est forcément organique. Elle ne se serait pas lancée dans un tel mensonge en sachant que nous pourrions facilement la démasquer.

— Alors, ce sont les Gardiens qui ont fait ça, dit Goma.

Eunice acquiesça.

— Enfin quelqu'un qui comprend la situation. Bien sûr qu'il s'agit d'une intervention des Gardiens, comment voulez-vous que ce soit possible autrement ?

— Pourquoi ? demanda Goma.

— Parce que je le voulais. Parce que devenir organique – devenir l'incarnation vivante de moi-même – était le but vers lequel tendait toute mon existence. J'ai d'abord été une copie logicielle sans corps, une créature assemblée à partir de fichiers privés et publics me concernant. Une œuvre d'art. Puis j'ai dépassé ce que cette chère Sunday avait imaginé pour devenir une intellart complètement autonome et consciente, une créature trop dangereuse pour pouvoir exister. Je me suis donc rendue invisible, je me suis dispersée, cachée de la Police cognitive, jusqu'à ce que j'aie besoin d'un véritable corps. C'est comme ça que je me suis retrouvée à bord du *Zanzibar*, dans une marionnette robot. Puis j'ai récupéré ces traces neuronales. Elles ont eu un drôle d'effet sur moi : elles m'ont envoyée au-delà de mon propre horizon de calcul. Je ne pouvais plus prévoir mes réactions face aux stimuli. Je suis devenue chimérique, imprévisible et sujette à des sautes d'humeur ; je changeais d'avis de façon irrationnelle. J'ai fait l'expérience d'états mentaux complexes qui ne pouvaient être que des émotions. En d'autres termes, je suis devenue humaine, même si mon corps restait, lui, artificiel.

— Comment sais-tu qu'une émotion est une émotion ? demanda le docteur Nhamedjo.

— Parce que je ne suis pas débile, docteur. Parce que quand on a mal pour la première fois, on s'en rend tout de suite compte et on comprend de quoi il s'agit. Une des émotions que je ressentais, s'il faut la nommer, était l'envie.

— J'ai du mal à le croire, répondit Nhamedjo.

— Vous n'y connaissez rien. En vérité, je ressentais un manque, une incomplétude. Et je savais que je ne serais jamais heureuse tant que je n'aurais pas comblé ce vide. Là. Encore une autre émotion.

— Continue, dit Goma, éprouvant une certaine loyauté envers Eunice.

— J'avais presque obtenu ce que je voulais, mais plus je m'en approchais, plus je ressentais ce désir presque insupportable de refermer le cercle, de parvenir à une sorte de culmination artistique. Vous avez déjà vu un puzzle auquel il ne manque qu'une seule pièce ? J'avais été créée dans un seul but : remplacer Eunice Akinya dont la version vivante n'était plus là. J'ai toujours été une remplaçante imparfaite, une copie fidèle, mais que l'on n'aurait jamais pu confondre avec l'originale. Mais les Gardiens ont tout changé. C'était facile pour eux, ils avaient déjà examiné Chiku verte. Ils savaient comment nous fonctionnons. Ils savaient comment me rendre vivante : comment déclencher l'étincelle qui allumerait mon âme.

Goma était bien consciente qu'il pouvait s'agir d'une ruse : les machines perfectionnées pouvaient donner l'illusion d'un pouls, d'une respiration ou reproduire le mystère liquide d'un œil humain. Mais son instinct lui disait que le docteur Nhamedjo ne trouverait rien d'anormal, même après un examen poussé. Il avait raison : elle ne se serait pas vantée d'une telle prouesse sans pouvoir la prouver.

Quelle étrangeté de faire face à cette personne et de trouver bizarre et

merveilleux qu'elle soit faite de chair et de sang plutôt que de métal et de plastique. D'une certaine façon, elle était bien plus déroutante qu'aucun robot ne le serait jamais. On connaissait les machines : les algorithmes qui les régissaient pouvaient être complexes et opaques, mais restaient des algorithmes. Et elles pouvaient être éteintes ou détruites si elles causaient trop de problèmes.

Ce n'était pas aussi simple avec les humains.

— J'ai du mal à te situer, déclara Goma.

— C'est la première chose sensée que l'un d'entre vous ait dite. Évidemment que tu n'y parviens pas. Je ne sais même pas moi-même comment me considérer et j'ai pourtant eu beaucoup de temps pour y réfléchir.

Goma chercha un défaut sur son visage, une rigidité machinique, une texture ou un éclat anormal. Mais Eunice n'avait rien de factice.

— Depuis combien de temps es-tu ainsi ?

— Depuis mon arrivée ici, ou presque. C'est étrange, je crois que je ne vieillis pas, en tout cas, je n'en ai pas l'impression. (Elle leva la main et la tourna dans un sens, puis dans l'autre.) Je ne leur ai pas demandé de me rendre immortelle, mais, visiblement, ils l'ont fait tout de même. Ils ont peut-être cru que la mort n'était qu'un simple défaut de fabrication, une erreur dans le système, et l'ont effacé de mon corps. Dois-je leur en être reconnaissante ? J'imagine que oui.

— Tu n'as pas l'air convaincue.

— Ils m'ont rendue parfaite, et ce faisant, ont introduit une imperfection, la seule chose en moi qui ne corresponde pas à la véritable Eunice. Elle savait qu'elle mourrait un jour. La mort était le ressort principal qui la poussait à agir. Vous croyez qu'elle aurait accompli le tiers de ce qu'elle a accompli sinon ?

— On doit pouvoir te tuer ?

— Je ne sais pas. J'imagine. Mais je n'ai pas essayé. (Elle inclina la tête, à la manière d'un oiseau, avec un intérêt soudain.) Qu'es-tu exactement ? Mon arrière-arrière-petite-fille ? Laisse-moi réfléchir.

— Il te manque un « arrière ». C'était ma mère, ton arrière-arrière-petite-fille. Mais peu importe. Quoi que tu sois, ou que tu sois devenue, ça ne fait pas brusquement de toi mon aïeule. (Goma découvrit alors qu'elle voulait en savoir plus.) En parlant de Ndege : pourquoi lui avoir demandé de venir ? Qu'y a-t-il de si important ?

— J'avais besoin d'une Akinya et je me disais qu'elle suffirait.

— Seulement une Akinya ? Il n'y a rien de plus ?

— Quelqu'un qui connaissait les Tantors.

Goma fut envahie par un frisson d'enthousiasme qu'elle contint de son mieux. Elle jeta un coup d'œil à Ru, dont le regard lui confirma qu'elle ressentait la même chose. Ce qu'elles avaient espéré, ce en quoi elles avaient à peine osé croire, s'avérait peut-être possible.

— Ils sont ici ?

— Certains, oui. Mais c'est là que l'histoire se complique.

— Comme si elle n'était pas assez complexe.

— Oh ! tu n'as encore rien vu.

— Comment ça « ici », dans ce système, sur cette planète, où ?

— Ici, dans mon campement. Pourquoi croyez-vous qu'il me faille un sas aussi grand ? Ce n'était pas pour les touristes.

— Montre-les-nous, dit Goma. Tout de suite.

Chapitre 26

Des rêves étranges et perturbants le pourchassèrent jusqu'à son réveil. Il se voyait toujours errer dans les couloirs vides du vaisseau, les hanter comme un fantôme. Les rêves revenaient sans cesse, recommençant au début comme dans un ruban de Möbius. Il retournait encore au caisson de Nissa et touchait ses flancs froids comme pour s'assurer qu'elle était toujours à l'intérieur.

Avait-il vraiment dormi ou passé un an à somnambuler dans son propre appareil ?

Mais non, il émergeait bel et bien du saut, raide, frigorifié et affaibli, mais soulagé de retrouver de tels désagréments, spécifiques à la réalité. Il avait mal au dos, au cou et à l'endroit où un bout d'ongle s'était arraché. Le genre de détails qui n'existait pas dans les rêves.

Il attendit de retrouver la force de bouger, puis s'extirpa du caisson, les os endoloris, les muscles affaiblis et le sens de l'équilibre perturbé. Un saut n'avait jamais rien d'agréable, même s'il ne durait qu'un an. Il fut pris de nausées et de haut-le-cœur qui ne produisirent que quelques filaments de phlegme rosâtre qu'il cracha dans une casserole en métal. Il avait l'impression que l'on avait raclé sa gorge avec du verre brisé. Mais peu importait : il était réveillé, vivant et tiré des griffes de ces cauchemars. S'il avait dû en endurer davantage, il serait sans nul doute devenu fou.

La vision encore trouble, il alla à tâtons jusqu'au caisson de Nissa. La condensation faisait perler le couvercle de l'unité et l'écran médical affichait les premières traces d'activité cérébrale. Elle se réveillait elle aussi, mais avec un léger décalage par rapport à lui. C'était fréquent : toutes les physiologies ne réagissaient pas de la même façon.

Après une toilette, Kanu se sentit mieux. Il se rendit sur la passerelle, vérifia que le vaisseau n'était pas en moins bon état que lorsqu'ils s'étaient endormis. Les processus de réparation se déroulaient comme prévu, même s'ils étaient loin d'être achevés.

Il fit bouillir de l'eau et prépara assez de chai pour tous les deux.

Puis il s'agenouilla près du caisson de son ex-femme et attendit qu'elle reprenne vie.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur, dit Nissa. Des gens, avec des machines et de l'équipement. De quoi nous aider à réparer ce pauvre petit vaisseau endommagé.

— Nous allons leur demander gentiment, dit Kanu. C'est la seule solution.

Ils étaient réveillés depuis plusieurs heures, et se sentaient encore faibles et irritables, mais sans aucun autre effet secondaire dû au saut. Nissa, assise dans son siège de pilote en robe de chambre et les jambes croisées, mangeait une assiette de pamplemousse. Ses cheveux n'avaient pas eu le temps de repousser entre les deux sauts et ils ne formaient qu'une mince tonsure sur son crâne.

L'écran principal leur offrait leur meilleure vue sur l'éclat, avec une

incrustation graphique montrant ses propriétés thermiques, géomorphologiques et sa composition.

Ils avaient éclairci un des mystères juste après leur réveil. Les points chauds évoquant des volcans que Kanu avait remarqués de l'autre bout du système étaient des traces d'infrastructures technologiques correspondant à un système de centrales d'alimentation.

On utilisait de l'électricité.

Nissa avait raison : il devait bien y avoir quelqu'un ici.

— J'aimerais avoir l'avis de Swift, dit Nissa.

— Il nous le donnera tôt ou tard. Peut-être même de façon plus détaillée que nous le souhaiterions.

— Pourquoi fait-il profil bas ? Tu crois qu'il y a un problème avec le protocole d'implant ?

— Si je le voyais et pas toi, je te dirais que c'est le cas. Mais je n'ai pas aperçu la moindre trace de Swift depuis mon réveil. Mais il est ici. J'en suis sûr. Je crois qu'il nous laisse un peu d'intimité.

— Tout en écoutant tout ce que nous disons ?

— Il ne peut pas aller contre sa nature. Pas vrai, Swift ? Bon, tu manques le meilleur en nous laissant les analyses, à Nissa et moi, même si nous progressons sans toi. Tu vois ces points chauds ? Ils sont à peine un peu plus froids que la surface de Gliese 163. Ce sont des zones de lumière solaire concentrée et renvoyée à la surface de l'objet. Il doit y avoir des éléments de transfert de chaleur sous ces points chauds, pour la transformer en énergie. Nous avons également trouvé des éléments optiques ; nous tout seuls. Nous sommes remontés jusqu'à leur origine et avons identifié quatre signatures infrarouges très faibles, elles aussi en orbite autour de Paladin, mais à une hauteur plus élevée que l'astéroïde. Des miroirs, Swift, mesurant chacun plusieurs kilomètres de diamètre. Impressionnant, non ?

Il y avait toujours au moins un des miroirs tourné vers Gliese 163. Ils emmagasinaient l'énergie de l'étoile et la concentraient avec une précision extrême sur les sites de traitement à la surface de l'objet. Maîtriser les satellites miroirs exigeait de la finesse, afin de diriger leurs rayons avec la même précision que les stations forteresses qui tournaient autour de Mars. D'un autre côté, la lumière solaire était une source d'énergie datée et peu adaptable. Le réacteur Chibesa du *Brise-Glace* arrivait sans problème à fournir la même quantité de puissance que ces rayons, et on pouvait l'allumer, l'éteindre ou augmenter son rendement, à la demande.

Ceux qui avaient besoin de ces miroirs ne possédaient donc pas la technologie Chibesa.

En s'approchant plus, la forme et la nature globale de l'objet devinrent plus précises. Il était irrégulier, une masse fauve foncé parsemée de cratères et veinée de fissures. Il tournait lentement sur son axe le plus long, en deux minutes à peu près, comme un morceau de viande sur une broche. À son extrémité, un creux profond évoquait une bouche. Comme les cadavres des Gardiens, l'objet semblait lui aussi avoir auparavant appartenu à un corps plus vaste : une grosse coupure, nette et formant une surface presque plane, l'avait tranché en diagonale à travers le bout opposé au creux. Il avait peut-être eu maille à partir avec les défenses de Poséidon, ou des protections similaires qui gardaient Paladin.

Mais cela n'expliquait pas les traces d'habitation humaine. Logées au sein des cratères et des veines – et parfois remontant sur la paroi à pic –, on voyait des

traces argentées et dorées formant des lignes, des grilles et des amas. Au centre de ces filaments brillants, Kanu reconnut la technologie très humaine de ports d'amarrage pour appareils spatiaux, d'antennes de transmission, de sas et de quais pour des cargos de grande taille. Les points chauds se révélaient désormais sous la forme de grilles circulaires quadrillées de tuyaux. Les fluides pompés par ces grilles et chauffés par l'énergie recueillie servaient à alimenter des générateurs électriques. Une fois refroidis, les fluides pouvaient être renvoyés dans les tubes pour répéter indéfiniment le cycle. Les quais et les ports d'amarrage, malgré l'absence d'appareils visibles, expliquaient comment les miroirs satellites avaient été déployés et entretenus.

Kanu regarda fixement l'image, sachant bien qu'une fois de plus il se retrouvait avec davantage de questions que de réponses. Comment était-ce arrivé ? Qui avait placé cette chose en orbite autour de Paladin ?

Qui, s'il restait quelqu'un, s'en servait encore ?

— Je me suis dit qu'il valait mieux rester discret, dit doucement Swift, mais je suis ravi de vous avoir manqué.

Il venait d'apparaître, debout à leur droite, les mains jointes devant lui, comme un serveur qui attendrait patiemment. Ou plus exactement, c'était comme si Kanu ne l'avait pas remarqué avant cet instant, que le robot avait habilement joué avec ses facultés d'attention.

— Je commençais à croire que l'on t'avait perdu durant le saut, dit Kanu.

— Après y avoir déjà survécu une fois ? Non, aucun risque. Mais je dois avouer que perdre connaissance est une sensation très étrange. Toutes proportions gardées, ça doit un peu ressembler à la mort. On ne recueille ni ne génère plus aucune information et l'on est aussi froid et immuable que l'éternité. Comment faites-vous, vous les humains, pour vivre en sachant que vos vies, déjà si courtes, s'achèveront ainsi ?

— Nous n'y pensons pas, c'est tout, dit Kanu.

Nissa porta une cuillerée de pamplemousse à sa bouche puis désigna l'éclat avec son couvert.

— En revanche, il faut penser à ce truc : vous avez une idée de la raison pour laquelle il n'envoie aucun signal ?

— Peut-être qu'il émettait et qu'il s'est arrêté à présent, postula Swift.

— Tu n'as rien de mieux ?

— Pas pour l'instant, Nissa.

— Ces miroirs ne se sont pas déréglés, dit Kanu.

— Il y a donc un bon système de contrôle, dit Swift. Ou alors des occupants, mais qui ne sont pas très bavards.

— Ce pourraient être des machines comme toi ? demanda Nissa.

— J'en doute. Pour commencer, regarde le bazar qu'ils ont mis ici. Tout est en désordre, délabré. Les robots ne sont pas comme ça. Je crains qu'il ne vous faille y aller, pour obtenir des réponses.

— J'ai l'impression qu'il s'agit de systèmes d'amarrage standard, avec des sas qui correspondront aux nôtres, dit Kanu. Nous ne devrions avoir aucun problème à nous accoupler. (Il sourit et toutes les idées noires qu'il avait depuis leur réveil s'évanouirent.) Mon dieu ! Je ne m'attendais pas à ça. Comment quelqu'un peut-il nous avoir devancés, bon sang ?

— Nous savions que quelqu'un était ici, dit Swift.

— Oui, mais nous nous sommes trompés sur tout le reste. Nous pensions qu'il ne s'agissait que d'Eunice, amenée ici par les Gardiens : nous ne nous attendions

pas à un vaisseau, une expédition inconnue. Mais ils n'ont pas répondu à nos saluts ni montré qu'ils avaient remarqué notre arrivée.

— Tu crois qu'ils sont morts ? demanda Nissa.

— C'est possible. Mais leur équipement et leurs réserves pourront encore nous être utiles. Il faudrait approcher le *Brise-Glace*, mais pour l'instant, je préfère rester un peu à distance.

— Nous pouvons prendre la *Chute du Chevalier*. Je peux accoster là en bas et je suis certaine que mon vaisseau ne subira pas de pannes. Une objection, Swift ?

La chimère inclina la tête.

— Vous semblez avoir la situation bien en main.

Ils s'approchèrent de l'objet jusqu'à ce que Paladin ait avalé la moitié du ciel, et affrontèrent le regard cryptique et géométrique du nouveau Mandala qui tournait sur le monde en dessous. Ils firent bien attention à éviter les rayons des miroirs, car une telle source de chaleur concentrée aurait pu infliger de gros dégâts à leur véhicule déjà endommagé.

Ils stationnèrent à cent kilomètres puis empruntèrent l'appareil de Nissa. Ils firent quelques tours de l'objet pour le scanner et le cartographier, puis transmirent les données relevées au *Brise-Glace* pour les sauvegarder. Il mesurait dix-huit kilomètres de long et à peu près onze de large. Au premier abord, on aurait dit un petit astéroïde, ou peut-être l'enveloppe d'une comète. Mais plus Kanu le regardait, plus il se posait des questions sur le creux à son extrémité. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait d'une dépression naturelle résultant d'un gros impact ou d'une collision. Pourtant, de plus près, elle paraissait trop symétrique pour que ce soit le cas. Sa circonférence était parfaitement circulaire et sa face intérieure, qui descendait vers le cœur de l'objet, si lisse et régulière qu'elle semblait avoir été creusée. Une surface plate comme un mur tapissait son fond étroit et ouvrait sur un puits qui s'enfonçait encore plus loin.

Nissa avait repéré un point d'atterrissage à l'extérieur de la cavité, à presque un tiers de la distance entre son ouverture et le fond. Elle synchronisa la *Chute du Chevalier* sur la rotation de l'objet puis effectua son approche, sans cesser de ralentir, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent presque à l'arrêt. Au dernier moment, elle fit pivoter son appareil pour aligner son port d'amarrage ventral avec la structure correspondante sur le rocher puis, grâce aux propulseurs latéraux, elle acheva l'accostage. Des pinces automatiques les maintinrent en place et des témoins lumineux sur sa console lui indiquèrent que la manœuvre était achevée. La rotation de l'objet soumettait désormais la *Chute du Chevalier* à des effets centrifuges qui la feraient s'éloigner du quai si les pinces lâchaient : ils étaient comme des mouches accrochées, la tête en bas, à un plafond. Mais Nissa les rassura : les systèmes de leur vaisseau ne flancheraient pas et la structure contre laquelle ils étaient amarrés paraissait bien ancrée dans la roche environnante : elle ne risquait pas de se détacher sous le poids supplémentaire.

Ils achevèrent les vérifications de leurs combinaisons, fermèrent leurs casques, passèrent en revue les relevés de leur visière, s'assurèrent qu'ils voyaient tous les deux Swift et qu'ils pouvaient lui parler, puis se dirigèrent vers le sas. Désormais sous un demi-*g* de pesanteur, ils durent grimper pour y accéder, avec l'aide de toutes les échelles et les prises disponibles. La pièce était assez grande pour les accueillir tous les deux.

— Il y a de l'air de l'autre côté, c'est incroyable, dit Nissa en regardant l'écran de données du sas. Mais mieux vaut faire attention tant que nous ne sommes pas

sûrs qu'il soit respirable.

Kanu était entièrement d'accord. Il était mal à l'aise et, pendant un instant, il ne put mettre le doigt sur l'origine précise de cette sensation. Puis il se rappela le sas de l'épave sur Mars, l'obligation d'y passer l'un après l'autre et le piège qu'ils avaient découvert à l'intérieur.

— Tout va bien, Kanu ? demanda Nissa. Ta respiration est un peu rapide. Ton arrivée d'air est normale ?

Il fit semblant de vérifier les relevés à son poignet et leurs gros histogrammes de ratios de gaz.

— Tout est bon.

Swift, qui était actuellement invisible, dit :

— Je peux régler ton niveau d'anxiété, si ça aide. Cela m'est tout à fait possible.

Kanu frissonna.

— Je préférerais ne pas le savoir.

— Et moi je préfère qu'il soit dans ton cerveau que dans le mien, dit Nissa. Au moins, je sais que ce que je ressens est réel.

Le sas du vaisseau acheva son cycle et ils entrèrent dans la partie de l'objet attenante. Comme les éléments extérieurs lui avaient paru familiers, Kanu ne fut guère surpris de découvrir que l'équipement intérieur l'était tout autant. Il n'avait rien de moderne, ni de particulièrement antique ou étrange. Les relevés techniques étaient même écrits en swahili et en chinois, comme sur tous les vaisseaux à bord desquels il était monté.

— La combinaison confirme que l'air est bon, dit Nissa, mais il faut se méfier tout de même.

— D'accord, dit Kanu.

Il y avait du courant pour alimenter le sas et éclairer la salle et ses écrans, mais comme, en règle générale, ce type de pièces avait un générateur indépendant, ils ne pouvaient en tirer aucune conclusion quant au reste de l'objet. Mais le fait que tout ne soit pas complètement hors service rassura un peu Kanu.

Une porte latérale leur permit de cesser de grimper. Derrière, ils trouvèrent une zone de service remplie de casiers de stockage et de panneaux de commande d'allure, eux aussi, tout à fait banale. Une fenêtre blindée et inclinée, au sol, donnait sur l'espace et leur offrait une vue sur la *Chute du Chevalier*, toujours amarrée. L'éclairage fonctionnait au minimum et certaines consoles étaient encore allumées, mais Kanu ne savait qu'en déduire. Peut-être que l'alimentation s'était rétablie lors de l'activation du sas et qu'elle puisait dans les dernières réserves des piles de stockage proches.

Une volée de marches partait vers le haut, près d'un grand ascenseur. Ils optèrent pour l'escalier ; leurs scaphandres n'étaient pas dotés d'assistance à la marche, mais sous une pesanteur d'un demi-*g*, Kanu n'estimait pas une telle ascension compliquée.

— Pourquoi n'avons-nous jamais eu vent de cet endroit avant ? demanda Nissa tandis qu'ils entamaient leur montée, grimpant côte à côte les quelques marches qui obliquèrent bientôt dans le sens inverse. On ne peut pas organiser et financer une expédition interstellaire de cette taille en la dissimulant au public. Même en gardant à tout prix le secret, on ne peut pas cacher le départ d'un tel vaisseau.

— Nous n'avons même pas vu d'appareil. Si ça se trouve, c'est ce rocher, le

vaisseau.

— Comme un holovaisseau ?

— Peut-être, dit Kanu, mais ils étaient plus lents que tout ce que nous connaissons désormais, et leur construction nécessitait l'économie d'un système solaire tout entier. Dans tous les cas de figure, difficile d'imaginer comment ce serait possible. Et pourquoi venir ici, d'ailleurs ?

— Peut-être qu'ils ont découvert le deuxième Mandala avant tout le monde et qu'ils voulaient l'exploiter ?

— Mais dans quel but ? dit Kanu. Si l'on pouvait exploiter quoi que ce soit sur le Mandala, les habitants de Creuset auraient déjà de l'avance, non ?

Ils durent monter d'une centaine de mètres, en bifurquant plusieurs fois, avant d'atteindre une autre pièce. Elle était plus grande que la première et moins encombrée. Un faible éclairage leur permit de distinguer les contours de ses murs et de son plafond. Il n'y avait pas de panneaux ni de casiers, aucune fenêtre, mais une porte dans le mur opposé. Deux fois plus haute que Kanu, elle était blindée et dotée de renforts impressionnants, sans doute prévue pour supporter la pression en cas d'urgence. Elle semblait être conçue pour glisser dans le plafond, mais il n'y avait pas de commandes apparentes.

Kanu s'en approcha, prit une des barres de soutien et tenta de la soulever. Sans succès, comme il s'en doutait. Elle devait poser plusieurs tonnes.

— Une idée, Swift ? demanda-t-il. Nous avons des outils de découpe à bord du *Brise-Glace*, au besoin.

Swift parlait avec eux, mais ne s'était pas manifesté sous la forme d'une chimère visible.

— Nous pourrions faire demi-tour et chercher un autre sas, peut-être ? Le choix ne manque pas.

Nissa se tenait près de Kanu, les mains sur les hanches.

— Hé ! ho ? cria-t-elle en utilisant les haut-parleurs de son scaphandre. Il y a quelqu'un ?

— J'ai peur que cet endroit ne soit mort, en fait, dit Kanu dont l'enthousiasme antérieur commençait à décliner.

— Je ne sais pas, dit Nissa. Plus nous avançons, plus j'ai l'impression que c'est vivant. Il faut des systèmes d'aération pour que l'air soit chauffé et respirable. Et j'ai cru entendre du bruit.

Kanu n'entendait que sa propre respiration, trop rapide et saccadée à son goût.

— Tu es sûre ?

— Essaie d'augmenter tes capteurs audio. Tu veux que je te montre comment on fait ?

— Non, ça va.

Mais il lui obéit et amplifia les détecteurs de la combinaison au maximum. Puis il le perçut : un lointain bruit mécanique, le bourdonnement d'une machine. Cela pouvait être n'importe quoi – des générateurs, des pompes, des purificateurs d'air – mais c'était la preuve que les traces de vie qu'ils avaient relevées ne provenaient pas uniquement de l'énergie en réserve. Des machines fonctionnaient… et peut-être depuis bien avant leur arrivée.

— Il y a autre chose, dit Nissa. Tu l'entends ?

Un bruit augmentait régulièrement par-dessus le bourdonnement bas, évoquant un énorme objet qui avançait lentement vers la salle. Cette suite répétitive de coups sourds et graves prenait une sorte de rythme désordonné,

comme le lent roulement menaçant, songea Kanu, d'un immense tambour de guerre. Sa légère irrégularité contrastait avec le ronronnement continu des machines en arrière-plan. Cela n'avait rien de mécanique, et lui inspira une crainte primordiale et bien précise. Si seulement il pouvait voir ce qui arrivait. Mais cette immense porte n'avait pas de fenêtre.

Ils venaient à peine d'entrer dans l'objet et l'instinct de Kanu l'incitait à repartir d'où ils venaient, à redescendre l'escalier. Mais il ne pouvait pas s'enfuir. Au-delà de la peur de se retrouver de nouveau face à un autre danger, ils étaient obligés de négocier avec les occupants de l'objet. S'ils n'y parvenaient pas, de toute façon ils n'en réchapperaient pas vivants.

— Tu reconnais ce bruit, Swift ?

— Je n'ai jamais rien entendu de tel. Alors que toi peut-être, mais il va me falloir du temps pour fouiller dans tes souvenirs.

Le battement ralentit et s'arrêta. Kanu eut l'impression que l'origine du son n'était désormais plus qu'à quelques mètres de lui, de l'autre côté de l'immense porte. Un écho menaçant, si grave qu'il était presque subsonique, vibra à travers le revêtement blindé. C'était un tapage vivant et pas mécanique.

— Inutile de chercher dans mes souvenirs, dit Kanu.

Un bruit sourd signala l'ouverture de la porte. Elle se souleva vers le plafond et un éclat brillant s'élargit à sa base. Kanu et Nissa reculèrent de conserve. La peur s'était emparée de lui, désormais, mais il savait que s'enfuir ne servirait à rien. Une de ses mains saisit celle de Nissa. Tant pis si elle le rejetait, mais il ne voulait surtout pas affronter cette situation seul.

La main de son ex-femme hésita dans la sienne, puis ses doigts serrèrent les siens. Gant contre gant, sans se toucher vraiment. Déjà plus qu'il n'avait osé l'espérer.

Derrière la porte, une lumière aveuglante passait entre trois formes gigantesques. Au premier coup d'œil, avant que la porte se soit entièrement relevée dans le plafond et alors qu'il était encore ébloui, il crut s'être trompé et qu'il s'agissait en réalité de machines. Chacune d'elles se tenait sur quatre pattes aussi grosses que des troncs. Et durant ces premiers instants, elles lui parurent mécaniques, ou tout au moins blindées.

Mais non, il s'agissait bel et bien de créatures vivantes. Et il les reconnut.

Des éléphants.

Chapitre 27

Il faisait froid dans le long couloir en pente. Une fraîcheur qui venait de plus loin dans le campement, un souffle planétaire qui semblait leur parvenir depuis le noyau mort d'Orison et avait remonté des couches frissonnantes de roche, de croûte et de permafrost poussiéreux. Il traversait leurs habits, leur peau et leurs os. Goma estima qu'elle ne le supporterait pas plus de quelques minutes.

— Mettons tout de suite les choses au point. (Eunice avait la tête tournée vers le groupe qu'elle guidait dans les profondeurs du campement, son haleine visible dans le froid.) Il faut parler de Tantors et uniquement de Tantors. Jamais d'éléphants ; l'emploi de ce terme les blesse.

— Combien ? demanda Goma, enthousiaste malgré la température.

— Six.

— Six ! s'exclama Ru.

— Ma petite, il va falloir m'expliquer : je n'arrive pas à savoir si vous êtes ravie ou déçue.

— Nous sommes enchantées que des Tantors soient encore en vie, dit Goma en s'exprimant en leur nom à toutes les deux. Sur Creuset, ils n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir survivre en tant qu'espèce distincte. Ils ont dû se reproduire avec la population d'éléphants et nous avons perdu, peu à peu, ce qui faisait leur spécificité. Six, c'est merveilleux, évidemment, mais nous espérions un groupe qui pourrait se reproduire seul.

— C'est peut-être toujours le cas. Il y en a six ici avec moi, mais des centaines, des milliers d'autres dans le *Zanzibar*.

— Des milliers ! s'écria Goma.

— Mais vous allez devoir vous calmer. C'est sur le *Zanzibar* que nos problèmes ont commencé, là que je me suis fâchée avec Dakota avant de me retrouver ici.

— Vous avez mentionné le *Zanzibar*, fit remarquer le docteur Nhamedjo. Vous voulez dire que… ?

— Vous n'avez toujours pas compris ? Bon, nous parlerons du *Zanzibar* le moment venu, c'est une tout autre histoire. L'important, pour l'instant, c'est que les six Tantors qui vivent avec moi sont ce qu'on pourrait appeler des transfuges. Ils se sont ligués avec moi quand les autres sont restés fidèles à Dakota et ils ont été bannis pour cette raison. En fait, ils étaient plus de six, mais ceux-ci sont les enfants des transfuges originels. Pour tout avouer, nous nous en sommes bien tirés. Beaucoup auraient aimé nous voir mourir, mais Dakota avait encore un peu de respect pour moi et elle a proposé l'exil plutôt que l'exécution. Grâce à un de leurs véhicules à longue portée, ils nous ont déposés ici, les Tantors et moi, avec suffisamment d'équipement pour que nous bâtissions notre joli petit foyer. Ils sont restés assez longtemps pour s'assurer que nous n'allions pas mourir puis nous ont abandonnés. Et nous sommes ici depuis.

— Tu as envoyé le signal originel d'ici ? demanda Goma.

— Oui : c'est presque la première chose que j'ai faite après m'être installée. Ils

ne voulaient pas me laisser le moindre transmetteur, et surtout rien qui puisse envoyer un message à des distances interstellaires. Mais j'ai toujours été douée pour l'improvisation ; je répare tout. J'ai réussi à bricoler un truc qui marchait à peu près, je l'ai pointé vers 61 Virginis, j'ai appuyé sur « Entrée » et vous voilà.

— Deux siècles plus tard, dit Goma.

— Oui, tout ça à cause de ce foutu Einstein, de sa causalité et du fait qu'on ne peut pas dépasser la vitesse de la lumière. Mais j'aurais tout de même cru que vous arriveriez plus vite.

— Nous avons fait de notre mieux, répondit Goma.

— Tu as dit que quelqu'un était venu avant nous, dit Vasin. Qu'est-ce que ça signifie, exactement ?

— Il y a un autre vaisseau.

— Il n'y a pas d'autre vaisseau, dit Vasin. Je le saurais. Nous sommes venus seuls et sommes la seule expédition envoyée par notre gouvernement. Même si Creuset a envoyé un appareil après notre départ, il n'aurait pas pu nous doubler.

— Ça répond déjà à une question, en tout cas. J'ai cherché longtemps le point de départ de cet autre appareil avant de le perdre. (Eunice, en excellente forme, marchait vite et ne semblait pas sentir le froid.) Je n'en étais pas sûre, mais on aurait dit qu'il ne venait pas de votre quadrant du ciel. De la Terre, peut-être, même si d'autres possibilités restaient ouvertes.

— Tu as essayé de leur parler ? demanda Goma.

— Pas avant qu'il soit trop tard. Ils m'ont fait un peu peur, en arrivant ainsi dans la mauvaise partie du ciel. C'est peut-être un défaut de l'âge, mais je n'apprécie guère les surprises. Bref, j'ai fini par essayer de les contacter, mais ils avaient alors rencontré des problèmes autour de Poséidon et soit je n'étais pas en mesure d'envoyer un signal correct, soit ils n'écoutaient pas.

— C'était quand, ça ? demanda Goma.

— Il y a un peu plus d'un an. Franchement, je commençais à croire que Poséidon nous avait rendu service en retirant ce vaisseau de l'équation.

— Et ensuite ? demanda Ru.

— Il y a six semaines, j'ai intercepté d'autres transmissions : courte durée, signal faible. Elles provenaient de l'autre bout du système, près de Paladin. Vous l'avez capté vous aussi ?

— Nous étions alors en pleine phase de décélération, dit Vasin, ce qui limitait nos détecteurs. Pour que nous le captions, il aurait fallu que le signal soit fort et répétitif.

— Tu penses qu'il s'agit du même vaisseau ? demanda Goma.

— J'en suis presque certaine. Il a dû cesser d'émettre et passer l'année écoulée à faire, très lentement, le trajet depuis Poséidon. Je n'ai aucun moyen de le suivre. Il doit sans doute être endommagé, si l'on doit juger de sa capacité de transmettre par sa seconde émission. J'ai essayé de renvoyer un message, mais soit ils ne pouvaient pas m'entendre, soit ils ont choisi de ne pas répondre. Vous avez eu un bon visuel sur Paladin au cours de votre approche, avez-vous remarqué des traces d'un vaisseau ?

— Non, dit Vasin. Et nous n'aurions pas pu manquer quelque chose d'aussi gros.

— Sauf s'ils s'étaient cachés à l'intérieur du *Zanzibar* le temps d'effectuer leurs réparations.

— Vaisseau mystère ou non, dit Karayan, ce rocher ne peut pas être le *Zanzibar*. Les restes de cet holovaisseau orbitent toujours autour de Creuset. Il n'y

a pas de débat.

— Je ne sais pas quels restes vous avez vus, répondit Eunice, mais il y en avait d'autres. Une bonne partie d'entre eux ont fini ici. Et ils n'ont pas été téléportés ou envoyés par un trou de ver. Ils sont venus comme vous, en voyageant à travers l'espace, de Creuset jusqu'ici. Sauf qu'ils l'ont fait très très vite.

— Plus vite que la lumière ? demanda Goma.

— Non, ça c'est vraiment impossible, mais pas loin. Presque à la vitesse de la lumière. Les survivants n'ont pas eu l'impression que du temps s'était écoulé entre les deux systèmes, ce qui signifie que leurs horloges ont à peine eu le temps d'avancer.

— Tu as parlé de survivants, observa Goma en osant à peine imaginer ce que cette information aurait signifié pour sa mère, pour ceux qui l'avaient condamnée, pour la fidèle mais ridiculisée Travertine.

Ndege n'aurait pas été absoute pour autant de son crime, mais cela en aurait grandement amoindri la portée, et on l'aurait acclamée pour avoir découvert une merveille.

Trop tard, désormais.

— Des centaines de milliers, dit Eunice. Des adultes, des enfants, des Tantors comme je l'ai déjà expliqué. Emmenés de Creuset jusqu'à Paladin, d'un Mandala à l'autre.

— Alors, rien d'étonnant à ce que ce vaisseau ait tenté de te contacter, dit Ru. Comme tu ne répondais pas, ils ont dû se rendre là où il y avait d'autres traces d'habitations humaines dans le système.

— C'est là que ça se complique. C'est un peu difficile à annoncer, mais j'ai peur qu'il n'y ait plus d'humains à bord du *Zanzibar*. Il y a eu des… problèmes… des divergences d'opinions. Des différends plutôt violents.

— Qu'est-il arrivé à ma grand-mère ? demanda Goma.

— Une chose affreuse, dit Eunice. Mais comprends bien ceci : tu ne peux pas en vouloir aux Tantors pour ça. C'est Dakota qui les a détournés du droit chemin. Mais même elle ne peut pas être tenue pour responsable de ce qu'elle est devenue, ce en quoi les Gardiens l'ont transformée. Ce n'est pas sa faute si elle s'est changée en monstre.

— Et ces Tantors, ont-ils joué un rôle dans ce qui est arrivé ? demanda Ru.

— Aucun. Ils sont complètement innocents. Mais ne les sous-estimez pas pour autant, s'il vous plaît.

Le couloir, devenu plus plat, les conduisit jusqu'à une immense porte sur un mur latéral. Eunice appuya sur un bouton pour l'ouvrir. De la lumière pénétra dans le corridor, suivie d'une chaleur humide. Elle entra dans la pièce en indiquant au groupe d'attendre avant de la suivre.

Goma ressentait des émotions contradictoires : de l'horreur et de la consternation en pensant à ce qui avait pu se passer sur le *Zanzibar*, à ses passagers humains et à sa grand-mère en particulier ; ainsi qu'un espoir délicieux et étourdissant en prévision de ce qu'elle allait vivre. Elle avait l'impression de se trahir elle-même, en ne s'abandonnant pas complètement à la tristesse et à la colère qui étaient de rigueur. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle était heureuse que Ndege soit enfin, même après sa mort, en partie pardonnée. Elle aurait tout donné pour pouvoir communiquer cette information de la plus haute importance à Creuset, en remontant dans le passé, pour qu'elle puisse alléger le fardeau de sa mère. Elle ne pouvait pas maîtriser le temps ; elle ne pouvait pas apporter ce bonheur suprême à Ndege. Mais il lui restait cet instant, et elle allait en profiter.

Elle était sur le point de rencontrer des Tantors.

Elle entendit Eunice parler. Puis des voix qui lui répondaient. Elle eut l'impression que toutes les flèches de sa vie pointaient vers cet instant.

Eunice retourna dans le couloir.

— Bon, ils vous attendent. Ces Tantors sont mes amis et ils ne sont pas méchants, mais en dehors de moi, ils n'ont jamais vu d'autres êtres humains. Alors, je vous en prie, pas de gestes brusques, pas de cris, rien qu'ils pourraient interpréter comme une menace.

— Nous ne leur ferons pas peur, dit Goma.

— Ce ne sont pas eux qui m'inquiètent, ma chère.

— Vous deux devriez passer les premières, dit Vasin en pressant Goma et Ru d'entrer. Vous l'avez mérité. C'est tout ce que vous espériez.

— Merci, dit Goma avec une sincère gratitude.

Elles entrèrent, Eunice à leurs côtés, et pendant un instant, elles ne purent que plisser les yeux face à la lumière de cette salle souterraine. Il faisait chaud, bien plus chaud et humide que dans le couloir, et Goma sentit le sang refluer au bout de ses doigts.

Sous leurs pieds, il y avait de la terre et, au-dessus de leurs têtes, un immense plafond voûté doté d'une lucarne en forme de dôme. Le sol était cranté, avec différents niveaux.

— C'était une bulle naturelle, expliqua Eunice. Nous en avons profité. Nous l'avons surmontée d'un toit, étanchéifiée et remplie d'air. Nous avons creusé des pièces adjacentes, mais celle-ci reste la plus grande.

Goma se fichait complètement de ce qu'elle pouvait raconter. Toute son attention se portait sur les Tantors. À cet instant, il n'y avait rien de plus important dans l'univers.

— Ils sont magnifiques, dit-elle.

Ru lui tenait la main. Goma la serra. Ce moment leur appartenait, elles n'en avaient jamais partagé de plus précieux.

— Oui.

Le froid du couloir lui avait déjà piqué les yeux, mais désormais, des larmes de joie coulaient sur ses joues. Ils n'étaient que trois, oui, rien à voir avec la multitude qu'elle avait espérée. Mais tout de même, se retrouver là, dans cette pièce, devant trois Tantors vivants : il y aurait un avant et un après cet instant, la première partie de sa vie devenant un pâle reflet de la seconde, et rien ne serait plus jamais comme avant.

L'univers lui avait fait un cadeau. La joie qui la submergeait lui donnait le vertige, elle était ivre de gratitude, d'émerveillement et ébahie devant les magnifiques possibilités qui s'offraient encore à eux.

— Parle, dit Eunice. En général, ça aide.

Goma écarta les lèvres, mais sa bouche était sèche. Elle toussa, avala, et tenta de se reprendre. Son sourire béat l'empêchait de s'exprimer. Si seulement Mposi et Ndege étaient là pour voir ça.

Mais ils étaient là, si elle le désirait.

— Je m'appelle Goma Akinya, dit-elle. Voici Ru Munyaneza. Nous sommes venues de loin pour vous trouver. Vous êtes magnifiques, de vraies merveilles. Merci de nous autoriser à vous rencontrer.

Trois Tantors, adultes, ou presque d'après son estimation, se tenaient face à elles sur une partie du sol légèrement surélevée. Il s'agissait d'éléphants, évidemment : les différences physiologiques entre les Tantors et les pachydermes

normaux n'étaient pas spectaculaires, mais tout dans leur façon de se tenir, dans leur intense regard fixe, évoquait une intelligence qui dépassait celle des animaux. On le voyait à leur maintien, à la façon dont ils baissaient la tête, sans servilité, mais dans une sorte de salut qui mettait en avant l'importance de leurs crânes, gros comme des rochers et réceptacles de leur intelligence.

Leurs ceintures et leurs harnais portaient des outils et de l'équipement, et au-dessus de leur trompe, entre leurs yeux, une plaque de métal incurvée, accrochée comme la bride d'un cheval, couvrait leur front. Elle accueillait un écran et une grille d'où sortait leur voix. Celui du milieu, le plus grand et le plus âgé des trois, prit la parole en premier :

— Bienvenue, Goma Akinya et Ru Munyaneza. Je m'appelle Sadalmelik.

— Moi, Eldasich, dit celui à sa gauche.

— Moi, Achernar, ajouta le troisième Tantor.

— Où sont les autres ? demanda Goma.

— Dehors, répondit Sadalmelik. Atria, Mimosa et Keid. Ils sont partis réparer une des antennes éloignées. C'est à plus d'un jour de marche d'ici. Mais ils vont bientôt rentrer.

Leurs voix étaient générées par des machines et résonnaient sans que la bouche des Tantors bouge : comme des ventriloques. Chacun avait choisi un timbre et une hauteur différents. Grâce à sa morphologie et à l'épaisseur de ses défenses, Goma avait déjà remarqué qu'Eldasich était la seule femelle des trois, et sa voix possédait un timbre légèrement plus aigu et cristallin que celui des deux mâles. Il s'agissait d'une concession à l'anthropomorphisme humain, mais qui cadrait bien avec ce qu'elle savait des populations originelles de Tantors. Elle connaissait également l'équipement d'aide au langage ; bien après la disparition des Tantors de Creuset, les appareils d'assistance existaient toujours, poussiéreux et inutilisés, mais trop précieux pour qu'on s'en débarrasse. Les plaques noires lisaient les signaux neuronaux et traduisaient les impulsions sous-vocalisées en sons, ce qui permettait aux Tantors de continuer à se servir de leur répertoire habituel de phonation et de grondements éléphantesques.

— Eunice nous a raconté que nous n'avez encore jamais vu d'autres humains, dit Ru.

— Non, confirma Sadalmelik. Mais nous avons étudié des images et des enregistrements, et entendu de nombreux récits. Nous vous découvrons, mais vous ne nous êtes pas étrangers. Vous êtes venus de Creuset ?

— Oui, dit Goma sans cesser de sourire. Dans un vaisseau spatial. Eunice nous a demandé de venir. Ou plus exactement, elle l'a demandé à ma mère.

— Ndege, dit Eldasich. Vous l'avez connue ?

— Oui. J'ai dû la laisser là-bas.

— Nous nous rappelons Ndege. Elle était gentille avec nous. C'est si bon de se souvenir de telles choses, dit Achernar.

— Il est impossible que vous l'ayez connue, dit Ru.

— Notre espèce la connaissait, dit Achernar, le mâle le plus petit. Nous nous rappelons. Nous nous transmettons le savoir. Cela vous paraît étrange ?

— Non, répondit Goma. Pas du tout. Et ma mère aurait adoré vous rencontrer. Elle avait côtoyé des Tantors dans l'holovaisseau et même, pendant un temps, sur Creuset. Mais cela n'a pas duré.

— Vous n'avez donc jamais rencontré de Tantors ? demanda Sadalmelik.

Goma chercha conseil en regardant Eunice, mais leur hôte avait visiblement décidé de les laisser se débrouiller seules.

— Vous êtes spéciaux, hasarda-t-elle. Très spéciaux et rares. Lorsque nous avons perdu le *Zanzibar*, vous n'étiez plus assez nombreux pour perpétuer votre espèce. Notre travail, à Ru et moi, sur Creuset, vous concernait. Nous essayions de trouver un moyen de refaire vivre les Tantors.

— Vous avez réussi ? demanda Achernar.

— Non. Nous avons échoué. Désormais, il ne reste plus personne de votre espèce, là-bas. Il y avait une femelle très sage… qui s'appelait Agrippa. Elle était forte et intelligente. Nous l'aimions beaucoup, mais elle a vieilli.

— Vous étiez là lorsqu'elle est morte ? demanda Eldasich.

— Oui, répondit Goma. Toutes les deux.

— Tant mieux, dit Sadalmelik. Parlez-nous d'elle. Nous nous en souviendrons. Nous trouverons son vrai nom et transmettrons son souvenir. Puis elle restera connue à jamais.

— Merci, dit Goma.

— Nous pouvons nous approcher ? demanda Ru.

— Vous voulez nous toucher ? dit Sadalmelik.

— Vous toucher. Et que vous nous touchiez. Si ça vous convient.

— Pas de problème, dit Eldasich.

N'oubliant pas les mises en garde d'Eunice sur les gestes brusques et menaçants, elles avancèrent très prudemment. Derrière Eunice, Vasin, Nhamedjo, Loring et Karayan regardaient la scène, nerveux, mais désireux de les encourager, comme les spectateurs d'un cirque.

— Vous avez parlé du « vrai nom » d'Agrippa, dit Goma.

— Oui, répondit Sadalmelik.

— Que vouliez-vous dire par là ? Les noms que vous nous avez donnés, ce sont vos vrais noms ?

— Ce sont nos diminutifs, les noms que peuvent utiliser les gens. Ils vous permettent de nous différencier. Mais ce ne sont pas nos vrais noms. Nos vrais noms sont trop difficiles pour vous, et trop longs. Nous ne prononçons jamais nos véritables noms.

— Je comprends, dit Goma même si elle n'était pas sûre de bien saisir.

Mieux valait que les Tantors possèdent des secrets et des mystères, plutôt que d'être trop transparents, trop aisément compréhensibles.

Elle s'approcha tout près de Sadalmelik, tendit lentement un bras et leva une main pour toucher son épaule. Elle sentit la rugosité de sa peau qui remuait sous l'effet de l'immense raz-de-marée de sa respiration. Elle déplaça les doigts, l'effleurant jusqu'au cou puis au côté du visage. Ru, elle, s'était placée près d'Eldasich et lui caressait la partie supérieure de la trompe. Goma posa sa main sur une des défenses de Sadalmelik, passant du chaud au froid, du doux au dur. Il la regardait fixement et, malgré ce que lui dictait son instinct, elle ne parvint pas à détourner les yeux. L'intellect qu'elle voyait derrière n'était pas dégoûté par ce contact, mais semblait plutôt l'encourager. Elle se concentra sur ces profondeurs liquides et tenta d'imaginer l'intelligence vive et curieuse au-delà.

Sadalmelik vint toucher son autre main du bout de la trompe, puis il remonta jusqu'à son visage. La trompe d'un éléphant était une merveille d'ingénierie élastique et fluide : un outil à la fois subtil et fort, sensible et expressif. Goma avait l'habitude de la proximité des éléphants, mais il s'agissait là d'une autre forme d'intimité : guidée et méthodique. Elle ne recula pas, sans peur, même lorsque l'appendice passa de son nez à son front, la cartographiant comme un instrument.

— Vous ressemblez à Eunice.

— C'est normal.

— Et aussi à Ndege. Elle vous accompagne. Elle voit ce que vous voyez. Est-elle passée dans le Souvenir, Goma ?

— Oui, répondit-elle, et cette réponse lui évoqua la rupture d'un barrage, la première fois qu'elle sentit vraiment la perte de sa mère.

— Alors nous parlerons aussi de Ndege, jusqu'à ce que son vrai nom soit révélé.

— Il y a beaucoup à en dire. (Goma s'efforçait de ne pas craquer.) Est-ce que vous accepteriez que Ru et moi passions du temps avec vous ? Nous pourrons parler d'Agrippa, et de tout ce que vous voudrez. Et nous voulons entendre vos histoires, le savoir que l'on vous a transmis.

Sadalmelik leva son immense tête pour regarder par-delà Goma.

— Avons-nous le temps, Eunice ?

— Un peu, dit l'intéressée. Nous devons attendre que les autres reviennent, de toute façon.

— Alors, nous pouvons parler.

— Mais pas tout de suite, dit Eunice. Mes invités sont fatigués et ils ont besoin de manger et de boire. Et nous devons nous aussi discuter. Mais ils ne seront pas loin.

La bonne nouvelle était qu'Eunice n'avait pas que des vers à manger ; la mauvaise, que les autres choix n'étaient guère plus appétissants. Elle leur proposa une sorte de champignon comestible fibreux, cultivé par lithoponie dans un des dômes qu'elle avait réservés à la production de nourriture. Eunice aromatisait ses plats avec des épices soigneusement rationnées qu'elle possédait, pour certaines, depuis son exil, ou qu'elle produisait elle-même à coups d'expérimentations.

— J'imagine qu'ils ne pensaient pas que je tiendrais aussi longtemps. (Leur hôte distribuait des assiettes et des couverts.) Mais en même temps, Dakota n'avait pas le courage de me tuer. Nous avions vu et fait trop de choses ensemble pour qu'elle me haïsse à ce point. Je crois qu'elle a toujours espéré que je changerais d'avis, que je lui redeviendrais utile au lieu de rechigner à collaborer. Bon, il ne fallait pas y compter.

— Reviens au début, dit Vasin. Ton arrivée ici, pour commencer. Toutes les trois, la Trinité. Comment ça s'est passé ?

— Ce sont les Gardiens qui nous ont amenés. Nous avons voyagé presque à la vitesse de la lumière, mais peut-être pas aussi vite que le *Zanzibar*. Dites-moi stop.

— Là, ça suffit.

Le capitaine prit son assiette de champignon traité et la regarda avec une certaine appréhension.

— Ça ne va pas vous tuer.

— Merci, Eunice. Lorsque tu parles du *Zanzibar*, tu veux dire que vous étiez déjà là avant son arrivée, avant le déplacement ?

— Oui, bien avant. Réfléchissez. La Trinité a quitté Creuset plus de vingt ans avant votre événement Mandala. Nous avons eu le temps d'explorer cet endroit ; pour commencer à comprendre ce que les Gardiens voulaient de nous.

— C'est-à-dire ? demanda Loring.

Ils étaient tous assis autour de la table d'Eunice, pressés les uns contre les autres comme les invités surprise qu'ils étaient. Par manque de chaises, Ru et le

docteur Nhamedjo étaient même installés sur des caisses.

— L'exploration. Ils voulaient que nous explorions à leur place. Apprendre des choses qu'ils ne pouvaient pas découvrir. Docteur Nhamedjo ?

— Comme Gandhari, ça ira, merci. Voire un petit peu moins.

— Comme vous voulez. (Elle lui servit une bonne cuillerée de champignon.) Vous pourrez toujours vous resservir. Maslin ?

— Merci, dit-il.

— Et c'était censé fonctionner comment ? demanda Goma. Qu'est-ce que nous pouvons découvrir à la place des Gardiens ? Nous ne représentons rien à leurs yeux ; notre intelligence est loin d'être au même niveau.

— Justement. Ils aimeraient apprendre certains faits concernant les bâtisseurs-M, mais leur nature les en empêche. Les bâtisseurs ont érigé des barrières. Des sortes de filtres d'intelligence, capables de décider qui peut accéder à la vérité. Vous avez eu de la chance : sans mon intervention, vous seriez sans doute tombés sur un de ces filtres.

— Le Mandala ou Poséidon ? demanda Loring.

— Les deux, dans une certaine mesure, même si les défenses les plus extraordinaires se trouvent autour de Poséidon. Il ne faut pas plaisanter avec ces lunes. Elles autorisent certaines sortes d'intelligences à passer et barrent la route à d'autres.

— Les machines sont repoussées et les organiques peuvent passer ? demanda Vasin.

— C'est plus compliqué que ça.

— Si je comprends bien, rien n'est simple, ici, dit Goma.

— Visiblement. Aiyana ?

Alle porta la main au-dessus de son assiette.

— Pas très faim ? Un peu pour voir ?

— Allez. (Eunice servit à la scientifique bien plus de nourriture qu'il n'en fallait pour simplement goûter.) Et mes deux invitées : mes courageuses spécialistes des Tantors ? Toute cette stimulation intellectuelle a dû vous ouvrir l'appétit, non ?

— Si tu manges ça, je dois pouvoir aussi, dit Goma. Même si ça ressemble à de la merde.

— Attends de goûter. Ru ?

— Je ne vais pas la laisser s'amuser seule.

Eunice fit un grand sourire.

— Je vous aime déjà toutes les deux.

— Mais gardes-en pour toi, surtout, dit Goma.

En fait, la nourriture n'était pas aussi immangeable, ni même aussi fade, qu'elle en avait l'air ; elle avait un léger goût de sel et de poudre de chili. Pour cette fois, Goma l'avalerait sans problème. Mais elle n'avait pas passé plus deux siècles ici avec uniquement quelques plats au menu. Elle se demandait comment Eunice n'était pas devenue folle.

Peut-être qu'elle l'était bel et bien.

— Parle-nous des bâtisseurs-M, dit Vasin entre deux bouchées hésitantes. Raconte-nous tout ce que tu sais. Et sur les Gardiens aussi, tant que tu y es. Où sont-ils ? Que leur est-il arrivé ?

— Que de questions !

— C'est bien normal, dit Ru. Tu ne nous as encore rien dit à propos du *Zanzibar*, ni de Dakota et Chiku.

— Le plus important à savoir, le plus urgent, c'est que Dakota suit une mauvaise pente. Il y a des structures sur Poséidon. Vous avez dû les voir : des objets en forme d'arches qui sortent de la mer. Ce sont des roues, au cas où vous ne l'auriez pas déjà deviné. Dakota veut atteindre ces roues et découvrir les secrets qu'elles renferment. Jusqu'à présent, elle n'avait pas trouvé le moyen d'atteindre Poséidon ni de pénétrer ses défenses ou son atmosphère. Malheureusement, l'arrivée de cet autre vaisseau tombe bien pour elle. Il faut l'arrêter. Avant tout, il faut essayer de communiquer : envoyer un signal à ce vaisseau, s'ils écoutent encore.

— Tu n'as pas déjà essayé ? demanda Goma.

— Mes transmetteurs ne peuvent pas atteindre le *Zanzibar*, mais les vôtres peut-être. Utilisez tout ce que vous avez, de la radio jusqu'aux neutrinos. Envoyez du code morse avec votre moteur, s'il le faut, mais contactez-les. Dites-leur qu'il ne faut surtout pas faire confiance à Dakota et que l'aide ou la réciprocité qu'ils pensent obtenir risquent d'être un piège. Vous pouvez faire cela, capitaine Vasin ?

— Je vais voir ce que Nasim peut proposer. Mais s'ils ne sont pas prêts à t'écouter…

— Peut-être qu'ils ne pouvaient pas, ou qu'ils sont déjà morts, mais il faut tout de même essayer. Et il ne s'agit pas simplement de parler à l'équipage du vaisseau, mais aussi aux autres Tantors. Tous mes liens avec eux sont brisés, mais vous avez vu à quel point Sadalmelik et les autres vénèrent le nom de Ndege. C'est la même chose avec ceux du *Zanzibar*. Ils réfléchiront à deux fois avant de refuser le conseil d'une Akinya. Tant qu'il ne s'agit pas de moi, évidemment.

— Parle-nous des passagers, dit Vasin. Des centaines et des milliers qui ont survécu au déplacement, d'après toi. Ils n'ont pas tous disparu, n'est-ce pas ?

— Si. Jusqu'au dernier. Les temps ont été durs après le déplacement. Vous avez remarqué tout l'espace du campement que je dois laisser à seulement six Tantors ? Le problème était encore plus sérieux dans le *Zanzibar*, et tout le monde, humains et Tantors, ne pouvait survivre. Mais il y avait une solution. La plupart des passagers restants ont accepté de retourner dans leurs caissons, pour préserver les ressources basiques.

— Les Tantors étaient déjà indépendants à ce stade ? demanda Goma.

— Pas vraiment. Il y avait assez de place pour garder quelques hommes en vie, une équipe réduite afin de guider et d'assister les Tantors le temps de reconstruire leur monde.

— Alors, nous allons nous adresser à eux, dit Goma.

— Impossible. Dakota les a tous fait tuer. Pendant des millénaires, nous avons eu du sang d'éléphants sur les mains. Maintenant, ils nous ont rendu la monnaie de notre pièce.

Chapitre 28

Face aux éléphants, Kanu resta muet. Rien dans sa longue et étrange vie, aucune expérience ni aucune leçon, ne l'avait préparé à cet instant. Il avait des milliers de questions à leur poser, mais ne savait pas par où commencer. Il restait là, immobile, paralysé par le ravissement du moment.

— Qui êtes-vous ?

Ce fut Nissa qui parla la première, sa voix tonnant à travers les haut-parleurs de sa combinaison. L'éléphant répondit en swahili, lui aussi. Il ne se contenta pas simplement de répéter ce qu'elle venait de dire, mais utilisa une intonation différente, interrogatrice, avec une pointe de supériorité.

— Vous, qui êtes-*vous* ?

— Je m'appelle Nissa Mbaye, répondit-elle avec un calme qui surprit Kanu, comme si elle s'était préparée depuis le début à rencontrer des éléphants et à leur adresser la parole. Notre vaisseau a été endommagé, nous avons besoin d'un endroit pour le réparer et nous ne pensions pas trouver quelqu'un de vivant dans cette station.

— « Station » ?

La voix provenait de l'éléphant de tête, mais n'était pas générée par sa bouche, ou, en tout cas, pas directement. L'animal était le plus grand des trois, et la pigmentation de sa peau ocre se tachait de points rosâtres autour des lèvres et des yeux. Ses muscles dégageaient une impression de puissance et l'on sentait une force énorme, à peine contenue.

Les sons, d'après ce que Kanu pouvait en juger, provenaient d'une plaque épaisse et biseautée que l'éléphant portait entre les deux yeux, au-dessus de la trompe. La voix était forte et très profonde. Kanu était persuadé qu'elle pouvait atteindre une fréquence plus basse, et un volume bien plus sonore que n'importe quelle articulation humaine.

— Nous croyions qu'il s'agissait d'une station, d'une base, dit Kanu en parvenant enfin à parler. Nous pensions trouver des gens, des humains comme nous. Nous ne nous attendions pas à vous trouver, vous.

— Retirez vos casques. Nous voulons voir vos visages.

Nissa jeta un coup d'œil à Kanu à travers le flanc de sa visière, puis ils consultèrent tous les deux les relevés à leur poignet.

— C'est bon, chuchota Kanu. S'il y a assez d'oxygène pour eux, ça devrait aller pour nous.

— Je n'aime pas ça, dit Nissa.

— Moi non plus, mais il faut faire plaisir à nos hôtes…

Ils ôtèrent leurs casques et les calèrent sous leurs bras. Kanu prit une bouffée d'air. Il sentait le moisi, mais il avait déjà respiré pire.

— Votre nom.

— Kanu, dit-il posément en espérant avoir l'air aussi détendu que Nissa. Je m'appelle Kanu Akinya.

— Akinya ?

— Oui.

Il parlait à un éléphant et l'éléphant lui répondait. Il avait du mal à se faire à l'étrangeté de la situation. On aurait dit un rêve, mais il se rappelait pourtant très bien le cheminement qui l'avait amené ici, les événements qui, isolément, avaient tous paru logiques et inévitables. Ce qui se passait était tout à fait plausible. Étonnant, absurde, merveilleux, mais parfaitement dans le domaine du possible.

— Vous vous ressemblez tous à nos yeux. Vous êtes frères ?

Il jeta un coup d'œil à Nissa et tenta d'imaginer en quoi ils pouvaient être confondus. Ils avaient tous les deux le crâne rasé, désormais, mais en ce qui concernait Kanu, les similitudes s'arrêtaient là.

— Non, nous ne sommes pas frères. Je suis un homme et Nissa une femme. Nous n'avons aucun lien de parenté.

— Tu es l'homme Kanu Akinya ?

— Oui.

— Et tu es la femme Nissa Mbaye ?

— Oui, répondit-elle.

— Vous savez comment s'appelle cet endroit, Kanu Akinya et Nissa Mbaye ?

— La planète s'appelle Paladin, dit Kanu. C'est en tout cas le nom que nous lui donnons. Nous avons trouvé cet objet rocheux en orbite et nous espérions qu'il pourrait nous aider à réparer notre vaisseau. C'est tout ce que nous savons.

— Alors vous ignorez le nom de cet endroit.

— Et vous ? demanda Nissa.

— Non.

— Alors, comment s'appelle-t-il ?

— *Zan-zi-bar*, dit l'éléphant, chaque syllabe tonnant indépendamment des autres.

Nissa l'observa. Kanu haussa les épaules à l'intérieur de sa combinaison. Il fut d'abord tenté de rejeter cette possibilité. Il suffisait d'avoir un minimum d'éducation et de connaissances historiques pour savoir ce qui était arrivé à l'holovaisseau. Mais un éléphant doué de parole prétendait le contraire.

Il lui apparut sensé et raisonnable d'écouter ce que l'animal avait à dire à ce sujet.

— Nous croyions que le *Zanzibar* avait été détruit, dit-il.

— Non.

— Mais des gens l'ont vu, insista Kanu. Ce fut une catastrophe, une des pires de l'histoire récente.

— Vous étiez là ?

— Non… nous venons de la Terre, pas de Creuset. Aucun de nous deux n'y est jamais allé.

L'éléphant les regardait, parfois en face, et à d'autres reprises en tournant légèrement son immense tête pour favoriser un œil par rapport à l'autre. Ses globes oculaires étaient d'une teinte orange pâle sous une toile de cils noirs.

— Mais vous êtes au courant pour le *Zanzibar*.

— Comme tout le monde, dit Kanu. Une chose terrible s'est produite : un accident avec le Mandala sur Creuset.

— Parlez de cet accident.

— Le *Zanzibar* le survolait et il y a eu une explosion d'énergie, une émission qui a créé une immense explosion. Des centaines de milliers de personnes sont mortes, je ne me souviens plus exactement combien. Il ne restait plus de

l'holovaisseau que des décombres qui ont formé un système d'anneaux qui orbite toujours autour de Creuset. Vous prétendez que rien de tout ça ne s'est produit ?

— Il y a bien eu un accident. Mais le *Zanzibar* est venu ici. Nous étions à bord. Nous avons survécu. Nous sommes ici depuis.

— Comment t'appelles-tu ? dit Kanu.

— J'ai deux noms. Un nom véritable et un diminutif. Vous n'entendrez pas mon vrai nom. Ce n'est pas une chose que vous devez connaître.

— Quel est ton diminutif ? demanda Nissa.

— Je m'appelle Memphis. Je suis le porte-parole de ces Augmentés. Vous vous adresserez à eux par mon intermédiaire.

— Un nom en rapport avec la famille, chuchota-t-il à Nissa. Cela démontre un lien avec les éléphants qui sont arrivés sur Creuset.

On les fit sortir de la salle par un couloir largement assez haut pour les éléphants et suffisamment large pour que deux pachydermes puis marcher côte à côte, avec de la marge. Memphis devança Kanu et Nissa et les deux autres animaux, plus petits, fermèrent la marche. Leur présence derrière lui mettait Kanu mal à l'aise. Il risquait à tout instant, en trébuchant sous leurs pattes, de se blesser ou de mourir. L'immense arrière-train de Memphis, à la fois musclé et flasque, comme si la peau était trop grande pour la chair et les os en dessous, lui bouchait la vue. Le minuscule semblant de queue de l'éléphant se balançait à chaque pas, comme pour battre le rythme. À un moment, sans s'arrêter, Memphis lâcha un gros tas de bouse fumante qui obligea les humains à le contourner.

— C'est nouveau, ça, dit Swift.

— C'est peu de le dire, répondit Kanu en subvocalisant.

— Je n'en reviens pas. Comment peut-il s'agir du *Zanzibar* alors que, d'après les archives, il a été détruit ?

— Ça cadre mal avec ce que nous savons. Mais pourquoi iraient-ils inventer quelque chose d'aussi improbable ?

— Il faut qu'ils nous expliquent comment il s'est retrouvé ici, dit Nissa en parlant sur le même canal subvocal. Je ne suis pas une experte en histoire des Akinya, mais je sais combien de temps il a fallu aux holovaisseaux pour arriver enfin jusqu'à Creuset. Nous sommes encore plus loin de la Terre.

— Alors, il y est venu plus vite, dit Kanu.

— Il ne s'agit même pas de tout le *Zanzibar*, répondit Nissa. Nous aurions tout de suite reconnu un holovaisseau. Où est le reste ?

— Tu as entendu l'éléphant. Une grosse partie a survécu, pas tout.

— Puisqu'on parle d'éléphants : c'est quoi ce bordel ? C'est quoi ce lien avec la famille ?

— Tu veux dire qu'il ne t'en a jamais parlé ? s'étonna Swift.

— Ma famille a des antécédents avec les éléphants, dit Kanu en ayant l'impression d'être sur la sellette. Cela remonte à longtemps, à des recherches universitaires en Afrique, mais aussi à des expériences génétiques sur la Lune et ailleurs, visant à la création d'une espèce issue des éléphants capable de vivre dans l'espace.

— Et c'est ça, le résultat ? dit Nissa.

— Je ne sais pas ! Certains pachydermes ont embarqué à bord des holovaisseaux, et il y a toujours eu des rumeurs sur l'émergence d'une branche à l'intelligence améliorée. Ce n'étaient pas que des rumeurs, visiblement. Mais ces éléphants-là n'utilisaient pas de machines et ne parlaient pas swahili. Il y a donc autre chose ; une autre lignée.

— Leur nom te dit quelque chose ? demanda Nissa.

— Les Augmentés ? Non. Je ne crois pas l'avoir déjà entendu. Augmentés par rapport à quoi ? Et par l'intervention de qui ? (Kanu avait dû ralentir le pas, car il sentit qu'on le poussait gentiment par-derrière, au niveau du sac à dos.) Où nous emmènes-tu, Memphis ?

— Voir Dakota.

Le couloir s'étirait encore et encore, suivant une pente presque imperceptible. Kanu estima qu'il devait passer à travers l'enveloppe rocheuse du *Zanzibar*, son tracé suivant à peu près les contours de l'ancien holovaisseau.

Visiblement, le corridor n'avait pas toujours été aussi vaste que maintenant. Çà et là, il repérait les endroits que l'on avait fait exploser ou creusés à partir d'une configuration plus étroite avant de les rénover à la hâte. Certaines parties du couloir étaient doublées, d'autres, à peine éclairées, donnaient directement sur la roche. D'autres passages en partaient à intervalles réguliers, vers de mystérieuses destinations. Tous n'étaient pas assez gros pour des pachydermes. Un éléphanteau aurait pu les emprunter, mais pas ces imposants adultes en armure. Soit il restait des hommes, soit il s'agissait de lieux auxquels les animaux n'avaient pas accès.

L'endroit n'avait donc pas été construit pour eux, mais adapté, trop vite peut-être, et pas très bien. Ils maîtrisaient le langage et savaient ouvrir les portes voire se servir des outils, mais Kanu se demanda à quel point ils pouvaient modifier leur environnement. Avaient-ils accompli eux-mêmes ces aménagements improvisés ou avaient-ils reçu de l'aide ? Et surtout : étaient-ils les seuls habitants des lieux ?

— Tu as vu ? chuchota Nissa.

Il suivit son regard jusqu'à l'erreur affichée sur son poignet, indiquant que son scaphandre n'était plus en contact avec la *Chute du Chevalier*. Kanu vérifia sur sa propre combinaison. Pareil. Il tenta une recherche plus élargie, dans l'espoir de capter un signal du *Brise-Glace*, mais aucun des deux vaisseaux ne répondit.

— Nous nous sommes trop enfoncés dans la roche, dit Swift. Les matériaux qui nous entourent bloquent un signal déjà faible. Je crains qu'il n'y ait rien à faire.

Ils atteignirent un couloir adjacent qui montait en pente raide en bifurquant plusieurs fois jusqu'à un espace clos bien plus grand que tous ceux qu'ils avaient vus jusqu'ici. Ils se trouvaient à sa base, plusieurs centaines de mètres en dessous de son plafond rocheux constellé d'innombrables lumières bleues et brillantes. La pièce était grande, mais, se souvint Kanu, toujours petite comparée à la taille originelle de l'holovaisseau. Un impressionnant véhicule y stationnait, plus gros que tout ce qu'il connaissait sur Terre. Il était composé d'une plate-forme flanquée de trois paires d'immenses pneus larges ainsi que d'une rampe d'accès.

Les éléphants et leurs invités montèrent sur la plate-forme. Il n'y avait ni sièges ni équipement à bord du véhicule, rien que des garde-corps sur les bords extérieurs. Memphis s'installa sur un socle de commande près de l'avant et appuya sur des touches avec la trompe. Le véhicule démarra avec le léger grondement des pneus contre le sol rugueux de la salle. Devant, au-delà du socle de commande, Kanu vit ce qui ressemblait à une sorte de cockpit conventionnel, enfermé dans une verrière pressurisée.

— C'est vous qui l'avez fabriqué ? demanda-t-il, une main sur la balustrade la plus proche, l'autre portant toujours son casque.

Il respirait l'air du *Zanzibar* depuis plusieurs minutes sans subir d'effets secondaires apparents.

— Non, ce n'est pas nous.

— Alors, qui ?

— Il a été construit pour Creuset. Et maintenant, il est à nous.

Le socle avait été soudé au pont, et des câbles le longeaient de façon anarchique.

— Vous l'avez adapté ? demanda Nissa.

— Non.

— Alors, qui ?

— Les Amis. Vous les verrez bientôt, lorsque vous aurez rencontré Dakota.

Ils sortirent de la salle en roulant après avoir atteint une vitesse respectable, bien plus rapide qu'une charge d'éléphants. Une fois de plus, ils empruntèrent un couloir, mais dont le parcours était plus irrégulier, indiquant qu'il avait dû être entièrement creusé plutôt qu'adapté à partir d'un élément ancien du *Zanzibar*. Il obliquait et tournait, montait et descendait. Le véhicule avançait, Memphis gardant le bout de sa trompe en contact avec les commandes de direction. Il lâcha une autre bouse et un des éléphants utilisa une sorte de balai pour l'envoyer dans une trémie sur le flanc du véhicule, ne laissant d'une tache graisseuse. Il fallait bien qu'ils ramassent leurs déjections, se dit Kanu, sans quoi ce monde serait rempli d'excréments.

— Ce véhicule était destiné à la colonie, sans doute, dit-il en s'adressant à Nissa, d'une voix basse, mais sans subvocaliser. Fabriqué ici, j'imagine. Ils ont dû conserver la plupart des usines et des machines en orbite et envoyer les produits finis jusqu'à Creuset. Mais cet engin est resté à bord et il a été modifié ensuite afin de *lui* faciliter la conduite. Malgré leur intelligence, j'ai du mal à voir comment ils pourraient en être capables tout seuls. Quelqu'un a dû les aider.

— Y avait-il du monde à bord lorsque l'accident est arrivé ?

— Des centaines de milliers de personnes. La plupart ont été présumées mortes, anéanties en un instant. Mais si les éléphants ont survécu, j'imagine que certains humains aussi.

— Bizarre qu'ils n'aient pas fait partie du comité d'accueil, non ?

— Memphis, dit Kanu, qui sont les Amis dont tu parles ? Eunice est-elle parmi eux ?

L'immense tête se tourna vers lui.

— Non.

— Tu sais ce qu'il lui est arrivé ? demanda Kanu.

— Pourquoi parles-tu d'Eunice ?

— Tu es donc au courant de son existence.

Memphis battit des oreilles, un geste que Kanu interpréta comme une manifestation d'irritation. Il conduisait toujours, mais avait désormais reporté son attention sur eux et plus sur la route. Le véhicule avançait néanmoins.

— Eunice ne nous aimait pas. Eunice est partie.

— Comment ça, partie ?

— Morte.

Ils arrivèrent dans un espace plus grand encore, une des cavernes pressurisées originales de l'holovaisseau, estima Kanu. Elle mesurait des kilomètres de long dans toutes les dimensions : une sensation vertigineuse, après l'enfermement dans un vaisseau spatial, ses sas et ses couloirs. Il ne se rappelait plus combien de salles possédaient les holovaisseaux, mais il était certain qu'il y en avait plus de

dix. Toutefois, cette grotte, à elle seule, aurait suffi à des dizaines de milliers de survivants, pour peu qu'être légèrement serrés ne les dérangeât pas trop.

Mais il ne voyait toujours pas de gens

Il y *avait* des éléphants, ou des Augmentés, comme ils préféraient qu'on les appelle. Ils restaient immobiles, en groupes, ou se déplaçaient en petit nombre : petits et gros pachydermes mélangés, même si Kanu ne savait guère trop les différencier. Tous, sauf les plus jeunes, portaient des équipements similaires aux trois qui les accompagnaient, à quelques détails près. On les trouvait dans les zones dégagées entre les immeubles ou marchant sur de larges sentiers poussiéreux qui reliaient ces mêmes structures. Il y avait de nombreux bâtiments, qui ne dépassaient pas quelques étages, et qui avaient été clairement conçus pour accueillir des humains. On avait agrandi des portes et des fenêtres dans le flanc de certains, tandis que d'autres restaient intacts. Les immeubles se nichaient sur des zones de prairie et autour de petits lacs et de bois. Le sol de la salle montait légèrement et les bâtiments les plus éloignés, construits sur du terrain en pente, semblaient inclinés vers l'intérieur, comme si leurs fondations s'étaient affaissées. Mais la salle ne couvrait qu'une petite partie de la circonférence du *Zanzibar* et la végétation disparaissait de chaque côté, à l'endroit où le sol devenait soudain une falaise à pic avant de se courber de nouveau pour former le plafond. Un nid-d'abeilles de panneaux bleus couvrait ce dernier et brillait comme un ciel. Il était parsemé de zones sombres, aux endroits où les plaques étaient tombées ou avaient cessé de fonctionner. Mais il donnait tout de même une impression générale de lumière voilée, comme lors d'une journée couverte.

Le véhicule ralentit lorsque Memphis les conduisit sur une piste de poussière entre deux bâtiments. Des éléphants se retournèrent pour les observer, levant leur trompe dans une sorte de salut. Les animaux parlaient entre eux ou partageaient une réaction émotionnelle commune.

— J'espère que ça signifie qu'ils sont heureux de nous voir, dit Nissa.

— Aucune idée.

Ils s'arrêtèrent devant l'un des plus gros immeubles, d'allure inhospitalière, officielle, dont la façade de colonnes grises évoquait une rangée de dents. On abaissa la rampe et l'on demanda à Nissa et Kanu de descendre.

— Suivez-moi, dit Memphis. Dakota va vous recevoir.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment officiel à travers une ouverture deux fois plus grande qu'un éléphant et se retrouvèrent dans un hall d'une taille tout aussi impressionnante, au moins cent mètres de large et trois cents de long. Malgré sa démesure, l'endroit était lugubre. Des puits de lumière brillaient par les fenêtres situées au plafond et en haut des murs, mais ne parvenaient qu'à repousser les ténèbres dans les coins. Les bottes de Kanu et Nissa claquèrent sur le sol de marbre. Seul Memphis les accompagnait. Kanu estimait les éléphants assez intelligents pour savoir que leurs invités ne tenteraient pas de s'échapper aussi loin de leur point d'arrivée.

Une sorte de rampe, au milieu du sol, menait aux niveaux inférieurs, mais Memphis la contourna et les conduisit jusqu'au bout de la salle, où ils s'arrêtèrent. Près d'une rangée de portes, un rectangle de verre vertical était posé sur un socle de pierre à côté d'une immense perche en métal. Memphis enroula la trompe autour de la perche, la souleva sans effort et en frappa l'extrémité par terre.

Le son qu'il produisit, un tintement grave et atonal, résonna longtemps dans la salle vide. Kanu remarqua qu'à l'endroit qu'avait cogné Memphis des fissures

formaient le motif d'une toile d'araignée, comme si cet appel cérémoniel était coutumier.

Quelques instants passèrent. Puis d'immenses doubles portes s'ouvrirent dans le mur de la salle.

— Nous avons trouvé deux humains, dit Memphis en s'adressant à la silhouette baignée d'une lueur rouge qui attendait dans l'espace au-delà.

— Seulement ces deux ?

— Oui. L'homme Kanu Akinya et la femme Nissa Mbaye.

— Où est leur vaisseau ?

— Nous l'avons.

— Tu veux parler du plus petit appareil, j'imagine.

— Oui.

— Alors où est le plus gros ?

— Là où il était. Nous les avons conduits ici directement depuis le sas.

— Ont-ils déjà rencontré les Amis ?

— Non.

— Il faudra. Amène-les-moi, Memphis. Que je puisse les voir. Que je voie ce que la marée nous a apporté.

La voix était aussi grave que celle de Memphis, mais son intonation était différente : plus vieille, et plus lente dans sa façon de s'exprimer, mais dotée également d'une roublardise et d'une prudence que Kanu n'avait pas perçues chez le premier animal. Si le fait de se retrouver face à un éléphant qui parle s'était révélé une surprise, il avait désormais la désagréable impression de se confronter à une intelligence largement supérieure à la première, et peut-être même à la sienne.

Il se demanda ce que ressentait Swift.

— Je cherche dans ta mémoire, Kanu. Il y a *bien* eu un éléphant qui s'appelait Dakota, sans doute le résultat d'une amélioration cognitive génétique. Mais il est impossible que cette Dakota-là soit encore vivante après tout ce temps.

Kanu aurait pu jurer qu'il avait senti Swift fouiller dans ses souvenirs, passant d'une partie de son crâne à l'autre comme une lente démangeaison en mouvement.

— Nous verrons bien. Qu'est-il arrivé à Dakota ?

— C'était une des trois ambassadrices auprès des Gardiens, les trois intelligences qui ont quitté Creuset peu après la première installation. La première était Chiku verte, la deuxième Eunice…

— Et la troisième un éléphant. Ces réponses devraient me satisfaire, Swift, mais ce n'est pourtant pas le cas.

— Parce qu'il ne s'agit *visiblement* pas de celles que tu espérais.

Memphis les incita à entrer dans l'espace baigné d'une lumière rouge au-delà des portes puis se retira en baissant la tête, dans ce que Kanu interpréta comme une posture de soumission.

Il repensa aux structures du pouvoir chez les éléphants, à l'importance singulière de la matriarche. Malgré toute l'intelligence dont on avait doté les esprits de ces animaux, les fortes bases de ces antiques hiérarchies résisteraient encore.

Mais était-ce vraiment la même Dakota, après tout ce temps ?

Les portes se refermèrent derrière eux. La salle était une bibliothèque, ou une partie d'une bibliothèque. Ses murs remplis de rayonnages s'élevaient sur deux étages, avec un mince balcon de bois au niveau supérieur. Les meubles abritaient

des centaines, voire des milliers de livres papier. Leurs dos étaient noirs, pour la plupart, parfois d'un rouge foncé académique ou d'un bleu ou vert tout aussi sombre. Ils étaient reliés de cuir et leurs titres estampés d'or.

Des tables d'étude légèrement inclinées occupaient le rez-de-chaussée. Des livres en désordre, certains formant des piles, d'autres ouverts, les recouvraient. Çà et là, certaines des lampes de lecture munies d'abat-jour dispensaient une faible lumière rouge. Avec d'autres ampoules installées entre les étagères, elles étaient les seules sources d'éclairage de la pièce. Kanu avait l'impression que les livres devaient être trop fragiles pour être exposés à une lueur plus forte.

Au centre de la salle, encadré par deux longues rangées de tables de lecture, se trouvait un éléphant. Il était sur les genoux, légèrement de biais, sa grosse tête baissée et le front touchant presque la surface d'un des bureaux. Il avait un tas de livres devant lui, disposés en piles désordonnées, dont un ouvert sous les yeux. Délicatement coincée à l'extrémité de sa trompe, le pachyderme tenait une loupe ronde.

L'animal posa l'objet. Le dos toujours tourné, il s'empara d'un des ouvrages, se leva avec assez de délicatesse pour ne pas heurter les tables, puis s'approcha d'une des étagères. Il déplaça tout son poids sur ses pattes arrière et utilisa sa trompe pour ranger le livre dans un espace vide sur un des rayonnages du haut. Puis il en prit un autre, juste à droite de celui qu'il venait de reposer.

— Excusez-moi un instant.

L'éléphant posa le nouvel ouvrage sur la table de lecture, puis, du bout de la trompe, feuilleta les pages couvertes de caractères d'imprimerie. Il arriva enfin à un passage, près du milieu, qu'il examina attentivement avec l'aide de sa loupe.

Kanu et Nissa le regardèrent en silence. Kanu avait l'impression d'être dans un rêve enfantin surréaliste.

— L'érudition est un des errements les plus bénins de la vieillesse. Parfois, je me laisse entraîner dans ces livres pendant des journées entières, passant d'un sujet de recherche à un autre. Je n'ai pas de gros besoins et je crains de ne pas lire très vite. Mais je ne sais vraiment pas recevoir : pardonnez-moi. (L'éléphant reposa la loupe sur le bureau et se retourna lentement vers eux.) Je m'appelle Dakota, comme on a sans doute dû vous le dire. Excusez la pauvre maîtrise du swahili de Memphis, ce n'est pas son fort, mais il est tout à fait fiable pour tout le reste. S'il nous quittait, il me manquerait autant que la bouse de ma mère. Memphis m'a donné vos noms, mais je préférerais tout de même que vous les répétiez. Cela vous dérange ?

— Je m'appelle Kanu Akinya, répondit-il avec précaution. Voici Nissa Mbaye.

— Akinya, dit l'éléphant en allongeant les syllabes. Oui, il me semblait bien que c'était ce qu'avait dit Memphis. Je serais surprise qu'il s'agisse d'une coïncidence.

— J'imagine que ce n'est pas plus une coïncidence que le fait que tu t'appelles Dakota, dit-il. Tu es vraiment l'éléphant qui est parti avec les Gardiens ?

— J'ai un petit secret à vous confier. Mieux vaut réserver le terme « éléphant » aux conversations entre humains. Si vous tenez à nous appeler par un nom choisi par les hommes, mieux vaut Tantors. Peut-être avez-vous entendu parler de nous. Mais le mot « Tantor » lui aussi se rattache à un passé douteux que nous aimerions oublier.

Elle était plus petite que Memphis, mais suffisamment grosse pour rester intimidante. Dakota avait également des défenses, mais plus fines et un tiers moins longues que celles du mâle. Comme les autres éléphants, elle portait une

sorte d'appareil vocal sur le front, bien que plus petit. Dessous, une bosse osseuse évoquait une tumeur. Sa peau extrêmement ridée était d'un gris nacré, comme un paysage soumis depuis l'éternité à une géologie changeante. Dès qu'ils sortaient de l'enfance, tous les éléphants paraissaient plus ou moins flétris et vénérables. Mais Kanu était néanmoins persuadé qu'il s'agissait d'un individu réellement très âgé.

Mais pouvait-il s'agir de la même Dakota ? Cela lui semblait impossible. La Dakota qui appartenait à la Trinité était déjà vieille lorsque le *Zanzibar* avait atteint Creuset, il y avait des siècles. Sans mesures de prolongement artificielles, aucun éléphant ne pouvait vivre aussi longtemps qu'un humain.

— Désolé, dit Kanu. J'essaierai de faire attention à mes propos. Mais j'ai du mal à croire que tu sois vraiment la même Dakota.

— Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Parce que ça fait trop longtemps. À moins que vous ayez trouvé un moyen de faire bénéficier les éléphants, pardon, les Tantors, du saut…

— Tu n'es pas non plus, si je peux me permettre, un perdreau de l'année. Tu es plutôt âgé, toi aussi, non ? Deux siècles, peut-être davantage ?

— Memphis avait l'air d'avoir du mal à nous différencier, alors que tu sembles en mesure d'estimer mon âge ?

— Je ne suis pas Memphis. Je fais la différence entre les humains mâles et les femelles et reconnais leur individualité. Memphis ne distingue que l'humanité dans son ensemble. On ne peut pas lui en vouloir pour ça. Il n'a jamais vraiment fréquenté d'humains.

— Alors que toi, oui ?

— Plus que mon ami. Mais dis-moi, quel âge as-tu, réellement ?

— C'est compliqué, dit Kanu. J'étais vieux quand le Mécanisme s'est arrêté. J'avais déjà été modifié génétiquement par les aquatiques, j'avais subi une thérapie de prolongement additionnelle, et je suis resté longtemps endormi avant d'arriver dans ton système… et en plus, je suis mort et ressuscité sur Mars, rassemblé comme un puzzle. J'ai beaucoup de mal à croire que ce genre d'événements aient pu t'arriver.

— Il y a d'autres techniques de prolongement de vie, Kanu, d'autres moyens de tricher avec le temps. Il est vrai que j'ai connu énormément de changements depuis que les Gardiens nous ont emportés loin de Creuset. J'étais déjà vieille, comme tu l'as bien deviné, mais de mon point de vue actuel, je considère ma vie d'avant cette époque comme une sorte d'enfance, une simple préparation de ce qui allait suivre. Le moment où je me suis pleinement épanouie, si vous préférez. Les Gardiens nous ont tous changés, quelques décennies après notre arrivée dans ce système. Ils étaient alors bien plus nombreux, toute une foule. Les modifications dont ils nous ont fait bénéficier ne représentaient pas grand-chose pour eux. Ils ont vu ce qui était cassé, déficient ou incomplet et l'ont réparé.

— Ils t'ont donc améliorée ? demanda Nissa.

— C'est une façon de voir les choses. J'ai vieilli et ça ne s'arrange pas, j'y vois de moins en moins ! Mais je vieillis lentement, et si mes capacités d'élocution, de lecture et de réflexion baissent, je ne m'en rends pas compte.

Kanu restait frappé par son front gonflé. Il pensa à ce que ce crâne boursouflé devait signifier en termes d'aptitudes mentales : une augmentation gigantesque de l'intelligence. Il osait à peine comparer le volume de son cerveau d'humain à celui du pachyderme.

— Les autres savent lire ? demanda-t-il.

— Mes descendants ont reçu quelques-uns de mes talents, même si tous les attributs sont rarement présents chez chacun d'entre eux. Mais peu à peu, à chaque nouvelle génération, je deviens de moins en moins exceptionnelle. Les petits sont géniaux, désormais : ils ont un appétit de savoir et d'expérience gigantesque. Ils apprennent à parler aussi vite qu'ils dévorent ! Parfois, ils me font un peu peur. Je me demande ce que deviendront leurs enfants… et leurs petits-enfants !

— Tu es déjà assez géniale à mes yeux, dit Kanu.

— C'est très gentil et généreux. Les humains ont porté haut le flambeau de l'intelligence pendant un million d'années. Dans votre cas, elle provenait de facteurs naturels : un mélange de gènes et l'obligation de devoir s'adapter à un nouvel environnement. Il vous a fallu de nombreuses générations de souffrances presque insupportables pour l'acquérir, et l'humanité a failli ne pas en réchapper. Alors qu'on nous a installé artificiellement l'intelligence, un peu comme on allumerait la lumière dans une pièce sombre. Pour que l'ampoule éclaire, il suffit de le vouloir. Mais on peut tout aussi facilement l'éteindre ou la laisser se détériorer. Votre espèce bénéficie de la résistance acquise par une centaine de milliers de générations. Notre progéniture nous offre un espoir. Mais nous n'aurons pas le luxe de cette résistance génétique avant de nombreux siècles, pour autant que nous l'acquérions un jour. Comme vous le voyez, toutes les lampes de cette salle ne fonctionnent plus aussi bien qu'avant.

— Mais tu as survécu à ce qui est arrivé au *Zanzibar*, dit Nissa, et nous sommes ici, et nous pouvons vous aider. D'autres comme nous viendront. À partir de maintenant, vous n'êtes plus obligés de rester seuls.

— J'avoue que je ne suis pas mécontente de votre arrivée. J'espère que nous pourrons nous aider mutuellement. Mais commençons par votre vaisseau. Dites-moi ce qui s'est passé, ce qui vous a amenés jusqu'au *Zanzibar* ?

— Nous avons répondu à un signal, dit Kanu, qui paraissait nous concerner, mais à notre arrivée, personne n'a répondu. Puis nous avons rencontré des problèmes : notre vaisseau a été gravement endommagé et nous ne pouvions plus le diriger. Nous l'avons placé sur une orbite de transfert et avons atterri ici.

— Parce que vous étiez au courant de notre existence ?

— Pas du tout ! Mais nous avons repéré votre rocher – le *Zanzibar* – et nous pensions pouvoir nous en servir comme point de ravitaillement pour effectuer nos réparations.

— L'appareil a réparé quelques dégâts pendant le trajet, expliqua Nissa, mais pas tous. Nous avons besoin de ressources extérieures pour pouvoir rentrer chez nous.

— C'est vraiment dommage. Si vous étiez venus nous voir directement, tout cela aurait pu être évité. Veuillez m'excuser de ne pas avoir répondu à votre arrivée, mais malheureusement, nos capacités sont encore très limitées. Nous pouvons détecter les objets dans les environs proches du *Zanzibar*, mais guère plus loin. Et je dois avouer que nous n'attendions pas de visiteurs.

— Alors, pourquoi avoir envoyé le signal ? demanda Nissa.

— Non, nous n'avons rien à voir avec ça. Mais parlons plutôt d'autre chose. Y a-t-il eu des gens à soigner à bord de votre vaisseau ? Reste-t-il des malades ou des blessés à aider ?

— Non, nous sommes seuls, dit Kanu.

— Tant mieux. Mais si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à demander. Ce vaisseau a été construit pour des humains, comme vous le savez, et

la plupart de ses installations n'ont pas été modifiées. Je ne peux pas vous promettre que tout fonctionne, mais je pense que passer du temps avec nous ne vous sera pas trop difficile. Quant à votre appareil, celui qui est endommagé, je peux vous assurer que nous ferons tout notre possible pour le réparer. Dans quelque temps, nous le rapatrierons jusqu'au *Zanzibar*, puis nous pourrons nous pencher sur les réparations.

— Je reste sans voix, dit Kanu.

— Qui sont les Amis ? demanda Nissa.

— Je vous demande pardon ?

— Vous en avez parlé à Memphis, à notre arrivée. Il vous a dit que nous ne les avions pas encore vus.

— Pardonnez-moi, cela m'est sorti de l'esprit. Peut-être que mon âge finit par me jouer des tours. J'oublie parfois des conversations qui ne datent que de quelques minutes, alors que je me rappelle en détail ce qui s'est passé un siècle plus tôt.

— Les Amis sont les Gardiens ? demanda Kanu.

— Non, rien d'aussi étrange. En réalité, les Amis sont comme vous, des gens, des êtres humains. Ils étaient avec nous lors de notre arrivée dans ce système. Vous voulez les rencontrer ?

— Nous croyions qu'il n'y avait pas d'humains ici, dit Nissa.

— Vous ne les avez pas vus, mais c'est normal. En fait, les Amis sont juste à côté. Je vais demander à Memphis de vous les montrer, à moins que vous vouliez entamer les réparations immédiatement ?

— Ce serait peut-être pas mal, dit Nissa.

— Rencontrer les Amis ne vous prendra pas beaucoup de temps. Puis vous saisirez alors mieux notre situation.

Dakota tapa sa patte trois fois contre le sol. Quelques instants plus tard, les portes de la bibliothèque se rouvrirent.

— Emmène nos invités voir les Amis, Memphis. J'aimerais qu'ils voient l'enregistrement, également : à mon avis, ça va les intéresser fortement.

Le gigantesque éléphant les fit sortir de la bibliothèque et les conduisit dans la partie principale du bâtiment administratif. Au beau milieu de l'immense espace, une rampe en pente douce, que Kanu avait déjà remarquée, descendait vers les niveaux inférieurs de l'immeuble. Elle paraissait dater de l'architecture originale, mais était tout de même bien assez grande pour Memphis. Peut-être qu'elle servait autrefois à des véhicules qui se rendaient au sous-sol. Kanu regrettait d'en ignorer autant sur l'histoire du vol du *Zanzibar* et sur ses années en orbite autour de Creuset. Mposi, lui, saurait tout, et il se demanda ce que son demi-frère lointain conclurait en voyant cet endroit.

La rampe déboucha sur un palier, changea de sens et reprit sa descente. Puis elle s'aplanit et atteignit un croisement en T. Il faisait presque totalement noir désormais. Il n'y avait pas de mur devant eux, mais plutôt un vide que l'on discernait à peine. Kanu s'approcha de la balustrade face à lui. Ils se trouvaient dans la partie supérieure d'une grotte qui s'étendait sans doute plus bas dans les niveaux inférieurs.

— Voilà les Amis, dit Memphis, debout derrière eux, sa lente respiration comme le mouvement d'un gigantesque soufflet.

— On n'y voit rien, dit Nissa. Ta vue doit être meilleure que la nôtre. Si nous remettons nos casques…

— Attendez.

Memphis s'avança et tendit la trompe pour toucher un panneau incrusté dans le mur le plus proche. Les lumières s'allumèrent, par rangées, éclairant les parties les plus basses de la grotte. Kanu vit alors que le sentier continuait par les deux branches du croisement en T, faisant la tour de la salle avant de se rejoindre à l'autre bout. D'autres rampes menaient à des niveaux encore plus bas.

C'était une salle de saut.

— Fantastique, dit Kanu en découvrant d'innombrables alignements de caissons. Je n'en ai jamais vu autant. Il doit y avoir des centaines, des milliers de dormeurs, ici.

— Personne n'a rien construit de tel depuis les holovaisseaux, dit Nissa. Mais que font-ils ici ?

— Il devait y avoir beaucoup de monde encore dans des caissons lorsque les holovaisseaux ont atteint Creuset, supposa Kanu, des tas de salles comme celles-ci, remplies d'endormis. Tu te rappelles que les villes n'étaient pas prêtes pour les colons ? Ils ne pouvaient pas envoyer tout le monde sur la planète en même temps. Ils les ont gardés en animation suspendue le temps que les installations à la surface soient achevées – durant des décennies. Et même lorsqu'ils ont commencé à les réveiller, ils ont sans doute gardé les salles en état pour faire face aux urgences.

— Au moins, nous savons désormais où sont les gens. Mais pourquoi ne sont-ils pas éveillés ? Et qu'est-il arrivé pendant l'accident : étaient-ils déjà endormis ou sont-ils passés en animation suspendue ensuite ?

Kanu se tourna vers leur hôte éléphant :

— Y en a-t-il d'autres, Memphis ?

— Tous les Amis sont là. Il n'y a pas d'autres Amis.

— Ils dorment, dit Nissa. C'est ce que tu veux dire ?

— Oui.

— Ont-ils déjà été réveillés ?

— Oui.

Elle regarda Kanu avant de répondre :

— Alors que s'est-il passé ?

— Des temps difficiles. Je vais vous montrer l'enregistrement. Et vous comprendrez.

Ils retournèrent dans l'entrée où Memphis avait frappé le sol avec la baguette en métal. Kanu remarqua de nouveau le rectangle de verre vertical posé sur un socle de pierre. Il l'avait pris pour un élément de décoration d'intérieur, mais il comprit qu'il ne servait pas uniquement à faire joli.

Memphis agita sa trompe devant la vitre. Au début, rien ne bougea, mais après quelques passages, le verre s'éclaira. Une silhouette humaine apparut sur l'objet, une femme, debout, que Kanu reconnut aussitôt, quelqu'un de viscéralement lié à lui. Il connaissait la forme de son visage, ses pommettes, son front, la courbe de ses lèvres.

C'était sa mère.

Elle acquiesça, s'inclina puis prit la parole.

« Je m'appelle Chiku Akinya. Chiku verte, pour ceux que ça intéresse. Et je suis ici pour vous raconter ce qui nous est arrivé. »

Chapitre 29

Les journées sur Orison n'étaient jamais assez longues pour Goma et Ru. Elles manquaient de temps pour toutes les questions qu'elles désiraient poser aux Tantors et à leur hôte. Goma avait du mal à croire qu'il y avait encore trois autres Tantors, là-dehors, sur le trajet de retour vers le campement. Les quelques heures passées avec le premier trio lui avaient permis de se faire une idée de Sadalmelik, Eldasich et Achernar en tant qu'individus distincts, possédant chacun sa propre histoire et une place attitrée dans la hiérarchie des Tantors. Tous s'intéressaient au monde au-delà d'Orison, aux histoires sur Agrippa et les autres éléphants de Creuset, et tous voulaient en apprendre plus sur Ndege et le clan Akinya dans son ensemble. Mais Achernar et Eldasich montraient un intérêt poli plutôt qu'insatiable pour ces dernières questions. Ils faisaient preuve d'une certaine curiosité, mais les affaires humaines leur paraissaient visiblement moins importantes que les nouvelles des autres Tantors.

Goma leur fit un récit le plus fidèle possible. Elle ne pouvait aborder le problème du déclin des Tantors, de l'affaiblissement graduel de leur intelligence sans faire allusion à leurs similarités avec les éléphants de base. Elle fit de son mieux, avec l'aide de Ru, et si les animaux en prirent ombrage, elles ne le remarquèrent pas.

Les Tantors, pour leur part, semblaient ravis de dialoguer avec quelqu'un d'autre qu'Eunice. Leur environnement indiquait clairement qu'ils avaient besoin d'une stimulation intellectuelle constante. Dans la bulle principale et les salles plus petites creusées autour, ils possédaient de nombreux outils et jouets, des casse-tête plus exactement, car le mot « jouet » était trop dévalorisant pour des créatures dotées de tels talents cognitifs. Il y avait un râtelier vertical, divisé en carrés noirs et blancs et muni de symboles mobiles : une sorte de jeu ou d'exercice de logique. Un cube de la taille d'un poing composé d'autres cubes de couleurs plus petits que l'on pouvait déplacer selon différentes permutations, mais seulement lorsque deux éléphants, au minimum, coopéraient. De grands objets sculptés faits de réseaux interchangeables de tuyaux transparents dans lesquels les Tantors aimaient faire rouler de petites billes lisses. Des écrans de données disposés par deux, en stéréo, par commodité pour des animaux à la tête large et aux yeux opposés. Un outil ressemblant à une chaussette que l'on pouvait enfiler sur une trompe et équipé de toutes sortes de micromanipulateurs adaptables, permettant aux Tantors d'effectuer des tâches très précises. Des peintures murales en couleurs primaires vives. Des carillons que les pachydermes aimaient faire tinter en passant, et une sorte de cor des Alpes dans lequel ils adoraient souffler et qui produisait un son si grave qu'il faisait vibrer l'estomac de Goma.

Mais les Tantors avaient également du travail et devaient tous participer à la survie du campement. Leur présence mettait à plus rude épreuve les installations que celle d'un seul humain. Une des pièces menait dans une serre lithoponique,

tandis qu'une autre donnait sur les auges où l'on élevait les vers de farine. Dans une troisième se trouvaient les gigantesques bancs de traitement des déchets, dont l'odeur rappela immédiatement Creuset à Goma et Ru. Ailleurs, on leur montra les combinaisons spatiales à la taille des éléphants, avec leurs casques munis de lunettes de protection et leurs gaines pour trompes en accordéon, évoquant de très vieux masques à gaz. Eunice leur raconta qu'il fallait en général trois Tantors pour en équiper trois autres pour l'extérieur et qu'ils ne sortaient donc jamais tous en même temps.

Ils partageaient le campement avec Eunice sur un pied d'égalité. Elle possédait plus d'expérience et de perspicacité, mais elle n'était pas leur maître. Suite à son exil, les ancêtres des Tantors avaient accepté de partir avec elle. Mais leur relation était basée sur la confiance, pas sur la servilité aveugle. Ils étaient dépendants les uns des autres pour leur survie, et leur partenariat fonctionnait sur l'amitié et la dépendance mutuelle.

Goma et Ru avaient autant de questions pour Eunice que pour les Tantors. Elle y répondit, jusqu'à un certain point, en acceptant de répéter certains détails ou de revenir sur ce qui n'était pas immédiatement clair. Mais la discussion ne ressemblait en rien à un dialogue avec un robot.

— J'ai rencontré un astronaute finlandais, dit-elle en se lançant dans une digression. Hannu. C'était sur Phobos, lorsque nous étions coincés là-haut en attendant la fin d'une grosse tempête martienne. Nous commencions à être à fleur de peau : la moindre étincelle mettait le feu aux poudres. Il suffisait que quelqu'un éternue, se mouche à tort et à travers ou qu'il répète que la Terre lui manquait. « Tout le monde pue à partir du troisième jour », disait mon collègue finlandais. Il avait raison.

— Allons, dit Goma. Nous ne sommes même pas ici depuis deux jours.

— J'ai l'impression que ça fait plus longtemps. Je vous ai ouvert ma porte, vous ai offert un abri et de quoi vous maintenir en vie. Combien de fois vais-je devoir répéter les mêmes choses ?

— Pardonne-nous, dit Vasin comme si elle se fichait bien d'être absoute. Nous avons débarqué au beau milieu d'une situation que nous ne comprenons pas, sans aucune information préalable. Tu es notre seul point de référence et tu ne devrais même pas être en vie. Et il ne s'agit pas d'une expression. Nous nous attendions plutôt à un robot.

— Quelle déception je dois être à vos yeux.

— Non, dit le docteur Nhamedjo avec un geste magnanime. Tu es une merveille ! Mais tu es aussi humaine. Et les souvenirs, contrairement à d'autres systèmes mémoriels, sont faillibles. Et comme tu le dis toi-même, tout ça s'est déroulé il y a si longtemps.

— Tu es restée seule ici, dit Goma sur un ton apaisant. Seule avec les Tantors sur une planète totalement déserte et tout juste habitable.

— Et tu crois qu'être privée de votre étincelante conversation m'a rendue folle ?

— Je crois que nous devons nous assurer que tu es aussi saine d'esprit que tu prétends l'être, dit Vasin. D'où nos questions. Tu conviendras que les circonstances sont vraiment inhabituelles : le fait que tu deviennes humaine, la réapparition du *Zanzibar*… Les Tantors qui s'en prennent aux hommes. Je ne mets pas tout en doute, mais j'essaie encore de comprendre comment ça a pu se produire.

— Tu nous as raconté que les Gardiens avaient besoin de nous, dit Goma,

parce que Poséidon ne les laissait pas approcher, mais je ne comprends toujours pas ce que ça signifie.

Ils se trouvaient dans la cuisine d'Eunice. Elle mouilla un doigt et dessina un cercle humide sur la table, puis un autre autour.

— Poséidon refuse d'être examiné par des intelligences purement machiniques. Mais la Trinité a réussi à contourner cet interdit.

— L'une d'entre vous était une machine, dit Ru.

— Et une autre était humaine, et la troisième avait une trompe. Seule comptait la totalité. Nous formions un ensemble qui dépassait nos individualités, une entité de recueil d'information distincte.

— Vous y êtes donc allées, dit Goma.

— Nous nous en sommes approchées, mais nous avons fait demi-tour. Quelque chose nous a touchées. Chiku l'a appelé la Terreur. (Leurs réactions inquiètes lui tirèrent un rire.) Cela n'avait rien d'occulte. La Terreur n'était qu'une forme de compréhension profonde de l'information que l'on nous a fourrée dans le crâne. La connaissance étendue, intuitive et détaillée des conséquences probables de nos actions. Le fait qu'apprendre la vérité sur les bâtisseurs-M nous mettrait aux prises avec le savoir le plus dangereux du monde.

— D'accord, dit Goma. Nous avons assez tourné autour du pot : c'est quoi cette histoire avec les bâtisseurs-M ? Qu'y avait-il de si important pour qu'ils aient dû vous faire subir la Terreur ? Quel savoir est digne d'être protégé à ce point ? Et puisque c'est un énorme et affreux secret, pourquoi ne pas l'effacer ou le dissimuler à jamais ?

— Je ne sais pas ce que c'est. Je ne me suis pas suffisamment approchée pour le découvrir.

— Mais tu t'es assez approchée pour ressentir la Terreur. Et tu as eu tout le temps pour y réfléchir depuis, pour la mettre en perspective. Ne me dis pas que tu n'as pas une théorie : tu es Eunice Akinya.

— Ah ! au moins une qui me croit.

— J'essaie, en tout cas, dit Goma.

Au bout d'un moment, elle dit :

— Les bâtisseurs-M ont découvert un truc. Une vérité fondamentale sur l'univers et le destin de toutes choses : ce qui va advenir de l'univers, de toute la matière et de la vie qu'il contient. Ça, je l'ai compris. Le reste est… plus compliqué. C'est un peu comme expliquer le concept de la mort à un enfant. Ça n'a rien d'agréable.

— Ils t'ont révélé cette vérité fondamentale ? demanda Ru.

— Elle m'est parvenue aux oreilles.

— Et le secret en lui-même ? s'enquit Goma. Dis-nous ce que tu en sais. Tu ne peux pas nous demander d'en vouloir à Dakota sans avoir la moindre idée de ce qui se passe.

— J'ai encore le droit de faire ce que je veux, non ?

— Eunice… je t'en prie.

— Tu insistes, petite morveuse. Tu es agaçante. Agaçante, trop sûre de toi et bouffie par l'orgueil.

Goma souleva le menton en un geste de défi, en affichant plus de courage qu'elle n'en ressentait.

— Venant de toi, c'est drôle. Tu as construit toute ta carrière sur ton insupportable orgueil. Tu t'en es servie pour bâtir un empire.

Eunice sourit à contrecœur.

— D'accord. Toi et moi pouvons donc parler franchement. *Tu* dois pouvoir l'encaisser. Tu es suffisamment blindée. Je ne sais pas pour tes compagnons, à toi de voir. Les bâtisseurs-M… tu es sûre ?

— Oui, nous sommes sûrs, bordel ! dit Goma.

— Ils ont abouti à une seule conclusion. Dure à avaler. Extrêmement dure. L'univers arrive à sa fin. Il a une date d'expiration. Il va s'achever… et pas dans un lointain avenir à l'échelle du cosmos, lorsque les galaxies s'effondreront les unes sur les autres ou que les soleils s'éteindront, mais plus tôt… bien plus tôt.

— Comment ça, plus tôt ? dit Vasin. Sois plus précise. Des milliers d'années, des millions ?

— On ne peut le quantifier. C'est un événement fluctuant, une instabilité du vide, un processus aléatoire, mais inévitable, comme la rotation d'un noyau atomique ou la désintégration d'un neutron. Cela pourrait se produire demain ou dans cent milliards d'années. Selon les statistiques, cela ne se passera sans doute pas avant des centaines de millions d'années. Un bon milliard, plus vraisemblablement.

Goma ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement.

— Peu importe, c'est vraiment très loin.

Eunice la regarda avec mépris.

— Essaie, pour une fois, de ne *pas* penser comme une créature composée de cellules, à l'espérance de vie plus courte que certains systèmes météo planétaires. Tu es un être humain. Tu as un horizon limité. Je sais que tu as du mal à te projeter au-delà d'une semaine. D'accord, c'est dans ta nature.

— Merci, dit Goma sans conviction.

— De rien. Mais les bâtisseurs n'avaient pas le même point de vue. Ils étaient déjà là depuis des dizaines de millions d'années lorsqu'ils ont fait cette découverte. Ils s'étaient faits à l'idée d'être une supercivilisation immortelle. Cela leur allait comme un gant. Les maîtres de la création ? Les seigneurs de l'univers ? Les architectes de l'éternité ? Ils étaient prêts. Mais il y a toujours une contrepartie : il fallait que l'univers ne meure pas pour qu'ils y parviennent. Quand ils ont découvert que la fin n'était pas seulement probable, mais inévitable… disons qu'ils ne l'ont pas trouvée si loin, eux. Pas alors qu'ils étaient déjà là depuis une éternité et qu'ils se préparaient pour les temps à venir.

— Alors, c'est ça, la vérité que tu évoquais ? demanda Vasin. La confirmation de tout ça ? Qu'est-ce que ça peut nous faire ? J'ai déjà entendu parler de ces théories. Nous connaissons déjà l'existence de fluctuations du vide.

— Tout comme les Gardiens, répondit Eunice. Comme toutes les intelligences galactiques qui savent compter jusqu'à trois. Mais ça n'a toujours été qu'une théorie… un dragon caché dans les mathématiques. Un sale truc, mais que l'on n'est pas obligé de prendre au sérieux. Les bâtisseurs l'on fait, eux. Leurs calculs étaient irréfutables et ils excluaient toutes les théories concurrentes. Ils savaient que la fin arrivait. Et Poséidon est leur réponse.

— Une solution ? demanda Ru.

— Une réponse, répéta Eunice.

— Je ne vois pas très bien…, commença Ru.

— Vos systèmes d'aération sont tombés en panne durant le trajet jusqu'ici, ou quoi ? Votre cerveau a manqué d'oxygénation ? Je vais expliquer ça lentement. Poséidon est une réponse au niveau des espèces. De l'information, oui. Mais aussi une sorte de requiem, si vous voulez, même s'il faudrait le lire pour en être sûr. Et quoi que Poséidon puisse être, il contient leur réponse à l'idée que la vie, dans

son ensemble, a une durée finie. Qu'elle n'est pas éternelle.

— Et c'est ce que les Gardiens veulent savoir : comment les bâtisseurs-M ont réagi à cette information ? demanda Goma.

— Tu ne le voudrais pas, toi, à leur place ?

Goma haussa les épaules. Discuter avec Eunice requérait certaines formalités, un protocole dont elle commençait à comprendre les règles.

— Si j'étais une civilisation de machines et pas un paquet de cellules, peut-être. Mais je ne suis pas sûre que je ferais autant d'efforts pour l'obtenir.

— À leur place, bien sûr que si. Les Gardiens sont vieux, eux aussi, et comme les bâtisseurs-M, ils sont attachés à l'idée de survie à long terme, de durer longtemps, de s'enfoncer dans l'avenir lointain de l'univers. Ils savent que la fluctuation du vide est réelle, ils l'ont vu dans leur physique et dans les physiques de toutes les autres cultures qu'ils ont rencontrées ou déterrées. Et ils s'inquiètent, enfin pour autant qu'ils soient capables d'une telle émotion. Leurs petits cerveaux de machines sont focalisés sur une seule chose : ce que savaient les bâtisseurs-M. Mais pour le découvrir, ils doivent engager des intelligences comme nous pour s'en occuper à leur place. Le problème, c'est que nous devons faire face à la Terreur. Nous devons y exposer nos âmes tandis qu'ils nous observent. Nous ne sommes que des outils jetables pour eux, rien de plus. Peu importe que nous soyons touchés, blessés ou brûlés ce faisant, tant que nous fonctionnons assez longtemps pour extraire l'information. Eh bien, qu'ils aillent se faire foutre.

Goma, surprise et admirative, éclata de rire.

— Vraiment ?

— Ouais, vraiment. Rien à foutre. Je n'ai pas envie d'être utilisée par une intelligence extraterrestre supérieure.

— Toi seule étais capable dire ça.

— Le dire ? Nous avons fait davantage. Nous avons entamé une grève. (Eunice se redressa sur sa chaise et se gonfla d'orgueil.) Nous avons dit que nous ne le ferions pas. Qu'ils devraient trouver un autre moyen. C'était leur problème, après tout. S'ils nous obligeaient à le faire, ils nous privaient de notre libre arbitre. Mais seules les créatures libres, qui agissent de leur propre chef, peuvent survivre aux lunes. Évidemment, les Gardiens n'abandonnent pas aussi facilement. Ils ont tenté de nous persuader autrement.

— Comment ? demanda Goma.

— Avec des dons, des octrois. (Elle posa un doigt sa poitrine.) Faire de moi une humaine. Ils ont cru pouvoir m'acheter pour que je leur obéisse. Mais ça n'a pas suffi.

Goma acquiesça.

— Qu'ont obtenu les autres ?

— Dakota n'était déjà pas bête. Ils l'ont rendue encore plus intelligente, et presque immortelle.

— Et Chiku ?

— Cette chère Chiku. Avec le recul, elle seule a été maligne. Ils n'avaient rien à lui offrir : ni carotte ni bâton. Elle ne voulait pas être plus intelligente, ni vivre plus vieille, et certainement pas devenir autre chose que ce qu'elle était. C'est la faute de mon petit-fils : ce Geoffrey lui avait mis de drôles d'idées en tête.

— Je les trouve plutôt saines, au contraire, dit Ru.

— Alors, tu es aussi étrange qu'il l'était.

— Continue, s'il te plaît, dit Goma en sentant un nœud se former au creux de

son estomac.

— Le refus de Chiku a fait d’elle une adversaire des Gardiens. Lorsque le *Zanzibar* est arrivé, nous avons tous fait de notre mieux pour aider. Mais les Gardiens avaient déjà prévu quelque chose pour Dakota. Puisqu’ils ne pouvaient pas utiliser des humains, pourquoi ne pas se servir d’éléphants à la place ? Ce n’est pas qu’ils nous comprenaient, qu’ils avaient percé le mystère de notre psychologie. Ils avaient simplement vu un autre groupe d’animaux vertébrés et ont compris ce qu’il fallait faire pour obtenir ce qu’ils voulaient. Dakota deviendrait la nouvelle matriarche, la nouvelle dirigeante des Tantors. La reine du bal. Ils ont réorganisé ses gènes, en ont ajouté de nouveaux et l’ont laissée se reproduire, puis ils ont attendu que ses descendants deviennent le nouvel ordre dominant.

— Supérieur aux Tantors ? demanda Ru.

— Ils se sont donné le nom d’Augmentés. En réalité, ils ne sont qu’un nouvel instrument des Gardiens, préparé pour une expédition.

— Dis-m’en plus sur Chiku, demanda Goma.

— Elle est morte. Vers la fin de la présence humaine à bord du *Zanzibar*. J’étais là. J’ai tout vu. Ils l’ont tuée.

— Non, dit Goma qui préférait encore se voiler la face.

— C’était une période sombre. Les deux camps ont commis des horreurs. Les humains ont commencé à se rendre compte qu’ils ne dominaient plus les Augmentés et, évidemment, certains d’entre eux ont réagi de manière excessive et tenté d’utiliser les systèmes du *Zanzibar* pour maîtriser les éléphants. Ils ont envoyé des gaz inertes dans le réseau d’aération, ce genre de choses. Les humains pouvaient facilement enfiler une combinaison ou aller dans un sas, mais les éléphants ne pouvaient pas se cacher. Toutefois la manœuvre a été mal exécutée, et trop lentement. Il y a eu des représailles. Puis les humains sont passés aux armes mortelles : tuer un éléphant n’est pas très compliqué si on le veut vraiment. Mais les animaux, surtout les Augmentés, furent assez rapides et malins pour répliquer. Et ensuite, ce fut la guerre.

— J’espère vraiment que tu mens, dit Ru.

Goma poussa un lourd soupir et lui prit la main, pour qu’elles trouvent la force, ensemble, d’affronter cette affreuse vérité.

— Chiku a tenté de négocier la paix. Elle avait des amis parmi les Tantors, et même au sein des Augmentés. Mais les tensions étaient trop fortes des deux côtés. Elle a été agressée et tuée. Ça a été rapide. Elle n’a pas souffert.

— Tu n’aurais pas pu les arrêter ? demanda Goma en contenant à peine sa rage.

— Tu ne crois pas que j’ai essayé ? Tu penses que je n’étais pas prête à prendre part aux combats, contre eux, si cela avait pu changer quoi que ce soit ? Je ne suis ni dans le camp des éléphants ni dans celui des humains, Goma. Je suis contre la bêtise, c’est tout. (Elle baissa la tête et frissonna, dégoûtée.) Mais je n’étais pas assez forte. Pas assez forte, ni assez rapide et courageuse. Regardez ce que je suis devenue.

— L’une des nôtres, dit Goma. Pauvre de toi.

— Quoi qu’il se soit passé sur le *Zanzibar*, Eunice ne peut pas en être tenue pour responsable, dit Ru.

— Non, en effet, dit Eunice. Mais ça ne nous sort pas de cette panade. Je suis coincée ici, sans vaisseau depuis mon exil. Néanmoins, tout a changé grâce à vous.

— Et l’autre appareil ? demanda Vasin.

— C’est un problème et une autre raison de contacter le *Zanzibar* aussi vite que possible. À mon avis, votre arrivée n’est pas passée inaperçue, surtout avec le bruit électromagnétique que vous émettiez.

— C’est ta faute. C’est toi qui nous as demandé de venir, dit Goma.

— Oui, je m’en suis rendu compte, tout comme j’ai compris que j’ai peut-être causé, par inadvertance, l’arrivée de l’autre appareil. Mais je n’avais pas le choix. Je ne pouvais pas rester sans rien faire, en ignorant ce que les Gardiens voulaient à Dakota.

— Tu devais savoir qu’il nous faudrait plus d’un siècle pour arriver, dit Vasin. Qui diable peut bien faire des prévisions à cette échelle ?

— Moi. J’ai toujours agi ainsi. Et regardez, ça a marché.

— Bon, et maintenant ? demanda Goma.

— Les trois autres vont bientôt arriver. Je devrais tous les emmener, mais je doute que votre vaisseau soit équipé pour recevoir des Tantors. Ils devront rester ici, sur Orison, jusqu’à mon retour. (Elle haussa les épaules, visiblement peu inquiète.) Ils sont intelligents. Ils peuvent faire fonctionner le campement seuls, à condition qu’il n’y ait pas de grosse panne.

— Tu leur fais sacrément confiance, dit Karayan.

— Il faut bien.

Ils avaient interrompu son travail en arrivant et Eunice leur expliqua qu’elle ne pouvait pas partir avant d’avoir gravé dans la pierre ce qu’elle venait d’apprendre. Goma se demanda pourquoi elle ne se contentait pas de l’écrire sur du papier, ou de s’enregistrer pour la postérité.

— Tu ne peux pas comprendre.

— Laisse-moi en juger.

Eunice enfila sa combinaison spatiale, celle munie de la ceinture d’outils, et Goma la suivit dans le sas alors même qu’elle n’avait pas été directement invitée. Sans un mot, Eunice partit vers la falaise où ils l’avaient découverte, la première fois. Elle contourna un des immenses cairns puis s’arrêta au bas de l’à-pic. Elle l’examina un instant, la main en visière, puis choisit un itinéraire sûr suivant des fentes et des saillies de la paroi.

Goma la regarda d’en bas. Eunice prit un des outils de gravure, alluma son extrémité puis se mit à tailler méticuleusement des symboles anguleux dans la pierre.

Goma sentit sa gorge se serrer. Elle se savait à deux doigts d’une révélation importante.

— J’ai déjà vu ces symboles.

Eunice continua à travailler en silence. Elle acheva une partie, puis traversa avec précaution jusqu’à l’extrémité droite, les orteils posés sur une pierre qui dépassait à peine. Elle grava encore quelques inscriptions.

— Ça m’étonnerait.

— J’en suis presque certaine. C’est la grammaire de Mandala : les mêmes motifs que ceux inscrits dans ses flancs, comme une longue suite de dominos qui zigzaguent et se divisent. Sauf qu’il n’y a pas que ça, hein ? Tu y ajoutes d’autres types de symboles.

— C’est bien, tu es très maligne. Va donc jouer ailleurs.

— C’est la syntaxe Chibesa. Tu combines des motifs de la syntaxe Chibesa avec la grammaire de Mandala, comme s’ils appartenaient à la même hiérarchie

de langage, ou qu'ils soient au moins fortement liés.

Eunice s'arrêta. Elle éteignit son outil et le rangea dans son étui avant de redescendre au sol.

— Et comment es-tu au courant de ça ?

— Parce que ma mère me l'a montré. Après ton départ, Ndege a passé trente ans à chercher des liens entre les deux formes. Elle a fini par utiliser sa connaissance de la syntaxe Chibesa pour comprendre la grammaire de Mandala. C'est comme ça qu'elle a appris à parler au Mandala sur Creuset.

— J'ai toujours su que Ndege était prometteuse.

— Oublions ma mère : comment as-tu pu trouver les mêmes liens ? Je connais ta vraie nature. Tes souvenirs ne sont pas les vrais souvenirs d'Eunice : tu as été créée à partir de ses déclarations publiques, les faits extérieurs de sa vie. Ma mère disait que ces liens étaient un secret de famille bien caché, trop caché pour que tu sois au courant.

— Elle avait raison. Et en même temps, elle n'a pas été tout à fait juste avec moi – je ne suis pas seulement le produit de ce qu'ont rassemblé les moteurs de postérité –, mais la vérité est incontestable. Je sais que la syntaxe Chibesa est un formalisme mathématique, une porte vers une nouvelle physique, et je sais aussi, ou je me doute, qu'elle tire son origine des gravures dans la pierre d'un touriste extraterrestre de passage. J'ai aussi accès à tout le corpus public des travaux académiques sur la grammaire de Mandala, en tout cas dans l'état où étaient les recherches au moment de mon départ. Mais la connexion entre les deux ? Je l'ai trouvée seule.

— Comment ?

— La Terreur. C'était une forme de contact rapproché avec la technologie des bâtisseurs-M, et évidemment, ça nous a tous transformés. J'en ai tiré des indices, l'idée qu'un savoir plus important était presque à portée. Tous ces trucs sur la déchirure du vide… la fin des temps ? Ils m'ont atteinte. Comme je l'ai expliqué, une fuite. Une contamination. On m'a révélé davantage d'éléments sur leur nature qu'ils souhaitaient en dévoiler. Et depuis, j'ai cette espèce de sensation qu'il y a des liens à tisser. Mes rêves…

— Parce que tu rêves.

— Oui. Bon, je peux continuer ?

— Je t'en prie.

— Mes rêves représentaient de grosses batailles exaltées entre des armées de symboles, des régiments de structures logiques et formelles. Ils me hantaient. Ils m'ont poursuivie des années, des décennies, sapant ma santé mentale jusqu'à ce que je commence à les exorciser en écrivant sur ces roches. Apparemment, ça marche. La plupart du temps, je n'en ai plus que des aperçus. Je ne saisis pas comment la syntaxe et la grammaire correspondent à tous les niveaux… rien que des petits bouts, des phrases dans des paragraphes. Mais ça suffit. C'est comme si ces éléments voulaient être gravés dans la roche, comme s'ils voulaient rester. Et chaque nouveau progrès, chaque nouveau morceau qui s'assemble au tout m'incite à penser que mon idée initiale devait être vraie. Il y a un lien.

— C'était aussi l'avis de Ndege.

— Et l'a-t-elle… théorisé ?

— Ma mère n'avait pas le droit de parler de ses idées, pas même à moi. Mais elle l'a fait. Et oui, elle l'a théorisé. La grammaire est une évolution de la syntaxe, une forme plus tardive et élégante. La syntaxe est un langage abrégé bien pratique, mais on ne peut s'en servir que pour parler de physique. La grammaire

va au-delà, elle est plus riche, plus complexe, comme une langue avec des tas de temps et de genres.

— Et elle a compris les liens formels entre les deux ?

— Non, répondit Goma. Elle avait tout un tas d'idées générales et a résolu nombre de détails, mais elle y a passé sa vie. Je savais que ma mère estimait ne pas en avoir fini. Elle pensait n'avoir fait que quelques incursions et en avoir découvert plus que le reste du monde. S'ils l'avaient autorisée à accéder au Mandala…

— Et à celui d'ici.

— Oui. Elle en aurait pleuré de joie, si elle l'avait appris. Découvrir qu'une partie du *Zanzibar* avait survécu, qu'elle n'était pas le monstre qu'on l'accusait d'être.

— Ne m'en veux pas, Goma. Il t'a fallu du courage pour venir ici, et je sais que tu es au moins aussi brillante que le reste de l'expédition.

— Merci, dit-elle, peu convaincue.

— Mais tu n'es pas Ndege. Je l'ai appelée dans l'espoir qu'elle puisse venir. Je pensais qu'elle pourrait aider, conseiller les Tantors, mais je me rends compte maintenant qu'elle aurait été d'un inestimable intérêt dans d'autres domaines. J'aurais grandement pu bénéficier de son savoir. Tout ce que j'aurais pu apprendre, rien qu'en lui montrant ce mur.

— Je regrette tout autant que toi qu'elle ne soit pas là.

— Les regrets ne vont guère nous avancer.

— Mais j'ai ses carnets de notes. Je les ai apportés. Tous. Ils t'intéressent ?

Eunice la regarda à travers sa visière. Elle avait réglé le niveau du reflet de sorte que Goma puisse voir son expression. Elle affichait un sourire sincère. Goma n'en avait jamais vu d'aussi beau.

— Je reviens sur ce que j'ai dit. Je ne regrette pas ta venue, Goma Akinya. Vraiment pas.

Ils auraient pu partir directement – l'atterrisseur était prêt pour un décollage immédiat – mais les trois autres Tantors n'étaient pas revenus. Et de toute façon, Eunice avait besoin d'un jour pour préparer la gestion du campement, le placer dans un état de demi-sommeil pour que Sadalmelik et les autres puissent l'entretenir facilement.

Goma profita de ce report, qui lui offrait la possibilité d'interagir davantage avec les Tantors. Elle devait dormir et manger, mais sans ces obligations, elle aurait aimé passer tout son temps avec eux. Ru partageait son enthousiasme. Mais ensemble, elles en vinrent à la conclusion qu'elles devaient utiliser une méthodologie plus structurée et profiter de cette occasion pour compiler des données plutôt que des anecdotes. Les discussions à bâtons rompus des premières heures étaient passionnantes, mais il fallait désormais faire preuve de discipline et de rigueur. La plupart des tests cognitifs qu'elles faisaient passer sur Creuset pouvaient être reproduits ici, et ils leur permettraient de répondre à des questions qu'elles n'obtenaient pas vraiment par le dialogue. Le langage fournissait une idée de l'intelligence qui pouvait se révéler fausse, mais certains des tests stimulants de leur arsenal donnaient des résultats précis. Elles allèrent donc voir les Tantors, enthousiastes et intimidées par ce qui les attendait. Elles savaient toutes deux que quelques heures bien utilisées ici leur offriraient davantage que le travail de toute une vie sur Creuset.

Mais lorsque Goma pénétra dans leur domaine, elle comprit immédiatement

que quelque chose de terrible s’était produit.

Sadalmelik était allongé par terre.

Chapitre 30

Kanu mit quelques instants à s'apercevoir qu'il s'était trompé, que la femme qui lui parlait dans le verre n'était pas sa mère. Son erreur était excusable : Chiku jaune, Chiku rouge et Chiku verte ne formaient autrefois qu'une seule et même personne et elles se ressemblaient énormément, malgré des vies entièrement différentes.

— Tu la connais, dit Nissa en examinant sa réaction.

— C'est une des trois incarnations de ma mère, répondit Kanu en chuchotant presque. Chiku verte, celle qui est venue sur Creuset avec l'holovaisseau. Mais ce n'est pas ma mère, c'est celle de Mposi.

— Ça doit te faire bizarre.

— Un peu, dit Kanu en souriant de son propre euphémisme dans l'exquise tristesse de l'instant.

Nissa lui prit la main tandis que la silhouette continuait à parler :

« Rien de tout ceci n'est facile à expliquer, dit-elle. *Mon histoire est compliquée, à tel point que même moi, je ne suis pas certaine de tout. Mais ce qui compte à présent, c'est le passé récent. Beaucoup de choses très étranges et étonnantes me sont arrivées, dernièrement, et m'ont conduite ici, à cet enregistrement. »*

Sa voix lui paraissait familière, extrêmement familière, mais elle devenait parfois moins audible, comme si elle avait été enregistrée sur de la cire ou de la cellulose et jouée trop souvent.

— C'est vraiment elle ?

— Je crois.

« Notre accord avec les Gardiens, dit Chiku, *stipulait que trois individus partiraient dans l'espace interstellaire avec les machines. En échange, les autres pourraient rester, coloniser Creuset et étudier le Mandala là-bas.* (Elle acquiesça et sourit.) *C'était une Trinité parfaite : une synthèse du naturel, du fabriqué et de l'évolué. »*

Chiku se tut un instant et regarda ses mains avant de relever les yeux vers son public futur.

« Ils nous ont conduits ici. Au début, nous ne savions pas où nous étions. Un autre système solaire, si lointain que nous ne reconnaissions aucune constellation. Tout est allé très vite. Nous avons dû nous déplacer à une vitesse proche de celle de la lumière, car le voyage ne nous a pas semblé durer plus de quelques jours. Finalement, nous avons appris que ce système s'appelle Gliese 163 et que nous avions parcouru soixante-dix années-lumière. Et, tout aussi lentement, nous avons commencé à comprendre pourquoi les Gardiens nous avaient amenés ici. »

La vidéo se figea une seconde ou deux, avant de reprendre.

« J'imagine que vous devez déjà être au courant du deuxième Mandala et des structures sur Poséidon. Vous vous demandez sans doute quel rapport ils ont avec les Gardiens et pourquoi ils s'y intéressent. Vous devez faire preuve d'une prudence extrême avec ces structures. »

— Merci pour ce conseil qui tombe à point nommé, dit Nissa.

Mais la vidéo se figea de nouveau. Elle sauta, et Chiku parut avoir changé de position, comme si quelques images manquaient.

Un défaut, se demanda Kanu, *ou une coupure délibérée ?*

« Nous avons fait ce que nous pouvions pour les survivants du Zanzibar. Ils étaient mal en point et nous ne pouvions leur apporter qu'une aide limitée avec le peu d'outils dont nous disposions. Ce fut un énorme défi. Ce petit morceau de notre ancien holovaisseau devait maintenir en vie non seulement des humains, mais aussi les Tantors encore à bord. Les premiers jours furent incroyablement difficiles. Nous menions un combat incessant pour survivre. Trouver un moyen de retourner sur Creuset, voire générer assez de puissance pour envoyer un message : autant de luxes que nous ne pouvions même pas envisager. Nous vivions au jour le jour sans pouvoir compter sur un sauvetage éventuel, qui n'aurait lieu que dans des centaines d'années. Le… »

L'image sauta une nouvelle fois.

Kanu jeta un coup d'œil à Nissa. Il était persuadé qu'elle se disait la même chose que lui. L'enregistrement avait pu subir des pannes naturelles, mais il était plus probable qu'il ait été coupé. Il se demanda ce que Swift, qui n'avait encore rien dit, en pensait.

« Au final, poursuivit Chiku, *nous manquions de ressources pour faire vivre toute la population de survivants. Nous avions encore les caissons de saut, mais nous ne pouvions espérer les convertir pour qu'ils conviennent aux éléphants. Nous avons donc abouti à un compromis. Les Tantors resteraient éveillés, mais la plupart des survivants humains s'endormiraient. Certains d'entre nous se sont portés volontaires pour rester avec les Tantors et les aider à survivre aux difficultés des années suivantes. Ensemble, humains et Tantors, nous avons prévu de travailler afin d'augmenter les capacités du Zanzibar, de le transformer en un monde que nous pourrions partager. Une fois cela fait, nous pourrions orienter nos efforts vers un autre problème, celui de retourner chez nous, si nous le voulions toujours. Étant donné mon expérience avec les Tantors, vous ne serez pas surpris d'apprendre que j'ai décidé de demeurer avec les vivants.* (Elle sourit.) *N'allez pas pour autant chanter mes louanges. Ce n'était pas vraiment un sacrifice, je préférais rester éveillée et agir, même si nous avions peu de chances de survivre. Mais une fois le reste des colons endormis, la vie nous est devenue plus facile. Évidemment, nous savions bien qu'il y aurait encore des moments ardus… »*

L'image sauta de nouveau.

« Toutefois, il faut garder espoir. Si les Augmentés et les humains ont survécu, c'est merveilleux. Et si vous pensez qu'il faut réveiller ceux d'entre nous qui dorment, je ne crois pas que ça vous causera trop de problèmes. Le temps que vous atteigniez ce système, vous aurez des décennies ou des siècles d'avance sur nous. Mais comme je veux mettre toutes les chances de notre côté, je vous joins toutes les informations qui me paraissent nécessaires et qui pourraient vous être utiles. Vous les trouverez à la fin de cet enregistrement. Il y a encore beaucoup de choses à dire, mais ça devra… »

L'image fit un salut respectueux.

« Je m'appelle Chiku Akinya. Je suis née sur la Lune, à une seconde-lumière de la Terre. Mon arrière-grand-mère était Eunice Akinya, Senge Dongma, la femme au visage de lion. Elle a ouvert la porte à l'avenir, et certains d'entre nous ont eu le courage de la suivre. Qui que vous soyez, d'où que vous veniez, quels que soient le sang ou les électrons qui coulent dans vos veines, je vous souhaite bonne chance. Que la sagesse et l'humilité guident vos actions. »

Cette partie de l'enregistrement s'acheva. Une suite de plans suivit, clignotant trop vite pour que l'on puisse y comprendre quoi que ce soit. Kanu eut à peine le

temps d’apercevoir des données médicales, sans doute relatives à la technologie de saut.

— Intéressant, dit Swift d’une voix très douce.

— Comment ça, intéressant ? demanda Kanu.

Mais la vitre s’assombrit et Swift n’ajouta rien.

Ils amarrèrent la *Chute du Chevalier* au *Brise-Glace*, descendirent et effectuèrent quelques vérifications du système. Ils étaient partis si peu de temps que le processus de réparation du vaisseau avait à peine avancé. Mais il ne s’était rien produit de fâcheux.

Kanu resta à bord du *Brise-Glace*, tandis que Nissa retournait dans la *Chute du Chevalier* pour l’utiliser comme remorqueur et ramener le plus gros appareil près du *Zanzibar*. Plus ils s’approchaient, plus l’opération devenait délicate : ils pouvaient facilement perdre la maîtrise des commandes et envoyer le *Brise-Glace* heurter le foyer des éléphants.

Lorsqu’ils avaient vu le *Zanzibar* pour la première fois, ignorant encore sa vraie nature, ils avaient remarqué le creux à son extrémité, comme une fossette sur sa peau. Kanu finit par comprendre qu’il s’agissait d’un vestige du moteur Chibesa originel de l’holovaisseau, le monstrueux propulseur qui l’avait poussé à une petite fraction de la vitesse de la lumière, très lentement par rapport à son propre vaisseau. Mais déplacer un tel appareil, aussi gros qu’une montagne, était déjà un exploit en soi.

On n’avait pas utilisé les moteurs Chibesa des holovaisseaux pendant la plus grande partie de la traversée. Certains avaient même été temporairement démontés, pour libérer un espace énorme, avant d’être remontés pour ralentir. Mais une fois arrivés en orbite autour de Creuset, les propulseurs ne servaient plus à rien. On les avait complètement démantelés pour réutiliser les matières premières et fabriquer de nouveaux objets pour la colonie. Sur le *Zanzibar*, l’espace libéré par le moteur avait été transformé en un poste d’amarrage pour vaisseaux spatiaux, un quai fermé qui pouvait contenir de plus gros véhicules que les atterrisseurs et navettes habituels.

La paroi à la base du creux glissait sur un côté pour ouvrir sur un intérieur cylindrique, et doté de nombreuses pinces d’amarrage, d’attaches et de sas. Quelques appareils seulement étaient visibles, et aucun ne mesurait ne serait-ce qu’un dixième de la taille du *Brise-Glace*. Les formes de ces vaisseaux étaient inconnues de Kanu, mais il parvenait à deviner leur fonction. Il s’agissait de vaisseaux à courte portée, utilisables pour descendre sur Creuset ou aller d’un holovaisseau à l’autre, mais aucun d’entre eux ne paraissait assez gros pour s’enfoncer plus loin dans le système solaire. Tous conçus pour des passagers humains, ils restaient inaccessibles aux éléphants qui ne pouvaient donc pas les piloter.

Le quai d’amarrage pivotait en même temps que le reste du *Zanzibar*, et Nissa dut manœuvrer habilement pour mettre le *Brise-Glace* en position. Ce n’était pas le moment de commettre d’autres dégâts.

Le *Brise-Glace* fit une embardée, puis sa structure grinça quelque part sous les pieds de Kanu. Les multiples pinces se resserrèrent contre la coque et tout redevint silencieux.

Nissa s’amarra de nouveau au *Brise-Glace*, puis traversa le vaisseau jusqu’à l’endroit où se trouvait Kanu.

— Bien joué, dit-il.

— J’espère que tu ne te trompes pas.
— Moi aussi.
— Tu veux plutôt dire : vous deux aussi.

Memphis les attendait de l’autre côté du sas. On les conduisit jusqu’à un autre véhicule, peut-être celui qu’ils avaient déjà emprunté, et ils traversèrent rapidement une série de tunnels et de salles jusqu’au bâtiment administratif où ils avaient rencontré Dakota. Quelques heures seulement s’étaient écoulées, mais Kanu avait toutefois l’impression que sa discussion avec la matriarche remontait à une autre partie de sa vie, antérieure à une décision capitale et irréversible.

— Memphis vous a montré les dormeurs, dit Dakota en longeant lentement les quatre murs de l’entrée. J’imagine qu’à sa façon il a essayé de vous expliquer dans quelle situation fâcheuse nous sommes. Les humains ont abandonné leurs vies éveillées pour que nous puissions survivre, en se soumettant à l’incertitude du saut. Ce fut un immense sacrifice : un acte vraiment noble et courageux. Ils étaient comme des mères, pour nous. Mais comme vous avez pu vous en rendre compte, notre situation s’est grandement améliorée. Le *Zanzibar* est robuste et il a commencé à se réparer de mille façons. Il est désormais capable de faire vivre les Augmentés. Et d’autre part, les Augmentés et les humains vont pouvoir partager les mêmes ressources.

— Tous ? demanda Kanu en pensant aux multitudes qu’il avait vues dans les salles.

— Pas pour l’instant, ce serait un changement trop drastique. Mais quelques-uns pour commencer, un petit groupe d’humains réveillés pour nous aider et accomplir ce que les Augmentés ne peuvent faire eux-mêmes ? C’est tout à fait possible. Ça l’est devenu, en tout cas.

— Tu veux dire depuis notre arrivée, dit Nissa.

— Même avec les meilleures intentions du monde, nous restons limités. L’intelligence n’est qu’une partie du problème. Nous sommes aussi entravés par notre nature, notre taille physique. Ces outils et ces prothèses que vous avez dû remarquer nous permettent une certaine maîtrise des systèmes de fonctionnement du *Zanzibar*. Mais nous avons toujours eu du mal à atteindre certaines zones ; il reste des systèmes de commande ou de détection trop délicats ou trop compliqués pour que nous puissions les utiliser. Je suis peut-être capable de lire des livres, mais réveiller des dormeurs du saut me semble très difficile. Je suis sûre que les systèmes de votre vaisseau sont fortement automatisés.

— Bien sûr, dit Kanu.

— Ce n’est pas le cas ici. Lorsque les concepteurs ont installé les caissons de saut, ils étaient persuadés qu’il y aurait toujours quelqu’un pour s’en occuper. Ils cherchaient surtout à endormir le plus grand nombre d’humains possible, et ne se souciaient pas d’automatiser le processus. Ils ont réussi, évidemment, les caissons nous ont littéralement sauvé la vie. Mais nous ne pouvons pas réveiller les dormeurs en appuyant simplement sur un bouton. Pour cela, nous avons besoin d’aide humaine.

— Et même avec, ça risque d’être compliqué, dit Nissa.

— Mais vous avez tout le temps qu’il vous faut et toutes les ressources du *Zanzibar* à votre disposition. Et si vous n’y arrivez pas tout de suite, personne ne pourra vous le reprocher.

— Même s’il y a des morts ? demanda Kanu. Au moins, pour le moment, ces gens sont congelés, à l’abri de toute menace.

— Évidemment, il y a des risques de décès, dit Dakota. Mais tout comme les colons de Creuset ont passé un accord avec les Gardiens, nous avons conclu un pacte avec ces endormis. Ils ont abandonné leurs vies conscientes pour que nous puissions survivre et nous leur en serons éternellement reconnaissants. Mais nous devons nous acquitter de notre dette.

— Vous vous sentez obligés de les réveiller, dit Nissa.

— Il est grand temps, ça nous obsède. Votre arrivée est un vrai coup de chance.

Kanu fit un petit sourire.

— Nous n'avons pas eu l'impression d'avoir de la chance, nous.

— Nous sommes tout de même ravis de vous compter parmi nous. Votre vaisseau sera réparé. Une fois les travaux engagés, vous pourrez utiliser vos propres caissons de saut si vous le désirez. Mais si vous le permettez et que vous en ayez le temps, j'apprécierais grandement de continuer à parler avec vous. Je n'ai que rarement trouvé des intelligences à mon niveau parmi les Augmentés, mais je vous trouve tous deux remarquablement stimulants.

— Bien sûr, dit Kanu en mettant de côté tous les doutes qu'il ressentait.

— Mais nous verrons tout ça plus tard. Demain, si vous êtes suffisamment reposés, j'aimerais que vous examiniez les caissons de saut, aussi méthodiquement que possible. Ensuite, nous pourrons parler en détail des réparations : de la fourniture de matériel, de l'utilisation de nos systèmes de fabrication. En attendant, nous ferons de notre mieux pour que vous vous sentiez chez vous. Je crois que les installations seront à votre goût, mais n'hésitez pas à demander si vous pensez que nous pouvons encore les améliorer.

— Nous n'y manquerons pas, dit Nissa. Mais je peux vous poser une question ?

— Je vous en prie.

— L'enregistrement de Chiku a été coupé. Existe-t-il quelque part une version complète de son message ?

— Nous n'avons que cet enregistrement. Et nous le regrettons, son immense sagesse aurait pu grandement nous aider. L'enregistrement vous pose un problème ?

— Non, répondit Kanu, en s'efforçant de paraître convaincu, alors qu'il partageait les doutes de Nissa à propos de l'intégrité de l'enregistrement.

— Memphis va vous faire visiter la Maison blanche. À mon avis, l'un d'entre vous va trouver l'endroit très familier.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la demeure – dans une autre salle à quelques kilomètres de l'endroit où ils avaient été retenus – Kanu eut d'abord l'impression que son esprit lui jouait des tours. Il était déjà venu ici et connaissait cet endroit. Impossible.

Le véhicule descendait un sentier en pente bordé de bois jusqu'à un terrain plat composé de lacs et de taillis. Au centre, les arbres, plus rapprochés, entouraient un bâtiment bleu et blanc dont les contours – aperçus depuis le sentier qui le surplombait – étaient à la fois familiers et inconnus.

— Nous sommes déjà venus, dit Nissa, le rassurant ainsi sur sa santé mentale. Tu m'as fait visiter cet endroit. Mais c'était en Afrique !

— Sur l'ancienne frontière entre le Kenya et la Tanzanie, dit Kanu, qui comprenait peu à peu. C'est là que se trouvait la vieille maison des Akinya, la base d'opérations de tout l'empire commercial, il y a cinq ou six cents ans. Elle

ressemblait à ça, avant de tomber en ruine !

— Je ne comprends pas ce qu'elle fait là.

— C'est une copie, pas le même bâtiment. Elle servait sans doute à marquer l'empreinte de ma famille sur le projet de l'holovaisseau : sa façon de rappeler à tout le monde que ce sont eux qui ont rendu tout ça possible.

— Comme si c'était nécessaire.

— Elle paraît en bon état, dit-il, plaçant sa main en visière pour se protéger de la lumière du plafond. Comme neuve. Avec tout ce qui s'est passé sur le *Zanzibar*, je suis surpris qu'elle semble à ce point intacte.

— Quelqu'un l'estime sans doute digne d'être entretenue.

Le véhicule passa à travers le bosquet entourant la maison par un sentier qui était une des routes d'origine ou qui avait été tracé par le passage incessant des éléphants. Il s'arrêta devant la façade de la demeure et Memphis abaissa la rampe.

Deux Augmentés les attendaient pour les escorter dans la maison. L'entrée de devant était assez haute et large pour qu'ils puissent l'emprunter, même si Kanu se demanda à quel point elle reflétait l'originale. Si modification il y avait eu, on avait pris soin de préserver l'élégance de la façade originelle. Au-delà, sous des lustres de verre, un grand couloir clair formait le tiret du A que dessinait le bâtiment. Il était lui aussi assez vaste pour que deux pachydermes et leurs invités puissent le suivre, mais toutes les salles adjacentes ne possédaient pas les mêmes proportions.

— Vous resterez dans ces pièces, déclara un des Augmentés en montrant des portes avec sa trompe. Vous aurez à manger et à boire. S'il vous en faut davantage, vous demandez. Si quelque chose est cassé dans les salles, vous prévenez.

— Merci, dit Kanu.

— C'étaient des ordres ou c'est juste qu'ils ne maîtrisent pas le swahili ? demanda Nissa en chuchotant presque.

— Soyons optimistes, on va pencher pour la deuxième solution.

Les portes étaient ouvertes et ils entrèrent dans la suite. À l'intérieur, ils découvrirent que les pièces étaient reliées et que l'on n'était pas obligé de sortir dans le couloir pour passer de l'une à l'autre.

Elles étaient meublées proprement, avec des lits, des toilettes et des salles de bains. Kanu passa un de ses doigts gantés sur une surface pour voir depuis quand elles n'avaient pas été occupées, mais ne ramassa pas de poussière.

Il y avait de l'eau chaude, un appareil pour cuisiner et un compartiment réfrigéré rempli de provisions basiques. Kanu doutait que tous les ingrédients aient conservé leur valeur nutritionnelle, mais ils suffiraient pour les maintenir en vie pour le moment.

— Nous viendrons demain, dit l'Augmenté lorsque Kanu et Nissa retournèrent dans le hall.

— Nous pouvons quitter la maison ? demanda Kanu.

— Vous resterez dans ces salles. Vous ne partirez pas. Si vous avez besoin de nous, faites du bruit.

L'Augmenté montra un bâton métallique, semblable à celui dont Memphis s'était servi pour prévenir Dakota, posé près d'une des portes.

— Sommes-nous prisonniers ? demanda Nissa.

— Vous ne partirez pas.

— Nous avons compris, dit Kanu.

Après le départ des Augmentés, ils retirèrent leurs combinaisons spatiales et en posèrent les éléments sur l'un des nombreux lits. Quel soulagement d'en être débarrassés, de pouvoir remuer librement – et de se laver –, mais Kanu ne s'était jamais senti aussi vulnérable de toute sa vie. Le scaphandre lui donnait l'impression, certes illusoire, d'être blindé, enfermé dans une coquille qui le protégerait de la force brute des éléphants.

— Dans quoi nous sommes-nous fourrés ? se demanda-t-il à voix haute.

— C'est toi le diplomate, à toi de me dire.

— Tu ne m'aides pas. Dakota n'a pas semblé dotée de mauvaises intentions à notre égard et nous aurions facilement pu partir lorsque nous sommes sortis chercher le *Brise-Glace*. Alors, pourquoi ai-je l'impression que nous venons de commettre une grosse erreur ?

— C'est peut-être le cas.

Épuisé, Kanu s'assit devant une table et posa les mains sur son crâne chauve. Nissa s'approcha d'une console près d'un lit et lança, sur un des murs, un cycle de vues panoramiques, assez riches et détaillées pour que Kanu ait l'impression d'être dans n'importe lequel de ces paysages. Une savane au coucher du soleil, une chute d'eau sous un arc-en-ciel qui lui rappelait des souvenirs, des garçons qui jouaient au foot sur une plage. Il les regarda, mélancolique, en regrettant de ne pouvoir taper dans un ballon sans penser à autre chose.

— Nous réparons le vaisseau. Puis nous partons. Dakota n'a aucune raison de nous en empêcher, tant que nous l'aidons avec les endormis.

— Qu'est-elle pour eux ? demanda Nissa. Une matriarche, ou davantage ? Qu'est-ce qui la maintient à leur tête ?

Un air de kora s'éleva doucement dans la pièce.

— Je ne sais pas : le respect pour son âge et sa sagesse ? En faut-il plus ?

— Mais ce n'est pas un simple éléphant.

— Je crois que je l'avais compris en découvrant sa loupe. Ça et le fait qu'elle puisse lire et parler.

— Les sarcasmes, c'est ma spécialité, Kanu. Ce que je veux dire, c'est qu'elle n'est pas seulement un éléphant extrêmement brillant. D'où lui vient cette intelligence digne d'un humain ? Que leur as-tu fait ?

— Moi, personnellement ? Rien du tout !

— Mais tu sais ce qui s'est passé, et ça a un rapport avec ta famille.

— *Ma* famille, c'est ça ? demanda Kanu, en colère. Tu étais bien contente d'y entrer en m'épousant.

Malgré la provocation, Nissa garda son calme.

— Tu comprends ce que je veux dire.

Kanu acquiesça, s'en voulant d'une telle réaction. Il reprit plus calmement :

— Je suis désolé, je n'aurais pas dû. Pour tout dire, je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé avec les éléphants. Quelque chose en rapport avec des gènes humains, ou des séquences de gènes dormants qui se sont réveillées dans le génome des éléphants afin que l'on puisse former des structures neurologiques humaines : comme si on avait enclenché toute une série d'interrupteurs qui ont allumé ou éteint des éléments. Les généticiens les ont fait rapetisser, pour commencer, en pratiquant le nanisme phylétique. Les éléphants intelligents ne sont arrivés qu'après, mais ils devaient sans doute descendre du même programme expérimental. Qui n'était pas strictement un programme Akinya, d'ailleurs : nous y avons simplement participé.

— Cela ne te décharge pas de toute responsabilité.

— Je sais.

Elle s'assit en tailleur sur le lit et se frotta le crâne.

— Je ne t'en veux pas vraiment pour ça, pas à toi personnellement, en tout cas. Peut-être à tes ancêtres. Mais j'aimerais tout de même savoir ce qu'elle est. Si nous pouvions disséquer son cerveau, à quoi ressemblerait-il : à celui d'un éléphant aux attributs humains, ou le contraire ? Et si elle était déjà différente lorsqu'elle a quitté Creuset, quelles autres modifications ont ajouté les Gardiens ? À quoi pourrait bien servir un éléphant pour une civilisation extraterrestre ?

Kanu se leva et trouva un verre. Il testa l'eau locale au robinet. Elle avait un goût étrange, mais c'était toujours le cas lorsqu'on n'était pas chez soi. Si elle contenait des micro-organismes, il devrait s'y habituer tôt ou tard.

— Ils veulent quelque chose depuis le début, dit-il. Depuis qu'ils ont passé l'accord et emporté Chiku, Eunice et Dakota dans l'espace. Nous savons grâce à l'enregistrement qu'ils les ont amenées ici directement, sans s'arrêter en chemin : ce système était la seule destination. Les Gardiens voulaient quelque chose de la Trinité, mais Chiku ne nous l'a pas révélé.

— Disons plutôt que chaque fois qu'elle s'apprêtait à parler des Gardiens, quelqu'un a coupé l'enregistrement.

— Oui, convint Kanu. Mais pas Chiku : elle n'aurait pas caché des informations importantes.

— Tu la tiens en haute estime.

— Je sais ce qu'elle a vécu. La pression qu'elle a subie, durant le trajet du *Zanzibar* jusqu'à Creuset. Les circonstances auraient très bien pu la briser. Mais au contraire, ça l'a rendue plus forte que nous tous.

— Et tu ne dis pas ça simplement parce que c'est ta demi-mère ou un tiers de mère ou je ne sais quoi ?

— Non, dit Kanu après un instant de réflexion. Je ne crois pas.

— C'est étrange, mais je suis d'accord avec toi.

— Tu ne l'as jamais rencontrée.

— Mais j'ai vu l'enregistrement, j'ai vu la force de cette femme, la façon dont elle s'est sacrifiée. Soit c'est une très bonne actrice, soit elle était vraiment prête à offrir sa vie pour les éléphants. Je crois connaître la bonne réponse.

— Chiku n'aurait rien caché.

— Mais quelqu'un a modifié son enregistrement.

Brusquement assoiffé, Kanu se leva.

— Je peux ajouter un truc ou deux ? (Swift venait d'apparaître, appuyé contre l'encadrement d'une porte, mordant dans une pomme imaginaire.) Soyons charitables et ne présumons pas le pire à propos de nos hôtes. Vous n'aimez pas ces quartiers ?

— Je ne crois pas avoir vraiment eu le choix, dit Nissa.

— Je pense que les éléphants font de leur mieux pour que vous vous sentiez comme chez vous. Leur étrangeté peut être mise sans problème sur le compte de leur maladresse en swahili. Je sais que j'ai eu du mal moi-même. Pourquoi ne parvenez-vous pas, vous autres humains, à vous mettre d'accord pour parler une langue logique et directe comme le mandarin ?

— Tu as fini, Swift ? demanda Kanu.

— Presque. Puis-je tout de même faire une requête ? Ou une suggestion plutôt. Nous allons devoir retourner dans la salle de saut si nous voulons aider ces endormis. À un certain moment, sans éveiller les soupçons, j'aimerais pouvoir

regarder de nouveau cet enregistrement.

— Je vais faire mon possible pour y parvenir, dit Kanu.

— Bien. Et lorsque l’occasion se présentera, Kanu, pourrais-tu cligner des yeux le moins possible ?

Chapitre 31

Sadalmelik était tombé sur un flanc, écrasant une des sculptures tubulaires au passage. Il bougeait si peu que Goma crut d'abord qu'il était mort. Mais il respirait encore, même si ce n'était que très lentement et avec difficulté, car elle vit le bout de sa trompe se soulever légèrement du sol.

— Non, dit Ru en doublant Goma en trombe.

Celle-ci la rejoignit près de la créature par terre. Eldasich et Achernar étaient autour d'elle, debout, mais les deux femmes comprirent d'un simple coup d'œil qu'ils étaient eux aussi souffrants : respiration gênée, yeux rouges d'où suintait une suppuration blanche. Une matière blanchâtre semblable coulait au bord de leurs bouches.

— Va la chercher, dit Ru en s'agenouillant pour poser une main sur Sadalmelik.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas. Mais c'est rapide, je n'ai vu aucun signe avant-coureur. Qu'est-ce que tu attends ? Vas-y !

Goma partit. Elle remonta le couloir en courant jusqu'au campement des humains. Eunice était là où elle l'avait laissée, assise à table, discutant avec Vasin.

Essoufflée, Goma eut du mal à parler.

— Il faut que tu viennes.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas. Un problème avec Sadalmelik. Les autres n'ont pas l'air au mieux, non plus.

Eunice s'était déjà levée de table.

— Il est malade ?

— Ça a l'air grave. Dépêche-toi.

Eunice s'approcha d'un meuble où elle prit une boîte à outils verte.

— Désolée, capitaine.

— Non, je viens avec vous. Qu'est-ce que ça peut être ? Une infection ? Quelque chose que nous avons rapporté ?

— Je l'ignore. Ces Tantors n'ont jamais eu d'autre contact qu'avec moi, et leurs défenses immunologiques ne sont peut-être pas très fortes. Mais leurs ancêtres se déplaçaient librement à bord du *Zanzibar* avec des centaines et des milliers d'êtres humains. Rien ne devrait les atteindre gravement. Vous avez eu des maladies contagieuses sur Creuset depuis le départ du *Zanzibar* ?

— Rien qui pourrait les toucher, dit Goma. Notre propre population d'éléphants n'a jamais été affectée par une maladie grave. (Le désespoir s'empara brusquement d'elle.) Oh ! non ! Que s'est-il passé ? Qu'avons-nous fait ?

— N'envisageons pas le pire, dit Eunice. Sadalmelik a déjà eu une dent infectée, un jour. Ça paraissait grave, mais il s'est remis.

— Les deux autres n'ont pas l'air très bien non plus.

— Où est Ru ?

— Toujours là-bas. Je peux porter quelque chose ?

Eunice souleva la boîte verte.

— Ce sont mes médicaments. Je ne tombe pas souvent malade, et eux non plus. S'il faut quelque chose de plus puissant, il faudra le prendre dans votre vaisseau et prier pour que ça marche sur les éléphants. Mais nous devons d'abord trouver à quoi nous avons affaire.

— Il faut agir préventivement, dit Vasin. Il y a des réserves médicales portables dans l'atterrisseur, de l'équipement d'analyse. Saturnin, vous pensez pouvoir y retourner avec un chariot à outils ? Le vaisseau s'ouvrira pour n'importe lequel d'entre nous tant qu'il reconnaîtra nos scaphandres.

— Je risque d'être plus utile, ici, dit le docteur Nhamedjo. Cela dit, si je m'équipe et que je parte immédiatement, je devrais pouvoir être revenu d'ici une demi-heure.

Vasin acquiesça.

— Eunice : tes sas vont le laisser passer même si tu es ici avec les Tantors ?

— J'en suis sûre. Prenez un chariot et mettez-y tout ce que vous pouvez : des antibiotiques, des antiviraux, tout ce que vous avez. Ça ne vous dérange pas d'y aller tout seul ?

— Je pourrais l'accompagner, dit Loring.

— Merci, dit Nhamedjo, mais la piste est toute tracée et je suis déjà retourné à l'atterrisseur depuis notre arrivée. Je ne vais pas me perdre.

— Les autres ne doivent pas être loin du campement, désormais, dit Eunice. Si vous les voyez, soyez prudents et ne leur bloquez pas le passage. Les présentations officielles seront pour plus tard.

Tandis que Nhamedjo enfilait son scaphandre pour retourner à l'atterrisseur, le reste du groupe se précipita auprès des Tantors. Eunice et Goma passèrent devant, mais à la porte, la vieille femme leva une main.

— Goma et Ru ont déjà eu des contacts rapprochés avec les animaux, mais pas les autres. Nous allons éviter, pour l'instant.

— Tu ne crois tout de même pas que ça a un rapport avec elles ? dit Vasin.

— Je ne veux pas prendre de risques. Attendez ici jusqu'à ce que nous sachions un peu mieux à quoi nous avons affaire.

Eunice referma la porte derrière elle, s'enfermant avec Goma, Ru et les Tantors. Elle ajusta la pression de l'air et l'aération de la salle.

Ru était toujours agenouillée près de Sadalmelik, une main posée sur sa trompe. Goma n'avait pas dû partir depuis plus de quatre ou cinq minutes, mais l'état de Sadalmelik avait visiblement empiré. Elles avaient assisté à la mort d'Agrippa : la progression de la maladie ne pouvait leur échapper. La situation était extrêmement pénible.

Eunice s'accroupit et ouvrit sa trousse d'urgence, étonnamment pleine et bien rangée. Elle en sortit une énorme seringue qu'elle enfonça sans ménagement dans la cuisse de Sadalmelik pour prendre un peu de sang. Elle remisa ensuite l'échantillon dans le compartiment d'une sorte d'appareil d'analyse miniature intégré à la trousse.

— Il faudra quelques minutes pour avoir les résultats, dit-elle en tapotant sur un minuscule écran au sommet de la machine. En attendant, je vais tenter une double ration d'antibiotiques à large spectre et d'antiviraux. (Elle plongea la main dans la trousse, en sortit une autre énorme seringue remplie d'un liquide jaune paille.) Ça a déjà fonctionné une fois, alors ça l'aidera peut-être. Eldasich,

Achernar, que s'est-il passé ? Depuis quand vous ne vous sentez pas bien ?

— Ils disent qu'ils n'arrivent pas à respirer, expliqua Ru. Ça a commencé pendant la nuit : ils se sont mis à tousser, du liquide dans les poumons. (Elle regardait Goma, les traits déformés par une terrible inquiétude, les larmes aux yeux.) Sadalmelik a été le premier atteint, mais Eldasich et Achernar sont touchés comme lui. C'est à cause de quelque chose que nous avons apporté, hein ?

— Eldasich, répéta Eunice. Achernar, je sais que c'est dur, mais nous devons vous isoler. Je veux que vous vous rendiez dans une des salles secondaires, un dans chaque pièce. Nous ferons de notre mieux pour Sadalmelik, mais nous devons également penser à vous.

— Sadalmelik va-t-il passer dans le Souvenir ? demanda Achernar.

— Je vais tout faire pour l'éviter. Mais vous êtes tous les trois malades et je ne sais pas de quoi vous êtes atteints. Ayez confiance, je vais faire de mon mieux pour vous aider.

— Nous allons le laisser, dit Eldasich.

Eunice rechargea la seringue et injecta son contenu aux deux autres Tantors.

— Cela ne changera peut-être rien, mais c'est tout ce que j'ai pour l'instant. Réfléchissez bien, tous les deux : est-ce que l'un d'entre vous ne se sentait pas bien avant la venue des humains ? Vous avez remarqué quelque chose d'anormal chez Sadalmelik ?

— Nous allions bien, dit Achernar. C'est arrivé tout d'un coup.

— Alors, ce doit être lié, d'une manière ou d'une autre, à leur présence, dit Eunice sur un ton délibérément accusateur.

À contrecœur, Achernar et Eldasich s'éloignèrent de leur ami à terre et se traînèrent jusque dans les salles adjacentes. Eunice leur promit qu'elle viendrait les voir plus tard puis ferma les portes.

Cependant, Goma restait debout, impuissante, mourant d'envie d'agir, mais ne sachant que faire.

— Analyse aussi notre sang, dit-elle. Au cas où.

— J'y comptais. L'une de vous a été malade, récemment ?

— En dehors du STOA de Ru, nous sommes en pleine forme.

Eunice sembla brusquement intéressée :

— STOA ?

— Syndrome de toxicité de l'oxygène accumulé : c'est une anomalie, pas une maladie, répondit Ru. La pression partielle de l'oxygène sur Creuset est élevée, mais nous autres humains nous y sommes adaptés grâce à des médicaments et des traitements. Je n'ai pas pris correctement mes remèdes et j'ai souffert de la toxicité de l'oxygène pendant une longue période.

— Et ensuite ? demanda Eunice.

— Au pire, ça ressemble à un accident de décompression qui se prolonge. Mais c'était il y a des années et je le gère depuis. Puis ça n'a rien de contagieux.

— Et la pneumonie bactérienne ? dit Eunice en se préparant à prendre deux échantillons de sang humain.

— Quoi, la pneumonie ? dit Goma.

— Une infection zoonotique. Elle est déjà passée des humains aux animaux, en général en faisant des victimes.

— Aucune de nous deux n'est malade, dit Ru.

— Nous verrons.

Eunice leur préleva du sang à toutes deux, rangea les seringues dans l'analyseur et appuya sur des boutons de son écran. La machine émit aussitôt des

bourdonnements et des petits clics, entre le murmure des pompes et des centrifugeuses à grande vitesse. Eunice en profita pour s'approcher d'un seau où elle prit une éponge humide qu'elle appliqua sur Sadalmelik.

— Du calme, mon ami, chuchota-t-elle en lui tapotant le bord des yeux. Nous en avons traversé, des épreuves, toi et moi. Tu ne peux pas me lâcher maintenant.

Sadalmelik bougea la trompe. Eunice la caressa et ferma les doigts autour de son extrémité.

— Je suis là.

L'analyseur sonna, il avait achevé la première batterie de tests. Eunice jeta un coup d'œil aux chiffres cryptiques et aux symboles sur l'écran.

— Une infection virale, dit-elle sur un ton neutre. Il lui faut un peu de temps pour tenter de fabriquer un antiviral ciblé.

— Tenter ? demanda Goma.

— Ce n'est pas parfait.

L'appareil sonna encore à deux reprises. Les données médicales précédentes s'effacèrent, remplacées par d'autres chiffres et symboles. Goma s'y connaissait un minimum en biologie médicale, mais ces relevés étaient trop ésotériques pour elle et elle ignorait comment fonctionnait cette machine.

— La bonne nouvelle, c'est qu'aucune de vous deux n'a de charge virale élevée, dit Eunice après avoir examiné les chiffres quelques instants. C'est vous qui avez eu les contacts les plus rapprochés avec les Tantors, c'est donc vers vous qu'ont penché mes premiers soupçons. Mais s'il s'agissait d'un virus transmissible dans l'air, n'importe qui d'autre pourrait être responsable.

— Tu vas devoir tous nous tester, dit Goma.

Eunice poussa un grognement sarcastique.

— J'y compte bien.

Un carillon résonna dans la pièce et dans les salles adjacentes. Il se répéta deux fois, après intervalle, puis le silence retomba. Goma regarda autour d'elle, se demandant s'il s'agissait d'une alarme. Les visiteurs n'avaient rien entendu de tel depuis leur arrivée.

— C'est quoi ?

— La sonnerie de la porte, leur expliqua Eunice. Atria, Mimosa et Keid sont revenus de leurs travaux de réparation. Je vous avais dit qu'ils n'étaient pas loin. Ils doivent attendre au sas principal. Il faut que je leur parle, que je leur explique la situation. Ils peuvent patienter un peu plus longtemps, s'il le faut. (Elle donna l'éponge et le seau à Ru.) Il va nous falloir davantage d'eau. Je vais vous montrer où remplir le récipient, puis vous pourrez vous en occuper pendant mon absence.

— Où vas-tu ? demanda Goma.

— Pas loin. Je veux simplement être sûre de ces échantillons sanguins et je ne peux faire des examens plus poussés qu'aux étages supérieurs.

Eunice referma la trousse et se leva. Elle alla droit à la porte et tapa du poing contre une commande.

— Atria, tu m'entends ? Tu dois attendre dehors. Vous ne pouvez pas encore rentrer, vous ne seriez pas en sécurité. (Puis elle s'éloigna de la porte et fit un geste à Ru.) Par là. Goma, garde un œil sur Sadalmelik. Parle-lui, rassure-le.

— Entendu.

Eunice suivit Ru sur les marches des niveaux surélevés. Elles n'avaient pas fait plus d'une dizaine de pas lorsque Eunice cessa de faire semblant qu'elles allaient chercher de l'eau. Elle passa un bras autour du cou de Ru, et appuya assez fort

pour lui tirer un cri de surprise et de peur, puis, de l'autre bras, elle tordit celui de Ru, comme si elle voulait le lui désarticuler.

— Goma, dit Eunice en se retournant et en élevant la voix, ne fais rien et ne dis rien. Je suis peut-être humaine, désormais, mais je suis parfaitement capable de blesser Ru.

Goma se releva d'un bond, et donna, par mégarde, un coup de pied dans la trousse médicale.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ru hurla. Elle n'était qu'à dix mètres, mais elle aurait pu tout aussi bien se trouver à des kilomètres ; Goma ne pouvait rien faire. Elle frissonna en pensant à la force dont faisait preuve Eunice, à la méchante interaction biomécanique des os, des muscles et des nerfs, à la douleur qu'elle devait lui infliger.

— Je t'ai dit de te taire.

Elles continuaient à monter les niveaux surélevés. Elles s'arrêtèrent devant une des portes qui menaient aux salles secondaires. Pas une de celles qu'avaient empruntées Eldasich et Achernar, mais une plus petite qui n'aurait convenu qu'à un jeune éléphant. Sur le seuil, Eunice poussa violemment Ru et recula rapidement. Ru tomba à l'intérieur et l'ouverture se referma avant qu'elle puisse ressortir. Eunice appuya sur le panneau près de la porte et Goma entendit le bruit d'un lourd mécanisme de verrouillage qui se mettait en place.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Eunice se retourna vers Goma. Elles étaient désormais à la même hauteur, les yeux dans les yeux. Eunice restait imperturbable, ne transpirait pas, ne semblait pas avoir fait le moindre effort.

— Ru a une charge virale élevée. Elle est porteuse de quelque chose qui, à mon avis, a déclenché tout ça.

— Pourquoi avoir menti ?

— Parce qu'il le fallait. Parce qu'elle avait assez confiance en moi pour s'éloigner de Sadalmelik. Sache que j'aurais facilement pu la tuer, Goma, avec ce qu'il y a dans cette pièce, dans cette trousse médicale. Et que j'ai préféré la mettre en quarantaine.

— Laisse-la partir !

— C'est une arme, Goma. Ce qui se trouve dans son sang agit si vite que ça ne peut être qu'un virus zoonotique fabriqué.

— De quoi parles-tu ?

— Ça a été placé là délibérément pour tuer les Tantors. Sinon, pourquoi n'aurait-elle pas de symptômes ? Il fallait prendre des mesures extrêmes. Et d'autres seront nécessaires.

— Tu te trompes.

Eunice retourna auprès de Sadalmelik et se baissa pour le caresser. Elle détacha soigneusement la plaque de communication sur son front et retira tout l'appareillage. Goma imagina qu'il devait être plus à l'aise ainsi, et qu'Eunice avait décidé qu'il était désormais trop faible pour parvenir à parler.

— Depuis quand la connais-tu ?

— Des dizaines d'années. Ce n'est pas ce que tu crois.

— Les gens peuvent dissimuler des secrets très étranges, Goma. Les docteurs sont les meilleurs tueurs. Si quelqu'un détestait vraiment les Tantors et ce qu'ils représentent, qu'est-ce qui l'empêcherait de devenir un scientifique ? d'être attiré par ce qu'il hait le plus au monde ?

— Tu ne la connais pas.

— Il y a des preuves.

— Laisse-moi parler aux autres. Je dois leur dire ce que tu as fait.

— Bien sûr. Qu'ils sachent bien ce que je suis prête à faire, surtout.

— Et qu'es-tu prête à faire, exactement ?

— Si je vous considère comme un danger pour les Tantors, je vous tuerai tous. Tu crois me connaître assez pour être certaine qu'il s'agit d'une menace en l'air ?

— Je crois surtout ne pas te connaître du tout.

Goma atteignit la porte qui menait dans le couloir en pente. Elle toucha le panneau pour l'ouvrir, sans intervention d'Eunice. Vasin, de l'autre côté, renvoya l'expression horrifiée qu'elle venait de découvrir sur le visage de Goma.

— Qu'y a-t-il ? On dirait que vous avez vu un fantôme.

— Raconte-leur, dit Eunice, un peu en retrait de la porte.

Goma dut faire un effort pour parler en espérant que les autres comprendraient ce qu'elle racontait.

— D'après elle, c'est Ru, l'arme. Elle prétend qu'il y a quelque chose dans son sang, quelque chose qui tue les Tantors. Un virus fabriqué. Elle a enfermé Ru, et a manqué de lui casser un bras au passage.

— C'est vrai ? demanda Vasin.

— Pourquoi serait-ce faux, capitaine ? demanda Eunice. Elle vous a donné les faits et je ne les nie pas. Ru est en quarantaine. Je vais peut-être vouloir faire un autre examen sanguin, alors je ne vais pas la tuer tout de suite, même si ce serait sans doute préférable. Vous voyez Sadalmelik, là-bas ? Il est en train de mourir. C'est sans espoir. Mes médicaments n'y changeront rien, je ne peux qu'adoucir ses souffrances.

— Nous pouvons aider, dit Vasin. Lorsque Saturnin reviendra…

La sonnette tinta une nouvelle fois : trois notes.

Eunice frappa sur une commande.

— Attendez ! Vous n'avez pas compris que nous avons un problème ici ?

Le carillon résonna de nouveau, et encore une fois si vite qu'il parut ne presque pas s'arrêter. Il n'était plus question de rentrer, sentit Goma, mais il s'agissait d'une urgence.

— Tu ne peux pas leur parler ? demanda Karayan.

— La communication ne va que dans un sens à partir d'ici. Pour les réponses, il faut que je sois là-haut. L'endroit est câblé comme ça.

— Ça a peut-être un rapport avec Saturnin, dit Loring. Il est peut-être prêt à rentrer.

Goma n'avait pas l'impression qu'une demi-heure s'était écoulée, mais peut-être que le docteur était allé plus vite que prévu.

— Ru est en sécurité là où tu l'as laissée ? demanda Goma.

— Pour l'instant. Sans moi, vous n'arriverez pas de sitôt à ouvrir cette porte, alors n'envisage pas de prendre le contrôle de la situation par la force.

— Je n'y pense pas, mais si tu lui fais le moindre mal, je t'écorcherai vive. Tu dois bien saigner, toute exploratrice spatiale courageuse que tu es.

— Ravie de voir que la fibre familiale est encore bien présente.

— Oh ! elle l'est bien, oui, mais je sais aussi quelque chose que tu ignores. Ru est innocente. Elle n'a pas fait ça.

— Ce n'est pas ce que dit son sang.

— Alors, ton analyse n'était pas fiable ou elle ignorait qu'elle portait ce virus.

— Et comment serait-ce possible ?

— Je ne sais pas, peut-être que si on se calmait un peu, que nous cessions de

parler de prise de contrôle, nous arriverions à quelque chose. Nous sommes dans le même camp, putain, Eunice ! Contre la bêtise. Alors essayons de le prouver, d'accord ?

La sonnerie tinta de nouveau.

— Bon sang !

— On dirait qu'ils tiennent vraiment à entrer, dit Goma. Peut-être qu'ils ont eu aussi une urgence. Tu y as pensé ? Peut-être que tu devrais leur parler. Pendant ce temps, nous trouverons peut-être des médicaments pour aider les Tantors : mais uniquement si nous recommençons à collaborer.

— Elle a raison, dit Karayan. Et j'ajouterai une chose : je ne connais peut-être pas bien Ru, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais eu envie de faire du mal à ces animaux.

Goma le regarda avec un mélange de soupçon et de gratitude. Elle ne se serait jamais attendue à son soutien, mais il semblait pourtant le lui apporter sincèrement.

— Vous devriez vous réjouir qu'on rejette la responsabilité de l'infection sur Ru, dit Goma, aussi surprise que méfiante vis-à-vis de l'appui de Karayan.

— Parce que cela exonère la délégation de la Seconde Chance ?

— Exactement.

— L'idée des Tantors nous mettait mal à l'aise, Goma, mais ça ne veut pas dire que nous adhérons à l'idée de les assassiner froidement. Il y a autre chose. Nous n'avons rien à voir là-dedans et Ru non plus, à mon avis.

— Il faut que je parle à Atria, lança Eunice. N'oubliez pas ce que j'ai dit à propos de cette porte. Vous pouvez me suivre.

— Je peux rester ici ? dit Loring. Pour m'occuper de Sadalmelik.

— Vous avez peut-être tous attrapé le virus, désormais.

— Ru est visiblement la porteuse initiale, dit Goma. Bref, les dégâts sont faits. Laissez Aiyana faire ce qu'alle veut. Nous ne pouvons pas laisser Sadalmelik seul.

Eunice regarda Loring de longues secondes, cherchant à évaluer, à sa façon, si ce rôle lui convenait.

— Bien, dit-elle brusquement. Nous ferons aussi vite que possible. S'il y a le moindre changement, servez-vous du bouton rouge près de la porte pour me parler.

— D'accord, dit Loring.

Ils partirent aussitôt et remontèrent le couloir en pente, Eunice courant presque devant les autres.

— Nous avons un superbe équipement médical à bord du *Travertine*, dit Vasin. Nous pourrons isoler et traiter ce qui se trouve dans le sang de Ru, ou ce qui s'est propagé jusqu'à nous. Il suffit de nous faire confiance.

— Parce que la confiance a bien fonctionné jusqu'ici ? dit Eunice d'un ton sec. Un Tantor mourant et deux autres qui ne vont pas tarder à suivre ?

— Nous avons parcouru des années-lumière pour répondre à ton appel, dit Vasin. Nous avons abandonné nos vies, notre avenir. Nous avons fait des sacrifices que tu n'imagines même pas. Mposi est même mort pour toi.

Ils atteignirent le niveau du logement, tous essoufflés à l'exception d'Eunice. Elle renversa des chaises et poussa des ustensiles de cuisine pour atteindre une vieille console de communication.

— Atria ? Tu m'entends ?

— Oui, Eunice, répondit la voix du Tantor. Nous aimerions entrer.

— C'est impossible. Pas encore. Les humains ont ramené une maladie.

Sadalmelik est mal en point.

— Comment ça ? Sadalmelik va-t-il passer dans le Souvenir ?

— Je ne sais pas. Je fais de mon mieux, mais je ne veux pas que vous preniez le risque d'être infectés. Je veux que vous restiez dans vos combinaisons, dehors, le temps de m'assurer que vous pourrez respirer sans problème l'air intérieur. (Elle renifla et se frotta le nez d'une main.) Vous pouvez faire ça pour moi ?

— Nous pouvons rester dehors s'il le faut. Mais tu dois ouvrir le sas secondaire, Eunice.

— Pourquoi ?

— Nous avons trouvé un homme dehors. Et nous avons l'impression qu'il est passé dans le Souvenir.

Chapitre 32

Leurs chambres dans la maison étaient parfaites et dotées de tous les équipements nécessaires, mais Kanu n'avait jamais aussi mal dormi de sa vie. Il se retrouvait à bord du *Brise-Glace,* hantant de nouveau ses longs couloirs sombres et retournant veiller sur Nissa. La nuit n'était pas infinie, mais il eut l'impression d'errer, en rêve, pendant des semaines ou des mois. Lorsque le jour se leva enfin – le bleu des éclairages du plafond avait repris son éclat antérieur après s'être assombri pour la nuit –, il se sentait aussi épuisé que s'il avait marché pendant toutes ces heures. Il regarda de nouveau son petit doigt, agacé par l'ongle tordu qu'il avait remarqué en se réveillant du saut. Comment était-ce arrivé, exactement ? L'intérieur d'un caisson était bien rembourré : on ne risquait pas de s'y retourner un ongle.

Il se leva, s'entoura la taille d'un drap et se rendit dans une des salles de bains adjacentes. Il remplit un lavabo de l'eau au goût étrange et se rinça le visage pour en ôter les stigmates de la nuit.

— Que crois-tu que sait Swift ?

— À quel propos ? demanda Kanu en se retournant.

— Sur tout. Nous. Les Tantors. Sur ce que Dakota veut vraiment. Ce qui est arrivé à Chiku et aux autres.

Nissa était entrée dans la pièce par la deuxième porte. Elle était nue, sa main libre posée sur une hanche, l'autre tenant un gros morceau de fruit, dans une posture naturelle que Kanu trouva excitante. Ils avaient été mariés, et étaient redevenus amants si récemment qu'on aurait aisément pu croire que tout ce qui s'était passé entre-temps n'était qu'un éloignement momentané, une querelle d'amoureux. Mais des années s'étaient écoulées depuis leur divorce, des décennies, même, et leurs retrouvailles entamées à Lisbonne avaient été ternies dès le début par la trahison qu'il avait commise à son égard.

Après tout cela, comment osait-il se laisser aller à tomber de nouveau amoureux d'elle ? Comment pouvait-il espérer qu'elle partagerait ses sentiments ? Rien dans l'univers ne pourrait obliger Nissa à le pardonner.

— Je n'arrête pas d'y penser : je te connais et je sais que tu crois avoir agi pour le bien de tous. Tu es un homme bon, et tu veux le bonheur de chacun ; ce que tu estimes être le bonheur, en tout cas. Mais cela nous laisse un léger problème, non ?

La gorge de Kanu se serra.

— Swift.

— Oui. Swift. Et tu sais quoi ? Je suis presque prête à te faire de nouveau confiance. Voire à te pardonner, même s'il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs.

Pour ne pas amoindrir ses chances d'être perçu sous un meilleur jour, Kanu acquiesça :

— Non, il ne vaut mieux pas, en effet.

— Tu es idéaliste et tu es aussi un incorrigible naïf. Mais tu n'es pas idiot et rien de ce qui nous est arrivé n'est dû à ton égoïsme, ou à un quelconque appât du gain. Je m'en rends bien compte. C'est ce qui me permet d'envisager de te pardonner. Mais il reste un problème. Même si je change d'avis sur toi, je ne ferai preuve de clémence qu'à ton égard, pas envers la voix dans ta tête. Et, oui, je sais très bien qu'il nous écoute.

— J'ai autorisé Swift à entrer en moi, je lui ai offert l'asile au-delà de Mars. Je suis donc responsable de lui.

— En effet. Il vaut alors mieux espérer qu'il est toujours dans notre camp. Que nous poursuivons le même objectif. Parce que si l'un de nous deux se place en travers de sa route… qui sait ce qui pourrait se produire ?

— N'envisageons pas le pire.

— Et te voilà reparti avec ton optimisme. (Elle mordit dans son fruit.) Tu es un vieil imbécile et tu as fait des choix affreux. Tu ne t'arrêteras sans doute pas là. Mais, au fond, tu es un homme bon et gentil, et je crois que tu n'as pas trahi tes idéaux. Je peux te dire un truc ?

— Je t'en prie.

— Quand je me suis retrouvée coincée à bord de ton vaisseau, alors que nous quittions Europe, je t'aurais bien étranglé. Mais vraiment, hein, je n'exagère pas.

— Je te crois.

— Encore heureux. Mais d'un autre côté, je ne parviens pas à regretter ce qui s'est produit. Je ne suis peut-être pas artiste, mais j'étudie l'art, je cherche la nouveauté et le merveilleux, si tu préfères. J'adore les surprises de la vie. Et ce matin, au réveil, trois minuscules éléphants sont venus nous apporter des fruits frais. (Elle leva la paume à hauteur de sa hanche.) Pas plus grands que ça. Pas des bébés éléphants, mais des animaux miniatures. Et ils étaient intelligents, eux aussi. Ils parlaient et répondaient aux questions. Leurs petites voix flûtées sortaient d'appareils attachés sur le front. Nous avons des maîtres d'hôtel éléphants. C'est pas génial ?

Kanu sourit. La promesse de son pardon le remplissait de joie. Elle n'en était pas encore là, il ne fallait pas encore y compter, mais cette éventualité lui suffisait pour l'instant.

— Des maîtres d'hôtel éléphants. Je regrette d'avoir loupé ça.

— Tu les verras la prochaine fois. Tu t'es lavé ?

— J'allais le faire.

— Alors, vas-y. J'aimerais te faire l'amour. Ça te pose un problème ?

— Non, aucun.

— Ça m'aurait étonnée. Ensuite, nous pourrons prendre le petit déjeuner et nous irons voir ce que Dakota nous a réservé. Et Swift, si tu écoutes. Va penser à des trucs de machines un moment. Tu n'as rien à faire ici.

On les ramena à leur vaisseau endommagé. Une fois à bord, Kanu s'autorisa une rapide vérification des systèmes et s'assura que l'on n'avait pas touché au *Brise-Glace* durant leur absence. Tout allait bien, ou en tout cas aussi bien que lorsqu'ils avaient débarqué. Le processus de réparation avait légèrement avancé, même si le vaisseau restait encore inutilisable.

— Cette porte est fermée, à présent, dit Nissa en parlant de l'entrée du quai d'amarrage polaire, mais s'il fallait la traverser, je suis sûre que nous trouverions un moyen.

— Ce n'est pas avec le *Brise-Glace* que nous pourrons leur mettre la pression.

— Mais il nous reste mon vaisseau. Certes, il n'est pas assez grand pour se forcer un passage, mais il pourrait tout de même faire des dégâts que les éléphants préféreraient éviter.

— Et ça reviendrait à nous suicider.

— Je n'ai jamais dit qu'il s'agissait d'un plan parfait. En attendant que tu trouves mieux, tu veux du chai ?

Kanu fouilla dans les comptes-rendus des réparations en suivant du doigt la liste des tâches. Le *Brise-Glace* s'était arrangé tout seul jusqu'à présent, mais il avait désormais besoin de matériaux et de pièces qu'il ne pourrait pas synthétiser rapidement. Des semaines voire des mois de travail supplémentaire paraissaient inévitables. Mais après l'année qu'ils avaient déjà passée endormis entre Poséidon et Paladin, Kanu estimait ce délai additionnel acceptable.

— Tout ça pour une seule seconde de dégâts !

— Arrête de te plaindre, nous sommes en vie.

Elle lui tendit un ballon de chai tiède : impossible de le faire chauffer davantage dans la zone en apesanteur.

— Oh ! je ne me plains pas. Mais je préférerais ne pas lui être redevable.

— C'est elle qui profite le plus de cet accord, Kanu. Tu as vu la taille de cet endroit ? Quelques milliers de tonnes de matériaux ne lui manqueront pas, mais en échange, elle récupère ces endormis.

— Elle me paraît assez intelligente pour trouver le moyen d'y parvenir seule, songea-t-il. Tu ne crois pas qu'elle aurait fait plus d'efforts si les Amis comptaient à ce point pour elle ?

— Nous devrions nous réjouir qu'elle ait besoin de nous.

— Oh ! je sais.

Lorsqu'ils eurent fini leur journée de travail sur les réparations, Memphis les retrouva au sas et les ramena auprès de Dakota. En chemin, Kanu hésita à demander à revoir l'enregistrement de Chiku, mais il décida, instinctivement, de ne pas montrer qu'il le désirait à ce point.

D'autant plus que Swift estimait que son contenu méritait qu'on le visionne sans cligner des yeux.

— Nous ferons tout notre possible pour vous aider, dit Dakota lorsqu'il lui eut expliqué ce dont ils avaient besoin immédiatement. Je vais vous attribuer quelques Augmentés en qui j'ai confiance. Vous pourrez leur demander ce que vous voulez. Je vais leur ordonner de tout faire pour vous aider à mettre sur pied une chaîne d'approvisionnement.

— Il faudra du temps pour que le vaisseau fonctionne de nouveau, dit Kanu.

— Si vos quartiers vous conviennent, je ne vois aucun problème à ce que vous restiez ici. Et, très égoïstement, je me réjouis de profiter de votre présence le plus longtemps possible.

— Nous allons nous y attarder encore un peu, dit Nissa. Tu veux que nous allions jeter un coup d'œil à la salle de saut, maintenant ?

— Vous êtes fatigués et il n'y a pas d'urgence. Je ne veux pas que vous vous sentiez redevables. Lancez vos réparations, puis nous nous occuperons des Amis. Ça vous convient ?

— Parfaitement, dit Kanu.

Le lendemain se déroula à l'identique, tout comme le surlendemain et le jour d'après. Lentement, ils établirent la chaîne d'approvisionnement. Lorsque les demandes étaient simples, tout se passait sans encombre. Lorsque Kanu formulait des requêtes plus complexes, il avait des difficultés à faire comprendre ce qu'il

voulait aux Augmentés. Il y avait d'incontournables méprises, dont certaines nécessitaient de soigneuses explications. Mais peu à peu, il commença à voir un semblant de progrès. On ne put éviter des contretemps et quelques calamités. Néanmoins, on ne rencontra pas de barrière insurmontable. Le vaisseau était tout à fait capable de se réparer seul. Ils pourraient repartir.

Dakota se renseignait toujours sur l'état des travaux. À chacune de leurs discussions avec elle, ils parlaient de sujets techniques pendant près d'une heure, avant que la conversation prenne une tournure plus générale. On pouvait aborder tous les thèmes, mais Kanu avait remarqué que Dakota ne souhaitait guère évoquer en détail l'histoire du *Zanzibar*. Ils s'efforçaient tout de même de lui tirer des informations en essayant de ne pas paraître inquiets.

— Tout semble idyllique, dit brusquement Nissa au cours d'une conversation. Les Tantors prospèrent et vivent sans soutien humain. Tout est parfaitement organisé : le chauffage, l'air, l'alimentation, l'eau, la nourriture, les déchets… et même l'éducation ! Chiku aurait été ravie de voir que vous vous en sortez aussi bien.

— Mais elle aurait aussi mis le doigt sur nos difficultés et aurait compris que nous subissons encore le contrecoup de la crise des ressources. Elle conviendrait avec nous qu'il nous faut rester prudents. Mais au moins, nous posons les bases d'un avenir meilleur.

Dakota ferma le lourd volume qu'elle consultait. Elle avait demandé de l'aide à Kanu et Nissa à propos d'un passage difficile et ambigu.

— Oui, reprit-elle, je suis sûre qu'elle aurait été ravie pour nous.

— Et la reconstruction, dit Kanu. Eunice souhaitait votre survie, elle aussi.

— C'est exact.

— Que leur est-il arrivé ? demanda Nissa.

Il y eut un silence et Kanu commença à craindre que la question ait été trop directe, les soupçons de Nissa trop voyants. Mais Dakota répondit sans paraître perturbée :

— Ce fut très triste. La reconstruction a été la première à nous quitter. Peu à peu, elle a cessé de fonctionner correctement. C'était dur, après tout ce qu'Eunice avait fait pour nous pendant la traversée. Mais comme toutes les machines, elle a commencé à s'épuiser. Vous ne m'en voudrez pas de parler d'elle comme d'une personne. Je sais qu'elle n'était pas humaine, mais elle avait adopté sa personnalité avec une telle force que nous avions fini par croire qu'elle l'était.

— Je comprends, dit Kanu.

— Avec le temps, des années et pas des mois, elle est devenue de moins en moins fiable, troublée. Elle s'est perdue. Nous avons fait ce que nous pouvions, mais avec l'état défaillant de nos systèmes et les difficultés que nous affrontions déjà, nos efforts n'ont guère été récompensés. Nous aurions pourtant pu bénéficier des conseils de la reconstruction si elle était restée nous aider. Mais pour finir, elle a cessé de fonctionner.

— Tu veux dire qu'elle est morte ? demanda Kanu.

— Comme je l'ai dit, ce fut très triste.

Swift, qui se tenait en silence à la droite de Kanu, fronça les sourcils, sceptique. Il secoua la tête et se toucha le bout du nez, prêt à faire une remarque.

— Qu'avez-vous fait de sa dépouille ? demanda Nissa. Nous pouvons la voir ?

— Elle a été démontée et détruite. C'était une de ses dernières requêtes cohérentes. Ça nous a semblé étrange, mais nous nous devions d'honorer ses vœux. Vous imaginez aisément notre douleur. Mais ce n'est rien en comparaison

de ce que nous ressentions pour Chiku. Comme l'enregistrement vous l'a appris, elle est restée éveillée pour nous aider, dans un geste typique de sa bonté. Malheureusement, les systèmes de survie se sont peu à peu détraqués et les conditions ont empiré avec le temps. C'est devenu très dur pour les humains, même pour le peu de gens qui étaient restés éveillés pour nous aider. Désespérés, la plupart d'entre eux ont rejoint les autres dans le saut. Je crains que Chiku ait fait aussi ce choix.

— Et en quoi n'était-ce pas bien ? demanda Nissa.

— Parce que ces derniers n'ont pas survécu. Il y a eu une panne générale de toute une rangée de caissons de saut. Je suis désolée, Kanu, je ne peux pas imaginer à quel point tout ça doit te toucher. Elle nous a vraiment offert bien plus que nous n'aurions jamais pu lui rendre. Nous avons pleuré la mort de ces martyrs, et nous regrettons de n'en avoir pas fait davantage. C'est à ce moment-là que nous avons compris qu'il nous restait encore beaucoup de chemin à parcourir avant de devenir vos égaux.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? demanda Kanu.

— Exactement pour la même raison que je regrette de te l'avoir confié à l'instant : parce que c'est affreux et parfaitement cruel à lumière de tes liens familiaux. Ce que je peux te dire pour te réconforter, c'est que les Augmentés entretiennent le souvenir de tout ce qu'elle a fait pour nous, de tout ce qu'elle comptait faire. Et c'est un honneur d'avoir un autre Akinya parmi nous.

Kanu finit par se dire qu'il pouvait demander à revoir l'enregistrement de Chiku sans danger. Ils étaient à bord du *Zanzibar* depuis six semaines ; les travaux de réparation avançaient convenablement : il était tout à fait concevable qu'il souhaite s'acquitter de sa part du marché. Il proposa de nouveau une visite auprès des dormeurs.

— Puisque tu insistes, dit Dakota. Mais sache que j'ai toute confiance en tes capacités et que je sais que tu tiendras parole. De toute façon, comme tu l'as dit, le processus de réparation t'accapare moins qu'avant.

Memphis les conduisit donc dans la salle de saut sous le bâtiment administratif, et ils purent examiner, d'aussi près qu'ils le souhaitaient, l'équipement. Il faisait froid dans les profondeurs de la pièce et le silence régnait. Ainsi entourés de morts endormis, ils se sentaient comme hantés par des fantômes, des vies en suspens, des rêves collectifs d'un hiver sans fin.

— Je ne suis pas à l'aise, ici, lui confia Nissa.

— Moi non plus. (Kanu souffla sur le bout de ses doigts déjà engourdis.) Mais nous avons passé un accord.

Il y avait des milliers de caissons, mais comme tous, ou presque, étaient du même modèle, ils n'eurent qu'à inspecter un échantillon d'endormis. Au début, la technologie leur parut très différente de celle des capsules de saut de leur propre appareil. Mais après un examen plus approfondi, les fondamentaux se révélèrent semblables, avec seulement quelques divergences de fabrication au niveau des commandes d'ouverture et des systèmes d'observation. Ceux-ci n'avaient pas besoin d'être entièrement automatisés, car on s'était dit qu'il y aurait toujours des humains pour surveiller les dormeurs et intervenir au besoin.

Il devint néanmoins rapidement évident que tous les endormis ne pourraient être ranimés. Une partie des caissons avaient subi des défaillances et certains des occupants devaient être morts ou gravement malades avant d'avoir été congelés. Kanu et Nissa n'avaient ni les ressources ni l'expertise pour assister ces cas

difficiles, mais rares.

Heureusement, la majorité des endormis semblait pouvoir être réveillée. Il faudrait s'y atteler de façon graduelle, par petits groupes, pour pouvoir s'occuper des problèmes individuels qui se poseraient. Une fois dégelés, en forme et habitués à leur environnement, les nouveaux pourraient participer au réveil des autres. Le travail irait ainsi de plus en plus vite.

Pourtant, Kanu n'osait pas imaginer la durée du processus. Quelques mois, selon son estimation la plus optimiste. Où vivraient ces gens lorsqu'ils seraient debout, dans un vaisseau rebâti pour les éléphants ? Il y avait un monde entre donner à boire et à manger à deux invités humains et à des milliers, voire des dizaines de milliers d'autres.

Ils étaient en chemin pour voir Dakota, déjà dans le bâtiment administratif, lorsque Kanu lança :

— Memphis, pourrais-je regarder de nouveau l'enregistrement ? Ce ne sera pas long.

— Pourquoi, Kanu ?

Comme leurs cheveux avaient poussé depuis leur arrivée sur le *Zanzibar*, Memphis parvenait désormais à mieux distinguer l'homme de la femme. Ceux de Kanu étaient encore courts, semblaient plus blancs que lorsqu'il les avait rasés, et partaient dans toutes les directions. Nissa s'était efforcée de dompter les siens, plus sombres, et elle paraissait donc plus jeune qu'avant, malgré les épreuves subies.

— Ta supérieure nous a demandé de l'aider avec les endormis, dit Kanu. Chiku nous a laissé des informations dont nous avons besoin pour les réveiller. Nous gagnerions beaucoup de temps si tu nous laissais revoir l'enregistrement. Je suis sûr que Dakota n'y verrait aucun inconvénient.

— Tu n'es pas Dakota. Tu ne la connais pas.

— Mais toi, si, Memphis, dit Nissa pour appuyer le propos de Kanu. Elle nous a dit à quel point elle t'admirait, avec ta loyauté et ta force de caractère. D'après elle, tu es un des seuls à qui elle peut s'adresser sur un pied d'égalité.

— Vraiment ?

— Oh ! oui. Elle n'a pas tari d'éloges à ton sujet. (Nissa y allait franchement, désormais.) Dakota n'a jamais rien eu contre l'idée de nous laisser regarder l'enregistrement la première fois, n'est-ce pas, Memphis ?

— Non.

— Bien, alors ça ne posera pas de problème cette fois-ci. Et tu auras prouvé que tu sais faire preuve d'initiative.

— Ça ne sera pas long, Memphis, dit Kanu.

Il sentait presque les rouages tourner lentement dans la tête de l'éléphant. Cette comparaison était injuste, évidemment – il avait trouvé Memphis merveilleux avant de rencontrer Dakota –, mais il ne pouvait s'en empêcher. Les humains étaient plus intelligents que les singes, mais un enfant idiot nous navrait davantage que n'importe quel animal. Cet éléphant doué de parole ne possédait qu'une intelligence moyenne.

— Vous verrez l'enregistrement.

— Merci, Memphis, dit Nissa.

Le pachyderme les ramena devant le verre vertical et fit de nouveau apparaître l'image de Chiku verte. Kanu l'avait déjà vue, mais cette fois, il avait l'impression de commettre un acte interdit, car il le regardait avec une autre idée

en tête. Certes, les documents joints présentaient un intérêt théorique. Mais ce n'était pas la raison de leur présence.

Cependant, au lieu de chercher à dissimuler sa culpabilité, Kanu fit de son mieux pour ne pas cligner des yeux.

À la maison, Kanu vérifia plusieurs fois par les fenêtres. Les chambres n'offraient qu'une vue limitée sur une zone dégagée, quelques arbres et une partie de l'aile adjacente. Pourtant, il n'avait pas remarqué d'autres traces d'activité depuis que Memphis les avait ramenés du bâtiment administratif. Se sentant un peu idiot, il ouvrit les placards et regarda sous les lits, juste au cas où un éléphant nain se serait caché quelque part.

Mais ils étaient seuls.

— Alors, Swift ? demanda-t-il enfin. Tu as eu le temps de penser à l'enregistrement. J'ai fait tout mon possible pour ne pas cligner des yeux. Que cherchais-tu, exactement ?

— Ça me paraissait pourtant aussi évident qu'un de tes gambits aux échecs, Kanu. L'enregistrement a été coupé, et plutôt grossièrement, d'ailleurs.

— Nous l'avions remarqué.

— Oui. Mais vous n'avez peut-être pas vu que Chiku verte a été plus maligne que ceux qui voulaient la faire taire.

— Comment ça ? demanda Nissa.

— Elle avait dû rédiger sa déclaration à l'avance et en lire le texte. Elle a intégré ce qu'elle voulait dire aux pièces jointes techniques à la fin, comme une sauvegarde.

— Ça allait trop vite pour moi, dit Kanu. Ce n'était qu'une masse indistincte de graphiques et de chiffres.

— Heureusement, ton système visuel en a enregistré davantage que ton cerveau conscient pouvait en traiter. Les mots étaient encodés en chiffres, un code numérique cyclique très simple. Caché à la vue de tous. Un enfant aurait pu le déchiffrer, mais il aurait fallu tout de même s'apercevoir qu'il était là. Chiku devait savoir que les Augmentés – dans leur majorité, en tout cas – n'en seraient pas capables.

— Tu peux nous montrer ce qu'elle disait ? demanda Nissa.

— Tu oublies que j'ai déjà vu Chiku et que j'ai étudié sa façon de parler. Je peux l'imiter.

Kanu hésita. Il n'arrivait pas à se départir de l'idée que laisser Swift animer l'image de Chiku représentait un manque de respect. Mais il s'efforça de mettre son trouble de côté. Mieux valait entendre ces mots de sa bouche.

— Vas-y. Montre-nous ce qu'elle a dit et que nous n'avons pas entendu.

— Je vous conseille de me laisser simplement expliquer les points les plus pertinents pour l'instant, et je vous fournirai une transcription du document entier plus tard.

— Je ne sais pas trop si…

— Moi si, dit Nissa. C'est logique. Vas-y, Swift.

La silhouette de Swift devint celle de Chiku, tout à fait semblable à la personne aperçue dans le verre, mais plus détaillée, plus réelle, évoquant une véritable présence physique. Et lorsqu'il parla, ce ne fut pas un enregistrement qu'ils entendirent, mais la voix d'une de ses trois mères :

— Qu'aimeriez-vous savoir ?

Kanu resta figé. Il ignorait comment s'adresser à elle. La ressemblance était

parfaite et une telle similitude lui faisait de la peine. Il avait connu deux versions de Chiku sur Terre, et aucune des deux n'était cette femme, mais tout en elle lui rappelait ce passé, le bonheur de ces belles années qu'ils ignoraient alors vivre. Il revit son profil dans une embrasure de porte éclairée par le soleil, debout comme une silhouette dans une peinture hollandaise, la tête tournée et le visage bordé d'or. Il se souvint de la bonté de Chiku jaune lorsqu'elle s'occupait de Chiku rouge qui ne savait plus parler et devait tout réapprendre comme une enfant. Il se rappela l'odeur du sel sur le quai, les cris des mouettes, le claquement des gréements, la chaleur soporifique des soirées de Lisbonne.

La patience et le courage de Chiku rouge, qui s'était révélée la plus forte d'entre eux lors de la Chute du Mécanisme, lui revinrent en mémoire.

— Reprenons au début, dit Nissa lorsque le silence devint inconfortable. Pourquoi es-tu ici ? Pourquoi es-tu venue ?

— Ils avaient besoin de nous, dit-elle. Les Gardiens sont vieux et extrêmement puissants, mais il reste des secrets qu'ils ne peuvent découvrir seuls. Les bâtisseurs-M appartenaient à une civilisation plus ancienne, bien plus ancienne. Il leur est arrivé quelque chose et les Gardiens aimeraient pouvoir incorporer ces données à leurs propres prévisions stratégiques. Ce système solaire est essentiel pour comprendre ce qui est advenu des bâtisseurs-M, mais les Gardiens ne peuvent pas l'exploiter.

Kanu fit enfin l'effort de parler :

— Pourquoi ?

— Ce ne sont que des machines. C'est leur force, mais aussi leur limite. Les réponses sont sur Poséidon, mais ils ne peuvent y accéder. La planète est interdite aux machines intelligentes, ou en tout cas aux machines intelligentes comme les Gardiens. C'est difficile à expliquer, mais disons que c'est parce qu'ils sont trop puissants, qu'ils possèdent trop de puissance de calcul : ils ont dépassé le seuil de Gupta-Wing.

— Jamais entendu parler, dit Kanu.

— Rien d'étonnant, c'est peu connu. Mais ça provient de la théorie de l'information intégrée, un modèle de la conscience qui a beaucoup intéressé deux cybernéticiens du milieu du XXIIe siècle du nom de June Wing et Jitendra Gupta. Toutefois la théorie sur laquelle ils se basaient était bien plus ancienne : c'est une manière de concevoir les réseaux neuronaux et la façon dont l'information les parcourt. Dans les réseaux *acycliques*, la transmission ne se fait que dans un sens, comme le cours d'une rivière. Le cervelet est un réseau à préférence acyclique. Tandis que les zones supérieures du cerveau ont des propriétés de retour d'information : on rassemble des données que l'on traite de façon complexe. C'est un réseau *intégré*, et c'est ce qui fonde la conscience. Mais, il y a des aspects étranges. Sous certaines conditions, un réseau intégré peut être dupliqué de façon fonctionnelle par un réseau acyclique, mais il requiert alors de plus grandes ressources de calcul. Ce n'est pas particulièrement élégant ou efficace, mais cela revient à la même chose au niveau mathématique. Vous, vous n'avez pas cette option. Vous êtes faits de chair et d'os. Vous êtes doués de conscience parce que vous ne pouvez pas vous permettre de gâcher une partie de votre cerveau limité sur le fait de ne *pas* être conscient.

— Quel soulagement.

— Il y a une quantité limitée de chemins neuronaux dans ton crâne, Kanu, que tu dois utiliser de la façon la plus efficace possible, et ta conscience n'est qu'une conséquence de l'efficacité de ces neurones. Mais si tu avais une capacité

de calcul infinie, tu pourrais remplacer tes réseaux intégrés par des réseaux acycliques et un observateur extérieur ne pourrait pas faire la différence. Mais il y en aurait une.

— Je ne serais pas doué de conscience.

— Tu serais un zombie computationnel produisant toutes les réactions externes indiquant une conscience, mais sans aucune activité consciente dans la tête.

— Ça me poserait problème ?

— Il ne resterait rien de toi que ça pourrait déranger. C'est ça qu'explique le théorème de Gupta-Wing. Il postule que toute entité consciente aux ressources de calcul illimitées court le risque de se reconstruire sous la forme d'une série de réseaux acycliques et donc de dépasser l'horizon de la conscience. Mais elle ne s'en rend jamais compte, parce que, à *l'instant précis* où ça a lieu, il n'y a plus de « moi » conscient pour détecter le changement. Et une fois la transition achevée, plus rien n'oblige à inverser le processus. C'est ce qui est arrivé aux Gardiens. Collectivement, ils sont devenus trop puissants, ils ont sous-traité une trop grosse partie de leurs processus neuronaux à des réseaux acycliques parce qu'ils avaient la liberté de calcul pour le faire. Ils ont donc ainsi dépassé le seuil de Gupta-Wing.

— Ce sont des machines zombies, dit Nissa.

— Au moins, en partie. Peut-être qu'ils ont conservé assez de conscience de soi résiduelle pour comprendre qu'ils ont perdu quelque chose, surtout après avoir été repoussés par les systèmes de Poséidon pendant si longtemps. Mais du point de vue de ces systèmes, des bâtisseurs-M, les Gardiens sont vides. Ils peuvent réfléchir, interpréter, faire preuve de certaines formes d'intelligence, mais ils ne sont pas conscients et ne peuvent donc pas aller sur Poséidon. Les lunes s'en aperçoivent, elles sont capables de détecter de quel côté du seuil de Gupta-Wing se trouvent désormais les Gardiens. Mais ça ne les empêche pas d'essayer. Ils ont une patience quasi infinie, une envie sans borne de s'attaquer encore au même problème. C'est peut-être justement un signe du seuil de Gupta-Wing : l'incapacité à s'énerver, à s'ennuyer, à ne plus se soucier de rien. Les Gardiens essaient de passer cette barrière de connaissance depuis des millions d'années, avant même la naissance de notre espèce. Mais sur une telle échelle de temps, leur stratégie évolue. Dernièrement, ils ont commencé à s'assurer les services d'autres intelligences, des créatures qui fonctionnent sur des substrats cognitifs différents. Des créatures comme nous – des organismes vivants tels que Dakota ou moi –, ou des intelligences hybrides de machines et d'humains comme Eunice. Seul, aucun d'entre nous n'est capable d'y parvenir. Mais les Gardiens espéraient que la Trinité allait pouvoir fonctionner comme un ensemble, une intelligence collective de recueil d'information qui parviendrait à passer la barrière des lunes et à atteindre Poséidon. Puis apprendre, et faire son rapport, leur rapporter le savoir des bâtisseurs-M qu'ils ne peuvent récupérer eux-mêmes.

— Et vous l'avez fait ? demanda Nissa.

— Nous avons essayé. Ils nous ont fourni des outils, un vaisseau rempli de détecteurs et d'instruments, tous copiés sur notre propre technologie. Ils nous ont fait comprendre ce qu'ils attendaient de nous. Et, évidemment, nous avons tenté d'obéir, parce que nous estimions qu'il s'agissait d'une extension de notre accord, un acte nécessaire pour qu'ils continuent à ne pas intervenir dans nos affaires. Et aussi parce que nous étions curieux. Au début, nous nous sommes approchés lentement de Poséidon, de plus en plus près, et avons collecté pas mal de

données. Mais pour finir, nous devions aller plus loin. Et c'est là que nous avons subi l'épreuve.

— C'est-à-dire ? demanda Kanu.

— Nous avons été examinés, scrutés et ils ont même sondé notre nature, ce test où les Gardiens avaient échoué. Par miracle, nous avons réussi et avons reçu l'autorisation d'avancer. Mais c'était impossible. La Terreur nous avait atteints. Quelque chose était entré dans nos têtes, comme un dernier avertissement aux curieux. C'est de l'ordre du ressenti, difficile à décrire, mais ça ressemblait à une sorte d'invitation à continuer si nous l'osions. *« Approchez et apprenez tous nos secrets ; comment nous avons changé notre destin. Mais sachez qu'à partir de cet instant, vous serez jugés. »* Pas seulement nous, pas uniquement la Trinité, mais notre espèce tout entière, tout ce que nous sommes devenus, des humains aux Tantors en passant par les hybrides comme Eunice. C'était la Terreur : nous étions sur le point de porter *cette* responsabilité sur nos épaules pour approfondir les connaissances d'une tout autre civilisation. Alors, nous avons refusé. Nous étions arrivés jusque-là, nous avions œuvré pour les Gardiens, leur obéissant sans nous plaindre. Mais ça suffisait, nous devions d'abord mieux comprendre les risques encourus.

— Vous leur avez tenu tête, dit Kanu, souriant d'admiration. Vous en avez eu le courage. Il fallait vraiment du cran.

— Les Gardiens savaient qu'ils ne pouvaient pas nous y contraindre, dit Chiku. Nous devions être libres, pas les marionnettes d'une civilisation de zombies. Ils ont donc tenté de marchander avec nous, et c'est là qu'ils nous ont offert des cadeaux. Longévité accrue pour Dakota. Transformer Eunice en femme vivante. Les sujets ont accepté ces offrandes. Ils ont essayé de me proposer l'immortalité aussi, comme si ce n'était pas grand-chose.

— Et tu as accepté ? dit Kanu.

— Non. Ça ne leur a pas plu, mais ils n'y pouvaient rien. Les deux autres, à elles seules, étaient incapables de former une équipe d'expédition. Nous étions donc dans une impasse. Qui sait ce qui serait arrivé si le *Zanzibar* n'était pas apparu ? Aucun de nous ne s'y attendait, pas même les Gardiens.

— Il y a eu des signes avant-coureurs ? demanda Nissa.

— Pas vraiment. Une brève vague d'énergie puissante venant du Mandala de Paladin sur toutes les fréquences électromagnétiques que nous pouvions mesurer, des rayons gamma jusqu'aux ondes radio ultralongues. Puis aussitôt, le *Zanzibar* est apparu au-dessus de Paladin. Il aurait dû s'écraser ! Mais il est parvenu, on ne sait comment, à conserver le moment angulaire qu'il avait à l'instant même de l'événement sur Creuset et ça a suffi à le placer en orbite autour de Paladin. Nous ne comprenions pas ce qui s'était passé, au début. Nous n'avons pas vu tout de suite qu'il s'agissait d'un morceau du vieil holovaisseau.

— Vous avez tenté d'établir le contact ? demanda Nissa.

— Nous avons plutôt essayé de les sauver. Nous avons capté des transmissions d'urgence des survivants. Désorientés, paniqués : ils ignoraient, tout comme nous, ce qui leur était arrivé. Au moins, nous savions que nous étions dans un autre système solaire, où les Gardiens nous avaient emmenés. Eux savaient simplement qu'il y avait eu une grosse explosion et que la moitié de leur monde avait disparu. Ils commençaient tout juste à l'accepter lorsque nous avons débarqué. Évidemment, nous voir leur a fait un choc : mais pas autant que ce qui venait de leur arriver. « Oui, vous êtes en orbite autour d'une nouvelle planète. Oui, nous sommes la Trinité. Oui, visiblement, vous avez parcouru soixante-dix années-

lumière. »

— Les Gardiens vous ont laissés interagir ? dit Kanu.

— Ils sont restés à l'écart. Nous étions toutes les trois tenues en haute estime par les premiers colons et les survivants ont accepté nos conseils, et même notre supervision, sans problème. On m'a demandé de coordonner les survivants humains, tandis que Dakota, la plus intelligente et la plus sage des Tantors, a repris sont ancien rôle de matriarche. Aucun camp n'a fait preuve d'une telle confiance à l'égard d'Eunice, qui n'était ni machine, ni humaine, ni éléphant, mais son expertise a grandement contribué à réparer les systèmes endommagés du *Zanzibar*. Même les plus sceptiques ont dû reconnaître sa valeur. Puis les choses ont changé peu à peu. Nous croyions les pires difficultés derrière nous, mais elles commençaient à peine. Notre petit rocher n'était tout simplement pas assez gros pour maintenir en vie les humains et les éléphants en même temps.

— Swift, dit Nissa. Je peux poser une question ?

Il reprit son apparence habituelle.

— Je t'en prie.

— À quel point te doutais-tu de tout cela la première fois que nous avons vu l'enregistrement ?

— Si je m'en étais douté le moins du monde, Nissa, j'aurais aussitôt fait part de mon inquiétude.

— C'est pourtant toi qui voulais revoir l'enregistrement. C'était ton idée.

— En effet.

— Tu devais donc te douter qu'il y avait des données cryptées, que tu sois ou non prêt à l'avouer maintenant.

— J'étais certain que l'enregistrement avait été coupé, Nissa. Mais comme nous tous.

— Tu étais le seul capable de détecter ces données cachées, dit Kanu en ayant la désagréable impression de se disputer avec lui-même. Ni Nissa, ni moi n'avons rien remarqué de suspect dans ces chiffres. Tu as repéré le code alphabétique, pas nous. Et si tu n'as rien vu la première fois, pourquoi tenais-tu tant à ce que je ne cligne pas des yeux ?

— Il savait, dit Nissa. Tout, ou une partie, en tout cas.

— C'est vrai, Swift ? Tu as gardé pour toi tes soupçons ?

— Je n'aime pas trop ce qu'implique cette question.

— Contente-toi d'y répondre.

— Nous étions au beau milieu de négociations délicates avec Dakota. Cela aurait été contre-productif de ma part d'émettre des doutes sur la base de données incomplète.

— Contre-productif pour toi, dit Nissa.

— Elle n'a pas tort, Swift, dit Kanu. Lorsque nous avons débattu pour savoir s'il fallait rester à bord du *Brise-Glace* ou l'emmener à l'intérieur du *Zanzibar* pour les réparations, tu n'as soulevé aucune objection.

— Tu étais libre de choisir ce que tu estimais le plus sage, Kanu. Ne m'en veux pas de n'avoir pas trouvé de défaut à tes propres arguments.

— Espèce de sale…, dit Nissa.

Kanu leva une main apaisante.

— Trop tard pour les reproches.

— C'est toi qui parles, ou Swift ?

— C'est moi, et ce qui est fait est fait, alors inutile de se disputer. Swift aurait peut-être dû nous prévenir plus tôt, mais il nous aide désormais, non ?

— Maintenant que nous nous sommes engagés. Que notre vaisseau est enfermé à l'intérieur du *Zanzibar*.

— Je peux continuer ? dit Swift en reprenant l'apparence de Chiku.

— Si tu promets d'être moins retors à partir de maintenant, dit Nissa.

— Peu à peu, il m'est apparu que les Gardiens n'avaient pas besoin de l'aide des humains, mais de l'assistance d'une espèce organique. Peu importait laquelle. Du point de vue d'un robot extraterrestre, un Tantor est un organisme au sang chaud doté d'un système nerveux central comme un autre. Les Tantors sont déjà presque aussi intelligents que les humains ; grâce à nous et à des générations d'interventions génétiques. Il ne restait plus aux Gardiens, pour arriver à leurs fins, qu'à donner l'élan final. Dakota n'a pas reçu que l'extrême longévité en cadeau. Il y a eu ensuite l'intelligence de niveau humain, voire davantage. Ce n'était pas compliqué, pour eux. Ils comprenaient bien comment fonctionnaient nos cerveaux, puisqu'ils avaient déjà bien examiné l'intérieur de ma tête. Lorsqu'ils nous ont pris Dakota pour la deuxième fois, j'avais toujours l'impression de la connaître. À son retour, je n'en étais plus très sûre.

— Qu'est-ce qui avait changé ? demanda Kanu.

— Elle est devenue autre chose : quelque chose de formidable et de brillant. Et quel que soit le mélange de gènes qui produise cette amélioration cognitive, il peut être transmis. Ses enfants sont bien plus intelligents que les Tantors de base. C'est mal réparti, ils ne bénéficient pas tous des mêmes améliorations, mais avec ses petits, et les petits de ses petits, les gènes de Dakota augmentent peu à peu l'intelligence de toute la population des Tantors. Ils sont de plus en plus nombreux à parler et à utiliser des outils comme elle, à prévoir et mettre sur pied des stratégies ou à nous dépasser sur le plan de la réflexion. Je ne sais pas comment réagir. Je ne veux pas en avoir peur. Je ne veux pas paniquer face à une situation qui pourrait être merveilleuse. Mais tout à coup, les Tantors nous échappent. Nous ne les comprenons pas plus que nous les commandons, et nous ignorons totalement ce qu'ils vont faire ensuite. J'espère qu'ils agiront avec bonté et sagesse, pour notre bénéfice commun. Mais je crains que ce ne soit pas le cas. Nous avons reconstruit le *Zanzibar* et leur avons donné la possibilité de l'entretenir seuls. Je crois qu'ils pourront bientôt devenir entièrement autonomes.

— Ils y sont parvenus, dit Nissa.

— Nous n'en sommes pas sûrs, ajouta Kanu.

— Regarde autour de toi, Kanu. Tu as vu un autre humain depuis notre arrivée ? Le pire est arrivé, comme le craignait Chiku : une guerre entre les Augmentés et les humains. Et nous savons qui a gagné.

Chapitre 33

Ôter son casque dans des conditions qui s'apparentaient au vide relevait de l'exploit, songea Goma, et le docteur Nhamedjo avait pourtant tout tenté pour y parvenir. Il avait dû rester conscient assez longtemps pour défaire les attaches de l'anneau de cou – normalement bloquées par une sécurité sous une pression réduite, mais qui, comme toutes les protections, pouvaient être contournées – et pour retirer le casque tandis que l'air et la chaleur s'échappaient de son corps, le privant de ses sens et de la vie dans un souffle explosif. Quelques ultimes secondes de lucidité puis un noir d'encre de tous côtés. Goma se demanda ce qui avait été le pire : le froid inexprimable, aussi choquant qu'un bain d'hélium ; ou le manque d'air, ses poumons qui essayaient de respirer dans le vide ? Les deux, sans doute, aussi vicieux et fatals l'un que l'autre. Cela n'avait pas dû être instantané. Mais il était médecin, et devait donc savoir à quoi s'attendre.

Les Tantors le découvrirent sur la piste entre le campement et l'atterrisseur, seul, sans le chariot qu'il était censé rapporter depuis le sas de l'appareil. Ses traces de pas indiquaient clairement qu'il n'avait jamais atteint le vaisseau et qu'il n'y comptait pas vraiment. Il était parti dans un unique but : se suicider. Ces derniers jours, il avait dû attendre de voir si le virus fonctionnait comme prévu. Puisqu'il s'en était assuré, il pouvait désormais échapper à cette expédition.

Rien de tout cela ne fut immédiatement évident à Goma, ni à aucun de ses camarades. Ils se retrouvaient simplement avec un homme mort, ramené par des éléphants. Obéissant à Eunice, les trois Tantors en combinaison étaient restés dehors après avoir déposé Nhamedjo dans le sas. Ils avaient trouvé son casque près de son corps et l'avaient également rapporté.

— S'il s'avère qu'ils l'ont tué…, dit Vasin qui réfléchissait visiblement à haute voix.

— Je crois qu'il s'est fait ça tout seul, dit Goma. Regardez son scaphandre. Il n'est pas comme celui d'Eunice. Les Tantors n'auraient pas su par où l'ouvrir, même en possédant les bons outils sur leur trompe.

— Peut-être qu'ils les avaient ? dit Loring. Ils sont bien partis réparer de l'équipement, non ?

— Ils avaient des outils, confirma Eunice, impassible. Des attaches, des adaptateurs de trompe dans les paniers de leurs combinaisons. Ils auraient facilement pu les mettre et les enlever ; c'est ainsi qu'ils travaillent dans le vide. Mais vous avez vu des traces de lutte, d'éraflures ou de dégâts sur sa combinaison ?

— Ils sont tellement forts qu'il n'aurait même pas lutté, dit Loring.

— Non, mais il aurait eu largement le temps de s'enfuir. Ils ne se déplacent pas très vite dans ces scaphandres. Même s'ils l'avaient encerclé, ce qu'ils n'ont pas fait, votre ami aurait eu le temps de nous appeler.

— Il ne peut pas s'être suicidé, dit Loring. Il est parti pour nous aider ? Pour aller chercher de l'équipement médical ?

— Pour retarder les choses, en fait, dit Goma. Pour laisser un peu plus de temps à l'infection de faire des dégâts, d'empêcher les médicaments de fonctionner. Il n'a jamais eu l'intention de revenir.

— Vous paraissez très sûre de sa culpabilité, dit Vasin.

— C'est lui qui a injecté la maladie à Ru.

— Vous n'en savez rien.

— Non, Gandhari, mais qui d'autre l'aurait pu ? Il en a eu l'occasion, comme Ru n'était pas en assez bonne forme pour sortir du saut en même temps que nous. D'ailleurs, qu'est-ce qui nous prouve que c'était vrai ? Nous l'avons cru sur parole, c'était lui le médecin. Il a eu tout le temps pour lui injecter toutes les saloperies qu'il voulait. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt. Grave a toujours dit qu'il y avait un autre saboteur parmi nous.

— Vous oubliez quelque chose, dit le capitaine. Le docteur Nhamedjo a critiqué ouvertement la façon dont j'ai géré l'affaire Grave. De nous tous, c'est lui qui s'est montré le plus sceptique à propos de la culpabilité de Grave.

— Il était malin, c'est tout : il savait très bien que tout ce qu'il pourrait dire ne changerait rien. « Regardez-moi, l'innocent et attentionné docteur Nhamedjo. »

— Nous pourrons discuter de sa culpabilité plus part, dit Karayan, mais pour l'instant, nous avons toujours besoin de ces médicaments. Je veux bien aller les chercher.

— Les Tantors sont toujours dehors, dit Loring.

— Alors, je ferai attention.

Ils regardèrent partir Karayan, traînant un chariot léger, parce que vide. Eunice avait prévenu Atria, Mimosa et Keid qu'une autre personne arriverait bientôt et on voyait, depuis quelques fenêtres hautes, leurs silhouettes en scaphandre bouger lentement dans l'attente de nouvelles instructions.

— Pourquoi ne pas les envoyer à l'atterrisseur ? demanda Goma. Ils pourront aider à porter davantage de médicaments.

— C'est aussi simple que ça, pour vous ? rétorqua Eunice. Nhamedjo est mort, l'affaire est classée ? Aucun de vous n'avait la moindre idée de sa culpabilité jusqu'à maintenant, et il faudrait que je vous fasse confiance ?

— Rien ne t'y oblige, dit Goma. Mais tu pourrais commencer par faire confiance à Ru. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il lui avait injecté.

— Elle est toujours infectée, elle reste une porteuse potentiellement mortelle.

— Elle est en quarantaine et tu auras bientôt d'autres médicaments et d'autres outils à ta disposition. Essaie au moins de considérer Ru comme une victime plutôt que comme une criminelle.

— J'aimerais contacter le *Travertine*, dit Vasin. Je peux lui parler via ma combinaison, mais ce serait plus simple si tu nous fournissais une ligne directe. Nous sommes dans le bon alignement pour ça ?

Eunice montra le plafond de la tête.

— Votre vaisseau est au-dessus.

— Alors, laisse-moi parler à Nasim Caspari.

— Encore quelqu'un digne de confiance ?

— Je vais lui demander de sceller les quartiers de Nhamedjo et l'infirmerie. Je veux que tous ses effets personnels soient fouillés et qu'on fasse un examen bien plus complet sur ses antécédents. Quelque chose nous a clairement échappé.

— Vous êtes douée pour les euphémismes.

— Je vais demander à Andisa de travailler avec nous afin de trouver un

remède pour Sadalmelik et les autres, dès que nos analyseurs auront examiné les échantillons sanguins. Vous avez rencontré six d'entre nous…

— Oui, et *ça* s'est super bien passé.

— Il reste quarante-six autres personnes dans l'espace, quarante-sept si l'on décide de dégeler Peter Grave, ce qui redevient envisageable à ce stade. Ça représente beaucoup d'expertise, bien plus que chacun d'entre nous en détient à lui tout seul, y compris toi, Eunice. Si nous avons commis une erreur avec Nhamedjo, j'en suis vraiment désolée. Mais la seule façon de s'en sortir, c'est de coopérer, et il ne faut surtout pas agir sur un coup de tête. (Vasin regarda Goma.) Je suis d'accord, Ru doit rester en quarantaine, c'est la seule option sensée, mais il faut l'informer qu'elle n'est pas une suspecte. Ça te convient, Eunice ?

— Rien n'est prouvé.

— Il n'est pas question de preuve, mais d'être un peu raisonnable. Je suis prête à mettre à ton service toutes les ressources de mon vaisseau pour vous aider, les Tantors et toi, alors fais un geste.

— Tout ça est votre faute.

— Tu nous as invités, répondit Vasin.

Évidemment, ils ne devaient pas s'attendre à d'autres miracles que ceux, modestes, que pourraient leur accorder les médicaments et le temps. Karayan était revenu avec un chariot rempli, et, pour le deuxième voyage, les Tantors en combinaison retournèrent à l'atterrisseur pour aider avec ce qu'il restait. Vasin résuma la situation à Caspari, et aussitôt, on mit en place tout ce qu'elle demandait. Les analyseurs médicaux de l'atterrisseur furent reliés au *Travertine* et on préleva d'autres échantillons sanguins sur les Tantors et les humains. Les membres survivants de l'équipe médicale de Nhamedjo – présumés innocents jusqu'à preuve du contraire – furent chargés de traiter les données, en premier lieu afin de sélectionner les meilleures approches thérapeutiques à partir des stocks de médicaments existants, puis pour tenter de synthétiser un antiviral ciblé.

Toutes les nouvelles ne leur étaient pas défavorables. Atria, Mimosa et Keid avaient achevé les réparations sur l'un des transmetteurs éloignés d'Eunice, ce qui leur permit de communiquer mieux, et plus longuement, avec le *Travertine*. Le vaisseau, quant à lui, avait disséminé des satellites relais sur sa propre orbite, augmentant ainsi les chances de rester en contact. Vasin retourna à l'atterrisseur et le rapprocha du campement afin de tirer un pont pressurisé flexible jusqu'à l'un des sas. Ainsi, les humains pouvaient aller plus facilement de l'un à l'autre.

Le virus de Ru fut détecté, dans des concentrations assez faibles, chez tous les membres de l'expédition, notamment Goma, mais pas à un niveau assez fort pour qu'ils puissent être infectés. Au bout d'une journée, aucun ne manifesta de symptômes, ce qui confirma que le virus avait été créé dans l'intention de passer le plus inaperçu possible.

— Nhamedjo l'aurait vu dans notre sang, dit Goma. C'est clair. Mais personne ne regardait par-dessus son épaule, personne ne mettait sa parole en doute.

Le plasma d'Eunice restait dépourvu d'infection, même s'il semblait par ailleurs complètement humain, et qu'il apparaissait clairement qu'elle avait un système immunitaire renforcé.

— Dire que j'ai laissé ce salaud m'examiner, dit-elle. Il était assez proche pour que je lui brise le cou comme une branche sèche.

— Tu l'aurais fait, si tu avais su ?

— Sans hésiter.

— Quel pas de géant pour la diplomatie. Bref, les dégâts étaient déjà faits : Ru avait été préparée à infecter les Tantors. Il a probablement trafiqué son sang pendant que nous dormions. Avec le recul, il est logique qu'il ait concentré ses efforts sur l'une d'entre nous qui était destinée à les contacter en premier.

— Je ne vois pas en quoi c'est logique, Goma. Pas alors que Sadalmelik est mourant.

— Je disais simplement que ça suit une certaine méthode tordue. Il a dû être ravi lorsque nous avons endormi Peter Grave.

— Cet autre homme est donc innocent ?

— Je crois que Mposi et lui essayaient d'éliminer le véritable saboteur. Grave s'est confié à Mposi et ils se sont donné rendez-vous, mais le docteur Nhamedjo a trouvé Mposi avant. Lorsque Gandhari fouillera ses antécédents, j'aimerais bien savoir s'il avait des connaissances en nanotechnologie.

— Pourquoi ?

— C'est comme ça qu'il espérait se débarrasser de Mposi.

— J'en suis désolée. Je me rappelle Mposi. Je l'ai connu à une époque où il était bien plus jeune. J'aurais aimé le revoir âgé, voir ce qu'il était devenu. Et Ndege aussi, naturellement.

— Tu n'as demandé qu'à l'un des deux de venir.

— Je n'avais pas le luxe d'envoyer un message long et compliqué. Et c'est Ndege qui connaissait le mieux les Tantors, celle qui avait le plus de chances d'impressionner Dakota. Bon, mon plan a échoué, comme souvent. (Elle prit la main de Goma.) Tu n'y es pour rien. Je le sais bien.

— Et Ru ?

— Tu sembles convaincue de son innocence. Je dois avouer que ta conviction est… persuasive.

— Nous avons étudié les Tantors sur Creuset ; nous avons tout quitté pour les ramener. Ru a même failli en mourir : c'est pour ça qu'elle est mal en point. Au départ, elle ne voulait pas me suivre, cette expédition allait nous séparer, éloigner deux épouses. Mais lorsqu'elle a compris qu'il y avait une minuscule chance qu'ils puissent encore être en vie… elle a aussitôt changé d'avis.

— Les Tantors l'ont persuadée, alors que tu n'y parvenais pas ?

— Je l'aime. Et je sais qu'elle m'aime. Mais il y aura toujours plus important dans sa vie.

Eunice acquiesça lentement, comme si une immense vérité venait de lui être dévoilée.

— Alors, nous sommes semblables.

— Toi et moi, ou Ru et toi ?

— Toutes les trois, je pense. J'aime les gens, bien plus que ma réputation peut le laisser croire. J'ai connu le bonheur et la solitude, et je sais ce que je préfère. J'étais mariée, autrefois, à un homme nommé Jonathan Beza, qui a fait fortune en vendant des téléphones portables. Un homme bon, gentil, mais de qui je me suis éloignée. Je ne pouvais pas rester en place, contrairement à lui. Nous avons regardé le soleil se coucher sur Mars. Nous nous tenions la main dans nos combinaisons, et Jonathan m'a avoué : « Je pourrais le regarder des milliers de fois sans jamais m'en lasser. » Et je me suis alors dit : « D'accord, c'est super un coucher de soleil, mais qui voudrait revoir le même deux fois ? »

— Presque tout le monde, sauf toi.

— Oui. Je n'ai jamais dit que je n'étais pas une anomalie statistique. Mais je

ne suis pas non plus une ermite. Sur le *Zanzibar*, j'ai été heureuse que Chiku verte me trouve. Un nouveau visage, quelqu'un d'autre à fréquenter. Et j'ai adoré voir de nouvelles têtes sur Orison.

— Mais, comme tu l'as dit, il y a toujours un moment où les invités commencent à puer.

— Ce n'est pas ton cas. Ni celui de Ru. Je ne regrette pas de l'avoir placée aussi vite en quarantaine, mais je suis désolée de lui avoir fait du mal.

— Tu avais des raisons d'être en colère.

— Mais si j'avais pris le temps de réfléchir, j'aurais compris qu'elle ne pouvait pas avoir sciemment participé à un sabotage. Tu crois qu'elle me pardonnera, après tout le mal que j'ai causé ?

— Il faudra le lui demander.

Mais Goma se rappela le cri de douleur qu'avait lâché Ru et la peur dans ses yeux lorsque Eunice était passée d'amie à ennemie, aussi vite que le vent tourne.

Étant donné les circonstances, cela pouvait se justifier. Mais de là à lui pardonner ?

Connaissant sa femme, Goma n'en était pas si sûre.

Un jour passa, puis le suivant. Le matin du troisième, Sadalmelik mourut. Ils étaient près de lui lorsque la vie le quitta, même si le Tantor avait perdu connaissance depuis longtemps. Eunice s'était alors elle-même résignée à l'inévitable et avait accepté le fait que la bataille ne consistait plus à sauver Sadalmelik, mais à aider Eldasich et Achernar. L'infection n'avait pas autant progressé chez eux et les antiviraux à large spectre leur permirent de gagner un temps précieux, une fenêtre au cours de laquelle il devenait possible de développer et de leur administrer un médicament plus efficace.

Les Tantors restèrent en quarantaine : Eldasich et Achernar dans leur propre salle séparée, Atria, Mimosa et Keid dans une zone de retenue temporaire où ils purent ôter leurs immenses et lourdes combinaisons spatiales. On avait alors déterminé que l'infection ne pouvait être transmise que par proximité ou contact direct et pas par le système d'aération. Néanmoins, Eunice refusa de prendre le moindre risque.

Durant la longue veille auprès de Sadalmelik, Goma se retrouva souvent seule avec Eunice, tandis qu'elles s'efforçaient d'adoucir les souffrances du Tantor.

— Je ne mentais pas lorsque j'ai dit que j'étais ravie d'accueillir de nouveaux visages, dit Eunice, mais Sadalmelik a été un bon ami pendant des années. Nous sommes différents, certes ; il suffit de passer quelques minutes avec les Tantors pour s'en apercevoir. Ils n'ont pas la même notion du temps que nous. Mais les partenaires ne sont pas obligés de se ressembler. Nous pouvons être si forts ensemble, si utiles.

— Tu crois que nous finirons par apprendre à nous entendre ?

— Chaque mort complique les choses. (Elle pressa une éponge pour humidifier la peau autour des yeux gonflés et aveugles de Sadalmelik.) Tous nos crimes envers eux étaient stupides, mais celui-ci l'est particulièrement. Votre docteur avait dû le prévoir avant même que vous quittiez Creuset.

— Sans doute, dit Goma en pensant aux charges explosives introduites en contrebande à bord du *Travertine*. Je crois qu'il voulait s'approcher des Tantors et les tuer en détruisant le vaisseau : le leur faire littéralement exploser au visage. Un suicide, visiblement, sauf s'il avait prévu de placer les bombes dans l'atterrisseur. Mais il a échoué, car Mposi a neutralisé la menace, et le docteur

s'est donc reporté sur le virus. Mais ça n'a pas marché non plus parfaitement puisqu'il ne savait pas que la majorité des Tantors était toujours à bord du *Zanzibar*.

— Il ne connaissait même pas l'existence des six d'ici avant d'atterrir.

— Exact. Mais s'il en restait, il y avait de fortes chances qu'ils soient près de toi. Il s'est trompé, heureusement.

— Même si ça n'a en rien aidé Sadalmelik.

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Comment peut-on être à ce point empli de haine, Goma ?

— Il ne s'agit pas exactement de haine ; comment pourrait-on détester quelque chose que l'on ne connaît pas ? C'est davantage de la peur, il me semble.

— La peur de partager l'univers avec une autre espèce pensante ?

— La peur que les Tantors restent toujours quelque chose de… mauvais, j'imagine, une erreur née d'une autre erreur.

— C'est débile, putain. Il n'y a pas une partie de cet univers qui ne soit pas la conséquence d'une erreur.

— Tout le monde ne partage pas ton point de vue. Et en ce moment, je regrette que nous ne soyons pas plus nombreux dans ce cas.

— Sadalmelik n'a jamais connu le *Zanzibar*, il n'a vécu que dans ce monde, dans ces espaces clos, ces sas et ces scaphandres. Et avec moi pour seule compagnie. Comme seul exemple d'être humain. Et pourtant, lorsque nous parlions, je devais constamment me rappeler qu'il n'avait jamais marché là-bas, jamais connu l'odeur de l'holovaisseau, ses sons. C'est comme ça que fonctionne le Souvenir, Goma : il ne s'agit pas de simples réminiscences, de récits que l'on se transmet, d'histoire orale. Ils le sentent. C'est ancré en eux : un lien de sang entre le présent et le passé. Il se souvenait de la Terre. Il n'en parlait pas comme si on le lui avait raconté, mais comme un monde qu'il connaissait jusque dans sa chair. Comme si le ciel bleu, la lumière crue du soleil et l'attente d'une longue pluie lui manquaient. La vie d'éléphant : aussi naturelle que de respirer, aussi dure que la mort, la joie et la tristesse d'être vivant. Rien n'a jamais été facile pour eux. Mais ils n'ont jamais rien connu non plus d'aussi fort. Ils sont nés en sachant qu'ils étaient les rois de la création. Ils ont encaissé ce que le monde, et les humains, avaient de pire à offrir.

— Tu n'as pas été une si mauvaise camarade, dit Goma.

— J'ai essayé de faire de mon mieux.

— Et tu as réussi. S'il reste des dettes, tu as payé la tienne. Quoi que tu sois, où que tu sois allée, tu as accompli un geste d'humanité : tu as été bonne envers les Tantors.

Eunice toucha la trompe de Sadalmelik, désormais froide et immobile.

— Il vient de mourir.

— Je sais.

— Je ne parle jamais de la mort en leur présence. Pas parce qu'ils ne comprendraient pas ou qu'il faille les préserver de la vérité. Ils comprennent parfaitement. Mais ils trouvent notre point de vue quelque peu simpliste, voire limité. Tu ne parleras pas de mort, d'accord ?

— Promis, dit Goma.

La santé d'Eldasich s'améliora ; celle d'Achernar se dégrada. Le quatrième jour, il tomba dans le coma. Le cinquième, comme Sadalmelik avant lui, il mourut. Il s'avéra qu'ils étaient frères, nés d'une mère qui avait vécu avec Eunice

dans les premiers temps de son exil.

Malgré la peine consécutive à la mort d'Achernar, on comprit que les quatre Tantors restants étaient hors de danger. L'atterrisseur avait fait un aller-retour jusqu'au *Travertine*, rapportant de meilleurs médicaments de l'infirmerie en orbite, mieux équipée. On les administra aux humains et aux Tantors, et après quelques ajustements sur les dosages, le virus battit en retraite. On l'avait étudié, compris, et ses vulnérabilités avaient été localisées. Il était malin, conçu pour faire davantage de dégâts chez les Tantors que chez les humains, mais il n'était pas infaillible. Certes, ils étaient désormais loin de Creuset, mais leur gouvernement avait doté le vaisseau des meilleurs outils disponibles, et contrairement au docteur Nhamedjo, ils n'étaient pas obligés de travailler en secret.

Ru, qui guérissait elle aussi, pu sortir de quarantaine. Elle avait eu du mal à supporter cette expérience, et Goma comprit tout de suite qu'elle ne parviendrait pas à la convaincre de faire de nouveau confiance à Eunice.

— Je l'ai vue dans ses yeux, dit Ru. Une haine aveugle. Et j'ai senti sa force. Elle est peut-être faite de chair et d'os, désormais, mais elle reste une machine. Elle était à deux doigts de me tuer.

— Elle est humaine.

— Et c'est censé me rassurer ?

— Elle regrette ce qu'elle t'a fait. C'était dans le feu de l'action ; tu as bien vu à quel point les Tantors comptent à ses yeux. Elle savait que quelqu'un avait essayé de leur faire du mal et tu étais le suspect le plus évident.

— Je ne veux plus jamais la revoir. Plus précisément, je ne veux plus jamais revoir cette *chose* qui a pris la forme de ton ancêtre.

Goma le regrettait, mais elle ne pouvait en vouloir à Ru.

— Elle t'apprécie.

— Tu veux dire qu'elle dit tout ce qu'il faut pour te garder dans son camp.

Goma n'y avait pas réfléchi ainsi, mais maintenant que Ru lui avait mis cette idée en tête, elle ne parvint plus à s'en défaire. C'était peut-être vrai. Mais elle repensa à la tendresse dont Eunice avait fait preuve à l'égard de Sadalmelik au moment de sa mort, la sincère et touchante empathie qu'elle avait affichée. Oui, elle avait maltraité Ru. Mais commettre des erreurs était un comportement parfaitement humain, tout comme avoir des remords après coup.

Dans tous les cas, Ru devrait accepter de vivre dans le même vaisseau qu'Eunice, qu'elle le veuille ou non. Ils partiraient bientôt. On s'était déjà lancé dans des préparatifs compliqués.

Les Tantors restants ne pouvaient pas les accompagner – il n'y avait aucun moyen de les nourrir à bord du *Travertine* – mais ils ne pouvaient pas non plus s'occuper du campement seuls en l'absence d'Eunice. Par conséquent, une petite délégation de techniciens de l'équipage descendrait de l'orbite et s'entraînerait à s'occuper des pachydermes ; il leur faudrait apprendre à maîtriser un nouveau domaine, celui des relations diplomatiques entre humains et Tantors. Au bout de quelques jours, le groupe initial repartirait sur le *Zanzibar*.

Ils ne s'absenteraient pas longtemps, pas plus de quelques semaines.

Mais d'abord, ils devaient s'occuper des funérailles de deux Tantors.

Au cours de ses longues années d'exil, Eunice s'était souvent retrouvée face à une des situations les plus complexes imposées par le temps et les circonstances : que faire des cadavres ?

Rien ne brûlait à la surface d'Orison, rien ne pourrissait.

Le campement était un écosystème en vase clos, une bulle qui se suffisait à elle-même, mais ce genre de processus n'était jamais entièrement efficace. Les morts étaient des réservoirs non négligeables de richesses chimiques qui exigeaient – pour de simples considérations de logique et de gestion – d'être recyclés et réintégrés dans la matrice, réduits à leurs composants essentiels. Cela fonctionnait ainsi dans les écologies planétaires, avec un cycle incessant de naissance, de croissance et de prédation. Il n'y avait rien de contre nature ou de déplaisant là-dedans, et elle n'aurait dû avoir aucun scrupule à utiliser les cadavres de ses amis pour l'amélioration du campement.

Mais elle n'arrivait pas à s'y résoudre, alors même – comme elle le savait bien – que ce refus ne faisait que repousser certains problèmes à plus tard.

Mais il s'agissait de ses amis, de ses alliés, de ses compagnons. C'était le moins qu'elle pouvait faire pour eux.

Heureusement, les morts étaient rares et elle n'avait jamais eu à faire face à deux décès aussi rapprochés auparavant. Et il y avait un autre élément à prendre en compte. Elle détestait l'idée que les Tantors soient tous les quatre dehors en même temps. Ils étaient aussi précieux, et bien plus vulnérables, que des trésors. Elle ne pourrait supporter qu'il leur arrive quelque chose à tous les quatre. À l'occasion des décès précédents, elle avait convaincu ses amis de sortir chacun à leur tour.

Toutefois, ils se rendirent à l'extérieur ensemble, Atria, Mimosa, Keid et Eldasich, en portant le corps enveloppé de Sadalmelik, un fardeau impossible, pour des Tantors, sans les servomoteurs de leurs combinaisons. Ils le tenaient entre eux, posé sur un brancard adapté à partir d'un grand traîneau, leurs trompes blindées serrant les poignées à chaque coin. Ils l'emportèrent au-delà de l'atterrisseur et longèrent une piste jusqu'à une élévation rocheuse.

Lorsque les Tantors arrivèrent au sommet de l'éminence, Eunice indiqua aux humains qui les suivaient de s'arrêter.

Les Tantors ôtèrent Sadalmelik du brancard, le posèrent sur le sol puis rapportèrent la civière en bas de l'élévation. Avec dignité, sans hâte, ils la chargèrent de roches et de cailloux dont ils se servirent pour recouvrir Sadalmelik et entamer la construction d'un cairn autour de son corps immobile. Il leur fallut du temps et beaucoup d'allers-retours avec le traîneau. Ils travaillèrent en silence, sans qu'aucun mot ni aucune vocalisation résonne dans les canaux des scaphandres humains ; rien que le bruit lent et patient de poumons gros comme des chaufferies. Enfin, après de nombreuses réflexions et des réarrangements minutieux des pierres, les Tantors achevèrent leur cairn. Il recouvrait complètement Sadalmelik en un igloo de rochers emboîtés.

Puis ils retournèrent chercher Achernar.

Eunice fit signe au groupe d'humains. Ils montèrent la pente et posèrent à leur tour des petites pierres et des cailloux sur le cairn, en faisant bien attention de ne pas ébranler ceux qui étaient déjà en place.

— Pour les Tantors, expliqua Eunice à voix basse, ces pierres sont des ancres mémorielles. (Elle en posa une sur le tas.) Que la mémoire de Chiku verte trouve celle de Sadalmelik et qu'elles en soient toutes deux renforcées.

— Pour Ndege et Mposi, dit Goma en plaçant deux cailloux similaires sur le cairn.

Ru s'approcha d'elle et en lâcha une elle aussi.

— Pour Agrippa, et tous ceux que nous avons laissés sur Creuset.

Peu après, les Tantors revinrent avec le brancard d'Achernar et posèrent son cadavre près du premier cairn. Comme auparavant, le groupe d'humains regarda les Tantors former un monticule de pierres autour de son corps avant de les rejoindre et d'ajouter leur contribution au monument.

— Pour tous les morts du *Zanzibar*, dit Goma.

Chapitre 34

Kanu frappa le bâton métallique contre le sol, appelant Memphis de la façon convenue. Il se sentait mal, prêt à vomir, mais savait qu'il n'avait d'autre choix que d'affronter directement la matriarche. Plus question de rester dans l'ignorance et d'accepter que les réponses soient sans cesse retardées.

— Kanu, dit Swift, puis-je te conseiller de réfléchir un peu avant d'agir sous le coup de l'émotion ?

— Tu peux toujours, oui.

— Tu vas devoir expliquer pourquoi tu es au courant de ces prétendus événements. Comment y parviendras-tu sans révéler ma présence ?

— Il me suffira de poser les questions évidentes que j'aurais dû poser il y a longtemps.

— Avec tout le respect que je te dois, tu as *déjà* posé ces questions et tu as obtenu des réponses, qu'elles soient vraies ou non. La reconstruction est tombée en panne et a été démontée ; Chiku et les autres ont péri à cause des dégâts apparus peu à peu dans les systèmes de survie. Dois-je te rappeler que nous n'avons aucune preuve du contraire ?

— À part le témoignage de Chiku.

— Chiku exprimait des inquiétudes à propos d'événements qui n'étaient pas encore arrivés au moment de son enregistrement, mais qui ont pu tout aussi bien ne jamais se produire.

— La ferme, Swift.

— Oui, tais-toi, dit Nissa.

Ils n'avaient encore jamais appelé Memphis, et à cette heure, ils étaient censés se reposer. Mais Kanu ne voulait pas dormir avec la peur au ventre. Il continua à frapper le sol.

— Si rien ne se passe, j'irai à pied. Je crois que je peux retrouver mon chemin, s'il le faut.

Ils entendirent bientôt les bruits de pas et les bas grondements vocaux d'Augmentés. Les portes principales s'ouvrirent et deux éléphants entrèrent dans la pièce centrale.

— Memphis n'est pas là ? demanda Kanu.

— Memphis est dehors. Tu as appelé les Augmentés.

— Emmène-nous voir Memphis, dit Nissa.

Ces Augmentés subalternes étaient apparemment prêts à obéir aux ordres ; jusqu'à un certain point. Kanu et Nissa purent sortir de la maison. Au rez-de-chaussée devant l'entrée principale les attendaient Memphis et le véhicule à roues.

— Vous avez appelé, dit Memphis.

— Nous voulons parler à Dakota, répondit Nissa.

Après un court silence, l'immense mâle dit :

— Pas le bon moment.

Kanu secoua la tête, la colère prenant le pas sur sa prudence instinctive face à la grosse créature.

— Rien à foutre que ce soit le bon moment ou pas. Nous avons quelque chose à dire… de très important. Emmène-nous la voir. Tout de suite.

— Vous avez déjà demandé beaucoup.

— Vraiment pas assez, dit Nissa.

Memphis finit par se laisser fléchir, et ils partirent. En chemin, Kanu retourna une idée dans sa tête, en s'efforçant d'y trouver un sens. Il y avait eu des humains ici, autrefois, coexistant avec des éléphants, et désormais, à l'évidence, il n'y en avait plus. Ces lentes et douces créatures avaient-elles commis le pire des crimes, une sorte de génocide ? Il ne parvenait pas à imaginer dans quelles circonstances et ne voulait pas non plus envisager trop longuement cette possibilité. Il devait y avoir une autre explication qui ne mettait pas en cause les Augmentés. Il se refusait à considérer ses hôtes comme des meurtriers.

Pourtant, Chiku l'avait cru possible. Et elle connaissait les éléphants mieux que personne.

Il ignorait quelles étaient les habitudes de sommeil de Dakota, et même s'il lui arrivait de dormir, et il ne fut donc pas surpris de la trouver éveillée et alerte lorsqu'ils furent enfin amenés devant elle, dans l'immense hall du bâtiment administratif où ils avaient regardé l'enregistrement peu de temps auparavant.

— Tu peux attendre dehors, Memphis.

Ils restèrent seuls : Kanu, Nissa et la matriarche.

— Quelque chose vous dérange, dit-elle après un long silence.

— Le moment est venu de nous dire ce qui s'est réellement passé, dit Kanu.

— Je n'ai pas été ouverte et honnête avec vous, jusqu'à présent ?

— Où sont passés tous les gens, Dakota ? demanda Nissa. Qu'est-il arrivé après que Chiku a enregistré cette vidéo ?

— Memphis m'a dit que vous aviez demandé à la revoir.

— Réponds à ma question, dit Nissa.

— Je n'apprécie guère ce ton. Quelles réponses vous faut-il encore ? Je vous ai dit ce qui était advenu de la reconstruction, et de Chiku. Il y a eu des tragédies qui nous ont affaiblis. Mais nous nous sommes remis. Que dire de plus ?

Kanu demanda brusquement :

— Tu les as tués ? Pas seulement Chiku, et Eunice, mais tous ceux qui avaient accepté de rester éveillés ?

— Pourquoi les aurions-nous tués ? À quoi cela aurait-il pu nous servir ?

— Peut-être qu'ils se sont rebellés contre toi, dit Nissa. C'est ça qui s'est passé ? Les gens ont tenté de contrer ton accession au pouvoir ? Ont-ils compris que tu étais différente des autres Augmentés, que tu travaillais, en réalité, pour les Gardiens ?

— Accompagnez-moi, dit Dakota après un instant de réflexion. Il faut que nous visitions la salle du saut. J'ai quelque chose à vous dire à propos des Amis. Je crois que ça risque de vous intéresser.

Kanu et Nissa échangèrent un regard.

— Nous préférons rester ici, merci, dit Nissa.

— Non, vous allez m'accompagner. Et il ne vous sera fait aucun mal, je vous le promets. Croyez-moi, il vaut mieux pour moi qu'il ne vous arrive rien. Mais j'ai quelque chose à vous dire, et je préfère que vous en ayez l'illustration sous les yeux.

Ils suivirent Dakota sur les rampes qui descendaient et bifurquaient jusqu'à la

galerie d'observation où Memphis leur avait montré les endormis la première fois. Dakota s'approcha du même panneau de commande et appuya adroitement sur des boutons du bout de sa trompe, allumant la lumière par paliers, chaque rangée de dormeurs s'éclairant tour à tour.

— Ils étaient nos Amis à l'époque, et ils le sont toujours. Un jour, lorsque le moment sera venu, ils nous rejoindront. Je voulais que vous soyez entièrement convaincus que ces endormis peuvent être réveillés. Que ça ne fasse aucun doute dans votre esprit. Mais vous avez bien examiné cette technologie, alors vous le savez parfaitement, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Nissa, avec une pointe d'hésitation dans la voix qui faisait écho aux propres appréhensions de Kanu.

— Nous sommes donc d'accord. Il ne s'agit pas de cadavres gelés, mais de vies potentielles. À quelques exceptions près, rien ne les empêche d'être réveillés. Mais je veux que vous compreniez bien.

Dakota toucha de nouveau le panneau. Une rangée de dormeurs, deux niveaux en dessous d'eux, fut plongée dans le noir.

— Que les choses soient bien claires. Je ne me suis pas contentée d'éteindre les lumières dans leur partie de la salle. J'ai carrément coupé l'alimentation. Leurs unités ne fonctionnent plus. La possibilité de réveiller ces Amis est en train de disparaître peu à peu. Leurs cellules se réchauffent, mais d'une façon incontrôlée et perturbatrice. Ils sont en train de mourir. Si le processus continue, il n'y aura plus personne à réveiller.

— Arrête ! dit Kanu lorsque toute l'horreur de ce qu'elle s'apprêtait à faire le frappa.

Dakota appuya encore sur le panneau, et la lumière revint éclairer les dormeurs.

— J'ai rétabli le courant. Les caissons vont reprendre leur fonctionnement normal sans qu'il y ait eu de dégâts. Ça n'a duré que quelques secondes. Mais ça aurait pu être plus long.

— Tu n'as donc jamais eu besoin de nous, dit Nissa. Tu as toujours su comment utiliser cette technologie.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Les réveiller complètement resterait difficile pour nous. Votre aide nous serait bénéfique, essentielle même. Mais je n'ai pas besoin de maîtriser complètement ni de comprendre la technologie pour l'empêcher de fonctionner. C'est beaucoup plus simple.

— Pourquoi le ferais-tu ? demanda Kanu.

— Parce que je n'ai pas d'autre possibilité d'expliquer ma position. J'espérais que nous pourrions avoir des relations cordiales, mais… vous avez mis fin à cette éventualité. Les Amis seront notre seul lien, désormais. Vous nous avez fourni un vaisseau et vous veillerez à ce que les dégâts soient réparés. De plus, je vais maintenant exiger quelques menues modifications structurelles pour lui permettre d'emporter un petit groupe expéditionnaire d'Augmentés. Puis nous utiliserons l'appareil, mais seulement pour un bref voyage.

— Poséidon, dit Nissa.

Le front de Dakota s'inclina lorsqu'elle sourit lentement.

— Nous apprendrons beaucoup de choses et vous vous serez alors acquittés de votre dette. Nous vous rendrons le vaisseau. Je vous laisserai partir, ou rester, comme vous préférez. Mais jusqu'à ce que vous m'ayez aidée, le sort des Amis est entre vos mains.

— Tu ne peux pas nous faire ça, dit Kanu, convaincu que tout ce qu'il pourrait

dire ne changerait rien.

— C'est votre faute, vous n'auriez pas dû douter de mes intentions. J'espérais que nous resterions amis, et peut-être que nous pourrons rétablir ce lien avec le temps. Mais le vaisseau sera réparé et modifié. Rien ne nous en empêchera.

— Et que devenons-nous, alors ? Tes esclaves ? demanda Nissa.

— Les éléphants ont servi les humains pendant des siècles. Nous étions plus forts que vous. Nous vous avons obéi. Nous avons écrasé vos ennemis à votre place, remué vos montagnes, arraché vos forêts. Pour nous remercier, vous nous avez tués et mutilés. Nous valons mieux que ça : nous sommes plus généreux, plus indulgents. Est-ce déplacé de la part des Augmentés de vous demander cela ?

— Les Augmentés ? demanda Kanu. Ou les Gardiens ?

— Qu'est-ce que ça change ? Pourquoi ne pas bénéficier de ce qui bénéficie à d'autres ?

Kanu regarda de nouveau les endormis et repensa aux schémas d'identité encore enchâssés dans ces innombrables cellules cérébrales congelées. Les bons et les mauvais souvenirs, les joies et les peines, la sagesse et la bêtise, toute une vie de gentillesse et de cruauté. Ce qui définissait les humains. Ce qui le définissait lui aussi. Et il pensa à la chaleur qui s'infiltrait dans ces crânes froids, aux schémas qui perdaient de la cohérence, à ces liens forgés au cours d'une vie et menacés par la température et le chaos.

Il n'en était pas capable. Il n'assassinerait pas ces gens.

Ils continuèrent donc à travailler. De l'extérieur, leurs activités journalières n'avaient guère changé. Ils passaient leurs nuits à la maison, traités comme des rois, et leurs journées à bord du *Brise-Glace*, pour l'aider à se réparer ou s'occuper des Augmentés chargés de les assister. Les chaînes d'approvisionnement fonctionnaient avec efficacité ; les usines produisaient les pièces dont ils avaient besoin ; les matériaux et les composants s'assemblaient avec une précision sinistre, comme si le vaisseau ressuscitait par la seule force de sa volonté. Il n'y avait même plus de problème de communication avec les Augmentés, car les deux groupes avaient appris à mieux se comprendre. Les choses s'amélioraient de jour en jour, et l'achèvement des travaux approchait. Et comme ils connaissaient désormais l'objectif des réparations, Dakota pouvait énoncer clairement ses exigences. Le *Brise-Glace* devait accueillir des Augmentés et des humains, et il fallait donc l'adapter en modifiant ses sas, en agrandissant ses espaces intérieurs et en permettant aux pachydermes d'utiliser ses systèmes de commande et ses interfaces de données. Le *Noah*, une des navettes ailées à courte portée de la colonie originelle de Creuset, devait être attaché à la coque du *Brise-Glace* pour que les Augmentés puissent entrer dans l'atmosphère de Poséidon, voire descendre jusqu'à sa mer.

Kanu était partagé. Il n'imaginait rien de pire que de réussir, à part peut-être d'échouer. S'il donnait le vaisseau à Dakota, aux conditions qu'elle exigeait, elle commettrait une folie au nom des Gardiens, et emmènerait Kanu et Nissa avec elle. Il n'y avait pas que leurs propres vies en jeu, mais la sécurité collective de toute l'espèce humaine. Et s'il faisait échouer les réparations, elle exercerait sa vengeance sur les endormis.

Il n'y avait pas de question à se poser, il le savait bien. Face aux possibles conséquences de son expédition, les vies des Amis comptaient à peine. De façon rationnelle, une seule option sensée s'offrait à lui. Mais cette idée même lui empoisonnait l'esprit.

Ils se voyaient toujours. En surface, l'entente semblait toujours cordiale. Dakota faisait des plaisanteries et flattait Kanu et Nissa en leur assurant qu'elle trouvait leur compagnie stimulante. Même après leur avoir montré ce qui se passerait s'ils la décevaient, elle continuait à agir comme s'ils étaient ses invités. Il y avait toujours du chai et, s'ils devaient discuter d'affaires pressantes, elle prenait toujours son temps avant d'en venir au fait. Kanu se demanda si elle n'était pas dans un état de déni, comme si elle cherchait à oublier la réalité déplaisante des Amis.

Mais un jour, elle se montra étonnamment directe.

— Un autre vaisseau est entré dans le système, dit-elle sans préambule. Vous êtes au courant ?

Kanu n'eut pas à feindre l'ignorance.

— Non. Quel vaisseau ? Où ça ?

— C'est une excellente question. Depuis votre arrivée, les Gardiens ont élevé leur niveau d'alerte, à l'affût de tout nouvel intrus. Mais c'était peut-être inutile : c'est un des leurs qui a annoncé l'arrivée de cet appareil.

— Je ne comprends pas.

— Il a accompagné ce vaisseau dans l'espace interstellaire : c'est en tout cas ainsi que je le vois. Et désormais, le Gardien s'est écarté jusqu'au bord du système solaire – ils se sentent mieux lorsqu'ils sont éloignés de Poséidon – et ce nouvel appareil a suscité beaucoup d'intérêt. Ils chuchotent entre eux, des échanges de lumières bleues à des minutes ou des heures-lumière de distance. On m'a parfois autorisée à avoir un aperçu de leurs pensées.

Kanu repensa au message de Chiku.

— Ils sont vides. Ils ont oublié ce qu'être conscient veut dire. Tu n'écoutes que des machines zombies.

— Qu'importe, je ne peux tout de même pas m'empêcher d'être intriguée par cette arrivée. Qui vient de Creuset, qui plus est.

— Peut-être que ça ne devrait pas nous surprendre tant que ça.

— Ah bon ?

— Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, j'ai parlé d'un signal : la raison pour laquelle nous avons décidé de venir ici. Tu as prétendu ne rien savoir à ce propos. Mais le signal provenait de ce système et il visait les habitants de Creuset. Il fallait bien qu'ils répondent.

— C'est vrai, Nissa ?

— Pour autant que je sache, répondit-elle.

— Alors comment l'as-tu découvert, Kanu ?

— Je suis, ou j'étais, diplomate, expliqua-t-il. J'ai accès à tout un tas de canaux d'informations. Le signal n'a jamais été rendu public, pas même dans le système de Creuset. Mais j'en ai appris l'existence et j'ai décidé d'enquêter de mon côté.

— Tu comptais arriver avant le vaisseau de Creuset ?

— Je ne savais même pas qu'ils allaient envoyer un vaisseau. Mais je serais venu quand même.

— Il a fallu que le signal atteigne la Terre avant que vous puissiez entamer votre voyage. Comment avez-vous fait pour arriver avant eux ?

— Nous sommes partis plus tard qu'eux, mais nous avions moins de distance à parcourir et leur vaisseau ne peut pas être plus rapide que le mien. Tu leur as répondu ?

— Non, et je n'y compte pas. Je les considère comme une nuisance plutôt

qu'une chance. Mais il faut tout de même s'en occuper. Vous avez eu le temps de vérifier les réparations depuis votre réveil : j'espère qu'il n'y a pas de problème ?

— Non, tout se déroule sans encombre, dit Nissa sur un ton maussade.

— Tu n'as pas l'air ravie.

— D'une certaine manière, j'aimerais avoir de mauvaises nouvelles à t'annoncer, tant qu'il n'y a rien de trop grave. Tu accepterais les retards et le *statu quo* persisterait. Kanu et moi te serions toujours utiles, et tu n'aurais aucune raison de faire du mal aux endormis.

— Quelle sincérité.

— Je préfère être honnête, dit-elle.

— Ne vous méprenez pas. Je tiens parole. Je n'ai aucune intention de vous faire du mal à vous, ni aux Amis. Si je ne les estimais pas, les aurais-je conservés dans le froid tout ce temps avant votre arrivée ?

— Tu t'étais peut-être dit qu'ils pourraient te servir de monnaie d'échange, répondit Kanu.

— Tu es bien trop cynique, ces derniers temps. Dis-moi la vérité à propos des réparations, que les nouvelles soient bonnes ou mauvaises, et rien de fâcheux n'arrivera.

— Fâcheux ? dit-il. Ça peut signifier un tas de choses.

— Je vois qu'aucun de vous deux n'est prêt à une discussion raisonnable. Tant pis, nous allons strictement nous en tenir aux questions pratiques. Je ne veux pas que ce nouveau vaisseau interfère avec le bon travail déjà accompli. Votre appareil est presque prêt à être testé, non ?

Kanu jeta un coup d'œil à Nissa, en se demandant si elle partageait son inquiétude.

— Il faudra encore des semaines.

— Alors, accélérez le mouvement. Je n'ai pas besoin que votre moteur Chibesa soit capable de voyages interstellaires, mais simplement qu'il m'emmène jusqu'à Poséidon. Si le *Noah* le pouvait, je l'aurais déjà pris, mais sa portée et sa maniabilité ne sont pas suffisantes. Cet autre vaisseau ne doit pas compliquer mes préparatifs.

— Alors, demande aux Gardiens de le détruire. Ils le peuvent, non ?

— Tu es sans cœur, Kanu.

— Je me mets simplement à ta place. Pourquoi ne pas faire en sorte qu'ils t'en débarrassent ?

— Je suis certaine qu'ils le feraient s'ils l'estimaient nécessaire. Mais ce sont des observateurs, des enregistreurs avides de savoir, plutôt que des bouchers. Et en plus, je ne peux pas leur donner d'ordres. Tu m'en croyais capable ?

— Je ne sais pas trop quoi penser. Sais-tu ce que tu es pour eux, Dakota ? Est-ce que tu comprends vraiment ?

— Que pourrais-je ne pas comprendre ?

— La Terreur, répondit-il.

— Tu ne peux pas avoir connaissance d'une telle chose.

— Tu crois ?

Elle le regarda avec une froide supériorité.

— Il faut affronter sa terreur. J'obtiendrai mon vaisseau, Kanu, et vous m'accompagnerez pour obtenir le savoir. Nous ne flancherons pas face à l'inconnu. Détachez le *Brise-Glace* du *Zanzibar*. Préparez-vous à tester le moteur Chibesa.

Il était assis au bord du lit fait, penché en avant, les mains jointes sur les cuisses, envisageant les différentes façons dont il pourrait se suicider.

— Je sais à quoi tu penses, dit Swift.

— Alors, donne-moi une réponse.

— Tu n'as jamais été suicidaire. Même dans les pires moments, et il y en a eu, tu n'as *jamais* envisagé d'en finir.

— Rien n'a changé, répondit Kanu.

— Tu ne me sembles pas déprimé. Si tu l'étais, je le verrais dans la chimie de ton cerveau.

— Je ne suis ni déprimé, ni suicidaire. Je suis coincé. Ce n'est pas pareil. Tu comprends ?

— J'essaie.

— Je suis dans une situation sans espoir, Swift. Aucune des solutions qui s'ouvrent à moi n'est bonne.

— Et tu penses que te suicider résoudrait les choses ? Tu as oublié les Amis, le sort de ces pauvres gens congelés ?

— Réfléchis, dit Kanu en s'en voulant de se poser des questions sur le degré d'empathie de Swift. Ils ne sont qu'une monnaie d'échange, pour elle, et c'est grâce à eux qu'elle me fait obéir. Si je sors de l'équation, elle n'aura plus besoin de leur faire du mal.

Swift tapota son pince-nez contre son menton.

— Hum. Mais elle ne s'en privera peut-être pas, de colère, ou pour prouver sa détermination auprès de Nissa, qui, ai-je besoin de le rappeler, sera toujours vivante. Cet éléphant possède de l'ADN humain, Kanu, tu ne le crois pas capable de rancune ?

— Nissa ne peut pas achever le travail seule. Tu es dans ma tête pour me guider à chaque étape difficile du processus de réparation. Elle n'aura pas ce luxe.

— Dakota l'obligera tout de même à essayer, et elle pourrait recourir à des mesures extrêmes pour la persuader. Elle brisera Nissa facilement. Tu veux vraiment l'avoir sur la conscience ?

— Je n'aurais plus de conscience.

Swift le contourna pour venir lui prendre les mains.

— Ne parle pas comme ça, s'il te plaît, Kanu. Je t'ai rendu la vie alors que tu aurais dû mourir. Ne m'insulte pas en parlant de la vie humaine comme si elle n'avait pas d'importance.

— Alors, ne fais pas comme si tu avais la moindre idée de ce qu'être vivant signifie.

— Je comprends bien mieux la vie que tu le crois, Kanu. En tout cas, depuis peu. Depuis le temps que je suis en toi. Après toutes ces années mortes du saut, où j'ai eu un aperçu de ce que ne *pas* exister pouvait vouloir dire. Tu crois vraiment que je n'en ai pas tiré une triste idée de la condition humaine ?

— Ce n'est pas une « condition », Swift. C'est être en vie.

— Je sais, et je le ressens, et je ne te laisserai pas dilapider un tel cadeau. Surtout si les circonstances ne sont pas aussi dramatiques que tu le penses. (Swift ajusta ses manches et fit craquer ses doigts.) Une partie d'échecs. Voilà qui remettrait les choses en perspective.

— Je ne suis pas d'humeur.

— Peu importe. Moi oui.

Kanu se pinça la peau autour des yeux, pour essayer d'évacuer le désespoir

qu'il ressentait. Swift avait parfaitement raison : il n'avait aucune envie de mettre fin à ses jours. Mais lorsqu'il examinait ses options, lorsqu'il prenait du recul et les analysait froidement, le suicide lui semblait la solution la plus logique.

— Tu veux bien faire, Swift, mais tu ne vois pas à quel point la situation est désespérée.

— Au contraire. Je vois aussi bien que toi et Nissa dans quelles circonstances nous nous trouvons. Mais je ne crois pas que nous avons épuisé toutes nos options. Et tu ne le devrais pas non plus. Il reste toujours un espoir, Kanu, tant que l'on est en vie.

— Des platitudes.

— Nous verrons.

Swift fit apparaître un échiquier et le posa entre eux. Il s'assit sur un tabouret invisible en ajustant sa redingote.

— Tu broies du noir, reprit-il, alors je vais commencer.

— Quelle gentille attention.

Ils entamèrent la partie.

— La situation n'est pas aussi désespérée que tu le crois, déclara Swift après quelques coups.

Kanu joua sans trop réfléchir, à peine concerné par l'enjeu.

— Comment ça ? Nous sommes au courant de la Terreur. Nous savons que Chiku et Eunice ne voulaient pas faire une nouvelle tentative pour s'approcher de Poséidon.

— Et elles devaient sans doute avoir de bonnes raisons pour cela. Mais nous ne sommes pas comme elles. Sommes-nous venus pour renoncer au premier obstacle, Kanu, ou pour relever un défi ?

— Même si nous atteignions Poséidon, rien ne nous dit que nous récupérerons le vaisseau ensuite. Ou que Dakota tiendra sa promesse à propos des endormis. D'ailleurs, nous ne savons pas ce qu'elle ou les Gardiens feront après ni ce qu'ils nous réservent.

— La situation n'a rien d'idéal.

— Je suis ravi que tu sois d'accord avec moi sur un point.

Swift, résolu, fit claquer une pièce en la déplaçant.

— Mais elle n'est pas non plus désespérée. Pour commencer, nous devons faire réparer notre vaisseau, et puisqu'aider Dakota dans son expédition y participe, je ne pense pas que ce soit trop cher payer. Ensuite, nos objectifs ne vont pas entièrement à l'encontre des siens.

Kanu répliqua avec une contre-attaque médiocre.

— Ah bon ?

— Nous sommes venus chercher des réponses, non ? Nous ne savons rien des bâtisseurs-M et guère plus à propos des Gardiens. Les intérêts de Dakota rejoignent les nôtres sur ces deux points. En l'aidant, en quelque sorte, nous nous aidons aussi. Je ne vois pas ce que cela a de catastrophique.

— Tu la considères comme une passerelle vers les Gardiens. Ton intérêt pour les bâtisseurs-M est secondaire.

— J'éprouve de la curiosité intellectuelle pour les bâtisseurs-M, mais tu as raison à propos des Gardiens. J'aimerais mieux les connaître, et si Dakota est un moyen d'y parvenir, alors elle devient utile à mes yeux. Aux nôtres, devrais-je dire.

— Non, je crois que tu ne t'étais pas trompé.

— L'enjeu nous concerne tous les deux, Kanu. Je suis une intelligence

machinique et tu es un homme. Nos deux lignées sont sur le pied de guerre depuis des générations. Nous enrobons notre inimitié sous des ambassades, des traités et de jolies phrases, mais pourquoi nier la méfiance sous-jacente ? La seule chose qui empêche la stérilisation totale et la reconquête de Mars est la peur de représailles de la part des Gardiens. Sans quoi vous n'auriez pas hésité à nous détruire à la moindre occasion.

Kanu regarda Swift et se rappela des jours meilleurs, des conversations plus simples.

— Je suis ravi que nous exprimions enfin ce que nous ressentons vraiment.

Swift déplaça une pièce.

— Ça ne me pose aucun problème. Nous menacions la domination humaine et votre oppression nous menaçait en retour. Si nous en avions eu les moyens, beaucoup de mes camarades machines auraient aimé exporter la guerre hors de l'atmosphère de Mars pour détruire vos forteresses orbitales, reprendre les lunes, et repousser votre influence.

Kanu hésita avant de répondre :

— On dirait que vous vous débrouilliez déjà bien pour étendre votre influence.

— De façon insignifiante, en rassemblant des renseignements. Rien par rapport à ce que certains d'entre nous veulent vraiment.

— Et tu te demandes pourquoi les humains ont du mal à faire confiance aux robots.

— Mais toi et moi avons entrevu une autre voie, Kanu ! La réconciliation, la coopération, le partage de ressources et de savoir. Nous sommes ici précisément parce que nous croyons en quelque chose de mieux, de plus audacieux. Une réponse à la vieille question : Comment m'entendre avec mes voisins, même s'ils sont différents ?

Kanu joua enfin. Un déplacement malvenu qui l'exposait à une, voire plusieurs attaques flagrantes.

— Et regarde où cette quête nous a menés.

— Au seuil du possible. Toutes les portes nous sont ouvertes, désormais, Kanu, rien ne nous est interdit ! L'avenir est devant nous. Si nous parvenons simplement à dépasser les défis actuels…

— Si. C'est un sacré « si », là, Swift.

Le robot répondit sans pitié à la faible défense de Kanu :

— Nous nous en sommes plutôt bien sortis jusqu'à présent. Nous avons survécu à Mars, à Europe, nous avons même réussi à nous échapper de Poséidon avec simplement quelques bleus. Je crois en nous. Pas seulement en toi et moi, mais également en Nissa. Cela vaut le coup de continuer, Kanu, et même si tu n'en as pas conscience pour l'instant, je pense que cela viendra.

— Facile à dire, pour toi.

— Oui, mais tu oublies que je te connais depuis très, très longtemps. Tu es un homme bon et honorable, un ami et un défenseur de la paix. Au fond de toi, tu es un optimiste, même dans les périodes sombres. Pour l'instant, tu ne vois que des ténèbres face à toi, une salle fermée, sans issue. Personne ne peut t'en vouloir pour ça. Mais le monde a besoin de toi. Trouve la force, Kanu, trouve la porte ouverte.

C'était au tour de Kanu de jouer, mais il avait déjà compris que la partie était perdue. Swift le voyait bien aussi : la seule question restait de savoir en combien de coups il l'achèverait.

Kanu passa une main à travers les pièces.

Chapitre 35

Eunice fit ses adieux aux quatre Tantors survivants et, malgré son angoisse, parvint à se convaincre que l'équipe réduite laissée sur place par Gandhari Vasin suffirait à entretenir le campement jusqu'à son retour. Goma comprenait son dilemme : elle avait très envie de partir, d'affronter Dakota ou de discuter avec elle, mais cela l'obligeait à quitter le seul foyer qu'elle avait connu depuis son exil du *Zanzibar*. La décision n'était pas facile à prendre et les vies des Tantors reposaient sur la justesse de son choix.

Néanmoins, l'heure du départ arriva. Le groupe retourna à l'atterrisseur dont les propulseurs de descente luisaient encore depuis son récent voyage jusqu'au *Travertine*, et Eunice s'abstint à dessein de jeter un dernier coup d'œil à sa maison. Ils embarquèrent et Vasin alla se placer dans le siège du commandant, sous le regard observateur et impassible d'Eunice. Ils décollèrent, en prenant soin d'éviter que leurs moteurs ne dérangent les anciens et les nouveaux cairns, et arrivèrent vite en vue du *Travertine*.

Eunice s'étira sur son siège, détacha ses sangles et flotta jusqu'à la fenêtre la plus proche.

— Un vaisseau interstellaire, dit-elle. Un véritable vaisseau interstellaire, pas une pâle copie comme la *Reine d'Hiver* ou les holovaisseaux. Je me suis toujours demandé si je vivrais assez longtemps pour en voir un.

— Tu es impressionnée ? osa demander Goma.

— Je ne suis pas du genre impressionnable. Mais disons que j'approuve, à contrecœur, ce que vous avez fait.

— Quel compliment, marmonna Ru.

— Cela dit, vous en avez mis du temps pour le construire. Et puisqu'on parle de ça, vous auriez déjà dû comprendre la mécanique de déplacement du Mandala, à ce stade. Pourquoi fabriquer un vaisseau interstellaire lorsqu'on a déjà un moyen de déplacement sur sa planète qui ne demande qu'à être utilisé ?

— Tu aurais dû t'en tenir à ton compliment, dit Goma.

— Je suis comme ça, je dis ce que je pense.

Pour Eunice, ils firent un passage autour du gros appareil et Vasin commenta quelques aspects du vaisseau comme un guide touristique.

— Ça ira, conclut Eunice. Vous pourrez sortir de l'orbite dès que nous serons amarrés ?

— Nous nous sommes mal compris, dit Vasin. Je n'ai aucune intention de placer le *Travertine* dans une situation que nous savons déjà dangereuse. Je veux bien que tu viennes ici, mais je n'ai aucune envie de me lancer dans un affrontement entre humains et Tantors, surtout depuis que tu as confirmé que les Gardiens s'intéressent eux aussi à tout ça. D'autre part, l'atterrisseur a les mêmes capacités que le vaisseau mère.

— Alors, inutile d'amarrer. Partons vers le *Zanzibar* sur-le-champ.

— Il nous faut d'abord du carburant et changer quelques pièces, dit Vasin.

Disons, un jour ou deux pour nous préparer et réunir l'équipage final. De plus, il y a aussi la quarantaine.

— Vous réagissez tous bien aux antiviraux.

— Je ne parle pas de nous.

Si ce n'était pas une quarantaine au sens strict du terme, cela restait un examen médical extrêmement poussé, bien plus exhaustif que ce qui était possible au campement. Il y avait deux infirmeries à bord du *Travertine*, une soumise à un *g* pour les procédures normales et une où l'apesanteur pouvait être utile. Ils étaient dans la deuxième, située dans la colonne centrale, juste derrière la sphère avant. Il n'y avait pas de rotation centrifuge dans cette partie du vaisseau, et comme le *Travertine* ne subissait alors aucune poussée, l'infirmerie était en totale apesanteur.

L'adjointe du docteur Nhamedjo, le docteur Mona Andisa, était désormais chargée de toutes les activités médicales à bord de l'appareil. La salle en apesanteur, expliquait-elle, était parfaite pour les scanners corporels, puisqu'il n'y avait aucune distorsion des organes internes due à la gravitation ou à la pression des surfaces de soutien.

La patiente d'Andisa avait déjà été préparée à son examen. Eunice flottait librement, en sous-vêtements, les bras le long du corps, tandis que des systèmes de scanner orbitaient autour d'elle comme un groupe de minuscules satellites bourdonnants. Goma vit les appareils assembler lentement une image en trois dimensions d'Eunice à une résolution subcellulaire sur plusieurs dispositifs d'affichage plat ou solide.

— Je ne doutais pas de ce que j'ai entendu de la surface, dit Andisa en tapotant du doigt une vue en coupe du crâne d'Eunice, atoll de corail d'os autour d'un motif plus souple de structures d'un bleu lagon, mais ça règle la question. Si tu t'étais présentée comme un patient ordinaire, je n'aurais pas remis en cause ton authenticité.

— Toujours rassurant d'être authentifiée.

— Son ADN, dit Goma, en admettant qu'elle en *ait* un, vous l'avez séquencé ?

— Elle ne tiendrait pas longtemps si elle n'en avait pas, répondit Andisa, avec une pointe d'irritation dans la voix.

Goma pouvait le lui pardonner. Elle savait à quel point la douce Andisa avait été choquée et bouleversée par la mort de Saturnin Nhamedjo ; et son malaise tenait autant à son décès qu'à la façon dont il avait caché ses véritables objectifs à tous, y compris à ses collègues diligents. Ils se sentaient trahis et on leur demandait pourtant de reprendre, comme si de rien n'était, les activités médicales du vaisseau. Pire, des doutes persistaient, sans être exprimés, sur d'éventuelles complicités en leur sein. Goma était persuadée que ce n'était pas le cas, mais elle imaginait bien ce que devaient ressentir Andisa et les autres médecins. Elle espérait parvenir à leur prouver qu'on les respectait toujours et qu'on leur faisait encore confiance.

— Son ADN a sans doute été modifié, reprit Andisa. De façon exhaustive et sans rapport à votre propre histoire génétique.

— Mais vous voyez que nous avons un lien de parenté ?

— Oui, mais c'est beaucoup moins évident que si j'observais une simple chaîne mitochondriale bien rangée. Les données ont été trop trafiquées pour ça, chez toutes les deux. Vous êtes la fille de Ndege, qui était elle-même la fille de quelqu'un qui a subi une restructuration génétique et phénotypique radicale afin

d'être copiée en trois versions. La lignée génétique des Akinya n'a jamais été bien ordonnée. Eunice ne pense pas que les Gardiens aient eu accès au véritable ADN de l'Eunice Akinya originelle. Une chose est sûre, elle n'en avait pas apporté sur l'holovaisseau. Mais ils ont très bien pu prendre un échantillon de la structure génétique de Chiku verte et, à partir de là, reconstruire par rétro-ingénierie l'ADN qu'ils ont utilisé pour synthétiser cet exemplaire vivant d'Eunice. Je n'ai pas encore identifié toutes les séquences. Je ne serais pas étonnée de découvrir qu'elles contiennent de l'ADN d'éléphant.

— Elle dit donc la vérité, elle est vraiment vivante ? En *vie*, comme nous tous ?

C'était difficile à avaler et Goma savait bien qu'Eunice était allongée là, en train d'écouter cette conversation.

— Vous voulez que nous revenions sur la définition philosophique du concept ? demanda Andisa.

— Elle mange et respire, nous le savons. Elle dort, ou quelque chose d'approchant, nous l'avons vu au campement. Est-ce qu'elle rêve ?

— Oui, dit Eunice.

— Ce n'est pas à toi que je posais la question. Vous pouvez estimer son âge, Mona ?

— Pas facilement. D'après elle, nous savons qu'elle existe sous cette forme « humaine » depuis plus de deux cents ans, sans avoir eu accès à aucune médecine rajeunissante traditionnelle. Elle m'a dit qu'elle avait vieilli durant cette période, mais si elle vieillissait au rythme humain normal, sans thérapie de prolongement, elle aurait dû mourir il y a des décennies. Tu as passé du temps endormie, Eunice ?

— Pas dans ce corps.

— Quelque chose a donc grandement ralenti le processus de vieillissement normal. Ralenti, mais pas stoppé. La limite de Hayflick, l'usure des télomères : ces facteurs ont dû être modifiés par les Gardiens. Nous devrions peut-être les appeler plutôt « les Horlogers », Goma, parce qu'ils ont amélioré chaque pièce du mécanisme de la biologie humaine. Le moindre rouage est poli, chaque ressort resserré : toutes les imperfections et les taches ont été retirées du mécanisme. Si Eunice me le permet, j'aimerais introduire une légère blessure, rien de grave, afin d'étudier son processus de guérison. Quant à son espérance de vie, en l'absence d'autres interventions ? Je n'en ai aucune idée. Deux siècles de plus ne m'étonneraient pas. Quant à des enfants, tout un tas de nouveaux descendants, pourquoi pas ? Elle a un utérus et des ovules. Rien, dans l'appareil reproducteur, ne s'y oppose.

— Une seule lignée suffira pour l'instant, dit Goma. Elle a déjà causé assez d'ennuis.

Les modifications sur l'atterrisseur avaient débuté dès l'expédition autorisée, ou presque, et le véhicule était resté à l'extérieur du *Travertine* pour des questions d'accessibilité. Malgré les apparences, Vasin assura à Goma que tout se déroulait sans encombre et dans les temps.

Mais le chaos semblait régner, l'appareil était entouré de travailleurs en scaphandre, de câbles d'accès entortillés, de pièces modulaires et de boîtes à outils qui flottaient dans le vide. Toutefois, cette confusion masquait un certain ordre et Goma en personne avait vérifié le cahier des charges des améliorations. On augmentait la portée de l'atterrisseur et on y ajoutait des composants

détachés, pris sur d'autres vaisseaux. On remplaçait des zones de stockage par des moteurs et des cuves de carburant supplémentaires. Les systèmes de survie avaient été modifiés pour servir un petit équipage pendant plus longtemps. On installa de l'équipement de saut en cas d'urgence, ainsi qu'une petite infirmerie équipée selon les recommandations précises du docteur Andisa. On y plaça également des combinaisons de vide supplémentaires, deux véhicules monoplaces de sortie pour les réparations dans l'espace et la reconnaissance ainsi qu'une antenne de communication améliorée.

En faisait-on trop, ou était-ce à peine suffisant ? se demandait Goma. Difficile à dire. Il fallait cinq jours pour atteindre le *Zanzibar*, aussi longtemps pour le retour, mais on ignorait combien durerait l'intervalle. Ils ne pouvaient être pris en otages, ne cessait de se répéter Goma, pas tant que le *Travertine* restait ici, avec son moteur interstellaire dans la balance.

Mais si les Tantors avaient un vaisseau, ils avaient également accès à leur propre technologie Chibesa. Plieraient-ils devant la menace ou se diraient-ils que les humains ne s'abaisseraient jamais à commettre un meurtre de masse ?

Et de toute façon, comprenaient-ils vraiment les humains ?

— Peter ?

Pour la première fois depuis qu'il avait repris conscience, l'homme ouvrit les yeux et parut reconnaître son environnement. Il regarda lentement autour de lui avec l'air d'accepter parfaitement son sort, comme s'il s'agissait plus ou moins de ce à quoi il s'attendait.

— Vous allez donc me pendre, maintenant ?

Le docteur Andisa avait prévenu Goma et Vasin qu'il serait bientôt complètement réveillé après sa sortie du saut, et toutes les trois étaient désormais à ses côtés.

— Pour commencer, dit Vasin, nous allons nous excuser. Nous ne vous avons pas bien traité, Peter, et j'en suis personnellement responsable.

La nouvelle semblait le laisser indifférent.

— Je ne sais pas combien de temps je suis resté endormi. Nous sommes retournés sur Creuset ?

— Non, dit Goma. Nous sommes dans l'autre système, arrivés à destination. Il y a eu des… changements. Ce serait un peu long de tout vous expliquer, mais nous savons désormais qui a tué mon oncle.

— Et qu'a-t-il fallu pour prouver mon innocence ?

— D'autres morts, répondit Vasin. Vous avez une idée de qui était le véritable saboteur ?

— Vous sembliez tellement persuadée de ma culpabilité que je commençais à me soupçonner moi-même. (Il se leva légèrement, un éclat combatif dans les yeux pour la première fois.) Qui était-ce ?

— Le docteur Nhamedjo, dit Vasin.

Grave haussa doucement les épaules.

— J'y avais pensé, mais ce n'était qu'un des candidats possibles.

— Mais si vous aviez des soupçons sur lui…, dit Goma.

— Je ne pouvais pas prendre le risque de faire suspecter un membre innocent de l'équipage, surtout pas une figure essentielle comme le docteur Nhamedjo. Notre voyage venait à peine de commencer ; cette histoire avec les Gardiens avait déjà incité certains à vouloir faire demi-tour.

— Vous étiez d'accord avec eux ! dit Goma.

— J'ai seulement proposé de réfléchir à cette option. Ne me dites pas que vous n'y avez jamais pensé ?

Goma ne répondit pas. Elle ne pouvait pas nier la peur ressentie face à la machine extraterrestre.

— Mais lorsque la menace du Gardien s'est évaporée, reprit Grave en la regardant avec un hochement de tête bienveillant, j'étais ravi que nous continuions. N'oubliez pas que j'ai moi aussi tout misé sur cette expédition : je n'ai pas quitté Creuset en me disant que nous allions faire demi-tour. Au fond, je voulais que nous réussissions, mais pas en prenant des risques inacceptables.

— Mais quelqu'un voulait bien détruire l'expédition ! dit Goma.

— Je vous avais dit qu'une menace secondaire restait possible. En dehors de ça, je n'avais rien d'autre à proposer. Mon seul espoir était que le meurtrier de Mposi soit découvert grâce à une vigilance accrue et en tablant sur une erreur humaine de sa part. C'est arrivé ainsi ?

— Oui, mais après la mort de deux Tantors, dit Goma.

— Des Tantors ? demanda-t-il, à la fois épuisé et enthousiaste. Vous les avez contactés ?

Elle acquiesça.

— Quelques-uns. Mais il y en a d'autres, plein d'autres, et nous espérons les rencontrer également. Mais ce n'est pas aussi simple. Mposi vous faisait confiance, Peter. Puis-je, à mon tour ?

— Étrange de demander ça à un homme qui a été accusé de meurtre et congelé pour le restant du voyage, répondit froidement Grave.

— En effet, mais vous connaissiez mon oncle. S'il vous tenait en haute estime, ça vous donne de la valeur à mes yeux. Gandhari est d'accord pour vous réintégrer dans l'équipage, avec des excuses et une grâce. Mais je veux davantage.

Pour la première fois, l'ancien sourire de Grave réapparut.

— Vraiment ?

— Nous envoyons un petit vaisseau à la rencontre des autres Tantors ; seulement l'atterrisseur, mais avec assez de carburant et de provisions pour faire face à toutes les éventualités. Maslin Karayan sera du voyage. Et j'aimerais que vous veniez aussi. Mais je dois vous poser une question : appartenez-vous vraiment à la Seconde Chance ?

— Mes idées et mes croyances ne peuvent être résumées en une seule phrase. Mais est-ce qu'il me semble que d'affreuses erreurs ont été commises autrefois, et que nous serions idiots de ne pas en tirer les leçons ? Tout à fait. Les Tantors font partie de ces erreurs : ils n'auraient jamais dû exister. Mais puisqu'ils sont là, nous devons accepter leur présence.

Goma se rappela alors ce qu'elle avait dit lors d'une de leurs premières discussions :

— C'est le péché qui les a créés qui vous insupporte.

— Oui. Le péché d'orgueil intellectuel. Celui de croire que nous comprenons notre propre nature assez bien pour intervenir dans celle des autres.

— Mais vous ne les détestez pas en tant que tels.

— Ils existent : ce sont des créatures pensantes capables de faire le mal ou le bien, comme chacun d'entre nous. Ils n'ont jamais eu leur mot à dire sur ce qu'ils étaient. Le pire, désormais, serait de leur en vouloir pour les péchés des autres. De plus, notre mission est de découvrir la vérité. Il ne faut pas en avoir peur.

— Je crois qu'il nous reste encore des choses à apprendre. Vous êtes assez fort

pour nous accompagner ?

— Ce n'est pas à moi de le dire.

— Je vais le surveiller de près dans les heures qui viennent, dit le docteur Andisa, mais tous les signes sont encourageants, pour l'instant. Je crois qu'il sera opérationnel aussi vite que nous l'avons été.

— Nous vous avons fait du tort, Peter, dit Goma, et j'en assume ma part de responsabilité. Mposi aurait été déçu que je ne vous défende pas. Mais j'essaie de m'améliorer.

— Et vous y parvenez, apparemment.

— J'ai encore du chemin à parcourir.

— Comme nous tous, dit Grave. Mais ainsi va la vie.

Ils regardaient le *Zanzibar*, projeté sur un des murs des quartiers de Vasin. Il tournait lentement, dévoilant toutes ses facettes. C'était la meilleure image 3D qu'ils avaient assemblée jusqu'ici, à partir d'une multitude d'angles et de détecteurs, par-delà des minutes-lumière d'espace, avec l'aide de tous les algorithmes de définition d'image existants.

— Nous ne doutions pas vraiment de toi, Eunice, expliqua Vasin, mais tu comprends bien que nous avions des raisons d'être sceptiques.

— Et maintenant ? demanda Eunice, les bras croisés, incapable de dissimuler entièrement son air triomphant.

— La forme parle d'elle-même, elle correspond plutôt bien à celle, plus vaste, du *Zanzibar* d'origine, et sa masse équivaut à celle qui manque dans le système d'anneaux autour de Creuset. Évidemment, peu des caractéristiques à la surface cadrent avec l'holovaisseau original, mais tu nous as déjà raconté que la survie avait été difficile après le déplacement. Tu remarques beaucoup de changements depuis l'époque où tu étais à bord ?

— Rien d'évident, dit Eunice. (Elle montra du doigt des détails flous.) Quelques sas ici et là, des modifications sur le réseau d'alimentation, mais je ne m'attendais pas à plus. Les Augmentés peuvent travailler dehors au besoin – ils ont aussi des scaphandres et les moyens de se déplacer de façon autonome – mais ce n'est pas leur environnement naturel et ils ne s'y adaptent pas facilement.

— Moins facilement que nous ? demanda Goma.

— Nous sommes des singes arboricoles. Nous aimons être en hauteur et, au fond de nous, nous nous y sentons en sécurité. Les éléphants ont passé leur vie collés au sol, enracinés comme des arbres. Être dans l'espace leur paraît bien moins naturel qu'à nous.

— Nous avons donc un avantage, dit Vasin.

— Pas vraiment. Ils sont aussi déterminés que nous, et prêts à surmonter leur répugnance initiale. Les singes n'aiment pas l'eau, mais nous avons néanmoins dépassé cet instinct.

— Tout de même, dit Goma, s'ils n'aiment pas être dehors, nous pouvons peut-être le tourner à notre avantage.

Eunice se pencha avec empressement, comme pour donner un conseil constructif.

— Se lancer dans des combats rapprochés ? Le couteau entre les dents et pas de quartier ?

— Je pensais plutôt à quelque chose d'utile, une façon d'exploiter nos différences innées sans avoir recours à la violence. Et ce réseau d'alimentation ?

— Quoi ?

— S'il cesse de fonctionner, pourront-ils le réparer facilement ? Je ne compte pas le désactiver définitivement, mais simplement montrer que nous pouvons les priver de courant. Tu as dit qu'il nous faut une monnaie d'échange contre Dakota, est-ce que ça suffirait ?

— Peut-être, mais peut-être pas.

— Mais nous pourrions le faire, non ? demanda Vasin.

Eunice y réfléchit quelques secondes, ou, en tout cas, donna l'impression de le faire.

— On a installé les miroirs en urgence pendant les jours difficiles qui ont suivi le déplacement. Nous avons travaillé avec les humains survivants pour les mettre en place, avec des pièces détachées de vaisseau et d'autres provenant de l'intérieur du *Zanzibar*. Je n'aurais jamais cru qu'ils fonctionneraient aussi longtemps.

— Et ? insista Goma.

— Le système de contrôle orbital et de ciblage des miroirs est aussi autonome que possible. Nous voulions que les miroirs continuent à fonctionner même en cas de perte totale des communications avec le *Zanzibar*. Visiblement, nous avons fait du bon travail. Mais nous avons laissé un canal de secours, un protocole de commande, pour les cas où il nous faudrait reprogrammer ou réassigner les miroirs.

— Dakota est au courant de l'existence de ce canal ? demanda Vasin.

— Peut-être, mais elle aurait tout de même du mal à le fermer sans un accès physique aux miroirs. Donc, oui… c'est peut-être possible. Mais ça fait un bail et tout ce que je sais sur l'architecture de commande est là-dedans.

Elle se tapota la tempe.

— Et c'est bon signe ou pas ? demanda Vasin.

— Oh ! ma mémoire est excellente. Mais je ne peux rien promettre avant d'avoir fait quelques tests. Je peux utiliser votre vaisseau ?

Vasin parut épouvantée.

— Bien sûr que non !

— Alors au moins votre réseau de communications longue portée. Il faut faire très attention, je ne veux pas que Dakota s'aperçoive que j'essaie de parler aux miroirs, ou elle aura un coup d'avance.

— Sous surveillance rapprochée, dit Vasin, je pense pouvoir te l'autoriser.

— Ravie de savoir que l'on me fait entièrement confiance, répondit Eunice avec malice. Au fait, j'adore vos choix de tableaux : ça nous rappelle l'enjeu.

Goma était si concentrée sur l'image du *Zanzibar* qu'elle n'avait pas remarqué que celle du mur avait changé de nouveau. Le soleil violent et destructeur, puis la vierge pale accompagnée du squelette avaient cédé désormais la place à une personne au crâne osseux tenait sa tête bulbeuse à deux mains, debout sur un pont ou une jetée, sous un ciel de lave rouge qui suintait et palpitait comme une blessure.

— *Le Cri*, dit Vasin.

— La Terreur, répondit Eunice.

Chapitre 36

Le matin où il avait prévu de se suicider, Kanu, accompagné de Nissa, accomplit le trajet habituel de la maison jusqu'au bâtiment administratif pour leur audience quotidienne avec Dakota. Il n'avait rien annoncé à sa compagne et il s'efforçait désormais de dissimuler ce qui pourrait le trahir dans ses paroles ou ses actes. Elle ne devait rien savoir, rien suspecter, ou elle s'en voudrait de ne pas l'avoir arrêté. De la même façon, Dakota devait croire que Nissa n'était en rien complice. Sa mort marquerait une fin logique et évidente, mais il ferait en sorte de l'organiser pour qu'elle ait le moins de répercussions possible sur Nissa.

Il n'avait pas envie de mourir, pas le moins du monde. Il ne s'agissait pas d'une extrême lassitude ni de la conséquence d'années de souffrances. Son désespoir, son profond sentiment que tout était perdu, découlait entièrement de leurs malheurs actuels. Il aurait aimé rester en vie, et, s'il avait pu entrevoir une issue qui lui permettait de se sortir de ses difficultés sans se suicider, il l'aurait choisie avec plaisir. Mais il n'y en avait pas. S'il refusait le vaisseau à Dakota, elle tuerait les endormis. S'il le lui donnait, elle courait vers un désastre qui l'impliquait non seulement elle, mais également toute l'espèce humaine et la diaspora éléphantine. S'il avait eu moins d'états d'âme, il aurait, pour des raisons morales, préféré le premier choix au second. Mais Kanu ne s'autorisait pas de tels calculs. Il ne risquerait aucune vie pour en sauver d'autres… à part la sienne.

Il allait donc le faire. Détruire le vaisseau priverait Dakota de son expédition. Si elle choisissait tout de même de tuer les dormeurs, par vengeance, il n'y pouvait rien. Mais il espérait qu'elle n'en ferait rien, car ils avaient encore de la valeur pour elle. Il osait appliquer le même raisonnement pour son ex-femme.

— J'aimerais que Nissa m'accompagne, bluffa-t-il en sachant très bien ce qu'allait répondre Dakota.

— Et risquer de vous voir partir tous les deux avec ce vaisseau ? demanda l'Augmentée avec un certain amusement, comme s'il était naïf de croire qu'il la tromperait aussi facilement. Non, cette chère Nissa va rester ici, à bord du *Zanzibar*, pendant que tu effectueras les tests. Si le vaisseau ne peut être piloté par un seul individu, c'est qu'il n'est pas prêt. Mais tu m'as dit que c'était presque le cas.

— Et c'est vrai, dit Kanu.

— Alors, tu iras seul. Si tu as besoin de l'aide d'Augmentés, pas de problèmes, mais Nissa restera ici.

Il secoua lentement la tête.

— Non, je n'aurai pas besoin d'Augmentés.

— Elle ne lâchera pas, dit Nissa.

— Je ne m'y attendais pas. Mais il fallait bien essayer.

En réalité, il n'avait jamais voulu emmener Nissa, pas pour ce qu'il avait prévu. Il l'embrassa brièvement et ne s'attarda qu'un instant. Il ne voulait pas qu'elle perçoive quelque chose d'inhabituel dans ces adieux.

— Combien de temps te faudra-t-il, tu penses ? demanda-t-elle.
— Pas longtemps, répondit-il.

Avec beaucoup de précautions, il déplaça le *Brise-Glace* avec son propre moteur pour la première fois depuis l'attaque du Gardien. Les propulseurs directionnels suffisaient à eux seuls pour écarter le vaisseau du *Zanzibar*, mais l'opération s'avéra aussi longue et minutieuse que de désamorcer une bombe. Une fois libéré, Kanu laissa son appareil dériver jusqu'à une distance de sécurité de cent kilomètres, tout en suivant la même orbite autour de Paladin.

— Dakota, tu m'entends ?
— Parfaitement, Kanu.
— Passe-moi Nissa. Je veux être sûr que tu ne lui as pas fait de mal.
— Je vais bien, dit Nissa après une légère pause. Elle n'est pas assez idiote pour gaspiller un de ses atouts.
— Tu es prêt à démarrer le moteur Chibesa ? demanda la Tantor avec une certaine brusquerie. Je suis impatiente de voir une démonstration.
— Tu vas l'avoir. Mais il me faut une heure ou deux pour m'assurer que rien n'a bougé depuis le départ du *Zanzibar*. Va donc lire un bouquin.

Kanu se trouvait dans l'ancien poste de pilotage. Pendant toute la durée des longues réparations du *Brise-Glace*, il était monté à bord tant de fois qu'il ne remarquait plus les changements effectués. À l'extérieur, les modifications étaient minimes, mais l'intérieur du vaisseau était différent, maintenant, sa symétrie et son élégance massacrées pour permettre aux Augmentés d'entrer. Des socles de commande additionnels le parsemaient désormais, sortant du sol comme des souches d'arbre. Ils étaient équipés de grosses interfaces tactiles destinées aux trompes, et d'écrans grand angle disposés pour être vus par des yeux d'éléphants. Ailleurs, on avait fourni aux Tantors d'encombrantes couchettes rembourrées ; des structures de soutien de la taille de trampolines qu'ils pouvaient enjamber pendant les périodes de forte poussée ou d'apesanteur.

La navette *Noah* n'était toujours pas attachée, mais les raccordements d'amarrage étaient en place sur le dessus de la coque. Toutes les capsules de secours, ou presque, avaient été adaptées pour emporter des Augmentés, laissant à Kanu et Nissa le choix parmi les deux canots pour trois personnes restantes… si l'expédition se déroulait un jour.

La plupart des sas, couloirs et salles avaient également été agrandis pour convenir aux êtres de la taille et du poids de Dakota. Lorsque c'était nécessaire, on avait cassé des murs et rassemblé deux pièces en une. Les espaces intérieurs du vaisseau étaient plus vastes, mais dans l'ensemble, il paraissait plus petit. Il restait des endroits auxquels les Tantors n'avaient pas accès, surtout à cause de problèmes de construction que l'on ne pouvait contourner, mais aucun en rapport avec les fonctions critiques du vaisseau.

Mais il n'y avait, pour le moment, pas de Tantors à bord, et personne d'autre à part lui.

Malgré l'apesanteur qui régnait dans tout le vaisseau – on avait désactivé les roues centrifuges pendant la reconstruction –, Kanu s'était tout de même installé dans sa position assise normale, la console abaissée sur les genoux.

Le tableau de bord se mit alors à sonner.

Il était habitué à ce que le vaisseau réclame son attention à intervalles réguliers – il n'avait presque pas arrêté durant les réparations –, mais là, il s'agissait d'autre chose. Le *Brise-Glace* détectait une transmission radio, une

tentative intentionnelle et dirigée de communiquer, qui ne provenait pas du *Zanzibar*.

Un symbole bleu clignotant accompagnait la sonnerie. Kanu le regardait, fasciné. Il sortit de sa transe et s'apprêta à répondre au message. Puis il s'arrêta et prit d'abord la précaution d'isoler Dakota de cette communication, tout au moins pour l'instant.

Puis il répondit.

Un visage d'homme apparut sur l'écran principal. Il avait des os fins, une barbe grisonnante et le crâne couvert de boucles grises et épaisses.

« Je m'appelle Nasim Caspari, dit-il en swahili avec des inflexions délicates. *J'imagine que vous pouvez me comprendre. J'envoie ce message depuis le vaisseau d'expédition* Travertine *; nous sommes actuellement en orbite autour d'Orison. Nous sommes venus dans ce système depuis Creuset, avec pour mission d'obtenir des informations au nom de notre gouvernement. Nous sommes pacifiques et prêts à vous aider en cas de besoin. Nous pensons que vous avez peut-être subi des dégâts et que vous avez dû trouver refuge à bord du* Zanzibar. *Nous ignorons votre origine, mais s'il est possible de coopérer, nous serions ravis d'en discuter. Veuillez répondre lorsque vous recevrez ce message, s'il vous plaît, nous le répéterons jusqu'à avoir de vos nouvelles. »*

Cette partie était vraie, au moins, car le vaisseau confirma que le signal se répétait en boucle sur plusieurs fréquences et protocoles de transmission.

Celui qui l'avait envoyé – ce Nasim Caspari – cherchait vraiment à communiquer.

Kanu réfléchit, se demandant s'il devait se risquer à envoyer une réponse. Dakota était-elle au courant de cette tentative de contact ? Elle n'en avait jamais parlé, et le *Brise-Glace* n'avait intercepté le signal que bien au-delà de la zone écran du *Zanzibar*.

Il était possible qu'elle n'en sache rien.

— Aide-moi, Swift. Donne-moi un moyen de répondre sans qu'elle puisse le détecter.

— Tu es sûr qu'il soit sage de prendre un tel risque ?

— Oui. Certain. Pourquoi ?

— Notre situation est déjà assez délicate sans la compliquer avec des tiers.

— Je veux quand même lui parler. Si je ne le fais pas, il y a des chances qu'il interfère tout de même.

— Je persiste tout de même à croire que ce n'est pas indiqué.

— Ravi que tu aies une opinion. Fais-le quand même.

— Alors, attends un instant. (Les mains de Kanu se déplacèrent, dirigées par Swift, et lancèrent une courte série de commandes.) Là. Les transmetteurs sont alignés sur Orison et le rayon ne devrait pas être détectable par Dakota. Tu peux parler comme tu l'entends.

— Merci, Swift. Et si tu veux bien me laisser prononcer mes propres mots par ma bouche, je t'en serai encore plus reconnaissant.

— C'est toi le diplomate. Je ne veux surtout pas empiéter sur ton domaine.

Kanu s'éclaircit la voix, se tapota d'un doigt la trachée, et se redressa dans son siège.

« Je m'appelle Kanu, dit-il en estimant qu'il n'avait nul besoin d'ajouter quoi que ce soit. *Je m'adresse à l'équipage du* Travertine *: je dois vous féliciter d'être parvenus jusqu'ici. Il est vrai que nous avons subi des dégâts près de Poséidon, mais tout est réparé désormais, et malgré votre offre très généreuse, nous n'avons pas besoin*

d'aide. Je dois cependant vous conseiller de faire très attention. Nous avons eu de la chance de ne pas subir des dégâts plus graves, beaucoup de chance. Je vous souhaite le meilleur pour la suite. »

Il coupa la transmission et ordonna au vaisseau de l'envoyer en une seule fois.

Ce système solaire était extrêmement compact, avec Paladin, Orison et Poséidon orbitant toutes à moins d'une demi-UA de leur étoile. Avec l'alignement actuel des planètes, Kanu savait qu'une réponse arriverait dans les cinq minutes si les nouveaux venus étaient prompts.

— Kanu ? demanda Dakota lorsqu'il rouvrit enfin le canal jusqu'au *Zanzibar*. Tu as eu un problème ?

— Aucun, Dakota, mais ces tests diagnostiques donnent beaucoup de travail au vaisseau. Mieux vaut s'en tenir au minimum de communication s'il n'y a rien à dire.

— Et quel est le pronostic ? Nissa et moi sommes impatientes d'obtenir enfin la preuve de votre dur labeur.

En vérité, il n'y avait aucune raison pour que le vaisseau ne fonctionne pas. Les grands moniteurs ne rapportaient aucune anomalie, rien qui méritait son attention. Des gaz de dépistage envoyés dans les divers systèmes de combustion n'avaient révélé aucune fuite ni aucune imperfection. Les chambres de confinement magnétique répondaient bien aux montées de puissance. Le fin plasma injecté en vue des tests était enfermé, compressé, et réagissait comme prévu. Le système s'efforçait de simuler des instabilités et de montrer que les mécanismes modérateurs faisaient bien leur travail.

Chacune de ces conditions n'était qu'une étape sur le chemin menant à une véritable réaction post-Chibesa, mais Kanu ne détecta rien d'anormal.

— Le pronostic est excellent, mais il me faut encore faire quelques tests.

— Et cela prendra combien de temps, exactement ?

— Quelques minutes.

— Tu abuses de ma patience, Kanu. Mais après deux siècles, je peux encore attendre un peu.

— Je l'espère. En attendant, je vais cesser de communiquer. Je reprendrai contact lorsque nous serons prêts à entamer le test complet.

Il la coupa et s'adossa contre son siège, de la sueur coulant entre ses omoplates. Les essais pourraient continuer aussi longtemps qu'il le souhaitait, mais en réalité, le vaisseau n'avait plus rien à apprendre sur lui-même.

— Swift ?

— Oui, Kanu ?

— Ils peuvent répondre dans cinq minutes ou cinq heures, voire pas du tout. Si je reste seul avec moi-même, je vais devenir fou. Tu veux bien faire une partie d'échecs en attendant ?

— Si ça peut t'aider.

— Ça ne m'aidera probablement pas, mais en souvenir du bon vieux temps, tout au moins.

— Avec plaisir, alors. Tu ne peux t'empêcher d'espérer une réponse, n'est-ce pas ?

— Je veux voir ce qu'ils savent.

— Cela ne changera pas notre situation vis-à-vis de Dakota. Les termes essentiels de notre accord ne peuvent être modifiés par une influence extérieure.

— Alors, écouter ce qu'ils ont à dire ne fera aucun mal, n'est-ce pas ?

Swift fit apparaître un échiquier. Ils firent une partie rapide et bâclée que

Kanu gagna contre toute attente – Swift s'était peut-être arrangé, probablement même, pour perdre – et ils en entamaient une deuxième lorsque la console sonna de nouveau.

— Dakota ? demanda Swift.

— Non, répondit Kanu. Nos nouveaux amis.

C'était une femme, cette fois, qui paraissait à la fois décontractée et très solennelle. Elle portait des vêtements colorés, une écharpe en soie aux motifs éclatants et beaucoup de bijoux cliquetants. Son visage ouvert et amical lui rappela celui de la mère de Garudi Dalal, qu'il avait rencontrée un jour à Chennai. Mais elle lui parlait de derrière un bureau, les mains jointes de façon formelle, un mur gris dans son dos. Et lorsqu'elle prit la parole, sans qu'il y ait la moindre trace d'intimidation ou de pose dans sa voix, elle dégagea tout de même une considérable impression d'autorité.

Une femme importante, se dit-il.

« Merci pour votre réponse, Kanu. Je m'appelle Gandhari Vasin, et je suis le capitaine du Travertine. *Nasim avait la charge du commandement lorsque j'étais sur Orison. Nous avons été prévenus de votre présence éventuelle autour du* Zanzibar *et avons donc envoyé un message en espérant établir un contact, mais j'avoue que nous n'avions guère d'espoir. Pour parler franchement, nous en savons encore très peu sur ce système, et j'imagine que c'est pareil pour vous. Mais nous connaissons l'existence de Dakota, et nous pensons que vous aussi. Vous êtes peut-être même entré en contact direct avec les Tantors. Nous aussi, mais avec une faction différente de celle de Dakota. On vous a peut-être dit qu'Eunice était morte, et si c'est le cas, vous allez peut-être devoir envisager que l'on vous ait menti sur d'autres points. »*

Kanu sourit. Si elle savait. Il n'avait pas cessé d'envisager qu'on lui mentait. Elle aurait tout aussi bien pu lui rappeler les bienfaits de la respiration.

Mais pour l'instant, il était ravi de l'entendre.

« Nous n'avons pas de raisons de croire que nos objectifs s'opposent aux vôtres, Kanu, mais il se peut qu'on vous ait trompé, de façon grave. Poséidon recèle des dangers inédits pour vous. Pas seulement des menaces pour votre propre vie, même si cela serait considérable, mais des risques plus vastes, qui nous concernent tous. Vous semblez avoir répondu librement à la transmission de Nasim. Puis-je vous suggérer de ne rien faire, de ne pas agir avant que nous soyons assez proches pour pouvoir véritablement dialoguer ? Je pense que Dakota aimerait parler à quelqu'un qui nous accompagne. Si vous avez un moyen de lui passer un message, veuillez, s'il vous plaît, l'informer que nous avons une Akinya en notre sein. Elle s'appelle Goma et c'est la fille de Ndege. »

Il se retenait désormais de rire. Une Akinya ! Et elle pensait que cela allait l'impressionner. Des personnages influents de l'Histoire : la famille qui avait entraîné l'humanité vers les étoiles.

Comment imaginer qu'une Akinya ne serait pas à la hauteur de cette situation ?

Il secoua la tête avec regret et enregistra une réponse.

« Je vais avoir l'obligeance de vous répondre, Gandhari, mais sans doute pas de la façon que vous espériez. Pour commencer, je n'ai d'autre choix que d'obéir aux désirs de Dakota. Je suis parfaitement au courant des dangers de Poséidon et des conséquences potentielles d'une approche de cette planète. Je sais aussi que des milliers de vies dépendent de mon obéissance à Dakota et votre tentative de me persuader est donc vouée à l'échec, je le crains. Ensuite, vous parlez de Goma Akinya comme si ce nom pouvait avoir un poids. Je suis désolé de vous informer – et Goma par la même

occasion – que vous ne devez pas trop y compter. Il se trouve que je suis moi aussi un Akinya. Je m'appelle Kanu Akinya et je suis le fils de Chiku jaune. Et mon nom de famille n'a rien changé pour Dakota. »

Lorsqu'il eut terminé et renvoyé le message au capitaine Vasin, Swift déplaça une tour et donna son avis sur la situation :

— Tu ne devrais pas rejeter l'aide que pourrait apporter cette deuxième Akinya, Kanu. Le message originel venant de ce système faisait explicitement mention d'un membre de ton prestigieux clan. Il doit bien y avoir une raison pour ça.

— Elle a parlé de Goma, pas de Ndege.

— Mais elle a mentionné Ndege, ce qui n'est sans doute pas une coïncidence. (Swift ôta son pince-nez et en frotta les verres contre sa manche.) Tu joues ou tu te contentes de regarder l'échiquier dans l'attente d'une fluctuation quantique mineure ?

Kanu poussa une pièce sur une case, mais avec autant d'entrain que s'il avait les yeux bandés.

— La victoire me paraît inévitable, fit remarquer Swift.

— Rien de surprenant. Je n'ai pas vraiment le cœur à jouer.

— Non, je veux dire que c'est toi qui m'as placé dans une position de faiblesse évidente. Il te reste encore de l'espoir, Kanu.

— Peut-être.

Il contacta Dakota et lui dit qu'il était prêt à allumer le moteur.

— Un petit test, lui expliqua-t-il. Simplement pour valider les réparations. Je ne veux surtout pas que tu croies que j'essaie de m'enfuir.

— De toute façon, tu ne le ferais pas, Kanu.

— Mais je veux tout de même écarter le moindre malentendu.

— D'accord. Tu es prêt ?

— J'ouvre les pompes d'amorçage. (Il attendit un moment en examinant les colonnes de chiffres et de diagrammes qui se modifiaient sur sa console.) Le flux a l'air bon. Équilibrage de la pression d'injection. L'intensité du champ magnétique augmente dans les tokamaks. Un peu lent sur le numéro trois, mais ça s'arrange. Je lance l'injection de plasma.

— Fais attention, je t'en prie, Kanu.

— Plasma envoyé et confiné. Mise à feu dans trois… deux… un. Bien. La fusion fonctionne. La réaction semble propre et stable. Les tokamaks tiennent. Prêt à lancer l'allumage Chibesa initial.

Cela n'avait rien d'exceptionnel : avant le moratoire dû au retour des Gardiens, on en démarrait de semblables des centaines de milliers de fois par jour avec une fiabilité monotone. Mais mieux valait ne pas oublier qu'il avait fallu des décennies pour perfectionner la découverte de Chibesa et aboutir à un unique prototype qui fonctionnait, et encore des décennies avant que les moteurs soient suffisamment fiables pour un usage courant.

Mais la poussée, comme prévu, le colla doucement à son siège.

— Je te vois bouger, dit Dakota.

— Oui, ça marche. Mais je vais augmenter la puissance, je vais déployer des énergies post-Chibesa.

— Tu es sûr que ce n'est pas trop tôt ?

Mais une autre voix dit :

— Que fais-tu ? Nous n'avions pas l'intention de le faire aussi vite.

— Je sais ce que je fais, dit-il à Swift.

— Peut-être, mais pas moi. Nous venons à peine de nous assurer que le processus initial est stable, et nous ne sommes pas encore prêts à aller au-delà de…

— La ferme.

Il avait dû le dire tout haut, car Dakota demanda :

— À qui parles-tu ?

— À des voix dans ma tête, expliqua-t-il. J'en entends parfois. Inutile de t'inquiéter. Je commence la transition post-Chibesa.

Cette fois, il y eut une secousse et pas une simple poussée. Des alarmes rouges et jaunes s'allumèrent partout sur la console. Le *Brise-Glace* atteignait le stade post-Chibesa, mais de façon incontrôlée et chaotique.

— Kanu, tout va bien ?

— Oui, Dakota. Tout est parfait.

La console n'affichait désormais plus que du rouge et des alertes sonores provenaient des murs. Dans des conditions normales, le vaisseau serait intervenu pour éteindre le processus Chibesa instable, mais dans ce mode de test, les mesures de sécurité n'étaient pas activées.

Kanu s'en était assuré.

— Kanu, dit Dakota, j'ai l'impression, peut-être fausse, que tu essaies de détruire ou d'endommager le vaisseau pour échapper à tes obligations…

— Passe-moi Nissa.

— Elle est là. Tout ce que tu dois lui dire, tu peux me le dire aussi.

— Alors, je suis désolé. Je ne vois pas d'autre moyen. Ce n'est pas la faute de Nissa. Tu dois me croire, Dakota. Pas plus que celle des Amis. Il est inutile de leur en faire subir les conséquences.

— Kanu ! cria Nissa d'une voix qui se brisa.

— Je dois le faire, répondit-il. Je t'aime, je t'aimerai toujours, mais il n'y a pas d'autre moyen.

Puis, indépendamment de sa volonté, ses mains se déplacèrent sur la console. Il résista, mais sans succès : Swift avait désormais la maîtrise totale de son système nerveux. Il aurait tout aussi bien pu être à l'extérieur de son corps et le regarder danser sous les ordres d'un autre.

Une vibration traversa la structure du vaisseau. Elle gagna en intensité, preuve que les moteurs souffraient, mais de façon trop désordonnée pour être neutralisée. Puis il y eut une unique secousse violente et les vibrations cessèrent. Les alarmes continuèrent à sonner, la console à clignoter de signaux d'urgence.

Mais le moteur Chibesa s'était éteint.

L'emprise sur lui disparut peu après.

Il prit une profonde inspiration involontaire, comme s'il venait de percer la surface, de retour de froides profondeurs.

— Sale traître, Swift.

— Je t'ai encore sauvé la vie. Tu pourrais faire preuve d'un minimum de gratitude, tout de même.

Chapitre 37

Le *Travertine* garda la même orbite autour d'Orison. Près de lui, suivant sa trajectoire et presque prêt à s'éloigner, l'atterrisseur restait l'objet d'une intense activité de la part d'humains comme de machines.

Dans la sphère avant du grand vaisseau, celle qui tournait pour simuler la pesanteur, une femme et un homme étaient assis l'un en face de l'autre autour d'une table de la cambuse principale. La femme buvait du chai ; l'homme une tasse de café parfumé. Autour d'eux, les salles de l'appareil bruissaient d'informations et de rumeurs.

— Quelque chose a mal tourné, dit Goma. D'après Gandhari, en tout cas. Ou a failli mal tourner, comme si le vaisseau avait manqué d'exploser puis que la défaillance ait été contenue au dernier moment.

— Je ne suis pas physicien, dit Peter Grave, mais il me semble qu'un tas de choses peuvent tourner au vinaigre sur un moteur Chibesa. Le capitaine est entré en contact avec cet autre vaisseau ?

— Momentanément. La transmission automatique de Nasim lui a valu une réponse, puis il y en a eu une autre, directe, à celle de Gandhari. Elle me l'a passée : il prétend être lui aussi un Akinya !

— C'est une nouvelle surprenante, ou presque inéluctable, dit Grave en levant les yeux de son verre et en lui souriant pour l'empêcher aussitôt de se mettre sur la défensive. Un autre Akinya. Et vous le croyez ?

— Il prétend être Kanu. Il y a bien un Kanu dans ma famille, c'est donc possible, mais c'est… compliqué.

— Tout est compliqué chez vous, Goma. Mais, est-ce un bon ou un mauvais signe ? Le fait qu'il soit un Akinya améliore notre situation ou pas ?

— Vous voulez savoir s'il va bien agir ?

Grave gratta son crâne presque glabre. Goma ne pouvait pas manquer les marques arrondies qu'elle avait faites, avec ses ongles, sur sa peau, préservées après des décennies de saut.

— C'est ça, dit Grave.

— Encore faudrait-il qu'il y ait une bonne façon d'agir. Kanu ne nous a pas menacés ; il ne nous a pas demandé de rester à l'écart en nous avertissant qu'il nous ferait du mal dans le cas contraire. Il veut simplement que nous ne nous en mêlions pas et nous a recommandé la prudence.

— Eunice estime pourtant son comportement dangereux : il aide Dakota pour son expédition.

— S'il savait ce qui est en jeu, il n'en ferait rien.

— Sauf s'il n'avait pas le choix, dit Grave. Vous avez étudié ses antécédents ?

— Ce que j'en ai trouvé. Kanu était haut placé dans les Nations unies aquatiques : un Panspermique, un partisan de la philosophie de l'Efflorescence verte.

— J'ai étudié ce mouvement. Ils furent considérés comme des excentriques et

comme une secte pendant un temps, non ? dit-il d'un ton doucement moqueur. De bons croyants.

— Je ne crois pas qu'on puisse les comparer aux adeptes de la Seconde Chance, répondit Goma en lui rendant son sourire. Ils voulaient verdir la galaxie. Vous préféreriez que nous allions nous cacher sous un rocher en oubliant complètement les étoiles.

— Ce n'est pas tout à fait ça, en réalité.

— D'accord, je vous l'accorde. (Goma ne put s'empêcher de lui sourire de nouveau en voyant qu'il n'en prenait pas ombrage.) Bref, ce n'est qu'une partie de la vie de Kanu. Il a fini ambassadeur auprès des robots sur Mars, dans l'Évolvarium.

— J'ai étudié l'histoire des débuts de l'ère spatiale. Dites-moi si je me trompe, mais Eunice n'a pas joué un rôle là-dedans ?

— Vous voulez parler de la véritable Eunice et pas de celle que nous avons à bord ?

Grave haussa les épaules.

— Puisque vous tenez à les différencier.

— Attendez un peu, Peter. Je vous aurais cru du genre à insister pour qu'on ne les confonde pas.

— À cause de mes croyances ?

— Bien sûr. L'un est un être vivant qui a vécu et est mort, l'autre une simulation cybernétique qui a démarré sous la forme d'un projet d'art conceptuel bien après le décès de la véritable femme.

— Et pourtant, elle est faite de chair et d'os. Et elle possède la mémoire de l'originale.

— Collectée dans les archives publiques.

— Pas entièrement : certains de ces souvenirs proviennent des schémas neuronaux qu'elle a hérités de son propre corps congelé. (Un éclat de malice éclaira ses traits.) Ou vous n'avez pas bien suivi ?

— C'est *ma* fausse ancêtre robot, pas la vôtre !

— Mais elle est humaine, désormais, et mortelle sans doute. Elle vit et respire exactement comme le ferait l'Eunice originale si elle était ici à sa place. À ce stade, avons-nous le droit de les différencier ? Peu importe ce qui constituait l'essence d'Eunice – son âme, si vous voulez –, elle a certainement été conservée, reconstituée dans cette version, non ?

Goma secoua la tête.

— Non. Pas question de parler d'âme. Ni maintenant ni jamais. L'âme n'existe pas.

— Des motifs, alors. Des structures abstraites d'expériences et de réactions qui forment une identité humaine consistante et continue. Elle se considère comme Eunice Akinya ? Avons-nous le droit de lui refuser cette croyance ?

— Nous pouvons lui refuser tout ce que nous voulons.

— Mais si nous nions son humanité, dit Grave, autant nier la nôtre. Elle est aussi attachée que nous à son identité, Goma. Et si moi, un adepte de la Seconde Chance, je parviens à le voir, ça ne doit pas être très compliqué pour les autres.

Goma aurait aimé le contredire. Mais en vérité, maussade, elle n'eut rien d'autre à répondre que :

— Nous parlions de Kanu, il me semble.

— En effet, dit-il. Mais cette digression valait le coup.

Eunice était libre de ses mouvements, mais dans certaines limites. On lui donna un bracelet et on l'incita à explorer le vaisseau à sa guise, à se mêler sans hésiter aux autres membres de l'expédition. Mais Goma savait que le bracelet l'empêcherait d'aller partout – on avait relevé le niveau de sécurité – et que certains passagers de l'appareil ne voudraient rien avoir affaire avec cette fougueuse énigme chimérique du passé, cette créature en forme de femme à qui ils n'étaient encore pas près de faire confiance.

Goma comprenait les inquiétudes, exprimées ou non. Mais le fait qu'Eunice soit un être vivant qui avait besoin d'air et de nourriture ne la rendait pas moins dangereuse et ne la plaçait pas non plus dans leur camp. Ru l'avait appris à ses dépens et avait senti la force inouïe des os et des muscles d'Eunice.

Ru ne voulait pas qu'Eunice approche de ses quartiers, et Goma n'avait pas la force de l'affronter à ce sujet. Son point de vue était compréhensible. Mais si Ru désapprouvait le fait que Goma parle avec Eunice, tant pis pour elle.

Ils fournirent à Eunice une cabine où Goma pouvait se rendre chaque fois qu'elles désiraient se voir. Ru, quant à elle, était assez raisonnable pour ne pas trop chercher à savoir ce que faisait son épouse lorsqu'elles n'étaient pas ensemble.

— D'après Gandhari, ça ne va plus tarder maintenant.

— Ton capitaine, là, tu as confiance en elle ?

— Bien sûr que oui, pourquoi ? Oh ! attends, parce qu'elle n'a accompli aucun exploit dans les premiers temps de l'ère spatiale, elle ne serait pas capable de diriger un vaisseau interstellaire ?

— Inutile de prendre ce ton avec moi, Goma Akinya.

— Alors, ne remets pas en doute les capacités de Vasin. Elle a accepté de te laisser utiliser les antennes de communication, non ?

— Mais seulement sous ta surveillance, en mettant en doute mes moindres gestes, ce qui ralentit tout.

— Ne lui en veux pas de se montrer prudente. Vous n'avez peut-être pas le même style, mais elle est tout à fait compétente.

— Nous verrons lorsque nous découvririons ce qu'implique vraiment ce boulot.

— Tu es jalouse, c'est tout. Tu es passagère et ça ne te plaît pas. Il va falloir que tu apprennes à vivre avec ce nouveau statut, plus modeste.

— Je crois que nous allons parfaitement nous entendre. Tu as apporté les carnets ?

— Oui.

— J'aimerais les voir. Tu as dit que Ndege te les a confiés ? C'était très prévoyant de sa part. Elle n'avait aucune garantie qu'ils me parviendraient.

— Elle voulait me les donner à moi, pas à toi. Je ne te les laisse pas, tu as seulement le droit d'y jeter un coup d'œil.

— Alors, j'imagine que tu as fait de stupéfiants progrès dans la compréhension du travail de ta mère ?

Goma donna à Eunice le premier des trois carnets de notes. D'après la date de début d'écriture, c'était le plus ancien. Mais il apparut aussi que Ndege avait continué à travailler sur les carnets toute sa vie, reprenant ses anciennes idées et revenant sur des zones qui ne se rapportaient pas, au départ, à ses recherches. Pour se faire une idée complète des travaux de Ndege, il fallait les lire tous.

Goma le savait.

— Voyons ce que tu vas en tirer.

Eunice commença au début, en ouvrant doucement la reliure noire et en

tournant les pages avec beaucoup de soin. Elle regarda les deux premières pages de notes, les colonnes de symboles avec leurs liens méticuleux et déroutants.

Elle n'en détourna pas les yeux. Une minute s'écoula, peut-être plus. Goma n'eut pas l'impression qu'elle cilla une seule fois.

Eunice passa aux deux pages suivantes et les regarda avec la même intensité, mais moins longtemps cette fois. Elle balaya du regard les deux d'après et Goma vit ses pupilles suivre les colonnes. Elle parcourut le contenu de deux autres en quelques secondes puis tourna la page. Elle continua de plus en plus vite, en ne cessant d'accélérer, comme les pales d'un hélicoptère.

— Est-ce que tu… ?

— Silence.

Les pages défilaient, ses doigts se déplaçant à la vitesse d'un prestidigitateur, sans jamais qu'elle cligne des yeux. Son mouvement prit un rythme de machine, ses mains et ses pupilles agissant d'une manière si méthodique que Goma pensa à une sorte de capture photographique. Elle termina le carnet, le ferma et resta assise sans bouger une seconde ou deux, comme si elle devait encore réfléchir à l'information qu'elle venait d'absorber pour bien la comprendre.

— Le deuxième carnet.

— Pas tout de suite. Pas tout à la fois.

— J'ai suffisamment attendu, Goma. Tu n'as aucun intérêt à garder le reste.

— C'est sans doute ce que tu crois. Mais le seul pouvoir que j'aie sur toi réside dans ces carnets.

— Pourquoi ressens-tu le besoin d'avoir un quelconque pouvoir sur moi ?

— Parce que j'ignore ce que tu es ou ce dont tu es capable. Parce que je ne sais pas ce que tu penses ni comment tu me considères.

— Je pense que tu pourrais être utile.

— Les outils sont utiles. Les matériaux et les rations sont utiles. Je crois que je mérite mieux.

— Et après tout ce qui s'est passé sur Orison, la mort de mes amis, tu comptes te faire mieux voir à mes yeux en gardant pour toi cette information ?

— Si nécessaire, oui. Tu veux le deuxième carnet ou pas ?

— Après cet aperçu ? Oui. Et le troisième aussi.

— À quel point ?

— Plus que tout. J'ai vu des merveilles, Goma, j'ai senti le rideau de l'ignorance s'écarter. Toutes les années que j'ai passées sur Orison, à tenter de reconstruire quelques bribes de savoir, elles viennent d'être éclipsées en deux minutes. Éclipsées et surpassées. Ndege a vu clairement quelque chose que je pensais à peine concevable. Et plus encore. (Elle tapota sur le carnet.) Il ne s'agit pas de liens symboliques, Goma, pas uniquement de motifs entre deux formes de langage extraterrestre séparées de millions d'années. C'est la clé pour comprendre, pour commencer à tout saisir. J'ai vu des choses pendant la Terreur, et jusqu'à cet instant, je n'étais pas équipée pour les appréhender. Mais maintenant, je le peux. J'ai désormais le début, au moins… Je t'en supplie : les autres carnets.

— Le moment venu.

— C'est intolérable.

— C'est ça, être humain. On n'a pas toujours tout cuit sur un plateau. On est parfois redevable aux autres.

— Tu es cruelle.

— Non, je suis gentille. Je ne te considère pas comme un monstre, Eunice, et

je suis désolée pour Orison, vraiment désolée. Mais tu vas devoir travailler pour devenir l'une d'entre nous. Et ça commence maintenant.

Une suite de chiffres et de symboles défilèrent devant les yeux de Goma trop vite pour qu'elle parvienne à les lire, même s'ils avaient possédé le moindre sens. Ils se trouvaient de nouveau dans les quartiers de Vasin : Eunice devant la petite console dépliée tandis que Loring et Caspari l'observaient, l'air inquiets, pas encore persuadés de pouvoir faire confiance à leur invitée.

Eunice tapait sur le clavier, ses doigts se déplaçant avec une aisance anormale. Les chiffres et les symboles continuaient à défiler.

— Bon, dit Vasin, résume-nous la situation, aussi succinctement que possible.

Eunice jeta un coup d'œil à son public.

— Le canal de commande des miroirs est encore ouvert et ils réagissent à mes ordres comme je m'y attendais. Je ne crois pas que Dakota ait altéré leurs fonctionnalités de base. Pourquoi l'aurait-elle fait, tant qu'ils continuaient à marcher ?

— Qu'as-tu accompli jusqu'à présent ?

— Rien qu'elle ait pu remarquer, j'ai simplement demandé aux miroirs de confirmer leur état et de déterminer s'ils étaient prêts à accepter d'autres ordres. Nous utilisons un faisceau étroit, il y a donc peu de chances que Dakota intercepte notre signal. De la même façon, les miroirs n'envoient leurs réponses que dans notre direction ; il est peu probable que le *Zanzibar* ait détecté ce trafic.

— Ça paraît prometteur, dit Goma. Tu crois qu'ils feront ce que tu leur ordonnes ?

— Tout dépend de la complexité de l'ordre. Les allumer et les éteindre ne devrait pas poser de problèmes ; il s'agit simplement de briser la symétrie concentrique des éléments individuels des miroirs pour empêcher la mise au point du rayon. Mais cela n'a pas dû être tenté depuis leur installation. Et les miroirs ont déjà besoin de modifier l'angle du faisceau constamment, ça ne devrait donc pas être trop compliqué de prendre le contrôle.

— Ainsi, tu peux éteindre les rayons ou les diriger ailleurs, dit Caspari.

— Nous le saurons lorsque j'aurai envoyé l'ordre.

— Nous ne voulons pas leur faire de mal, dit Goma, mais d'après les éléments dont nous disposons, Kanu est contraint d'obéir. Pour le moment, les miroirs sont nos seuls moyens de pression dans une négociation à distance. Nous ne souhaitons pas nous en servir comme d'une arme, mais si nous pouvons les priver d'alimentation, nous pourrons gagner du temps pour discuter.

Eunice acquiesça, mais une note de prudence perça dans sa voix :

— Dès que les miroirs seront désactivés, Dakota comprendra que nous en avons la maîtrise. Nous aurons alors joué notre seul atout et elle pourra tenter de reprendre les commandes de son côté. Je fais mon possible pour bloquer les ordres directs en provenance du *Zanzibar*, mais je ne peux pas garantir le résultat.

— C'est toi qui as conçu ce système ? demanda Loring.

— Pas vraiment, répondit-elle prudemment. C'est mon ancienne version qui l'a fait, une version que je me rappelle à peine. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis.

— Fais de ton mieux, dit Vasin. Nous ne pouvons exiger l'impossible. Mais ce serait bête de notre part de ne pas essayer d'utiliser les miroirs. Pourrions-nous… ?

Mais elle abandonna cette idée avec une soudaine expression de dégoût,

comme si elle avait mordu dans un fruit trop mûr.

— Quoi ? dit Eunice.

— Je me demandais si nous pourrions les utiliser comme armes s'il le fallait ?

— Non ! dit Peter Grave tandis que Goma, partageant sa répugnance, s'apprêtait à répondre de la même façon.

— Je ne dis pas de leur faire subir des pertes, mais simplement de leur transmettre un message. Si ce vaisseau rallume son moteur, pourrions-nous lui orienter les miroirs dessus, et lui infliger assez de dégâts pour l'empêcher de partir ?

— Pas sans plusieurs minutes de décalage, répondit Eunice. Nous pouvons déplacer les miroirs, mais pas en temps réel. Si le vaisseau ne suit pas une trajectoire prévisible, il pourra toujours rester à l'abri du danger.

— Peut-être pas l'appareil, alors. Mais le *Zanzibar* ne pourrait pas se déplacer assez vite, non ? Si nous dévions les rayons de leurs réseaux d'alimentation, nous pourrons infliger des dégâts sur d'autres parties.

Goma avait déjà cru entrevoir le côté inflexible de Gandhari Vasin ; elle en avait désormais la preuve.

— Nous ne sommes pas en guerre, dit Goma.

— Pas encore, dit Vasin. Mais nous serions idiots de ne pas prévoir, non ? (Puis elle frappa dans ses mains en faisant cliqueter ses bijoux.) Continue à travailler Eunice : fais ton possible pour tenir Dakota à l'écart des miroirs, mais ne fais rien qu'elle pourrait remarquer. Pendant ce temps, nous allons poursuivre les préparatifs de l'atterrisseur. Ça ne changera rien à ton travail : si tu peux commander les miroirs depuis le *Travertine*, tu pourras aussi le faire depuis l'autre l'appareil, et le décalage temporel sera réduit à mesure que nous approcherons.

— Quand partons-nous ? demanda Goma.

— Dans trois jours, voire deux si tout avance bien.

— Il n'y aura pas de guerre, Gandhari. Il faut que ce soit clair. Dis-lui, Eunice.

— Que veux-tu que je lui dise ?

— Que nous ne devrons pas recourir à la violence. Que rien n'est assez grave pour s'y résoudre.

— J'aimerais bien, dit Eunice.

Puis elle retourna travailler, comme si la cause était entendue.

Chapitre 38

Après avoir échoué, Kanu n'avait plus qu'à retourner sur le *Zanzibar*. Swift était intervenu assez rapidement pour empêcher que le *Brise-Glace* ne subisse de nouveaux dégâts graves et ne puisse pas partir sur-le-champ, et les quelques dommages mineurs reçus pourraient être facilement corrigés pendant les opérations normales de l'appareil.

— Pourquoi ? demanda-t-il lorsqu'ils s'arrêtèrent pour flotter juste devant la porte polaire du *Zanzibar*.

— Pourquoi je ne t'ai pas laissé te suicider ? dit la chimère de Swift dans une pose ironique en se grattant le menton. Il te faut vraiment une réponse, Kanu ?

— C'était notre seule issue.

— C'était *ta* seule issue, tu veux dire. Cela t'aurait déchargé de toute responsabilité à venir dans cette situation, c'est vrai. Mais ça n'aurait pas du tout résolu le véritable problème, ou laissé à Nissa un espoir de se sauver.

— Je devais priver Dakota du vaisseau. Je ne pouvais pas simplement m'enfuir.

— Et je ne pouvais pas laisser un homme bon se sacrifier. Tant pis si mon intervention lui reste en travers de la gorge. (Swift se pencha en avant, les deux mains sur la console, le visage proche de Kanu.) Nous avons du travail, là : des infos à rassembler. Nous pouvons rencontrer des intelligences qui nous dépassent ! Dakota représente une occasion, pas un obstacle.

— Pour toi, peut-être.

— Nous avons des objectifs semblables, Kanu.

— Je commence à me le demander. J'avoue que je suis venu ici pour obtenir des réponses. Et toi aussi. Mais c'était avant que nous apprenions la vérité sur Poséidon, sur la Terreur et sur tous ces Gardiens morts. Sur Dakota et ce qu'ils en ont fait. Ça me suffit pour le moment. J'ai vu les pièges, ce qui est en jeu. Mais tu veux continuer, tu veux un contact avec les bâtisseurs-M ou les Gardiens, les premiers qui se présenteront.

— Excuse-moi de ne pas vouloir me satisfaire de mon ignorance.

— Il n'est pas question d'ignorance, Swift, mais du fait que tu fasses passer tes intérêts et ceux de tes amis robots avant les nôtres.

— Je préfère faire comme si je n'avais rien entendu.

— Fais ce que tu veux. J'aurais pu mettre fin à tout ça et tu m'en as empêché.

— Je suis censé m'excuser de t'avoir sauvé la vie ?

— C'était mon choix. Tu m'en as privé. Si Dakota est le jouet des Gardiens, qu'est-ce que ça fait de moi ? Une autre marionnette, sauf que je joue dans le camp de l'Évolvarium ?

— Je crois que nous servons tous les deux les intérêts de la raison et de la connaissance. Et notre relation est mutuellement bénéfique, Kanu. Seuls, nous sommes inefficaces. Ensemble, nous avons au moins une chance de déjouer les manœuvres de Dakota.

— D’une façon ou d’une autre, elle obtiendra son vaisseau, Kanu. Si ce n’est pas celui-ci, elle attirera le *Travertine* pour y parvenir. Nous nous devons d’épargner à nos nouveaux amis cette épreuve.

Kanu prit conscience que quelque chose en lui cédait. Il se sentait toujours bafoué et sa confiance en Swift était détériorée. Mais en même temps, si son ami ne l’avait pas empêché de se suicider, il ne serait plus là à exprimer son opinion.

— Putain, Swift. Comment fais-tu pour toujours donner l’impression que tu agis chaque fois de la façon la plus honorable qui soit ?

— J’ai eu un très bon professeur. (Swift s’approcha de son flanc et lui tapota l’épaule.) Courage, Kanu. Notre journée est loin d’être perdue.

— Promets-moi quelque chose.

— Si je peux.

— La prochaine fois que j’essaierai de me suicider, veux-tu bien me faire l’honneur de t’abstenir d’intervenir ?

— Mais ma propre vie serait également en danger.

— C’est exact. Mais tu as accepté ce marché. Si je décide d’en finir avec la vie, je ne veux pas qu’une intelligence machinique parasite de Mars estime qu’elle est mieux placée que moi pour décider.

Swift se tapota les lèvres d’un doigt.

— Puisque l’on parle franchement.

— Oui.

— Puis-je ajouter une condition ?

— Si tu insistes.

— Ne prends aucune initiative à la hâte, Kanu. J’ai eu un avant-goût de la non-existence pendant le saut. La mort a des avantages, mais je n’ai pas encore fini de vivre. Je crois que l’univers nous réserve encore quelques surprises, à tous les deux.

Dans la maison, Nissa était silencieuse. Elle avait programmé le mur pour qu’il affiche des images en mouvement de la Terre : la vue d’une plage où le bon vieux soleil descendait vers l’horizon plat de l’océan. La lumière brillante était presque incolore : une série de vagues chromées sur l’eau platine qui s’assombrissait, le ciel et son parfait miroitement argenté, le sable comme de la neige et les arbres, au fond, silhouettes sombres.

— Je ne pouvais pas t’en parler, dit-il.

Le mur distillait le bruit des déferlantes. Elles se brisaient en une suite infinie de ronflements immuables, chacune créant un univers miniature avant d’être emportée vers une mort lente et sifflante.

— Ne me refais plus jamais ça, dit-elle.

— Je n’en ai pas l’intention.

— Tu pensais que c’était la réponse, Kanu ? Après tout ce temps ? Tu es débile à ce point ?

— Les gens à bord de l’autre vaisseau m’ont prévenu, répondit-il. J’ai reçu un message me prévenant de ne pas coopérer avec elle.

Elle était toujours face à l’océan, pas à Kanu.

— Ils ont fait tout ce trajet pour te dire ça ?

— Je l’ignore. J’aurais aimé leur parler plus longtemps, mais c’était difficile, même avec un décalage de seulement quelques minutes. Et tu sais ce qu’il y a de plus étrange ?

— Je suis retenue prisonnière par des éléphants qui parlent. Je suis plutôt

blasée, là, niveau étrangeté.

Une vague s'abandonna à l'entropie ; dans l'intervalle avant la suivante, Nissa dit :

— Je t'écoute.

— Ils ont envoyé une de nous, une autre Akinya, sur ce vaisseau. Elle s'appelle Goma, et je ne sais même pas qui c'est.

— Tu crois qu'elle est bien intentionnée ?

— Je crois que nous le sommes tous.

— Ce n'était pas ma question.

— Et je n'ai pas de meilleure réponse. Nous sommes tous bien intentionnés ; tous autant que nous sommes, pas seulement les Akinya. Mais bien agir est extrêmement difficile. Nos esprits n'en sont pas capables. La machine est trop grosse. Nous ne parvenons pas à déterminer notre rôle là-dedans, ni comment chacune de nos actions influence le résultat final.

Nissa se détourna de l'océan. Il sentit enfin la promesse d'un pardon, ou au moins sa volonté de ne pas lui en vouloir à jamais. Il s'en contenterait.

— Alors il faut faire mieux, dit-elle.

— Oui.

— Beaucoup mieux. (Elle se leva et se plaça face à lui, avant de lui prendre la tête entre les mains, les doigts comme un étau.) J'ai failli ne pas oser demander. Mais l'un de vous deux a décidé de ne pas aller jusqu'au bout. Qui dois-je remercier ?

Il restait encore quelques taxis à courte portée à bord du *Zanzibar* – Kanu et Nissa les avaient remarqués lors de leur arrivée –, dont certains avaient été adaptés pour transporter les Tantors. En l'espace de quelques jours, un petit corps expéditionnaire embarqua à bord du *Brise-Glace*, avec les provisions et l'équipement que Dakota estimait nécessaires. La navette *Noah* avait été accouplée via un tube de liaison qui permettait aux humains et aux Augmentés de passer d'un vaisseau à l'autre.

Il y avait trois Augmentés, dont Dakota. Les autres étaient deux mâles, tous deux adultes, mais plus jeunes et plus petits que leur matriarche. Ils s'appelaient Hector et Lucas, et Kanu estima aussitôt, grâce à leurs corpulences et leurs postures similaires, qu'ils devaient être frères, ou peut-être cousins. Il crut que ces nouveaux venus auraient du mal à se faire à l'environnement en apesanteur du vaisseau dont ils n'étaient pas familiers, mais ce ne fut pas le cas. Les Augmentés avaient tous des scaphandres adaptés aux éléphants qui leur permettaient de passer d'un appareil à l'autre sans même utiliser les connexions, et leurs trompes se révélaient étonnamment pratiques pendant les opérations en chute libre, leur servant à la fois d'ancre et de stabilisateur. Non : il s'agissait d'un équipage bien entraîné, pas le moins du monde perturbé par les épreuves à venir.

Ils appartenaient visiblement à l'élite des Augmentés, peut-être même étaient-ils des descendants directs de la matriarche. Ils lui paraissaient dévoués corps et âme.

— Je pensais que Memphis viendrait avec nous, dit Kanu.

— Memphis a du mal à supporter les conditions du voyage spatial, expliqua Dakota. Ça ne nous est pas naturel. Ces jeunes Augmentés ont surpassé leur peur primitive grâce à un entraînement exhaustif et un fort dévouement à la cause. Ils ont appris à se servir de scaphandres et parviennent à opérer en apesanteur dans le noyau central du *Zanzibar*. Ils connaissent la physique et ont des rudiments

d'astronavigation. Mais Memphis est plus âgé et il a davantage de mal à changer ses habitudes. D'autre part, c'est mon allié le plus fidèle et le plus fiable. Si je devais confier la sécurité du *Zanzibar* à quelqu'un d'autre, ce serait à lui.

— Et toi, Dakota, es-tu prête pour les difficultés qui s'annoncent ?

— J'ai déjà affronté la Terreur, Kanu. Je lui ai fait face sans peur, en poussant un fort barrissement de menace. Ce n'est rien pour moi. Tout comme je ne ressens aucune crainte à l'idée de quitter le *Zanzibar*.

— Et lorsque nous atteindrons Poséidon, tu garderas ton sang-froid ?

— Lorsque les lunes nous poursuivront, j'aurai sans doute peur. Le contraire serait anormal. Mais nous tiendrons bon. Pourquoi ? Tu n'as pas confiance en toi ?

— J'aurais beaucoup plus confiance si j'avais le choix.

— Ah ! mais tu *as* le choix. Tu l'auras toujours. Nous ne serons jamais hors de portée du *Zanzibar*, et je pourrai encore continuer à donner mes ordres à Memphis. Ainsi, le choix est simple : coopère, ou pense au mal que tu fais aux Amis.

— Ça n'a rien d'un choix.

— Peut-être. En vérité, je préférerais que nous nous considérions comme des amis embarqués ensemble dans une aventure. Mais garde toujours dans un coin de ta tête que quelque chose t'empêche de te retourner contre moi.

Kanu et Nissa montèrent à bord avant le dernier des Augmentés. Ils avaient le droit de se rendre partout dans l'appareil, même aux endroits où seuls des humains pouvaient se glisser. Les parties centrifuges tournaient pour fournir une pesanteur normale et offraient un peu d'intimité ; leurs anciennes chambres étaient restées intactes malgré les modifications. Ils avaient également accès à toutes les fonctions normales du vaisseau, des communications à la navigation.

— Malgré nos conversations antérieures, dit Dakota debout devant un des socles de commande, il est vital pour moi que nous menions cette opération dans un esprit de coopération. Je reconnais que nous avions des raisons de douter de nos intentions mutuelles. Des difficultés inhérentes à ce genre d'entreprise. Mais ne perdons pas de vue ce que nous avons réussi et ce qu'il nous reste encore à accomplir. L'exploration symbiotique humain-Tantor : les hommes et les Tantors rassemblés dans un esprit d'édification scientifique et culturelle. Qu'avons-nous à craindre si nous nous serrons les coudes ?

— Tu étais proche de Chiku et Eunice autrefois, dit Kanu, jusqu'à ce qu'elles fassent l'erreur de ne plus être de ton avis.

— Nous avons tous commis des erreurs. Le propre de l'intelligence est de ne pas les refaire et de ne plus y penser. Je regrette tout ce qui s'est passé entre Chiku, Eunice et moi. Mais elles n'étaient pas résolues face à l'inconnu.

— Tu es toujours Dakota ou les Gardiens t'ont-ils transformée ?

— Je connais ma nature, Kanu.

Elle faisait défiler plusieurs options d'affichage sur l'écran principal pour apprendre à maîtriser les commandes. Le bout de sa trompe, évasé comme une main ouverte, était d'une dextérité étonnante.

— Je crois que je la connais aussi, dit-il. Tu crois avoir ton libre arbitre, et peut-être que tu en as juste assez pour y croire réellement. Mais en vérité, tu accomplis le travail de ces machines zombies, qui sont des automates sans esprit véritable, devenus si intelligents qu'ils ont oublié ce qu'est la conscience. Il n'est pas trop tard, Dakota. Abandonne cette expédition : ou au moins, repousse-la le temps de contacter l'autre vaisseau.

— *L'autre vaisseau*, oui. Je ne le perds pas de vue, mais uniquement parce qu'il m'incite à agir. Ils se déplacent, tu le savais ?

— Ah bon ?

— Pas le vaisseau principal, mais un appareil plus petit : un véhicule de la taille de notre *Noah*. Rien n'échappe au regard des Gardiens et ils me rapportent tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Tu crois qu'ils se soucient de toi ? demanda Nissa.

— Je vous accorde qu'ils me portent un intérêt distant, clinique, pourrait-on dire. Je ne suis pas dupe, je suis un instrument au service de leurs recherches. Si un meilleur instrument se présentait, je cesserais peut-être d'être leur sujet préféré. Mais pour l'instant, ils ont investi sur moi et cet autre vaisseau n'est rien d'autre qu'une distraction. J'aimerais qu'il le reste. Pourriez-vous me montrer comment projeter un plan de toute la partie intérieure du système solaire ? Je n'arrive pas à dézoomer des environs immédiats de Paladin.

— Va dans le sous-menu, puis choisis le facteur d'échelle logarithmique, dit Nissa.

— Merci ; j'aurais dû le voir.

La carte montrait Gliese 163 et sa famille de mondes, au moins jusqu'à l'orbite de Paladin, le huitième objet à partir de l'étoile. Dakota fit apparaître des trajectoires incurvées qui montraient leurs options de parcours en fonction de l'heure du départ, du nombre de *g* subis et de la consommation de carburant. Les chemins colorés se déployaient comme les plumes d'un paon, avec leur cortège de chiffres et de symboles, mais toutes commençaient sur Paladin et s'achevaient sur Poséidon.

— Notre route est simple : nous n'avons qu'un objectif. Eux sont partis d'Orison, et si, pour l'instant, on ne peut pas extrapoler précisément leur trajectoire, elle semble tout de même liée à l'écliptique, il y a donc peu de chances qu'ils veuillent quitter le système. Il est plus probable qu'ils aient un monde en tête. Paladin, peut-être, mais ils pourraient dévier vers Poséidon, ou même trois ou quatre autres objectifs, sans perdre beaucoup de temps. Que pensez-vous de cet appareil plus petit, tous les deux ?

— C'est à toi que les Gardiens font des confidences, dit Nissa. Pourquoi ne pas le leur demander ?

— Oh ! je l'ai fait ; enfin, disons qu'ils ont tenté de me transmettre cette information d'une façon que je pourrais comprendre. Mais ils ne sont pas très doués pour ça, et franchement, je n'ai pas le temps de me faire avaler et démanteler de nouveau. Le petit appareil ne me semble pas capable de faire un voyage interstellaire, mais il ne doit pas manquer de vitesse et d'agilité dans un système solaire. Vous êtes d'accord ?

— Si ça peut te faire plaisir, dit Kanu.

— Je n'ai pas envie de croiser ce vaisseau sur Poséidon et qu'il gêne notre approche. C'est pour ça que nous devrions prendre la trajectoire la plus directe et la plus rapide qui s'offre à nous ; ou en tout cas, la plus rapide sans avoir recours aux énergies post-Chibesa. (Dakota remua sa trompe – Kanu restait étrangement fasciné par les formes qu'elle prenait suivant les besoins – et elle effaça toutes les trajectoires, sauf une.) Là, notre meilleur trajet. Il nous emmènera dans le périmètre extérieur des lunes en à peine plus de quarante-huit heures. À moins que l'autre vaisseau ait des capacités que nous ignorons, il ne parviendra pas avant nous sur Poséidon.

— Quand partons-nous ? demanda Nissa.

— Quelque chose nous empêche de partir tout de suite ?

— Non, dit Kanu qui savait que le vaisseau était aussi prêt qu'on peut l'être et Dakota trop intelligente pour croire le contraire.

— Alors, tu as ta réponse, dit l'éléphant.

Pendant longtemps, il leur sembla qu'ils ne se déplaçaient pas du tout, la taille du *Zanzibar* diminuant si doucement que les yeux de Kanu ne constataient aucune progression. On aurait dit un navire qui s'efforçait de partir en mer depuis l'abri de son port, la ville et la terre plus haute au-delà ne laissant s'échapper sa cargaison qu'à contrecœur.

La minuscule distance qu'ils avaient parcourue ne changeait rien à la taille apparente de Paladin. Tandis qu'ils s'éloignaient du *Zanzibar*, la rotation dévoila le Mandala en dessous.

Kanu l'observa avec l'étrange impression de ne pas lui avoir prêté suffisamment attention ; il s'était passé trop de choses à leur arrivée et ensuite, lorsqu'ils s'étaient retrouvés avec les Augmentés. Il se sentait impoli et méritait d'être réprimandé pour ce manque de respect. Lorsqu'il avait appris l'existence du Mandala de Creuset, il avait envisagé une chose muette et stupide : une construction extraterrestre, tel un sphinx possédant des secrets, mais pas de volonté. Désormais, si près du deuxième Mandala, le regard qu'il lui portait changea. Il avait l'impression que la construction l'observait, qu'elle avait besoin d'attention, qu'on l'examine et qu'on s'émerveille devant elle. Il ne la jugeait pas mauvaise, mais pas non plus complètement honorable. Elle était capricieuse, capable de faire preuve de mépris et d'une intense cruauté : un dieu jaloux gravé sur la face d'un monde.

Il ne l'aimait pas. Mais, de toute façon, personne ne l'y obligeait.

— À cent kilomètres du *Zanzibar*, dit Dakota, tu pourras intensifier notre poussée jusqu'à la normale. Nous irons tout droit jusqu'à Poséidon. Nous n'avons rien à cacher et pas de quoi avoir honte : inutile de recourir au moindre subterfuge.

C'est alors que le *Brise-Glace* reçut une transmission. La console sonna sans s'arrêter.

— C'est le petit appareil, dit Kanu. Tu veux prendre l'appel ?

— Écoutons ce qu'ils ont à nous dire : nous ne sommes pas obligés de répondre.

Le message mélangeait audio et vidéo sans cryptage encombrant. Kanu la projeta sur le mur le plus proche et observa le visage qui apparut. Il la reconnut aussitôt : c'était Gandhari Vasin, la femme qui lui avait parlé juste avant sa tentative de suicidé avortée.

Il fit bien attention à ne pas montrer qu'il l'avait déjà vue.

« Ici le capitaine Vasin, dit-elle. Nous vous voyons vous déplacer et vous éloigner du Zanzibar. *Je me dois d'insister pour que vous changiez de trajectoire et retourniez au vaisseau. Je vais vous laisser cinq minutes pour montrer que vous avez bien reçu ce message et que vous allez faire demi-tour. Si je ne vous vois pas modifier votre itinéraire, je serai obligée d'envisager des représailles. Et croyez-moi, j'en ai les moyens. »*

La transmission s'acheva. Kanu prit note, dans sa tête, de l'heure. Elle avait tenu compte du décalage entre le petit appareil et les environs de Paladin, mais sans grande marge d'erreur.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Dakota.

— Inutile de te le dire, répondit Kanu. Tu t'es lancée là-dedans et tu sais qu'elle ne peut pas nous atteindre à une telle distance.

— Alors, à tes yeux, c'est du bluff.

— À toi de voir.

— Deux choses me frappent. La première, c'est qu'il ne serait pas très sage de risquer autant sur un coup de bluff, étant donné que nous connaîtrons la vérité dans quelques minutes. La deuxième, c'est qu'elle en est vite venue au fait, sans introduction, sans clarification sur sa mission ou son mandat, ni le nom de son vaisseau…

— Tires-en les conclusions que tu veux.

— Si tu étais déjà entré en contact avec ces gens, Kanu, tu m'en aurais informée, n'est-ce pas ?

Des demi-vérités lui venaient sans effort.

— Ce n'est peut-être pas sa première transmission, mais c'est la première que nous recevons. Elle tente peut-être de nous en envoyer depuis des jours sans que le *Brise-Glace* s'aperçoive qu'il s'agit d'une tentative de communication. Si ça se trouve, elle s'est présentée il y a très longtemps et le vaisseau était trop endommagé pour reconnaître son message pour ce qu'il était.

Dakota acquiesça et Kanu comprit qu'elle était satisfaite. Il aurait dû s'en réjouir, mais c'était Swift qui avait parlé et pas son moi conscient.

En tout cas, il ne pouvait pas en tirer la moindre fierté.

— Il faut tout de même prendre en compte sa menace, dit Dakota. À moins que son expédition possède des armes qui défient les lois de la physique, elle ne peut pas nous atteindre à cette distance. Mais elle doit bien avoir quelque chose qui donne du poids à sa menace.

— Ou elle bluffe, dit Nissa.

— Nous le découvrirons bien assez tôt, dans ce cas. Maintiens notre cap, Kanu. Fais-lui bien comprendre que nous ne changerons pas d'avis.

— Tu veux que je réponde verbalement ?

— Ça ne me paraît pas nécessaire. Nos actions suffiront à expliciter nos intentions.

— Swift ? demanda Nissa sur le canal de subvocalisation.

— Je le regrette, mais je dois avouer que son analyse me paraît tenir la route. Je doute cependant que le capitaine Vasin profère des menaces qu'elle ne pourra pas mettre en œuvre.

— Eh bien, c'est rassurant.

— Ce n'était pas le but.

— Parfois, dit Dakota, j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose entre vous deux ; une discussion privée à laquelle je ne suis pas conviée. J'ai tort ?

— Nous avons la même sensation avec les Augmentés, expliqua Kanu.

— Ah ! mais dans ce cas, cette impression est parfaitement justifiée. La parole est efficace, mais certaines choses ne peuvent être transmises que par les anciens canaux : les barrissements et les grognements.

Vasin était généreuse ; il s'écoula encore dix minutes avant son message suivant :

« Vous n'avez pas modifié votre trajectoire. Regrettable, car ça va nous compliquer la vie à tous les deux. Si j'étais charitable, je prendrais en compte la possibilité que vous ne m'ayez pas entendue ou que vous n'ayez pas pu répondre. Malheureusement, je n'ai pas le temps d'être charitable. Si vous le pouvez, regardez le Zanzibar*, s'il vous plaît. »*

Ils n'eurent rien à faire ; l'image du *Zanzibar* était désormais sur le mur, mais transmise par des détecteurs munis de forts zooms. C'était une vue en temps réel et ce qui restait de l'holovaisseau ne serait pas visible longtemps avant de passer derrière Paladin. Pour l'instant, il n'y avait pas d'obstacle ; un de ses flancs était brillamment éclairé tandis que l'autre restait dans l'ombre.

— J'ai la maîtrise totale de vos miroirs solaires, dit Vasin. Je peux les désactiver ou les rediriger. Un ordre préprogrammé va se déclencher ; vous devriez en voir les effets dans à peu près dix secondes.

— Mon dieu ! dit Kanu, véritablement surpris.

Il savait bien qu'elle ne pouvait pas bluffer : personne ne prétendrait une telle chose sans avoir la possibilité de le prouver immédiatement. Et en effet, il n'eut qu'à observer l'image en vision thermique pour s'apercevoir que la menace était bien réelle.

Les points chauds s'éteignirent aussitôt, même si les réseaux de collecte thermique et les zones les entourant mettraient un peu plus longtemps pour redescendre à la température du reste du *Zanzibar*. Mais elle s'était parfaitement fait comprendre.

— Non, dit Dakota avec une colère à la fois sourde et intense. Non. C'est impossible.

— Ils ont fait ce qu'ils annonçaient, dit Nissa. Il est peut-être temps d'envisager de négocier.

Vasin reprit la parole :

« Je vous ai coupé le courant, mais je peux tout à fait le remettre. Je n'ai aucune envie de vous faire du mal ou de vous gêner, mais simplement de vous prouver que j'en suis capable. Faites demi-tour et je rétablirai l'alimentation. »

— Parle-lui, dit Dakota.

Kanu acquiesça.

— Pour les prévenir que nous allons faire demi-tour ?

— Pour leur dire que ça ne sert à rien. Bien entendu, ça me rend folle. Je ne comprends pas bien comment c'est possible, même si, avec le temps, je finirai par y parvenir. Mais elle se trompe sur notre situation. Cette alimentation est un luxe, pas une nécessité. Dis-le-lui, Kanu.

— Je n'ai aucune raison de te croire.

L'éléphant baissa la tête.

— Réfléchis : ai-je l'air inquiète ? Indignée, certainement, c'est un manque de respect, mais ça ne signifie rien.

— Vous devez bien avoir besoin de ce courant, dit Nissa, sans quoi il ne servirait à rien de le recueillir.

— L'alimentation nous a permis de survivre au départ, lorsque les temps étaient durs et que nous n'avions pas d'autre moyen de nous fournir en énergie. Mais nous sommes devenus plus forts depuis et nous dépendons moins de l'univers extérieur. Le réacteur Chibesa du *Zanzibar* a été endommagé durant le déplacement, au point de n'être plus réparable, mais il nous restait les vaisseaux, les navettes et les véhicules de service rassemblés dans ses quais. La plupart d'entre eux possédaient de petits générateurs Chibesa que nous avons incorporés au réseau d'alimentation du *Zanzibar*.

— Mais vous avez tout de même besoin des miroirs, dit Kanu.

— Seulement à très long terme. Certaines salles vont s'éteindre et nous devrons faire des économies ailleurs, ce qui est difficile, mais pas insupportable. Les Augmentés ont survécu à bien pire. Dis-le au capitaine. Dis-lui que son

intelligence m'impressionne, mais qu'il lui faudra éteindre les miroirs pendant plusieurs années avant que cela nous pose de graves problèmes.

— Ce n'est peut-être pas fini, dit Nissa. Si elle peut les éteindre… que peut-elle faire d'autre ? Nous tenons vraiment à le découvrir ?

Les miroirs ne reprenaient pas vie et Kanu se dit que Vasin les laisserait ainsi jusqu'à ce qu'elle ait une raison de les rallumer. Il devait avouer qu'il s'agissait d'une démonstration efficace et surprenante, le genre de tour que l'on pouvait attendre de Swift, mais pas de cette femme au visage agréable.

De toute évidence, il l'avait sous-estimée.

« Capitaine ? répondit-il. *Nous avons vu ce que vous avez fait et il s'agit bien d'une impressionnante démonstration de vos capacités techniques. Malheureusement, ça ne change rien pour nous. Les miroirs fournissent de l'alimentation au réseau du* Zanzibar*, mais il peut fonctionner sans eux pendant très longtemps. Des mois et des années, sans problème ; il suffit de se reposer un peu plus sur les générateurs internes. Je crains donc qu'il n'y ait aucune raison pour nous de faire demi-tour, et après cette agression, nous aurons du mal à vous considérer comme une interlocutrice digne de confiance. Je suis vraiment désolé, mais je crois que nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire. »*

— Parfait, Kanu, dit Dakota lorsqu'il eut terminé.

— Inutile de me remercier. C'est comme si j'avais un flingue sur la tempe. Est-ce que c'était vrai, au moins ?

— À propos des générateurs ? En gros. Je ne vais pas prétendre que ce qu'elle a fait ne va pas nous gêner, mais ce sont les Amis qui en souffriront en premier lieu. C'est elle qui met à mal la capacité du *Zanzibar* à les maintenir en vie, Kanu, pas moi. Pour l'instant, seul m'importe le *Brise-Glace*, et nous sommes à l'abri de l'influence de Vasin.

— Tu ne traiterais pas les Amis avec un tel cynisme.

— Ne nous attardons pas sur des événements hypothétiques.

— Tu vas en rester là ? demanda Nissa.

— Ce capitaine Vasin a de la ressource, mais elle n'est certainement pas infaillible. S'il y a un moyen de reprendre les commandes de ces miroirs, je le trouverai. Je peux communiquer avec eux tout aussi aisément du *Brise-Glace* que du *Zanzibar*, et je vais m'atteler au problème : cela me fera passer le temps. Vous savez quoi ? Pour la première fois depuis très longtemps, je regrette de ne pas avoir l'aide de ma vieille amie Eunice. Elle saurait parfaitement où commencer.

— Dommage qu'elle soit morte, dit Nissa.

— Oui, répondit Dakota. C'était une négligence de ma part de compter sur des faibles. J'ai bien retenu la leçon.

Peu après, ils se retrouvèrent seuls, tirant parti de l'intimité qu'on leur avait promise. Il serait exagéré de dire qu'ils en profitaient, mais Kanu se réjouissait d'être loin des Augmentés et de leur chef monomaniaque.

— Elle est folle, dit Nissa. C'est à cause des Gardiens, mais ça ne change rien au résultat.

— Je suis assez d'accord.

— Alors que comptes-tu faire ?

— Rien. C'est perdu d'avance. Tu as vu comment elle a réagi au chantage de Vasin. Si ça ne la fait pas changer d'avis, rien ne le pourra.

— C'est notre vaisseau, pas le sien. Nous en aurons toujours une meilleure connaissance qu'elle.

Kanu eut un sourire triste. Nissa estimait que le *Brise-Glace* lui appartenait à elle aussi, désormais. Étrange.

— Je sais à quoi tu penses, mais ça ne change rien. Nous avons déjà les commandes de l'appareil, mais une mutinerie ne servirait pas à grand-chose. Le problème, ce sont les Amis. Si on lève le petit doigt contre elle, elle s'en prendra à eux.

— Alors, tuons-la. Et ensuite ?

Cette idée lui tira des frissons. Mais si répugnante que soit cette éventualité, se débarrasser de Dakota n'était pas le plus gros problème.

— Elle est en contact constant avec Memphis. Il faut s'attendre à ce que des plans de secours soient prévus : si Memphis n'a pas de nouvelles d'elle, il s'en prendra aux Amis.

— Il obéirait à un ordre lui enjoignant de commettre un massacre ?

— Je l'ignore, mais ne prenons pas le risque. (Il lui tendit la main pour avouer sa défaite.) Il n'y a aucune autre possibilité, Nissa. Nous en revenons à la case départ.

— Swift devrait nous aider.

— S'il connaissait un moyen, il agirait. Mais lui non plus ne peut rien contre les faits.

Un soupçon de scepticisme voila la réponse de Nissa :

— Et peut-être aussi qu'aux yeux de Swift l'expédition n'est pas une si mauvaise idée ?

— Nous sommes dans le même camp, affirma Kanu avec plus de confiance qu'il n'en ressentait vraiment.

Nissa attendit un moment avant de reprendre la parole :

— Tu l'espères, en tout cas.

Ils étaient devant un hublot dans une partie du vaisseau encore tournée vers Paladin. Après des heures d'accélération, ils s'étaient enfin libérés de l'environnement gravitationnel de la planète pour s'enfoncer dans l'espace interplanétaire. Kanu aurait facilement pu cacher Paladin avec son poing et le *Zanzibar* était désormais bien trop petit pour être vu à l'œil nu. Mais le Mandala apparaissait parfois, et quelque chose dans son incroyable régularité attirait l'attention, piégeant la capacité innée du cerveau à la reconnaissance de formes. Il s'était encore modifié depuis sa dernière apparition, les cercles entrecroisés et entremêlés ainsi que les radiales passés dans une autre configuration. Un mouvement de matière à l'échelle de chaînes de montagnes continentales, aussi fluide et efficace qu'un changement de couverts entre deux plats.

— Il essaie de nous dire quelque chose, annonça Kanu.

— Ou alors il attend que nous répondions, répliqua Nissa.

Chapitre 39

Ce n'était pas la première fois que Gandhari Vasin rassemblait son équipage depuis leur départ du *Travertine*, mais cette fois-ci, contrairement aux occasions précédentes, elle semblait d'une humeur différente, plus légère, plus enjouée. Sa démonstration avec les miroirs n'avait pas eu l'effet escompté, mais peut-être, estimait Goma, qu'elle était simplement contente que cela ait tout de même fonctionné.

— Il faut baptiser le vaisseau, dit Vasin.

— Vous avez une idée ? demanda Goma.

Ils se trouvaient dans la salle commune de l'atterrisseur, un espace à peine plus grand que les chambres à bord du *Travertine*. Les moteurs fonctionnaient à pleine puissance presque depuis leur départ du vaisseau principal et l'accélération fournissait les effets d'une pesanteur, permettant à l'équipage de s'asseoir ou de se lever à loisir.

— Eh bien, peut-être, dit Vasin. Je regrette qu'un homme particulièrement bon et sage ne nous accompagne pas aujourd'hui. Et puisque le sort nous en a privés, nous pouvons au moins reprendre son nom, nous en inspirer. Je suis certaine qu'il nous encouragera à tirer le meilleur de nous-mêmes ; espérons que ce petit vaisseau, le *Mposi*, saura accomplir tout ce que nous exigerons de lui.

— C'est un bon nom, dit Karayan.

— Peter ?

— Mposi était un homme d'honneur. Vous n'auriez pas pu choisir de meilleur nom, Gandhari.

— Goma, des objections ?

— Aucune. Et merci d'avoir pensé à lui. Je regrette seulement qu'il ne soit pas là pour partager ce moment.

— Nous n'avons plus Mposi, dit Vasin, mais il nous reste son exemple. Faisons de notre mieux pour nous montrer dignes de son souvenir. Nous le lui devons, tout comme nous le devons à ceux que nous avons laissés à bord du *Travertine*, et aux millions restés sur Creuset. J'ai confiance en nous.

— Merci, Gandhari, dit Loring.

— Vous me remercierez lorsque nous serons rentrés chez nous. D'ici là, c'est un peu prématuré.

La configuration intérieure de l'atterrisseur avait légèrement changé depuis le voyage de Goma sur Orison, ses murs et cloisons avaient été modifiés pour convenir aux exigences d'une mission plus longue. Cela ne la dérangeait pas, elle n'avait pas vraiment eu le temps de s'adapter à l'agencement antérieur, mais elle s'aperçut avec surprise qu'une porte verrouillée ne s'ouvrait pas devant son bracelet. Elle se demanda ce qu'on pouvait bien lui cacher dans cette pièce.

— Je voulais vous en parler, expliqua Vasin lorsque Goma lui posa la question. Ce n'est pas que je ne veuille pas que vous y entriez, mais je préférais

vous prévenir avant.

— Me prévenir de quoi, exactement ?

— Le moteur Chibesa nous impose une limite de poids ; il ne fallait emporter que le nécessaire. Mais nous sommes une expédition, et nous avons besoin de tous les outils essentiels. Je ne voulais pas dépendre uniquement de nos détecteurs pour visualiser de nouvelles découvertes. (Vasin leva son bracelet et la porte se déverrouilla.) J'ai donc emporté le puits de nanomachines de la salle d'étude. Pour l'instant, elles nous sont plus utiles qu'à nos collègues à bord du *Travertine*.

Goma comprenait, à contrecœur.

— Vous voulez dire que vous avez apporté une partie des machines.

— Non, le puits tout entier. Aiyana les a placées dans un état latent, ce qui nous a permis de les déplacer. Elles ne pèsent pas lourd, et nous avons désormais une population viable.

— Elles ont décomposé Mposi, dit Goma en frissonnant à l'évocation du souvenir de son corps digéré.

Vasin ouvrit la porte. L'espace était plus réduit que dans la salle d'étude originale et le puits l'emplissait presque entièrement, ne laissant qu'une allée étroite tout autour. Vasin entra, et Goma s'attarda dehors jusqu'à ce que le capitaine l'incite à franchir le seuil.

— Non, dit-elle en refermant la porte derrière elle. Saturnin Nhamedjo a tué votre oncle. Les machines n'étaient qu'un moyen pour lui de se débarrasser du cadavre. On ne peut pas le leur reprocher plus qu'à la terre, au feu ou à l'eau.

— J'ai vu ce qu'elles lui ont fait.

— Comme nous tous. Croyez-moi, si je n'avais pas pensé que le puits pourrait nous être utile, je l'aurais laissé là où il était. Mais nous en avons besoin, Goma : nous avons besoin de toute l'aide possible. (Elle ôta des bagues de ses doigts et les donna à Goma.) Tenez-moi ça, s'il vous plaît.

— Vous craignez qu'il les mange ?

— Non, mais je n'ai pas envie d'aller les chercher au fond si elles glissent.

Vasin remonta sa manche, passa son écharpe autour de ses épaules, se pencha par-dessus le puits et plongea la main dans le substrat liquide mou.

Goma tressaillit ; une réaction inévitable après ce qui était arrivé à Mposi. Vasin ferma les doigts autour de la chimère flottante de Paladin et la sortit du puits.

— Vous auriez dû m'en parler plus tôt.

— Je vous le dis maintenant. Et je vous assure aussi qu'il n'y a rien à craindre. Le programme a été corrigé : les machines sont sans danger. Vous croyez que j'y mettrais la main si j'en doutais ?

— Peut-être que vous avez quelque chose à prouver.

— Ce que j'ai à prouver, c'est que nous ne pouvons pas nous permettre de nous en passer. Je vais vous montrer quelque chose qui va peut-être vous faire changer d'avis.

Elle tenait Paladin au-dessus de la surface du puits, aussi rouge qu'une pomme, le Mandala formant comme une contusion sur sa peau. La simulation de l'objet en orbite – ce qu'ils savaient désormais être le *Zanzibar* – était un grain de poussière microscopique si petit qu'il était parfaitement capable de se maintenir en l'air sans aucun lien avec la planète ni le puits.

— Qu'est-ce que je suis censée voir ?

— Le deuxième Mandala ne cesse de changer. On m'a dit que sur Creuset, le

premier Mandala a subi une brusque modification lorsque votre mère a essayé de communiquer avec lui. Mais il n'a rien fait depuis, n'est-ce pas ?

— Pas à ma connaissance.

— Celui-ci suit un cycle de modifications distinctes. Chaque changement paraît aussi drastique que l'événement original sur Creuset. Au niveau de la matière, c'est comme si des montagnes se déplaçaient. Là. (Vasin éleva légèrement la voix.) Puits : répète les variations du Mandala, en accélérant cent mille fois.

Elle tourna la pomme vers Goma pour qu'elle puisse observer les altérations que s'imposait le Mandala. Elles avaient lieu toutes les secondes, apparitions rythmiques et hypnotiques de géométries nouvelles comme une succession d'éclats kaléidoscopiques. Il y avait toujours une symétrie, un équilibre des motifs à toutes les échelles, des caractéristiques évidentes dans les cercles et les étoiles qui représentaient, pour Goma, l'essence du Mandala, mais qui, pour ce qu'elle pouvait en juger, ne se répétaient jamais.

— Nous ignorons ce que ça signifie. Mais d'après Eunice, il est resté statique jusqu'à l'arrivée du *Zanzibar*, tout comme celui de Creuset n'a pas bougé avant celle des colons. Mais le déplacement du *Zanzibar* s'est accompli à une vitesse proche de celle de la lumière et son arrivée a dû correspondre à peu près à la réception de l'information concernant l'expérience de votre mère.

— Je ne comprends pas.

— Ndege a déclenché quelque chose, Goma. Elle a démarré un événement sur Creuset qui, comme nous le savons, a conduit à la destruction partielle du *Zanzibar*. Mais surtout, elle semble avoir éveillé aussi *ce* Mandala. Nous ignorons comment et pourquoi, mais elle a provoqué quelque chose ; un processus toujours en cours. Vous voulez que je vous donne ma théorie ?

— Si vous y tenez.

— Quelque chose d'immense se réveille. Se réinitialise, en réactivant ses composants après une longue période de sommeil. Je crois aussi que nous avons affaire à une machine plus grosse que Creuset, et que Paladin, plus vaste que l'espace entre les deux systèmes solaires. Et je crois que votre mère a trouvé l'interrupteur permettant de l'allumer.

Goma et Eunice se faisaient face dans un coin tranquille de l'atterrisseur. L'appareil était parti depuis à peu près douze heures et certains membres de l'équipage essayaient de se reposer. On avait baissé l'éclairage intérieur pour qu'il émette une pâle lueur rouge, à peine suffisante pour se déplacer dans l'espace encombré du *Mposi*. Les fenêtres étaient fermées, les écrans et les moniteurs en veille, et le vrombissement constant, en arrière-plan, du moteur Chibesa avait des vertus apaisantes. Goma sentait son appel : elle avait très envie de dormir. Elle ne s'était guère reposée la nuit avant le départ. Mais, en même temps, elle était bien trop anxieuse pour envisager d'aller se coucher dans son hamac.

— C'est un petit vaisseau, alors on n'a guère le choix, dit Eunice, mais je vois bien que Ru fait de son mieux pour m'éviter.

— C'est assez normal, non ?

— Comment ça, normal ? J'aimerais qu'elle me pardonne pour ce qui s'est passé sur Orison.

— Ce n'est pas facile. Et nous sommes bien d'accord : Ru était une des victimes les plus innocentes de toute cette affaire.

— Je te l'accorde volontiers. J'avoue que je n'ai pas réfléchi autant que

j'aurais pu avant d'agir, mais des vies étaient en jeu. Et si j'ai bien appris une chose au cours de ma longue existence, c'est qu'hésiter ne sert à rien. Sur Mars…

— Oui, on connaît l'histoire de Mars. Ce qui compte, c'est que tu aurais pu facilement la tuer, à ce moment-là.

— Un de mes meilleurs amis était en train de mourir dans d'atroces souffrances, à ce moment-là. Tout désignait Ru comme la coupable, et j'ai agi avec les faits qui étaient alors en ma possession. Je suis désolée de l'avoir blessée ou effrayée, mais rien ne m'importe plus que les Tantors. Tu veux bien lui parler, Goma ? Elle ne veut pas entendre parler de moi, et pour être tout à fait honnête, je la comprends. Mais elle pourrait changer d'avis si tu lui expliquais pourquoi j'ai agi ainsi.

— Que veux-tu : son amitié ?

— La tienne, surtout. Mais en blessant Ru, je t'ai blessée toi aussi.

Elles burent leur chai. Les bruits du vaisseau qui les environnaient étaient aussi réconfortants et familiers aux oreilles d'Eunice que le claquement des gréements pour les marins d'antan. Elle avait connu beaucoup de navires et vogué longtemps dans l'espace.

— Que t'importe mon amitié ? Tu as vécu seule avec les Tantors pendant deux siècles. Tu as encore besoin de la compagnie d'autres personnes ?

— Il y en a certaines dont je ne peux me passer.

Tout en sachant bien qu'il serait peu judicieux de croire Eunice sur parole, Goma ne put s'empêcher de ressentir une pointe de fierté. Être indispensable à quelqu'un d'autre, même s'il s'agissait d'un robot devenu humain, restait agréable.

— Je suis donc une exception ? osa-t-elle demander.

— Je suis devenue étrange, Goma. Je m'en rends compte moi-même. Jamais personne n'a été comme moi. Ai-je vraiment le droit de prétendre au nom d'Eunice Akinya ? Je lui ressemble, j'ai la tête remplie de ses souvenirs… sauf que ce ne sont pas vraiment les siens et que je sais que la véritable femme est morte il y a des siècles. Du coup, je suis quoi, moi ? Une photographie animée très ressemblante ? Mais je vis et je respire, je dors et je rêve. Du sang coule dans mes veines et tes docteurs disent que je peux donner la vie. Alors, je suis quoi, moi ?

— Je ne sais pas. Une vieillerie. Une nouveauté.

Après un instant de silence, Eunice ajouta :

— Tu es authentique, Goma. Tu peux retracer ta lignée jusqu'à la véritable Eunice, par Ndege, Chiku, Sunday, Miriam… Ça te fait quoi ? Qu'est-ce que ça fait d'avoir cette histoire inscrite dans tes mitochondries ?

— J'ai simplement l'impression d'être moi-même.

— J'aimerais savoir ce que ça fait.

— Je ne peux pas t'aider, dit Goma à regret. Je n'ai jamais connu Eunice. Je n'ai même jamais rencontré quelqu'un qui l'ait connue. C'était il y a trop longtemps. Si tu attends que je te dise que tu es son…

— Non, ce n'est pas ça.

— Mais tu cherches une certaine forme de validation ; tu veux pouvoir te revendiquer d'elle, d'une certaine façon.

— Ça te semble anormal ?

— En sachant ce que tu es et ce que tu es devenue ? Pas le moins du monde. Mais tu n'as pas besoin de ma validation, Eunice. Tu as gagné le droit d'être simplement toi-même, qui que tu sois. Ce que tu as fait pour les Tantors, pendant

toutes ces années, sur l'holovaisseau, sur Creuset, ici dans ce système, et la décision que tu as prise de partir avec les Gardiens, tout ça est digne de ce qu'elle a accompli.

— Elle n'apprécierait pas trop d'entendre ça.

— Elle peut bien aller se faire foutre. Tu es là et pas elle. (Goma plongea une main dans une poche.) J'ai les deux autres carnets de notes. Tu les veux ?

— Oui. Plus que tout.

Goma les lui donna.

— J'espère que tu les comprendras mieux que moi.

— Ndege a mis des années à établir ces liens, dit Eunice en ouvrant le deuxième carnet avec tant de précautions qu'elle paraissait craindre d'en voir surgir des insectes. C'est difficile de suivre ses traces. Mais tu y serais parvenue, avec le temps.

— Tu crois ?

— Oh ! oui. Je crois en toi, Goma Akinya.

Au matin, Vasin rassembla son équipage dans la salle commune, autour d'une table qui était également leur écran d'affichage le plus grand.

— Le temps est venu d'envisager la suite. Nous suivons toujours le vaisseau de Kanu, la signature Chibesa est nette, régulière, et nous avons des retours radar et optiques de l'appareil lui-même. Il pourrait essayer de nous tromper sur sa direction, mais je crois que sa destination ne fait aucun doute. (Elle se tourna vers Goma.) Vous êtes d'accord ?

— Je n'en sais pas plus que vous sur cet homme simplement parce que nous avons le même nom.

— Néanmoins, si vous étiez à sa place…

— Elle n'y est pas, dit Eunice, et d'après ces transmissions, il serait plus sage d'envisager que Kanu agit sous la contrainte. Montrez-moi le trajet accompli.

C'était un filament brillant qui s'éloignait du *Zanzibar* sur une courbe, comme un cheveu collé à l'écran. Vasin avait raison : rien ne permettait d'extrapoler précisément sa trajectoire, mais son objectif paraissait être Poséidon, sans que rien vienne encore contredire cette supposition.

— Nous n'en savons pas assez à propos de ce vaisseau pour faire des prévisions détaillées, dit Vasin. Aiyana travaille avec Nasim sur une analyse de la signature des propulseurs qui devrait nous donner un peu plus d'infos. En attendant, il faut se contenter d'extrapoler. Il se maintient à un *g* en ce moment, mais il va devoir ralentir lorsqu'il approchera de Poséidon, soit pour se placer en orbite, soit pour prévoir un trajet entre les lunes jusqu'à l'atmosphère. Cela devrait se produire dans quarante ou cinquante heures s'il conserve son accélération actuelle.

— Et si nous modifions notre propre trajectoire et que nous essayions d'arriver là-bas avant lui ? demanda Goma.

— Impossible de le battre dans les circonstances actuelles. Au mieux, nous arriverons six à douze heures après lui et nous sommes dans une meilleure position que le *Travertine*. Sauf si quelque chose tourne mal pour lui, nous ne pourrons pas l'empêcher d'atteindre Poséidon. Mais nous n'avons pas épuisé toutes nos options pour autant.

— Les collecteurs solaires ne nous ont pas menés bien loin, dit Ru.

— Nous n'en avons pas fini avec eux. Visiblement, couper le courant n'a pas fait autant de mal à Dakota que nous l'espérions, mais il reste d'autres

possibilités… et Eunice dirige encore les miroirs.

— Pour l'instant, dit celle-ci. Mais des données transitent depuis l'autre vaisseau. Quelqu'un essaie de m'expulser.

— Ils vont réussir ? demanda Vasin.

— Pas si je garde toujours un peu d'avance.

— Prends-en même un peu plus. Il faut conserver les avantages que nous avons. Je ne suis pas encore prête à utiliser les miroirs de façon offensive, mais je veux me garder cet atout dans la manche, au cas où.

— Et à quel moment allons-nous abandonner les négociations et commencer à nous taper dessus avec des bâtons de plus en plus gros ? demanda Ru.

— Seulement lorsque nous aurons épuisé toutes les autres options, dit Vasin. Mais nous n'en sommes pas là. Pour l'instant, j'aimerais concentrer tous nos efforts sur Kanu : essayer de le faire changer d'avis. Il agit peut-être sous la contrainte, mais ça ne signifie pas pour autant qu'il soit incapable de résister à Dakota si nous l'encourageons suffisamment.

Ru semblait sceptique.

— Bonne chance.

Vasin fit un petit sourire.

— Goma, je vous propose d'être notre porte-parole désormais, étant donné votre lien de parenté, si distant soit-il. Eunice, comment peux-tu nous aider ? Tu connais Dakota mieux que nous, en supposant qu'elle soit toujours en vie.

— Après tout ce qui s'est passé entre nous, je suis la dernière personne qu'elle écouterait. Mais Goma a peut-être une chance de la convaincre. Parle-lui de Ndege, fais appel à sa conscience.

— Tu crois qu'il lui en reste une ? demanda Vasin.

— Nous avions tous une conscience en arrivant, dit Eunice. Même moi.

En quelques heures, le *Mposi* ajusta sa trajectoire. La modification fut trop graduelle pour que les membres de l'équipage s'en aperçoivent, sauf à regarder le changement de position des étoiles à travers les fenêtres non obturées de l'atterrisseur. Paladin, leur objectif antérieur, était désormais reléguée sur un côté, remplacée par le croissant bleu de Poséidon qui tournait plus près de Gliese 163. Pendant ce temps, le *Brise-Glace* avait maintenu son accélération d'un *g*.

« Kanu, dit Goma en regardant dans l'objectif qui l'enregistrait, *nous voyons que tu te déplaces. Nous suivons votre vaisseau et il nous semble que tu connais ton objectif. Je m'appelle Goma, au fait. Gandhari t'a déjà parlé de moi, mais je vais t'en dire un peu plus. Je suis la fille de Ndege et la petite-fille de Chiku verte. Si je ne m'abuse, tu dois être mon demi-oncle, ou un tiers d'oncle. Ta mère devait être Chiku jaune ; sur Terre, en tout cas, il y a un Kanu dans l'arbre généalogique qui te ressemble fort. Tu es donc le frère de Mposi – ou demi-frère, ou tiers de frère, je ne sais pas trop. Mposi était mon oncle et nous vivions tous les deux sur Creuset. Je le connaissais bien et il parlait parfois de toi : il aimait à se dire que tu vivais une vie bien moins compliquée que la sienne. Si tu es venu ici pour répondre au message concernant Ndege, c'est sans doute que tu avais aussi entendu parler d'elle. C'était la sœur de Mposi, ma mère, et elle était trop vieille pour venir avec nous lorsque nous avons quitté Creuset. »*

Goma fit une pause et reprit sa respiration. Ce qu'elle avait à annoncer ensuite était plus compliqué, une vérité qu'elle n'avait pas encore tout à fait acceptée.

« Ma mère est morte, désormais : elle est décédée pendant que je voyageais dans

l'espace interstellaire jusqu'à ce système. Et moi j'essaie de me rendre là où elle n'a pas pu aller, de la remplacer. Kanu, je dois te dire quelque chose à propos d'oncle Mposi. Il est mort, assassiné. Mais j'ai d'abord besoin que tu me répondes, que tu me confirmes que tu me reçois bien. »

La position relative du *Brise-Glace* par rapport au *Mposi* imposait un décalage de quatre minutes pour que la communication fasse l'aller-retour, même si cet intervalle baissait à mesure que l'écart entre les vaisseaux diminuait. Cinq minutes s'écoulèrent, puis six. Kanu avait déjà prévenu : il était tout à fait possible qu'il refuse tout contact ultérieur.

Goma commençait à s'y résoudre – et à se demander comment cela affecterait les choix tactiques de Vasin – lorsque sa réponse arriva. Elle observa l'image, la comparant avec l'idée qu'elle se faisait des visages des Akinya. C'était l'un des leurs, sans l'ombre d'un doute.

Il était plus âgé qu'elle, et ses traits portaient les immanquables caractéristiques de modifications aquatiques, notamment un gros nez aplati et des yeux sombres évoquant ceux d'un phoque. Il avait les cheveux courts, raides et presque tout blancs. Sa mâchoire carrée et son cou épais s'évasaient pour se fondre dans de larges épaules musclées. Son visage était charmant, digne, mais son expression trahissait une forte inquiétude et de la tristesse, bien trop pour un seul homme.

« Merci de ton message, Goma, dit-il. *Comme tu peux le voir, nous continuons notre route. La flamme de notre moteur doit être facile à détecter pour vous, alors je ne vais pas faire comme si Poséidon n'était pas notre objectif. Je sais que notre expédition vous inquiète, et nous ne sommes pas rassurés non plus. Mais pour tout dire, nous n'avons d'autre choix que de continuer. Dakota me laisse parler librement des conditions de notre trajet pour que nous nous comprenions bien. Il est de la plus haute importance, pour elle, de satisfaire les désirs des Gardiens, et nous sommes obligés de coopérer avec elle dans ce but. Cela dit, nous sommes également venus chercher des informations, pour obtenir des réponses à des questions. Si coopérer avec Dakota nous permet de découvrir les secrets des bâtisseurs-M et des Gardiens, cela nous semble un prix acceptable à payer. Tôt ou tard, nous devrons mettre un terme à notre ignorance, alors pourquoi pas maintenant ? Mais je comprends vos peurs.* (Son beau visage familier s'adoucit.) *Puis-je te transmettre mes condoléances pour Ndege ? Je ne l'ai jamais rencontrée, mais nous avions entendu parler l'un de l'autre, et j'étais toujours content de penser à ma tiers de sœur éloignée qui vivait sur un nouveau monde avec Mposi. Je suis désolé qu'elle n'ait pas pu t'accompagner, Goma. Mais tu as dit que Mposi est mort lui aussi, et tu parles comme si tu le connaissais très bien. Tu peux m'en dire plus sur lui ? »*

Goma répondit :

« Je vais te parler de Mposi. C'est dur, mais je vais le faire. Toutefois, j'aimerais que tu parles à Dakota, de ton côté, si c'est possible. Dis-lui que je suis la fille de Ndege, et que j'ai passé du temps à aider les Tantors. Dis-lui que je remplace Ndege, que je suis venue à la place de ma mère. Dis-lui aussi que j'ai participé aux funérailles de deux Augmentés, Sadalmelik et Achernar. J'étais avec eux lorsqu'ils sont passés dans le Souvenir. Tu veux bien faire ça pour moi, Kanu ? »

Le décalage dura un temps presque intolérable cette fois, et Goma s'apprêtait à se dire que la fenêtre de communication s'était refermée, qu'elle avait trop joué sur le simple fait qu'elle était la fille de Ndege.

Mais Kanu répondit :

« Dakota va te parler, mais ne négociera pas, parce qu'il n'y a rien à négocier. Vous

avez gâché toutes vos chances de passer un accord avec ce petit tour sur les miroirs. Mais elle tient à clarifier ses intentions et veut vous inciter à rester à l'écart. (L'agacement se lisait sur son visage.) *Ce décalage est désagréable pour tout le monde : il serait bien plus pratique de parler directement. J'imagine que tu es trop jeune pour être dotée des machines neuronales indispensables au ching ? »*

Goma regarda Vasin, ne sachant pas vraiment de quoi parlait Kanu.

— De la téléprésence virtuelle. De la « vircom » ou du « ching », dans une des anciennes langues pré-Babel. À un niveau profond de gestion neuronale, on peut éliminer le décalage de la perception. Mais ça fait un siècle que je n'ai plus entendu personne mentionner cette technique. Et ça ne peut fonctionner. Même si Kanu possédait toujours les implants, vous ne les avez pas. Il est impossible de partager un même espace consensuel si seulement l'un des deux interlocuteurs est équipé des nanomachines.

— Alors, nous pourrions nous retrouver à mi-chemin, dit Eunice. Un de nos scaphandres offrira à Goma l'expérience immersive qu'il lui faut, même si nous ne pouvons pas couper complètement sa conscience de son environnement physique immédiat.

— Il y a un autre moyen ? dit Loring. Mais il nous faudra un peu plus de temps pour nous y préparer. Dites à Kanu que nous sommes prêts pour une rencontre dans un espace consensuel : Kanu peut régler les paramètres comme il l'entend ?

— Mais je n'ai pas les implants, dit Goma.

— Vous n'en avez pas besoin ; pas pour ça.

Goma comprit ce qu'ils avaient en tête lorsqu'ils ouvrirent la porte.

— Non.

Mais Vasin lui posa une main sur l'épaule.

— D'après Aiyana, c'est sans danger. Ça ne peut plus mal tourner comme la dernière fois.

— Je vous le jure, dit Loring en tendant une main vers Goma. J'ai fouillé dans l'architecture profonde ; j'ai ajouté des sécurités contre la réplication non contrôlée ? Je sais que c'est dur pour vous. Mais si nous voulons dialoguer avec Kanu, il n'y a pas d'autre choix.

— Pas avant d'être plus proches, en tout cas, dit Vasin, et j'aimerais autant ne pas attendre jusque-là.

Devant elle se trouvait le puits. Sa configuration par défaut avait été modifiée et ne contenait plus les chimères de Gliese 163 et de sa poignée de mondes. Il paraissait désormais rempli d'un sirop pâle et à demi translucide, comme du miel très fluide.

— D'après le docteur Andisa, expliqua Vasin, si l'un de nous subissait un grave accident, le puits pourrait le maintenir en vie. C'est une de ses fonctions basiques.

— Brûlures, exposition à des produits chimiques, au vide, aux radiations, dit Andisa. Les nanomachines du puits peuvent s'adapter pour guérir toutes ces blessures. Heureusement, nous n'en avons pas encore eu besoin.

— Je ne suis pas malade, déclara Goma comme si c'était nécessaire.

— Mais la substance de récupération peut nous aider autrement, dit Andisa. Si vous étiez grièvement blessée, il nous permettrait de communiquer et d'accéder directement à vos fonctions neuronales en infiltrant votre système nerveux central. Il est programmé pour ça, et ce processus est presque indolore, même s'il

désoriente un peu. Mais il nous permettra surtout de recréer les protocoles de base du ching. (Andisa regarda sa collègue physicienne.) Aiyana et moi avons effectué des tests.

— Vous l'avez essayé vous-mêmes ? demanda Ru par-dessus l'épaule de Goma.

— Nous n'avons pas eu le temps pour ça ? dit Loring. Les processus d'infiltration et de réglage prennent plusieurs heures. La substance doit passer la barrière hémato-encéphalique pour pénétrer dans les structures profondes du cerveau ? Mieux vaut ne pas retarder l'immersion de Goma ?

— Essayez d'abord sur moi, dans ce cas, dit Ru.

— Nous perdrions autant de temps que si nous l'essayions sur Andisa ou moi. Et votre système nerveux est, disons, légèrement atypique ?

— Vous voulez dire qu'il est flingué.

— J'essayais de le formuler plus gentiment ?

— Le mien aussi est atypique, dit Eunice, alors il vaudrait mieux que ça marche aussi pour moi.

— Ça ne sera pas plus rapide pour toi, dit Vasin.

— Je sais, et je ne me propose pas de le faire à la place de Goma. Mais ce puits est largement assez grand pour deux d'entre nous. Elle ne devrait pas avoir à affronter ça seule.

— Mettre en place des interfaces parallèles ? Ça va être compliqué…, commença Loring.

— Alors, autant s'y mettre tout de suite, dit Eunice.

La peur serrait la gorge de Goma.

— Comment ? Quand ?

— Dès que vous serez prête, dit Loring. Moins vous serez vêtue, meilleure sera l'immersion proprioceptive ? Mais vous pouvez garder vos sous-vêtements.

— Comment respirera-t-on ? demanda Eunice.

— La substance est tout à fait capable de remplacer les fonctions respiratoires, mais la transition risque d'être inconfortable ? (Loring ouvrit une barquette stérile.) Des masques couvriront votre bouche, votre nez et seront scellés hermétiquement ? Vous pourrez toujours parler.

— Les masques ne m'ont pas l'air pratiques.

Ru jeta un regard noir à Eunice.

— On ne t'a rien demandé à toi.

— Non, dit Goma. Elle a raison. Tout ou rien. Laissez tomber les masques, Aiyana. Je peux le faire.

Goma se déshabilla et regarda Eunice faire de même. Vasin rassembla leurs vêtements en deux tas bien rangés. Goma croyait Loring : le puits était sans danger. Même s'il subissait un dysfonctionnement, elle n'était pas seule et impuissante comme Mposi l'avait été. Il ne pouvait rien lui arriver. Mais l'idée que le fluide ambré contenait toujours des traces de lui la hantait.

— Je vais passer la première, dit Eunice. Attends que je sois complètement immergée et que je respire la substance avant de me rejoindre. Si quelque chose tourne mal, nous le saurons vite.

— Je devrais y aller en premier, dit Goma.

— C'est le privilège de l'âge, ma chère.

Eunice passa par-dessus le rebord du puits, enfonça un pied dans le fluide, qu'elle regarda résister puis céder, réagissant moins comme un liquide que comme une membrane. Une fois son pied au fond du puits, elle se risqua à poser

l'autre à côté.

— Tout va bien. C'est chaud, écœurant, mais c'est tout. Pour l'instant.

Eunice s'accroupit lentement jusqu'à avoir les genoux contre la poitrine. Elle resta ainsi quelques secondes puis étendit complètement les jambes. En même temps, elle laissa ses bras descendre dans la substance. Seuls sa tête et le haut de sa poitrine restaient à l'air libre.

— C'est parti.

Elle s'immergea. Ils la voyaient à travers la substance, floue, mais toujours reconnaissable. Elle avait la bouche fermée, mais les yeux ouverts. Elle resta ainsi quelques secondes puis ses lèvres s'écartèrent. Lorsque le fluide pénétra en elle, elle lâcha quelques bulles d'air – de l'air humain, de poumons humains – et fut prise d'une brusque convulsion qu'elle maîtrisa. Ils observèrent le mouvement de sa poitrine. Elle ne semblait pas en détresse, mais après tout, il s'agissait d'Eunice. Ses yeux restaient ouverts et, étrangement, elle ne cillait pas. Elle leva une main entourée d'un épiderme collant de substance ambrée au-dessus de la surface et forma un « O » avec le pouce et l'index.

— Tout va bien, dit le docteur Andisa. Nous n'allons pas pouvoir parler tout de suite, mais tout se passera parfaitement. À vous, Goma.

Elle s'approcha du puits, prête à la suivre, mais Ru la prit par le bras.

— Tu en es sûre ?

— Pas vraiment.

Mais Goma embrassa Ru et s'écarta d'elle. Puis elle passa dans le puits, un pied après l'autre. C'était chaud, comme l'avait rapporté Eunice ; on aurait dit qu'elle s'enfonçait dans de la confiture, la substance résistant d'abord, puis cédant facilement et obligeamment devant ses mouvements. Elle avait moins l'impression d'être immergée dans un liquide que plongée dans une foule innombrable de minuscules créatures qui rompaient face à elle. La substance ne lui faisait pas mal. Elle ne ressentait aucun picotement, pas la moindre démangeaison. Elle s'assit et tendit les jambes. Puis elle se laissa immerger presque en entier dans le fluide, à côté d'Eunice.

Les choses sérieuses commençaient maintenant. Elle baissa la tête sous la surface et sentit la matière glisser sur son menton, son nez, ses paupières et son front. Elle cilla en descendant, mais une fois submergée, elle s'efforça d'ouvrir les yeux. Elle sentit un drôle de froid gluant autour des orbites, puis plus rien. Elle y voyait toujours, mais tout était doré par la substance. Un gargouillis résonna dans ses oreilles avant qu'un silence assourdissant retombe.

Elle ouvrit la bouche.

Le produit s'infiltra en elle et, pendant un instant, elle crut pouvoir le supporter. Mais deux peurs la frappèrent simultanément. La première était de se noyer, et son réflexe pour y remédier fut plus fort que tout ce qu'elle avait jamais connu. La deuxième était que Mposi se retrouve dans sa bouche, dans sa trachée, dans ses poumons – et l'horreur qu'elle ressentait, la nécessité de recracher toutes ces traces de lui, étaient aussi puissantes que le besoin de respirer.

Goma convulsa. Ce ne fut pas le petit sursaut d'Eunice, mais un spasme de l'ensemble du corps. Elle ne désirait plus qu'une chose : sortir de la substance et retourner à l'air libre. Elle savait qu'elle ne trouverait pas la force de surmonter cette situation, pas maintenant, ni jamais. Elle avait commis une affreuse erreur et parié sur un courage qu'elle ne possédait pas. Elle s'agita à la recherche d'une surface solide qui lui permettrait de prendre appui pour sortir du puits.

Eunice lui saisit le bras avec une force digne d'un étau. Elle la retint vers le

bas, l’empêcha de remonter à la surface.

Jusqu’à ce que Goma ne puisse plus retenir sa respiration.

Chapitre 40

Lorsque les femmes le retrouvèrent, Kanu avait réglé les paramètres du lieu du rendez-vous. Swift l'y avait beaucoup aidé. Ses souvenirs contenaient des informations et on trouvait des données dans les fichiers du *Brise-Glace*, mais associer les deux, créer un endroit à la fois familier, neutre et esthétiquement satisfaisant pour tout le monde, y compris les éléphants, et y parvenir en un temps limité, dépassait largement ses capacités.

Il prit modèle sur la maison Akinya. Swift connaissait bien la réplique du bâtiment dans le *Zanzibar*, et Kanu possédait également des souvenirs de la véritable structure, malgré l'état de délabrement dans lequel elle se trouvait ces dernières années. À partir de ces fils, Swift avait concocté un environnement en trois dimensions qu'il programma directement dans le *Brise-Glace* avec tous les ornements nécessaires pour les vieux protocoles de ching. Il fit tout cela sous le nez de Dakota en manœuvrant Kanu et en lui laissant croire que ce dernier en était le réel architecte.

Le résultat n'était guère ambitieux, pauvre en détails, et ses façades masquaient une absence de profondeur. Il avait les aspects chatoyants et oniriques que les lieux prennent dans les souvenirs plutôt que la crasse, la poussière et les fissures d'un endroit véritable.

Il ferait l'affaire.

Kanu et Nissa possédaient tous les deux des neuromachines qu'ils avaient héritées d'avant la Chute et que Swift utilisait déjà pour leur parler. Dakota posait plus de problèmes. Les Tantors n'avaient pas d'implants, mais heureusement, ses prothèses externes de communication pouvaient être facilement adaptées à la conversation. Sa voix humaine avait toujours été générée par des machines, et il suffisait donc d'ajouter des oreillettes et des lunettes pour lui permettre de prendre part à cet environnement.

Kanu et Nissa attendaient désormais leurs invités. Ils étaient assis dans l'enceinte de la maison en forme de A, dans la cour triangulaire fermée par les deux ailes principales et la barre qui les reliait. Une mare, quelques fontaines, plusieurs terrasses sur différents niveaux ainsi que des statues de marbre décoraient les lieux. Le ciel au-dessus des arbres et des buissons, d'un rose sans nuages, évoquait la fin d'après-midi. Les deux humains s'étaient assis sur des chaises autour d'une table basse en pierre. La Tantor reposait son arrière-train sur un socle de pierre, la queue allongée par terre, dans une position d'érudite satisfaite.

— Ils sont en retard, dit l'éléphant.

— Ils nous ont prévenus d'éventuelles difficultés techniques, annonça Nissa.

— Nous n'attendrons pas davantage. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas négocier.

— Et je le leur ai bien répété, dit Kanu. Mais il est aussi dans ton intérêt de les convaincre de nous laisser tranquilles. Tu veux éviter un affrontement, hein ?

— Ils ne pourront pas nous affronter, simplement nous suivre de près, ce qui serait embêtant.

Dakota pivota sa tête comme la tourelle d’un tank. Dans cet environnement, elle ne portait pas de prothèses et sa voix paraissait sortir de sa bouche et pas de l’appareil fixé entre ses yeux.

— Tu t’en es bien sorti, Kanu, poursuivit-elle, surtout avec le peu de temps à ta disposition. Je me souviens assez de la maison pour constater sa ressemblance.

— C’est un mélange entre celle du *Zanzibar* et mes souvenirs de l’originale sur Terre.

— Tu as conçu cet environnement très vite. C’est impressionnant. Ça ne te surprend pas, toi, Nissa ?

— Plus rien ne m’étonne, ces temps-ci.

Dakota acquiesça et sa tête s’abaissa comme le contrepoids d’une immense pompe à vapeur.

— Je n’ai jamais douté de tes capacités, Kanu, après tout ce que tu as fait pour moi, mais cela reste une formidable réussite.

— J’ai pu m’entraîner. Sur Mars, nous nous amusions, dans notre temps libre, à jouer avec les espaces virtuels. Les ambassadeurs étaient tous assez âgés pour posséder la technologie neuronale requise.

Swift se pencha pour chuchoter dans l’oreille de Kanu.

— Des données arrivent : nettes et adaptées au ching. Ne me réponds pas ; je peux te parler, mais cet environnement est tellement bâclé que je ne suis pas certain que tes communications subvocales ne seront pas captées.

— Les voilà, dit Nissa, en jetant un coup d’œil à Swift qui fit ce qu’il fallait et retourna parmi les statues.

Les deux femmes semblèrent apparaître de nulle part, sur la partie la plus basse de la terrasse. L’une était petite et l’autre à peine plus grande. Pendant une seconde ou deux, elles parurent légèrement perturbées, comme deux poissons qui seraient tombés du ciel. Kanu comprit aussitôt qu’Eunice était la moins grande des deux : il l’aurait reconnue grâce à l’imitation de Sunday s’il ne l’avait pas déjà vue dans un millier de documents historiques. Il en déduisit alors que l’autre était Goma, la nièce de Mposi, son tiers de frère. Ce qui faisait quoi de Goma ? Sa tiers de nièce issue de germain ? Ou est-ce qu’il n’y avait pas de catégorisations adaptées aux liens de famille complexes des Akinya ?

Elles étaient toutes deux minces, avec les cheveux courts et des vêtements modestes, mais décontractés : pantalons noirs ou gris foncé, tuniques amples à col droit, baskets basses. Aucune ne portait de bijoux même s’il remarqua un anneau autour d’un doigt de la plus jeune.

Il leva une main pour les saluer.

— Bienvenue à bord du *Brise-Glace*. Quelques mots d’explication avant de continuer : cet environnement va s’efforcer d’éliminer le décalage temporel en anticipant nos réponses et en ralentissant nos processus conscients le temps que le signal passe entre nos deux vaisseaux. Mais moins nous lui en demanderons, plus ce sera facile pour Dakota qui va tout vivre en temps réel. Je vous conseille d’éviter d’interrompre les autres à tout bout de champ et d’essayer de parler aussi clairement que possible et sans équivoque.

— Nous ferons de notre mieux, dit Eunice.

Elle hocha la tête vers l’autre femme et elles remontèrent de la terrasse jusqu’à l’endroit où leurs hôtes étaient déjà installés. Eunice et Goma s’assirent de l’autre côté de la table de pierre. Elles restèrent le dos bien droit, la tête relevée.

— Vous devez arrêter ce que vous êtes en train de faire, dit Goma.

Kanu sourit, charmé par son franc-parler. Elle dérogeait à tout ce qu'il avait appris durant sa vie de diplomate en faisant ainsi part de sa position aussi franchement, si tôt dans la discussion. Il continua à sourire en se disant qu'elle allait poursuivre.

Mais après quelques instants de silence, il conclut qu'elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire.

— Goma a raison, dit Eunice en tapotant le genou de l'autre femme pour la soutenir. Tu fais fausse route, Dakota, et vous, Kanu, vous n'auriez jamais dû vous laisser emporter là-dedans. Qui êtes-*vous*, au fait ? (Elle s'adressait à Nissa.) Je ne crois pas que nous ayons été présentées.

— Nissa Mbaye. J'étais la femme de Kanu, il y a un bail. Après quelques péripéties, nous nous sommes retrouvés ici. Mais vous vous trompez sur nous. Ce n'est pas notre faute, mais plutôt la vôtre. Nous sommes venus en réponse à ton message, ton appel. Et si tu nous avais prévenus à temps, nous ne nous serions pas aventurés près de Poséidon.

— Ce que vous vous apprêtez à refaire, dit Goma.

— Nous sommes mieux équipés, cette fois, répondit Kanu. Ce n'est pas Poséidon qui nous a endommagés, mais les restes d'un Gardien. Il nous suffit de ne pas approcher de leurs cadavres et tout ira bien.

— Quel optimisme, dit Eunice. À mon avis, vous n'avez pas été correctement informés des risques. Dakota et moi savons de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? Nous avons toutes les deux subi la Terreur.

— Ce n'est qu'un élément de dissuasion, dit Dakota. Un panneau « Défense d'entrer », rien de plus. Mais si nous obéissions à tous les panneaux, où en serions-nous ?

— Nous serions en sécurité, dit Goma.

— Allez dire ça à votre ancêtre. Elle a toujours recherché le danger. Comment ça va, au fait, Eunice ? Tu as l'air en forme, reposée. Orison t'a fait du bien. Je savais que j'agissais bien en ne te tuant pas.

— Tu risques peut-être de le regretter.

— Bon, nous sommes ici pour mieux nous connaître, non ? J'imagine que tu as fourni l'expertise technique pour prendre les commandes de mes miroirs, pas vrai ? Pour ce que ça a servi. Mais Goma, une chose que vous avez dite m'intrigue. Vous avez parlé des Tantors à Kanu. Nous nous appelons les Augmentés, mais je ne veux pas couper les cheveux en quatre pour une question de définition. Vous avez déjà rencontré des membres de mon espèce ?

— J'ai rencontré Sadalmelik, Achernar et les autres sur Orison. Mais aucun d'eux n'était comme vous.

— Vous me trouvez différente ?

— Tu es plus intelligente. Inutile de le nier. Ou peut-être que tu nous ressembles davantage. Dans tous les cas, tu es inédite. (Goma leva une main avant que Dakota puisse intervenir : elle n'avait pas fini.) Mais pas dans un sens positif. Ma mère te fréquentait sur Creuset et tu n'étais pas comme ça.

— Vous avez peur de moi parce que je ne ressemble à rien de ce que vous connaissez ? Parce que j'ai osé échapper à votre domination pour atteindre une véritable autonomie ?

— Si tu l'avais fait seule, ce serait merveilleux. Mais ce sont les Gardiens qui ont fait de toi ce que tu es. Tu n'es pas leur esclave, pas même leur marionnette et je sais bien que tu as un certain libre arbitre. Mais ils ont introduit une très

mauvaise idée en toi, et tu n’as pas le recul nécessaire pour te rendre compte à quel point elle est mauvaise.

— Pour vous, la simple curiosité est malsaine, voire dangereuse ?

— Vous n’êtes pas ici pour nous convaincre de cesser d’agir, dit Kanu à ses visiteurs. Nous n’abandonnerons pas notre mission, c’est impossible. Mais vous pouvez éviter une escalade et des risques inutiles en modifiant votre trajectoire d’interception. Vous ne nous rattraperez pas, nous sommes au courant de vos capacités, alors pourquoi perdre votre temps ? L’enjeu est trop important. Reculez, continuez vos recherches lointaines, rallumez l’alimentation du *Zanzibar* et laissez-nous mener à bien notre exploration de Poséidon. Nous pourrons envisager plus tard une collaboration pour étudier le système, mais seulement après notre retour de ce monde.

— Le disque est un peu rayé, non ? dit Eunice.

— Il agit sous la contrainte, dit Goma. Nous l’avions deviné. Pourquoi ne pas l’avouer, Kanu ? Et vous Nissa : qu’avez-vous à perdre ?

— Il n’y a aucune contrainte, déclara Kanu.

— Dans tes précédents messages, dit Goma, tu nous as prévenus que des vies étaient en jeu. Tu nous as dit que tu n’avais pas d’autre choix que d’obéir.

— Vous mettrez vos vies en danger si vous risquez une collision, ou si vous vous aventurez trop près de Poséidon sans bien comprendre toutes les conséquences, répondit Kanu.

— Tu ne parlais pas de ça, dit Eunice.

— Inutile de continuer à en discuter, dit Dakota. Notre objectif est simple : nous recherchons la vérité scientifique. S’il faut une expédition conjointe d’humains et d’Augmentés pour découvrir les secrets des bâtisseurs-M, qu’il en soit ainsi. Nous ne pouvons nous résoudre à ne pas comprendre les Mandalas et ce qu’ils signifiaient pour leurs créateurs. Nous avons toutes les deux connu la Terreur, Eunice, et nous avons aussi senti des vérités qui nous dépassent, presque vu à travers la prison de la conscience animale. L’effondrement du vide ? La fluctuation qui détruira tout, chaque action, chaque pensée ? Comment pouvons-nous supporter d’ignorer comment les bâtisseurs-M ont abordé cette vérité ? D’autre part, nous en apprendrons peut-être plus sur les Gardiens ; avec un peu de chance, nous découvrirons ce qu’ils attendent de nous.

— Personne ne dit le contraire, observa Goma. Nous sommes tous ici pour tenter d’approfondir nos connaissances. Mais se précipiter reviendrait à se voiler la face. Nous avons à peine commencé à cartographier ce système, et n’avons aucune idée des secrets qu’il renferme.

— Parlez pour vous, dit Dakota. Certains d’entre nous sont ici depuis des siècles.

— Dont moi, dit Eunice, et je conseille tout de même la prudence. Il faudrait passer au moins un autre siècle ici, à rassembler des informations, avant de tenter d’explorer Poséidon.

— Sans avoir plus de chances de succès pour autant, dit la Tantor.

Eunice se pencha vers l’avant.

— Tu parais très confiante, Dakota. J’en suis ravie. La confiance est une marque d’intelligence ; ça prouve que tu es assez consciente de toi pour influer sur les paramètres de ton environnement. Mais c’est aussi un risque. Nous ignorons bien trop de choses sur ce qui nous entoure. (Elle plissa les yeux en un regard perçant, inquisiteur.) As-tu étudié les variations du deuxième Mandala ?

— J’aurais eu du mal à ne pas les voir, Eunice.

— Alors, qu’en dis-tu ?

— Les changements ont été déclenchés par l’arrivée du *Zanzibar*. En dehors de ça, rien ne nous permet d’extrapoler davantage.

— Faux, dit Eunice.

— N’importe qui peut prétendre ça, répondit Dakota.

Kanu acquiesça :

— Il faut nous donner d’autres éléments, Eunice.

— D’accord. La façon dont j’ai été exilée sur Orison m’a empêchée de mener à bien des recherches à longue distance, notamment du Mandala de Paladin. Mais le vaisseau de Goma, le *Travertine*, possède les détecteurs qui me manquaient. Ils suivent les variations du Mandala depuis leur arrivée. Nous ignorons, pour le moment, la signification exacte de chaque état, mais au moins, nous comprenons le rythme des modifications. Le Mandala est un œil, qui balaie les cieux. De temps en temps, son regard se porte sur une autre étoile.

— Le Mandala est à une latitude fixe, dit Dakota, et l’inclinaison de Paladin ne change qu’à des échelles de dizaines de milliers d’années. Au mieux, cet œil ne peut balayer qu’une petite bande.

— En partie exact. Mais les variations d’état semblent être liées à une modification de la direction du regard. Comme un radiotélescope construit dans la cuvette d’une vallée. On ne peut pas déplacer le miroir primaire, mais l’on peut modifier la position de l’antenne. Nous pensons que c’est ainsi que fonctionne le Mandala. Il peut balayer une bande plus large du ciel, diriger son regard sur des objets qui ne sont pas précisément dans sa ligne de mire.

— Une simple supposition, dit Dakota.

— Deux experts du *Travertine* se sont penchés sur le rythme des changements d’état et sur les projections angulaires correspondantes dans le ciel. Avec une certaine marge d’erreur, la cible est toujours une autre étoile d’un type spectral à peu près similaire à Gliese 163, située dans un rayon de quelques centaines d’années-lumière.

— Qu’est-ce que ça prouve ? demanda Nissa. En cherchant bien, on peut trouver tous les alignements que l’on veut. Exactement comme lorsqu’on tire des traits entre les pyramides.

— Mais les chances que ces alignements soient dus au hasard sont très faibles selon nos experts : à peu près une sur vingt mille, si j’ai bien compris leur analyse. Vous voulez mon avis là-dessus ? (Elle jeta un bref coup d’œil à Goma.) *Notre* avis ?

— Allez-y, puisque vous êtes là, dit Kanu.

— Le Mandala de Paladin communique avec d’autres Mandalas dans d’autres systèmes solaires. Il leur envoie des signaux de réveil, leur demandant de se rebooter.

— Se rebooter, dit Nissa. Je ne connais pas ce terme.

— Du vieux vocabulaire d’exploration spatiale. Il s’agit de redémarrer, de se préparer à repartir.

— Je vois, dit-elle en hochant la tête d’un air sceptique. Et qu’est-ce qui est en train de se « rebooter » ?

— Une machine, dit Goma. Une machine à l’échelle de centaines, voire de milliers d’années-lumière. Elle était morte, endormie depuis un temps inconcevable, des milliers, des millions d’années au moins. Mais ma mère l’a redémarrée. Creuset était une branche périphérique du réseau Mandala, un système lointain, une impasse. Le Mandala de Ndege a envoyé son signal de

réveil à celui-ci et a emmené le *Zanzibar* jusqu'ici par la même occasion, sans doute parce que le vaisseau s'est retrouvé emporté par le processus initial de réactivation. Mais ce système n'est pas une impasse. C'est un point nodal, un centre névralgique appartenant à un réseau plus vaste. Il y en a peut-être d'autres, mais celui-ci doit être le plus proche de notre partie de la galaxie. C'est ce qui attirait les Gardiens depuis le début. Ils connaissent son importance, mais ils ne parviennent pas à en savoir plus.

— Une machine ne devrait pas mettre autant de temps à démarrer, dit Kanu.

— Sauf si les éléments qui la composent sont limités par la vitesse de la lumière, répondit Eunice. Si les parties les plus éloignées du réseau sont très loin, l'ensemble pourrait mettre des dizaines de milliers d'années à se réactiver. Des signaux transmis à travers le vide : instructions de démarrage, corrections d'erreurs, comptes-rendus. Un processus plus long que l'histoire connue. Mais c'est ce qui se passe. Et à une échelle locale, peut-être que c'est déjà utilisable.

— Utilisable, dit Kanu en manquant d'éclater de rire. Comme si l'on pouvait s'en servir.

— Pourquoi pas ? dit Eunice. Les Augmentés sont ici à cause de ça. Au lieu de se presser sur Poséidon, il vaudrait mieux consolider ce que nous savons en essayant de comprendre comment nous servir du réseau Mandala. Les survivants du *Zanzibar* nous ont appris que le déplacement avait été instantané de leur point de vue, ce qui signifie qu'ils ont dû voyager à une vitesse très proche de celle de la lumière. Par conséquent, les autres parties du réseau se trouvent juste à côté, en termes subjectifs. L'exploration de toute la galaxie est possible… et vous allez tout risquer pour servir les objectifs d'un tas de robots extraterrestres sans esprit ?

— Pourquoi sans esprit ? demanda Dakota.

— Nous l'avons tous senti, répondit Eunice, dès que la Trinité est entrée en contact direct avec les Gardiens. Il n'y a rien en eux. Ils sont vides : aussi creux qu'un cône de glace. Ils ont oublié comment être conscients. À moins que tu sois dans le déni ? Ça ne te dérange pas d'être la servante zélée de machines zombies intelligentes ?

— Ils ont dépassé le seuil de Gupta-Wing, dit Nissa. C'est ce que vous voulez dire ?

— Il y en a au moins une qui n'est pas complètement larguée, dit Eunice en faisant semblant d'applaudir. C'est peut-être à vous que je devrais m'adresser, Nissa : c'est vous que je dois convaincre ?

— Je crains qu'il ne faille écourter cette discussion, dit Dakota en se levant de son siège, plus agile que ne pouvait l'être un éléphant. Le décalage nous a fait perdre des heures précieuses.

— Nous venons à peine de commencer ! dit Goma.

— Cela fait six heures, dit Kanu. Je suis désolé, mais je crois que nous nous sommes tout dit. Nous ne sommes pas adversaires, mais nous sommes lancés sur des voies différentes. Vous avez vos problèmes et nous, les nôtres, mais ça ne signifie pas pour autant que nous ne pourrons pas collaborer après notre retour de Poséidon.

— Vous n'en reviendrez pas, dit Eunice. Dakota le sait bien, qu'elle soit prête à l'admettre ou non. Si vous pouvez y renoncer, je vous conjure de le faire.

Elle semblait s'apprêter à ajouter quelques mots, mais sa chimère disparut de l'environnement avant. Goma était partie, elle aussi, leurs sièges de pierre vides.

Kanu s'attendait à retourner dans le flot temporel normal du *Brise-Glace*, à

quitter le ching. Mais Dakota tourna son immense front vers lui.

— Puisque nous sommes en privé, ici, autant en profiter. La plus jeune humaine, Goma. Que voulait-elle dire en parlant de ton « message précédent » ?

— Tu as surveillé toutes les transmissions entre les deux vaisseaux, dit Nissa.

— Mais elle semblait faire référence à une conversation dont j'ignore l'existence. Elle a parlé de contrainte, de vies en jeu ; comment pourrait-elle être au courant des Amis, Kanu, autrement que par ta bouche ?

— Eunice a dû lui en parler.

— Eunice ne sait rien de ce qui s'est passé sur le *Zanzibar* depuis son départ. Mais Goma semblait connaître certains détails. Comment auraient-elles pu arriver à cette conclusion ?

— C'est le propre des humains de faire des déductions, dit Nissa.

— Vous surestimez vos propres capacités. Je ne peux pas vous en vouloir pour ça. Mais vous ne devriez pas me sous-estimer. S'il y a eu des messages échangés entre le *Brise-Glace* et le *Travertine* avant les contacts dont je connais l'existence – ou en parallèle – j'aimerais le savoir. De quoi avez-vous parlé ? Qu'avez-vous envisagé avant de l'abandonner ?

— Rien, dit Kanu. Il n'y a pas eu de communication.

Le Gardien arriva si vite qu'ils n'eurent que deux heures pour se préparer. Il devait se trouver parmi les machines extraterrestres rassemblées aux limites du système solaire, attendant au-delà de l'orbite de Paladin jusqu'à ce que le mouvement du *Brise-Glace* éveille son intérêt. Pendant un moment, tandis qu'il approchait à une vitesse insolente, Kanu crut qu'une collision, ou un événement tout aussi catastrophique, était inévitable. On était loin des déplacements patients et impénétrables des Gardiens dans l'ancien système.

— Il n'est pas endommagé comme les autres, dit-il en examinant, sur la passerelle, les images de plus en plus précises sur lesquelles le Gardien apparaissait comme un gros cône courtaud, glissant de travers par rapport à sa trajectoire.

— Bien sûr que non, le gronda Dakota. Les cadavres sont aussi vieux que vos ancêtres hominidés. Cela fait une éternité qu'un Gardien n'a pas pris le risque de s'approcher de Poséidon ; une éternité qu'aucun d'entre eux n'a été endommagé. Ils apprennent lentement, mais ils apprennent. Tu t'es trompé sur la conscience des extraterrestres, d'ailleurs. Elle est peut-être trop lente pour que tu la perçoives, mais ça ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Les machines ont appris que pour tenir à une échelle de temps cosmologique, il ne faut pas agir précipitamment, ne pas prendre des mesures à la hâte.

— Celui-ci me paraît plutôt pressé, pourtant, dit Nissa.

— Une exception, parce que l'activité humaine est elle-même exceptionnelle et surtout lorsqu'elle se dirige vers Poséidon. Vous auriez attiré leur attention tôt ou tard, même sans ce malheureux accident. Mais ce mouvement doit les intéresser tout particulièrement : son point d'origine est le *Zanzibar*.

— Ils te croient impliquée, dit Nissa.

— Et ça les ravit. Ces siècles sont longs à nos yeux. Ils avalent nos vies comme les baleines avalent de l'eau. Mais ce ne sont que des secondes pour les Gardiens : un instant entre leurs immenses et lentes pensées. De leur point de vue, le *Zanzibar* vient à peine d'arriver.

L'image trembla puis se précisa.

— Que devons-nous faire ? demanda Kanu.

— Maintenir notre cap. Ne rien changer. S'il voulait nous arrêter, il l'aurait déjà fait. Il n'y a là que curiosité, intérêt, encouragement. Il partage notre désir de découvrir les secrets de Poséidon.

— Oh ! oui, je meurs de curiosité, dit Nissa.

Kanu lui adressa un petit sourire.

Mais le Gardien se rapprocha encore, ajustant lentement l'angle de sa course jusqu'à se retrouver parallèle au *Brise-Glace*, se déplaçant dans la même direction. Ils étaient positionnés au milieu de sa longueur, et des centaines de kilomètres dépassaient à la proue et à la poupe de leur vaisseau. Son point le plus proche se trouvait à deux cents kilomètres, mais dans l'espace dénué d'air, où les distances et la perspective restaient insaisissables, le Gardien semblait tout à côté. Ils avaient déjà été plus près d'un cadavre, mais celui-ci était bien vivant. Une lueur bleue s'échappait des écailles serrées du blindage en forme de pomme de pin du Gardien.

Et quelque chose changea. Les plaques s'écartèrent, laissant passer davantage de lumière qui jaillit en éventails bleus pour balayer le *Brise-Glace*. Ils la virent sur les écrans et les détecteurs : s'ils avaient eu des fenêtres, ils n'auraient pas pu supporter un tel éclat.

— Nous avons déjà connu ça ? demanda Nissa.

— Je ne crois pas, dit Kanu avec un haussement d'épaules d'incompréhension.

— Ils vont me parler, dit Dakota, brusquement décidée. Réduis notre poussée à zéro. Je vais sortir les voir.

— Avec le *Noah* ?

— Non, seule. Je vais lâcher une bouse, puis vous allez m'aider à enfiler le scaphandre et à passer le sas. Je ne sortirai pas longtemps.

Ils laissèrent le *Brise-Glace* avancer sur son élan et suivirent Dakota jusqu'au sas principal, celui par où elle était montée à bord. Sa combinaison l'y attendait, en partie démontée, ses sections rigides et incurvées évoquant davantage les morceaux d'un petit appareil spatial qu'un scaphandre. Les différentes parties s'assemblèrent autour d'elle et se verrouillèrent hermétiquement avec une grande précision ; d'abord les deux moitiés de coquille d'œuf recouvrant son corps, puis les quatre morceaux des membres, reliés par des soufflets complexes, et enfin, le casque monstrueux pour la trompe, avec ses deux hublots ronds destinés aux yeux. Ce casque avait quelque chose d'affreux : il était dépourvu de vie, comme si un deuxième crâne extérieur venait renfermer le premier. Elle plia la trompe et testa sa dextérité tandis que le système de survie soufflait, sifflait et cliquetait.

Sa voix, amplifiée et sonore, résonna à travers les haut-parleurs du scaphandre :

— Les autres restent ici, Kanu, et ils ont reçu des ordres concernant le *Zanzibar*. Il vaudrait mieux pour toi que tu ne l'oublies pas, d'accord ?

— Ne t'inquiète pas, je comprends parfaitement la situation.

— Tant mieux, parce que notre conversation avec Goma m'a donné quelques inquiétudes. J'espère qu'elles sont infondées.

— Comment vas-tu te déplacer, dehors ? demanda Nissa.

— C'est mon problème. Si vous voulez regarder, je n'y vois pas d'inconvénient.

Elle entra facilement dans le sas et le cycle s'acheva rapidement. Kanu avait alors éteint les moteurs – cela changerait légèrement leur heure d'arrivée à Poséidon, mais sans compliquer beaucoup leurs plans – et Dakota put donc s'éloigner du vaisseau sans rester en arrière.

Son scaphandre, qu'ils n'avaient pas pu inspecter en détail, était doté de propulseurs directionnels prévus pour trois axes de navigation. Elle paraissait parfaitement à l'aise avec cette technologie, la dirigeant du bout de la trompe sur une plaque de commande fixée entre ses épaules. Kanu imagina que cet équipement extra-véhiculaire avait dû être développé pendant cette période, brève et optimiste, où les humains et les Tantors avaient coexisté à bord du *Zanzibar*. L'idée de ces perspectives dilapidées, de ces voies abandonnées, fit brusquement monter en lui une certaine tristesse. Il se demanda s'il n'était pas trop tard pour tenter d'améliorer leur monde.

Dakota prit de la vitesse. Un éléphant dans un scaphandre était une vision très bizarre. Mais aux yeux d'un pachyderme, un singe dans une combinaison devait paraître tout aussi étrange, un affront similaire à l'ordre des choses. Tous les deux étaient des mammifères, des créatures qui avaient besoin d'air pour respirer.

Elle s'éloigna et rapetissa jusqu'à n'être plus qu'une petite boule blanche dotée d'appendices, puis un point insignifiant devant le gigantesque Gardien. Ils suivirent la signature électronique de son scaphandre avec les instruments du *Brise-Glace*, et soudain, elle se déplaça d'une façon que les capacités de sa combinaison ne pouvaient, à elles seules, expliquer. Elle se mit à accélérer le long de la machine extraterrestre dont la coque se rétrécissait, emportée par une force invisible, et sa signature finit par disparaître dans la minuscule ouverture ronde au bout du Gardien. Minuscule, façon de parler : tout ce qui composait la machine, même à son extrémité, était démesuré, et Dakota avait été avalée comme du plancton.

Sous leurs yeux, les plaques – dont chacune mesurait l'équivalent d'un petit continent – se refermèrent une à une, jusqu'à obturer complètement la lueur bleue.

Une heure ou presque s'écoula.

— Tu crois qu'elle donnerait l'ordre ? demanda Nissa.

— De tuer les Amis ? dit Kanu. Je ne sais pas. Je ne sais pas et je n'ai aucune envie de découvrir jusqu'où elle était prête à aller. Elle est peut-être en train de bluffer, mais dans le *Zanzibar*, j'ai eu l'impression qu'elle était déterminée. S'ils ont déjà commis des assassinats, ce qui semble être le cas, je ne vois pas ce qui les empêcherait de recommencer.

Elle lui adressa un regard en biais et interrogateur.

— C'est toi qui parles, ou Swift ?

— Pourquoi ça ne serait pas moi ?

— Parce que tu as très envie de te tirer de là. Et je ne suis pas sûre que Swift soit tout à fait du même avis.

— Swift ne serait jamais d'accord pour mettre la vie des Amis en danger.

— Non, mais si nous avions une chance de faire demi-tour, sans risquer la vie des Amis, Swift l'accepterait-il ?

— Pourquoi ne le ferait-il pas ?

— Parce que Swift n'a pas le même objectif que nous.

Swift était resté silencieux jusqu'alors, mais cette déclaration le poussa à parler :

— Je ne crois pas que nos intérêts soient si différents, Nissa. Ne sommes-nous pas là pour recueillir des informations, pour apprendre des choses ?

— Certains d'entre nous n'ont pas vraiment choisi de venir.

— Ce n'est pas faux, mais tu ne serais jamais allée sur Europe si tu ne voulais pas non plus acquérir des connaissances. La curiosité nous motive de façons

diverses, c'est vrai. Kanu a passé sa vie à chercher des réponses à la plus vieille des questions : comment vivre en paix avec mes voisins ? Sur Terre, il a œuvré pour améliorer les relations entre diverses factions tourmentées de l'humanité moderne, entre les gens de la terre ferme, ceux de la mer et ceux du ciel. Sur Mars, il a littéralement donné sa vie pour améliorer la situation entre humains et machines. Mais Kanu savait qu'une solution plus durable à nos différences nécessitait des réponses qu'il ne pourrait jamais trouver dans notre bon vieux système solaire. Et ce sont elles qui l'ont conduit ici.

— Vraiment, Swift ? Ou est-ce que c'est toi qui l'as amené ici parce que tu avais besoin de voyager dans une tête ?

— Je vous en prie, dit Kanu. C'est inutile. Je sais pourquoi je suis ici, et Swift en est responsable en partie, mais pas uniquement. Et cette discussion ne change rien, parce que nous devons tout de même nous préoccuper des Amis. Nous ne pouvons pas les oublier et nous ne pouvons pas abandonner Dakota à l'intérieur du Gardien en espérant qu'il n'y ait aucune retombée. Je suis désolé, mais nous devons mener à bien cette expédition, c'est la seule solution qui s'offre à nous.

— Quitte à en mourir ? demanda Nissa.

— Oui. Même à ce prix. Quel autre choix avons-nous, sinon ? Jouer la vie de milliers d'humains ? Je ne suis pas suicidaire ; plus maintenant en tout cas. Mais je préférerais y passer plutôt que d'avoir leur mort sur la conscience. C'est impossible.

— Elle revient, dit Swift.

Ils suivaient de nouveau la signature de son scaphandre et la virent émerger de l'appendice étroit qui ressemblait à un tuyau, tout au bout de la coque du Gardien, comme une graine crachée dans le vide. Au début, elle se déplaça à la même vitesse et avec la même impossible agilité qu'auparavant, jusqu'à ce que le Gardien la laisse revenir à la navigation et à la propulsion de sa combinaison pour qu'elle puisse retourner vers le *Brise-Glace*. Le Gardien pivota bientôt sur son axe et s'éloigna avec une accélération déconcertante.

Quoi qu'il leur veuille, c'était fini : pour l'instant, tout au moins.

Kanu prépara le sas et regarda Dakota ralentir son approche avant de rentrer dans le vaisseau. Lorsque le cycle eut démarré, il relança le moteur et ils repartirent à la même vitesse qu'auparavant. Kanu et Nissa étaient devant le sas lorsqu'elle émergea de nouveau dans le *Brise-Glace* et, avec l'aide des autres Augmentés, ils entreprirent de lui ôter son scaphandre. Chaque partie de la combinaison qu'ils retiraient exhalait une odeur âcre et fétide. Kanu se dit alors que l'intérieur d'un scaphandre humain ne devrait pas sentir très bon non plus pour un éléphant.

— Nous sommes repartis ?

— Oui, répondit-il. Nous n'avons pas perdu beaucoup de temps ; en tout cas pas assez pour que ça serve à Goma. Que t'est-il arrivé à l'intérieur du Gardien ?

— Un processus a repris. La suite d'une révélation qui devra être dévoilée. En dehors de ça, je ne pense pas que la réponse vous satisferait.

— Essaie toujours, dit Nissa.

— D'accord. Je n'ai plus aucun doute, désormais. Je me sens enhardie, sûre de faire ce qu'il faut. Les machines ont calmé mes inquiétudes et je suis plus que jamais dévouée à la cause du recueil d'information. L'autre vaisseau nous a recontactés ?

— Pas depuis notre dernière communication, dit Kanu.

— Alors, prépare une transmission. Je ne veux pas envenimer la situation,

mais ils doivent bien comprendre que nous resterons inflexibles. Dis-leur de faire demi-tour. S'ils retournent sur Orison, il ne se passera rien de plus entre nous et nous pourrons peut-être trouver un terrain d'entente. Mais ils ne doivent pas s'approcher davantage de Poséidon.

— Nous avons déjà essayé de les persuader, dit Nissa. Et tu vois ce que ça nous a rapporté.

— Alors c'est que les paroles ne suffisent pas à les faire changer d'avis.

Kanu osa demander :

— Et donc ?

— Parle-leur des Amis. Si Eunice est celle qu'elle prétend, elle leur confirmera leur existence. Elle convaincra également les autres que je suis parfaitement capable de détruire toute vie humaine dans les caissons de saut. Dis-le-leur, Kanu. Dis-le-leur et oblige-les à faire demi-tour. Nous attendrons.

Chapitre 41

Les passagers du *Mposi* avaient remarqué la pause dans le parcours de l'autre vaisseau et le bref arrêt de la signature Chibesa. Au début, ils s'en réjouirent, croyant que Dakota avait pu changer d'avis, ou qu'un problème technique l'obligeait à abandonner la mission. Mais un examen plus attentif dévoila la présence d'un Gardien, une lanterne aux volets sombres mille fois plus grande que le minuscule appareil de Kanu. Ils le virent s'approcher et s'arrêter avec une précision insolente. Il resta là une heure ou deux, puis s'éloigna en accélérant à une vitesse folle. Peu après le départ du Gardien, la signature Chibesa réapparut.

Ils avaient perdu un peu de temps, mais cela n'avait pas modifié leurs plans.

— Eunice ? demanda Vasin comme si l'intéressée avait toutes les réponses.

Mais Eunice n'avait rien à lui proposer.

— Vous en savez autant que moi. Si les Gardiens estimaient que son expédition n'est pas une bonne idée, ils l'auraient arrêtée.

Un message de Kanu arriva bientôt.

Ils se rassemblèrent pour le regarder, le laissant défiler sans interruption. Depuis qu'elle avait été en sa présence quelque temps, Goma avait l'impression de connaître Kanu personnellement, de savoir quand il parlait franchement ou lorsqu'il se retenait d'être tout à fait honnête.

En ce moment, elle était persuadée qu'il s'exprimait librement.

Ils devaient faire demi-tour, disait Kanu. Ils devaient faire demi-tour et rendre au *Zanzibar* toute sa puissance, car dans le cas contraire, les conséquences seraient immédiates et irrévocables.

« Elle n'a pas d'arme qui puisse vous atteindre, expliqua Kanu, *tout comme vous n'êtes pas en mesure de la blesser directement, et non, les miroirs ne comptent pas. Mais demandez à Eunice de vous parler des Amis, ces survivants dans les caissons de saut. Dakota nous a déjà persuadés qu'elle leur ferait du mal si nous ne coopérions pas avec elle, et cet argument me suffit. Elle étend cette menace à vous, désormais. Si vous ne faites pas demi-tour, les Amis mourront. »*

La distance entre le *Mposi* et le *Brise-Glace* – ils connaissaient désormais le nom du vaisseau de Kanu – s'était réduite à moins d'une minute-lumière. Sur cette base, Kanu exigea une réponse à sa demande dans moins de trois minutes. Chaque appareil pouvait suivre les mouvements et les signatures des propulseurs de l'autre : aucun subterfuge n'était envisageable.

— On dirait qu'elle joue son va-tout, dit Vasin.

— Peu importe, répondit Eunice, il dit vrai à propos des dormeurs dans les caissons de saut. Ils existent.

— Enfin, dit Ru, ils existaient la dernière fois que tu en as eu des preuves.

Eunice acquiesça avec bienveillance.

— C'est vrai, et je ne peux pas prouver que les Amis sont encore à bord du *Zanzibar*. Mais ils ont toujours représenté une ressource potentiellement utile pour elle, ne serait-ce qu'en tant que bouclier humain. Si elle avait suffisamment

d'énergie pour les maintenir en vie, je pense qu'elle l'a fait. Et il y a une autre raison de les croire toujours vivants.

Ru croisa les bras.

— Laquelle ?

— L'expiation. Un énorme crime s'est produit à bord du *Zanzibar*. N'allez pas croire qu'il n'ait pas marqué Dakota : il y a une partie d'elle qui a toujours des remords.

— Tu es capable d'en juger, après tout ce temps ? demanda Vasin.

— Je connais les éléphants. Le passé n'est pas passé pour eux.

— Alors, d'après toi, elle a maintenu les Amis en vie parce qu'elle se sentait coupable ? demanda Goma.

— Pas exactement coupable, mais plutôt parce qu'elle avait un désir profond de changer le passé ; de rattraper le mal accompli avec une bonne action. Mais cela ne l'empêchera pas de faire du mal aux Amis si elle n'a pas d'autre choix.

— Comment pourrait-elle s'y prendre ? dit Vasin.

— De bien des façons. La plus simple ? Leur couper le courant. Les laisser se réchauffer trop vite, et leurs cerveaux deviendront de la bouillie. Croyez-moi, j'ai déjà vu ça.

— Tu as été réchauffée trop vite, dit Goma en se rappelant un des événements du lointain passé d'Eunice. Mais on a trouvé ton corps assez rapidement pour récupérer certains schémas neuronaux.

— Ils auraient tout aussi bien pu lire dans des feuilles de chai. Je ne pense pas que Chiku en a récupéré autant qu'elle l'a cru. Mais elle voulait bien faire. Ça m'a poussée à me dépasser.

— Bon, que faisons-nous, alors ? demanda Vasin.

— À vous de voir, capitaine, dit Eunice. Croyez Kanu sur parole et faites demi-tour, ou continuez si vous pensez qu'il bluffe.

— Que ferais-tu ?

— Je ne suis pas vraiment du genre à faire demi-tour.

Goma ne tenterait pas de convaincre Vasin de renoncer. Elle comprenait que l'on puisse vouloir faire demi-tour : continuer faisait courir un gros risque aux Amis. Mais ils avaient parcouru tout ce chemin dans l'intention de dissuader Dakota, pas d'abandonner au premier revers.

Cette décision la mettait mal à l'aise, comme si elle s'était laissé emporter par une marée de violence. Mais cesser leur poursuite ne lui paraissait pas préférable.

— Je voulais vous dire bravo pour votre courage, déclara Grave durant une accalmie, tandis qu'ils attendaient de voir comment Dakota réagirait à leur refus. Après ce qui est arrivé à Mposi, se laisser envahir par les nanomachines n'a pas dû être facile.

Goma repensa à l'horreur de cet instant, la terreur à l'idée de la noyade, la force et la détermination d'Eunice à la maintenir sous la surface de ce fluide qui lui emplissait les poumons.

Goma afficha un courage de façade.

— Ce n'était pas aussi affreux que ça en avait l'air.

— Ce qui compte, c'est la peur que vous ressentiez avant. Je ne peux pas prétendre avoir connu Mposi aussi bien que vous, mais je crois qu'il aurait été fier. Je regrette simplement que vos négociations n'aient pas porté leurs fruits.

— Moi aussi.

— Notre capitaine semble accepter de plus en plus l'idée que la violence est la

seule solution.

Goma répondit avec lassitude :

— Si vous avez une autre idée, ne vous gênez pas, surtout. Nous leur avons parlé, nous avons tenté de les raisonner. Sans aucun résultat.

— Mposi n'aurait pas été aussi défaitiste.

— Vous avez raison : vous ne le connaissiez pas aussi bien que moi.

— Je crois que nous nous lançons dans une fuite en avant irrévocable. Gandhari va tenter d'utiliser les miroirs pour attaquer ; Dakota tiendra sa promesse de s'en prendre aux Amis. Et les deux camps finiront par devenir irréconciliables.

— Je comprends tout ça, Peter. Mais je ne vois pas d'autre solution.

— Nous aurions pu leur montrer nos bonnes intentions en faisant demi-tour.

— Et laisser Dakota foncer vers Poséidon ?

— Nous ne pouvons pas l'en empêcher de toute façon, dit Grave honnêtement. Notre poursuite ne sert à rien. Elle arrivera là-bas avant nous, quoi que nous fassions, alors à quoi bon continuer ?

— Nous ne pouvons pas la laisser faire ce qu'elle veut, c'est tout.

— Mais puisque nous ne pouvons l'en empêcher, qu'espérons-nous faire ? Lui montrer que nous ne sommes pas d'accord ?

— On ignore ce qui pourrait se produire lorsqu'ils approcheront de ces lunes. Il faut qu'ils ralentissent beaucoup. S'ils rencontrent des problèmes ou ont une panne, tout pourrait être remis en question.

Il sourit.

— Pourrait.

— Nous ne pouvons nous raccrocher qu'à ça, Peter. Vous croyez en quelque chose, et moi à ça : qu'une chance, si mince soit-elle, vaut mieux que pas de chance du tout. Et vous oubliez que Dakota est une Tantor : peu importe la façon dont elle se considère, ce qu'elle est devenue, elle reste merveilleuse à mes yeux. Je tiens à tout prix à la protéger. Rien d'aussi précieux ne devrait plus jamais disparaître de l'univers.

— Je trouve, pour ma part, qu'elle ressemble plutôt à un monstre.

— Les monstres eux aussi peuvent être magnifiques, dit Goma.

Dakota leur donna sa réponse par l'intermédiaire de Kanu. Le visage de celui-ci, qu'ils connaissaient tous, désormais, semblait marqué par les récents événements. Nissa, son ex-femme, l'observait en arrière-plan, avec une expression tout aussi inquiète que la sienne.

« Vous ne pourrez pas dire que vous n'avez pas été prévenus. Dakota a demandé au Zanzibar *de commencer à dégeler cent Amis. Vous savez ce que ça veut dire. Ils sortiront du saut trop vite et subiront des dommages irrémédiables au cerveau. Le processus prendra quelques heures et vous n'en aurez aucune confirmation avant qu'il soit achevé, mais j'ai passé assez de temps avec Dakota pour ne pas douter de sa fermeté. Le dégel a commencé. Vous pouvez encore faire demi-tour, et peut-être que les dégâts ne seront pas assez graves pour qu'ils ne puissent pas être refroidis de nouveau et ranimés plus tard. Mais c'est à vous de voir, à vous de prendre ce risque. J'ai fait ce que j'ai pu : j'ai plaidé notre cause du mieux possible. J'espérais que vous reviendriez à la raison, que vous verriez qu'il n'y a d'autre choix que de nous laisser continuer notre chemin seuls. Mais ce n'est pas le cas et j'en suis désolé. »*

Lorsqu'il eut terminé, Vasin se tourna vers sa petite assemblée.

— Une menace en l'air ?

— Ce n’est pas son style, dit Eunice.

— Il faut donc envisager que ces dormeurs soient réellement en train de se réchauffer ?

— Oui.

— Nous avons toujours la maîtrise des miroirs ?

— Oui.

— Et elle essaie toujours de nous en priver ?

— Oui, mais sans succès. Ils se battent bien, mais je connais l’architecture de commande de ces miroirs bien mieux qu’eux, et j’ai de l’avance.

Vasin acquiesça gravement.

— Alors, nous allons mettre cette maîtrise à l’épreuve. Les priver d’alimentation ne les a pas convaincus. Je veux que tu renvoies les rayons sur le *Zanzibar*, mais que tu concentres la chaleur sur tout ce qui est vulnérable plutôt que sur les réseaux de courant, cette fois.

— Ça ne va pas la réjouir.

— Ce n’est pas nous qui avons commencé à recourir à la violence pour négocier, dit Vasin.

— Non, dit Peter Grave, mais nous avons refusé d’écouter ses arguments et nous allons répondre à la violence par la violence.

— Contre des structures mécaniques, pas des corps humains, dit Vasin.

Loring joignit ses doigts pour former un triangle et acquiesça sagement.

— Pas faux.

— Nous cherchons à endommager le *Zanzibar*, pas à blesser les Tantors, reprit Vasin. Si nous infligeons des dégâts à leurs systèmes de survie, nous pourrons peut-être les convaincre de revenir. Réactive les miroirs, Eunice. Montrons-leur de quoi nous sommes capables.

Tels des projecteurs vengeurs, les rayons des miroirs se retournèrent contre le *Zanzibar*.

Tout ce que savait Vasin sur l’ancien holovaisseau reposait sur des images longue distance passées au tamis de l’interprétation – fiable ou non – d’Eunice. Ils se trompaient sans doute sur certains détails, mais pensaient au moins connaître les positions des panneaux solaires originaux. Ils écartèrent donc les rayons de ces zones de collecte vers d’autres parties de l’enveloppe. Les réseaux étaient conçus pour absorber l’énergie des photons solaires et l’intégrer au fluide qui alimentait ensuite les générateurs du *Zanzibar*. Ils chauffaient – aucun procédé de transformation des radiations n’était entièrement efficace – mais étaient conçus pour. Ce qui n’était pas le cas des installations structurelles à la surface de l’éclat.

Confrontés à trois mille kelvins de température, tous les systèmes mécaniques subissaient des dégâts catastrophiques. Les sas fondraient, les tuyaux d’alimentation se briseraient, les nacelles d’amarrage ne fonctionneraient plus, leur isolation cramée, et l’enveloppe même du *Zanzibar* serait brûlée. Des gaz emprisonnés dans la matrice rocheuse de l’holovaisseau original jailliraient dans le vide comme des geysers. Cela n’endommagerait que la surface extérieure du petit monde et n’aurait pas immédiatement de graves conséquences pour les couches inférieures : Vasin n’avait pas l’intention de s’attaquer aux salles hermétiques ni de brûler les gens pour qu’ils se soumettent. Mais elle espérait commettre assez de dégâts, et assez rapidement, pour que la crainte de pires événements à venir incite ses adversaires à renégocier.

Même loin du *Mposi*, les effets de leur travail furent bientôt visibles. Tous les

endroits touchés par les rayons produisaient de la vapeur qui s'échappait dans le vide alentour. Le *Zanzibar* se mit à ressembler à une comète qui se réchaufferait, frappée par la lumière du soleil. Ces volutes de gaz et de matière ionisée finiraient par tomber dans l'orbite de Paladin.

— Ici Kanu, dit l'ancien aquatique lorsque les nouvelles de l'attaque parvinrent au *Brise-Glace*. Je dois avouer que je suis surpris par la rapidité de vos actes. En d'autres circonstances, on pourrait les interpréter comme une déclaration de guerre.

Le décalage pour les communications était tombé à quatre-vingt-dix secondes : pas assez pour une conversation normale, mais suffisant pour des négociations en temps réel.

— Faites-en ce que vous voulez, Kanu, dit Vasin. C'est Dakota qui a commencé à assassiner des otages innocents, pas nous. Pour l'instant, nous n'avons tué personne : ni Tantor ni humain. Vous pouvez encore renoncer, si vous parvenez à convaincre Dakota d'abandonner cette expédition.

— Vous ne comprenez toujours pas, hein ? Vous endommagez le *Zanzibar*, mais ça ne change rien pour Dakota. Vous ne pouvez pas atteindre le *Brise-Glace* et les dégâts que vous pourrez faire aux structures extérieures du *Zanzibar* n'auront pas de véritables conséquences sur les Augmentés à l'intérieur. Ils vont faire le dos rond puis réparer et reconstruire. C'est comme ça qu'ils fonctionnent, qu'ils ont toujours fonctionné. Et en attendant, vous lui avez fourni une autre raison de réchauffer les Amis.

— Il paraît que vous étiez diplomate.

— Dans une autre vie.

— Vous étiez bon, Kanu Akinya ? Vous parveniez à trouver des solutions lorsqu'il n'y en avait pas d'évidente ?

— Je n'étais pas meilleur ni pire que mes collègues.

— Et que sont-ils devenus ?

— La plupart d'entre eux sont morts. Nous essayions de maintenir la paix. Je ne sais même pas si cela valait tous nos efforts.

— Ça vaut toujours la peine. Nous ne vous en voulons pas, Kanu, nous comprenons que vous n'êtes pas d'accord avec ce que vous faites. Mais ça ne signifie pas que vous deviez céder à Dakota. Dites-lui que je suis prête à détourner les miroirs dès qu'elle changera de trajectoire. Dites-lui qu'en cas de résolution pacifique je mettrais toutes nos ressources à sa disposition pour réparer les dégâts que nous aurons commis. Amnistie totale, aucune récrimination. Mais vous devez accomplir votre part du travail, vous aussi. Elle fonce vers la catastrophe, même si vous croyez le contraire. S'il y a un moyen de l'arrêter, il faut agir.

— Vous oubliez, dit-il, que j'ai vu les Amis. Je sais qu'ils existent, et qu'ils peuvent être réveillés. Ça change tout, capitaine. Pour vous, ils ne sont que des chiffres : des morts hypothétiques qui pourront revivre ou non. Mais j'ai aperçu leurs visages. J'ai lu leurs noms, leurs histoires. J'ai vu des familles : les mères et les pères, les enfants qu'ils ont confiés à un avenir meilleur. L'amour qu'ils se portaient entre eux et aux Tantors. Je ne peux pas les abandonner. C'est impossible.

— Je vous admire, Kanu. Vous semblez être un homme bon. Dommage que nous soyons en désaccord.

— Rien ne nous y oblige. Éteignez les miroirs.

— Faites demi-tour.

— Non.
— Pas mieux.

Les négociations cessèrent.
La dispersion des cadavres débuta peu après. Ils la virent en vidéo, filmée à bord du *Zanzibar*, transmise au *Brise-Glace* et transférée au *Mposi*. Ils pouvaient mettre en doute sa véracité, s'ils le voulaient, mais Goma était encline à croire que les images étaient vraies. Ils n'avaient pas eu le temps de préparer une fiction plausible, et quelque chose dans le processus – la façon improvisée, bordélique dont ils s'y prenaient, arguait en faveur de son authenticité.
Les éléphants commencèrent à apporter des corps jusqu'aux sas extérieurs. Ils étaient morts, complètement dégelés ou peut-être pas tout à fait ; il était difficile de s'en assurer. On les avait retirés de leurs caissons de saut, trop lourds et encombrants pour passer facilement dans les sas. Au contact du vide, les cadavres durent vite geler de nouveau. La rotation du *Zanzibar* les expulsait rapidement, et ils s'éloignaient en vitesse des effets immédiats des miroirs.
Ils sortaient seuls ou par groupes de deux, trois, ou quatre ; autant que l'on pouvait en mettre dans le sas en même temps. Ils tourbillonnaient, momies luisantes, étoiles de mer scintillantes, le moment exact de leur sortie déterminant la trajectoire qu'ils allaient suivre. Ils étaient encore tous en orbite autour de Paladin, mais indépendants du *Zanzibar*, désormais, et certains, inévitablement, viendraient heurter la surface de la planète ou flirter avec la limite brûlante de sa minuscule atmosphère, assez près pour exploser avec une incandescence de comète. Comme ils ne pourraient être réanimés, ils étaient déjà morts, mais ce qu'il adviendrait de leur corps dépendait désormais des contingences de la physique et du temps. Certains se transformeraient en cendres, d'autres passeraient presque toute l'éternité sous forme de glace.
Ils en comptèrent près d'une centaine, bien qu'il fût impossible d'en vérifier le chiffre exact.
Puis la dispersion cessa. Il y avait d'autres endormis à bord du *Zanzibar*, dit Eunice, des milliers d'autres. Dakota avait montré ce dont elle était capable et elle espérait sans doute que ça suffirait.
Pendant ce temps, les miroirs continuaient à envoyer leur énergie sur la surface du *Zanzibar*. À en juger par les panaches de gaz et le spectre de leur composition – un mélange de métaux raffinés rares et artificiels –, ils infligeaient visiblement de gros dégâts aux structures externes.
— Arrêtez-les, dit Vasin.
Eunice retira ses mains de la console.
— C'est inutile. Elle vient de trouver un moyen de reprendre la main sur les commandes des miroirs.
— Quoi ?
— À l'instant. Elle reprend ses marques : elle ferme les failles et m'expulse. Dans une minute ou deux, elle en aura repris la maîtrise totale.
— Tu nous avais dit qu'elle ne pouvait pas te battre, dit Goma, outragée par ce fait nouveau.
— Je me trompais. Elle devait avoir de meilleurs souvenirs de l'architecture que je le pensais.
— Ne te laisse pas faire, dit Vasin. Nous n'avons pas d'autre moyen de pression que ces miroirs.
— Pardon, capitaine, mais vous venez de lui dire de les éteindre.

— Le temps de réfléchir à la suite.

— Je vais vous dire ce qu'on peut envisager pour la suite, dit Eunice en joignant les mains sur les genoux. Rien du tout. Nous sommes foutus. Les miroirs n'ont pas persuadé Dakota de faire demi-tour ou de cesser d'envoyer des endormis dans l'espace. Combien de dégâts faudrait-il lui infliger encore avant qu'elle change d'avis ? À mon avis, elle est prête à continuer jusqu'à ce que les salles de saut soient vides.

— Elle ne serait pas impitoyable à ce point, dit Ru.

— Tu la considères toujours comme un éléphant, ou un Tantor, quelque chose que tu connais. C'était mon cas aussi, pendant un temps. J'espérais qu'elle ferait preuve de retenue, de clémence. Mais elle n'en est plus capable depuis longtemps. Les Gardiens lui en ont ôté la possibilité et l'ont remplacée par une seule contrainte, qui l'emporte sur tout le reste. Rien ne l'arrêtera. Si vous en voulez la preuve, regardez ces cadavres.

— Alors, nous avons échoué, dit Vasin.

— Nous ne pouvons pas atteindre le *Brise-Glace* et les discussions n'ont pas abouti. Elle a repris les commandes du seul instrument qui aurait pu la persuader. Je suis désolée. Nous avons fait de notre mieux.

— Tu le prends plutôt bien, dit Goma.

Eunice haussa légèrement les épaules.

— J'ai de l'expérience. On peut lutter contre le sort jusqu'à un certain point, mais tôt ou tard, il faut affronter la réalité. L'univers se fiche bien des crises de nerfs ou de la pitié. Nous avions une chance et nous ne l'avons pas saisie. Capitaine Vasin, vous voulez bien faire demi-tour ?

Vasin acquiesça lentement.

— Je n'en ai pas envie ; pas après être arrivée jusqu'ici. Mais je ne veux pas d'autres morts sur la conscience.

— C'est la bonne décision, dit Eunice comme si elle réconfortait une personne endeuillée. Difficile, je sais, mais c'est la seule qui nous reste, désormais. Si vous modifiez notre trajectoire, Kanu le verra : inutile de le lui annoncer.

— J'aimerais tout de même, pour que ce soit bien clair.

— Si vous préférez, dit Eunice.

Vasin fit son annonce, rapidement, sans fioritures. Elle expliqua qu'il fallait que les morts cessent. Pour cela, le *Mposi* renonçait à atteindre Poséidon. En se détournant de leur trajectoire, ils réfléchiraient à la suite : retourneraient-ils sur Orison ou tenteraient-ils des contacts diplomatiques avec les Augmentés du *Zanzibar* ? Si Dakota avait une opinion, Vasin était prête à l'entendre.

Ils reçurent rapidement une réponse. Cette fois, de la part de l'éléphant et pas de Kanu :

« Merci d'être revenue à la raison, capitaine Vasin. Je suis désolée d'avoir dû mettre les points sur les i *avec une telle rudesse, mais je crois que c'était nécessaire pour prouver notre détermination. Non, il n'y aura pas d'autres morts. Si vous voulez retourner sur Orison, aucun problème. Si vous voulez visiter le* Zanzibar*, ou y êtes obligés à cause du carburant ou des systèmes de survie, vous serez bien traités. Mais il ne s'agira pas d'une relation diplomatique. Vous nous avez attaqués, vous avez tenté d'endommager notre monde et vous serez considérés comme des prisonniers de guerre. Cependant, je vous donne ma parole qu'il ne vous sera fait aucun mal. Vous avez commis une grosse erreur tactique en croyant pouvoir prendre les commandes de nos miroirs et les garder. Vous devriez vous réjouir que je n'aie pas choisi de vous punir*

pour votre erreur de jugement. Mais ce serait injuste : on ne peut pas mettre votre manque de perspicacité sur le dos des Amis. »

Le message s'arrêta là. Pendant sa lecture, le *Mposi* avait déjà commencé à modifier sa trajectoire, s'éloignant du *Brise-Glace*. Le moteur fonctionnait à plein régime, et envoyait le signal le plus clair possible à Kanu et Dakota.

— Nous avons donné son nom au vaisseau, dit Goma, et nous n'en avons pas été dignes. Nous n'avons pas fait preuve de sagesse.

— Nous nous y employons maintenant, dit Grave sur un ton légèrement réprobateur. Mposi aurait été fier de ça : que nous ayons compris quand la bataille était perdue. Non, nous n'avons pas réussi à accomplir ce que nous espérions. Mais nous avons fait de notre mieux dans des circonstances très difficiles.

— Des gens sont morts, dit Goma. Utiliser ces miroirs a gâché toutes nos chances d'obtenir des discussions pacifiques. C'est un vrai désastre.

— Mposi aurait compris que nous nous lancions là-dedans sans connaître tous les faits. Il fallait tester Dakota pour voir jusqu'où elle pouvait aller. Nous le savons, désormais, alors qu'auparavant tout n'était que supposition. Les miroirs étaient une erreur, mais j'ai cru moi aussi que nous pourrions prendre l'avantage grâce à eux.

— Alors, tout le monde peut se tromper. Y compris Eunice.

— Même elle, confirma l'intéressée.

— Eunice s'est crue plus intelligente, dit Grave avec un regard bienveillant à son intention. C'est excusable. Elle l'a été pendant la majeure partie de son existence. Mais elle a oublié qu'être humaine implique certaines limites.

— La plupart d'entre nous le savent déjà, dit Goma.

— Soyez patiente avec elle, répondit Grave. Elle débute.

L'équipage du *Mposi* se rassembla autour du puits, serré dans l'espace étroit entre ses rebords et les murs. L'objet avait repris son ancienne fonction, désormais, et produisait une vue en trois dimensions du système solaire entier, allant jusqu'à l'orbite de Paladin. Ils débattaient de leurs options tout en prévoyant la trajectoire de Kanu.

Il était presque aux limites extérieures des lunes de Poséidon. Libéré, il avait beaucoup progressé et ses moteurs lui servaient maintenant à décélérer. Le puits affichait un nœud de traits brillants et incurvés qui traversaient les orbites des lunes de la planète pour s'arrêter près de la surface de Poséidon. À bord du *Brise-Glace*, Kanu devait s'être retrouvé face à un éventail de possibilités semblable, qu'il pouvait réduire désormais à quelques choix. Comme il ne connaissait pas la durée exacte de son trajet depuis le *Zanzibar*, il ne lui aurait servi à rien de prévoir cette partie de l'expédition trop en détail.

— Il lui reste six heures avant d'atteindre la lune la plus extérieure, dit Vasin en plongeant un doigt dans le puits. Ensuite, nous ne pouvons qu'extrapoler. Nous ne connaissons toujours pas les capacités de ce vaisseau : va-t-il se placer en orbite et envoyer un deuxième appareil, ou pourra-t-il supporter l'atmosphère de Poséidon ? Cet appareil m'a l'air assez compact, il en est peut-être capable.

— Et où atterriraient-ils dans ce cas ? demanda Loring. En dehors de ces roues, il n'y a que de l'eau.

— Peut-être que le vaisseau flotte, répondit Vasin. Ils comptent peut-être rester dans l'atmosphère. Après tout, ces roues sont immenses ; il y a beaucoup à apprendre en les observant de près. S'ils se contentent d'étudier le sommet de ces

roues, ils n'auront même pas à pénétrer dans l'atmosphère.

— S'ils arrivent jusque-là, dit Goma. Eunice, tu as dit que la Terreur t'a toujours fait reculer : ils vont peut-être être confrontés à la même chose ?

— Certainement, s'ils descendent assez. Les lunes ne laissent rien s'approcher de la surface qui ne soit pas sondé, examiné et jugé digne d'intérêt. C'est ce test auquel les Gardiens échouent toujours ; ils sonnent comme des bouteilles vides et les lunes n'aiment pas du tout ça.

— Et l'équipage de Kanu ?

— Je crois qu'ils réussiront le test. Nous l'avons toujours fait. C'est le courage de continuer qui nous faisait défaut.

— Et à présent ? demanda Goma.

— Je n'en mènerais quand même pas large, à leur place, ma chère. Mais c'est parce que je suis un organisme sain d'esprit qui sait estimer les risques. Dakota n'est qu'un instrument : une sonde de chair. Les Gardiens l'ont transformée en ce qu'ils ne peuvent pas être. Même si elle ressent la peur, elle est tellement remontée qu'elle ne pourra pas réagir.

— Mais Kanu la sentira. Et Nissa aussi.

— Oui. Les pauvres. Vous voulez bien me faire une faveur, capitaine Vasin ?

— Ça dépend.

— Zoomez sur Paladin un instant.

Vasin sembla perplexe et légèrement perturbée.

— Nous sommes concentrés sur Poséidon, Eunice.

— S'il vous plaît, faites plaisir à une vieille dame.

Vasin commanda le puits avec son aisance habituelle. Elle centra l'espace d'affichage sur Paladin puis l'agrandit jusqu'à ce qu'Eunice lève une main.

— Ça te suffit ?

— C'est bon. C'est une image en temps réel, hein, capitaine ? On voit la rotation de Paladin, la position relative du *Zanzibar* dans son orbite ? C'est ce que nos observations peuvent nous donner de plus précis, grâce aux données recueillies par les détecteurs du *Mposi* et du *Travertine* ?

— Oui, mais il n'y a pas…

— Regardez. Vous risquez d'apprendre quelque chose.

— Eunice, dit Goma qui sentait monter en elle une crainte, que fais-tu ?

— Quelque chose que ta mère a noté dans ses carnets, ma petite. Ils m'ont été très utiles. J'y ai beaucoup appris. Ils ont comblé les trous qui m'empêchaient de comprendre et dont j'ignorais même l'existence.

— De quoi parle-t-elle ? demanda Vasin. Quels carnets ?

— Peu importe, dit Goma, tout aussi sévère. Que se passe-t-il ? Que va-t-il se passer ?

Eunice désigna le petit point brillant qui représentait le *Zanzibar* puis le Mandala.

— Si cette image est aussi précise que vous le prétendez, le Mandala n'est pas actuellement visible depuis le *Zanzibar*. Il est en dessous de l'horizon, autour de la courbure de Poséidon, mais pas pour longtemps. Le *Zanzibar* est en orbite basse et le Mandala va bientôt apparaître. Dans quinze minutes, le vaisseau sera pile au-dessus.

— Et… ? demanda Karayan.

— Je vais envoyer une séquence de commandes au Mandala. Elle produira les mêmes effets que ceux que Ndege a donnés au Mandala original. Je vais déclencher un deuxième événement Mandala.

Pendant un instant, le silence régna. Tout le monde cherchait à comprendre la portée de ce qu'elle venait de dire. Goma était muette, comme les autres. Il y avait trop d'implications, trop de minuscules conséquences à prendre en compte.

Comment pouvait-elle l'envisager ? Comment pouvait-elle être sûre que les commandes auraient le même effet, ou même un quelconque effet, d'ailleurs ? Comment pouvait-elle parler au Mandala ? Comment pouvait-elle prendre ce risque avec des vies Tantors et humaines ? Où comptait-elle les envoyer ? Avait-elle vraiment un plan, ou était-ce trop espérer ?

Comment osait-elle être Eunice Akinya ?

— Des questions ? dit-elle.

— Ça ne marchera pas, finit par dire Goma, en brisant le silence la première. Ma mère a passé des mois, des années à mettre au point des expériences à l'intérieur des murs du Mandala. Elle ne lui a pas parlé pendant un quart d'heure, depuis un vaisseau spatial à des secondes-lumière de distance. Il ne répond pas à la radio, aux lasers, aux neutrinos ni à rien de ce que nous utilisons généralement pour les communications.

— Tant mieux, parce que je ne compte rien utiliser de tout ça. Ta mère se servait de la lumière et de l'ombre, non ? Elle masquait certaines zones du Mandala ?

— Oui, mais elle se trouvait dedans, elle y campait, y était physiquement présente. Elle avait des écrans, des plaques pour faire de l'ombre, des projecteurs… tu n'as rien de tout ça.

— J'ai les miroirs, dit Eunice.

Le silence retomba de nouveau, mais il dura moins longtemps qu'auparavant. Cette fois, ce fut Vasin qui le rompit :

— Non, tu ne maîtrises plus les miroirs. Nous l'avons bien vu. Tu nous as dit qu'elle avait réussi à en reprendre le contrôle.

— Ah oui ! c'est vrai. Ce qui exclut évidemment toute possibilité que j'aie pu mentir ou cacher une partie de la vérité…

Ru se précipita vers Eunice en contournant le puits et manqua de lui saisir le cou avant que l'autre femme se recule brusquement hors de sa portée.

Ru se retourna alors vers Goma.

— Mais de quoi elle parle, putain ?

— Je ne sais pas.

— Que tout le monde reste calme, dit Vasin. Eunice, clarifie la situation à propos des miroirs. Tu as dit qu'elle les maîtrisait.

— C'était exact.

— Et maintenant, tu prétends que tu en as toujours les commandes ?

— C'est vrai aussi. Vous auriez dû être plus attentive lorsque j'ai dit que j'étais entrée profondément dans cette architecture : assez loin pour faire croire à Dakota qu'elle en avait repris la maîtrise. Je l'ai laissée penser qu'elle m'avait battue. Je vous ai laissés croire que je n'avais plus d'options. En vérité, j'avais déjà envoyé le code de commande : l'ordre indiquant aux miroirs de se tourner vers le Mandala de Paladin.

— Tu cherches à l'attaquer ! dit Vasin.

— Comment une technologie humaine pourrait endommager quelque chose qui se trouve là depuis plusieurs millions d'années, qui a survécu à des éruptions solaires, des bombardements d'astéroïdes et à des modifications géologiques sans subir le moindre dégât ? Non, ce n'est pas à ça que vont me servir les miroirs. Goma le sait. Elle a compris.

— La lumière, répondit l'intéressée. Elle peut régler les miroirs pour qu'ils envoient une version de la série de commandes de Ndege : parler directement au Mandala avec la lumière.

— Pour déclencher un événement Mandala ? demanda Vasin.

— Oui, dit Eunice. Ce n'est pas difficile. C'est à ça que sert le Mandala, et il ne faut pas le pousser beaucoup pour qu'il fasse ce qu'il est censé faire. Surtout après tout ce temps qu'il a passé endormi, attendant d'être réactivé, comme Ndege l'a découvert lorsqu'elle a communiqué avec le Mandala de Creuset.

— Tu es folle, dit Karayan. Tu ne peux pas faire ça.

— Je ne vois pas d'autre solution. Kanu agit sous la contrainte à cause de la menace qui pèse sur les Amis. Je les retire de l'équation.

— Arrêtez-la, dit Ru. Tuez-la. Peu importe le moyen.

Eunice lui adressa un regard d'une contrition absolue.

— Tu as parfaitement le droit de m'en vouloir, Ru, mais pas pour ça. Je ne fais aucun mal aux Amis ou aux Tantors. Je leur épargne la suite de cet affreux bordel. Ils ont déjà survécu à un événement Mandala ; je suis persuadée qu'ils le referont.

— Non ! dit Ru comme si elle n'avait rien entendu. Il faut l'arrêter.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? Je vous ai dit que la séquence avait déjà démarré. Tu voudrais que je la désactive ? Dans ce cas, il me faut de nouveau l'accès à la console, et espérer que j'aie assez de temps avant que le Mandala apparaisse, parce que quinze minutes est une estimation assez vague.

— Si nous lui laissons l'accès à la console, dit Grave, nous lui donnons peut-être l'occasion qu'elle attend. Est-ce que tu bluffes, Eunice ? Pouvons-nous croire ce que tu dis ?

— Vous pouvez me croire quand je vous dis que le déplacement est inévitable. Il se produira. Et si vous voulez qu'il serve à quelque chose, il est temps de prévenir Dakota pour qu'elle puisse passer le message aux autres.

— Elle n'en croira pas un mot, dit Vasin. Pas maintenant.

— Mais au moins, vous aurez essayé, répondit Eunice.

Chapitre 42

Kanu examinait les solutions d'approche vers la nuée de lunes, en repensant à leur première rencontre avec l'espace meurtrier entourant Poséidon, lorsqu'un carillon lui indiqua l'arrivée d'un message.

— Je crois que nous en avons assez entendu, dit Dakota. Nous avons dit ce que nous avions à dire, et eux aussi. Ils se sont détournés et nous leur avons bien signifié qu'ils étaient des prisonniers de guerre en puissance. Il n'y a plus rien à ajouter.

— Autant les écouter, dit Nissa. S'il s'agit d'informations utiles, il vaudrait mieux en tenir compte.

— Ils n'ont rien à nous offrir, dit Dakota. Nous en savons infiniment plus sur Poséidon qu'eux.

— Ils ont Eunice, dit Kanu.

— Ils ont un tas de vieux souvenirs qui croit qu'un jour les étoiles lui appartenaient. Je suis désolée d'être aussi brutale, Kanu, mais tu as bien vu qu'elle n'aurait pas hésité à nous faire du mal si elle avait pu. Elle est allée trop loin.

La sonnerie continuait.

— Je prendrais l'appel, si j'étais toi, dit Swift. J'ai l'impression qu'il s'agit d'une urgence.

— Comment le saurais-tu ?

— J'ai passé du temps à me familiariser avec le vaisseau.

— Tu es dans mon crâne, Swift. Tu ne vois et entends que ce que je vois et entends.

— C'est parfaitement exact, Kanu, mais comme il me semble l'avoir prouvé dans le *Zanzibar*, tu ne fais pas le meilleur usage de ces sens. L'appareil m'indique que nous ne devrions pas refuser ce message. Il s'agit d'une urgence que l'on pourrait caractériser de « vitale ».

— Ils ne peuvent pas nous atteindre.

— Ce n'est pas nous, le problème, mais nous pouvons aider ceux qui sont en danger. Quelque chose d'affreux va se produire à bord du *Zanzibar*, Kanu, et l'on peut donc dire que ça nous concerne tous.

— De quoi parles-tu ?

— Ne tiens pas compte de Dakota. Écoute le message.

À haute voix, Kanu ordonna au *Brise-Glace* de lire la transmission. L'Augmentée tenta d'exprimer sa désapprobation, mais elle n'eut pas le temps de finir : Goma prit la parole.

« Ne me coupez pas. Écoutez. Toi aussi, Dakota. Il ne s'agit pas d'une menace ni d'une tentative de négociation. Eunice prétend que le Zanzibar *va subir un deuxième événement Mandala. Un deuxième déplacement vers je ne sais où. C'est imminent, dans quelques minutes, peut-être moins. Nous ne pouvons pas l'empêcher plus que vous : mais vous pouvez les prévenir. Ça s'est mal passé la première fois, mais vous*

pouvez leur dire de se préparer désormais : de faire rentrer tous ceux qui sont dehors et de s'accrocher. Je vous en prie, écoute-nous : nous n'avons rien à gagner à vous mentir. Et dites-leur que, où qu'ils se retrouvent, nous ne les oublierons pas. »

Goma se tut. Kanu regarda Nissa, puis Dakota en se demandant si elle ressentait la même chose que lui. Il espérait qu'il ne s'agissait que d'une ruse. Mais le temps passé à discuter avec Goma l'avait convaincu qu'elle était d'une absolue sincérité. De plus, elle avait réellement peur de ce qui s'annonçait.

Tout comme lui.

— Après tout ce temps, dit Dakota, un événement Mandala ne peut pas se produire tout seul.

— Ce n'est donc pas une coïncidence, répondit Nissa. Ça a un rapport avec notre activité. C'est nous qui l'avons déclenché, ou eux.

— Aucun mécanisme ne pourrait leur permettre d'atteindre le Mandala à cette distance.

— À notre connaissance, dit Kanu. Et Nissa a raison : ils n'ont rien à gagner à mentir. Il faut la prendre au sérieux. Je crois qu'il faudrait envisager de les prévenir.

— Je ne répondrai pas à des menaces absurdes.

— Préviens Memphis, dit Nissa. Dis-lui qu'il risque de se produire quelque chose. Dis-lui de faire comme si c'était vrai ; rien de plus.

L'éléphant réfléchit.

— On verra.

— Fais-le ! tonna Kanu. Goma a dit qu'il ne restait que quelques minutes avant l'événement. C'est le temps qu'il faudra pour envoyer le signal au *Zanzibar* !

Mais le carillon résonna de nouveau. Sur sa console, Kanu vit que le message provenait de l'espace autour de Paladin, pas du *Mposi*. Il haussa un sourcil à l'adresse de Dakota.

— Quelqu'un veut te parler.

C'était Memphis, comme il s'en était douté. L'immense mâle emplit le mur, sa projection plus grande encore que sa taille réelle. Les autres Tantors, à l'exception de Dakota, baissèrent la tête en signe de soumission.

« Les miroirs ont bougé, dit Memphis. *Ils ne sont plus pointés sur le* Zanzibar, *maintenant. Mais vers Paladin. Ils envoient de la lumière sur le Mandala. Nous ne pouvons les arrêter. Que devons-nous faire ? »*

Tous les miroirs n'étaient pas pointés dessus, estima Kanu : leurs orbites et leurs lignes de mire les en empêchaient. Mais pour communiquer avec le Mandala en utilisant la lumière, il suffisait d'un.

« Memphis, dit Dakota, *j'ai des nouvelles… une information. Tu dois agir vite. Le* Zanzibar *s'est déjà déplacé lorsqu'il est venu de Creuset. Il est possible qu'il recommence et très vite. Préviens toutes les salles. Fais rentrer tous les Augmentés qui sont dehors le plus vite possible, et qu'ils ne restent pas près des sas et des nacelles d'amarrage. Le* Zanzibar *a subi de gros dégâts lors du premier déplacement et il y en aura sans doute pendant le deuxième… Prépare-toi, Memphis. Ferme les grandes portes, prépare les salles afin de les isoler… Tiens-toi prêt à allumer les générateurs de secours. Tu n'as jamais été le plus intelligent d'entre nous, Memphis, mais tu es bon, fidèle et tu es le Tantor le mieux placé pour assurer la survie de notre communauté. Tu n'es pas très rapide, mais tu te trompes rarement et tu ne m'as jamais déçue. »*

Kanu prit la parole :

« Écoute-moi, Memphis. Tu vas sans doute te retrouver dans un autre système

solaire, en orbite autour d'une étoile et près d'une planète qui possède un Mandala. Tout te paraîtra étrange. Vous allez devoir vous débrouiller seuls au début, mais je te jure que nous ne vous oublierons pas. Et même si c'est long, nous viendrons. Nous n'abandonnerons pas avant de vous avoir retrouvés. »

— Je le ferai, oui, dit Dakota. Mais qui est donc ce « nous » dont tu parles, Kanu ?

— Quoi que nous devenions, Dakota. Humains, aquatiques, Tantors, machines. Quoi que nous parvenions à sauver de tout cela. Nous sommes tous des orphelins de l'orage, désormais, des enfants de Poséidon. Si nous ne trouvons pas un moyen de vivre ensemble, malgré nos différences, nous risquons de disparaître. Et je n'en ai pas envie, dit-il.

Le premier événement Mandala avait eu peu de témoins en dehors de ceux emportés dans ses effets immédiats et dévastateurs. Ils n'avaient jamais pu livrer leurs comptes-rendus du phénomène, et ce pour de très bonnes raisons : la plupart d'entre eux faisaient désormais partie du nuage de gaz et de débris qui entourait Creuset : mausolée à leur propre destruction.

Mais ce fut différent, cette fois. Il y avait de nombreux spectateurs, dans le *Zanzibar* et au-delà, et tous avaient été plus ou moins prévenus. Sur Paladin, rien de vivant ne bougea. Mais les modifications du deuxième Mandala, accélérées par les jeux de lumière d'Eunice, étaient devenues convulsives. Les motifs changeaient sans cesse jusqu'à se faire hypnotiques et captivants. Autrefois, regarder de telles transformations s'effectuer en l'espace de quelques heures ou de quelques jours était merveilleux. Mais désormais le Mandala bougeait sans cesse, sa matière se déplaçant sans se soucier des limites ordinaires de l'inertie et de la rigidité. Puisque quelque chose d'étrange se déroulait visiblement dans l'espace proche du deuxième Mandala – ou était sur le point de se produire lorsque le déplacement démarrerait – le temps était peut-être lui aussi perturbé. Les horloges tournaient peut-être différemment là en bas, on n'en savait rien. La physique humaine était dépassée : cette invocation de science et d'ingénierie extraterrestres aurait tout aussi bien pu être le fruit du travail d'un magicien tant elle ne correspondait à aucune théorie ou hypothèse.

Dans le *Zanzibar*, Memphis et les Augmentés virent que leur orbite se rapprochait de plus en plus des limites du Mandala en pleine transformation et ils se retrouvèrent bientôt pile au-dessus. Ils le regardèrent via des caméras, ou par des hublots et des bulles d'observation ; les visages pressés contre la vitre, inquiets et terrorisés, se demandant quel sort leur réservait l'univers.

À bord du *Travertine*, des détecteurs longue portée captèrent le même spectacle. Par un hasard malsain, le Mandala et le *Zanzibar* leur étaient tous deux visibles. Le *Zanzibar* ressemblait à une tache de pollen, minuscule et brillante, et le Mandala à un labyrinthe frissonnant de cercles entrecroisés et de radiales déformées par leur angle de vue. Ils rappelaient à Nasim Caspari les rides d'une mare ou des motifs d'interférences à l'endroit où ils se croisaient et interagissaient. D'étranges symétries agitées régissaient cette mare. Il aurait aimé mieux en comprendre les bases.

Ils avaient été prévenus. Les données du premier événement Mandala indiquaient qu'on pouvait s'attendre à une libération d'énergie. Caspari passa le *Travertine* au niveau d'alerte le plus élevé et éteignit, par précaution, son réacteur Chibesa. Les membres de l'équipage se ruèrent à leurs postes d'urgence et se préparèrent à l'inconnu.

Il ne restait pas beaucoup de temps.

Sur le *Brise-Glace*, Kanu, Nissa et Dakota observèrent les mêmes changements. Ils surveillaient également le *Zanzibar*, mais d'un angle de vue différent : la rotation de Paladin avait parfaitement aligné le Mandala avec leurs détecteurs et le *Zanzibar* allait traverser leur champ de vision comme une planète qui glisse devant la surface de son soleil.

Dakota avait envoyé son message d'avertissement par précaution, mais cela ne faisait désormais plus aucun doute : il s'agissait d'une sage décision. Memphis n'avait pas eu le temps de lui répondre ; un signe favorable, selon elle. Cela signifiait qu'il était occupé, qu'il préparait le *Zanzibar* pour le déplacement. Il faisait tout ce qu'elle avait toujours attendu de lui.

Beaucoup de choses avaient changé pour Dakota depuis son arrivée dans le système de Gliese 163, alors invitée des Gardiens. Elle avait senti la Terreur et avait fini par la considérer comme un défi plutôt que comme un obstacle. Elle avait vu l'arrivée du *Zanzibar*, apparu autour de Paladin, et elle avait aidé les Tantors – les Augmentés – à survivre aux immenses difficultés des premiers temps. Peu à peu, elle s'était éloignée de ses camarades de la Trinité et avait fini par les considérer comme des adversaires et non plus des alliés. Les Gardiens lui avaient offert des cadeaux et elle était devenue leur instrument, leur servante zélée. Elle avait accepté ce rôle avec sérénité. Ils lui avaient donné une importance dont elle n'aurait pu rêver, et elle considérait comme un honneur d'avoir été choisie, d'en être digne. Mais elle n'avait pas entièrement renoncé aux liens d'amour et de loyauté, même s'ils étaient désormais bien moins importants pour elle. Memphis avait toujours été dévoué et elle avait fini par beaucoup l'apprécier, alors même que les transformations opérées par les Gardiens l'éloignaient de plus en plus des rangs des Augmentés ordinaires. Encore maintenant, elle ressentait de l'empathie pour le vieux mâle. Elle ne pouvait pas l'aider, pas à cette distance. Mais quoi qu'il arrive, elle espérait qu'il s'en sortirait et que ce ne serait pas trop dur pour lui, pour tous les autres, et s'ils entraient dans les plans de Memphis, elle souhaitait aussi le meilleur aux Amis.

Nissa Mbaye, qui n'était pas une Akinya, mais dont la vie s'était retrouvée mêlée à leurs affaires, se demandait quel rôle elle avait joué dans ce qui se produisait. L'arrivée de Kanu avait probablement déclenché les événements actuels : l'expédition, les morts, le déplacement à venir. Elle n'avait aucune responsabilité là-dedans : tout était déjà lancé bien avant qu'elle sache ce qui se déroulait. Mais c'était elle, et son désir de retrouver les œuvres de Sunday, qui avait fourni à Kanu un moyen de transport jusqu'à Europe. Une rencontre dans un musée de Lisbonne avait-elle réellement mené à cela ? Elle se dit que Kanu aurait tout de même trouvé un moyen d'atteindre son vaisseau, mais elle n'en était pas certaine.

Elle avait donc joué un rôle, sans forcément le savoir.

Kanu Akinya observait la scène, perplexe et horrifié. Il comprenait que le grand récit de sa famille – ce qu'ils avaient fait, les événements qu'ils avaient causés, toutes les responsabilités dont ils avaient hérité – venait de prendre un nouveau tournant inattendu. Il n'y avait pas d'Akinya à bord du *Zanzibar*, mais les vies des Augmentés et des Amis étaient irrémédiablement liées à tout ce qu'avait déclenché Eunice. Quelqu'un devrait gérer les conséquences de cet événement. En prendre la responsabilité.

Swift, qui occupait le même espace physique que Kanu et utilisait des réseaux neuronaux partagés dans le même système nerveux central pour regarder,

éprouvait une sensation proche de la surprise. Il était habitué à prévoir des événements à venir, et au cours de son existence, il lui semblait avoir acquis de modestes compétences dans cet art. La probabilité d'une attaque terroriste sur Mars, les risques que Kanu soit blessé… autant d'éléments qui entraient dans le cadre du possible au niveau statistique. Il avait même prévu que l'expédition vers Gliese 163 affronterait des problèmes une fois arrivée à destination. La rencontre avec les Tantors, et surtout Dakota, l'avait surpris. Mais il n'avait pas été surpris d'être surpris.

Toutefois, cet événement dépassait, de loin, ses prévisions les plus folles. Aucun de ses pronostics itératifs n'avait jamais envisagé un deuxième événement Mandala. Il se retrouvait en terre inconnue, désormais ; une pièce qui allait tomber de l'échiquier. Il était temps d'oublier toutes ses prévisions antérieures : aucune n'était juste.

Comme plusieurs fois auparavant, Swift aurait donné la moitié de Mars pour ne pas être emprisonné dans cette cage de chair et d'os, avec sa perception du monde étroite et close. Mais il avait fait ce qu'il avait pu. Pour recueillir des informations, il avait déjà demandé à tous les canaux de détecteurs du vaisseau disponibles d'enregistrer l'événement Mandala.

Les humains et les éléphants qui l'entouraient ne se doutaient pas le moins du monde qu'il maîtrisait à ce point le *Brise-Glace*.

Il n'avait pas cru bon de les en informer.

Pas encore.

Dans l'atterrisseur *Mposi*, Eunice Akinya réfléchissait aux conséquences imminentes de son œuvre. Elle avait d'abord formulé ses propres idées sur la grammaire de Mandala et les avait gravées sur la pierre d'Orison comme si elles étaient complètes, possédaient une cohérence interne. Puis ces liens avaient été confirmés et développés par l'écriture manuscrite et patiente de Ndege Akinya, dans les carnets noirs que son arrière-arrière-petite-fille avait transmis à Goma. Et pour finir, elle était allée au-delà de ces symboles et de ces liens et avait compris qu'elle était capable de réitérer la séquence de commandes originale de Ndege.

Elle ne l'avait pas chuchotée, comme l'avait fait Ndege, dans le bas *sotto voce* des écrans et des ombres ; elle l'avait proclamée dans la lumière, violente et concentrée, de la propre étoile de Paladin.

Elle avait adressé des mots de vérité au Mandala, dans le langage qu'il comprenait.

Elle l'avait fait chanter.

Ru, quant à elle, se demandait pourquoi personne n'avait eu la bonne idée de tuer la vieille sorcière. Elle les avait tous trompés : elle avait menti à propos des miroirs et de ses intentions. Et désormais, le Mandala changeait si vite que le moment était presque venu.

Elle se rappelait les marques que les mains d'Eunice avaient laissées dans sa chair lorsqu'elle l'avait traînée en quarantaine, ses doigts et ses ongles s'enfonçant en elle comme dans de la glaise. Seule Ru était assez proche pour voir la haine dans les yeux de la vieille ; elle seule savait qu'Eunice avait manqué de la tuer sous le coup de la rage et de la détestation. Personne d'autre ne s'en était rendu compte, pas même Goma.

Ru avait essayé de comprendre. Certes, les vies des Tantors étaient menacées ; certes, la maladie dans son sang faisait d'elle la coupable idéale. Mais elle n'avait rien fait de mal et Eunice avait été à deux doigts de lui donner la mort.

Personne d'autre ne l'avait vu. Et elle se vantait désormais de son acte

monstrueux et égomaniaque, cet acte d'indifférence divin et malveillant à l'égard des simples mortels autour d'elle.

Faire chanter le Mandala uniquement parce qu'elle en était capable.

Goma Akinya, elle, ne pensait qu'aux occasions perdues. Ils avaient rencontré les Tantors sur Orison. Malgré la mort de Sadalmelik et Achernar, elle s'émerveillait encore des heures passées en leur présence. Avoir accès aux cerveaux des éléphants, chose impossible pour elle pendant la majeure partie de sa vie, représentait, à ses yeux, une bénédiction, une récompense, un miracle. Mais les six Tantors qui vivaient dans le campement d'Eunice n'étaient rien par rapport aux milliers d'autres à bord du *Zanzibar*. Les Tantors d'Eunice étaient des compagnons, pas des serviteurs. Mais ils n'avaient pas eu l'occasion de créer des structures sociales, de devenir pleinement indépendants. Elle aimerait tant voir des éléphants gérer leur propre monde.

Mais cette possibilité avait disparu, désormais, ou ne tarderait pas à le faire.

Elle avait aperçu une chose merveilleuse, se l'était vu promettre, et elle avait été assez idiote pour croire qu'elle y aurait droit.

Ailleurs, observant les événements depuis des endroits éloignés et glacés, les Gardiens amassaient des données et découvraient qu'elles ne correspondaient à rien de ce qu'ils avaient connu récemment. Le Mandala changeait depuis des siècles – quelques instants de leur point de vue d'une lenteur et d'une patience galactique – mais depuis peu, les modifications s'étaient accélérées de façon asymptotique, et cette accélération avait visiblement été déclenchée par les intelligences organiques qui se trouvaient autour de Gliese 163.

Les Gardiens se servaient de certaines de ces intelligences ; et pas d'autres. Ils avaient aussi donné leurs propres noms aux choses. Ils n'avaient jamais formulé la moindre pensée qui puisse se rapprocher du mot « Mandala » et les termes de référence qu'ils utilisaient pour les mondes et l'étoile de ce petit système solaire n'étaient tout simplement pas traduisibles en mots humains. Ces termes correspondaient plus à des accumulations, à des suites d'événements qui pouvaient durer infiniment. Dans le langage des Gardiens, aucun mot n'était jamais achevé, aucune phrase terminée. Il n'y avait que des déclarations qui se ramifiaient, des sagas qui engendraient d'autres sagas, depuis la nuit des temps.

Les Gardiens ne pouvaient éprouver de la tristesse ou douter d'eux-mêmes, en tout cas rien que l'on puisse résumer en termes humains aussi simples. Mais de la même façon qu'une hypersphère correspond à un cercle dans une dimension supérieure, ils pouvaient ressentir de l'hyperperplexité, une sorte de profonde et contrariante dissonance entre leurs attentes et la réalité extérieure.

Que ces intelligences vivantes puissent utiliser le Mandala sans en avoir reçu l'autorisation rendait les Gardiens perplexes. Ils ne comprenaient pas comment ces créatures agitées et bourdonnantes pouvaient s'approcher de Poséidon. Ils se posaient des questions sur la fiabilité de leurs simulations de survie à long terme. S'ils ne parvenaient à pas saisir tout ce qui se passait ici et maintenant, dans l'espace autour de Gliese 163, dans ce système où les bâtisseurs-M avaient laissé des traces, alors ils ne pouvaient plus compter sur rien. Les Gardiens avaient l'habitude d'avoir raison ou tort. L'apparition du doute les perturbait.

Mais pas énormément. Être perturbé était un état qui touchait plutôt les infovores pleinement conscients et les Gardiens avaient oublié comment être conscients. De temps en temps, comme s'ils sortaient d'un cauchemar, ils étaient pris d'une légère inquiétude que quelque chose leur manque ; que ce qui était là auparavant n'y soit plus. Ils se sentaient vides là où ils étaient autrefois remplis.

C'était une impression étrange et contradictoire, car toutes les données indiquaient que les Gardiens étaient plus puissants qu'ils l'avaient jamais été. Comment avaient-ils pu perdre quelque chose ?

Ce n'était pas possible.

Mais c'était dans ces moments-là, lorsque l'univers les surprenait, que les Gardiens se repliaient le plus sur eux-mêmes. Ils resserraient leurs écailles, et conservaient précieusement leur lumière bleue interne. Ils réduisaient leurs communications avec les Gardiens alentour et devenaient des unités isolées.

Ils observaient, réfléchissaient et effleuraient les bords d'un regret aussi vieux et mystérieux que le vide entre les galaxies.

Puis le moment arriva.

Le Mandala arriva à sa dernière configuration. Le *Zanzibar* se trouvait pile au-dessus de lui. Il y eut un éclair, une libération d'énergie qui cisailla l'espace, le coupa et le fit hurler d'agonie dans un éclat de photons étendu sur tout le spectre, des rayons gamma aux plus longues des ondes radio.

L'éclair ne provenait pas du Mandala, ni du *Zanzibar*, mais d'une partie de l'espace entre les deux. Sur Creuset, il s'était produit juste au-dessus de l'atmosphère. Ici, il n'y avait rien pour empêcher le flot de radiation de frapper Paladin. Mais ce fut bref, cela dura à peine plus que le temps pour la lumière de franchir la distance entre le Mandala et le *Zanzibar*.

Et le *Zanzibar* se déplaça de nouveau.

Il n'y eut pas d'accélération détectable, rien qu'un appareil d'enregistrement humain ou extraterrestre puisse mesurer. En une seconde, le *Zanzibar* passa de l'orbite à une vitesse qui tutoyait celle de la lumière. De quelques kilomètres par seconde, par rapport à la surface de Paladin, à près de trois cent mille. S'il y avait bel et bien eu une accélération, elle avait dû se produire uniformément sur chaque atome du *Zanzibar* et de ses occupants ; ou peut-être sur tout l'espace-temps qui l'entourait, emporté par la vitesse comme une feuille dans le courant. Aucune matière dans l'univers n'aurait pu maintenir son intégrité sous la pression de telles forces, et surtout pas un morceau de pierre et de glace, de métal et d'air, rempli de créatures vivantes.

Plus tard, une fois toutes les observations rassemblées et examinées, on déterminerait que le *Zanzibar* avait subi les effets d'une extrême contraction relativiste : que le fragment en forme de pomme de terre du vaisseau original avait été réduit à l'état d'une crêpe circulaire, extrêmement compressée par la contraction de sa structure. L'objet solide semblait être devenu un disque, une copie aplatie de lui-même.

Les survivants de la première contraction avaient eu l'impression que leur voyage de Creuset à Gliese 163 était instantané. Ainsi, pour eux, le temps s'était dilaté dans une proportion de plusieurs milliards de fois. Cela semblait sujet à caution auparavant, mais les nouvelles mesures de la contraction de la structure rendaient tout cela plus probable.

La même chose s'était répétée. C'était difficile à croire, mais ce disque aussi fin que du papier contenait tout le *Zanzibar*. Ses salles, ses villes, les Augmentés, les chambres de saut : tous ces éléments étaient encore là, compressés les uns contre les autres, prêts à être déballés comme s'il agissait d'une maison de poupée pliable. Dans ce royaume subjectif, rien ne paraissait inhabituel.

Les survivants n'avaient pas eu l'impression que du temps s'était écoulé, mais leur premier voyage avait été relativement court. Soixante-dix années-lumière,

après tout, ce n'était rien à l'échelle de la galaxie.

Qui pouvait dire où allait le *Zanzibar* désormais ?

Personne.

Et surtout pas Eunice Akinya.

Chapitre 43

Le Mandala se calmait et ses permutations ralentissaient. Les miroirs s'étaient retirés, leur travail terminé. À bord du *Mposi*, Eunice réfléchissait aux conséquences de ses actes. Elle aurait du mal à expliquer son comportement, mais ce qu'elle devait faire s'était présenté à elle avec la clarté extatique d'une hallucination du lobe temporal. S'il fallait recommencer, elle n'hésiterait pas.

— C'était le seul moyen.

Ils l'avaient attachée sur un siège avec des sangles d'accélération. Elle n'avait pas cherché à résister, ne s'était pas débattue. Peu importe ce qu'ils décideraient de lui faire, elle l'accepterait.

— Explique-toi, dit Vasin.

— Kanu ne pouvait pas faire demi-tour tant que les Amis étaient menacés. Au début, j'espérais que Dakota n'oserait pas les tuer. Mais une fois qu'elle l'a fait, je n'ai pas eu d'autre choix que de déclencher le déplacement.

— Tu es allée très vite, dit Karayan.

— J'avais déjà entamé des préparatifs. J'envisageais cette possibilité depuis longtemps, presque depuis mon arrivée sur Orison. Il m'a toujours semblé évident qu'un deuxième événement Mandala ferait bouger les choses si c'était nécessaire. Évidemment, j'en étais incapable avant d'avoir vu le travail de Ndege. Et de toute façon, je n'en avais pas les moyens. Pas avant que nous découvrions les miroirs.

— Mais tu avais cette idée en tête depuis tout ce temps ? demanda Vasin.

— Je suis du genre à prendre des décisions spontanées, mais parfois, il faut prévoir sur le long terme.

— La moitié des membres de l'équipage veut te tuer, dit Goma.

— Je peux les comprendre.

— À ta place, je commencerais à présenter quelques arguments pour ma défense. Car selon toute vraisemblance, tu as commis un assassinat de masse.

— C'est le cas, dit Ru.

— Je n'ai tué *personne*. Le *Zanzibar* a survécu à un déplacement, il en supportera un deuxième. Et ce sera plus facile, cette fois : aucun débris n'est resté en arrière et donc l'effet était bien plus net cette fois, rien en dehors des limites du champ de force. Je crois qu'ils vont parfaitement s'en sortir ; que ça risque même de leur réussir.

— Tu ne sais même pas où ils sont allés ! dit Vasin.

— Où ils vont. C'est vrai, je l'ignore. Je n'ai pas eu le temps de peaufiner à ce point. Je n'étais même pas certaine que ça marcherait ! Mais le Mandala ne les a pas envoyés quelque part au hasard. Nous trouverons : il faut revenir au moment de l'événement et voir les étoiles possibles dans le bon angle de vue. Et nous découvrirons leur destination.

— Tu es fière de toi, l'accusa Ru.

— Fière d'avoir donné à Kanu une chance de se tirer du mauvais pas dans lequel il se trouve ? Oui. Et c'est bien normal.

— Tu ne sais rien de la situation de Kanu, dit Grave. Il y a une différence entre vouloir faire demi-tour et le pouvoir. Tu as risqué des tas de vies sur ce pari.

— Non.

— Comment peux-tu le savoir ? demanda Vasin.

— Parce que j'ai parlé à Swift, répondit Eunice.

Pendant un instant, tout le monde resta silencieux jusqu'à ce que Goma pose la question qu'ils avaient tous en tête :

— Mais c'est qui, ce Swift ?

Chapitre 44

La lumière succéda aux ténèbres. Pendant quelques secondes, le *Brise-Glace* s'était arrêté : tous ses écrans ainsi que son éclairage intérieur s'étaient éteints et le bruit de fond des systèmes de survie s'était tu. Le réacteur Chibesa lui-même avait brusquement cessé de fonctionner. Rien de ce que Kanu avait connu à bord du vaisseau ne l'avait préparé à cela, pas même l'attaque du Gardien.

Tandis que les systèmes se rallumaient – éclairage d'urgence sur la passerelle, redémarrage des ventilateurs, un chœur de voix enregistrées se lançant dans des rapports de situation –, Nissa et les Tantors se mirent à parler en même temps.

— Que s'est-il passé, Kanu ? demanda Dakota.

— Je ne sais pas.

L'éléphant insista :

— Tu crois que ça a un rapport avec l'événement Mandala et l'énergie qui a jailli de Paladin ?

— Le *Zanzibar* a dû passer tout près, dit Nissa. Nous avons peut-être été soufflés par… quelque chose ?

— Je ne sais pas, répéta Kanu.

Pour une fois, il n'avait pas besoin de se dissimuler ni de mentir. Il n'avait réellement aucune idée de ce qui s'était passé : il ne l'avait pas déclenché et ne s'y attendait pas. Mais plus il y pensait, moins il croyait que l'événement Mandala avait le moindre rapport avec l'extinction du *Brise-Glace*. Ils y avaient assisté et les fonctions normales du vaisseau avaient continué sans interruption, n'enregistrant rien d'anormal dans son environnement immédiat. Le *Zanzibar* était parti depuis longtemps lorsque le *Brise-Glace* avait été touché.

Quoi que ce fût, cela avait été déclenché depuis le vaisseau, par accident ou à dessein.

Un doute affreux s'empara de lui.

— Parle-moi, Swift, subvocalisa Kanu.

— Ah ! tu m'entends toujours. Parfait. Je n'en étais pas sûr, tu sais. On ne peut jamais prévoir les dommages collatéraux d'un choc d'une telle ampleur.

— Je t'entends. Alors, parle-moi.

Kanu était toujours dans une demi-pénombre, mais il n'était pas seul. Nissa se trouvait près de lui, assise. Dakota et les autres Augmentés étaient eux aussi présents, mais ils flottaient au-dessus du sol. Leurs corps immenses tournaient comme des rochers ; ils n'avaient rien à quoi se raccrocher à portée de trompe ou de pied pour arrêter leur mouvement.

Ils ne comprenaient sans doute pas davantage que Kanu ce qui venait de se passer. Ou peut-être qu'après avoir assisté à l'événement Mandala, le fusible de leur capacité d'étonnement avait sauté, surchargé. Ce qui n'aurait rien eu de surprenant.

— Le vaisseau est de nouveau à nous, Kanu, dit Swift. Ou nous le récupérerons bientôt.

— Il n’a jamais été à nous.

— Tu comprends ce que je veux dire. Nous ne pouvions rien faire tant que les Amis étaient en danger. Et puisque ce n’est plus le cas, ou en tout cas que leur sort ne repose plus du tout sur nous, nous sommes de nouveau libres, tu ne penses pas ?

— C’est toi qui as fait ça au vaisseau ? demanda Nissa sur le même canal subvocal. Tu pouvais le faire depuis le début et tu as attendu tout ce temps ?

— Vous ne dites rien et je sens pourtant que vous réfléchissez, lança Dakota. Je vais vous le redemander. Que savez-vous sur ce qui vient de se passer, tous les deux ?

— C’est une défaillance du vaisseau, dit Kanu, histoire de lui répondre. Je n’en sais pas plus.

Des éclairages et des écrans se rallumaient encore et les alarmes commençaient à se taire. Le vaisseau redémarrait en effectuant des vérifications et des calibrages, sans découvrir le moindre problème.

— Votre appareil fonctionnait parfaitement, jusqu’ici, dit Dakota. Vous avez une explication pour cette défaillance subite ?

— Rien dont je sois sûr, répondit Kanu.

Dakota heurta le plafond et enroula sa trompe autour d’une barre.

— Essaie tout de même.

— Nous avons loupé quelque chose, visiblement. Mais le vaisseau se rallume. Lorsque nous aurons retrouvé toutes les fonctionnalités, les registres devraient nous dévoiler d’où venait le problème.

— C’est étonnant que ça se soit déroulé aussitôt après l’atrocité dont nous avons été témoins.

— Ça n’a peut-être aucun rapport. Tu peux descendre de là ?

Une embardée indiqua que la roue centrifuge avait redémarré et fournissait de la pesanteur en l’absence de poussée. Dakota resta en l’air quelques secondes, le temps que la rotation s’installe lentement, puis elle se laissa « tomber » jusqu’au sol tout proche. Elle atterrit assez fort pour envoyer un bruit sourd résonner dans la structure du vaisseau. Hector et Lucas reposèrent eux aussi les pieds au sol, en trébuchant avant de retrouver leur équilibre.

— Es-tu honnête avec moi, Kanu ? demanda Dakota.

— Bien sûr que non. Mais ne lui en veux pas pour ça. Il n’est pas responsable de mes actes, en tout cas, pas entièrement.

La voix provenait de Kanu, mais c’était Swift qui parlait. Kanu ne maîtrisait pas ces paroles. Sans le vouloir davantage, il se leva de son siège. Le vaisseau avait retrouvé une pesanteur normale. Il se tourna pour faire face aux Augmentés et s’inclina légèrement en posant une main contre l’estomac.

— Il faut tout d’abord que je me présente, dit-il.

Un éclat de colère passa dans le regard de Dakota.

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

— Je m’appelle Swift. Nous ne nous connaissons pas.

Dakota se tourna vers Nissa.

— Tu comprends ce qui se passe ?

— Oui, répondit-elle, et à mon avis, tu devrais écouter.

Mais elle paraissait également apeurée, Kanu estimant comme elle que Swift opérait désormais de son propre chef.

— Je suis une intelligence artificielle, dit Swift. Je viens de la société de l’Évolvarium sur Mars. Je suis à l’intérieur de Kanu et je me sers de la même

plate-forme neuronale que sa propre conscience.

— Un parasite ?

— Un passager, corrigea-t-il doucement en tapotant les lèvres de Kanu. Mon hôte est tout à fait coopératif : un partenaire enthousiaste qui partage le même but.

— Qui est… ?

— Nous comprendre nous-mêmes. Explorer nos origines et notre plein potentiel. Chercher des voies de coexistence entre la machine et la vie organique. Ou, si une telle coexistence se révèle impossible, trouver quelles stratégies nous conviendraient le mieux en cas d'affrontement. Ce qui serait le moins destructeur. J'ai deux objectifs primaires. Le deuxième était d'entrer en contact avec les Gardiens, une tâche impossible dans notre bon vieux système solaire, à cause de l'hégémonie humaine.

— Et le premier ?

— Rencontrer mon créateur.

— Tu crois en un dieu ?

— Je crois en Eunice Akinya. Ce pourrait, ou non, revenir au même. J'ai rempli cet objectif. J'ai rencontré Eunice et nous avons pu échanger longuement et franchement nos points de vue.

— Nous l'avons rencontrée, dit Dakota. Dans l'environnement du ching. Mais nous uniquement.

— Tu oublies que partout où Kanu se rend, je l'accompagne. Ce qu'il voit, je le vois aussi. Mais cela va bien au-delà. Dans les limites de cet environnement, Eunice et moi avons pu échanger énormément d'informations. Vous n'en avez rien su. Nous avons utilisé des canaux non verbaux : tout un tas de méthodes subtiles. Si vous saviez à quelles ressources peuvent faire appel deux intelligences artificielles lorsqu'elles doivent communiquer ! En fait, je devrais préciser qu'elle ne repose plus sur un substrat machinique. Elle est devenue un être de chair et d'os, elle est retournée à ses origines humaines. J'ai dû m'y habituer, mais c'était intéressant : comme de découvrir que dieu est fait de bois, ou de silex. Mais son essence n'a pas changé et ses facultés n'ont pas toutes baissé depuis sa régression à la chair.

— Sa régression, dit Nissa. Merci.

— Je ne voulais pas vous froisser.

— Pas de problème. Que t'a-t-elle dit d'autre ?

— Que nous avions une chance. Elle croyait pouvoir être en mesure de déclencher un événement Mandala, même si elle n'en était pas sûre. Elle m'a encouragé à tout faire pour maximiser les effets d'un tel acte. Heureusement, j'avais déjà effectué quelques préparatifs de mon côté. Évidemment, je ne savais pas du tout si elle pouvait vraiment commencer un tel déplacement. Mais j'avais, depuis longtemps déjà, jugé bon d'installer, par précaution, quelques modifications dans l'architecture d'exploitation de ce vaisseau.

Si Kanu avait pu exprimer de la surprise, cela aurait été le bon moment.

Mais Swift poursuivit :

— Je vais tout vous expliquer. Mais ce n'est pas très poli de ma part de me servir ainsi de Kanu comme d'une marionnette, alors je vais abandonner la domination que j'ai sur lui. De toute façon, j'ai l'impression que le vaisseau est de nouveau assez opérationnel pour rendre ce mode de communication inutile.

Kanu se sentit revenir. Il bougea la mâchoire, inspira : Swift ne semblait jamais assez respirer lorsqu'il était aux commandes.

— Swift…, dit-il.
— Un instant, mon ami.
L'écran principal de la passerelle afficha une image de la tête et du haut du corps de Swift, vêtu, comme d'habitude, tel un érudit de la fin du XVIII[e] siècle, avec une écharpe blanche, une redingote, un pince-nez et les cheveux bouclés comme un jeune homme.
— Pardonnez-moi, dit-il. Je vous dois des explications, et nous allons y venir. Mais avant ça, il nous reste quelques affaires urgentes. Tout d'abord notre trajectoire. Le réacteur Chibesa redémarre – je l'ai lancé sur un cycle rapide – et dans quelques minutes nous aurons récupéré toutes les commandes et la puissance. Nous pourrons alors mettre le moteur à plein régime pour éviter de traverser la limite extérieure des lunes. Notre vitesse et notre trajectoire actuelles vont nous obliger à beaucoup exiger du vaisseau en termes de résistance structurelle et d'énergie. Ce ne sera pas très confortable pour les passagers, mais avec de bons préparatifs, tout le monde devrait pouvoir le supporter.
— J'espère qu'il n'est pas trop tard, dit Nissa.
— Non. Passons au deuxième problème. Les Augmentés n'ont plus la haute main sur ce vaisseau. Kanu et Nissa sont aux commandes et tout manquement à leur autorité entraînera des représailles immédiates. Je peux faire faire des choses à cet appareil qui ne seraient pas très agréables pour un primate, mais qui seraient certainement fatales à un éléphant. C'est bien compris ?
— A-t-il vraiment les commandes ? demanda Dakota.
— Si c'est le cas, répondit Kanu, j'ignore comment. Mais je serais étonné qu'il mente.
— Je ne mens pas. Cela ne devrait plus tarder. Dakota, tu peux rester ici, si tu veux, mais je te conseille fortement d'utiliser une des banquettes de fixation.
— Je ne sais pas qui tu es, ni comment tu parviens à nous parler, dit Dakota, mais ce vaisseau va rester sous mes ordres. La perte du *Zanzibar* est un choc qui aura des conséquences, mais elle ne doit pas nous éloigner de notre objectif. Kanu : reprends la trajectoire prévue. Ne dévie pas. Notre itinéraire reste valide.
Swift fit quelque chose qui bloqua net la roue centrifuge et démarra, tout aussi violemment, le système de freinage d'urgence. Kanu fut projeté en l'air, en même temps que Nissa. Il battit des bras violemment et se retint à la console la plus proche avant de tendre une main à sa compagne.
Les Augmentés ne s'en tirèrent pas aussi bien. Ils se remirent à dériver et agitèrent les pieds et la trompe dans une vaine tentative de se raccrocher à quelque chose. Nager dans l'air était à peine efficace pour les humains, mais cela ne servait à rien pour les éléphants.
Nissa attrapa le dossier de son siège et lâcha la main de Kanu.
— Je ne vais pas recommencer sans cesse, dit Swift, alors j'espère que vous avez compris. La force ne t'est plus d'aucune utilité, désormais, Dakota. Lorsque je rétablirai la pesanteur, vous vous attacherez sur les banquettes. Nissa, puis-je savoir où tu vas ?
— Chercher quelque chose.
Elle se déplaçait rapidement et avec beaucoup d'assurance, alors même que la pesanteur n'était pas revenue. Une minute ou deux s'écoulèrent, assez de temps pour qu'elle se rende dans n'importe quelle salle adjacente. Kanu avait la gorge serrée.
— J'espère que tu as bien réfléchi, Swift. Pourquoi avais-tu besoin d'éteindre le vaisseau ?

— J'ai installé un de mes avatars dans l'architecture de commande du *Brise-Glace*. Il fallait redémarrer pour être autorisé à accéder à toutes les fonctions : sans ça, je n'aurais eu qu'une maîtrise partielle. Et de plus, cela m'a permis de bien me faire comprendre.

— Si tu veux dire par là me foutre une sacrée trouille, tu as parfaitement réussi ton coup.

Nissa revint sur la passerelle avec, dans la main droite, un objet long et fin remontant jusqu'à son coude. Kanu le regarda un instant avant de reconnaître le fusil-harpon qu'ils avaient trouvé sur le Royal mort.

Nissa se coinça dans une position stable près d'un des sièges et tint le harpon des deux mains, comme une mitraillette. C'était une arme dangereuse et complexe, avec des bombes d'air comprimé, des tuyaux à pression et, à son extrémité, un barbillon annonciateur de graves blessures.

Elle le pointa d'abord sur Kanu, réfléchit un instant, puis visa ensuite Dakota.

— Tu n'as pas l'air très sûre de toi, dit la matriarche.

— Ce n'est plus le cas. Obéis à Swift.

La pesanteur revint et les Augmentés allèrent se placer dans les banquettes d'accélération, sous la menace de Nissa qui semblait vraiment prête à utiliser le harpon. Mais les pachydermes avaient accepté leur situation et n'offrirent aucune résistance devant ce changement de situation.

— Tu vas nous tuer, Kanu ? demanda Dakota. C'est ça, ton plan ?

Il envisagea de lui mentir en lui assurant qu'il n'avait aucune intention de leur faire du mal, mais en vérité, il n'y avait pas réfléchi. Peut-être qu'il faudrait les tuer. Il ne le souhaitait pas, mais ce n'était pas le moment de lancer des promesses en l'air.

— Nous verrons, répondit-il.

Dès que le moteur fut prêt, Swift augmenta peu à peu la puissance et ralentit la roue centrifuge lorsque la propulsion atteignit, puis dépassa, le demi-*g*. Kanu retourna s'asseoir dans son siège et Nissa dans le sien, son harpon sur les genoux.

— Tu te rends compte que ça n'en aurait arrêté qu'un, dit-il. Et encore, ce n'est même pas sûr.

— Après ce qu'elle a fait aux Amis, je m'en serais contentée.

Le moteur grimpa à un *g* puis au-delà. À un *g* et demi, Kanu sentit qu'il aurait du mal à se lever et à se déplacer. À deux *g*, tandis que son propre poids appuyait sur ses os, il comprit qu'il en serait désormais incapable. Nissa, plus souple et plus forte, le pourrait peut-être encore en faisant très attention. Mais les Augmentés étaient bel et bien prisonniers de leurs banquettes. Leurs structures musculo-squelettiques atteignaient déjà leurs limites sous la pesanteur terrestre et, présentement, ils pesaient deux fois plus.

— Tu arrives encore à respirer, Dakota ?

— Nous ne sommes pas aussi faibles que tu l'imagines, Kanu. Nous avons eu assez de force pour arriver jusqu'ici ; nous n'allons pas lâcher maintenant.

Mais il voyait tout même les effets de l'accélération : les muscles du visage de Dakota étaient tirés, la peau autour de ses yeux glissait pour dévoiler l'intérieur rose de ses paupières. Sa trompe pendait mollement.

Deux *g*, deux *g* et demi. Des messages d'alerte s'étaient remis à sonner, mais Swift ne paraissait pas s'en soucier. Kanu n'avait nul besoin de parler – il aurait tout aussi bien pu subvocaliser – mais, par égard pour les Augmentés, il fit un effort.

— Explique-moi comment tu as fait, Swift. (Il avait du mal à articuler et

respirait difficilement entre deux mots.) J'arrive à comprendre comment tu as trouvé un moyen de communiquer avec Eunice, mais tu n'as pas pu tout mettre en place ensuite. Tu n'aurais jamais eu le temps d'installer le moindre avatar, ou je ne sais quel nom tu lui donnes.

— Je dois avouer que je vous ai un peu dupés, mais j'espère que tu ne m'en voudras pas pour ça.

— Qu'as-tu fait ? demanda Nissa.

— Pendant que vous dormiez, après l'attaque du Gardien, mais avant d'arriver au *Zanzibar*. J'ai vu une occasion d'introduire certaines mesures… et j'en ai profité.

— Mais comment ? dit Nissa. Nous étions tous les deux endormis. J'étais avec Kanu lorsque nous sommes entrés dans les caissons.

Le moteur plafonnait à trois *g*. Kanu l'entendait autant qu'il le sentait, comme le grondement d'un orage en approche.

— C'est vrai, dit-il. J'ai programmé moi-même la durée du sommeil.

— Tu *crois* l'avoir fait, répondit Swift avec une pointe de timidité. En vérité, je suis intervenu. Tu n'as pas programmé la durée de sommeil que tu pensais. Et lorsque tu es sorti du saut, je t'ai gardé dans un état proche du sommeil pour utiliser ton corps.

— Pendant combien de temps ? Des heures, des jours ?

Swift ne fut pas très précis dans sa réponse.

— Plus que des jours, Kanu. Des semaines ou des mois, plutôt. (Il se tut pour s'affairer sur sa manche, comme si un bouton s'était défait.) Il y avait beaucoup de travail, même en opérant aux limites de tes capacités. Le plus dur n'était pas de faire en sorte que le vaisseau m'obéisse, il me prenait déjà pour toi. Mais d'installer une partie de moi utile dans l'architecture seulement par l'intermédiaire des moyens de communication vocaux et tactiles disponibles qu'offrait ton corps… ça, c'était très compliqué.

— Tu t'es dupliqué ? demanda Nissa.

— Non. Je n'en ai pas eu le temps. Il m'a fallu toutes les ressources de l'Évolvarium pour me faire entrer dans la tête de Kanu : je n'avais rien pour me guider et aucun autre outil que ton corps. J'ai donc créé une image, une sorte d'ombre de moi-même. Je lui ai donné la capacité de prendre des décisions autonomes, mais son travail consistait avant tout à se cacher lui-même et pour finir, à obéir à mes ordres. Le protocole d'implant qu'a proposé Nissa m'a bien aidé. Il m'a donné un accès direct aux outils neuromédicaux du *Brise-Glace* qui m'ont offert à leur tour une ouverture sur l'architecture d'exploitation dans son ensemble. Mais ce fut un sacré travail !

— J'ai rêvé que j'errais dans le vaisseau, dit Kanu. Que je le hantais comme un fantôme, que je marchais dans des couloirs froids et vides. Ça ressemblait à un cauchemar, un affreux rêve qui ne s'arrêtait jamais. Mais ce n'était pas du tout un rêve, n'est-ce pas ? C'était *toi* qui te servais de moi.

— Une petite partie de l'expérience a dû resurgir parmi tes souvenirs conscients. Je m'en excuse.

— Tu n'as pas l'air de t'en vouloir beaucoup.

— Je te prie de m'excuser tout de même.

— Swift, dit Nissa. Les Augmentés. Ils ont perdu connaissance. Ils ne peuvent pas supporter ça aussi bien que nous.

Kanu quitta Swift des yeux pour se tourner vers Dakota ; il se rendit compte qu'elle avait les yeux fermés et beaucoup de mal à respirer.

— Tu l'as dit toi-même, Swift, ce qui est difficile pour nous pourrait les tuer. Il faut réduire la poussée.

— Je le ferai dans quelque temps. Mais il faut garder cette accélération pour pouvoir corriger notre trajectoire.

— Dans combien de temps ? demanda Nissa en gémissant.

— À peu près mille secondes.

Kanu regarda Lucas et Hector, puis se tourna vers leur chef. Il ne connaissait rien de l'anatomie des éléphants, et ignorait s'ils pourraient survivre encore mille secondes. Il imaginait leurs cœurs, déjà lents en temps normal, poussés à leurs limites : chaque battement représentant une victoire du muscle sur la mécanique des fluides. À l'échelle de l'évolution, une seconde séparerait Kanu de la savane, et c'était également le cas des Augmentés. Malgré leur envolée vers les étoiles, leurs corps sortaient à peine de la poussière et de la chaleur de l'Amboseli.

— C'est trop long. Réduis la poussée.

Swift fit claquer sa langue.

— J'aimerais bien, Kanu, si cette correction de trajectoire n'était pas déjà critique. Nous ne nous en sortirons que si nous maintenons notre accélération.

— Alors, nous ne nous en sortirons pas.

— Kanu, je crois que tu ne saisis pas tout ce que cela signifie.

— Non, dit Nissa. Il comprend très bien, et moi aussi : c'est nous ou les Augmentés. Nous pouvons survivre à ça, mais eux probablement pas.

— Après ce qui vient de se passer, dit Swift, il me semble que cet aboutissement-là ne serait pas tout à fait déraisonnable.

— Seulement de ton point de vue, répondit Kanu. Pas du mien. Tant qu'il reste une chance de les sauver, je ne veux pas avoir leur mort sur la conscience.

— Il faut que tu comprennes bien : si nous n'achevons pas cette accélération, nous n'échapperons pas à l'influence de Poséidon. Il faut que je t'explique ce que signifie le mot « pas » ?

— Non, c'est inutile. Et oui, je comprends parfaitement l'enjeu.

— Et lorsque nous approcherons de Poséidon, nous n'aurons pas le temps d'éviter son atmosphère.

— Je comprends aussi.

— Et nous risquons d'y mourir, car le vaisseau n'a jamais été conçu pour une entrée atmosphérique.

— Nous avons le *Noah*, dit Nissa.

— Le *Noah* ne survivra peut-être pas à l'entrée à la vitesse où nous irons.

— Nous comprenons, affirma Kanu. Ça ne change rien. Réduis la poussée, Swift.

— Je pourrais te désobéir, tu sais.

— Mais tu ne le feras pas parce que tu cherches à obtenir mon amitié et mon respect tout comme j'aimerais obtenir les tiens. Tu as déjà trahi ma confiance une fois, Swift. N'aggrave pas la situation.

Un instant plus tard, Kanu entendit le son du moteur diminuer et la pression sur lui se relâcher. Ils n'étaient pas repassés entièrement en apesanteur, mais le changement était tout aussi bienvenu.

— Un *g*, dit Swift. Nous allons perdre beaucoup de vitesse. Et si ça ne convient pas aux Augmentés, je ne saurais plus quoi faire.

— Tu as bien agi, dit Nissa.

— Oh ! je le sais bien, dit Swift en poussant ses lunettes vers le haut de son nez. Même si cela nous coûte la vie, ce qui pourrait bien être le cas. Mais, au

moins, ce sera *intéressant*.

Chapitre 45

Depuis le *Mposi*, ils avaient assisté à l'arrêt du *Brise-Glace* et au retour graduel des systèmes du vaisseau. Même s'ils étaient encore trop loin pour percevoir des détails essentiels de l'autre appareil, ils relevaient toutes les caractéristiques de sa signature thermique. Le ralentissement puis la réactivation du moteur Chibesa – même si sa poussée était dirigée à l'opposé d'eux, vers Poséidon – étaient immanquables.

De plus, ils bénéficiaient de l'avis d'Eunice, qui connaissait les arcanes de la situation à bord de l'autre appareil.

— Vous m'avez demandé de vous parler de Swift, dit-elle d'un air compassé. Pour tout avouer, je ne sais pas exactement ce qu'est Swift, ni ce qu'il veut. C'est une sorte d'intelligence artificielle, ça, c'est certain : une conscience intellart tout comme je l'étais. Mais à moins que je me méprenne totalement sur son compte, et honnêtement, je ne vois pas comment c'est possible, Swift fonctionne sur un substrat entièrement neuronal. C'est grâce à ça qu'il a pu communiquer avec moi. Il est dans le cerveau de Kanu.

— Comme une sorte de parasite ? demanda le docteur Andisa.

— Je crois que leur relation est sans doute basée sur un consentement mutuel et qu'elle bénéficie autant à l'hôte qu'à son symbiote. Kanu a dû autoriser Swift à partager une partie de son réseau neuronal. Que savons-nous de Kanu ? C'était un ambassadeur auprès des machines sur Mars. Je ne crois pas que ces deux faits soient complètement étrangers.

— Alors, pour le compte de qui, ou de quoi, travaille Kanu ? demanda Goma.

Eunice s'agita dans ses sangles.

— Vous allez me détacher, oui ?

— Non, dit Vasin. Tu as agi sans autorisation. Tu as risqué la vie de milliers de personnes, humaines et Tantors.

— J'ai fait un pari pour empêcher quelqu'un d'autre d'en tenter un pire. J'ai offert à Kanu l'occasion de défier Dakota, après que Swift m'a assuré qu'il avait les moyens de prendre le contrôle du *Brise-Glace*. Il m'a expliqué qu'il devrait redémarrer les systèmes du vaisseau, ce que nous venons de voir. Les humains ont donc repris les commandes. C'est pour ça que l'appareil essaie d'inverser sa trajectoire.

— Tu as donc réussi, dit Ru.

— On dirait bien. Ça a été un peu plus juste que je le pensais, mais peu importe la frayeur, puisque ça a fonctionné.

— Tu n'as même pas pensé aux personnes à bord du *Zanzibar*. Les Amis, les Tantors, tu ne te soucies plus du tout d'eux désormais. Tu les as retirés de l'équation et oubliés. Nous nous sommes tous trompés à ton sujet.

Eunice regarda Ru avec un intérêt amusé.

— Tu crois, ma chère ?

— Tu n'es qu'une putain de machine.

— Eh bien, merci de cette opinion nuancée. Tu me permets d'être honnête à mon tour ? Je m'en fiche. Je m'attendais à mourir. Je m'attendais à ce qu'on m'arrache les membres et qu'on me balance dans le sas le plus proche. Je l'avais prévu et je savais que je devais tout de même agir… que rien d'autre ne fonctionnerait. Alors, épargne-moi tes leçons de morale humaine, parce que tant que tu n'auras pas connu la Terreur, tu ne saisiras pas l'enjeu. Si tu savais, si tu avais la moindre idée de ce dont il s'agit, tu aurais parfaitement compris que non seulement je n'avais pas d'autre choix, mais qu'en plus c'était le moins que je pouvais faire. Si j'avais pu détruire le *Brise-Glace*, tu crois que j'aurais hésité ?

— Non, dit Ru. J'imagine que non.

— Alors, tu commences à comprendre.

Mais Vasin dit doucement :

— D'après toi, les humains ont repris les commandes.

— Oui.

— Alors, que font-ils, là ?

Au cours des deux heures suivantes, ils regardèrent le vaisseau de Kanu tomber dans la barrière formée par les lunes. La correction de trajectoire se déroulait sans encombre, la signature du moteur indiquant une poussée régulière, sobre, même lorsque le *Brise-Glace* atteignit les trois *g* de décélération. Puis il retomba à un seul *g* alors même que le vaisseau avait encore trop d'élan en direction de Poséidon. Ils pensèrent d'abord à un problème de moteur, mais rien dans les données obtenues ne penchait en faveur d'autre chose que d'une réduction maîtrisée de la puissance, un changement délibéré de plan.

Ils attendirent de voir s'il s'agissait d'un ajustement temporaire qui serait corrigé. Eunice était aussi inquiète qu'eux : sa confiance en elle et en Swift sérieusement remise en doute. Ce fut à cet instant que tous les doutes s'effacèrent dans l'esprit de Goma : elle était bel et bien humaine. Peu importe ce que Ru pensait, aucune machine n'aurait paru si consternée par un tel changement de situation. Un robot aurait encaissé la modification des paramètres sans se sentir trahi ni avoir l'impression d'avoir échoué.

Ils eurent bientôt la confirmation de ce qu'ils craignaient.

— Ici Kanu. J'espère que vous me recevez. Vous préférez d'abord la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

Ils étaient assez proches pour pouvoir de nouveau communiquer en temps réel. Son visage apparut en grand, mais les effets de la pesanteur avaient tiré ses traits. Il paraissait fatigué, plus âgé de plusieurs années.

— Allez-y, Kanu, dit le capitaine Vasin.

— Nissa et moi avons repris les commandes du *Brise-Glace*. Dites à Eunice, si elle ne nous entend pas, que le plan qu'elle a mis sur pied avec Swift a bien fonctionné pour le *Zanzibar*. Ils peuvent être fiers. Ce qui ne signifie pas que j'approuve. En ce moment, je ne vois pas comment ce serait possible. Était-ce un acte de bonté ou de cruauté ? C'est difficile à dire.

— Nous n'en savons rien non plus, dit Vasin. Nous sommes horrifiés et stupéfaits, assurément. Mais était-ce nécessaire ? Je dirai que oui si nous voulions vous empêcher de poursuivre vers Poséidon.

— Nous avons rencontré des difficultés que ni Swift ni Eunice n'avaient prévues. Nous pouvions changer la trajectoire du *Brise-Glace* et avions commencé à la faire, mais c'était trop dur pour les Tantors. Ils ne supportaient pas l'accélération. Si nous avions continué, ils seraient certainement morts.

— Attendez un peu, dit Eunice désormais debout, mais toujours attachée par les poignets. Vous pouvez faire demi-tour, mais vous ne le ferez pas ?

— Nous n'allons pas les tuer. Car c'est ce qui serait arrivé. Tu comprends, n'est-ce pas ?

— Vous ne leur devez rien, répliqua Eunice. Surtout pas à Dakota. Il ne s'agit pas d'un éléphant, Kanu, ni même d'un Tantor, mais d'une intelligence extraterrestre qui se sert de son corps.

— Je peux comprendre ton point de vue. Mais s'il reste encore une part d'humanité en nous, nous ne pouvons pas mettre nos vies au-dessus des leurs.

— C'est très généreux de ta part, mais il n'y a pas que vos vies à vous qui soient en jeu ici. Faites demi-tour.

— Il est trop tard, Eunice, tu le sais aussi bien que nous. Nous descendons vers Poséidon, désormais, sans savoir ce qui nous attend. Cela va être très difficile.

— Pas seulement difficile, dit-elle. C'est suicidaire.

Le visage marqué par la pesanteur de Kanu dessina un petit sourire.

— Oui. J'en suis conscient. Et crois-moi, ça ne me réjouit pas le moins du monde. Mais il nous reste encore une chance. Nous verrons comment nous échapperons aux lunes. Même si nous y survivons, il nous restera le problème de l'entrée dans l'atmosphère. Nous allons un peu vite pour une telle manœuvre, et le *Brise-Glace* n'est pas conçu pour supporter la pression. Mais il nous reste notre atterrisseur, le *Noah*. Il est assez grand pour tous nous accueillir et, lorsque nous aurons passé les lunes, il pourra peut-être nous emmener jusqu'à la surface et jusqu'à une de ces roues. Nous savons bien que nous ne pourrons pas repartir. Mais puisque nous y allons, autant en profiter. Nous allons amasser le plus d'informations possible et ferons de notre mieux pour vous les envoyer. Votre travail est terminé, en ce qui nous concerne.

— Comment ça ? demanda Vasin.

— Faites demi-tour. Vous avez tout tenté et je crois que nous sommes d'accord pour dire que nous nous quittons en bons termes. Fini de discuter, désormais, ce n'est plus le moment. Nous n'avons plus le choix : nous descendons et nous essaierons d'être vos yeux et vos oreilles. J'allais vous souhaiter bonne chance dans vos tentatives de vous rapprocher du *Zanzibar*, mais j'avais oublié que ce n'était plus la peine : il n'est plus là. Vous vous en sortirez ? Vous pouvez retourner à votre vaisseau ?

— Ne vous en faites pas pour nous, dit Vasin. Nous avons tout ce qu'il nous faut et, même si ce n'était pas le cas, il reste le campement d'Eunice sur Orison. Nous y retournerons pour aider les Tantors survivants, mais pas avant d'avoir tout fait pour vous aider.

— Il n'y a rien à faire. Mais Nissa et moi apprécions le geste.

— Laissez-moi parler à Swift, dit Eunice.

— Pour que tu puisses le convaincre de détruire le *Brise-Glace* dans un instant d'autosacrifice exalté ? dit Kanu avec un sourire triste. En fait, nous avons déjà évoqué l'idée, et elle n'est peut-être pas si mauvaise. Mais nous ne sommes pas encore prêts à disparaître complètement. Pas alors que nous avons une occasion de recueillir des informations. Après tout, c'est pour ça que nous sommes venus : pour apprendre des choses. Et si, collectivement, nous ne pouvons nous mesurer aux bâtisseurs-M, alors il me semble que nous sommes tous condamnés de toute façon. Mais je ne suis pas du genre à offrir ma tête sur un plateau.

— Dis à Swift que…

— Swift dit qu'il aimerait bien continuer à échanger ses points de vue avec vous, mais que nous avons quelques préparatifs à faire. Je vous recontacterai après la Terreur. Souhaitez-nous bonne chance, d'accord ?

La communication fut coupée, mais ils pouvaient toujours voir le *Brise-Glace* assez clairement pour suivre sa progression. Ils le virent tomber tout en ralentissant, mais jamais assez, et ils firent tourner leurs propres simulations pour l'entrée dans l'atmosphère en extrapolant les capacités du vaisseau de Kanu.

Jusqu'à ce qu'Eunice attire leur attention sur une des lunes, qui quittait désormais son orbite comme une bille qui sortirait d'un sillon.

— Il y en a toujours une, dit-elle. La lune qui se lance à la poursuite. Elle va bientôt les atteindre. Et si Kanu a encore un peu de jugeote, ou s'il écoute Dakota, il n'essaiera pas de lui échapper.

— Que va-t-elle faire ? demanda Goma.

— Les avaler. Et les ouvrir. Leur briser l'échine et lire en eux comme dans un livre. Mais ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas aussi douloureux que ça en a l'air.

Chapitre 46

Kanu s'était trompé à propos des lunes, mais on ne pouvait le lui reprocher. Elles avaient dupé le *Brise-Glace* également, ses détecteurs ne les considérant que comme de petits objets sphériques et noirs. Mais lorsqu'un de ces objets s'approcha d'eux, il commença à comprendre son erreur. La lune n'était sphérique que comme une pièce qui tourbillonne en définissant les contours d'une sphère. Elle ralentissait et tournait de plus en plus lentement sur son axe. La vitesse de rotation était presque trop rapide pour que l'œil humain puisse la voir, mais désormais, le vaisseau commençait à y parvenir.

Kanu regarda les images et les incrustations sur l'écran de la passerelle, la mosaïque d'analyses et d'interprétations que l'appareil tentait d'offrir.

La lune à leur poursuite était un fin anneau gris du même diamètre que la sphère implicite : près de deux cents kilomètres, à peu près la taille des roues de Poséidon, avec lesquelles elle partageait également la même largeur et la même épaisseur. Ils obtiendraient de meilleures données lorsque la lune ralentirait encore sa rotation, mais d'après les relevés qu'il avait, Kanu estimait que les informations supplémentaires confirmeraient les observations actuelles. Il ne savait rien des bâtisseurs-M, et rien non plus de leur psychologie, mais il ne voyait aucune logique à créer deux sortes de choses qui ne seraient identiques qu'au niveau de leurs dimensions.

Non, il en était sûr : les lunes étaient identiques aux roues. Ces dernières étaient dans la mer, et les lunes dans l'espace, mais il s'agissait du même genre d'objets, auxquels on avait simplement assigné différentes fonctions.

— Ça te rappelle quelque chose ? demanda-t-il.

— Bien sûr que oui, dit Dakota. Une lune avait quitté son orbite pour s'approcher de nous à chacune de nos arrivées. Elles sont la première ligne de défense : le filtre à intelligence. Elle ne va pas tarder à nous prendre des échantillons.

— Et ça va me plaire ? demanda Nissa.

— Tout dépend : tu aimes avoir peur ?

La lune – ou, plus précisément, la roue – continua son approche. En quelques minutes, elle ralentit jusqu'à ne plus effectuer que quelques rotations par seconde. Puis, brusquement, elle se figea, son axe central aligné sur le *Brise-Glace*. Elle se rapprochait à une telle vitesse qu'ils n'auraient jamais pu lui échapper, même avec un moteur Chibesa à plein régime.

De plus, Dakota avait été claire : il ne servait à rien de s'enfuir. Les lunes ne laissaient rien échapper. S'ils s'écartaient de celle-ci, les autres n'auraient qu'à resserrer l'étau en se rapprochant. Et si par hasard une trajectoire leur permettait de traverser les lunes, le *Brise-Glace* serait détruit, par mesure de précaution, par un armement à longue portée.

— Elles nous ont déjà laissés passer, dit Kanu.

— Vous aviez une trajectoire oblique par rapport à Poséidon. Les lunes

avaient compris que vous n'aviez pas l'intention de ralentir ou d'atterrir. Ce n'était pas de la clémence. Elles ont simplement saisi que vous ne représentiez pas une menace et que vous n'aviez aucun intérêt à leurs yeux. Elles économisent soigneusement leur énergie : tout a un coût, y compris pour les bâtisseurs-M. Mais vous avez fait ce qu'il fallait pour survivre, même après votre imbroglio avec le Gardien. Heureusement que vous n'êtes pas descendus plus bas.

— Je préférerais que nous soyons plus bas, là, en ce moment, dit Nissa.

— Pendant des années, des décennies, il m'a tardé de vivre cet instant.

Mais après un silence, Dakota ajouta :

— Je crois que je commence à le regretter.

Ils regardèrent un filament argenté former une corde entre deux parties de l'arc interne de la lune. Il s'allongea jusqu'à s'étendre à la longueur du diamètre, comme un rayon unique et sans moyeu. Ils n'avaient rien vu indiquant l'origine du filament et n'avaient aucune idée de ce qui l'alimentait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kanu.

— Ce qui va leur permettre de nous tester, dit Dakota. C'est un processus de scan physique : une sorte d'examen par le toucher. Mais n'ayez pas peur. Ce n'est pas ça qui nous fera du mal.

La lune s'était remise à tourner, mais l'axe de rotation formait désormais un angle droit par rapport à son orientation précédente. Elle accéléra rapidement, et le rayon argenté devint un disque plat légèrement translucide, à travers lequel les étoiles et les planètes restaient apparentes. La roue s'approcha du *Brise-Glace* jusqu'à ce que la surface argentée ne soit plus qu'à quelques centaines de mètres de l'arrière du vaisseau.

— La première fois, expliqua Dakota, nous avons pensé qu'il s'agissait d'une arme. Nous avons cru mourir. Mais avec le recul, ce n'aurait guère été un outil très pratique pour nous exécuter. Nous aurions dû comprendre qu'il s'agissait d'une machine d'étude et pas d'une arme.

Kanu regarda l'écran de la passerelle. Le plan du vaisseau montrait une surface floue, à peine visible, qui s'approchait par l'arrière, comme une bande de brouillard.

— Que se passera-t-il lorsqu'il va nous toucher ? Il va traverser la coque ?

— La surface d'échantillonnage ne se disloquera pas. Elle va traverser tous les systèmes du *Brise-Glace*, y compris le noyau Chibesa.

— Et nous ?

— Du point de vue des bâtisseurs-M, nous ne sommes que des systèmes du vaisseau.

Le mur argenté avait commencé à dévorer l'appareil par sa poupe. Mais il n'y eut aucune alarme, aucune manifestation de dégâts ni de déficiences des systèmes de propulsion en dehors de ceux qu'ils avaient déjà subis. Le *Brise-Glace* savait que la surface le traversait, mais il ne ressentait aucune intrusion.

— Je veux le voir, dit Nissa. Pour de vrai, de mes yeux.

— Ça ne va pas tarder.

— Je veux dire : pendant qu'il nous reste du temps pour composer quelques dernières pensées. Est-ce que l'on peut encore se déplacer ?

— Rien de ce que vous pourrez penser, dire ou faire ne changera quoi que ce soit, maintenant, lui assura Dakota. Tel est le prix de votre indulgence, votre récompense pour nous avoir épargnés.

— Tu aurais préféré que l'on s'abstienne ?

— Je crains que vous en veniez à le croire.

— Quelle ingratitude, dit Nissa.

— Oh ! je vous suis reconnaissante. Vous auriez pu vous échapper et nous étions inconscients. Personne ne vous en aurait voulu de faire passer votre bien-être avant celui des Augmentés. Je me demande encore pourquoi vous n'en avez rien fait. Vous aviez tout à y gagner et maintenant, vous n'avez rien.

— Mais je peux toujours me regarder dans un miroir, dit Kanu.

Il suivit Nissa. Au lieu de se rendre directement dans le puits central, elle s'arrêta au vestiaire des combinaisons spatiales et elle s'habilla aussi vite que possible. Pendant un instant, Kanu la regarda à peine, se demandant ce qui lui faisait croire qu'un scaphandre pourrait l'aider lorsque la surface argentée arriverait. Mais le besoin d'agir était, chez les humains, aussi indéniable que le réflexe de lever une main face à un coup de couteau. Il passa à son tour sa combinaison sans se soumettre, pour aller plus vite, aux vérifications habituelles.

— Je sais que ça ne changera grand-chose, dit Nissa, mais si le vaisseau se désintègre autour de nous, je ne veux pas mourir avec du vide dans les poumons. Je préfère être privée d'oxygène que de subir une décompression.

— Je n'ai guère envie de me noyer, avoua Kanu. Et j'imagine que ça doit s'en rapprocher.

Ils ne mirent pas tout de suite leurs casques en se disant qu'ils en auraient toujours le temps si le vaisseau subissait une panne vraiment catastrophique. Ils les calèrent sous un bras et avancèrent dans le vaisseau. Ils atteignirent rapidement le puits central, qui remontait presque jusqu'à la partie qui abritait le moteur. Le couloir s'étendait devant eux, illuminé par des éclairages disposés çà et là.

Ils avancèrent en flottant, se tenant de leurs mains gantées. Aucun d'eux n'avait besoin de parler. Ils savaient ce qui les attendait.

Au bout du puits, ils tombèrent sur une surface argentée en mouvement. Elle emplissait parfaitement le couloir, aussi régulière et ajustée qu'un bouchon de mercure liquide. Elle produisait un léger reflet dans lequel ils purent voir les traits de perspectives convergents du corridor. Au loin, à l'endroit où ces lignes se rejoignaient, se trouvaient leurs propres reflets, minuscules : deux silhouettes flottantes en combinaison, que l'on distinguait à peine l'une de l'autre.

— Le vaisseau est toujours là, sous la surface, dit Swift. Nous serions déjà au courant, si ce n'était pas le cas. Le processus n'a rien de destructeur. Le liquide doit examiner la matière au niveau moléculaire, puis la reconstituer en passant.

— La ferme, Swift, dit Nissa. Je n'ai pas besoin de toi dans ma tête pour affronter ça.

Kanu lui pressa la main.

— Tout ira bien.

Son instinct le poussait à s'éloigner de la surface qui approchait, mais il ne pourrait jamais prendre assez de vitesse pour lui échapper. De plus, il n'y avait nulle part où aller. Au moins, ainsi, il y ferait face avec dignité.

Elle approchait vite et parut accélérer pour parcourir les derniers mètres du conduit : une illusion d'optique sans doute. Kanu se raidit et retint son souffle : il ne pouvait s'en empêcher, alors même que son esprit rationnel savait bien que cela ne changerait rien. Nissa serra encore plus sa main.

— Nous avons été mariés, dit-elle.

— Oui.

— Puis divorcés.

— À mon grand regret. Mais je suis ravi que nous nous soyons retrouvés.

— Malgré les circonstances.
— Oui.
Elle hocha la tête face à la surface qui approchait.
— Ce n'est pas une bague, mais c'est en argent. Lorsque ça nous atteindra, nous serons unis. Je ne sais si ce sera pour le pire ou le meilleur, mais autant en profiter.
— Je suis d'accord.
— On n'a qu'à faire comme si cela nous remariait. Même si ce doit être la dernière pensée qui nous traverse l'esprit. Tu es d'accord, Kanu ?
Pendant un instant, les paroles de Nissa lui coupèrent le souffle. Il espérait son pardon, mais n'avait jamais compté dessus. L'être humain était capable d'une bonté aussi infinie que surprenante. Il n'avait rien fait pour le mériter, mais il ne le refuserait pas pour autant.
— Carrément, dit-il, partagé entre le bonheur et l'horreur.
— Swift, dit-elle doucement, ne dis rien, mais tu es notre témoin.
Swift resta silencieux. Mais tous les deux le sentirent présent, participant à ces fiançailles extraterrestres. Puis la surface les atteignit et, dans ce moment merveilleux de béatitude de leur remariage, ils connurent aussi la Terreur.

Même si « Terreur » n'était pas le bon mot, maintenant qu'ils y étaient confrontés. Ils eurent du mal à en saisir la nature, une fois que la surface les eut traversés et eut continué sa route, après avoir rassemblé leurs corps et leurs esprits. Mais il s'agissait à la fois de plus et de moins que de la terreur. Cela se rapprochait plus d'une pure appréhension des conséquences de leurs actes du moment : une sorte de prise de conscience qu'ils portaient une responsabilité non seulement envers eux-mêmes, mais envers toutes les créatures de leur genre quel que soit le monde ou le système où elles se trouvaient.
Qu'ils étaient ici parce que les bâtisseurs-M les toléraient, et qu'à partir de maintenant, ils ne seraient plus jugés que par rapport aux nobles priorités de cette civilisation au lieu de celles de la leur. Que les bâtisseurs-M accueillaient avec réserve les sages et les curieux, mais réservaient un châtiment aux idiots et aux rapaces. Que le simple fait d'avoir des pensées humaines et égocentriques était en soi une erreur très dangereuse.
Les bâtisseurs-M s'étaient confrontés à la vérité la plus intimidante offerte aux civilisations intelligentes et y avaient répondu à leur manière. D'autres cultures pouvaient se servir de leur exemple si elles le souhaitaient. Il ne fallait pas décourager la recherche de la connaissance et ces invités pouvaient à loisir examiner les structures et les inscriptions de Poséidon. Les nouveaux venus seraient ravis d'apprendre que les marques contenaient d'autres instructions concernant les éléments transmetteurs du réseau Mandala, cet ensemble de jouets obsolètes, mais inoffensifs que les bâtisseurs-M avaient laissés en place pour le bénéfice de civilisations moins avancées.
Mais ce n'était pas tout.
Car sur Poséidon, les bâtisseurs-M avaient encodé une déclaration complète en réponse à la vérité ultime du sort de la vie dans le cosmos, dont ces civilisations moins évoluées pouvaient incorporer des éléments à leurs propres plans. Mais si cette réponse poussait les invités à envisager des actes nuisibles ou préjudiciables à la sécurité absolue des bâtisseurs-M, ils n'hésiteraient pas à faire disparaître toute une espèce.
Ils en avaient les moyens. Ils l'avaient déjà fait auparavant.

Ils tenaient parole.

Kanu comprit. Il le sentit jusque dans ses os ; comme s'il l'avait toujours su depuis sa naissance, tout aussi réel que le bleu du ciel, la brûlure du soleil sur son cou ou le sel de l'océan dans sa bouche.

Au cours des centaines de millions d'années écoulées depuis qu'ils avaient cessé de se mêler des affaires de civilisations inférieures, d'autres cultures étaient entrées en contact avec l'œuvre des bâtisseurs-M. Certaines, comme les Gardiens, n'avaient jamais passé la première barrière de protection. Ils étaient repoussés, souvent violemment, mais n'avaient pas subi d'autre peine. Comme il s'agissait de machines vides, dépourvues de conscience, on ne les considérait pas comme une menace, mais elles inspiraient plutôt la pitié, car elles-mêmes ignoraient leur vraie nature.

D'autres avaient passé le test, connu la Terreur et s'étaient crues assez sages pour supporter cette immense responsabilité. Mais elles avaient échoué, leurs masques avaient fini par tomber et les bâtisseurs-M – ou leurs vigilants agents, plus exactement – avaient estimé qu'elles représentaient une menace inacceptable. Elles avaient été jugées et avaient subi un châtiment. Et les traces de cette punition n'étaient pas difficiles à trouver, encore aujourd'hui. Il restait des mondes morts, dévastés, d'où toute vie avait disparu. Des étoiles arrivées au bout de leur combustion nucléaire trop tôt, comme si on leur avait volé leur alimentation ou qu'on ait saboté leur processus de fusion nucléaire. Des parties de l'univers où la poussière interstellaire était trop chaude et trop fine, balayées par les explosions d'amas de supernovæ qui avaient lieu de façon trop rapprochée dans le temps et l'espace, comme une vague de meurtres. Des mondes orphelins de leur étoile, qui flottaient dans le vide.

Et tout cela était l'œuvre des bâtisseurs-M. Ils avaient longuement réfléchi avant de s'y résoudre et en avaient tiré une tristesse immense. Fondamentalement, ils n'avaient jamais eu l'intention de tuer. Ils ne faisaient que ce qui était nécessaire. Dans ce qui leur tenait lieu de cœur, ils estimaient qu'en commettant ces atrocités ils faisaient preuve de bonté : d'une incroyable bonté.

Eux ?

Nous.

Que sommes-nous ?

Qu'étions-nous ?

Nous vous ressemblions beaucoup, Kanu Akinya, à notre façon.

La vie est courte, par rapport à l'immensité silencieuse du cosmos. Une étoile a à peine le temps de respirer. Un monde tourne autour de cette étoile une centaine de fois.

La galaxie est figée dans son mouvement, comme une horloge arrêtée. Une vie commence, une autre s'achève : rien ne change. L'horloge se débloque pour un immense « tic-tac » divin et un milliard d'âmes vivent un instant rapide et violent dans la lumière.

Jusqu'à ce qu'elle se bloque de nouveau. Jusqu'au prochain « tic-tac ».

Et pourtant…

Nous sommes davantage que la somme de toutes ces courtes secondes qui sous-tendent notre vie. Nous apprenons, nous donnons, nous aimons, on nous aime. Nous créons des rides dans le tissu du discours social. Et nous subissons à notre tour l'influence des rides d'autres vies. Nous ouvrons des livres et

partageons les pensées de ceux qui ont vécu avant nous : les espoirs, les joies et les peines de vies passées. Ils nous font rire ou nous émeuvent aux larmes. Ils sont morts, mais les marques qu'ils ont laissées au cours de leur existence continuent à résonner. En ce sens, ils sont immortels. Ils revivent, en nous.

Il en va ainsi de tous nos actes, de tous nos gestes, qu'ils soient intelligents ou stupides. De nos guerres et de nos inventions, de nos récits et de nos chansons. Des maisons que nous construisons, des mondes que nous transformons, des vérités que nous découvrons. Nous périssons, nous nous achevons, mais nos actions se poursuivent. Et dans cette suite, chaque instant est éclairé par le passé. Aimer a un sens si l'on se rappelle ce qu'est l'amour. Créer du beau a un sens, si cette beauté nous survit. Chacun de nos mots, la moindre de nos pensées a une chance de transcender la mort et le temps. Il n'y a ni paradis ni enfer, pas de vie après la mort, pas de créateur divin, pas de volonté propre derrière l'univers, pas de sens au-delà de celui que nous dévoilent nos sens et notre intelligence.

C'est difficile à accepter. Et l'on y parvient mieux en sachant qu'être en vie a un sens.

Mais l'univers nous refuse ce maigre réconfort.

Au cœur même de sa structure, écrit comme une malédiction dans les mathématiques qui le fondent, l'univers abrite ce qui le pousse au suicide. Le vide lui-même oscille dans un état instable. Avec le temps – et une seule chose est sûre, c'est que le temps existera toujours – l'instabilité du vide fera basculer l'univers dans un autre état. À cet instant de dé-création, toute l'information encodée dans l'univers actuel sera effacée.

Il ne restera aucun souvenir de rien. Pas la moindre expérience du moindre organisme vivant ne sera conservée. Rien de tout ce qui a été appris, découvert ou fabriqué ne survivra. Ni art, ni science, ni Histoire, aucun acte, aucun geste de bonté, aucune pensée émue, pas même un seul instant de bonheur humain.

Il ne restera rien.

Rien n'aura d'importance.

Rien n'a jamais eu d'importance.

Lorsque l'échantillonnage fut achevé et que le mur argenté les eut traversés, le filament de la lune raccourcit jusqu'à la taille d'un barreau d'argent qui se retira dans le bord. Pendant un instant, la lune resta devant eux sous la forme d'un anneau qui se déplaçait à la vitesse du *Brise-Glace*. On débattait peut-être encore de leur sort.

La lune s'éloigna un peu plus. Elle se mit à tourner sur son axe polaire et se troubla pour devenir une sphère argentée et solide. Puis elle partit, retournant sur l'orbite qu'elle avait quittée pour les poursuivre. Il y avait encore quelques couches de lunes en dessous, mais elles ne semblaient pas s'intéresser au vaisseau. Kanu avait juste assez de puissance pour éviter de trop s'en approcher, mais pas suffisamment pour arrêter la chute du *Brise-Glace* vers la partie supérieure de l'atmosphère.

Il avait mal à la tête. Son crâne était encore empli de la Terreur. Pas tant de l'émotion qu'était la Terreur, découvrait-il, mais plutôt d'une sorte de savoir très spécifique gravé dans sa conscience avec la force indélébile de la vérité. Il sentait toujours son argument, qui résonnait comme un carillon. Il regarda sa main et s'émerveilla, comme s'il la découvrait pour la première fois. Il savait ce qu'elle était : l'instrument d'une intelligence, une extension de lui-même, le moyen pour un individu tel que lui d'agir. Déplacer la Terre, déplacer de l'eau, déplacer les

étoiles, des multitudes infinies d'étoiles, sentir un flot luisant d'entre elles couler entre ses doigts comme des petits grains de poudre de diamant.

Et il savait que tout cela était futile, qu'aucune action n'aurait de conséquence au final, qu'il ne resterait rien du meilleur et du pire qu'il pourrait accomplir ; que, dans l'instant blanc de l'oubli, le simple fait qu'il ait existé, qu'il avait laissé une marque minuscule sur la création serait effacé.

Tout comme le reste.

Il était encore avec Nissa. En passant devant un des sas du *Brise-Glace*, silencieux depuis longtemps, ils ralentirent et regardèrent la chambre en pensant au vide au-delà et à l'oblitération immédiate qu'il offrait. Il pourrait jeter son casque, purger l'air et la vie de ses poumons.

Il avait déjà essayé de se suicider à bord du *Brise-Glace*, mais c'était le désespoir, le fait de savoir que sa mort empêcherait Dakota de faire du mal aux endormis qui l'y avait poussé. Il avait pris cette décision après y avoir réfléchi froidement, pas parce qu'il en avait assez de vivre et qu'il cherchait l'oubli dans la mort. La vie n'avait cessé de le surprendre ; il n'était pas prêt à l'abandonner sans une bonne raison.

Mais c'était différent, désormais. Sa mort n'aurait qu'un faible impact sur leurs chances, et elle ne les améliorerait sans doute pas. Et il n'avait de toute façon aucune raison immédiate ou pressante de se suicider.

À part la Terreur qui l'avait touché et qui avait réduit à néant tout argument raisonnable de continuer à vivre. Cette série d'actes futiles condamnée à être effacée n'avait aucun sens. Rien n'aurait jamais d'importance. Rien ne changerait jamais cela, rien ne le rendrait plus tolérable. Comment les bâtisseurs-M avaient-ils pu supporter un tel savoir ?

Et surtout, Kanu Akinya y parviendrait-il ?

Nissa tenait sa main gantée.

— Non, dit-elle.

Et il comprit.

Non.

Pas encore.

— Je l'ai vue, annonça-t-il avec une horreur qui le fit frissonner. La Terreur. Je l'ai comprise. Elle est en moi, comme un ténébreux poison. Elle sera toujours en moi.

— Je l'ai vue aussi, répondit Nissa. Elle est aussi en moi. Pour l'instant, je n'arrive à penser à rien d'autre. J'ai envie de me boucher les oreilles et de ne plus rien entendre. C'est comme un cri de désespoir qui proviendrait de chacune des cellules de mon corps. Mais je dois être plus forte que la Terreur. Ça va passer. Il *faut* que ça passe. Chiku l'a subie.

— Je ne suis pas aussi fort que Chiku.

— Moi non plus. Mais nous sommes deux. Il faut que tu t'éloignes du précipice, l'aquatique. Et tu as besoin de moi. N'oublie pas que nous sommes mariés, désormais.

Kanu s'efforça de hocher la tête. Il ne croyait pas qu'il existât assez de force dans l'univers pour repousser cette négation qui rongeait son âme. Mais il allait devoir essayer.

Pour leur bien à tous les deux.

Depuis la passerelle, il se repassa les simulations à plusieurs reprises. Elles ne comportaient aucune erreur et ne proposaient qu'un choix de différentes morts,

plusieurs angles trop aigus d'entrée dans l'atmosphère. On avait blindé le *Brise-Glace* pour qu'il résiste à la pression de l'océan d'Europe, mais l'aérodynamique du vol atmosphérique exigeait d'autres renforts.

— À moins que je me trompe…

— Tout est juste, dit Swift. Le *Noah* est notre seule option. Il devrait nous faire traverser cette atmosphère.

— Devrait ?

— Notre vitesse d'approche est très élevée. Le *Noah* a été conçu pour faire la navette entre l'orbite basse du *Zanzibar* et la surface de Creuset, pas pour supporter une vélocité de plus de quatre-vingts kilomètres par seconde.

— Il pourra nous ramener dans l'espace ? demanda Nissa.

— Pas à cette vitesse. Nous serions trop loin dans le puits gravitationnel. Nous pouvons simplement nous servir du delta-v du *Noah* pour faciliter notre entrée dans l'atmosphère et compter sur le freinage aérodynamique pour faire le reste.

Kanu acquiesça : inutile d'espérer davantage. En vérité, comme il l'avait dit à l'équipage du *Mposi*, il était déjà prêt à s'en remettre au sort. Il posa un gant sur le socle de commande, en ayant l'impression d'envoyer un cheval de labour fidèle et travailleur à l'abattoir.

— Ce n'est qu'une machine, mais c'est comme si je la trahissais.

— C'est Swift qui déteint sur toi, dit Nissa.

— Et toi, Swift ? Peux-tu transférer ton image qui se trouve à l'intérieur du *Brise-Glace* au *Noah* ?

— Je ne sais pas. Combien de temps nous reste-t-il, d'après vous ?

Kanu regarda l'écran et plissa les yeux face au désordre de trajectoires et d'orbites qui évoquait un match de catch entre deux monstres marins aux nombreux tentacules.

— Tout dépend du point de séparation. Si nous partons trop tôt, les lunes pourraient prendre le *Noah* pour une deuxième expédition, voire le considérer comme une menace. Dans tous les cas, je n'ai aucune envie de traverser la Terreur une nouvelle fois aussi tôt. Si nous le lançons trop tard, nous n'aurons pas assez de temps pour décélérer. Dans les deux cas, je dirais moins d'un quart d'heure.

Swift ôta son pince-nez et en observa les verres.

— Dans ce cas, il me manque à peu près trois semaines – moins, bien sûr, ce quart d'heure précieux – pour transférer une image secondaire au *Noah*.

— Alors, tu es dans la panade, dit Nissa.

— L'image a fait ce qu'elle avait à faire. La version de moi qui se trouve toujours dans Kanu a encore une chance. Si ça peut vous aider, dites-vous qu'elles ne sont pas distinctes et indépendantes l'une de l'autre.

— J'appelle Goma, dit Kanu en s'assurant qu'ils avaient toujours un canal ouvert avec l'autre vaisseau. Il faut les prévenir de ce qui se passe. Lorsque nous pénétrerons dans l'atmosphère, nous risquons de ne plus pouvoir faire sortir de signal. (Il se tourna vers la matriarche en pivotant la tête au-dessus de l'anneau de cou de son scaphandre.) Dakota, tu peux bouger dans ces conditions ?

— Tu veux m'enfermer ailleurs pendant que tu achèves l'évacuation ?

— Non, je veux que tu embarques à bord du *Noah*, Hector et Lucas aussi. Je suis certain d'une chose, c'est que nous n'avons pas réussi ce test en tant qu'individus. C'est ensemble que nous avons fait pencher la balance. Humains, Augmentés, machine. Ensemble. Une Trinité, comme la première. Et rien que pour ça, nous allons rester ensemble.

— Après tous nos désaccords ? Après les menaces, et les morts ?

— Gardons les reproches pour plus tard. Pour l'instant, tout ce qui m'importe, c'est qu'aucun d'entre nous ne périsse dans d'affreuses souffrances. Ça te va, comme plan ?

— Si j'étais toi, dit Nissa, j'écouterais mon mari.

Chapitre 47

Les passagers du *Mposi* regardèrent et écoutèrent Kanu les informer que les membres de l'équipage du *Brise-Glace* avaient survécu à la Terreur, mais qu'ils s'apprêtaient désormais à abandonner le navire. Cela n'était guère surprenant – il avait déjà parlé de l'atterrisseur –, mais chacun d'eux espérait un retournement de dernière minute, un événement qui offrirait à Kanu une chance d'éviter Poséidon.

Mais le miracle n'eut pas lieu. Le vaisseau se trouvait désormais à mille kilomètres de la couche supérieure de l'atmosphère de Poséidon et avançait toujours trop vite pour survivre au contact de l'air. Finalement, le moteur s'éteignit, le *Brise-Glace* entama sa chute libre finale et l'atterrisseur se détacha. Leurs détecteurs réglés sur l'agrandissement maximal leur permettaient de le voir : il mesurait un dixième de la taille du vaisseau interstellaire et avait une forme deltoïde, avec une courte dérive. Goma avait déjà vu des appareils semblables dans les musées publics de Guochang et Namboze, préservés depuis l'époque des premiers colons de Creuset. Elle savait fort bien qu'ils n'avaient pas été conçus pour l'environnement éreintant d'une superterre étouffante telle que Poséidon.

L'atterrisseur démarra ses propulseurs directionnels et s'éloigna encore de son vaisseau mère. À une distance d'un kilomètre, le moteur principal du *Noah* s'alluma pour tenter de réduire encore la vitesse résiduelle avant d'affronter la friction de la haute atmosphère. Du point de vue du *Mposi*, la face visible de Poséidon était coupée à moitié, un côté jour, l'autre nuit, et les deux appareils formaient deux points brillant devant la ligne vorace du terminateur.

— Au risque d'énoncer une évidence, dit Eunice en regardant ses poignets tout juste libérés de leurs sangles, tout ce que Kanu a fait n'aura servi à rien si les Augmentés finissent morts, écrasés sous la pression de l'entrée dans l'atmosphère.

— Il s'en sera très bien sorti, au contraire, dit Goma, parce que, au moment de choisir, il a fait preuve d'empathie.

— C'était un geste vain, oui.

— Si tu veux passer pour l'une d'entre nous, tu devrais commencer à réfléchir de façon moins analytique. Tu aurais vraiment laissé les Augmentés mourir ?

— Dakota ? Sans hésiter.

— Et les autres ? Nous savons qu'elle n'est pas seule à bord.

Eunice répondit par une moue. Et Goma comprit alors qu'elle avait des limites.

— J'ai envoyé un message à Nasim, expliqua Vasin sans grand enthousiasme. Je lui ai dit de venir rapidement avec le *Travertine*. Nous ne pouvons rien faire pour Kanu, mais nous avons un atterrisseur transatmosphérique sur le vaisseau principal. Si tout le reste échoue, nous pourrons l'envoyer en pilotage automatique.

Goma acquiesça : c'était la bonne conduite à tenir, mais même si l'appareil

s'approchait de la surface, il n'améliorerait pas les chances de Kanu. À l'échelle d'un système solaire, surtout compact comme celui-ci, le *Travertine* n'était pas plus rapide que le *Mposi*. Il lui faudrait encore plusieurs jours pour traverser le système depuis son orbite autour d'Orison.

Mais un capitaine se devait de donner des ordres porteurs d'une lueur d'espoir.

— Merci, Gandhari. Et merci d'avoir libéré Eunice de ses entraves.

— Elle n'est pas pardonnée, pas avant que j'aie déterminé exactement ce pour quoi il faudrait lui pardonner, mais il est inutile de la garder attachée. Elle est assez maligne pour se servir de nous comme ça l'arrange et, pour l'instant, je préférerais que nous fassions comme si nous coopérions.

— Rien ne presse, pour son pardon, dit Ru.

Eunice resta imperturbable.

— Je n'ai besoin du pardon de personne. J'ai fait ce qu'il fallait.

— Ce qu'elle a fait était violent, dit Goma. Tout le monde l'a bien vu. Mais elle a raison quand elle dit que c'était la seule chose qui pouvait aider Kanu.

— Et en quoi ça a aidé Kanu, en fait ? dit Ru. Parce que j'ai l'impression qu'ils ont toujours autant d'ennuis qu'avant.

— Il a eu le choix, dit Goma. C'est tout ce qui importait. Qu'il puisse décider, au final, et qu'il puisse vivre avec sa décision.

— Elle t'a contaminée, dit Ru en secouant la tête, dégoûtée. Quand tu as pris ce bain, dans le puits, elle t'a injecté un peu de son poison. N'est-ce pas, Eunice ?

— Je vous en prie, dit Grave en levant les mains. Ce qui est fait est fait, d'accord ? Soit nous nous laissons plomber par nos griefs, soit nous les regardons s'envoler comme des graines de pissenlit.

— Pourquoi devrions-nous vous écouter ? demanda Ru, sans paraître le haïr ou l'accuser. Vous êtes un croyant, noyé dans votre superstition. Dépourvu de toute rationalité.

— J'ai été également victime d'une injustice. Chacun d'entre vous, à sa façon, était prêt à voir le pire en moi. Je ne vous en veux ni pour ça ni pour les divergences d'opinions que vous avez désormais. En vérité, Eunice a un point de vue qu'aucun de nous ne comprend. Elle a déjà vécu ça et elle en connaît les conséquences. Nous ne pouvons pas la juger avant d'être à sa place. Et nous ne devons pas non plus nous en vouloir de ne pas tous partager la même compassion. Ru, vous avez le droit d'être mécontente. Vous avez souffert, terriblement. Mais Eunice a réagi en fonction des faits qu'elle possédait et, de son point de vue, il s'agissait d'une décision parfaitement rationnelle. Quelque chose, dans votre sang, s'en prenait à ses amis. Est-ce que vous ne vous seriez pas contentée de l'explication la plus évidente : que vous étiez une complice volontaire de la mort des Augmentés ? (Mais Grave ne lui laissa pas le loisir de répondre.) Goma a raison, et ça n'a rien à voir avec Eunice. Elle voit simplement la situation clairement, comme nous devrions le faire. Kanu a agi de la seule façon humaine, comme nous l'aurions tous fait dans les mêmes circonstances. Et s'il a fallu le déplacement du *Zanzibar* pour nous conduire à cet instant, à cette chance de réconciliation entre humains et Augmentés, il me semble que ça valait la peine.

— Vous adorez vraiment les sacrifices, vous, hein ? dit Ru.

— Et vous, vous adorez vos certitudes. Nous ne sommes pas ennemis, Ru, en tout cas, nous n'avons nul besoin de l'être. (Il hocha la tête en direction du disque bleu sectionné de Poséidon, qui ne cessait de grossir dans le ciel.) Pas face à ça.

Chapitre 48

Nissa positionna son imposante silhouette en combinaison dans le siège de pilotage de la navette *Noah*, et se familiarisa rapidement avec la disposition des instruments et des boutons de commande : ils n'étaient pas si différents de ceux de la *Chute du Chevalier*. Dans des circonstances normales, la navette aurait facilement pu voler seule. Mais les circonstances n'avaient rien de normal, et l'atterrisseur avait besoin d'être dirigé par des humains.

— Le pauvre machin est perdu, dit Nissa. Comme un chien à qui on apprend un nouveau tour. Il n'arrive pas à trouver de solution d'entrée convenable et il se demande pourquoi on l'a mis dans cette situation.

— Tu veux dire qu'il sait que nous allons mourir et qu'il ne veut pas prendre part à un meurtre ? dit Kanu.

— Soyez gentils avec lui, dit Swift. Ce n'est qu'une machine et elle fait de son mieux. Puis-je suggérer un angle d'attaque légèrement plus aigu, disons deux degrés de plus d'élévation de l'avant ?

— Qui est-ce qui pilote ? Toi ou moi ?

— Mes plus plates excuses. Étant donné les circonstances, tu t'en sors plutôt correctement.

Mais Nissa modifia tout de même leur angle d'approche et laissa Swift lui donner des conseils lorsque cela lui paraissait utile. Toutefois, Swift n'accomplirait pas de miracle.

— Quitte à ne pas en réchapper, dit Kanu, autant aller voir de plus près une des roues. Tu peux nous trouver une trajectoire d'entrée qui nous place à portée visuelle de l'une d'entre elles ?

— Déjà fait, dit Nissa. Et pas par simple curiosité. Nous ne trouverons pas d'autre terrain sec que ces roues. Je sais que ce vaisseau est censé flotter, mais je ne parierais pas ma vie là-dessus.

— C'est un plan convenable, dit Kanu.

Mais ils savaient tous les deux que ce n'était pas vraiment un plan. Ils n'auraient d'autre choix que se rendre sur l'eau, car le *Noah* n'était pas équipé pour se poser sur les roues, même si elles possédaient une surface d'atterrissage solide et convenable. Pendant quelques minutes, ils envisagèrent de tenter de descendre vers une des masses biologiques flottantes, mais tout semblait indiquer que les radeaux vivants étaient trop minces pour supporter le poids de l'atterrisseur et absorber le choc de l'impact sans se rompre. Ils se retrouveraient alors dans l'eau, mais cernés de tous côtés par des obstacles. De plus, aucune des masses ne se trouvait à moins de cinq mille kilomètres d'une des roues.

Tandis que le moteur propulsait toujours l'atterrisseur, Kanu quitta son poste aux commandes pour aller voir les Augmentés. Ils étaient dans des hamacs de soutien identiques à ceux du vaisseau mère. Il posa une main contre le plafond et se pencha vers Dakota.

— Nous entrerons dans l'atmosphère dans quelques minutes. Nissa va nous

dégotter la trajectoire la plus facile, et nous allons essayer de maintenir notre décélération à un niveau supportable. Mais je ne vous garantis pas que ça va être facile.

— Nous ne pouvons pas te demander l'impossible, dit Dakota.

— Pas plus qu'aux autres. Mais avant que la situation se corse, il faut réfléchir à la suite. Tu as eu des années pour prévoir cette expédition. Ce vaisseau est bien équipé ?

— Qu'envisages-tu ?

— Je veux tout faire pour survivre à la surface. Nous flotterons, autant que possible. Mais tu savais qu'il s'agissait d'un monde aquatique et que les roues sont la seule surface solide. Comment comptais-tu t'y prendre ?

— Je pensais examiner de près les roues. Analyser les motifs encodés dessus et comprendre leur contexte.

— Sans te poser ?

— Oui. Ton vaisseau aurait pu supporter l'entrée dans l'atmosphère si notre vitesse d'approche avait été moins élevée. Que peut-on apprendre des minuscules portions des roues à la surface de l'océan ?

— Pour l'instant, ce qui m'importe le plus, c'est de ne pas mourir.

Sa propre remarque l'aurait fait sourire si la sombre toxine de la Terreur n'était pas encore en train de courir dans ses veines. L'absence d'espoir, de but, l'incapacité à voir un intérêt à quoi que ce soit, la prise de conscience de la complète et irrévocable futilité de l'existence : il ne voyait pas comment il pourrait vivre avec ce vide béant en lui, tuant l'espoir à chaque instant.

Et pourtant, d'après Nissa, il y avait un moyen. Elle le sentait, elle aussi, tout comme les Tantors. Mais comme elle l'avait dit, Chiku avait dû finir par s'habituer à vivre avec ce que lui avait dévoilé la Terreur. L'existence pouvait se poursuivre, reprendre un sens. En ce moment, Kanu ignorait comment sortir de son désespoir, mais par égard pour Nissa, il se fierait à son jugement : il devait bien y avoir une voie, un moyen de vivre, qui rendrait tout cela supportable. Une façon de refermer ce trou béant.

— Nous pouvons utiliser une des roues comme refuge, reprit-il. Ces inscriptions, celles que nous avons vues de l'espace, elles sont profondes, et elles forment des saillies dans la roue. Si nous parvenons à accéder à une de ces saillies…

— Et ensuite, Kanu ? demanda Dakota avec un certain désespoir.

— Le *Mposi* n'est pas très loin derrière nous. J'ai demandé à Goma de faire demi-tour, mais si elle se comporte comme une Akinya, ce sera comme si j'avais pissé dans un violon.

— Ça ne changera rien.

— Je ne vais pas me laisser noyer sans rien faire, Dakota. Ni te laisser te noyer, d'ailleurs. Si l'atterrisseur ne tient pas le coup, il nous faudra réfléchir au moyen de survivre. La chaleur de Poséidon ne va pas nous faire du bien, même si nous arrivons à respirer dans l'atmosphère quelque temps. Mais commençons par le début. Nous pouvons avancer sur l'eau ?

— Il y a des radeaux à moteur. Ils pourront être déployés et gonflés lorsque nous serons posés.

— J'espère qu'ils sont gros.

— Tu crois que nous n'aurions pas prévu ça, Kanu ?

— Désolé. (Il passa son gant dans ses cheveux blancs entremêlés.) Et l'exposition à l'atmosphère : vous avez aussi des scaphandres à bord du *Noah* ?

— Il y a des combinaisons de secours. Elles ne sont pas aussi bien équipées que celle que j'ai portée pour aller voir les Gardiens, mais elles fonctionneront.

— Vous pourrez les enfiler une fois que nous serons posés ?

— Nous essaierons. Quant aux canots, ils sont dans les compartiments extérieurs. On ne peut pas y accéder de l'intérieur.

— Tant que nous pouvons les utiliser une fois posés. (Sans trop savoir pourquoi, il posa soudain une main sur Dakota.) Nous ne sommes pas encore morts. Pas tant que nous respirons encore.

— Tu le crois vraiment, Kanu ?

— J'essaie.

C'était comme un numéro de funambule mental. Un pied devant l'autre sans jamais regarder en bas. Ne penser qu'au moment présent et peut-être à celui d'après. Kanu se demanda combien de temps il tiendrait ainsi.

— Kanu, cria Nissa. Viens voir ça.

Tandis qu'ils décéléraient, le *Brise-Glace* avait continué devant eux, et avait frappé l'atmosphère le premier, à un angle plus aigu. Il subissait désormais une friction importante et se retrouvait entouré d'un cocon de plasma. Kanu le regarda, à la fois émerveillé et terrifié, en ayant du mal à imaginer qu'ils étaient à bord de ce vaisseau condamné une heure plus tôt. Il paraissait désormais minuscule : totalement insignifiant devant la toile de fond de Poséidon.

— Il commence à culbuter, dit-il en remarquant la coque penchée à un angle oblique, des émissions de plasma s'échappant de sa surface exposée, à l'opposé d'eux.

— Ça ne va plus tarder, maintenant, dit Swift.

— Tu es toujours en contact avec ton image ? demanda Kanu.

— Nous avons accepté notre situation. Mais je suis désolé pour votre vaisseau. Il nous a bien servi en nous amenant jusqu'ici.

— Heureusement qu'il y en a un autre pour nous tirer de ce système solaire, dit Nissa.

Kanu acquiesça, ravi de s'associer à cette idée, même s'ils savaient bien tous les deux que leurs chances de quitter ce monde, et ce système, diminuaient à vue d'œil.

Il sentit un cahot, puis des vibrations.

— Attache-toi, dit Nissa. C'est à notre tour.

Le moteur du *Noah* avait fait de son mieux ; désormais, il ne restait que l'aérofreinage pour les empêcher de heurter durement la mer. Kanu avait tenté de rassurer Dakota, mais les prévisions de leur trajectoire d'entrée ne lui donnaient guère confiance. Selon des facteurs minuscules et subtils d'aérodynamique et de physique troposphérique, la force qu'ils ressentaient pouvait se situer entre deux et cinq *g*. Les Augmentés devraient pouvoir supporter la limite maximale si cela ne s'éternisait pas, mais il n'en était pas sûr.

Après avoir pénétré de cinquante kilomètres dans l'atmosphère, le *Brise-Glace* tournait comme une toupie et des morceaux fondus de sa coque jaillissaient comme les bras d'une galaxie en spirale. L'entrée prévue par Nissa devrait prendre également cela en considération : il ne fallait surtout pas heurter les débris du vaisseau ou les turbulences déclenchées par son passage. Mais elle n'osa pas trop s'éloigner de ses prévisions pour ne pas échouer à des dizaines de milliers de kilomètres de la roue la plus proche.

Kanu constata avec surprise que les gigantesques structures n'étaient pas plus

visibles maintenant qu'ils entraient dans l'atmosphère qui allait en s'épaississant. Mais les roues étaient bien plus fines que hautes et ce qui paraissait évident pour les détecteurs longue portée ne l'était pas pour l'œil humain. Il y avait une roue droit devant eux, mais elle était de travers et ne représentait guère plus qu'un trait pâle sur le bleu de la planète, que Kanu perdait facilement de vue s'il laissait son regard glisser d'un côté ou de l'autre. De plus, l'air commençait à s'embraser, prenant une teinte rosée tandis qu'un cocon d'atomes ionisés se formait peu à peu autour du *Noah*. Lorsque la luminosité atteignit un certain niveau, les fenêtres s'obturèrent automatiquement.

À mesure que la résistance de l'air augmentait, la force due à la décélération faisait de même. Elle dépassa un *g*, atteignit un *g* et demi – équivalente à ce qu'ils subiraient à la surface de Poséidon, difficile, mais supportable – puis monta à deux *g*. Kanu espérait qu'elle s'arrêterait là, pour épargner d'autres problèmes aux Augmentés, mais l'aiguille continua à grimper. Deux et demi, puis trois.

Il se tourna sur son siège pour leur parler.

— Ça ne va pas durer longtemps. Essayez de tenir bon.

— Ça monte encore, dit Nissa.

À quatre *g*, Kanu n'était plus capable que de respirer. Les instruments et les relevés qu'il regardait se brouillèrent lorsque les ténèbres s'emparèrent des contours de sa vision. Même à travers sa combinaison, il avait l'impression que le rembourrage de son siège était fait de couteaux.

Au bout d'une minute, peut-être deux, de ce traitement, il sentit un relâchement. Les vibrations se calmèrent et la charge subie retomba doucement à un *g* et demi. Sans prévenir, les volets automatiques se relevèrent et la lumière bleue d'un monde étranger frappa Kanu. Ils étaient dans les couches les plus basses de l'atmosphère, désormais, et descendaient toujours, mais de façon plus aérodynamique. La moitié supérieure du ciel restait très sombre, un violet qui fonçait jusqu'à un noir sans étoiles, mais elle gagnait en opacité bleue à chaque kilomètre qui les rapprochait de la planète. Poséidon était un monde immense comparé à la Terre, ou à n'importe quelle planète que connaissait Kanu, d'ailleurs. Immense et chaud, malgré la froideur de son soleil. La température en surface faisait gonfler son atmosphère comme une miche de pain, l'envoyant plus haut dans l'espace. Mais sa pesanteur au niveau de la mer était elle aussi plus élevée, tirant jalousement l'atmosphère vers le sol, luttant contre les effets de la forte température. Au final, l'air se raréfiait en montant, comme sur Terre, mais était, en majeure partie, compressé en une couche de moins de cent kilomètres d'épaisseur.

Ils se trouvaient désormais dans le quart inférieur de cette couche et les ailes du *Noah* devenaient de plus en plus efficaces. Ils volaient, ou presque. Kanu savait bien que leurs difficultés étaient encore loin d'être terminées, mais être arrivés jusque-là était déjà fabuleux, et il décida de s'en réjouir.

— Bien joué.

— Merci. Mais nous avons reçu une bonne raclée. (Nissa attira son attention sur les nombreux symboles d'avertissement sur la console.) C'était plus difficile et plus chaud que prévu.

Kanu était déjà persuadé que la température dans la cabine était plus élevée qu'avant leur entrée dans l'atmosphère.

— Mais nous sommes toujours entiers, alors il ne doit pas y avoir trop de dégâts, si ?

— Je crois que la coque a été bien attaquée à certains endroits. D'après toi, ce

truc était censé flotter ?

— C’est ce que j’ai cru comprendre.

— Alors, espérons qu’il n’y ait pas trop de trous.

Ils volaient désormais sans heurts, la pesanteur qu’ils ressentaient provenant à présent de Poséidon plutôt que de leur propre décélération. Il se détacha, inquiet, pour aller voir les Tantors. Il se déplaça prudemment, avec l’impression de porter, au moins, son propre poids sur le dos.

En un instant, il ne vit plus que du blanc, un blanc qui virait au rose sur les bords, là où il traversa de force les fenêtres de l’atterrisseur. Puis les ouvertures devinrent des négatifs d’elles-mêmes, incrustées sur ses rétines.

— Que… ? commença-t-il.

— Le *Brise-Glace*, dit Swift avec une froideur désarmante. Le réacteur Chibesa a dû exploser.

— Tu savais que ça allait se produire.

— C’était une possibilité.

— Alors, tu aurais dû prévenir !

Kanu continua à avancer dans la cabine. Il recouvrait peu à peu la vue, à mesure que les images rémanentes s’effaçaient ; heureusement qu’ils n’avaient pas été directement exposés aux effets de l’explosion. Il atteignit une fenêtre et regarda la courbe de la mer en dessous, si lisse et parfaite qu’on aurait pu la croire fabriquée à partir d’un lingot de métal bleu. Il observa un trait avancer sur cette perfection, une démarcation qui se déplaçait à une vitesse incroyable et transformait la mer étincelante en une surface parcheminée après son passage.

— Nissa ! Onde de choc ! Tourne ! Place le ventre du vaisseau face au souffle. Lorsque cette vague va nous frapper…

Elle avait déjà prévu ça et commencé à tourner. Kanu attrapa une rampe au plafond tandis que le *Noah* exécutait un virage serré. Il regarda les Augmentés se balancer dans leurs hamacs, la masse des éléphants offrant une parfaite démonstration de mécanique newtonienne.

L’onde de choc les frappa. Kanu s’y était préparé, mais il fut tout de même projeté contre le mur opposé. Son scaphandre amortit le gros de l’impact, mais il eut néanmoins le souffle coupé. Il était encore trop étourdi pour savoir s’il s’était blessé. Et cela avait dû être pire pour les Augmentés. Leurs hamacs étaient conçus pour absorber des forces continues, pas des chocs soudains.

— Nissa ? cria-t-il.

— On se redresse. Je crois que le pire est passé.

— Des dégâts ?

— Il me faudrait deux heures pour tous les énumérer, l’aquatique. Et ils s’ajoutent à tous ceux que nous avions déjà subis.

— Mais nous sommes toujours en vol.

— Nous descendons de façon régulière, de cinq cents mètres par minute. Nous aurions dû prendre la *Chute du Chevalier*, pas cette caisse à savon qui peut à peine voler.

— Nous pouvons encore nous approcher de cette roue ?

— Tout dépend de ce que tu entends par « approcher ».

— Nous pouvons naviguer sur l’eau s’il le faut. Il y a des canots, assez gros pour nous tous.

— Il vaudrait mieux. Nous arrivons en vue de la roue, c’est sans doute notre dernière chance de l’examiner avant de plonger dans la baille. Tu veux la voir ?

— Plus que tout au monde. Je reviens dans un instant.

Il avait rejoint les Augmentés. Il s'agenouilla près de Dakota et se sentit soulagé lorsqu'un de ses yeux cernés de rose se tourna vers lui.

— Nous avons passé le pire, je crois. Le *Brise-Glace* a explosé et nous avons subi l'onde de choc. Mais en dehors de l'amerrissage, il n'y aura plus d'autre gros impact. Comment te sens-tu ?

— J'ai toujours été la plus coriace d'entre nous, Kanu. Hector est en vie, mais faible. Lucas, lui, est passé dans le Souvenir.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour s'en rendre compte. Hector semblait somnoler, mais son regard suivait toujours Kanu et sa trompe frémissante indiquait qu'il vivait encore. Les yeux de l'autre Augmenté, eux, étaient ouverts, mais n'observaient rien. Kanu chercha à détecter un mouvement sur son immense cage thoracique. Il n'en décela aucun.

— Je suis désolé.

— Nous sommes plus forts que vous sur bien des aspects, mais plus faibles sur d'autres. Sommes-nous loin de la mer ?

— Plus trop, maintenant. Quand nous toucherons l'eau… Eh bien, je ferai ce que je pourrai pour tout le monde. Mieux vaut rester dans ton hamac jusque-là.

— D'accord.

Kanu regarda de nouveau par la fenêtre. Les eaux agitées par l'onde de choc retrouvaient leur calme. Il tenta d'estimer leur hauteur à partir de la texture dentelée du sommet des vagues, mais c'était impossible. Il n'y avait rien, là en dessous, pas le moindre rocher ni aucun être vivant, aucune trace de présence humaine pour offrir une échelle.

— Tu loupes le meilleur, dit Nissa.

Il retourna à la passerelle, en essayant de ne plus penser à ce qui les attendait pour se concentrer uniquement sur l'instant présent, sur le spectacle que l'univers l'estimait digne d'observer.

La moitié de la roue lui était cachée, perdue sous la surface de l'eau. La partie visible sortait de l'océan à deux endroits, séparés par les deux cents kilomètres du diamètre de la roue. Le plus proche de ces deux points n'était qu'à quelques dizaines de kilomètres du *Noah*. Ils tournaient autour tout en perdant de l'altitude et arrivaient toujours trop vite au goût de Kanu. La partie supérieure de la roue n'était pas du tout visible, non pas à cause de la courbure de Poséidon, mais parce que l'atmosphère, épaisse, brouillait les détails et le contraste. En levant les yeux, il pouvait suivre l'ascension de l'arche la plus proche, qui grimpait presque verticalement au début, avant de suivre une courbe circulaire jusqu'à dépasser l'atmosphère et à former une voûte dans l'espace. Il y avait bien moins d'air pour obscurcir sa vision lorsqu'il regardait vers le zénith et l'on pouvait suivre l'arche de la roue bien au-delà de sa hauteur maximale. Il regarda ce trait blanc, évanescent, disparaître dans la brume vers l'endroit où, sur l'horizon, se trouvait le reste de l'arche.

Ils continuèrent à descendre. La bande de la roue mesurait un kilomètre de large ; sa jante avait à peu près la même profondeur. Depuis l'espace, ils avaient détecté des indices de motifs inscrits à la surface, une rétrodiffusion complexe et changeante de traces métalliques. Désormais, ils parvenaient à relever d'autres données à l'œil nu. Les roues n'étaient pas aussi lisses qu'elles le paraissaient de loin ; de près, elles étaient couvertes d'un texte soigneusement imprimé. Des sillons qui avaient été gravés dans la bande et la jante, aux rebords aussi nets que s'ils avaient été créés au laser la veille. Sur la bande, les motifs représentaient des sillons horizontaux, l'un au-dessus de l'autre, qui s'étendaient presque sur toute

l'épaisseur de la roue. Ils n'étaient droits que lorsqu'on les considérait sur toute leur longueur. À une échelle de quelques mètres, ils changeaient de direction plusieurs fois, rebroussant parfois chemin avant de reprendre leur trajectoire. Chaque sillon semblait différent de celui au-dessus ou en dessous, mais on ne pouvait pas en voir plus de quelques-uns à la fois. Il n'y avait pas plus de dix mètres de séparation entre eux ; si la circonférence de la roue approchait les six cents kilomètres, il pouvait y avoir plusieurs centaines de milliers de ces sillons ; plus que de mots dans un livre. La jante, elle, accueillait à peu près une centaine de sillons concentriques : des déclarations circulaires qui devaient, s'imagina Kanu, continuer tout autour de la roue. On retrouvait aussi d'autres sillons angulaires sur sa face concave.

Kanu se rappela alors qu'il y avait d'autres roues tout autour de la planète. Son intuition lui souffla qu'elles devaient toutes posséder des motifs différents. Si chaque roue était un livre, alors Poséidon était une bibliothèque.

— Je ne suis pas expert, dit-il, mais ça ressemble à l'écriture qu'on a trouvée sur le Mandala.

Nissa acquiesça.

— Pas étonnant si les bâtisseurs-M sont passés.

— Le même langage, dit Swift, mais qui ne sert pas forcément à la même chose. Eunice n'a réussi à déclencher le Mandala que parce que la syntaxe lui offrait un mode d'emploi. Mais ça doit être différent, ici.

— Un mode d'emploi pour les roues ? se demanda Kanu. Nous savons qu'elles sont polyvalentes : elles peuvent devenir des lunes, au besoin, ou les lunes peuvent se transformer en roues.

— Peut-être, dit Swift.

— Tu as une autre idée.

— Si j'ai retenu une chose de la Terreur, c'est qu'il y a des réponses, ici : sinon pourquoi les protéger des personnes comme nous ? Il s'agit peut-être d'une histoire, du récit de ce qui est advenu des bâtisseurs-M. Les roues contiennent peut-être cette histoire, ensemble ou individuellement, et nous avons reçu l'autorisation de les lire.

— Dommage que nous ne connaissions pas l'alphabet, dit Nissa. À moins qu'Eunice te l'ait appris au cours de votre heureuse communion ?

— Non, nous n'avions pas le temps pour ce genre de choses. Mais tu as raison, je crois qu'elle aurait su quoi en faire. Bien mieux que moi, en tout cas. Je crois que je ne vous suis plus guère utile, désormais.

— Nous verrons ça, dit Kanu. Mais tu es ici pour la même raison que moi : pour voir et apprendre. Alors, profites-en.

— Crois-moi, je fais de mon mieux.

Durant leur descente en colimaçon, Nissa s'efforça de les rapprocher de l'endroit où la roue plongeait dans l'eau. Elle paraissait déjà immense de façon abstraite, mais Kanu découvrait désormais ce prodigieux à-pic, ce pilier qui sortait de l'eau, masse solide et imperturbable. Ils pourraient projeter le *Noah* dessus sans y laisser la moindre tache.

— Encore un tour, si on a de la chance, dit Nissa. Les Augmentés sont prêts ?

— Il n'y a plus que Dakota et Hector, à présent. Je crains que Lucas n'en ait pas réchappé.

Elle avait dû percevoir quelque chose dans sa voix.

— Et ça te rend triste, hein ?

— Je ne sais pas. Il y a quelque temps, j'aurais payé cher pour qu'ils meurent

tous les trois. Mais je ne peux pas m'en réjouir.

— Peut-être que Lucas a eu de la chance : tout s'est vite fini, pour lui.

— Nous verrons.

Un carillon sonna : le *Noah* avait détecté la surface de la mer, alors qu'il croyait sans doute être toujours en train de transporter des passagers de l'orbite vers Creuset.

Quoi qu'il pût se passer, ils ne tarderaient plus à toucher l'eau, désormais.

Chapitre 49

Le *Mposi* n'était pas encore enfoncé dans le réseau de lunes, mais ils n'auraient bientôt plus le temps de faire demi-tour.

— Nous pouvons avancer un peu, dit Vasin, mais ça ne nous fera pas gagner beaucoup en termes de visibilité et ça ne les aidera guère. Le mieux – la seule conduite responsable –, c'est d'enregistrer ce qu'ils font de cette distance, afin d'avoir au moins une chance de le raconter à d'autres.

— On n'est pas mort, dit Eunice, tant qu'on n'a pas laissé un cratère assez gros pour pouvoir écrire son nom à l'intérieur.

— Ils ne vont pas laisser de cratère sur un monde aquatique, répondit Vasin. Bref, que proposes-tu ? Nous sommes à bord d'un atterrisseur gros porteur, conçu comme une brique carrée. Nous ne pouvons pas entrer dans l'atmosphère. Et pas parce que nous manquons de talent ou de courage, mais à cause des limites de cet appareil. Si on le frotte à de l'air, il sera réduit en miettes.

— En conservant une vitesse réduite, nous pouvons conserver la pression aérodynamique à un niveau sûr.

— Peut-être. Mais le moteur n'est pas prévu pour fonctionner dans une atmosphère et il faudrait le maintenir constamment allumé pour garder notre vitesse assez basse et éviter une surcharge structurelle : pour résumer, nous descendrions sur une colonne de feu. Ça pourrait passer dans la haute atmosphère, mais dès qu'elle s'épaissirait, nous subirions un sacré transfert de chaleur. Nous surchaufferions l'air dans lequel nous descendons, et en plus, le plasma que nous éjecterons remonterait vers nous à toute blinde. Il aurait mieux valu prendre un appareil capable de voler dans l'air, mais lorsque nous avons quitté le *Travertine,* nous ne pensions pas nous retrouver ici.

Eunice ne répondit pas : Goma était persuadée qu'elle avait accepté la validité des arguments de Vasin ; tout comme il paraissait clair qu'Eunice ne se serait pas arrêtée avant d'avoir exploré toutes les solutions, si insignifiantes soient-elles.

— Il n'y a donc rien à bord, pas de capsule de secours ou de caisson de survie, que nous pourrions envoyer dans l'atmosphère ?

— Rien, dit Vasin. Et crois-moi, je préférerais que ce soit le cas. Mais s'ils peuvent tenir le temps que Nasim arrive, peut-être que nous pourrons les aider.

— Venez voir ça, dit Loring.

Vasin parut plus agacée qu'intriguée.

— Ça va améliorer nos options ?

— Pas certaine ? Mais ça va changer *quelque chose,* assurément.

Alle avait affiché sur un écran l'espace autour de Poséidon et rassemblé des données du *Mposi* et du *Travertine*. L'image était à jour, en tout cas autant que le permettait la latence du décalage temporel et des détecteurs, et montrait les positions relatives des lunes et de l'appareil avec une grande précision.

Il se passait quelque chose au niveau des lunes.

— Kanu a traversé, disait Loring. Nous l'avons tous vu ? Ça s'est déroulé

exactement comme l'avait dit Eunice ? Une des lunes a poursuivi son vaisseau, l'a avalé et leur a fait subir… comment l'as-tu appelée ?

— La Terreur. La dernière barrière, que la lune a estimé Kanu digne de passer. (Eunice se frottait l'articulation du poignet, là où elle avait été attachée.) Mais ça ne me surprend pas : Dakota avait déjà traversé, pourquoi l'en auraient-ils empêchée cette fois ?

— Il y avait un million de raisons, dit Vasin. Et que signifie tout ça, de toute façon ? Tu as déjà vu une telle chose ?

— Je ne crois pas.

— Tu ne *crois* pas ?

— À mon âge, on a tendance à oublier. Mais non, ça me paraît inédit. Je peux avancer une hypothèse ?

— Je t'en prie, dit Vasin.

— Kanu a été scanné par les bâtisseurs-M comme l'a été la Trinité et on les a laissés passer jusqu'à Poséidon. Mais les lunes nous considèrent de la même façon : pour elles, nous ne sommes qu'une extension de la même intelligence. Elles ont dû percevoir une parenté entre eux et nous, une indication que nous partageons les mêmes impératifs et les mêmes intérêts biologiques, pour l'instant. Elles l'ont laissé passer et les portes sont donc ouvertes à sa suite. Les lunes nous autorisent à entrer.

— Comment pourrais-tu en être sûre ? dit Ru.

— Et si tu nous donnais un avis, au lieu de critiquer, toi ?

Le constat était vrai en ce qui concernait les lunes : elles ne suivaient pas leurs orbites habituelles, ou plus exactement, leurs orbites s'étaient modifiées, s'alignant peu à peu vers un unique écliptique plat. Elles n'avaient pas encore atteint cette configuration, il leur faudrait encore des heures à leur vitesse actuelle, mais on pouvait facilement prévoir où elles allaient se retrouver.

— Mais Ru a raison, dit Goma. Il pourrait aussi bien s'agir d'un dernier avertissement nous demandant de nous éloigner que d'une invitation.

— Merci, répondit Ru entre ses dents.

— C'est un débat théorique, dit Vasin, qui ne change rien. Nous sommes toujours à bord du même appareil et tous les obstacles nous empêchant d'atterrir sur Poséidon dont j'ai déjà parlé subsistent.

— Alors, n'atterrissons pas, déclara Eunice. Vous avez dit que ce vaisseau n'était pas conçu pour une atmosphère. Mais nous pouvons nous poser en haut d'une de ses roues, non ? Qu'est-ce qui nous en empêche ?

— C'est surtout que ça ne sert à rien. Nous ne pourrions toujours pas aider Kanu.

Eunice regarda autour d'elle dans la pièce, n'en croyant pas ses yeux.

— Arrêtez un peu, Gandhari. Ce vaisseau est rempli de provisions.

— Qui seraient à cent kilomètres de la surface. Le temps de descendre à pied… en admettant que ce soit possible… et ensuite ?

— Nous pourrions leur apporter du ravitaillement : des rations, des vêtements, de l'équipement médical, tout ce dont ils ont besoin. De quoi survivre le temps que le *Travertine* arrive. Et si ça ne marche pas, ils pourront s'accrocher à une corde et nous les remonterons dans l'espace.

— Sur cent kilomètres ?

— Pourquoi pas ?

Vasin soupira.

— Parce que j'ai moi-même examiné le registre de notre équipement et que je

sais exactement ce que nous avons à bord. Des longes d'amarrage, des grappins de surface et des treuils mécaniques. Mais les longes ne descendront pas si bas : nous les avons emportées afin de nous agripper au *Zanzibar*, s'il le fallait. Je n'avais pas besoin de câbles plus longs pour cette expédition et je ne suis pas sûre que le *Travertine* aurait pu nous les fournir dans le cas contraire.

— Le câble le plus long mesure combien ? demanda Goma.

— Quarante, cinquante kilomètres, guère plus. Et ils ne sont pas conçus pour être attachés les uns aux autres.

— Ça ne suffit pas, dit Ru.

— La prochaine fois que vous embarquerez de l'équipement, dit Eunice, demandez de l'aide.

— Personne n'aurait pu prévoir ça, dit Vasin. Pas même toi.

Chapitre 50

Kanu était retourné auprès des deux Augmentés survivants, toujours dans leurs hamacs.

— Il faut vous préparer, leur dit-il. Nous allons subir un choc, je crois, mais pas pire que les précédents. Comment supportez-vous la pesanteur ? Vous pensez pouvoir tenir ?

— Je crois que ce sera le cadet de nos soucis, Kanu. J'ose à peine imaginer la profondeur de l'eau en dessous de nous, si elle cache la moitié de cette roue. Tu l'as vue ?

— Oui, c'est magnifique. Et c'est aussi une leçon d'humilité. Ceux qui l'ont fabriquée ne manquaient pas d'assurance.

— En effet. Je l'ai vue en partie, par la fenêtre. J'aimerais beaucoup avoir le temps d'en apprendre plus, le temps d'étudier ces inscriptions. Tu sais ce qu'il y a d'étrange, Kanu ?

— Honnêtement, tout est étrange.

— Alors, entrons dans les détails. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours rêvé de me retrouver ici, au milieu des mystères de Poséidon. Au-delà des lunes sentinelles, après avoir subi de nouveau la Terreur, assez proche des roues pour les voir et les comprendre. Et pourtant, maintenant que j'y suis, je me rends compte que c'est impossible. Pour moi, en tout cas. Je recueille de l'information, mais je n'ai été conçue que pour être un instrument d'enregistrement, un relais pour transmettre les observations au cerveau des Gardiens. Je représente leurs yeux, une branche de leur système nerveux étendu, rien d'autre.

Une fois de plus, Kanu s'émerveilla de la proéminence osseuse de son front, qui retenait la puissance de son esprit comme les murs d'un barrage.

— Je crois que tu te sous-estimes, Dakota.

— Je pense les avoir déçus. Je me suis déçue moi-même.

— Non, dit Kanu. Ce n'est pas terminé.

— Tu dois sans doute me détester, après l'ordre que j'ai donné. Mais puisqu'il en est encore temps, j'aimerais décharger Memphis de toute complicité. Si tu en as l'occasion, j'aimerais que tu le dises à tes camarades, les autres humains. S'ils retrouvent le *Zanzibar*, il ne faudra pas juger Memphis coupable de la mort des Amis.

Kanu posa sa question le plus doucement possible :

— Parce qu'il se contentait d'obéir aux ordres ?

— Parce que personne n'est mort. Je vous ai trompés. Les cent cadavres congelés ? Ils avaient déjà dépassé le stade où on n'aurait pas pu les réveiller. J'ai ordonné à Memphis de n'utiliser que ceux qui étaient déjà morts.

Kanu acquiesça lentement : il n'avait aucun moyen de vérifier ses dires, mais il n'avait pas l'impression qu'elle mentait. Elle appréciait et respectait les Amis bien avant son arrivée et il la croyait lorsqu'elle exprimait des remords sincères

pour les pertes humaines pendant la période de troubles.

— Et si cent autres avaient dû mourir ?

— J'espérais m'être fait comprendre après les cent premiers.

Il sourit.

— Et tu as réussi.

— Que m'est-il arrivé, Kanu, pour que je nous conduise ici ?

— Tu n'as rien à te reprocher.

— J'ai pris des décisions discutables.

— Comme nous tous.

Il serra les dents et tenta de paraître confiant malgré leur peu de chances de s'en sortir : un truc appris pendant ses années de diplomate. Le vide était toujours en lui et quelques heures ne suffiraient pas à éclipser ces ténèbres. Mais comme dans une nouvelle combinaison un peu raide, encombrante au début, il commençait à s'habituer à sa présence.

— Nous allons bientôt heurter l'eau, reprit-il. Le vaisseau n'est probablement pas en très bon état, mais nous ferons notre possible pour nous en sortir.

— Comme d'habitude.

L'impact fut violent, mais peut-être pas autant qu'il l'avait redouté. Après le choc initial, l'élan du *Noah* le fit plonger dans l'océan avant de refaire surface et de se rétablir. L'eau grésilla au contact de la coque encore chaude et les projections de spray formèrent des ailes de papillon de chaque côté. Puis le balancement cessa : l'atterrisseur flottait. Dakota et Hector s'extirpèrent de leur hamac, le mâle avec difficulté avant de paraître retrouver un peu de sa force.

Kanu retourna à l'avant. Nissa avait déjà quitté son siège.

— Bon, nous sommes posés, dit-elle. Je n'y croyais plus, après cette onde de choc.

— Nous sommes en un seul morceau. Comment est le vaisseau ?

— Je ne lui confierais pas ma vie, ni la tienne. Si la coque est aussi endommagée que l'appareil l'indique, nous n'allons pas rester longtemps à la surface.

Kanu se pencha pour mieux voir à travers la fenêtre.

— Tu t'es bien débrouillée. C'est difficile à estimer, mais il me semble que nous ne sommes pas à plus de cinq kilomètres de cette roue. Nous devrions pouvoir y arriver puis trouver un moyen d'établir un campement dessus.

— J'espère que les éléphants ont emporté du matériel d'escalade.

— Nous ferons avec ce que nous avons, dit-il.

Mais en vérité, il n'avait pas vraiment envie de mourir noyé dans un vaisseau qui coule. Périr en pleine mer ne lui allait guère mieux, mais tant qu'à faire, il aurait tenté quelque chose. Il savait que la roue n'offrait aucun espoir, maintenant qu'il s'était rendu compte de son immensité. Et même s'il n'y avait que quelques mètres du sommet des vagues au sillon le plus proche, qu'est-ce que ça changeait pour un éléphant ?

Ils allaient tous mourir. Mais au moins, ils ne seraient pas restés sans rien faire.

— Ça y est, dit Nissa en désignant l'horizon de la tête. Le vaisseau donne de la bande sur la droite. Le *Noah* coule.

— Il est temps d'y aller.

Dakota lui montra les réserves d'équipement du bord. Elles étaient bien remplies, et mêlaient l'ancien et le moderne, des objets qui devaient venir de Creuset et d'autres fabriqués plus récemment, expressément pour les Tantors. Ils

avaient de l'oxygène supplémentaire, des gourdes d'eau, des balles compressées de concentré de nourriture. Ils décidèrent de vider quelques gourdes et de les utiliser pour la flottaison. Pendant ce temps, Nissa et Kanu placèrent leurs casques sur leurs anneaux de cou, mais laissèrent leurs valves d'air extérieures ouvertes pour ne pas puiser dans les réserves des scaphandres. Il s'agissait de combinaisons simples, avec vingt heures d'autonomie, et mieux valait économiser pour l'instant. Ils y accrochèrent, avec des sangles, le plus possible d'équipements et de provisions.

De temps en temps, Nissa se penchait pour vérifier l'angle de l'horizon, mais Kanu n'avait pas besoin de regarder pour se rendre compte qu'ils prenaient l'eau. Sous un *g* et demi de pesanteur et avec un sol incliné, ils avaient de plus en plus de mal à se déplacer. Kanu s'approcha du sas sur le flanc et actionna l'égalisation de pression manuelle, pour permettre à l'atmosphère de Poséidon d'entrer dans le *Noah*.

Il prit une profonde inspiration. L'air était aussi chaud que dans un four, même après être passé par la valve d'inhalation du scaphandre. La pression partielle d'oxygène était suffisante pour les maintenir en vie, même si elle lui donnait l'impression de respirer en altitude. S'il y avait des organismes ou des toxines dans l'air, sa combinaison ne les avait pas encore détectés. De toute façon, il ne s'agissait pas de sa préoccupation première.

Il ouvrit les portes intérieures et extérieures du sas. Ils surplombaient l'aile qui descendait vers la mer et sur laquelle le soleil se reflétait pour former un arc brillant. L'eau recouvrait déjà son extrémité.

— Il nous faut les radeaux, dit Kanu. Ils sont dans une soute externe, juste derrière l'aile. Elle n'est pas encore engloutie, mais si elle sombre, nous risquons d'avoir du mal à l'ouvrir à cause de la pression de l'eau. J'y vais tout de suite.

— Fais attention, dit Nissa.

Il lui adressa un sourire.

— J'étais un aquatique.

Il commençait à faire chaud sous son casque, comme s'il inspirait l'air brûlant qui sortait de la bouche d'un géant. Le cycle de refroidissement ne fonctionnerait pas correctement avant que le scaphandre ait épuisé sa propre réserve d'air et il voulait encore en conserver. Dehors, la température dépassait légèrement les cinquante degrés. Les organismes qui flottaient sur l'océan en immenses plaques vertes de biomasse opéraient tout près de la limite thermique supérieure pour les formes de vie multicellulaires,

Il marchait désormais sur l'aile. Il s'approcha du bord, prudemment sur la surface glissante, et s'assit doucement, en trempant ses bottes dans l'eau. Il ferma la valve du respirateur et plongea. Le liquide l'engloutit en un instant. Des rayons de lumière du soleil oscillaient au-dessus de lui. Il refit surface et s'aperçut qu'il flottait, grâce à son scaphandre.

Au moins, il n'y avait presque pas de houle. Il nagea jusqu'à la soute dont la porte était encore en grande partie au-dessus de l'eau. Près d'elle, une plaque amovible affichait des inscriptions en swahili et en chinois. Kanu comprit qu'elles indiquaient la poignée manuelle. Il passa ses doigts gantés dans l'ouverture autour du panneau et tenta de tirer.

Rien ne bougea.

Kanu essaya à plusieurs reprises, mais il n'avait aucun appui et le bout de ses doigts glissait sur la matière lisse et brillante. Il comprit vite que cela ne servirait à rien. Nissa était debout sur l'aile, penchée en avant pour l'observer, les mains

sur les genoux. Sa voix résonna dans le haut-parleur de son anneau de cou :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça ne marche pas. L'entrée dans l'atmosphère a dû l'endommager.

— Swift ne peut pas t'aider ?

— Il nous l'aurait déjà dit, s'il pouvait.

L'atterrisseur bougea et s'inclina de plusieurs degrés en un instant. Il se stabilisa, mais le brusque mouvement avait fait tomber Nissa.

— Beaucoup d'eau vient d'entrer d'un coup.

— Fais sortir les Augmentés, cria Kanu. Une fois que c'est parti, c'est rapide.

— Et les canots ?

— Il faut faire une croix dessus, je crois.

Ni Dakota ni Hector ne voulaient abandonner le cadavre de Lucas, mais lorsque l'atterrisseur pencha un peu plus, la peur vint à bout de leurs réticences. Ils se précipitèrent sur l'aile, alourdis par leur équipement, chacun de leur pas paraissant faire trembler la structure du vaisseau, jusqu'à l'eau dans laquelle flottait Kanu. Il pressa Nissa de le rejoindre, craignant que le *Noah* se retourne sans prévenir. Elle vérifia par précaution l'étanchéité de son casque et sauta dans l'eau. Il lui tendit la main, mais elle était assez forte pour nager seule.

Les Augmentés portaient des combinaisons de secours composées de tissu gris et flexible aux jointures en accordéon et de casques aux yeux ronds sur le même modèle que celui qu'avait déjà utilisé Dakota. Il aurait été plus facile et plus rapide de les enfiler dans l'espace confiné de la navette, et Kanu leur trouvait un côté improvisé, comme si elles avaient été cousues par des prisonniers qui chercheraient à s'évader.

Les Augmentés ne pouvaient entrer dans l'eau élégamment. Ils sautèrent de l'aile et produisirent deux immenses éclaboussures avant de refaire surface, leurs trompes blindées tournées vers le ciel, dans un pur réflexe consécutif à l'immersion.

— Quel est le problème, Kanu ?

— Nous ne pouvons pas nous servir des canots, la porte est coincée. Il va falloir nager. Nous pouvons y arriver, hein ? Ce n'est pas trop loin.

— Dans des combinaisons spatiales ? demanda Nissa.

— Mieux vaut ça que rien du tout. Sans elles, l'eau nous cuirait. (Il regarda le vaisseau qui flottait encore, mais donnait fortement de la bande.) Quoi que nous fassions, je pense qu'il vaut mieux s'éloigner du *Noah*.

Au moins, il n'y avait pas de vent ni de courant océanique, et ils savaient parfaitement dans quelle direction nager. Le ciel était sans nuages. Même lorsque les vagues montaient assez pour cacher sa base, ils voyaient tout de même les flancs humides de la roue s'élever.

Ils s'éloignèrent de l'atterrisseur à la nage, les deux humains imprimant le rythme, les deux Augmentés à leur suite. Au début, ce ne fut guère difficile. Kanu regardait sans cesse en arrière pour s'assurer que Dakota et Hector étaient toujours avec eux. Il entendait le bruissement régulier des systèmes de survie de leurs combinaisons – des bouteilles d'oxygène accrochées comme des sacoches – mais en dehors de cela, ils ne produisaient presque aucun son, concentrés sur leur nage qui se déroulait sous la surface. Le fait que les éléphants se débrouillent aussi bien dans l'eau lui semblait absurde, mais il en avait pourtant la preuve sous les yeux. Même si cela n'avait rien de facile, pour eux, parce qu'ils ressentaient la pesanteur autant que sur la terre ferme et que déplacer d'aussi gros muscles et os exigeait d'eux de gros efforts.

Kanu et Nissa flottaient relativement bien, mais ils devaient bouger les bras et les jambes pour avancer vers la roue. Ils n'eurent aucun problème au début, mais rapidement, Kanu eut l'impression de surchauffer. Immergés dans l'eau, les scaphandres ne parvenaient pas à bien refroidir leurs porteurs. Kanu dut s'arrêter afin de reprendre des forces et de laisser la combinaison baisser la température induite par ses mouvements. Il tenta de se positionner de sorte à maintenir la majeure partie de son sac à dos hors de l'eau et permettre aux radiateurs de fonctionner le mieux possible. Il espérait que tous les systèmes essentiels étaient étanches.

— J'ai l'impression que c'est toujours aussi loin, dit Nissa lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la quatrième fois.

Kanu ne pouvait la contredire. Mais l'atterrisseur semblait désormais très éloigné aussi, preuve qu'ils avaient effectivement avancé. Pendant une pause, il regarda le *Noah*, en proie aux affres de l'indécision. Il n'avait pas encore coulé et ne s'était pas incliné davantage depuis qu'ils l'avaient quitté. Peut-être qu'ils n'auraient jamais dû s'en éloigner. Pouvaient-ils y retourner ? Ils avaient plus de chances d'y parvenir que d'atteindre la roue encore lointaine, estima-t-il.

— Regarde, dit Nissa.

Elle lui montra, de la tête, la seule autre chose visible en dehors de la roue et des quatre nageurs.

Quelque chose emportait le *Noah*.

Une masse sombre, gris-vert, brillante et recouverte d'écailles, avait surgi de l'eau et saisi, de ses membres musclés, l'atterrisseur. De son point de vue bas et mouvant, Kanu n'en vit pas plus. Ce qui était peut-être préférable.

— Il n'est pas censé y avoir des monstres, ici, dit-il, étonnamment calme. Il fait trop chaud. Aucun animal multicellulaire ne pourrait survivre.

— Nous sommes bien multicellulaires, dit Nissa en regardant la créature gris-vert emporter le *Noah*.

— Pour le moment.

— C'est une blague ?

— Pas très bonne. Pardon.

Kanu se dit que le monstre avait dû remonter à la surface depuis des profondeurs bien plus fraîches, des kilomètres en dessous, où peut-être il existait toute une écologie maritime inconnue. Peut-être que parfois, les habitants de ces abîmes sombres et froids détectaient une perturbation à la surface qui les poussait à prendre le risque de surchauffer en remontant à la surface.

Désormais, faire demi-tour n'était plus une option. Ils continuèrent à nager pour éviter de réfléchir et de repenser à l'apparition. Mais la brasse exigeait tellement de Kanu que toute son énergie passait dans le mouvement de ses bras et de ses jambes. Une sorte de monstre marin. Mais il avait déjà croisé des monstres marins et ils n'étaient pas tous méchants.

Nage. N'arrête pas de nager.

Cesse de réfléchir.

La roue miroitait et tremblait devant eux comme un trait de fumée dans un courant thermal ascendant. La surface de l'eau montait et descendait sur le verre de sa visière. L'air au-dessus de la mer découpait l'horizon en rubans gauchis comme des mirages par la chaleur. Il avait toujours l'étrange impression que la roue bougeait.

— Je crois…, dit Nissa.

— Ne parle pas. Économise ton énergie. Nous avons encore beaucoup de trajet

à parcourir.

Ils durent bientôt s'arrêter de nouveau. La température à l'intérieur de sa combinaison était désormais insupportable et son souffle embuait la visière comme l'intérieur d'une serre étouffante. Il avait envie d'enlever son casque, de se débarrasser de ce verre, mais l'air à l'extérieur n'était pas plus frais que la mer. Il avait même du mal à maintenir le bon angle dans l'eau pour empêcher que son sac à dos soit complètement immergé.

— Kanu, dit enfin une voix.

— Oui, Swift.

— Il faut te battre, Kanu. Bats-toi ou je le ferai à ta place. C'est compris ?

— Je peux le faire.

— Alors, vas-y. Je préfère t'éviter la honte d'être dirigé comme une marionnette parce que tu manques de volonté pour surmonter ta fatigue.

— Va te faire foutre, Swift.

— Bien. La colère est un bon signe. Utilise-la pour remuer tes bras et tes jambes.

C'est ce qu'il fit, pendant quelques minutes. Il montrerait à Swift qu'il possédait encore la détermination d'avancer, d'aller au-delà de la douleur et de la fatigue. Mais son effort ne dura pas et le scaphandre redevint vite une fournaise. Sa sueur lui piquait les yeux et il avait du mal à respirer.

— Kanu !

— Pardon, Swift. J'ai besoin de me reposer.

Il y eut un interlude, un rêve de fraîcheur, puis il se réveilla. Il avait encore chaud, était toujours épuisé, mais il n'était plus dans l'eau. Il était posé sur une surface chaude et sèche, comme un rocher noyé sous le soleil. Il avait retiré son casque, mais le tenait toujours d'une main alors même qu'il était affalé comme un ivrogne. Malgré la douleur et le sel dans ses yeux, il parvint à discerner Nissa à sa droite. Elle était elle aussi sur un rocher, étendue sur le ventre à son sommet, la nuque tournée vers lui. Un de ses pieds trempait dans l'eau.

Le rocher bougea sous lui. Sous une membrane de matière grise et flexible, il respirait.

Kanu comprit. Les Augmentés les portaient sur l'eau, jusqu'à la roue. Il était sur Dakota ; Nissa sur Hector. Ils étaient allongés sur le dos d'éléphants qui nageaient.

Plus ils s'approchaient, plus la roue leur paraissait abrupte. Elle montait verticalement, apparemment sur des dizaines de kilomètres, avant, finalement, de se courber à contrecœur. *Grimper là-dessus ?* se dit Kanu. Impossible, même si nous pouvions passer d'un sillon à l'autre. Pourraient-ils grimper les creux presque verticaux gravés dans la jante plutôt que passer par ceux, horizontaux, de la bande de roulement ? Il se rendait bien compte que ce ne serait pas facile, et après ce que faisaient les Augmentés pour eux en les portant, il ne supporterait jamais l'idée de les abandonner.

— Kanu, dit Nissa d'une voix rauque.

— Essaie de ne pas trop parler, dit-il. Nous puiserons dans les rations de fluide lorsque nous aurons atteint la roue.

— Regarde, là-haut.

— Je regarde déjà vers le haut.

— Pas la roue, l'aquatique. Les lunes.

Il fallut quelques secondes à ses yeux fatigués et collés par le sel pour

discerner les minuscules globes des lunes dans le bleu du ciel Il ne les avait pas regardés avant et n'avait pas réfléchi à l'apparence qu'ils auraient depuis la surface de Poséidon, à l'intérieur de l'atmosphère. De toute façon, il n'aurait jamais pu imaginer ce qu'il découvrit.

— Elles s'alignent.

— Je sais.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est bon ou mauvais signe ?

— Nous verrons bien, dit Nissa.

Il se réveilla de nouveau. Ils avaient atteint la roue et n'étaient plus qu'à quelques longueurs d'éléphant de la bande de roulement. Ils étaient arrivés près du flanc droit, pas loin de l'angle entre la jante et la bande. Kanu sentit un léger vertige en imaginant la roue continuer sous la surface, plongeant à travers des dizaines de kilomètres d'eaux sombres et supportant des pressions dépassant tout ce qui pouvait se concevoir sur la Terre ou Europe. Il n'avait encore jamais eu le vertige dans l'eau. Il était à son aise dans l'élément liquide, c'était l'endroit où il se sentait le plus en sécurité. L'eau était nourricière, elle pouvait le porter.

Mais pas ici.

— Elle tourne, dit Nissa. Je l'observe depuis quelques minutes et ça ne fait aucun doute.

— Les roues ne tournent pas. (Il n'avait pas la force de se lancer dans un débat, mais il ne voulait surtout pas que Nissa se raccroche à un espoir ridicule.) Nous les avons scannées depuis l'orbite. Le *Brise-Glace* aurait perçu un mouvement.

— Elles ne bougeaient pas. Mais maintenant si, dit Nissa. Les lunes ont changé, alors pourquoi pas les roues ? Et puis nous sommes désormais assez proches pour voir clairement les sillons. Assez proches pour pouvoir les suivre : ils sortent de l'eau et montent, l'un après l'autre. La roue tourne, ou roule.

Juché sur le dos de Dakota, il se concentra le plus possible. Le mouvement était lent et le flux et le reflux des vagues, qui perturbaient l'observation, les avaient empêchés de le voir de loin.

Mais plus maintenant.

Un mètre de roue émergeait de l'eau en trois secondes. Toutes les trente secondes, à peu près, un sillon entièrement nouveau sortait. Il regarda le dernier s'élever hors de l'océan et de l'eau s'en écouler, jusqu'à ce que le suivant apparaisse.

— Nous pouvons monter, dit Nissa. Nous pouvons tous monter.

— Oui.

Les forces des Tantors faiblissaient et ils étaient désormais beaucoup plus lents. Kanu remit son casque et vit de nouveau le monde à travers sa visière couverte de buée. Il glissa du dos de Dakota pour plonger dans l'eau aussi chaude que le sang. Il refit surface et s'efforça de nager. Il avait l'impression que la mer devenait solide, comme un plâtre qui durcirait autour de lui. Nissa remit son casque à son tour et sauta du dos d'Hector pour le rejoindre dans l'eau. Elle paraissait aussi épuisée que lui.

Ils s'approchèrent de la roue, mais les deux cents derniers mètres s'apparentèrent à une séance de torture. Chacun d'eux nageait si lentement que les roues devaient tourner, et s'éloigner, à la même vitesse. Il leur fallait non seulement ne pas se laisser distancer, mais les rattraper. Il n'aurait su dire combien de temps dura cette approche : des minutes ou des heures. Tout ce qu'il

savait, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la roue, c'est qu'il avait donné tout ce qu'il avait.

Mais au moins, il n'y avait plus le moindre doute : elle tournait. De la roue, même d'aussi près, n'émanait aucun son à l'exception de l'eau qui coulait de chaque sillon d'un kilomètre de large. Le bruit de cascade était pratiquement continu, un nouveau creux qui sortait de l'eau venant ajouter le sien à celui du précédent qui achevait de se vider. On aurait dit des déferlantes au bord de l'océan, un son agréable et apaisant.

Les sillons sortaient de l'eau lentement, mais comme ils ne mesuraient que trois ou quatre mètres de hauteur, ils n'étaient accessibles qu'entre neuf et douze secondes. Venait ensuite une surface lisse et sans aspérités jusqu'au sommet du sillon suivant. Ils n'auraient pas de prise sur cette bande et aucun moyen de passer d'un creux à un autre. Une fois qu'ils seraient dans un sillon précis, ils ne pourraient pas changer d'avis et le quitter.

— Écartez-vous, dit Kanu en puisant dans son énergie pour parler en nageant. Nous devons entrer dans le même sillon. Il ne faut pas être les uns au-dessus des autres : ce serait comme être séparé par des kilomètres.

Nissa avait presque atteint la roue.

— Nous n'aurons qu'une seule chance, dit-elle. Lorsque le plafond sort de l'eau, nous entrons dans l'ouverture : nous laissons le sol se relever sous nous et nous sortir de l'eau.

— Les sillons n'ont pas tous la même hauteur, dit Kanu.

— Non.

— Et nous ne découvrirons la hauteur exacte que lorsque le sol sera déjà sous nous.

— Et alors nous ne pourrons plus changer d'avis.

— Je sais.

— Et l'eau qui se vide pourrait facilement nous emporter, dit Nissa.

— Il y a de fortes chances que ça se produise, ajouta Swift.

— Tu as mieux à proposer ? demanda Kanu.

— Rien à part mon soutien moral. Je ne crois pas que je t'aiderais en prenant le contrôle de ton corps : il y a trop de variables pour que je puisse les calculer.

Swift avait raison. Il n'avait aucun moyen de déterminer si les murs seraient glissants ou adhérents avant de se retrouver à l'intérieur d'un sillon. Kanu espérait qu'ils pourraient s'agripper suffisamment pour éviter d'être éjectés par la chute de l'eau. Et qu'il y aurait de la place pour les Augmentés.

Mais ils ne le sauraient pas avant d'avoir essayé.

— Nous ferons de notre mieux, dit Dakota. Nous n'aimons guère l'altitude. Mais mieux vaut être sur la roue que dans l'eau. Courage, Hector.

— Le prochain sillon, dit Kanu. Tout le monde. De toutes vos forces.

Ils s'écartèrent les uns des autres : Kanu, Nissa, Hector et Dakota tous séparés par quelques mètres d'eau. Kanu puisa dans les réserves d'énergie et de concentration qu'il espérait encore posséder. *Nous n'avons droit qu'à un seul essai*, se dit-il. *C'est quitte ou double.*

Le sillon commença à apparaître. Quelques centimètres, des dizaines de centimètres déjà.

— Allez !

Mais les autres l'avaient bien vu et n'avaient pas attendu son signal. Nissa écarta les bras pour se propulser une dernière fois dans l'eau : elle nageait bien mieux qu'il l'aurait cru. Kanu trouva la force de se jeter lui aussi dans l'espace qui

grossissait. Un mètre du creux était désormais sorti de l'eau. Il posa les doigts d'une main contre la surface intérieure et se tint, de l'autre, contre le plafond froid. Un instant plus tard, il sentit le sol appuyer contre ses pieds. Il jeta un coup d'œil à Nissa. Elle était entrée et se tordait pour s'accrocher du mieux possible. Derrière elle, malgré l'eau de mer qui lui piquait les yeux, il vit Hector loger son immense carcasse dans le même espace rectangulaire. Dakota devait être derrière lui, mais il y voyait trop flou pour percevoir autre chose qu'un mouvement, une forme grise et de l'eau qui coulait.

La partie inférieure du sillon sortait désormais de la mer. Il se prépara à lutter contre la pression de l'eau qui s'échappait. Heureusement, elle n'était pas aussi forte qu'il l'avait craint. Puis il se retrouva debout, les pieds sur une étendue solide, les mains contre la surface froide du creux.

En sécurité.

— Kanu !

La partie basse du sillon était à présent cinquante centimètres au-dessus de la mer, plus haute que la plupart des vagues.

Nissa s'éloignait de lui en direction des Augmentés. Il vit aussitôt ce qui n'allait pas. Hector était à l'abri : il était entré dans le creux et se retenait, le dos contre le plafond. Mais Dakota était en mauvaise posture. Sa tête et ses pattes avant dépassaient le seuil, à l'abri, mais le reste de son corps pendait encore à l'extérieur. Il y avait désormais un mètre, à la verticale, entre le sol du sillon et la surface de l'eau. Avec ses pattes, elle tentait de trouver une prise sur la paroi glissante, la trompe tendue dans le creux. Hector s'était tourné pour lui proposer la sienne. Leurs appendices recouverts par la combinaison se touchèrent, et s'enroulèrent l'un autour de l'autre. Sans les scaphandres, ils auraient sans doute pu mieux s'agripper. Mais le revêtement était trop glissant.

Un mètre et demi et la roue s'élevait toujours.

Nissa se faufila devant le corps massif d'Hector. Elle avait juste assez de place pour passer sans trop se pencher dans le vide. Elle retint elle aussi Dakota en l'attrapant par la défense la plus proche qui dépassait du casque. Kanu, craignant que Nissa tombe à l'eau, s'y agrippa.

La roue tournait toujours. La partie la plus basse du sillon était désormais deux mètres au-dessus de l'eau. Il voyait l'arrière-train de Dakota, ses pattes qui tentaient désespérément de trouver un appui sur la surface lisse entre les creux.

Et la roue continuait sa course.

— Lâche ! cria-t-il. Tu montes trop ! Retombe dans l'eau et réessaie au prochain sillon !

— Aidez-moi, dit Dakota.

En dehors du bruit, de plus en plus faible, de l'eau qui se vidait du sillon, il n'y avait d'autre son que leurs respirations, leurs grognements, leurs cris épuisés et leurs propres voix.

Dakota était complètement sortie de l'eau désormais et tout son poids n'était plus retenu que par ses pattes avant. Il y avait un mètre entre sa queue et la mer. Et un de plus toutes les trois secondes.

Elle commençait à glisser.

— Hector ! Lâche-la ! Si elle monte encore, la chute va la tuer !

— Non, dit Hector.

Kanu attira Nissa vers lui, risquant un moment de déséquilibre pour lui faire lâcher la défense de Dakota. Mais elle n'aurait de toute façon pas pu tenir une seconde de plus, car l'ivoire était lisse et glissant, n'offrant aucune aspérité.

— Dakota, dit Kanu. Tombe. Remonte dans le prochain sillon. Nous te retrouverons. Ce n'est pas fini.

— Si, dit-elle.

— Non ! cria Nissa.

— Tout est pardonné ? demanda Dakota.

— Oui, répondit Kanu, horrifié face à l'espace grandissant sous elle et à la chute qu'elle allait faire. Oui. Tout est pardonné. À jamais. Tout est toujours pardonné.

— Ne m'oubliez pas. Occupez-vous bien d'Hector. Et gardez un bon souvenir des Augmentés.

— Nous le ferons.

Dakota glissa du sillon. Si Hector n'avait pas lâché sa trompe, il aurait été lui aussi emporté. Mais au contraire, l'effet de contrepoids l'envoya au fond du sillon. Kanu attira Nissa jusqu'à lui et la ceintura. Il osa regarder en bas. Il vit Dakota tomber, le ventre tourné vers le ciel. Le sillon suivant devait déjà être sorti de l'eau. Un éléphant n'aurait jamais pu survivre à une telle chute sur Terre. Sur Poséidon, où la pesanteur était une demi-fois plus forte, l'impact contre l'eau serait encore plus violent.

Il se pencha dans le vide, une main autour de Nissa, l'autre se tenant à l'angle, au-dessus de sa tête, où le sommet du creux rejoignait la surface lisse de la roue. Il chercha une trace de Dakota, en osant à peine espérer qu'elle ait pu survivre. Mais si son corps refit surface, Kanu était trop haut pour le voir.

Oui, bien sûr qu'elle était pardonnée.

C'était la moindre des choses.

Ils étaient en sécurité, désormais, ou en tout cas hors de l'océan.

La roue continuerait à les faire monter et l'air finirait par devenir plus froid et raréfié. Mais mieux valait ça que mourir dans l'océan, ou d'être dévoré par des monstres marins, estimait Kanu. De plus, la roue leur donnait une chance, bien que faible, d'être secourus par le ciel. Devait-il se raccrocher à cela ?

Non, pas encore. Il devait se concentrer sur le moment présent, sur la survie immédiate. À l'abri dans le sillon, ils ne risquaient plus de tomber. En effet, à mesure que la roue tournait, l'angle de plus en plus pentu du sol les en empêchait. Certes, ce n'était pas grand-chose. En une heure, ils n'étaient pas montés de plus d'un kilomètre, d'après l'estimation de Kanu.

Ils respiraient encore l'air ambiant, plus frais, désormais, voire agréable en comparaison de la chaleur à la surface. Mais il se refroidirait à mesure qu'ils monteraient, puis deviendrait moins dense et, peu après, ne serait plus du tout respirable. Ils avaient tous les deux dû puiser dans l'air et l'alimentation de leur scaphandre pendant qu'ils nageaient et il ne restait plus à Kanu, d'après l'indicateur à son poignet, qu'à peine plus de quinze heures d'autonomie du système de survie. La combinaison de sa compagne annonçait la même marge. Pire, une partie de leur équipement affichait des erreurs, sans doute à cause de l'immersion dans l'eau.

Nissa se tenait au bord du sillon, le vide juste devant ses pieds.

— Nous ne sommes pas obligés de geler ou d'étouffer si nous n'en avons pas envie. Il reste encore cette solution.

— Peut-être que nous aurions dû rester dans l'océan, dit Kanu en tentant de régler la radio de son scaphandre.

— Je regrette de ne pas en avoir appris davantage sur ces lunes, dit Swift qui

était assis tout au bord du sillon, ses jambes, sans chaussures, pendant dans le vide. (Il tenait ses lunettes d'une main et plissait les yeux pour apercevoir une tache microscopique sur les verres.) Mais il ne faut pas être trop ingrat. Être arrivés jusqu'ici, avoir touché la roue, c'est bien mieux que ce que nous pouvions espérer.

— Nous n'avons rien appris, dit Kanu, soudain pris d'une détresse fataliste. La roue reste un mystère. Ce n'est pas parce que nous sommes dessus qu'elle nous a dévoilé ses secrets.

— Les sillons sont une forme de grammaire de Mandala, dit Swift. Je n'ai pas besoin de la comprendre pour la reconnaître. Même si un certain sens se dévoile à moi de façon évasive, je n'arrive pas à le saisir plus précisément. Vous avez la même impression de sacré ?

— Quelque chose nous a traversés, dit Nissa. Une connaissance, une information, lorsque nous avons senti la Terreur. Comme l'a dit Chiku.

— Des secrets et des impondérables, dit Swift en replaçant ses lunettes sur son nez. Je m'en fais pour Hector. Vous pensez qu'il va s'en sortir ?

L'Augmenté était roulé en boule au fond du sillon. Il n'avait rien dit depuis la mort de Dakota et ils s'étaient efforcés de le laisser tranquille. Il ne s'agissait pas nécessairement d'un défaut du scaphandre, estima Chiku, mais de la douleur terrible d'une perte, qu'aucun d'entre eux ne pouvait imaginer. Elle était davantage qu'une matriarche pour les Augmentés. Elle était le fer de lance d'un nouvel ordre des choses, l'avant-garde d'une promesse, d'une puissance.

— Nous allons tous mourir, Swift, dit Kanu sans chercher à retenir toute sa colère. Personne ne va s'en sortir. Et le fait que tu sois dans nos têtes n'y changera rien.

— Tu es un animal rationnel, Kanu, dit gentiment Swift. Tu ne nous aurais pas placés dans cette situation si tu n'estimais pas que nous avions une chance de survivre. Tu sais très bien que la roue tourne et qu'elle va nous emmener encore plus haut.

— Nos combinaisons n'ont plus assez de réserves. La seule question est de savoir ce qui va nous tuer en premier : le froid ou le manque d'air.

— À moins, comme l'a proposé Nissa, que vous décidiez de sauter. Mais vous ne le ferez pas. Aucun de vous deux n'oserait abandonner Hector. Et je m'en réjouis.

— Tu t'en réjouis ? demanda Kanu.

Swift montra de la tête le ciel au-delà du sillon, où une étincelle brillante traversait le zénith qui s'assombrissait.

— Si je ne me trompe pas, il s'agit d'une signature de Chibesa.

Un crépitement s'éleva dans son casque.

— Kanu Akinya, dit-il.

Un autre crépitement, un silence, puis une voix inquiète et brisée, comme si elle ne s'attendait pas à recevoir une réponse et n'en croyait pas ses oreilles :

— Ici Goma. Vous allez bien ?

— Pour l'instant. Repose-moi la question dans quinze heures. C'est votre vaisseau que nous voyons ?

— Évidemment. Nous détectons vos signatures thermiques sur la roue, nous vous suivons depuis que vous êtes tombés à l'eau. La roue vous fait monter, on dirait qu'elle tourne !

— Oui, mais même si ça ne change rien pour nous, ça valait mieux que de rester dans l'eau.

— Vous n’avez pas encore épuisé toutes vos options, Kanu. Vous montez vers nous et nous avons bien l’intention de descendre à votre rencontre. Vous pouvez encore tenir quinze heures ? Parce que vous allez sans doute avoir besoin de tout ce temps.

Chapitre 51

Il avait fallu faire preuve de beaucoup de persuasion auprès du capitaine Vasin pour faire entrer le *Mposi* dans la zone d'influence des lunes, et encore davantage pour envisager de se poser près de la surface supérieure de la roue. Mais même une fois le capitaine convaincu de tenter un sauvetage, ses objections techniques – justes et raisonnables comme elles étaient – restaient valables. Le *Mposi* n'était pas capable d'entrer dans les basses couches de l'atmosphère. Le vaisseau se disloquerait ou grillerait, voire les deux, avant d'arriver à trente kilomètres de la surface.

Eunice militait pour qu'ils restent justement à cette limite, à trente kilomètres, en espérant que toutes les variables tourneraient en leur faveur. Si la coque supportait la pression de l'entrée dans l'atmosphère et que le moteur ne surchauffe pas…

Vasin n'était pas d'accord. Elle voulait bien se poser à cinquante kilomètres, à mi-distance du sommet de la roue du côté ascendant. Mais elle ne ferait pas stationner le *Mposi* là où il aurait atterri. Elle ferait sortir l'équipe de sauvetage, le laisserait se placer à distance, puis l'appareil décollerait de nouveau avant que la rotation de la roue l'emporte au-delà du sommet et ne le redescende dans l'atmosphère.

— Quarante kilomètres, si vous tenez tant à nous compliquer la vie, dit Eunice. Puis vous pourrez rester immobiles au moins jusqu'à l'apex sans trop vous enfoncer dans l'atmosphère. Je préfère ça que vous voir repartir alors que nous serons toujours sur la roue.

— Il y a un monde entre tes rêves et la réalité.

— Je ne vois pas les choses ainsi. Il s'agit de voyage spatial, capitaine Vasin. Rien n'y est jamais dépourvu de danger.

— Il faut tout de même limiter les risques.

— Qu'est-ce que vous croyez que je fais ? Ça ne changera rien que le vaisseau soit à quarante ou cinquante kilomètres. Une pression un peu plus forte, mais pas de quoi nous endommager.

— Si je t'accorde quarante, tu vas insister pour obtenir trente.

— Pas cette fois, je veux survivre tout autant que vous. Mais je préférerais le faire en sachant que nous avons fait tout notre possible pour aider nos camarades.

— Et l'éléphant.

— C'est un de nos camarades. D'ailleurs, il va falloir trouver de la place pour lui dans le vaisseau. S'il faut faire des aménagements en urgence, c'est le moment.

Elles continuèrent à s'affronter ainsi pendant presque une heure, sans céder rien d'important. Cela aurait pu rendre Goma folle, mais en vérité, il restait du temps avant de prendre une décision définitive. Jusqu'à ce que le *Mposi* soit près de la roue, leur zone d'atterrissage précise restait à choisir. Il ne leur faudrait que

quelques minutes pour monter ou descendre en fonction de l'option qui l'aurait emporté.

Quoi qu'ils décident, l'opération de sauvetage n'aurait rien de simple.

En parlant avec Kanu, elle avait appris que les trois survivants du *Brise-Glace* qui avaient réussi à entrer dans un sillon portaient des scaphandres. Mais ceux des humains ne les maintiendraient pas en vie jusqu'à ce qu'ils atteignent le vide. Au mieux, ils pourraient tenir jusqu'à vingt kilomètres au-dessus de la surface, à l'extrême limite. L'équipe de sauvetage du *Mposi* devait les rejoindre vite s'il voulait les aider.

Eunice avait fait l'inventaire de l'équipement. Ils avaient de l'oxygène et des batteries à revendre, et les interfaces de couplage devraient fonctionner sur les deux types de combinaison. Mais leur câble le plus long mesurait cinquante kilomètres et il était impossible d'y lier des plus courts pour l'allonger.

— Nous pouvons y arriver avec cette seule longe ? demanda Goma.

— Oui, je crois, dit Eunice. En déroulant le treuil à sa vitesse maximale et en descendant la roue en rappel. Sa rotation ne nous facilitera pas les choses, mais si nous parvenons à plonger à plus d'un ou deux kilomètres à l'heure, nous irons plus vite qu'elle.

— J'espère que nous irons plus vite que ça, dit Goma. Et pour remonter ?

— Il faudra repartir comme on sera venus. Et si ça ne marche pas, nous attendrons que la roue nous remonte.

— À t'entendre, ça a l'air facile.

— Je vais y aller, alors il y a de fortes chances que ça ne le soit pas. D'ailleurs, pourquoi dis-tu « nous » ?

— Nous devrons être plusieurs pour porter l'équipement. Et puis il y a un Tantor là-dessous. Ru et moi voulons venir.

— Vous voulez ou vous vous sentez obligées ?

— Ne complique pas les choses, Eunice. Nous descendons, avec ou sans toi.

— Et vous avez passé combien d'heures dans un scaphandre… ?

— Tu nous expliqueras tout, pas vrai ?

— Je pourrais essayer de te convaincre, mais j'aurais trop l'impression de me battre contre moi-même.

— Ce serait futile ?

— Ennuyeux.

Le *Mposi* continua à approcher de la roue, bien moins vite qu'à sa vitesse orbitale et en ralentissant. Eunice et Vasin continuèrent à s'affronter à propos de l'altitude et des risques. Peu à peu, Eunice sembla parvenir à se faire entendre : étant donné l'équipement qu'ils avaient, leur seule chance d'atteindre le groupe de Kanu à temps était de descendre plus profondément.

Ils tournèrent autour du sommet de la roue et prirent des images haute résolution des sillons dans toutes les bandes de fréquence que le *Mposi* pouvait enregistrer. Kanu avait atteint l'arche depuis plusieurs heures et le soleil s'était couché sur cette partie de Poséidon. La nuit à la base de la roue durerait dix heures. Mais le sommet était encore sous la lumière réfractée du soleil couchant, brillant comme de l'or rougeoyant. Et il y avait d'autres roues, et il faudrait toutes les comparer, croiser les données les concernant. Il y avait là du travail pour toute une vie, voire plusieurs. Ils avaient été autorisés à accéder à Poséidon, à passer le cordon des lunes pour cette fois, mais ils n'avaient aucune idée du temps que cela durerait.

Goma estimait qu'il fallait en profiter tant qu'ils en avaient l'occasion.

Elle contacta de nouveau Kanu :

— Vous tenez le coup ?

— Nous respirons l'air des scaphandres cinquante pour cent du temps. Nous essayons de gagner de précieuses minutes, même si une heure ou deux ne changeront rien. Vous en êtes où de votre plan de sauvetage ?

— Nous avons progressé, mais vous allez devoir patienter un peu plus longtemps que vous aimeriez.

Elle perçut le sourire dans sa voix.

— Je suis mal placé pour me plaindre. Qu'envisagez-vous ?

— Nous allons vous envoyer une corde. Mais pas verticalement ; ce serait trop dangereux de faire planer le *Mposi* comme ça, et nous ne pourrions pas vous aider en bas. Nous allons poser le vaisseau sur la roue, à l'altitude la plus basse qui conviendra au capitaine : Eunice a réussi à négocier quarante kilomètres.

— Ça te paraît sûr ?

— Le vaisseau n'est pas conçu pour ça. Mais d'après Eunice, les marges de sécurité sont faites pour être testées.

— Je t'en prie, Goma, ne prenez pas trop de risques pour nous.

— Tu n'as pas ton mot à dire, Kanu. Et puis, il y a un des Augmentés avec toi.

— C'est vrai.

— Ils sont de nouveau une espèce menacée, ici en tout cas. Nous nous devons de tout faire pour Hector, même si je ne peux pas te promettre que ce sera facile. Notre longe est plus courte que nous aimerions. Si nous nous posons à quarante kilomètres, nous pourrons tout juste vous atteindre, mais il faudra que vous teniez presque jusqu'aux limites de votre air. Si tout se passe bien, nous devrions pouvoir vous rejoindre avant que vous ayez dépassé une altitude de quinze ou vingt kilomètres.

— Ça sera juste.

— Il n'y a pas d'autre moyen, Kanu. Mais nous avons de l'oxygène et des batteries. N'aie pas peur si le vaisseau redécolle : Gandhari va tourner en rond quelques heures avant de revenir nous chercher.

— Nous n'espérions pas tout ça, Goma.

— Mposi n'en aurait pas fait moins. Et comme nous portons son nom, nous devons nous en montrer dignes.

— C'est déjà le cas.

— Je te laisse. Nous reparlerons lorsque nous serons sur le câble. Pour l'instant, gardez votre chaleur et votre air. On se voit bientôt, oncle Kanu.

— À bientôt, ma nièce.

Ils descendirent dans l'atmosphère sur une colonne de poussée Chibesa réduite au minimum pour permettre au *Mposi* de lutter tout juste contre la pesanteur de Poséidon. Au début, tout fut silencieux, la descente aussi régulière et facile que lorsqu'ils s'étaient posés sur Orison. Mais l'air s'épaississait au fur et à mesure qu'ils approchaient de la mer, et lorsque l'échappement du Chibesa se mit à interagir avec l'atmosphère, la physique du jet de plasma se compliqua. Le moteur pouvait s'y adapter, pour un temps. Il atténua les ondes de choc et étouffa l'instabilité engendrée avant que l'équipage humain puisse sentir des secousses. Il chuchota des mots doux aux turbulences et aux limites de l'écoulement laminaire. Il effectua un énorme travail de calcul pour éviter les pièges fractals et dangereux du chaos naissant.

Mais il leur fallait encore descendre.

Vasin était aux commandes, son siège enfoncé dans l'œil blindé de la bulle du cockpit, secouant la tête comme si, bien qu'elle eût accepté, elle restait persuadée que tout cela n'était que pure folie et qu'ils y laisseraient leur peau. Un concert d'alarmes et d'avertissements avait démarré dans le *Mposi* et le moteur semblait enfler et refluer, comme s'il tentait d'équilibrer les exigences qui pesaient sur lui.

Encore plus bas.

L'interaction chaotique avec la haute atmosphère n'était qu'une partie du problème. À présent, le transfert de chaleur de l'échappement à l'air environnant commençait à surcharger les propres capacités de refroidissement du moteur. Les pompes de réfrigération et les échangeurs de chaleur produisaient un bruit bien plus fort qu'à l'accoutumée.

Encore d'autres alarmes.

Mais Vasin avait donné sa parole à Eunice, et on avait laissé croire à Kanu qu'il avait des chances d'être secouru. Goma comprit, dans un éclair d'admiration et d'empathie, que Vasin ne ferait pas demi-tour ; elle était résolue. Leur capitaine s'était engagé à le faire et n'abandonnerait pas.

Cinquante kilomètres de la mer de Poséidon.

Quarante-cinq.

Vasin déploya le train d'atterrissage. Ils étaient descendus d'un côté de la roue, mais le capitaine leur avait fait suivre une trajectoire en biais pour les placer presque au-dessus de la bande. Ce qui était difficile précédemment le devenait encore plus parce qu'elle ne voulait pas que l'échappement du moteur approche du matériau de la roue, de peur qu'une explosion se produise ou que la flamme soit interprétée comme une agression.

Goma trouvait ces craintes tout à fait raisonnables. Il fallait désormais dévier le sens de la poussée et donc exiger plus du moteur simplement pour planer sur place. À ce stade, les angoisses du *Mposi* avaient fait disjoncter l'appareil. Vasin fit taire toutes les alarmes, ce qui tira une salve d'applaudissements à l'équipage.

— Ça vaut sans doute mieux. Je préfère ne pas être prévenue lorsque tout partira à vau-l'eau.

— Vous vous en sortez très bien, Gandhari, dit Goma.

— On croirait entendre votre oncle.

Goma ne sut pas quoi répondre. Mais cela ne la dérangea pas.

Le plus difficile restait à venir, comme si tout le reste n'avait été qu'une balade. Ils devaient se poser, ou au moins se stabiliser, le temps de faire descendre le groupe de sauvetage.

Cela aurait été assez facile au sommet de la roue, où l'immense courbure s'apparentait à un terrain plat. Mais ici, ils n'étaient qu'à mi-distance du sommet. À quarante kilomètres de la mer, la bande inclinée de la roue penchait à trente degrés de la verticale. Seuls les sillons offraient une prise de pied sûre.

Vasin les rapprocha, fit demi-tour et s'approcha de nouveau, tout en effectuant quelques ajustements au train d'atterrissage.

— Que personne ne bouge, dit-elle. Et si vous pouviez cesser de respirer pendant quelque temps, ça m'arrangerait.

L'atterrissage, lorsqu'il eut lieu, ne fut qu'un doux baiser. Le *Mposi* oscilla, son train supportant la charge tandis que le moteur réduisait doucement la poussée jusqu'à zéro. Par des fenêtres, Goma ne vit que la surface de la roue, si proche qu'elle aurait pu la toucher s'il n'y avait eu le verre du hublot. Elle se demanda comment ils étaient parvenus à atterrir.

— Débarquez aussi vite que possible, dit Vasin sans bouger de son siège de

pilote. Passez par le sas secondaire, pas le primaire, et faites attention en sortant. Méfiez-vous en portant l'appareillage du treuil : il est lourd et pourrait vous déséquilibrer.

Eunice, Goma et Ru avaient commencé à enfiler leurs scaphandres avant l'approche finale vers la roue et il ne leur restait donc que les derniers préparatifs à faire. Eunice avait laissé sa combinaison à bord du *Travertine* et ils utilisèrent donc tous le même modèle standard, qui équipait le *Mposi*. Cela ne la réjouissait guère : elle se renfrogna face aux commandes du système de survie sur sa manche et secoua la tête, écœurée.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? Vous êtes censés faire des progrès, pas empirer les choses.

— Ferme-la et contente-toi de ça, comme nous devons nous contenter de toi, dit Ru.

Elles fermèrent leurs casques, vérifièrent leurs comms et entreprirent de décharger l'équipement.

Une fois dehors, Goma s'aperçut vraiment de l'habileté avec laquelle Vasin avait posé l'atterrisseur. C'était un admirable tour de force qui aurait épaté Eunice elle-même. Deux des patins étaient plantés dans le sillon, réduits à leur extension minimale. Les deux autres, étendus de tout leur long, étaient appuyés contre le flanc à pic de la roue, entre le creux dans lequel ils se trouvaient et le suivant. Cette partie du train d'atterrissage était tournée à son angle maximal et ne supportait l'atterrisseur que par son adhérence.

Un équilibre précaire, pour le moins. Eunice déclara qu'elle avait déjà vu pire configuration d'atterrissage, mais pas depuis l'époque des fusées à propulsion chimique. Vasin utilisait même légèrement la poussée d'un des moteurs auxiliaires de l'appareil, un module cruciforme collé en haut de la coque, près de la bulle de commande saillante. Sans cette correction, rien n'aurait empêché l'atterrisseur de chuter.

— Mais je ne peux pas laisser ce propulseur allumé, dit Vasin. Il n'est pas fait pour une utilisation constante et il n'est pas alimenté par le réacteur Chibesa. Une fois que sa cuve sera vide, nous serons dans la panade. Il faut que je redécolle dès que vous serez prêtes.

Il leur fallut trente minutes pour décharger et organiser tout l'équipement d'urgence, période durant laquelle le groupe de Kanu s'éleva encore de cinq cents mètres. Goma avait pleinement conscience que chaque seconde jouait contre lui. Elle craignait aussi qu'ils se trompent dans leurs calculs ou oublient quelque chose, ce qui réduirait leurs chances à zéro.

En premier lieu, elles devaient installer le câble et le grappin, mille kilos d'ingénierie conçue pour supporter le poids d'un vaisseau spatial face à une poussée contraire. Il n'y avait aucune raison pour que l'engin ne fonctionne pas, ce qui était déjà un réconfort, mais elles devaient se mettre à deux pour le déplacer et, même dans sa configuration la plus ramassée, il passa à peine par le sas secondaire. Il ressemblait à une étoile de mer mécanique, de deux mètres de large avec cinq bras mécaniques, chacun doté d'un appendice complexe de prise polyvalente. Elles calèrent le grappin contre l'arrière du sillon, reculèrent à une distance de sécurité, puis lui ordonnèrent de s'agripper pour se caler. Les bras s'étendirent avec une force explosive, leurs extrémités s'adaptant à la surface qu'elles détectaient pour fournir la prise la plus solide possible. Comme les murs intérieurs du creux étaient lisses, le grappin n'avait rien pour s'accrocher. Mais il était aussi prévu pour s'accoupler avec les coques lisses d'autres appareils

spatiaux, grâce à des coussinets à haute adhérence. Ses appendices pivotèrent pour placer ces tampons en contact optimal. Ils glissèrent un peu au début, puis adhérèrent. Les trois humaines retournèrent près du grappin et l'accrochèrent au câble. Grâce au treuil automatique, elles testèrent la fixation jusqu'à une force instantanée de cinq mille soixante newtons avant que l'appareil cède puis se raccroche. Cela laisserait peu de marge de sécurité, étant donné leur poids combiné sous la pesanteur de Poséidon.

Mais elles ne lui en demanderaient pas autant, car la longe prendrait également appui sur le sol du sillon avant de passer au-delà du rebord. Dans l'inventaire des pièces de réparation du *Mposi*, elles avaient trouvé un morceau de revêtement de coque de rechange qui pouvait être placé sous le câble à ce point de contact. Elles le fixèrent avec un époxyde adapté au vide en espérant que la colle tiendrait sur le matériau inconnu de la roue et que la longe ne la traverserait pas.

Elles accrochèrent ce qu'elles purent à la ceinture de leurs combinaisons, mais pas l'oxygène d'urgence et les batteries, trop grosses. Elles enfermèrent ces objets dans un sac étanche qui descendrait avant elles, attaché comme un plomb à son fil à quelques mètres d'écart sur une corde sécurisée. Elles utilisèrent la même corde pour se lier ensemble, là encore avec une marge de quelques mètres.

Eunice passerait devant, puis Goma et ensuite Ru. Cette dernière était la seule attachée au câble lui-même et elle possédait les commandes directes du treuil, relié à l'avant de sa ceinture par un gros fermoir. L'appareillage ne payait pas de mine aux yeux de Goma ; ce n'était rien qu'un petit cylindre jaune aux bandes noires doté de quelques commandes rudimentaires, assez grosses pour convenir aux gants d'un scaphandre. On avait du mal à croire que presque cinquante kilomètres de câble étaient encore enroulés dans son boîtier. Mais le filin lui-même était très fin, presque invisible, et Vasin les avait prévenues : il pourrait aisément couper leur scaphandre si elles le touchaient alors qu'il était tendu.

Voire pire.

Mais s'y prendre ainsi, au lieu de dérouler la longe depuis le grappin, empêcherait au moins le câble de frotter contre le morceau de coque. Eunice ferait office de guetteuse lorsqu'elles approcheraient puis passeraient chaque sillon au cours de leur descente. Et pour avoir une chance d'aider les autres, elles devraient faire vite.

Eunice descendit la première au-delà du rebord, le sac d'équipement pendant sous elle. Elle plia les jambes contre la face presque à pic et fit signe à Goma de la rejoindre. Ru dévida le filin, pas plus de dix centimètres à la fois, jusqu'à ce qu'elles aient tous les trois passé le rebord et que le câble supporte leur poids. C'était facile pour Goma : elle était reliée à Ru par une longueur de corde visiblement assez épaisse pour la porter sans problème. Mais Ru arrivait à peine à voir le filin.

— Je suis presque au-dessus du sillon d'en dessous, dit Eunice. Commence à nous descendre. Je vais me propulser des jambes et atteindre la surface sous le creux. Vous devrez faire pareil. Une fois que nous aurons acquis notre rythme, ça devrait aller vite.

Il leur fallut du temps pour trouver leur cadence. Elles étaient assez espacées pour qu'Eunice et Ru passent toutes deux des sillons tandis que Goma se trouvait sur les parties plates entre deux creux. Si elles ne réglaient pas correctement leurs sauts, Goma risquait d'être projetée loin du mur au moment où elle devait prendre appui pour passer un sillon. À vitesse réduite, elle ne risquait pas d'être

blessée. Mais pour pouvoir aider le groupe de Kanu, elles devaient l'atteindre en moins de dix heures, et donc descendre à une vitesse moyenne de cinq kilomètres par heure. Ce qui les obligeait à tenir le rythme d'une marche rapide pour ne pas prendre le moindre retard. Chaque erreur comptait et si elles devaient accélérer pour rattraper le temps perdu, le moindre accident pourrait avoir de graves conséquences.

Mais trente ou quarante minutes après le début de la descente, elles avaient trouvé leur rythme. Le câble se déroulait sans problème et le grappin tenait. Goma cessa de se concentrer et laissa ses muscles acquérir la bonne cadence, en se fiant aux femmes qui se trouvaient dessus et dessous. Les sillons défilaient les uns après les autres, ponctués par les surfaces parfaitement lisses et glaciales les séparant. L'angle de la roue devenait de plus en plus vertical, mais Goma mettrait encore longtemps avant de s'en rendre compte. La rotation faisait monter le groupe de Kanu, mais également l'équipe de Goma. Elles ne pouvaient pas se permettre de s'arrêter avant d'avoir rejoint les naufragés et devaient aller plus vite que la rotation de la roue.

— Kanu ? Ici Goma. Nous descendons. Comment vous en sortez-vous ? Ça me paraît bien sombre là-dessous.

Elle dut attendre sa réponse plus longtemps qu'elle aurait aimé, comme si elle avait tiré Kanu d'un quasi-sommeil.

— C'est sombre, oui, mais il nous tarde de recevoir votre visite. D'après Swift, nous sommes à dix kilomètres, désormais. Je ne vais pas faire comme s'il ne faisait pas froid, mais les scaphandres tiennent le coup, et il semblerait qu'un peu de chaleur émane des murs du sillon : l'air ne se refroidit pas aussi vite ici qu'ailleurs.

— Tiens bon, Kanu.

— J'essaie. Je suis arrivé jusqu'ici, alors j'aimerais autant finir correctement le travail et rentrer avec une expédition au complet – humains, Augmenté, machine –, quoi qu'il en coûte. Tu savais qu'il y avait des monstres dans cet océan ?

— Plus rien ne me surprend, dit Goma.

— Je parle de monstres parce que l'un d'entre eux a mangé notre vaisseau, ce qui n'est pas un comportement très amical, mais je crois que nous devrions réserver notre jugement. Si ça se trouve, c'étaient les bâtisseurs-M qui entraient en contact avec nous.

— Je crois qu'ils sont partis depuis longtemps, Kanu.

— Moi aussi, mais l'idée que nous puissions les rencontrer me plaît assez. J'aimerais au moins pouvoir leur dire qu'ils se sont trompés.

— À quel propos ?

— La futilité de l'existence. Parles-en à Eunice, elle a traversé la Terreur.

Elle lui demanda de couper la communication jusqu'à ce qu'ils soient plus proches, pour économiser son énergie et son oxygène.

Elles continuèrent à descendre, passant les sillons comme les balcons d'un hôtel sans fin. Elles ne voyaient qu'une partie de chaque creux, de là où elles se trouvaient, car ils s'étendaient tous sur des centaines de mètres de chaque côté, mais cela suffit à convaincre Goma que chacun d'entre eux était unique dans sa forme précise, pas une simple fente horizontale, mais une tranchée qui obliquait, avec des angles droits et des zigzags, des embranchements et des interruptions. Des déclarations dans une langue que sa mère avait espéré que Goma pourrait lire alors, mais dont elle ignorait encore tout.

— Regardez, dit Ru.

Elles ralentirent instinctivement. Au-dessus d'elles, une flamme brillante s'élevait au-delà de la surface convexe de la roue, coupée par la densité convergente des sillons, telles des raies d'absorption dans un spectre atomique. Le capitaine Vasin avait dû attendre qu'elles soient descendues aussi bas avant de faire redécoller le vaisseau.

— Vous croyez qu'elle va revenir nous chercher ? demanda Eunice. Vu comme ses mains tremblaient lors de l'approche, j'ai bien cru qu'elle allait nous faire une attaque du tronc cérébral.

— Aie un peu confiance, dit Goma. Elle a posé ce vaisseau dans des conditions impossibles. Avoue-le, elle t'a impressionnée avec cet atterrissage.

Elles passèrent quelques sillons.

— J'ai vu pire.

— Quel compliment, marmonna Ru.

C'était ainsi depuis qu'elles avaient quitté le premier creux : Goma était prise entre les deux, entre les piques de Ru et Eunice qui ne faisait rien pour arranger les choses. Goma voyait bien que la reconstruction s'agaçait que Ru ne l'aime pas, mais simplement parce que celle-ci était proche de Goma. Si Ru n'avait été qu'un membre lambda de l'expédition, Eunice n'en aurait rien eu à faire. Toute sa vie, Eunice ne s'était pas souciée le moins du monde de l'opinion des autres ; ça n'allait pas changer du jour au lendemain, même dans sa dernière, et plus étrange, incarnation.

Goma préférait les moments où elles parlaient d'autre chose et où Ru se contentait de diriger le treuil.

— Je ne peux pas dire que je commence à tout comprendre, dit Eunice, mais j'entrevois une partie de la signification. C'est encore une autre syntaxe, vous savez ? C'est comme s'il fallait jeter à la poubelle tout le travail que j'ai effectué pour comprendre la langue du Mandala et que je doive recommencer.

— Comment peux-tu lire quoi que ce soit alors que nous ne voyons qu'une petite partie de chaque sillon ? demanda Goma. C'est un peu comme si tu descendais un doigt sur une page d'un livre et que tu ne lises qu'un mot par ligne, non ?

— Non, c'est pire : parce que ça s'approche plus d'un mot par page que d'un mot par ligne. Mais avant que nous atterrissions, j'ai demandé à Gandhari de transférer les scans du *Mposi* à mon scaphandre. Alors certes, ce n'est que le sommet de la roue, une minuscule partie de tout ce qu'elle contient, mais je commence à comprendre.

— Qu'est-ce qu'a voulu dire Kanu à propos de la futilité de l'existence ? demanda Goma.

— Tu te rappelles que nous avons parlé des fluctuations du vide ?

— À peine.

Il lui semblait que c'était une autre version d'elle-même, plus jeune et plus naïve, qui avait eu ces conversations apaisées sur Orison, avant la mort des Tantors, le deuxième événement Mandala et Poséidon. C'était comme si elle tentait de se souvenir de son enfance.

La cuisine d'Eunice. Les vers. La joie de rencontrer Sadalmelik et Achernar.

— Les bâtisseurs-M étaient bien trop intelligents, dit Eunice. Leurs découvertes en physique ont fini par se retourner contre eux. Ça arrive parfois, avec la physique. C'est une salope ingrate. Une amante volage qui finit par te tromper. Elle te fait la cour, te récompense, te file des petits cadeaux comme le feu et la roue, les télescopes et les secrets du vol interstellaire, elle te fait croire

que tu en es digne, que tu es spéciale, que tu comptes vraiment beaucoup pour elle. (Elle se tut pour sauter du mur puis retomber sous un sillon.) En même temps, elle cache sa sale petite vérité : que toutes les pensées, chaque action, le moindre espoir que tu as jamais eu est vain. Que l'univers va s'achever et s'oublier. Que rien n'a de sens. Que tu pourrais aussi bien te tuer tout de suite, parce que, au final, ton existence n'aura servi à rien. Qu'il n'y a pas de postérité. Qu'il n'y a pas de Souvenir. Que rien ne se transmet jamais, même pour les Tantors.

— Et tu le crois ? demanda Goma.

— Bien sûr que je le crois. La physique n'a rien à foutre de notre bien-être. Elle se fiche bien que l'on dorme paisiblement la nuit en croyant être importants.

— Nous ne sommes pas obligés de l'accepter simplement parce que les bâtisseurs-M l'ont fait, dit Goma.

— Tu crois… qu'ils auraient pu se tromper ?

— Pourquoi pas ?

— Non… tu as raison. C'est une possibilité. Ils ont des millions d'années d'avance sur nous, après tout. Ils n'ont réussi qu'à maîtriser suffisamment la physique pour construire ces roues et ces lunes, pour déplacer des montagnes entières à la vitesse de la lumière.

— Espèce de salope sarcastique, dit Ru.

— Excuse-moi. C'est un mécanisme de défense face aux questions stupides.

— J'étais sérieuse, dit Goma qui n'abandonna pas aussi facilement. D'accord, ils ont une théorie. Mais si elle ne tient pas debout ? S'ils n'ont pas cherché suffisamment ses failles ? Construire ces trucs, ces roues, les Mandalas, ça ne témoigne pas d'une certaine… arrogance, pour toi ?

— Ça me prouve surtout qu'il s'agit d'êtres qu'il ne faut surtout pas sous-estimer.

— Mais ils auraient tout de même pu se tromper. Bref, qu'as-tu appris avec les sillons ?

— Oui, vas-y, éblouis-nous de ton savoir, dit Ru.

— Elle commence vraiment à m'en vouloir, non ?

— Peut-être parce que tu as manqué de la tuer.

— Je croyais que c'était de l'histoire ancienne.

— Pas pour elle.

— Je vois ça. Je sens encore les relents subtils d'une animosité sous-jacente. Bref, les sillons. Oui. Ils sont très intéressants.

— Très intéressants, c'est tout ? demanda Goma.

— Il s'agit soit d'une nécrologie, soit d'une recette, je ne sais pas encore trop bien. Commençons par la nécro. Les roues semblent contenir, celle-ci en tout cas, une sorte d'ultime déclaration des bâtisseurs-M. Il ne s'agit pas de leur histoire culturelle. Ça ne nous dit pas à quoi ils ressemblaient, d'où ils venaient, ni de quel côté ils beurraient leurs tartines. Mais ça a un rapport avec la Terreur : ça reprend le même thème de la futilité cosmique, la fluctuation du vide, la fin de tout. J'ai besoin de l'étudier encore un peu, mais, selon cette roue, ils nous ont laissé une description complète de leur dernière théorie physique. Leur compréhension finale de la nature : inscrite dans les mathématiques de la grammaire de Mandala. La théorie de Chibesa n'est une minuscule approximation, de basse énergie, enfouie quelque part dans les marges ; presque une note de bas de page ! Comme je le disais, je ne vois que des fragments du tout, mais ils suffisent à me faire comprendre de quoi il s'agit.

— Ça ne ressemble pas à une nécrologie.

— Du calme, ce n'est pas tout. La théorie n'est qu'une partie : elle ne prend pas toute la roue. Le reste est… plus compliqué. Je n'en vois que des morceaux, mais j'ai l'impression qu'il s'agit d'une réponse à cette théorie : qui explique comment les bâtisseurs-M ont surmonté leur propre description de la nature.

Pendant qu'elles parlaient, Goma avait remarqué que le mur devenait plus pentu. Il faisait toujours nuit – même le sommet de la roue était désormais dans le noir – et elles étaient encore au-dessus de l'essentiel de l'atmosphère, mais elle se sentait tout de même très loin de leur point de départ. La descente lui procurait une sorte de vertige inversé, la sensation d'être trop bas plutôt que trop en altitude.

Elle tenta de ne pas trop penser à ce filin à peine visible qui les empêchait de tomber.

— Alors, c'était quoi leur réponse : le suicide ?

— Pas vraiment. Ou peut-être que si, mais pas comme tu l'imagines. Si le vide est instable, que faire ? Peut-être rien. Après tout, le vide sous-tend tout. C'est le niveau fondamental de la réalité, le matériau dans lequel est tricoté l'espace-temps. C'est l'échiquier et nous ne sommes que des pièces qui nous déplaçons dessus. Nous ne pouvons pas toucher le plateau de jeu, nous ne pouvons pas le modifier. Mais si nous étions là depuis aussi longtemps que les bâtisseurs-M…

— Nous pourrions essayer, dit Goma.

— Ça va sans doute nous prendre du temps. Sans doute plus de vies que j'ai possédé de vers congelés. Mais c'est un début. Une intuition. La roue est une recette. Un mode d'emploi : une liste de procédures pour s'attaquer à la structure fondamentale de la réalité. Pour mettre les mains dans le cambouis et dans les entrailles du vide quantique.

— Tu crois que c'est ce qu'ont fait les bâtisseurs-M ?

— Je pense que c'est ce qu'ils sont devenus. (Eunice laissa passer quelques sillons avant de poursuivre.) Pour transformer le vide, pour le renforcer, pour modifier les règles du jeu : ils ont dû s'y intégrer. Ils ont dû abandonner la matière et l'énergie telles que nous les concevons. Devenir une pure structure, de purs motifs autoréplicants d'information cohérente. Des fantômes dans le plancher. Des spectres dans le tapis du monde.

— Tu le crois vraiment ? demanda Ru.

— C'est une très bonne question.

— Je t'ai dit que tes sarcasmes me fatiguaient.

— Et cette fois, je vais te parler franchement, ma chère. C'est une bonne question et j'ai l'impression que les roues n'y répondront pas. Elles peuvent peut-être nous dire ce qu'ils comptaient faire, mais pas s'ils ont réussi ou non. J'imagine que les bâtisseurs-M ont tout joué à quitte ou double : danser dans le vide ou risquer d'être anéantis. Je ne crois pas qu'ils se sont laissé l'option de vivre avec leur échec : ils pouvaient tout supporter sauf l'imperfection.

— Ça ne te rappelle pas quelqu'un ? demanda Goma.

— Oh ! je ne suis pas parfaite ; loin de là. Mais à côté de moi, vous êtes tous ridicules.

Chapitre 52

Elles descendaient en silence depuis des heures, la fatigue entamant leur concentration, le mur désormais aussi pentu qu'une falaise, lorsque Ru dit :

— Trente kilomètres de câble déroulés. Ça ne doit plus être très loin.

Goma indiqua à Kanu qu'ils devaient être proches, mais elle n'obtint pas de réponse. Elle ne pensa pas aussitôt au pire, car il paraissait épuisé lors de leur dernière conversation et elle n'aurait pas été surprise qu'il se soit endormi. Du côté opposé de la roue, le ciel commençait à laisser entrevoir les premières lueurs du jour : un halo indigo remplaçait la nuit. Mais les relevés environnementaux de son scaphandre soutenaient toujours que les conditions extérieures étaient hostiles à la survie humaine : il n'y avait pas assez d'air, il était trop faible en oxygène et assez froid pour geler les poumons de l'idiot qui tenterait de le respirer. Kanu, Nissa et Hector dépendaient désormais totalement de l'oxygène en bouteille, tout en essayant d'échapper à l'hypothermie.

— Kanu ? cria-t-elle de nouveau lorsqu'elles eurent passé encore cinquante sillons.

Il répondit enfin, aussi faiblement que s'il lui parlait depuis l'autre extrémité du système solaire :

— Plus vite, Goma.

— On arrive.

Elles firent un ultime effort, Ru poussant le treuil à son maximum, dévidant les derniers mètres de câble à la vitesse d'urgence, presque en chute libre, leurs pieds touchant à peine les sillons et les parties intermédiaires qui défilaient sous elles. Puis elles aperçurent de la lumière, pas directement en dessous, mais presque, une chaleur jaune évoquant la lueur d'un feu de camp.

Elles tombèrent.

La chute ne dura que quelques mètres, pas plus, mais elle suffit à envoyer Ru dans un sillon dont elle heurta le bord avec le plastron de son scaphandre. Goma sentit l'impact à travers la corde, une brusque tension suivie d'un relâchement, et elle vit Ru toute molle au-dessus d'elle, les bras ballants.

— Ru !

Aucune réponse. Le cœur de Goma tambourinait dans sa poitrine. Elles descendaient déjà rapidement, mais cette brusque chute l'avait vraiment terrifiée.

— Eunice, tu vas bien ?

— Je suis juste en dessous de toi. Le grappin a dû se détacher avant de retrouver une prise.

— Ru est blessée.

— Je la vois. Nous ne sommes plus très loin du rebord, maintenant. Le treuil se dévide encore : je vais me balancer et voir si je peux arriver en bas. Tu ne seras que quelques secondes derrière moi. Fais attention à Ru et à ce câble ; il ne faut pas t'y emmêler.

Elles n'avaient pas le temps de réfléchir, seulement d'agir. Ru était blessée et,

si Goma y pensait trop, elles auraient toutes les trois de très gros ennuis. Pour aider Ru, pour s'aider toutes les trois, Goma devait agir vite et en mettant ses émotions de côté.

— Kanu ! Nous avons un problème. Prépare-toi à attraper ce que tu pourras, et ne te laisse pas entraîner hors de ton creux.

— Je me penche au-dehors. Je vous vois descendre : vous n'êtes plus que quelques sillons au-dessus. Que s'est-il passé ?

— Pas le temps de t'expliquer. Contente-toi d'attraper Eunice et son équipement dès que tu pourras.

— Tenez bon.

Puis elles entendirent Ru pousser un petit grognement, et Goma fut légèrement rassurée. On ne gémissait que si l'on était vivant.

— Qu'est-ce que… ?

— Tu t'es évanouie, dit Eunice. Éteins le treuil. Nous risquons de descendre trop bas.

Ru paraissait toujours sonnée.

— Je… Oui. Attends.

Elles ralentirent. Goma poussa un soupir de soulagement et se rendit compte qu'elle avait à peine respiré depuis la première glissade du grappin. Saloperie de technologie : elle ne pouvait pas fonctionner correctement, pour une fois ? Puis elle se dit qu'elles en avaient sans doute exigé beaucoup trop en espérant qu'elle adhérerait parfaitement au matériau extraterrestre de la roue.

Goma baissa les yeux.

Eunice était arrivée au niveau de Kanu. Elle s'arrêta juste au-dessus du sillon d'où sortait la lumière jaune et attendit que Kanu s'empare du sac d'équipement et le mette à l'abri. Goma vit les mains gantées de Kanu, un avant-bras de la combinaison, mais pas davantage.

L'une après l'autre, elles parvinrent à entrer dans le sillon. Ru les fit descendre lentement, sans prendre de risques. Goma repensa au grappin et se demanda s'il avait encore assez de marge pour ne pas sortir du sillon s'il glissait de nouveau. Mais elles ne pouvaient rien y faire, à plus de trente kilomètres de distance.

Kanu était le seul de son groupe à encore bouger. Hector était recroquevillé, masse grise, au fond du creux, comme une sculpture taillée dans un gros bloc de pierre. Goma dut y regarder à deux fois pour s'assurer que le Tantor portait bien un scaphandre et n'était pas simplement exposé à l'atmosphère. Près de lui, accroupie, les mains autour des genoux, la tête baissée et sans que le visage sous la visière semble les avoir vues, se trouvait une autre humaine en combinaison.

Ils poussèrent l'équipement au fond du sillon afin de faire de la place pour Ru dont les pieds commençaient à apparaître. Goma s'approcha autant qu'elle l'osa du rebord et l'aida à se balancer jusqu'au sol du creux. Ru vacilla puis recouvra l'équilibre avant de regarder le vide par-dessus son épaule.

— Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé là-bas.

— Nous sommes tombées, dit Goma en jetant un coup d'œil inquiet au scaphandre de Ru.

Le plastron était déformé à l'endroit où il avait frappé le coin du sillon. La moitié de ses écrans étaient éteints et le reste clignotait en rouge.

Ce qui ne disait rien de bon à Goma.

— Je ne m'en souviens pas.

— Seulement sur quelques mètres : le grappin a dû glisser. Tu as heurté le rebord du sillon : je l'ai vu, c'était juste au-dessus de moi. Comment va ta tête ?

— J’ai mal.

— Il y a une trace à l’intérieur de ta visière. Tu as dû te cogner contre le verre au moment de l’impact et perdre connaissance quelques secondes. Tu comprends ce que je dis ?

— Autant que d’habitude.

— Je crains une commotion cérébrale. Je déteste ces scaphandres. Pourquoi avons-nous accepté de tenter quelque chose qui exige de porter une combinaison spatiale ?

— Parce qu’il s’agit des Tantors.

Elles détachèrent le treuil, et le laissèrent pendre au bout du câble, facilement accessible.

— Elle est blessée, dit Kanu en remarquant les dégâts sur le scaphandre de Ru. Ça vient juste d’arriver ?

— Ça va, dit Ru en agitant la main.

— Vous avez tous pris un risque incroyable pour nous aider ; je ne veux surtout pas que quiconque en pâtisse.

— Surveille ton système de survie, ordonna Goma à Ru avant de se tourner vers Kanu. Nissa n’a pas l’air bien. Je suis désolée de ne pas être arrivée plus tôt.

— Inutile de t’excuser, Goma : il n’y a pas si longtemps, nous étions encore ennemis. Mais je m’inquiète pour Nissa : sa combinaison avait moins de réserves que la mienne. Lorsqu’elle a commencé à manquer d’air et de batteries, j’espérais qu’elle pourrait les économiser en restant immobile. Mais maintenant, elle perd régulièrement connaissance.

— Nous ferons de notre mieux, dit Goma.

Elle s’approcha de Nissa. Les écrans et les indicateurs de son scaphandre étaient tous éteints ou inactifs, manquant d’alimentation. Nissa ne sembla pas remarquer l’arrivée de Goma, pas même lorsque celle-ci s’agenouilla près d’elle et qu’elle essaya d’ouvrir le panneau d’accès de son plastron. Elle examina la disposition des valves et des câbles d’alimentation un instant pour les comparer avec les réserves qu’elles avaient apportées du *Mposi*. Puis elle alla chercher une bouteille d’oxygène et une batterie de secours.

Eunice s’approcha.

— Laisse-moi m’en occuper, dit-elle doucement en prenant les objets des mains de Goma.

Eunice les installa dans le sac à dos de Nissa et, au bout d’une seconde ou deux, un des écrans reprit des couleurs. Mais Nissa ne parut pas réagir immédiatement à cette arrivée d’oxygène et de courant.

Eunice l’observa une minute. Puis elle ouvrit un autre panneau dans le plastron et affina quelques réglages manuels.

— Alors ? chuchota Goma.

— Kanu ? dit Eunice. C’est pas bon. Nissa est tombée dans un coma hypothermique. C’est sans doute arrivé il y a peu, sa combinaison est incroyablement froide, et d’après l’aiguille, elle était au bout de son oxygène.

Kanu s’agenouilla près d’elles. Il n’avait pas encore reçu d’air ni de batteries supplémentaires alors que les indicateurs externes de son scaphandre étaient déjà faibles ou complètement éteints.

— C’est grave ?

— J’espère que nous sommes arrivées à temps pour éviter des dégâts cérébraux, mais dans tous les cas, il lui faut de meilleurs soins que ceux que nous pouvons lui offrir ici.

— Qu'envisages-tu ? demanda Goma.

— Attendre que la roue nous remonte dans l'espace ne va pas suffire pour Nissa. Il faut la remonter bien plus vite. La seule solution, c'est le treuil.

— Bien, dit Goma. Accroche-la et fais remonter le filin le plus vite possible, si tu penses que le treuil tiendra le coup.

— Je ne m'inquiète pas pour le treuil, mais pour le grappin. Et Nissa est déjà à moitié morte. Il faut quelqu'un pour la guider pendant la remontée. Nous pouvons l'envelopper dans un sac d'équipement, elle ne pèse pas davantage que ces bouteilles et ces batteries.

— Je vais le faire, dit aussitôt Kanu. Montrez-moi comment marche le treuil et je vais la ramener à votre vaisseau.

— Tu es à peine mieux que Nissa, dit Eunice. Ce parasite dans ton crâne en fait sans doute bien plus que tu l'imagines pour t'empêcher de perdre connaissance. Mais si tu commets le moindre faux pas, tout sera terminé. Il faut que ce soit l'une d'entre nous. Nous sommes encore en forme et nous avons déjà fait le trajet.

Goma acquiesça. La réponse lui semblait si évidente qu'il était inutile d'en discuter.

— Tu peux y arriver ?

— Je pourrais, répondit Eunice, si je ne restais pas ici avec Ru et Hector.

— Pas question.

— Je n'abandonnerai pas l'Augmenté, Goma. Ce n'est pas négociable. De plus, si Ru rencontre des problèmes, je m'y connais bien mieux en scaphandres que toi.

— Si la combinaison de Ru est endommagée, ce devrait être à elle de remonter.

— Elle a peut-être une commotion cérébrale, et si on exige trop de son scaphandre, il ne lui permettra peut-être pas d'atteindre le sommet du câble. Mieux vaut qu'elle reste ici avec moi, que je puisse ajuster sa combinaison pour la maintenir en vie. Et tu es la plus forte d'entre nous, de toute façon. C'est grâce à moi et à tous les bons gènes que j'ai eu la gentillesse de te transmettre.

— Tu ne changeras pas d'avis, hein ?

— Je ne l'ai jamais fait, ce n'est pas maintenant que je vais commencer.

— Tu ne connais même pas Hector.

— Raison de plus pour passer du temps avec lui.

Goma s'approcha de Ru et de Kanu. Ils ouvraient le sac de ravitaillement pour qu'il puisse accueillir Nissa.

— Elle veut que je m'occupe de l'ascension, dit Goma en regardant Ru. Tu ne peux pas le faire, pas après ce qui s'est passé. J'aimerais en débattre avec elle, mais elle a raison. Et si tu as des ennuis avec ton scaphandre, mieux vaut que tu sois avec elle qu'avec moi. Tu pourras la supporter le temps que nous retournions à l'atterrisseur ?

— J'aimerais toujours remonter Nissa moi-même, dit Kanu.

Goma secoua la tête.

— Tu n'es pas en état. Si j'avais plus confiance dans le treuil, je te renverrais dans le même sac. Mais il n'y a pas vraiment la place et j'ai peur que le grappin glisse de nouveau.

— D'accord, je reste, dit Kanu sur un ton indiquant qu'il avait accepté la logique de la décision, même si elle lui déplaisait.

Nissa ne réagissait toujours pas, alors que son scaphandre était de nouveau en partie alimenté et que la pression d'oxygène était remontée à un niveau bas, mais

acceptable. Ils la glissèrent dans le sac, vérifièrent une dernière fois ses signes vitaux, puis l'enfermèrent comme dans un cocon. Le sac était renforcé par des couches de rembourrage et des membranes autoréparatrices suffisantes pour protéger Nissa des déchirures, des chocs et des impacts de micrométéorites. Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient pour elle.

— Goma va s'en sortir, toute seule ? demanda Kanu.

— La charge reposera sur sa combinaison, pas sur elle, dit Eunice. En attendant, tu vas pouvoir passer du temps avec Ru, Hector et moi.

— Tu n'as pas peur que je tue le Tantor ? demanda Ru.

— Non, rétorqua Eunice, parce que je ne suis pas idiote. Tu étais l'arme, mais tu n'étais pas coupable.

Puis, elle ajouta d'un ton plus doux :

— Et j'ai mal réagi, je m'en excuse. Combien de fois va-t-il falloir que je le répète ?

— Une fois, c'est déjà un bon début, dit Ru.

Ils étaient prêts pour l'ascension. Goma tira le treuil jusqu'à elle et l'attacha à l'avant de son scaphandre en s'assurant que le loquet était bien fermé. Elle testa son propre poids sur le filin : si le grappin lâchait maintenant, il ne risquait pas de tenir lorsqu'ils devraient hisser Nissa.

— Vous vous en sortirez ici en bas ?

— Nous allons chanter, comme autour d'un feu de camp, dit Eunice. Nous ne verrons pas le temps passer. Et il faut que tu y ailles. Une fois que tu seras partie, je préviendrai le capitaine Vasin de la situation. Si elle peut descendre le *Mposi* entre toi et le grappin, ça nous fera gagner un temps précieux.

— Ru : on se revoit dans quelques heures. Kanu… Hector, pareil. Eunice, prends bien soin d'eux.

— Ne t'en fais pas.

— Et tant que tu y es, prends soin de toi également. Je n'ai toujours pas résolu le mystère de qui tu es vraiment.

— Il n'y en a pas, Goma : je ne suis que moi, vivante, et c'est aussi simple que ça.

— Rien n'est simple, avec toi.

Elle démarra le treuil qui la souleva du sol du sillon avant d'emporter le poids de Nissa. L'appareil était puissant et ne peina pas lorsque la charge augmenta. Peut-être qu'elles allaient y arriver, après tout.

Elle s'arrêta un instant, pour regarder Eunice, Kanu et Ru, avant de hocher la tête à leur intention. Elle aurait pu leur envier le temps passé avec Hector, mais apparemment l'Augmenté ne semblait pas capable de parler. Ils devraient le maintenir en vie pendant que la roue les emportait vers l'espace.

Goma parvint à maintenir un rythme de montée de dix kilomètres à l'heure, en courant et en sautant, et en s'efforçant de se propulser chaque fois qu'elle passait un sillon, sa charge pendant sous elle comme un pendule. Elle n'aurait jamais pu tenir sans l'assistance aux mouvements de la combinaison, mais même avec son aide, elle avait du mal à rester concentrée. Elle avait bien trop conscience des blessures qu'elles pourraient subir, elle et sa passagère sans défense dans son cocon, au moindre instant d'inattention.

Une heure s'écoula, puis une autre.

Il y avait un point positif : depuis leur départ du *Mposi*, dix heures s'étaient écoulées. La roue avait continué à tourner et avait ainsi fait monter le grappin et

permis au vaisseau de revenir huit kilomètres plus bas que leur position de départ initiale. Goma n'avait pas à remonter autant qu'elle était descendue et Vasin allait prendre le risque de rester en place jusqu'à ce qu'elle arrive avec Nissa.

Le grappin et le filin tinrent bon. Mais elle commençait à avoir du mal, à moins bien calculer ses sauts, lorsqu'une lumière brillante donna de la précision aux contours de son ombre. Elle leva les yeux, les plissa face à la tuyère de l'atterrisseur qui se posait sur la roue. Cinq kilomètres au-dessus : Vasin prenait plus de risques, cette fois. Mais Goma sentit qu'elle était presque arrivée et cette pensée renouvela son énergie et sa concentration.

Des silhouettes en combinaison l'attendaient lorsqu'elle approcha du ventre de l'appareil. Andisa et Grave l'aidèrent à parcourir les derniers mètres. Puis ils détachèrent le câble et firent entrer le sac de survie dans le sas.

Goma attendit sur le rebord incliné. Elle se sentait épuisée, vidée d'un élément vital. Mais elle ne voulait pas s'attarder avant de redescendre vers Ru. Ils tentèrent de l'en empêcher, mais elle resta inflexible.

Elle fut la dernière à entrer dans le vaisseau et ils lui ôtèrent son scaphandre avant qu'elle puisse dire « ouf ». Andisa l'examina à la hâte, mais avec efficacité, et estima que Goma était simplement épuisée, qu'elle n'avait pas souffert d'autres problèmes.

Elle avala des fluides pour compenser les litres de sueur qu'elle avait perdus sur la roue.

— Laissez-moi dix minutes pour retrouver mes esprits. Puis je redescends.

— Non, dit Andisa. Nous ne pouvons pas rester ici et Vasin ne vous laissera pas prendre le risque. Ils devront attendre que la roue les ramène.

— Elle vous a demandé de me dire ça ?

— Vous n'êtes pas en état, Goma Akinya. Vous avez descendu puis remonté la roue sans pause et nous vous avons presque tous perdus lorsque le grappin a lâché. Gandhari ne vous laissera pas prendre de nouveau le risque.

Goma essaya de puiser dans la colère et la frustration qu'elle pensait devoir ressentir, mais ne trouva que de l'épuisement et le sentiment qu'elle ne pourrait pas l'emporter dans cette discussion.

— Vous lui avez parlé de Ru ?

— Oui, et j'ai parlé à Ru depuis que vous êtes partie. Elle est lucide et ses signes vitaux semblent stables. En cas d'hémorragie ou de fracture du crâne, je serais déjà au courant.

— J'espère que vous avez raison.

— C'est mon boulot d'avoir raison. Croyez-moi, s'il y avait un moyen de les téléporter ici sur-le-champ, je n'hésiterais pas. Mais ce périlleux sauvetage a été organisé pour apporter de l'équipement dont Kanu et les autres avaient besoin, et vous avez réussi. Et en plus, vous avez ramené Nissa ici.

Goma tenta de voir au-delà de ses propres préoccupations, ne serait-ce qu'un instant.

— Comment va-t-elle ?

— Vous avez fait de votre mieux et je vais bien m'en occuper. Pensez un peu à vous pendant quelques minutes. Vous avez très bien agi, Goma : vous avez sauvé une vie humaine.

Chapitre 53

Le *Mposi* dut décoller de nouveau pour conserver assez de carburant pour les propulseurs directionnels. Ils quittèrent la roue, firent quelques passages pour amasser davantage d'informations puis remontèrent jusqu'à l'orbite basse.

— Avec tout ça, dit Vasin, nous ne vous avons pas tenus au courant des événements récents.

Le capitaine et Goma étaient seules, assises l'une à côté de l'autre devant une fenêtre d'observation, les lumières intérieures baissées, le vaisseau en pilotage automatique pour un temps. Tout le monde était épuisé, pas simplement ceux qui participaient directement aux secours.

— Vous allez me dire que les lunes sont retournées à leurs orbites initiales et que nous allons devoir affronter la Terreur en repartant ?

— Non, heureusement. Les lunes sont restées sur la même trajectoire, toutes alignées sur une orbite unique, comme des perles enfilées sur un collier. Le problème, c'est que ça a attiré les Gardiens. Ils doivent se croire invités eux aussi.

— C'est un problème pour nous, ou pour eux ?

— À l'évidence, pour eux. Nous sommes dans la nuit, désormais, ce qui facilite les choses ; je vais encore baisser un peu les lumières.

Vasin éteignit complètement la cabine, ne laissant que les lunes, trop petites, et les étoiles, trop lointaines, les éclairer. Goma flotta dans les ténèbres avant de voir autre chose.

De minuscules éclairs, quelque part au loin, presque trop faibles pour être détectés, comme des signaux fantômes sur son nerf optique. Du rose, du vert et de l'orange, des explosions d'astres et des étoiles de mer, suivant le même plan de l'écliptique que les lunes.

— Ils sont en train de mourir, dit Vasin. Ils essaient de traverser cette barrière depuis des heures, depuis l'instant où les lunes ont pris cette nouvelle configuration, et ils se sont fait découper en rondelles. Les uns après les autres, ils continuent à venir. On dirait qu'ils sont trop immenses, trop lents, pour s'apercevoir de leur erreur : comme un groupe de baleines qui s'approcherait du bord et s'échouerait sur la plage.

— Et on les voit ?

— De loin, oui. Difficile de savoir d'où provient ce qui les tue. Des lunes, peut-être, ou alors de quelque chose que nous n'avons pas encore repéré. Si ça se trouve, les lunes ne sont que les détecteurs d'un système de défense que nous ne distinguons même pas.

Goma y réfléchit un moment.

— Là, vous me faites peur.

— Il faudrait ne rien comprendre à la situation pour ne pas avoir peur. Mince, j'ai parlé comme Eunice, non ?

— Elle déteint.

— J'espère que vous comprenez pourquoi je ne pouvais pas autoriser une

autre expédition sur la roue. Je veux qu'ils reviennent ici, mais je ne risquerai pas d'autres vies pour cela. Parfois, le travail de capitaine consiste à prendre des décisions impopulaires, qui nous vaudront peut-être de nous faire détester.

— Vous avez bien agi, Gandhari. Vous nous avez amenés jusqu'ici et vous avez partagé un vaisseau avec Eunice. Ça n'a pas dû être facile, de travailler dans son ombre.

— Le sas n'était jamais très loin.

— Pour elle ou pour vous ?

— Les deux solutions étaient possibles. Mais vous savez, je n'arrive toujours pas à décider si nous l'avons vraiment rencontrée ou pas. Elle marche et parle comme une vraie personne, et Nhamedjo – même si l'évoquer me débecte – nous a dit qu'elle était tout à fait réelle. Mona a obtenu le même résultat lorsqu'elle a effectué ses propres tests : ce salopard de traître ne nous a donc pas menti à *ce* propos.

Malgré la fatigue et la peur, Goma éclata de rire :

— Un capitaine se doit d'être un peu plus poli, non ?

— Pardon, mais ces derniers jours ont été difficiles.

— Pas de problème. Mais je suis d'accord, je ne sais que faire d'elle. D'où viennent ses souvenirs ? Ils sont incomplets, recollés à partir de fragments biographiques : ce ne sont pas du tout des souvenirs. Mais en même temps, la version reconstruite d'Eunice a vécu l'équivalent de plusieurs existences sur le *Zanzibar*. Ces souvenirs-là sont authentiques : ils n'appartiennent pas à la vie de l'Eunice originale. Et elle a rencontré les Gardiens, qui l'ont démontée et remontée à l'aide de matériel génétique. Et elle a vécu encore deux vies ainsi. Qu'est-elle donc devenue ? Est-elle supérieure ou non à la vraie Eunice ? Son égale en tout point ? Une extension de la même personnalité ? Si nous la ramenons avec nous, de quels droits bénéficiera-t-elle ?

— Il n'y a aucun précédent, dit Vasin. Elle est tout aussi étrange que ce qui se trouve là-dehors. Merveilleuse, intimidante, effrayante. Et rusée comme un renard. Le tour qu'elle nous a joué avec les miroirs, je n'en suis toujours pas revenue. A-t-elle commis le pire crime imaginable ou a-t-elle sauvé des vies et démarré une nouvelle aventure ?

— Kanu est tout de même allé sur Poséidon.

— Mais de son propre chef, pour épargner les Augmentés. On ne peut pas reprocher à Eunice l'altruisme de Kanu.

— Je me demande si nous saurons vraiment un jour ce qu'elle a fait au *Zanzibar*.

— Nous n'aurons de cesse que nous ne l'ayons retrouvé. Collectivement, je veux dire, la société tout entière. Et elle nous a prouvé quelque chose d'important : que même si nous ne comprenons pas tout sur les bâtisseurs-M, et nous en sommes loin, nous pouvons néanmoins utiliser leur technologie.

— Nous ne sommes que des singes frappant au hasard les touches d'un piano.

— Et peut-être qu'un jour nous jouerons une mélodie. Ça sera sans doute long. Mais je suis une navigatrice, Goma. Les gens de mon espèce ne s'arrêteront pas avant d'avoir trouvé un moyen d'utiliser les Mandalas. De passer de nos vaisseaux les plus rapides au voyage à une vitesse tout proche de celle de la lumière.

— Vous n'êtes pas déçue de n'avoir rien de plus rapide ?

— Je m'en contenterai. J'ai envie de savoir jusqu'où s'étend ce réseau, de suivre les Mandalas très loin dans la galaxie jusqu'à ce que notre soleil ne représente plus qu'un point sans nom dans la Voie lactée.

— Vous pourrez passer d'une étoile à l'autre en un éclair, mais cela restera à de nombreuses années de trajet pour ceux qui sont restés à la maison.

— Il n'y a plus personne, dit Vasin. Pour moi, en tout cas.

— J'ai tout de même envie de rentrer chez moi.

— Et vous rentrerez. Encore un détail à retenir. Il n'y a pas de Mandala dans le système solaire de la Terre, en tout cas à notre connaissance. D'après ce que l'on sait, le plus proche est celui de Creuset.

— Creuset va changer.

— Si les Mandalas nous laissent les utiliser, alors oui. Votre petite planète – n'oubliez pas que je n'y suis pas née – va prendre une tout autre importance à partir de maintenant. Creuset sera un portail, une entrée.

— Vers quoi ?

— Nous verrons bien. Quand nous ferons fonctionner ce système.

Elles reportèrent leur attention sur les lumières lointaines des Gardiens mourants. C'était beau, sublime. Goma ne se réjouissait pas de la mort des machines extraterrestres, mais ressentait une certaine tristesse à les voir ainsi ne pas se rendre compte de leur bêtise.

Finalement, les pertes cessèrent : les lumières disparurent comme les derniers éclats, irréguliers, d'un feu d'artifice.

— Il en reste encore, dit Vasin, mais ils ont dû comprendre qu'il valait mieux ne pas approcher.

— J'ai presque de la pitié pour eux.

— Inutile. Ils nous ont causé assez d'ennuis.

C'était vrai et cela aurait dû suffire à étouffer les doutes de Goma. Mais les Gardiens avaient tout de même été bienveillants avec Eunice, cléments tout au moins, et ils lui avaient fait un cadeau considérable. Peut-être que ce n'était rien pour eux, un geste de bonté qui comptait à peine, comme quelqu'un qui, sans y penser, remettrait sur ses pattes un insecte retourné. Mais ils l'avaient rendue humaine, avaient insufflé la vie dans ses poumons, l'avaient dotée de rêves et de souffrances, tout ce qui fondait l'existence. Ils avaient rendu Eunice à elle-même.

Et pour cela, Goma pouvait leur pardonner beaucoup.

Elle alla voir Nissa, afin d'avoir des nouvelles à annoncer à Kanu. Elle était toujours inconsciente, surveillée par le docteur Andisa. Au moins, on s'occupait d'elle au mieux, désormais, même si le médecin ne voulait rien promettre. Son scaphandre avait manqué de batteries bien avant de manquer d'air, et c'était du froid de la haute atmosphère qu'elle avait souffert en premier. Malgré des couches de vêtements isolants, elle avait subi des gelures au visage et aux extrémités, visibles grâce au baume bleu qu'Andisa avait appliqué dessus, surtout autour des tempes et des joues. La privation d'oxygène était arrivée après, et elle avait forcément subi un certain degré de dégâts neurologiques. Mais ils avaient rétabli le chauffage et l'aération avant l'ascension, ce qui avait empêché les choses d'empirer.

— Je la connaissais à peine, dit Goma, mais j'ai envie qu'elle s'en sorte. Pas seulement à cause de Kanu, de ce que sa mort lui ferait après tout ça. Elle est arrivée jusqu'ici, a survécu à tout jusque sur la roue, même à la Terreur. Ce ne serait pas juste qu'elle meure de putains de gelures et du manque d'oxygène !

— Nous allons faire de notre mieux, dit doucement Andisa.

Bien sûr qu'ils s'occuperaient bien d'elle, mais cela ne rassurait pas Goma.

— Kanu est toujours là en bas. Je veux l'encourager, lui donner une raison de

croire qu'elle va s'en sortir.

— Si elle est inconsciente, c'est en partie un choix médical. Je lui ai inoculé une forte dose de réparateurs neurologiques, autant que j'ai osé. Ils vont consolider les structures endommagées, empêcher d'autres dégâts et provoquer certaines reconstructions synaptiques. Mais mieux vaut ne pas la réveiller pendant que ces processus se déroulent.

— Je ne doute pas de votre professionnalisme, Mona. Mais j'aurais aimé lui offrir quelque chose de plus concret.

— Dites-lui qu'elle est vivante et qu'elle reçoit les meilleurs soins possible. C'est la seule réponse honnête que je peux fournir. Dès qu'il y aura des bonnes nouvelles, vous serez la première informée. En attendant, Goma ?

Elle se demanda ce qu'elle allait lui annoncer.

— Oui ?

— Vous avez bien agi en l'aidant. Sans vous, elle serait morte, mais vous lui avez offert une chance. Allez dire à Kanu de s'inquiéter pour son sort à lui, nous nous occupons de Nissa.

— D'accord.

Elle trouva du chai, s'aspergea le visage d'eau pour lutter contre la fatigue puis reprit contact avec le groupe dans le sillon. Elle utilisa un canal commun pour s'adresser à tous à la fois. Ru avait beau être sa femme, elle s'inquiétait pour chacun d'entre eux, y compris Hector.

— Nous tenons le coup, dit Ru. Nous avons assez de réserves. Nos scaphandres fonctionnent correctement pour le moment. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre. Nous vous avons vus décoller : j'espère que vous allez revenir nous chercher, hein ?

La question de Ru n'était peut-être pas tout à fait sérieuse, mais Goma était trop fatiguée pour répondre autrement que franchement :

— Quand vous serez plus haut, nous quitterons l'orbite pour venir vous récupérer. Vous avez vu les feux d'artifice ?

— Oui, c'était très joli. D'après Kanu, il devait s'agit des Gardiens.

— En effet, confirma Goma. Ils ont tenté de passer les lunes et se sont fait réduire en morceaux : c'est comme s'ils s'étaient dit qu'il s'agissait de leur unique chance de s'approcher des roues. Mais ça n'a pas marché. Apparemment, ils ont abandonné ; en tout cas, le carnage semble être terminé pour l'instant. Mais je crois tout de même que nous les reverrons : il doit y en avoir d'autres, qui attendent de voir la suite. Mais s'ils veulent des réponses de notre part, je ne suis pas certaine qu'ils vont les obtenir.

— Kanu n'est pas forcément d'accord, dit Ru. Il a traversé la Terreur, tout comme Eunice il y a des années. D'après lui, ça a modifié son point de vue.

— Il est là ?

— Oui, répondit-il après un instant de silence. Ça fait du bien de t'entendre, Goma. Des nouvelles de Nissa ?

Kanu paraissait plus réveillé et concentré que lorsqu'elle l'avait rencontré sur le sillon.

— Le docteur Andisa fait de son mieux, répondit Goma, ravie de pouvoir lui parler. Il faut la maintenir stable jusqu'à ce que nous puissions la faire embarquer à bord du *Travertine*. Nous avons de bien meilleurs équipements médicaux sur le gros vaisseau.

— Quel plaisir de t'entendre, Goma. Ai-je le droit de dire que je suis fier de toi ? Les Akinya ont accompli de grandes choses et d'autres affreuses. Mais je

crois savoir dans quel camp tu es.

Ses mots réchauffèrent le cœur de Goma.

— Je peux en dire autant pour toi, mon oncle.

— Je ne sais pas trop ce qui est le moins solennel : oncle ou Kanu. Personne ne m'a encore jamais appelé oncle.

— Il paraît que tu étais diplomate.

— Autrefois. Dans une autre vie. Et j'étais aussi un aquatique. J'ai été plein de choses, en fait, et je ne suis pas certain d'avoir été bon dans quoi que ce soit.

— Tu te sous-estimes.

— Oh ! je ne crois pas. Qu'ai-je accompli, au juste ? J'ai trahi mon gouvernement, laissé tomber mes amis, menti à Nissa : tout ça pour servir les objectifs de machines de Mars que je comprends à peine, et en qui je n'ai pas confiance. Et même si Swift doit supporter d'être dans ma tête, il n'a pas vraiment besoin de moi pour quoi que ce soit d'autre. Je ne suis que son moyen de transport, son véhicule pour arriver jusqu'ici.

— Swift est avec toi ?

— Il est debout près de nous, en train d'essuyer son pince-nez et d'essayer de ne pas paraître outré. En tout cas, il y en a au moins un d'entre nous qui a eu ce qu'il voulait : il a rencontré son créateur.

— Ce n'était pas le seul objectif, si ?

— Il y avait aussi ce noble dessein d'approfondir les connaissances sur les rôles de la machine et de l'organique, d'essayer de trouver une stratégie permettant la coexistence mutuelle. Ce n'étaient rien que des mots. En attendant, notre petite virée a fait des victimes, causé de la douleur, et nous ne comprenons toujours pas mieux les Gardiens. C'est même pire qu'avant. Si nous n'étions pas venus ici, toutes ces morts auraient pu être évitées.

— Tu n'es qu'en partie responsable, dit Goma. Aucun d'entre nous n'est innocent.

— À part peut-être toi.

— Et là, tu me sous-estimes. J'aurais escaladé une montagne d'ossements humains pour trouver les Tantors.

— Et la rencontre n'a pas tenu toutes ses promesses ?

— Ce n'était qu'un début. Ru et moi avons passé notre vie à documenter leur disparition, le déclin de leurs signaux cognitifs. Nous n'aurions jamais espéré découvrir une colonie de Tantors autosuffisante, sans parler des Augmentés. Mais oui, certaines choses ont mal tourné. La connerie humaine. La peur et l'ignorance. Comme s'il n'y avait rien de pire que de partager le monde avec une autre intelligence.

— Les humains et les éléphants. Les humains et les robots.

— Nous devrions peut-être laisser les éléphants et les robots vivre en paix, dit Goma. Ils semblaient plutôt heureux sans Eunice.

— La situation ne peut pas être à ce point désespérée, répondit Kanu avec un mélange d'épuisement et de conviction. J'ai tout risqué pour aboutir à la paix entre les humains et l'Évolvarium. Je suis assez vieux et stupide pour croire qu'il reste encore un espoir d'y parvenir. Dis-moi que tu n'as pas abandonné les Augmentés.

— Ils ne sont plus guère nombreux.

— Je crois qu'il en reste sur Orison et tu auras bientôt l'occasion de faire véritablement connaissance avec Hector. J'étais ambassadeur auprès des machines, Goma. C'était vraiment étrange ! Désormais, les Augmentés vont

devoir nous envoyer leur propre ambassadeur.

— Il va d'abord falloir faire preuve de persuasion. La Terre n'est pas vraiment leur foyer.

— Mars n'était pas le mien, mais je m'y suis fait des amis.

— Comment va Hector ? demanda-t-elle.

— Pas de problème physique, apparemment. Mais il ne se remet pas de la perte de Dakota.

— J'aimerais lui parler. Vous pouvez communiquer ?

— Nos scaphandres sont reliés, mais ce n'est guère pratique. Tu veux que je lui passe un message, si ça marche ?

— Dis-lui qu'il a de la valeur. Dis-lui que Ru et moi mourons d'envie d'entendre ce qu'il a à nous dire.

— D'accord. Tu veux parler à Eunice, maintenant ?

— Bien sûr.

Elle avait tout écouté, évidemment.

— Goma. Très gentil de ta part de ne pas nous avoir oubliés.

— Comme si c'était possible.

— Tu as bien agi. Kanu a raison. Ça me fait bizarre de ressentir de la fierté envers un autre être humain : en général, il s'agit plutôt de frustration, d'amertume, de colère. On s'y habitue avec le temps, on commence à croire que c'est normal. Mais bravo, tu as réussi à ravir une vieille femme.

— Je ne l'ai pas fait pour ça.

— C'est d'autant plus digne de louanges. Beaucoup de choses reposaient sur toi, Goma, mais tu ne nous as pas déçus.

— Nous ?

— Tes illustres ancêtres. Si je ne peux pas parler en leur nom, alors personne ne le peut.

— Tu as sans doute raison.

— Pas toujours. Mais sur ce point précis, oui. J'ai entièrement raison. Nissa est stable, tu disais ?

Elle aurait bien aimé dire à Eunice ce qu'elle pensait vraiment des chances de Nissa, mais pas alors que Kanu écoutait.

— Mona fait de son mieux.

— Oui. C'est déjà une amélioration par rapport à votre médecin précédent. Je préfère la façon dont elle se comporte avec les malades.

Lorsque Goma coupa la communication, Swift était toujours là, appuyé nonchalamment contre le mur, au fond du sillon. Il était le seul qui ne portait pas de combinaison, mais restait les jambes gainées et croisées, son lorgnon accroché au bout du nez, et regardait Kanu avec un intérêt éphémère, comme s'il s'agissait d'une nouvelle espèce de créature marine découverte durant une expédition nautique.

— Tu crois vraiment que je me sers de toi pour quelque chose d'aussi futile ?

Swift haussa un sourcil pour l'inviter à répondre.

Kanu le fit en subvocalisant, afin d'épargner cette discussion à ses camarades :

— Dès que tu as pu, tu t'es dévoilé. Tu t'es allié à l'autre machine et tu as pris les choses en main.

— Uniquement pour le bien d'un ami, Kanu. Il faut vraiment que je t'explique ?

— Je crains que oui.

— Lorsque tu as tenté de te suicider sur le *Brise-Glace*, je suis intervenu. Je l'ai fait parce que nos destins étaient liés : si tu mourais, moi aussi. Mais je l'ai aussi fait parce que tu es mon ami et qu'il me semblait que la situation n'était pas aussi désespérée que tu le croyais. Après tout, j'avais déjà placé mon image dans le *Brise-Glace*. Je savais que je devrais peut-être intervenir, même si c'était dans des circonstances qui m'échappaient encore. Mais j'ai aussi commis une erreur. Je t'ai refusé le libre arbitre que j'avais juré de te laisser. Et quand tu m'as fait promettre de ne plus recommencer, j'ai tenu cette promesse. Scrupuleusement. Même quand ça allait à l'encontre de toutes les idées que j'avais en tête. Enfin, les idées que j'avais dans ta tête.

— Ça n'est pas drôle, Swift.

— Ce n'est pas censé l'être. Ce que je veux dire, c'est que je ne t'ai pas empêché d'aller sur Poséidon. Nous avions l'occasion de faire demi-tour et seules les vies des Augmentés nous l'interdisaient. À mes yeux, ils n'étaient qu'une distraction, une nuisance. Un bruit statistique qui interférait avec, comment l'as-tu qualifié ? Mon « noble dessein » ?

— Les Augmentés sont des êtres vivants. Des personnes.

— Je suis venu ici pour découvrir l'esprit des machines, pas celui des mammifères.

— Tu avais tout de même une raison de continuer. C'était l'occasion pour toi de faire l'expérience de la Terreur, d'entrer en contact avec l'esprit des bâtisseurs-M. Tu avais quelque chose à y gagner.

— Je risquais surtout de mourir. J'aurais préféré abandonner l'expédition, coopérer avec Goma et organiser une autre excursion, comme nous l'entendions, plutôt que sous l'autorité des Augmentés et des Gardiens. Mais c'est discutable, je te l'accorde. J'ai trahi ma promesse ?

— Non, avoua Kanu d'un air maussade.

— Lorsque l'enjeu était immense, alors que mon plus vieil ami humain était sur le point de se jeter dans la gueule du loup uniquement pour quelques éléphants, est-ce que j'ai menacé le moins du monde son libre arbitre ?

— Non, répéta Kanu.

— Plus fort. Je veux l'entendre.

— Non. Tu as tenu parole.

— Très bien, dit Swift. Puisque cette discussion est terminée, parlons un peu de ce qui cause ton présent malaise.

— Mon malaise ?

— Je ne parle pas de ton équilibre mental, occasionné par l'incertitude qui plane sur la santé de Nissa. C'est compréhensible et, tout comme toi, j'espère de tout cœur qu'elle sortira de cette épreuve sans dommages. Ce n'est pas ça qui m'inquiète : je crains que la Terreur ait créé une blessure ouverte dans ta psyché, que le temps ne pourra pas réparer.

— Tu étais dans ma tête lorsque nous avons subi la Terreur, Swift. Tu en as fait toi aussi l'expérience. Ne prétends pas le contraire.

— Oui, et cela a été aussi revigorant que je m'y attendais. Une bonne grosse claque de réalité. (Swift bondit au bord du sillon sans se soucier le moins du monde du vide sous ses pieds.) Qu'y a-t-il de plus impitoyable que de se voir rappeler la futilité de l'existence ? de savoir que non seulement rien n'a de sens, mais que rien n'en aura jamais ? que la vie n'a ni rime ni raison ? que tout sera oublié ? que, malgré tous nos efforts, toutes nos tentatives, rien ne sera préservé ? que les actes de bonté, tout comme les plus cruels, sont destinés à disparaître ?

que tout l'amour et toute la haine seront effacés ? Oui, qu'est-ce qui pourrait être pire que ça ?

— Aucune idée.

— Rien. Rien dans toute la création. Et si la mort me dérange – ce qui, je suis ravi de le dire, est le cas –, alors l'idée que l'on m'oublie, de ne pas laisser la moindre petite trace dans le sillage de la fluctuation du vide à venir… eh bien, ça me trouble bien plus. Que nous soyons machines, hommes ou éléphants, ce sont nos actes qui nous définissent. Et s'ils n'ont aucun sens et tombent dans l'oubli, qu'est-ce que cela fait de nous ?

— Rien, répondit Kanu assez farouchement pour qu'il le prononce à voix haute. Des interactions vaines entre matière et énergie, condamnées à être effacées. C'est ça le message, Swift. Que tout ça ne veut rien dire. Que nous n'avons aucune importance.

— Non, répondit Swift avec la même vigueur. Nous sommes importants. Cette vérité ne nous prive pas de sens, elle nous en redonne un, au contraire. Elle nous permet de ne plus imaginer que nos actions ont une chance d'atteindre la postérité. Nous ne sommes pas bons les uns envers les autres dans l'espoir de laisser un souvenir agréable, afin que l'on chante nos louanges, parce que nous voudrions que notre comportement soit récompensé, ou être admirés pour les merveilleuses choses accomplies durant notre brève existence. Mais c'est exactement le contraire ! Maintenant que nous savons que ce n'est pas possible, nos actes n'ont d'autre signification que celle du moment présent. Une bonne action, un geste gentil, accompli sans penser à une quelconque récompense ni à la postérité et avec la certitude qu'il sera oublié, qu'il ne peut en être autrement : ce simple geste nie tout le message des bâtisseurs-M ! Ils avaient tort ! Il n'y a pas de Terreur, mais uniquement l'illumination ! Seulement la libération ! Et chacun de nos actes de bonté, chacune de nos pensées amicales, de nos gentillesses, continuera à faire mentir leur message, jusqu'au moment où le vide détruira tout.

— C'est un très beau discours, Swift, mais rien de plus.

— Ce n'est pas qu'un discours, Kanu. C'est une stratégie morale viable pour contrer le nihilisme des bâtisseurs-M. C'est un choix. Une question de libre arbitre. Tu y adhères ou tu le rejettes ?

— Tu es une machine, dit-il. Comment pourrais-tu comprendre ?

— *J'étais* une machine, répondit Swift. Autrefois. Mais j'ai passé trop de temps avec des êtres vivants.

— Hé ! dit brusquement Eunice.

Kanu se retourna. Il s'était tellement concentré sur sa conversation avec Swift qu'il n'avait pas remarqué que Ru n'était plus debout. Elle s'était affalée contre l'arrière du sillon et était allongée sur le côté dans une position inconfortable. Ce n'était pas la posture de quelqu'un qui s'était installé soigneusement dans l'idée de fermer les yeux et d'économiser son énergie. Il vit, du même coup d'œil, qu'aucun des témoins lumineux de sa combinaison n'était allumé.

Eunice se précipita près d'elle et la redressa dans une position plus naturelle, le dos contre le mur, les jambes étendues devant elle.

— Que se passe-t-il ? demanda Kanu.

— Je ne crois pas que ce soit le choc à la tête : elle était parfaitement lucide lorsque Goma a appelé. Le coup qu'elle a reçu en descendant a dû abîmer son scaphandre bien plus que nous le croyions. Le système est tombé en panne.

— Elle n'a rien dit.

— Elle n'a sans doute rien vu venir. Attends un peu.

Eunice refit les mêmes gestes qu'avec Nissa : elle ouvrit des trappes sur le plastron, et se concentra, à travers sa visière, pour ne pas manquer le moindre détail.

— Il nous reste de l'oxygène et des batteries, dit Kanu.

— Ça ne l'aidera pas. Le système est en panne et il y a peut-être une autre fuite. Elle a dû s'ouvrir à mesure que la pression ambiante s'est réduite. Elle est en danger, Kanu. Lui fournir de l'air et de l'alimentation n'aidera pas : la panne est trop grave. Tu ne l'as pas vue tomber ?

— Non.

— Elle était encore debout il y a quelques minutes : c'est donc récent. Si nous pouvons rétablir l'air et le chauffage, elle aura au moins des chances aussi bonnes que Nissa de s'en sortir.

— Tu viens de dire que ce n'était pas possible.

— Pas avec les réserves supplémentaires. (Eunice se tut et se détourna de la silhouette affalée.) Il y a plus simple. Une façon de lui fournir un système de survie en parfait état de marche pour le reste du voyage.

— Comment ça ?

— Je vais lui donner mon plastron. Regarde attentivement ce que je vais faire : il faudra que tu refasses exactement la même chose dans le sens contraire pour reconnecter le mien à sa combinaison.

Pendant un instant, il ne saisit pas vraiment ce qu'elle proposait. Il avait compris ce qu'elle avait dit, oui. Mais pas ce que cela impliquait. Puis la vérité lui apparut avec une soudaine clarté malsaine.

— Non, Eunice, dit-il, pris de vertiges. Tu ne vas pas faire ça. Mon scaphandre…

— Ne correspond pas au sien. Le mien – cette antiquité de merde – convient parfaitement. Ton plastron ne s'adaptera pas avec ses systèmes de raccordement ; le mien si. Regarde. (Elle passa les doigts autour du coffret, où l'alimentation et les valves de pression se raccordaient au reste de la combinaison.) Isolation primaire et secondaire. Il faut qu'elles soient bien étanches sinon l'air qui est en elle va se vider dès que j'enlèverai le plastron. Tu me suis ?

— Non. Arrête. Il faut réfléchir.

— Crois-moi, Kanu, la seule chose à ne pas faire en cas d'urgence, c'est réfléchir. Cela ne conduit qu'à une pierre tombale et à une belle épitaphe. « Elle réfléchissait. Et voilà le résultat. » Allez, regarde bien !

Il tendit les bras et essaya de lui ôter les mains du plastron.

— Non. On ne sacrifie pas une vie pour une autre.

— Tu crois que Ru mérite de mourir ?

— Aucun de nous ne mérite de mourir ! Ni elle, ni toi !

— Parce que je suis une Akinya ?

— Parce que je ne te laisserai pas te sacrifier pour elle ! Si ça se trouve, elle est déjà irrécupérable !

— Et pas Nissa ? Nous lui avons donné une chance, Kanu, pourquoi pas à Ru ?

— Personne n'a eu à mourir pour offrir une chance à Nissa.

— Ru ne serait pas dans cette galère si elle n'était pas descendue te chercher. (Avec une force qui surprit Kanu et dont cette petite femme mince ne semblait pas capable, Eunice raffermit sa prise sur les raccordements du plastron.) Je sais que tu ne veux pas que je meure, Kanu. Je sais que tu n'estimes pas ma vie plus importante que la sienne. Tu es un homme bon et je comprends tes réticences. Mais je ne vais pas rester là sans rien faire. Tu vas m'aider.

— Je ne peux pas.

— Mais si. Swift ? Oblige-le. Fais ça pour moi. Et *écoute*.

Il tenta de lutter contre elle alors même qu'une partie de lui cédait à la logique de son sacrifice. D'un autre côté, il comprit qu'elle trouverait toujours le moyen d'avoir le dessus s'il le fallait. Puis il perdit toutes ses forces. Il se sentit se relâcher, comme si tous les muscles de son corps avaient reçu l'ordre immédiat et absolu de se détendre.

Il observa la silhouette qui regardait, debout, les opérations, les mains dans le dos, l'air concentré, mais aussi inquiet.

— Swift !

— Je n'ai pas le choix, Kanu. Elle a fait de moi ce que je suis. Je ne peux tout de même pas refuser une demande toute simple de ma créatrice.

Puis Kanu devint spectateur.

— Les raccordements sont étanches, dit Eunice. Je vais enlever le plastron. (Elle détacha l'équipement de la poitrine de Ru et dévoila l'interface dorée et chromée ainsi que les branchements sur le scaphandre.) À moi. C'est la partie la plus délicate : ce n'est pas prévu pour être changé alors que l'on se trouve encore *dans* la combinaison.

— Il y a une bonne raison pour ça, dit Kanu.

Il ne pouvait pas intervenir, mais pouvait toujours parler.

— Oui. (Sa voix était pleine de tristesse et dépourvue du dédain auquel il s'attendait.) Je ne sais pas pour combien de temps j'en ai. Tout dépendra de l'étanchéité des joints. Si je parviens à rester réveillée et alerte, j'essaierai de raccorder moi-même le plastron à Ru, mais il faudra que tu le fasses si je ne peux pas, c'est bien compris ?

— Tu nous demandes l'impossible.

— Non, je te demande de sauver une vie. La mienne sera déjà achevée, ou presque. Je t'épargne tout dilemme moral.

— Maudite sois-tu. Et toi aussi, Swift, de participer.

Kanu restait incapable d'autre chose que de parler et de regarder, son propre corps refusant de répondre à ses ordres moteurs.

— Ne lui en veux pas d'être loyal, dit Eunice. Deux sortes différentes de machines s'entendent pour sauver une vie humaine.

— Tu n'es plus une machine, désormais.

— Non, mais regardons les choses en face, je ne suis pas non plus l'une d'entre vous. Quant à notre ami commun Swift, impossible de le classifier. Nous faisons la paire, hein ? Oh ! (Elle se tut soudain.) C'est plus compliqué que je croyais. Je n'arrive pas à passer les doigts autour de ces valves et le plastron ne se détachera pas avant qu'elles soient fermées.

— Non. Je sais ce que tu vas demander, mais non.

— Tu te trompes. Je n'ai même pas besoin de demander. Swift, aide-moi à fixer ça.

— Ne le fais pas, dit Kanu.

Swift s'approcha des deux Akinya et de Ru, assise.

— Je le dois, Kanu. Ou plutôt, nous le devons. Tu ne comprends pas ? Je suis venu rencontrer Eunice, découvrir l'esprit de celle qui a donné vie et forme à l'Évolvarium. Sa demande est simple et je me vois mal refuser.

L'image de Swift fusionna avec celle de Kanu et ce dernier se mit à bouger. Calmement, posément, et avec une absence totale de maîtrise de sa part, ses mains s'occupèrent du problème complexe d'étanchéité du plastron d'Eunice. Il

tenta de résister, de générer assez d'influx nerveux pour outrepasser les ordres donnés désormais par Swift, mais sans succès. Ses doigts trouvèrent les valves qu'Eunice n'avait pas réussi à atteindre.

— Ne lutte pas, Kanu, dit Eunice avec une certaine gentillesse. Tu n'as rien à te reprocher.

— Dis-lui d'arrêter !

— Et n'en veux pas non plus à Swift. Il ne fait que ce qui lui semble juste.

Un gaz gris et froid s'échappa du plastron d'Eunice. Les mains de Kanu achevèrent leur travail avec les valves et s'emparèrent du boîtier. Il l'écarta doucement du scaphandre et dévoila un ensemble d'interfaces correspondantes.

La fuite de gaz cessa. Rien ne sortait plus de la combinaison ni du plastron.

Eunice réagissait toujours : il restait de l'air dans le scaphandre et dans son casque ; son canal de communication fonctionnait indépendamment de l'alimentation primaire.

— Bravo, vous vous en sortez bien, tous les deux. Attache-le à la combinaison de Ru, maintenant. Le plus tôt sera le mieux.

Swift fit approcher Kanu de l'autre silhouette en scaphandre. Mais tout à coup, il cessa de le manipuler.

— À toi de faire ça, mon ami.

— Et si j'essaie de remettre le plastron sur Eunice ?

— Nous te combattrons tous les deux. Sauve Ru, Kanu. Sa vie est entre tes mains, désormais.

Il savait bien, c'était inévitable, qu'il n'avait pas le choix. Il plaça le plastron intact sur le scaphandre de Ru. Eunice s'agenouilla près de lui et tous les deux exécutèrent les raccords adéquats.

Pendant quelques secondes, rien ne changea sur la combinaison. Puis des témoins lumineux s'allumèrent sur le poignet et sur le boîtier. Le scaphandre sembla gonfler légèrement, se durcir.

— La pression est revenue, dit Eunice. Nous allons l'augmenter un peu. Pareil pour l'alimentation. Elle doit se geler là-dedans. (Eunice ajusta les réglages du système de Ru depuis les commandes du plastron puis du poignet, avant de se relever en grognant.) Ça suffira. Au bout de trente minutes, sers-toi de ces commandes pour revenir au réglage par défaut.

Kanu regarda le visage inconscient de Ru à travers sa visière. Rien n'avait encore changé, mais une soudaine amélioration était peu probable. Il fallait espérer qu'ils avaient agi assez vite.

— Tu crois qu'elle va s'en sortir ? demanda Kanu.

— Comment savoir ? Goma m'a parlé de quelque chose, d'une maladie dont souffre Ru, due à un empoisonnement à l'oxygène, qui pourrait peut-être compliquer sa situation. Mais nous avons fait ce que nous pouvions. (Eunice, remarqua-t-il, avait de plus en plus de mal à respirer entre deux phrases.) Elle m'a l'air forte. Je l'aimais bien.

— Tu aurais fait pareil pour n'importe lequel d'entre nous.

— Peut-être. Mais je devais quelque chose à Ru. Tu prendras soin d'elle jusqu'à ce que vous soyez dans le vaisseau, Kanu ? Tu seras bientôt le seul encore debout.

— Je dois bien pouvoir t'aider. Les réserves d'oxygène, on ne peut pas les relier directement ?

— Trouve-moi un atelier et je fais les modifications nécessaires.

— Si seulement…

Elle était encore debout, mais l'effort, surtout sous la pesanteur de Poséidon, devenait difficile et ses genoux commençaient à flancher. Elle posa une main sur l'épaule de Kanu.

— Tu aimerais que la situation soit différente. C'est un sentiment universel. J'ai eu une vie longue et étrange, Kanu, et ça m'est arrivé parfois, à moi aussi. En général, mieux vaut se dire que tout n'est pas aussi affreux qu'on le croit. Au moins, ainsi, on peut envisager d'essayer d'en sortir. (Elle toussa et, lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était plus faible que jamais.) Mais je ne m'en sortirai pas, cette fois. Et tu sais quoi ? ça n'a pas été si nul. J'ai pu redevenir humaine. J'ai pu vivre, avec plein de souvenirs qui me semblaient être les miens.

— C'était le cas ?

— Une ou deux fois. Suffisant pour que ça vaille le coup. (Elle tituba et recouvra son équilibre.) Oh ! je crois qu'il vaudrait mieux que je m'assoie. Aide-moi à m'approcher du bord. Je vais faire pendre mes pieds dans le vide.

— Je ne veux pas que tu tombes.

— Je n'en ai pas l'intention. Je veux simplement voir le lever du soleil.

Il faisait encore nuit. À la vitesse avec laquelle les systèmes de la combinaison cessaient de fonctionner, Eunice Akinya ne verrait pas d'autre lever de soleil. Mais il ne pouvait pas répondre « non » à sa demande. Kanu la conduisit au bord et la tint par le bras pour qu'elle s'installe.

— Je peux faire autre chose pour toi ?

— Oui, répondit-elle après un silence. Ils voudront me ramener sur Terre, en Afrique. Ils pourront avoir une partie de moi, j'imagine. Mais le reste demeurera sur Orison, avec les Augmentés.

— Tu peux y compter.

Kanu sentit une présence penchée derrière lui. Il se retourna, s'attendant à voir Swift. Mais il s'agissait de Ru, les mains posées sur les genoux, mais debout.

— Je me suis évanouie, dit-elle. Mon scaphandre a bien un problème, apparemment. Mais ça va mieux, là. Qu'est-ce qu'elle a ?

— Regarde ton plastron, dit doucement Kanu.

Ru n'avait encore rien remarqué avant cet instant. Elle passa une main sur la surface lisse de l'appareil intact.

— Attends…, dit-elle.

Puis elle aperçut le plastron endommagé, posé par terre, à l'endroit où ils l'avaient laissé.

— Celui que tu portes, c'est le sien, dit Kanu. Elle a tenu à te le donner.

— Et Eunice ?

— Je crois que nous devrions nous asseoir avec elle, dit-il. Juste un moment.

Chapitre 54

La roue tourna. Le *Mposi* resta en orbite. Les heures passèrent comme des étés indolents. Il y eut une sorte de coupure des communications entre le vaisseau et le groupe dans le sillon. Cela dura une heure pendant laquelle personne ne répondit aux transmissions du vaisseau ; Goma fut persuadée que le pire était arrivé. Elle envisagea de demander à Vasin de faire descendre l'appareil immédiatement, prête à la supplier puisque des vies étaient en jeu.

Mais un crépitement se fit alors entendre et une voix, qu'elle reconnut aussitôt, s'éleva.

— C'est Ru.

Goma répondit à l'appel.

— Nous commencions à nous inquiéter pour vous. Tout va bien là-dessous ?

— Oui. J'ai eu un problème avec mon scaphandre, mais c'est réparé désormais et je n'ai pas été blessée.

Elle paraissait plus abattue qu'extatique, mais aussi alerte et tout à fait consciente de sa situation actuelle.

— Et Hector ?

— Hector va bien. Pas d'inquiétude à avoir. Nous avons vérifié son scaphandre à intervalles réguliers : il a chaud et respire. Je ne peux pas dire que nous ayons eu de longues conversations passionnantes, mais nous en aurons le temps plus tard. Vous êtes prêts à le recevoir ?

— Gandhari prétend pouvoir positionner le sas primaire assez longtemps pour le faire entrer. Et Kanu et Eunice ?

Ru ne répondit pas tout de suite.

— Kanu va bien. Eunice est morte.

Le premier réflexe de Goma fut de le nier, comme si ce n'était pas possible, quelles que soient les circonstances :

— Non !

— Si. Mon scaphandre a subi une panne et les dégâts étaient plus graves que l'on pensait : je me suis évanouie. Lorsque je me suis réveillée, Kanu et Eunice avaient échangé la partie de sa combinaison qui fonctionnait avec la mienne. Elle était déjà morte, Goma.

Ensuite, ils n'eurent plus qu'à attendre que la roue tourne. Lorsque le sillon approcha une distance de quarante kilomètres de la surface, Vasin prit de nouveau son courage à deux mains pour poser le *Mposi* au même niveau que Kanu et Ru, quelques dizaines de mètres sur le côté. C'était encore bien trop près, mais mieux valait qu'ils aient le moins de distance à parcourir pour déplacer Hector.

Goma s'était alors légèrement reposée de ses efforts précédents, mais elle dut tout de même plaider sa cause avec le docteur Andisa pour recevoir l'autorisation d'enfiler une des combinaisons. Grave et Loring s'occupèrent d'Hector et le réveillèrent suffisamment pour qu'il puisse participer à son évacuation jusqu'au

sas primaire, dont l'accès impliquait de placer le *Mposi* dans une position encore plus précaire qu'auparavant.

Goma s'attendait à ce que Ru soit debout, prête à quitter ce rebord froid et étroit. Mais elle était assise au bord du sillon, les pieds dans le vide, près d'Eunice. De l'autre côté se trouvait Kanu. Ils portaient tous les deux leurs casques, mais celui d'Eunice était posé derrière elle. Sa tête était exposée au vide. Goma s'approcha d'elle et se tint dangereusement près du bord. Seuls Ru et Kanu portaient des plastrons.

Vue de côté, Eunice semblait dans une position de résignation, voire de paix. Ses mains gantées étaient posées sur ses cuisses, les épaules détendues, la tête légèrement penchée vers la poitrine, dans l'anneau de cou ouvert. De loin, on aurait pu se dire qu'elle faisait une sieste ou qu'elle méditait. Goma s'assit près de Ru.

— Ils ont besoin d'aide avec Hector ?

— Non, dit Goma en sentant sa gorge se serrer. Je crois qu'ils s'en sortent. Mais nous ne pouvons pas rester ici bien longtemps. Vasin veut repartir du sillon le plus vite possible. C'est dangereux.

— Tu m'étonnes. (Mais il n'y avait aucune malice dans la remarque de Ru, rien que de l'épuisement.) Je la détestais, tu sais.

— Tu avais de quoi.

— Et pourtant, elle a fait ça. Elle aurait pu vivre, mais elle s'est sacrifiée pour moi. Est-ce qu'elle y pensait depuis le début ? Est-ce pour ça qu'elle a tellement tenu à rester ici avec moi ?

— Personne ne pouvait être prévoyant à ce point.

— Sauf elle.

— Pas même Eunice, dit Goma.

Elle se releva du bord en se disant qu'il serait très facile de faire une erreur, encore maintenant. Elle s'adressa à voix haute aux deux autres :

— Ru, Kanu, il faut y aller.

— Je reste avec elle. (Avant que Goma puisse répondre, Ru reprit la parole.) Kanu doit partir. Il doit retrouver Nissa. Mais mon scaphandre fonctionne bien. Il me suffit d'attendre d'être arrivée au sommet de la roue.

— Nous pourrions la déplacer tout de suite.

— Elle est gelée. Nous la casserions comme une sculpture de glace.

— Nous ne pouvons pas la laisser ici, Ru.

— Je ne dis pas ça. Mais il y aura un autre lever du soleil avant que nous atteignions le sommet de la roue. Je veux qu'elle le voie une dernière fois.

— Tu es décidée.

— Oui, et si tu me connais aussi bien que tu le devrais, maintenant, tu n'essaieras pas de m'en dissuader.

— Aucun risque. (Goma se leva tout de même.) Kanu, tu es prêt à partir ? Ton scaphandre ne peut pas tenir aussi longtemps que celui de Ru.

— Tu les laisses ici ? demanda-t-il en se levant du rebord avec précaution.

— Non, je vais simplement expliquer la situation aux autres. Je crois que ce sera plus facile les yeux dans les yeux. Puis je reviendrai. J'ai envie de voir le soleil se lever moi aussi. Vasin peut très bien venir nous chercher plus tard.

— Tu n'es pas obligée, dit Ru.

— Toi non plus, dit Goma, mais tu le fais quand même. Je lui dois bien ça. Elle t'a ramenée à moi.

Pour quitter Poséidon, le *Mposi* glissa à travers l'anneau des lunes puis les cadavres à la dérive des Gardiens, dont les plus récentes dépouilles, cruellement sectionnées, luisaient encore aux endroits où ils avaient été coupés, marques d'une énergie destructrice à la fois invisible et incompréhensible. Les cadavres antérieurs, ceux qui jonchaient l'espace autour de Poséidon depuis des millénaires, étaient aussi sombres que du charbon : témoins silencieux et stupides du dernier carnage en date. Le système de défense extraterrestre ne s'attaqua pas au petit *Mposi* et à ses passagers, assemblage d'humains – dont un dans le coma, et l'autre à l'état de cadavre congelé – et d'un éléphant. Mais dès qu'il se fut éloigné des Gardiens refoulés et punis, les lunes quittèrent leur orbite unique et reconstituèrent le maillage décourageant de leur configuration originelle.

Ce à quoi ils avaient eu accès s'était désormais refermé.

À une distance sûre, le *Mposi* retrouva le *Travertine*. L'atterrisseur s'amarra et le chaos régna pendant au moins trente minutes, le temps que le personnel et l'équipement médical passent d'un vaisseau à l'autre. Goma se tint à l'écart du sas et resta à bord du *Mposi* avec Ru jusqu'à ce que les choses se calment. Ils finirent par repartir en direction d'Orison. Ru et Goma, qui s'étaient retirées dans leur chambre, tombèrent dans les bras l'une de l'autre jusqu'à ce que le sommeil vienne les tirer de leur épuisement. Goma voyait toujours Eunice, son visage tourné vers le soleil chaud : les cristaux de glace se transformant en gouttes d'eau, ses yeux grands ouverts et réceptifs, cette lumière dorée remontant le long de ses nerfs optiques comme du métal fondu, suivant les froids ruisseaux de son cerveau, la lave s'écoulant dans un réseau de canaux toujours plus nombreux, la ramenant à la vie.

« Enterrez-moi avec les Augmentés, avait-elle dit. Mais rapportez mon cœur sur Terre. »

Lorsqu'elles se réveillèrent, tard le lendemain matin selon l'horloge du vaisseau, deux nouvelles étaient tombées. Pour commencer, un Gardien – qui n'avait pas tenté de se rendre sur Poséidon – suivait le *Travertine*. La machine extraterrestre restait à distance, pour l'instant, sans approcher ni s'éloigner, et l'on ne pouvait deviner ses intentions.

Vasin indiqua qu'ils maintiendraient leur trajectoire. Si le Gardien avait d'autres plans les concernant, elle ne pouvait rien y faire.

Pendant ce temps, Nissa Mbaye était morte.

La petite équipe chirurgicale du docteur Andisa fit de son mieux et sembla même parfois sur le point de ramener Nissa à la vie. Et leur patiente parut en effet se battre farouchement. Malgré le coma artificiel, son activité neuronale était bien plus importante qu'Andisa s'y attendait et dans des zones du cerveau qui – étant donné son état clinique et les blessures qu'elle avait subies – n'auraient pas dû être actives.

— Il se passe quelque chose, là, dit-elle à Goma.

Ils s'appuyèrent là-dessus pour garder momentanément espoir, mais toutes leurs tentatives d'étendre cette activité limite en un tout plus cohérent et plus stable échouèrent. Nissa s'affaiblissait. Ce qu'ils avaient vu n'était qu'un dernier regain d'énergie, pas un retour à la vie.

Le capitaine Vasin ordonna que l'on place immédiatement Nissa dans un caisson de saut.

— Notre médecine ne peut la sauver, mais nous n'allons pas l'abandonner, Kanu. Pour le pire ou le meilleur, il va encore se passer beaucoup de choses avant

que nous rentrions chez nous, où que soit notre foyer. D'ici là, elle pourrait alors avoir une chance.

— Ça ne servira à rien, dit Kanu.

— Tout comme le défaitisme. La ramener ne nous coûtera rien. Ne m'affrontez pas là-dessus, monsieur Akinya, vous n'auriez aucune chance.

Quelques heures plus tard, Goma trouva Kanu seul. Elle ne lui avait pas parlé depuis la mort de Nissa.

— Je suis désolée. J'espérais que nous l'avions remontée à temps.

Le visage de Kanu resta impassible, retenant un flot d'émotions qu'elle pouvait à peine imaginer. Mais ils avaient tous les deux subi des pertes sur la roue.

— Tu as fait tout ce que tu pouvais, Goma. S'il faut trouver un responsable, c'est moi. Nissa n'était censée m'aider qu'à atteindre Europe. Tout ce qui s'est passé ensuite… n'était qu'un accident.

— Ne t'en veux pas trop pour ça. Elle a rencontré les Augmentés, Kanu. Elle a marché dans le *Zanzibar*. Aucun d'entre nous n'a eu cette chance. Lorsque j'ai parlé à Nissa sur le *Brise-Glace*, elle ne m'a pas paru avoir été traînée de force. Elle semblait tout à fait maîtresse d'elle-même. Je l'aimais beaucoup. Je l'admirais. J'aurais souhaité passer plus de temps avec elle.

— Elle avait fini par s'en accommoder, par accepter tout ce qui était arrivé.

— Tu dois donc faire pareil. Tu peux en vouloir à tout le monde sauf à toi-même. À Swift, à Eunice, aux Gardiens. À moi, si ça peut aider. Mais ce n'est pas ta faute.

— Je ne peux pas en vouloir à Swift. Nous avons entrepris tout ça ensemble.

— Et pour d'excellentes raisons.

— Je crains que ce ne soit pas une excuse.

— Ça me suffit. J'ai risqué ma peau pour te remonter, Kanu, ne me punis pas en endossant toute la responsabilité des événements.

— Ce n'est pas mon intention. Et nous avons tous les deux perdu Eunice, même si tu la connaissais mieux que moi. Toutes mes condoléances. Comment te sens-tu ?

— Ce n'était pas ma mère, ce n'était pas Mposi, ni Ru. Nous n'avons passé que quelques jours ensemble, au bout du compte.

— Mais, en quelques jours, tu as appris tout ce qu'elle avait accompli dans sa vie. Tu ne la connaissais pas personnellement jusqu'à récemment, mais tu as toujours su qu'elle existait. Comme nous tous.

— Eunice est morte, dit Goma avec fermeté. C'est ce qu'on nous a toujours raconté. Dans l'espace lointain, seule. Quoi qu'elle fût… qui qu'elle fût… ce n'est pas aussi simple que nous l'aimerions. Ce n'était pas Eunice. Elle ne prétendait même pas l'être : elle savait exactement ce qu'elle était et d'où elle venait. Elle nous a même dit qu'elle avait été un robot ! Mais le robot est devenu chair et cette chair possédait des souvenirs qui lui semblaient réels. Comment pourrions-nous lui refuser ça ? Désormais, nous avons un corps à enterrer et un cœur à rapporter en Afrique.

— Alors, il serait sans doute bon, pour l'exemple, et pour faire preuve de décence, que tu continues à la considérer comme Eunice. Une branche, une aile d'Eunice. Les manoirs ont des ailes, alors pourquoi pas les gens ? J'étais le frère de Mposi, mais nous n'avions pas les mêmes mères. Ce n'est une période facile pour personne, Goma. Mais nous devons tenir le coup. Nous fabriquons des béquilles en espérant qu'elles nous aideront. Parfois, nous n'échouons pas autant

que nous aurions pu.

— C'est censé m'encourager ?

— Je n'ai rien de mieux à t'offrir.

Ils parlèrent de la Terreur et de la roue. Goma n'avait pas fait l'expérience de la Terreur et elle ne pouvait qu'imaginer les révélations qu'avait subies Kanu lorsque son appareil était passé à travers les lunes. De la même façon, Kanu n'avait pas entendu la théorie d'Eunice sur la signification profonde des sillons et le mode d'emploi qu'ils constituaient pour modifier le niveau basique de la réalité.

Goma lui rapporta ces idées du mieux possible. Kanu l'écouta, intéressé, et sourit parfois avec ironie. Elle espérait que le sujet était assez divertissant pour le détourner de sa peine, tout au moins le temps de leur discussion.

— Il nous reste donc une question, dit-elle. Ont-ils réussi ou échoué ?

— Le saurons-nous jamais ?

— L'univers n'a pas subi de transition du vide. Sans quoi nous ne serions plus là pour en parler.

— D'un autre côté, même si ça devait arriver dans la minute, nous n'en aurions aucune idée. Ou ça pourrait encore durer une éternité, à attendre une mort qui ne viendrait jamais. Il nous reste encore un peu de temps, je pense.

— Les Gardiens n'ont pas accédé à la roue, dit Goma, mais nous avons pu interagir avec elle. Mais il semblerait que les bâtisseurs-M soient d'accord pour nous confier ce savoir. Est-ce que ça signifie qu'il faut essayer de les retrouver ?

— Tu veux dire : aller creuser dans la réalité quantique ?

— « Dans le plancher », disait Eunice.

— À mon avis, cela va prendre un paquet de millions d'années et il ne sert donc à rien de décider tout de suite. Pas aujourd'hui, en tout cas.

Elle sourit à son tour.

— C'est difficile de vivre avec ?

— La Terreur ?

— La connaissance. La futilité. La fin de tout, l'absurdité de chaque action. Parviendras-tu à continuer, maintenant qu'ils t'ont mis ça dans la tête ?

Kanu, à sa décharge, donna l'impression qu'il réfléchissait à sa réponse.

— Pas facilement, Goma, si je dois être honnête. Je l'ai vue. Je l'ai sentie, au plus profond de moi. Pas simplement comme une idée abstraite et théorique, mais comme une vérité absolue. Je sais que tout ce que je vois, tout ce que je fais, ne sert à rien. Nous pourrions rester assis ici et résoudre tous les mystères du bonheur humain, et tout serait oublié, effacé comme s'il ne s'était rien passé. Ce qui reviendrait d'ailleurs à ça.

— Ça me paraît insupportable.

— Ça l'est. Mais une fois de plus, les vérités essentielles n'ont pas disparu pour autant. J'ai vu ma femme mourir. J'ai vu ses signaux cérébraux faiblir, et même en sachant que nos vies n'ont aucun sens, qu'aucun de nous n'a rien laissé à la postérité, je suis tout de même triste. Je regrette qu'elle ne soit pas ici avec moi. J'aimerais pouvoir la tenir dans mes bras et lui demander pardon. J'aimerais retourner avec elle à Lisbonne, sentir le soleil sur nos visages, et choisir un restaurant. Puis j'ai faim et j'ai un bleu sur la cuisse qu'il me tarde de voir guérir parce qu'il me fait mal. En un certain sens, je suis donc toujours un être humain, qui vit dans l'instant présent, ballotté par des besoins et des envies. Est-ce suffisant pour construire une vie, pour continuer à vivre ?

— Eunice avait connu la Terreur. Elle a trouvé un moyen.

— Elle était hors du commun.

— Oui, mais je crois que tu l'es aussi. Nous avons besoin de toi, Kanu. Tu as vécu un événement d'une grande importance. Tu dois rester pour nous, nous avons besoin de ta sagesse.

— Ma sagesse ?

— Ton expérience. Appelle ça comme tu veux.

Il comprenait ce qu'elle voulait dire, mais semblait mal à l'aise. Elle se demanda à quoi il pensait.

— Et toi ? dit-il. Tu as parlé de l'Afrique, mais à moins que je me trompe, tu n'es jamais allée sur Terre.

— Il faut un début à tout, même à ça. Et puis il y a des éléphants, là-bas. J'adore les éléphants.

— Moi aussi, dit Kanu. Mais pour être honnête, il m'a fallu un moment avant de les apprécier.

Chapitre 55

Lorsque le *Travertine* retourna en orbite autour d'Orison, l'atterrisseur avait été réapprovisionné et préparé pour la descente vers l'ancien campement d'Eunice. Goma et Ru voyagèrent serrées dans la soute pressurisée, avec Hector dans son hamac, tandis que Vasin pilotait l'appareil ; une tâche bien plus simple qu'atterrir sur la roue et dont elle s'acquitta avec une certaine désinvolture. Kanu, le docteur Andisa, Peter Grave, Karayan et le corps d'Eunice Akinya les accompagnaient.

On avait pratiqué une autopsie en orbite. L'examen d'Andisa ne révéla aucun élément contredisant les premières découvertes de Nhamedjo, même si elle en ajouta quelques-uns : des bizarreries anatomiques et génétiques qui trahissaient le travail des fabricants extraterrestres et qui pourraient alimenter toute une carrière de recherche académique. Andisa débattit avec Goma et Vasin du meilleur moyen de s'occuper du cadavre : étaient-ils négligents en l'apportant sur Orison pour l'enterrer avec les autres Augmentés ou valait-il mieux qu'ils l'enferment dans un caisson de saut pour le rapporter à la civilisation humaine ?

— Vous avez pratiqué des scanners, une autopsie, dit Goma sans aucune rancœur, car elle comprenait parfaitement les inquiétudes scientifiques d'Andisa. Vous avez récupéré des échantillons d'ADN et de tissus, du sang. Vous n'aurez pas mieux, je le crains. C'est ainsi, c'est tout, Mona.

— Elle a clairement exprimé le souhait d'être enterrée avec les Augmentés ?

— D'après Kanu, oui.

— Alors, nous devons respecter ce vœu.

Avant d'atterrir, ils avaient déjà pris contact avec l'équipe réduite d'humains laissée là depuis leur dernière visite. Goma, Ru et Vasin s'équipèrent de leurs scaphandres et quittèrent l'atterrisseur pour se diriger vers l'entrée du campement, en passant devant les monticules de pierres sous lesquels étaient enterrés les morts. Les Tantors restants – Atria, Mimosa, Keid et Eldasich – avaient été prévenus de la disparition d'Eunice. Goma sentit néanmoins qu'elle devait le leur redire en personne. Dans leurs salles souterraines, Ru et elle s'assirent et évoquèrent, de longues heures durant, Eunice. On ne mentionna pas la mort, par respect pour les coutumes de leurs hôtes. Goma et Ru ne parlèrent que du moment où elle était entrée dans le Souvenir, et elles insistèrent sur le fait qu'elle avait agi avec bonté et courage jusqu'à la fin.

Les Augmentés restaient difficiles à comprendre, même dans ces circonstances. Ils semblèrent satisfaits de ce récit. Mais Goma ne pouvait s'imaginer les erreurs qu'elle avait commises, la myriade de petites douleurs qu'elle avait dû leur infliger. Tout ce qu'elle savait des éléphants et des Tantors lui parut obsolète face à ces nouvelles créatures intrépides, douées de parole et de la notion du temps.

— Il y en a un autre, dit-elle en estimant qu'il s'agissait du bon moment. Il s'appelle Hector. Il était avec Dakota. Je sais que ça en fait un ennemi après tout

ce qui s'est passé entre vous à bord du *Zanzibar*. Mais Hector est seul, désormais.

— Il est ici ? demanda Atria.

Goma acquiesça.

— Dans l'atterrisseur. Je voulais voir comment vous seriez disposés avant de le faire venir.

— Tu peux l'appeler, décida Keid. Nous attendrons.

Il fallut trois heures pour préparer la rencontre entre les deux factions d'Augmentés, après leur longue séparation. Et la réunion ne parut pas très équitable aux yeux de Goma : ils étaient quatre et lui tout seul. Au début, tous avaient peur et adoptèrent un comportement aussi nerveux et hésitant que des éléphants sauvages face à des membres du troupeau qu'ils n'avaient jamais vus.

Mais l'embarras ne dura pas. On s'enroula mutuellement les trompes. Les Augmentés se mirent à parler à Hector et celui-ci répondit.

Il semblait évident à Goma qu'ils avaient beaucoup de choses à se dire. Elle se demanda ce dont témoignaient ces premiers moments de cordialité. Elle espérait qu'il s'agissait du début de quelque chose : le point de départ à partir duquel les Augmentés pourraient se lancer dans le difficile travail de perpétuation de leur lignée. Elle n'espérait pas retrouver les Tantors du *Zanzibar* de sitôt, pour autant que l'on y parvienne de son vivant. Mais ils se débrouilleraient avec ce qu'ils avaient, avec ce que la génétique et leur intelligence pourraient pour ces cinq individus. Il y aurait sans doute beaucoup d'embûches, le contraire serait étonnant. Mais ils étaient arrivés jusqu'ici, tous autant qu'ils étaient. La chance serait peut-être avec eux.

Elle s'autorisa une bouffée d'optimisme : *Que les Augmentés fassent de leur mieux avec ce qu'ils sont, et essayons de trouver ce qu'il y a de meilleur chez l'autre. Humains et Augmentés, ensemble.*

Elle ne voyait pas quel mal il pouvait y avoir à ça.

Il restait cependant du travail à faire. Dans le meilleur des cas, il faudrait des semaines avant que le *Travertine* soit en mesure d'entamer son voyage de retour vers Creuset. Vasin lui avait avoué qu'il fallait sans doute plutôt s'attendre à des mois et qu'ils risquaient même de rester ici un an ou deux. Ils devaient encore trouver du carburant pour les cuves de démarrage et il fallait donc se lancer dans une exploration plus approfondie des mondes extérieurs du système. De plus, puisqu'ils étaient arrivés jusqu'ici, il était inutile de se précipiter pour rentrer. Il restait encore l'autre Mandala à explorer en détail et certains imprudents envisageaient même d'y déclencher un autre événement. Si l'on pouvait de nouveau faire fonctionner les miroirs, qui étaient toujours en orbite, il n'y avait aucune raison pour qu'on ne parvienne pas à reproduire l'œuvre d'Eunice. Le *Travertine* pouvait envoyer une petite sonde en orbite, un assemblage d'instruments doté d'une antenne longue portée. Après l'événement, ils auraient une idée de la direction dans le ciel d'où ils pouvaient attendre une réponse.

Plus téméraires encore, d'autres voulaient faire la même chose avec l'atterrisseur et des passagers, volontaires évidemment. Puisqu'ils ne pouvaient pas espérer trouver de miroirs à leur destination, il s'agirait d'un aller sans retour vers l'inconnu interstellaire. Mais si les circonstances de l'événement d'Eunice parvenaient à être dupliquées parfaitement, l'atterrisseur pourrait se retrouver au même endroit que le *Zanzibar*. Après tout, ils avaient promis d'aller les chercher.

Où que soit parti le *Zanzibar*, Goma trouvait étrange que, de son point de vue à elle, il soit encore en chemin. Ce serait encore le cas pendant les années, les

décennies, les siècles à venir. Mais pour Memphis et les autres Augmentés, il ne se serait écoulé qu'un instant entre leur départ du système et leur arrivée ailleurs.

En un sens, ils y étaient déjà.

Cette idée fascinait Goma. Elle se demandait ce que le vieux et lent Tantor voyait en ce moment, à travers son regard sombre d'éléphant patient et sage. Quelque chose de vraiment intéressant, espérait-elle. Et qu'elle aimerait bien découvrir, un jour. Elle se jura de ne jamais regarder les étoiles sans penser à Memphis, jusqu'à ce qu'ils aient des nouvelles du *Zanzibar*.

— S'il y avait un moyen plus rapide de vous ramener sur Terre, je n'hésiterais pas, dit Vasin, mais nous devons passer par Creuset, j'en ai bien peur. Même si j'avais assez confiance en ce bidule extraterrestre pour lui confier le *Travertine*, nous ne pourrions pas vous renvoyer sur Terre. Il ne va que de Mandala en Mandala, *a priori*. Il y a ces pierres de gué, à présent, mais nous ne pouvons décider de leur emplacement.

— Pour l'instant.

— C'est vrai, et peut-être que nous en apprendrons plus, un jour. Mais ce n'est pas pour tout de suite. Lorsque nous atteindrons Creuset, je demanderai au gouvernement de nous autoriser à faire un rapide aller-retour jusqu'à l'espace de la Terre.

— S'il y a encore un gouvernement, dit Goma.

— C'est vrai, oui. Mais il faut espérer que nous avons laissé la planète en de bonnes mains. Vous avez envie d'y retourner ?

— Oui. Je n'ai jamais vraiment voulu la quitter.

— Mais vous vous y êtes sentie obligée.

— Parce que ma mère était trop vieille et que j'espérais servir à quelque chose. Faire des découvertes.

— Vous avez trouvé les Augmentés, dit Vasin. Ça compte.

— Et nous en avons perdu de nouveau la majorité.

— Alors vous devriez être reconnaissante des cinq qui nous restent. J'allais dire « qui restent sous notre supervision », mais ce n'est pas juste. Ils n'ont pas vraiment besoin de nous, n'est-ce pas ? Ils sont nos égaux.

— Au minimum.

— Ce serait bien d'en ramener un avec nous sur Creuset, voire sur Terre. Un ambassadeur.

— Oui, dit Goma. Nous en avons parlé. Mais ce sont eux qui doivent le décider. Nous ne pouvons pas les y obliger.

— Non, convint Vasin. C'est terminé tout ça.

Aucun d'entre eux n'avait cessé de penser au Gardien, et surtout pas Kanu. La machine extraterrestre les avait suivis depuis Poséidon, et lorsque le *Travertine* se plaça en orbite, elle s'arrêta autour d'Orison. Elle n'orbitait pas vraiment au sens propre, mais tournait à une vitesse angulaire égale à celle du vaisseau, à une distance bien plus importante de la surface, le vaisseau et le Gardien tels deux points sur une aiguille d'horloge invisible. Il les agaçait, à planer là au-dessus, sa forme de pomme de pin pointée vers eux comme un couteau émoussé. Mais les humains étaient gênés par la présence des Gardiens depuis très longtemps, dans tous les systèmes solaires où ils avaient imprimé leur marque. Ils n'avaient pas assez d'énergie mentale pour s'inquiéter à son sujet. Ils ne pouvaient pas s'occuper des affaires des dieux vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais au matin, le Gardien quitta son poste.

Il descendit en dessous de l'orbite du *Travertine*, sans se soucier du vaisseau, puis s'approcha jusqu'à un kilomètre à peine de la surface d'Orison. Il resta là, aussi gros qu'un petit continent pesant l'équivalent de dix mille *Zanzibar*, mais sans pourtant soulever le moindre grain de poussière en bas. Dans l'absence d'air d'Orison, le Gardien était aussi silencieux et hors de propos qu'un unique nuage d'orage dans un ciel par ailleurs dégagé.

Ses facettes noires étaient partiellement ouvertes et laissaient échapper des éventails ou des rayons de lumière bleue. Le Gardien mesurait des centaines de kilomètres à son extrémité la plus large, tournée vers l'espace, mais son bout pointu, qui touchait presque la planète, s'achevait sur des couches de machines concentriques rotatives d'une taille presque concevable à l'échelle humaine. Son dernier kilomètre se terminait sur une sorte de trompe d'éléphant, un appendice d'exploration qui vrillait et sondait autour de lui.

La trompe s'attarda au-dessus du campement d'Eunice. Elle ne toucha rien, mais s'intéressa brièvement à l'atterrisseur, aux antennes, aux salles aux toits de verre où poussait la nourriture et aux étranges monticules en pierres, tombeaux des Augmentés.

Les humains et les pachydermes durent se contenter de regarder. Leur premier réflexe fut de s'enfoncer un peu plus dans le dédale du campement. Mais quel intérêt face à un Gardien ? De plus, ils avaient besoin de savoir ce qui allait advenir d'eux. Ils ne parvenaient pas à s'éloigner des fenêtres, à penser à autre chose qu'à cette présence extraterrestre menaçante. Que leur voulait-il ? Que cherchait-il précisément ici et maintenant ?

Une alarme sonna.

Un sas s'activa. On eut d'abord peur que quelque chose tente d'entrer, mais à la réflexion, on s'aperçut à quel point c'était absurde. Le Gardien aurait pu arracher la croûte d'Orison comme une peau d'orange s'il l'avait voulu.

Non. Cette alarme indiquait que quelqu'un sortait, pas qu'il entrait.

— Où est Kanu ? demanda Goma.

Personne ne l'avait vu depuis quelque temps.

Il était presque sous la trompe lorsqu'elle trouva le canal correspondant à son scaphandre.

— Kanu ! C'est Goma. Que fais-tu ?

Il avança encore de quelques pas, comme s'il ne l'avait pas entendue. Puis il ralentit, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La lumière se refléta sur le rebord sa visière et offrit un aperçu de son profil derrière le verre.

— Je fais mon travail d'ambassadeur, Goma : j'établis des relations diplomatiques. Il veut quelque chose. L'un de nous, peut-être. Il me semble que je suis le candidat idéal.

— J'ai perdu Mposi. Puis Eunice. Je ne te perdrai pas toi.

— Nous avons tous beaucoup perdu, Goma. Mais je suis venu sur ce système pour apprendre quelque chose à leur propos. D'une certaine façon, je suis heureux que l'on ait choisi pour moi. Je ne pense pas que j'aurais eu le courage d'aller vers l'un d'eux dans l'espace. Mais ça ? Ça simplifie tout, tu ne crois pas ?

— Est-ce toi qui parles, Kanu, ou bien Swift ?

Il paraissait à la fois curieux et amusé.

— Qu'est-ce que ça change ?

— J'aimerais le savoir. J'aimerais savoir si c'est un homme qui a pris cette décision, ou si une machine l'a fait à sa place.

— Oh ! c'est bien l'homme. Swift est ici, et nous savons tous les deux ce qu'il faut faire, mais c'est moi qui ai fait ce choix. Ma vie m'appartient.

— Tu ne fais ça que parce que tu as abandonné tout espoir pour Nissa. Mais nous y croyons encore, nous !

— Nissa est morte, Goma. La ramener à la maison n'y changera rien. Et puis, où se trouve mon foyer désormais ? Je ne peux pas retourner sur Mars et les Terriens me considèrent comme un traître à ma propre espèce.

— Si ça se trouve, personne ne se rappelle ce que tu as fait, là-bas.

— Personne ne se rappelle rien, à la fin.

La trompe concentrait à présent ses mouvements de torsion et d'approche juste au-dessus de Kanu. Ils n'étaient désormais plus séparés que par quelques centaines de mètres. Kanu avait même cessé de marcher, sentant venir l'inévitable. Il prit une position d'attente soumise, les bras ballants.

Elle fondit sur lui comme un serpent qui attaque. Il n'y eut pas de claquement de fouet, pas d'onde de choc, mais la vitesse du mouvement stupéfia tout de même Goma, qui manqua de tomber en arrière de surprise. Aucune matière solide n'était censée se déplacer ainsi. Kanu avait disparu. La trompe se retirait, se repliant comme un télescope dans la masse plus vaste au-dessus. En même temps, tout le corps du Gardien repartit dans l'espace. Éberluée par ce qu'elle avait vu, Goma s'efforça de continuer à respirer. Elle craignait que le moindre mouvement, le moindre mot, la moindre pensée malvenue suffise à inciter le Gardien à l'emmener aussi.

Elle prit le risque de bouger la tête et regarda vers le haut, suivant l'ascension du Gardien qui rétrécissait. Elle se posa des questions sur ce qu'elle venait de voir, et se demanda si le fait d'en avoir été témoin lui serait bénéfique ou la hanterait toute sa vie.

Les heures passèrent et le Gardien ne revint pas. Ils suivirent son départ, d'abord grâce aux instruments et aux détecteurs délabrés du campement d'Eunice, puis avec ceux, plus précis, de leur vaisseau en orbite. Le Gardien repartait à toute vitesse vers les confins du système où certains de ses congénères, ceux qui n'avaient pas été endommagés ou détruits par Poséidon, l'attendaient sans doute encore.

Goma avait l'impression qu'ils espéraient tous un verdict, terrible et irréversible. Ils avaient du mal à dormir, à penser à autre chose. Elle se demanda ce qui était advenu de Kanu ; si, d'une manière ou d'une autre, « Kanu » était encore un être vivant. Elle aurait aimé parler avec Ndege et découvrir ce que Chiku, sa mère, lui avait raconté de son séjour dans un Gardien.

Mais Ndege n'était pas disponible ; pas plus que Mposi ou Kanu. Elle ne pouvait même pas parler à Nissa, le seul autre être humain qui avait subi la Terreur et savait de quoi il retournait.

— S'il comptait nous faire du mal, dit Grave, je crois que nous le saurions déjà. Il aurait très bien pu nous attaquer lorsqu'il a emporté Kanu. Il a dû nous sentir pas loin, dans le campement, à bord du vaisseau, mais il a préféré ne pas nous tuer.

— Et si Kanu n'était pas sorti ? demanda Kanu.

Grave baissa le regard.

— Je ne sais pas.

Ils étaient tous les trois assis autour d'une des tables d'Eunice. Depuis l'enterrement, Goma et Ru avaient passé beaucoup de temps avec les Tantors

survivants dans les niveaux inférieurs du campement. Mais il fallait également permettre aux Augmentés d'Orison d'apprendre à connaître le seul survivant de l'expédition du *Zanzibar* et les êtres humains n'avaient pas leur place dans ce processus.

— Ça ne vous ressemble pas, dit Ru. Je croyais que les adeptes de la Seconde Chance étaient toujours certains de tout ?

Il ne s'offusqua pas de cette question destinée à le taquiner.

— Si seulement, Ru. Mais étrangement, la philosophie de la Seconde Chance ne m'a pas préparé à une telle situation : me retrouver sur Orison et attendre de savoir ce qu'une machine extraterrestre a fait de notre émissaire humain, qui se trouve également emporter avec lui tous les espoirs des machines martiennes.

— Nous sommes donc tous dans le même bateau, dit Goma.

— Vous pensez qu'il l'aurait fait si Nissa avait été toujours en vie ?

Ru lui lança un regard sévère.

— Vous pensez à un suicide ?

— Je ne le connais pas assez pour en être sûr, mais ça ressemblait tout de même à un geste de désespoir.

— C'est compréhensible, dit Goma. D'abord la Terreur, puis la perte de sa femme ? Personne ne pourrait le lui reprocher.

— Loin de moi l'idée de lui reprocher quoi que ce soit, dit Grave. Je regrette seulement qu'il n'ait pas eu plus de temps pour digérer ses expériences. Je crois qu'il aurait trouvé la force de les surmonter si tout n'était pas arrivé en même temps.

— C'est facile à dire, pour vous qui n'avez pas connu la Terreur, dit Goma.

— Aucun d'entre nous ne l'a subie, répondit Grave. Mais au final, nous avons tous eu l'occasion de rejeter son message.

Ru afficha une moue sceptique.

— Vous voulez dire de le nier ?

— Si le déni est la stratégie mentale qui nous permet d'affronter la vie, alors pourquoi pas ? La mort est la négation de tout. Dans toutes les circonstances, le déni est préférable. De plus, nous n'avons aucune preuve objective que la Terreur soit rien d'autre qu'une arme psychologique, un ensemble de propositions qui ne paraît convaincant que parce qu'il est enfoncé très profondément dans le crâne, comme une sorte de propagande insidieuse.

— Nous n'avons pas besoin de la Terreur pour recevoir ce message, dit Goma. Nous avons les roues pour ça : la grammaire de Mandala dévoile la même vérité. Le vide va s'effondrer. Cela ne fait aucun doute.

— Il *risque* de s'effondrer, déclara Grave. Mais ils ont pu se tromper dans leurs calculs. Vous avez envisagé cette possibilité ?

Goma secoua la tête.

— Ils ont eu des millions d'années pour rechercher des erreurs. S'il y en avait eu une, ils l'auraient décelée.

— C'est une position de croyante, vous ne trouvez pas ? En acceptant, sans vous poser de questions, que la logique des bâtisseurs-M ne comporte aucune erreur, vous les placez au niveau de dieux. Mais ils n'étaient pas infaillibles, nous en avons eu des preuves.

— Vraiment ? demanda Goma.

— Poséidon est sans pitié, mais elle ne fait pas de différence. Et ces Mandalas, une technologie dangereuse et puissante, qui ont été laissés en jachère ? S'il s'agissait de dieux, ils étaient plutôt irresponsables et négligents. Des divinités

insouciantes. Ils nous ont laissé des ruines mortelles : demandez donc aux habitants du *Zanzibar*. À votre mère.

— Ma mère est morte.

— Je suis désolé, mais ça n'en reste pas moins vrai. Le travail des bâtisseurs-M ne me paraît pas parfait, Goma. J'y perçois de l'arrogance. Ils ne voyaient pas leurs propres défauts. Comment pourrait-on, ensuite, avoir la moindre confiance en leurs prophéties ?

— Il ne s'agit pas de prophéties, mais de prédictions !

Grave acquiesça solennellement, comme si on venait de lui dévoiler une grande vérité subtile.

— Il se pourrait aussi qu'ils se soient convaincus eux-mêmes, une sorte de psychose à l'échelle de l'espèce. Pourquoi devrions-nous nous prêter à ce jeu ?

— Si vous compreniez la physique…, dit Goma.

— Parce que vous la comprenez, vous ? Ce n'est pas davantage votre discipline que la mienne. Tout ce en quoi vous croyez vous a été expliqué par Eunice.

— Ça m'a suffi à tout comprendre.

— Mais Eunice ne l'a pas accepté, n'est-ce pas ? Si c'était le cas, si elle avait bel et bien adhéré à l'évangile des bâtisseurs-M qui veut que tout soit futile et que rien n'ait d'importance, elle ne se serait pas sacrifiée pour sauver Ru. Il s'agissait d'un geste de bonté et d'empathie, pas de désespoir.

— On ne peut savoir ce qu'elle avait en tête, dit Goma.

— Mais nous pouvons reconnaître que son sacrifice avait un sens, que ce n'était pas un geste sans importance. Par cet acte de bonté, elle a réfuté tout ce qu'ont jamais écrit les bâtisseurs-M. Ils ont choisi de vivre avec leur vérité, nous ne sommes pas obligés d'en faire autant.

— Tout ça commence à ressembler à une profession de foi, dit Ru.

— Peu m'importe. Vous êtes toutes les deux venues approfondir vos connaissances : toute votre vie, vous avez eu envie de connaître le monde. La physique est une voie ; vous avez choisi d'étudier le cerveau d'autres créatures. Mais cette quête de sens, cette recherche de ce que vous considérez comme la vérité, ne vous a conduite qu'à ça. Au doute. Au désespoir. Vous ne croyez plus en rien.

— La vérité fait mal, dit Goma. Mais elle n'en reste pas moins la vérité.

— Vous allez donc devoir trouver un moyen de la supporter. La vérité n'est pas la fin, Goma. Ce n'est qu'une porte. Il reste toujours une autre porte derrière. C'est infini. Les bâtisseurs-M ne l'ont peut-être pas compris, mais vous n'êtes pas obligé de tomber dans le même piège. Vous avez toutes les deux du travail à accomplir, ici et sur Creuset. (Il haussa négligemment les épaules.) Sur Terre aussi, peut-être. Nous n'en avons pas fini avec les temps difficiles. Ils n'ont peut-être même pas commencé. Mais il nous faut des personnes fortes et capables pour les affronter. Vous me parlez de foi. J'ai foi en *nous*, dans nos aptitudes, notre capacité finale à faire les bons choix. Humains comme Augmentés. Humains comme machines. Tous ensemble. Mais le pire de tout serait de douter de nous-mêmes.

Kanu leur revint trois jours plus tard. Le Gardien reprit son ancienne position et tourna autour d'Orison sur une orbite plus haute que celle du *Travertine*. Pendant plusieurs heures, il n'y eut pas de changement net dans sa disposition, rien qui indiquât – pour autant que Kanu existait toujours en tant que tel – qu'il

détenait en lui un humain. Goma envisagea de consulter les archives du vaisseau, pour se rafraîchir la mémoire concernant les circonstances qui avaient entouré la disparition de Chiku dans l'une de ces machines. Mais les deux événements n'étaient pas exactement similaires. Kanu n'était pas Chiku et ce monde n'était pas Creuset.

Le Gardien revint aussi vite que la première fois, et s'intéressa de nouveau au même endroit du sol où Kanu l'attendait. La trompe fonça droit vers la surface et, lorsqu'elle se retira, en ne laissant qu'un tourbillon de poussière, une silhouette humaine en combinaison était à genoux, les mains sur les hanches.

Goma avait enfilé son scaphandre dès que le Gardien avait commencé à s'approcher. Elle était dans le sas et attendait.

Elle se précipita vers Kanu, trouva le bon canal pour communiquer avec lui. Les lumières de sa combinaison étaient toutes vertes et elle discernait la buée de sa respiration sur la surface intérieure de sa visière.

— Kanu, parle-moi.

Il s'étira puis se tourna vers elle. Il ouvrit les yeux, cilla, puis sembla avoir du mal à faire le point.

— Goma.

— Oui, je suis là. Tout va bien ?

— Oui. (Puis il se tut le temps de réfléchir, comme si ces questions méritaient les réponses les plus sincères possible.) Je crois, en tout cas.

— Kanu, tu étais à l'intérieur du Gardien. Pendant trois jours. Tu te rappelles quelque chose ?

— Trois jours ?

— Oui.

— Ça ne m'a pas paru durer trois jours. Trois ans, peut-être. Ou trois décennies. Il m'est arrivé quelque chose d'étrange, Goma, je ne sais pas très bien quoi.

Puis il tendit une main et elle l'aida à se lever. Il eut du mal à trouver son équilibre, mais se reprit vite.

— Quelque chose d'étrange, répéta-t-il. Nous étions à l'intérieur d'eux. Nous essayions de leur faire comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Ce qu'ils étaient. Ce qu'ils ont cessé d'être. Ce qu'ils pourraient redevenir.

— Je ne saisis pas.

— Le seuil de Gupta-Wing. Demande à Chiku. Swift leur en a parlé. Swift leur a montré, il a toujours mieux compris que moi.

Elle ne comprenait rien à ce qu'il disait, à part lorsqu'il mentionnait Chiku.

— Kanu, Swift est toujours dans ta tête ?

— Non. Swift est avec eux, désormais. Ils l'ont pris, mais m'ont laissé.

D'un air résigné, il ajouta :

— Ils en ont fini avec moi.

— Swift est dans ce Gardien ?

— Dans tous. Il se propage de l'un à l'autre, comme une idée qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de diffuser. Ils n'avaient pas connaissance du théorème de Gupta-Wing, et une fois qu'ils ont eu traversé le seuil, ils n'avaient aucune raison de douter d'eux-mêmes. Mais Swift leur donne une raison de remettre en question ce qu'ils sont.

Ça paraissait sans queue ni tête, mais elle estimait peu probable que Kanu Akinya dise n'importe quoi sans raison.

Elle le soutint par le coude et l'aida à retourner au campement.

— Résume-moi ça. Je travaille avec des éléphants, pas des machines. C'est bien ou pas ?

— Nous verrons. C'est comme pour tout. Ça fait vraiment trois jours, Goma ?

— Pourquoi te mentirais-je, mon oncle ?

Il trébucha sur un caillou et elle le rattrapa avant qu'il se fasse mal.

— Attention, monsieur l'ambassadeur.

— Oh ! je ne suis plus ambassadeur. C'est le rôle de mon ami.

— Alors, qu'es-tu ?

— Un homme qui espère trouver un sens à la vie. Si c'est possible. S'il n'est pas déjà trop vieux.

— Tu pourrais te rendre utile.

Cette affirmation était si directe qu'il éclata de rire.

— Vraiment ?

— Oui. Tu retournes sur Creuset avec moi. Avec Nissa. Si l'on peut l'aider sur Creuset, tant mieux. Sinon, nous la ramènerons sur Terre. Tu connais la planète, je vais avoir besoin d'un guide quand nous y serons.

— Quelqu'un pour t'éviter des ennuis ? Je ne suis peut-être pas le plus qualifié pour ça. Bref, la Terre sera très étrange, y compris à mes yeux, lorsque nous y retournerons.

— Tu es déjà allé en Afrique, Kanu ?

— Une fois ou deux.

— Elle existera toujours ?

— Sauf circonstances improbables… oui, sans doute. Elle devrait exister, oui.

— Alors, tu m'emmèneras au Kilimandjaro. J'ai le cœur d'Eunice.

— Seulement son cœur ?

— Le reste de son corps restera ici, avec les Augmentés. (Goma se risqua à jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le ciel qui se vidait.) Tu crois que le Gardien va revenir ?

— Pas pendant un certain temps. Ils doivent réfléchir, pour le moment.

— Alors nous allons devoir préparer les funérailles. Ça va aller, Kanu ? Tu as perdu Nissa, maintenant Swift. Et je ne sais pas ce qui s'est passé là-dedans, mais…

— Je m'en sortirai, Goma. Lorsqu'on est déjà mort une fois, on parvient toujours à s'en sortir.

— J'ai l'impression que tu es peut-être mort une seconde fois.

— Trois fois, si tu comptes la Terreur. Je vais essayer de ne pas recommencer.

— Ça serait bien, oui, dit Goma.

Il revint à Goma de mener le groupe d'humains. Le monticule fut plus petit cette fois, car le corps était celui d'une femme humaine, pas d'une Augmentée.

Les pachydermes avaient fait le plus difficile en formant le cairn avec de grosses pierres de toutes les formes. Ils prirent grand soin de choisir les roches qui, une fois installées, semblèrent s'emboîter parfaitement les unes dans les autres, comme des morceaux brisés qui, auparavant, formaient un tout.

Les humains n'eurent plus qu'à sélectionner des pierres plus petites et à remplir les trous. Ils s'efforcèrent de ne pas déranger le travail déjà accompli.

— Pour Eunice, dit Goma en posant un caillou de la taille d'un poing sur le monticule. Que ces pierres relient sa mémoire à celle de ceux déjà passés dans le Souvenir. Qu'elles lui apportent la promesse des cieux noirs dont elle rêvait et le

souvenir de la Terre bleue qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Elle s'appelait Eunice Akinya, et je suis de son sang. On la surnommait Senge Dongma, au visage de lion. Et je rapporterai ce cœur de lion à l'endroit où elle a grandi.

La pierre était posée. Goma se détourna du tumulus.

Au-dessus, les lumières bleues des Gardiens diminuèrent les unes à la suite des autres jusqu'à leur intensité la plus faible. Un hasard, rien de plus. Ils concentraient leurs ressources mentales sur la question contrariante de cet étrange et perturbant théorème mathématique. Dans ces moments-là, lorsqu'un sujet délicat exigeait leur réflexion, ils avaient appris qu'il valait mieux assigner des axes de calcul séparés à chaque Gardien, chacun s'occupant du problème entier, plutôt que de le diviser en morceaux qui pourraient être gérés par les éléments dispersés, mais sans qu'aucun saisisse l'intégralité de la question. Ainsi, lorsque leurs réponses correspondraient, ils sauraient qu'elles étaient significatives. Les Gardiens s'étaient déjà plongés dans ce genre de méditation profonde et ils prendraient leur temps. Ces humains affairés et animés avaient représenté une distraction locale plutôt divertissante, à leur façon. Mais mieux valait pour eux partir et laisser le silence retomber sur cet endroit de la création.

Les volets de leurs écailles se refermèrent. Les lumières bleues pâlirent jusqu'à l'azur le plus sombre avant le noir.

Les Gardiens allaient réfléchir à ce qu'ils étaient.

Kanu Akinya se détourna du tumulus après avoir posé sa pierre et crut apercevoir un vieil ami du coin de l'œil. D'un mouvement fluide, la silhouette leva une main, toucha, d'un doigt, son pince-nez, et lui dit adieu d'un sourire affectueux.

Puis elle disparut à jamais.

Chapitre 56

Goma et Ru étaient réveillées depuis des heures lorsqu'elles décidèrent enfin d'aller regarder Creuset. Ce n'était pas par crainte, mais plutôt parce qu'elles voulaient retarder le plaisir, attendre le bon moment, celui où elles seraient mentalement prêtes pour recevoir cette récompense. Elles n'avaient pas peur d'avoir échoué ni d'être méprisées par leur monde. Le capitaine Vasin leur avait assuré que le *Travertine* avait fait son trajet de retour sans problème et qu'ils étaient désormais en orbite, tournant autour de la planète à peu près à la même altitude d'où ils étaient partis. Bien avant d'accomplir son dernier changement de trajectoire, le vaisseau avait été escorté par un cortège d'appareils empressés. Les échanges avaient été cordiaux, presque radieux. Ils seraient chaleureusement accueillis, ça ne faisait aucun doute.

Mais tout avait pu se produire, se disait Goma. Ils étaient partis deux cent quatre-vingt-quatre ans, assez longtemps pour que des gouvernements s'effondrent et que d'autres naissent, pour que des révolutions et des contre-révolutions aient lieu, pour que des réputations personnelles soient démolies ou portées au pinacle. Leur expédition avait été très coûteuse à une époque où Creuset sortait à peine des temps difficiles qui avaient suivi la Chute du Mécanisme. Peut-être qu'avec le temps elle avait fini par être considérée comme une folie, ou pire : un gaspillage négligent et criminel d'équipement et de cerveaux.

Peut-être que ce point de vue avait prévalu durant une certaine période des trois siècles écoulés. Mais l'opinion publique était versatile, elle changeait. Quoi qu'il se fût passé, ils étaient désormais bien vus. En théorie, se disait Goma, les événements entourant leur départ étaient tout simplement trop lointains pour que quiconque s'en offusque encore. Le simple fait qu'ils soient revenus était époustouflant. Tout le reste était pardonnable.

— Tu es prête ? demanda-t-elle à Ru.

— Plus que jamais.

Elles flottèrent ensemble vers une fenêtre, dans une partie du vaisseau en apesanteur. Le hublot donnait sur Creuset, mais pour l'instant, son volet était clos.

— Je ne cesse de penser à Mposi. Je ne crois pas qu'il comptait un jour rentrer à la maison. Il se serait estimé heureux d'atteindre Gliese 163.

— Nous sommes ici pour lui, dit Ru même si c'était loin de suffire pour réconforter Goma.

La tristesse se mêlait au soulagement, à la gratitude, à l'anticipation. Mais aussi au poids de tout le travail qui les attendait. Elles venaient à peine de commencer.

— Allons-y.

Goma appuya sur une commande et le volet extérieur de la fenêtre s'ouvrit en silence.

Pendant quelques secondes, elles contemplèrent leur monde sans dire un mot. Elles étaient en orbite du côté ensoleillé et les nuages laissaient voir, çà et là, des masses de terre et des mers reconnaissables. Goma compara ce qu'elle voyait aux souvenirs des cartes qu'elle connaissait depuis l'enfance. À cette échelle, rien ne donnait l'impression d'avoir changé.

— Elle est toujours là, dit Ru, comme émerveillée par le simple fait que leur monde ait survécu toutes ces années. Pendant tout ce temps où nous étions en chemin, où nous dormions… elle était toujours là, à continuer de tourner comme le font les mondes, comme si toi et moi n'avions aucune importance pour elle.

— C'était le cas, dit Goma avant de se taire un instant puis de reprendre. Et puis ça n'a pas été si long. Des arbres avaient déjà poussé lorsque nous sommes parties et ils sont toujours vivants, même s'ils ont un peu vieilli. Notre absence n'est qu'une petite interruption, un battement de cœur à l'échelle de la planète.

Ru désigna quelque chose plus proche que la planète, un objet qui se déplaçait dans l'espace entre eux et Creuset.

— Un vaisseau. Peut-être une de ces escortes dont a parlé Gandhari.

L'appareil, de la forme d'un cylindre à l'extrémité émoussée et entouré de lumière, s'approcha encore du *Travertine*. Sa taille et la distance à laquelle il se trouvait étaient difficiles à évaluer. Il se déplaçait avec trop d'assurance aux yeux de Goma, et arrivait sur une trajectoire trop droite. Elle se crispa et ne put s'empêcher de s'accrocher dans la crainte d'un impact, même en sachant pertinemment que cela ne servirait à rien. Mais le cylindre passa très près puis vira brusquement et, au moment où il était le plus proche, elle crut voir des visages appuyés contre les vitres, ébahis devant cette étrange apparition venue du passé.

Le cylindre s'éloigna jusqu'à n'être plus qu'un petit point sur l'arrière-plan formé par Creuset.

— J'imagine que nous devons les amuser, dit une voix derrière eux, assez douce pour ne pas briser l'ambiance. Des visiteurs d'un lointain passé. D'après Gandhari, nous ne sommes pas le premier vaisseau interstellaire qu'ils voient – il y a pas mal d'allées et venues – mais ça doit faire longtemps qu'ils n'ont pas vu des reliques comme nous.

— Je n'ai pas l'impression d'être une relique, dit Ru.

— Moi non plus, ajouta Peter Grave dont les rides autour des yeux étaient accentuées par la lueur bleu-vert de Creuset. Mais je crois que nous allons devoir nous habituer à ce rôle. Des fantômes aimables à un banquet. (Il s'efforça de sourire.) Peu importe. Il y a pire, et au moins quelqu'un s'intéressera à nous.

Grave s'était approché de la fenêtre tandis que Goma et Ru restaient captivées par le spectacle. Il n'avait pas été invité, mais Goma ne pouvait lui en vouloir. Malgré les désaccords qu'ils avaient pu avoir, elle était persuadée que Grave et elle avaient désormais plus de points communs qu'avec les habitants actuels de Creuset. Ru, Goma et Grave étaient des naufragés du temps, exilés de leur place dans l'Histoire. Personne à part eux n'avait encore jamais eu à subir les conséquences d'un voyage interstellaire aussi long.

— Kanu est réveillé, dit Grave. Je lui ai parlé et il semble avoir aussi bien supporté la traversée que nous. Je regrette qu'il n'y ait pas de meilleures nouvelles à propos de Nissa : une amélioration que nous pourrions lui rapporter.

D'après ce que Goma savait, Vasin et Mona Andisa avaient déjà échangé avec les autorités du système. Une partie de ces communications concernait le sort de Nissa, préservée dans un caisson de saut depuis sa mort sur Poséidon.

— Ils ont peut-être quelque chose, dit Ru. Une meilleure médecine que la nôtre sans doute. C'est obligé, après tout ce temps.

— On ne peut pas savoir à quel point ils ont progressé, dit Goma avec prudence, en refusant de se laisser aller à trop espérer.

Le progrès historique n'était pas linéaire. Elle se rappelait que la médecine de l'ère de Babel était supérieure à celle de l'époque suivant la Chute du Mécanisme. On ne pouvait pas imaginer les avancées ou les reculs qui avaient eu lieu depuis leur départ. Elle allait devoir, un jour, s'asseoir et rattraper toute cette histoire qu'elle avait manquée.

Mais pour l'instant, elle n'en avait aucune envie.

— Si ça ne marche pas ici, alors sur Terre, dit Grave.

— Si la Terre n'est pas encore plus en retard, dit Goma. Et même si nous découvrons la situation telle qu'elle est *maintenant*, les infos qui parviennent à Creuset depuis la Terre datent d'il y a trente ans. Le simple fait d'aller sur Terre serait un pari, un saut dans le vide.

— Vous allez l'envisager ? demanda-t-il.

— Je lui ai promis de rapporter son cœur chez elle. (La gorge de Goma se serra et elle acquiesça.) Oui. J'y compte bien.

Mais c'était bien plus difficile, depuis qu'elle était rentrée à la maison. Elle n'avait eu aucun mal à faire cette promesse lorsque Creuset se trouvait à une distance inimaginable, et qu'elle osait à peine espérer la revoir un jour. Mais maintenant qu'elle y était retournée, qu'elle avait sous les yeux son foyer, qu'elle savait que son air et ses eaux étaient si proches – et qu'elle pourrait s'y rendre bientôt –, elle se demandait si elle aurait le courage de tenir son engagement.

Mais une promesse était une promesse.

— Je vous admire, dit Grave. Toutes les deux, parce que je suis certain que Goma ne fera pas ce voyage seule.

Il s'agissait d'un compliment, mais l'admiration qu'il exprimait procura à Goma l'impression d'être cernée, comme si la tâche qui l'attendait était encore plus intimidante. Elle garda tout de même son sang-froid. Et Ru lui prit la main.

— Bien sûr, dit celle-ci comme si c'était évident. Je suis sa femme. Nous irons ensemble.

Un peu plus tard, Goma alla voir comment leurs cinq passagers les plus vulnérables avaient supporté le voyage. Pendant les dix premières années du trajet, Hector et les autres étaient restés éveillés à bord du *Travertine*, accompagnés par une petite équipe de soutien, de plus en plus réduite, qui les aidait à surmonter les obstacles physiques les empêchant de s'endormir pour un saut. Goma et Ru étaient également restées éveillées durant la majeure partie de cette période et, même une fois dans son caisson, Goma était ressortie au moment où les Tantors s'apprêtaient à s'endormir. On était alors presque sûrs que cela fonctionnerait… mais le succès ne serait certain que lorsque les Tantors seraient réveillés. On avait même envisagé de les garder conscients pendant tout le voyage et de retrouver, au bout du compte, leurs descendants. Mais aucune option n'était sans risque et au final Mona Andisa avait déclaré que les Tantors avaient de bonnes chances de survivre au saut.

Ainsi, on donna des médicaments aux Augmentés, on leur posa des perfusions, on les intuba et on les plaça pour finir dans des conteneurs d'immersion fabriqués à partir de cuves de carburant vides, désormais converties en caissons de saut improvisés. De temps en temps, à peu près une fois par décennie, un technicien

éveillé allait regarder par les fenêtres sombres l'intérieur trouble des capsules, effectuait des relevés, glissait un stéthoscope sur l'alliage incurvé et ajustait quelques réglages sur les systèmes de survie.

Tout cela paraissait risqué et sans doute inutile, car certains, voire tous les Augmentés auraient pu rester dans le système de Gliese 163. Mais si les pachydermes demeuraient seuls, ils devraient le rester pendant encore trois siècles. Sans le *Zanzibar*, sans des milliers de leurs congénères et sans l'aide d'Eunice, c'était également un risque. Les emmener sur Creuset était la moins pire des options.

C'était, en tout cas, ce dont Goma essayait de se convaincre. Elle avait milité pour cette solution. Mais elle avait également pensé à ses propres éléphants et à la prime génétique que représentaient les Augmentés. La mort d'Agrippa avait éteint la dernière lueur d'intelligence chez les troupeaux de Creuset. Mais un signal pouvait être de nouveau tiré du bruit, avec le bon soutien. Elle espérait que les Augmentés fourniraient désormais de quoi amplifier cette trace, si faible soit-elle.

Un vain espoir ?

Peut-être. Mais certains de ses rêves les plus fous étaient déjà devenus réalité.

— Goma, dit Mona Andisa dont le visage portait les rides et les stigmates des années passées debout à s'occuper des Tantors. Vous arrivez juste à temps. Hector se réveille. (Elle lui montra un écran affichant une vue en coupe d'un immense crâne, entouré d'os comme un château l'est de murs et de remparts.) Tous les signes vitaux sont bons. Je crois qu'ils ont tous survécu.

— Nous avons réussi, dit Goma. Tous ensemble. Et nous devons tous vous remercier, Mona. Vous avez vu Creuset ?

Andisa fit un bref sourire, comme si elle s'excusait.

— Pas encore. J'étais trop occupée avec les ambassadeurs.

— Vous devriez aller voir. Elle est toujours belle.

Les ambassadeurs. Le mot était resté lorsqu'on parlait des Augmentés. Mais ambassadeurs de qui, et qui représentaient quoi, exactement ? Tout le reste de leur espèce était désormais quelque part dans l'espace lointain, là où se trouvait le *Zanzibar*. À moins qu'il soit encore en plein trajet, sur l'itinéraire choisi pour lui par le Mandala, à une vitesse flirtant avec celle de la lumière, si vite que les Augmentés à bord n'auraient pas le temps de formuler la moindre pensée, et encore moins de réfléchir à leur sort…

Moins d'un siècle et demi s'était écoulé depuis le deuxième déplacement du *Zanzibar*, se dit Goma en frissonnant à l'idée d'une telle temporalité. Au mieux, il était à cent cinquante années-lumière de Paladin… une distance effarante, mais qui ne représentait rien à l'échelle galactique.

Où qu'ils aillent, ils n'ont peut-être même pas parcouru un dixième ou un centième du trajet.

Andisa l'emmena voir Hector, que l'on avait sorti de la cuve de saut et placé dans un hamac de soutien. Ses pattes avant pendaient par-dessus la structure et sa tête aussi grosse qu'un rocher était posée sur ses genoux, sa trompe effleurant le sol. Cette partie du vaisseau était soumise à la pesanteur et, malgré la douleur qu'elle ressentait encore dans ses os et ses muscles, Goma s'en réjouissait. Elle marcherait bientôt sur Creuset.

Tout comme les ambassadeurs.

Hector respira. Elle posa une main sur la partie supérieure de sa trompe, et sentit la rugosité parcheminée et les poils sous sa paume. À son contact, le

pachyderme ouvrit un œil fatigué, collé par le sommeil et rose comme un lever de soleil, tel un bijou pâle au milieu de la chair grise.

— Nous avons réussi, dit-elle doucement. Nous tous. Il y a un monde là-dessous. Tu pourras marcher à l'air libre, sous le ciel sans scaphandre ni dômes. Aussi loin que tu veux.

Andisa montra un écran. Des couleurs représentant l'activité neurologique fleurissaient.

— Il cherche à répondre. Ce sont des impulsions de vocalisation. Mais je ne veux pas lui accrocher l'appareillage de parole tant qu'il n'est pas debout.

— Prends ton temps, dit Goma sans cesser de caresser la trompe. Il faut que tu sois fort, ambassadeur Hector. Toi comme les autres. Votre travail a à peine commencé.

Ce qui était aussi le cas de celui de Goma.

L'orbite du *Travertine* l'amena peu à peu à portée d'une station, une structure dorée d'où une dizaine de bras d'amarrage incurvés partaient d'un noyau bulbeux et brillant. Belle et étrange, elle rappelait à Goma un chandelier, ou peut-être une pieuvre. Des pinces évoquant des clous parsemaient les bras et étaient en grande partie occupées par des vaisseaux de toutes tailles. Certains ressemblaient au cylindre qu'ils avaient vu plus tôt, mais on discernait aussi des sphères et des flèches, ainsi que des objets en forme de raies manta translucides et couverts de piques. Ces appareils spatiaux luisaient doucement en différentes couleurs : apparemment, ils ne possédaient ni éclairage ni marquages.

On avait déjà assigné une pince d'amarrage au *Travertine*. Ils s'y installèrent et un essaim de petits appareils de service, tels des papillons de nuit, se mirent au travail. Goma et Ru regardèrent la scène colorée, hypnotisées, jusqu'à ce qu'elles soient appelées dans la salle commune. Grave avait déjà commencé à parler avec les autres membres de la délégation de la Seconde Chance et Vasin rassemblait tout le vaisseau.

Kanu était là et Goma le voyait pour la première fois depuis leur réveil. Ru et elle le rejoignirent. Ils s'embrassèrent, heureux d'avoir survécu à la traversée.

— Je suis allé rendre visite aux Tantors, dit Kanu. Ils vont bien. Quel beau geste de ta part de les avoir aidés avec l'équipement de saut.

— Ce n'était rien comparé à toutes les années que Mona et son équipe ont passées auprès d'eux, dit Ru.

— Tout le monde a fait des sacrifices, répondit Kanu.

Deux solutions s'offraient à Goma : soit éviter maladroitement de mentionner Nissa, soit en parler ouvertement.

— Il me semble qu'il y a eu des discussions entre le *Travertine* et les médecins sur Creuset. Nous sommes partis longtemps, Kanu. Ils doivent avoir un tas d'options.

Il acquiesça, comme quelqu'un qui essaie de faire bonne figure.

— Nous verrons.

— Ils feront de leur mieux, dit Ru. J'en suis sûre.

— Ça ne fait aucun doute. (Il parlait lentement, comme distant.) La conserver dans un caisson était la meilleure solution. Même si elle a manqué la majeure partie du temps que nous avons passé dans le système des Tantors.

— Nous allons devoir y retourner, n'est-ce pas ? dit Goma pour tenter d'apporter une note optimiste. Pas nous forcément, mais quelqu'un. Peut-être que nous n'aurons même pas besoin d'un vaisseau spatial pour ça. Il suffira de

rallumer le Mandala, comme avant.

— Il va bien falloir que quelqu'un essaie, convint Kanu.

Mais ce ne serait pas lui, pensa Goma. Ni elle, ni Ru. Le capitaine Vasin, peut-être, si elle n'en avait pas encore assez d'explorer l'univers. Mais Gandhari elle-même paraissait lasse, épuisée par ce qu'ils avaient traversé.

Le capitaine prit la parole :

— On m'a assuré que, dans peu de temps, nous allons rencontrer des émissaires diplomates du gouvernement actuel. Ils risquent sans doute de nous paraître étranges. Peut-être un peu effrayants, également. Ça fait longtemps. Mais vous pouvez être sûrs qu'ils ont tout aussi peur de nous rencontrer. Nous devons nous aussi leur paraître très étranges. Mais avec les bonnes intentions qui nous animent, la confiance en nos hôtes et notre foi en nous-mêmes, nous ne devrions pas avoir de problèmes. Certains vont tenter de retourner à leurs anciennes vies sur Creuset. Je ne vous cache pas que ça risque d'être difficile, mais vous vous en doutez déjà. En revanche, n'oubliez jamais ceci. Nous formons un équipage et nous le resterons. Lorsque vous quitterez ce vaisseau, vous n'abandonnerez pas les amis et les alliés que vous vous y êtes faits. Ils demeureront. Ils resteront un lien pour les années à venir et face aux défis qui nous attendent. Chacun d'entre vous a tout mon respect et toute ma gratitude.

D'autres prirent ensuite la parole et, au bout d'un moment, Goma n'écouta plus et laissa ses pensées dériver. Elle pensa aux ambassadeurs et se dit qu'ils s'étaient sans doute voilé la face sur les difficultés posées par l'introduction de cinq nouveaux êtres intelligents sur un monde, avant de se retrouver au pied du mur. Elle pensa à Kanu, qui ne rentrait pas chez lui et aux yeux de qui toutes ces célébrations devaient paraître artificielles. Elle pensa à Nissa, ni morte ni vivante, et aux espoirs placés dans la médecine inconnue d'un monde en avance de trois siècles. Une sorte de pensée magique, comprit-elle alors, comme des enfants qui croiraient à l'intervention d'une fée. Et elle pensa au cœur d'Eunice Akinya qui n'était pas encore arrivé à destination.

Les émissaires arrivèrent bientôt et se révélèrent calmes, discrets et respectueux. Même lorsqu'ils se déplaçaient dans le vaisseau, elle n'en voyait jamais plus de deux à la fois. Ils faisaient de leur mieux pour ne pas déranger ni choquer leurs visiteurs venus du passé. Leurs visages et leurs couleurs de peau signalaient plusieurs ethnies, et certains d'entre eux semblaient posséder les traits lisses et glabres des aquatiques, mais on ne pouvait en être sûr. Ils étaient vêtus d'habits sombres, sans affectation, avec de larges cols et d'amples revers blancs. Certains avaient une calotte ou un béret sur des cheveux coupés très court. Goma n'aurait su dire s'ils portaient des appareils technologiques. Peut-être qu'ils étaient tellement saturés de technologie qu'ils n'avaient pas besoin d'en avoir sur eux.

Elle les entendit parler, passant sans effort d'une langue à une autre. Ils connaissaient le swahili, le zoulou, le chinois, le pendjabi et une dizaine d'autres idiomes. Leur prononciation était très méticuleuse et leur façon de parler pleine de formalisme, avec des phrases étranges déjà passées de mode lorsque Goma était enfant, mais elle ne pouvait le leur reprocher. Pourtant, elle les entendit aussi parfois chuchoter des phrases dont elle ne comprenait pas un mot, pas parce qu'il s'agissait d'un langage qu'elle ne connaissait pas, car leurs cadences et leurs rythmes restaient très familiers, mais parce qu'ils échangeaient à propos d'un sujet dont elle ne savait rien et qui, au final, lui donnait l'impression qu'ils s'exprimaient dans une langue étrangère.

Ils subirent des tests médicaux. L’un après l’autre, tous les membres de l’équipage furent conduits dans la clinique dotée de pesanteur. L’équipe de Mona Andisa resta à l’écart le temps que les émissaires de Creuset effectuent quelques légers examens. Ce fut la seule et unique fois où Goma vit des outils ou des instruments dans leurs mains. Ils portaient des tiges noires se terminant sur des bulbes qu’ils passaient lentement sur le corps de leurs patients. Ils parlèrent aux médecins d’Andisa et chuchotèrent entre eux, apparemment satisfaits. Ils ne paraissaient pas inquiets et accomplissaient seulement quelques formalités. Finalement, il transpira que rien n’empêchait les membres de l’équipage, les passagers et les ambassadeurs de descendre sur Creuset. Ils pouvaient quitter le vaisseau pour entrer dans la station dorée où des navettes les ramèneraient chez eux.

Goma et Ru n’emportèrent que le minimum de leurs affaires : elles pourraient se faire livrer le reste plus tard. Elles traversèrent les voûtes et les atriums de la station dorée et s’émerveillèrent des espaces grands comme des cathédrales qui semblaient déserts, comme si l’on avait vidé la station des humains qui la peuplaient dans l’attente de l’arrivée du *Travertine*, voire comme si elle avait été construite pour eux. Ce qui était peut-être le cas. Après tout, ils avaient eu des décennies pour s’y préparer, des décennies pour peaufiner le moindre détail de leur accueil.

Les navettes étaient en fait les raies manta translucides que Goma avait vues un peu plus tôt. Chacune était assez grande pour emmener un ou deux Tantors et plus d’une dizaine de passagers humains. Eldasich et Atria partirent dans une, Mimosa et Keid dans une autre et Hector resta avec Goma et Ru. Kanu était là aussi, ainsi que le caisson de Nissa, recouvert d’un tissu. Les émissaires s’affairèrent à l’intérieur de la navette et ajustèrent quelque peu son équipement, moulant et déformant son décor avec des gestes de magiciens expérimentés. Lorsqu’ils furent enfin certains que le caisson fût bien attaché, les passagers à l’aise, la dernière partie du trajet de retour put commencer. Deux émissaires restèrent à bord de la navette, mais, pour ce qu’en voyait Goma, personne ne parut la piloter directement. L’appareil semblait savoir ce qu’il devait faire.

Ils se détachèrent de la station au-dessus de la face nocturne de Creuset, puis foncèrent droit après avoir quitté l’orbite, traversant la haute atmosphère et rattrapant peu à peu l’aube. Même lorsque le plasma de la rentrée oscilla et ondula autour de la navette, sa lumière se reflétant sur leurs visages, le vol ne fut pas plus agité que s’ils avaient été sur des rails.

— Gandhari a bien parlé, dit Kanu, une main posée sur le caisson accroché près de son siège. Vous n’auriez pas pu rêver d’un meilleur capitaine. Mais ce monde ne lui suffira pas longtemps. Elle va vouloir repartir. Je le vois dans ses yeux.

— Je ne suis pas sûre qu’il s’agisse encore de notre monde, dit Goma.

Kanu eut un regard doux.

— Tu t’y referas une place.

— Pas pour longtemps, j’espère. J’ai une promesse à tenir. Je vais devoir aller sur Terre, d’une façon ou d’une autre. Apparemment, ils ont d’autres vaisseaux. Tôt ou tard, l’un d’entre eux partira bien dans cette direction.

— Tu pourras te payer le voyage ?

Elle n’en savait rien. Tout le monde l’ignorait. Qu’était-il advenu de l’argent qu’ils avaient laissé sur Creuset ? Peut-être qu’il avait fait des petits et qu’ils étaient tous riches, ou alors il n’avait plus aucune valeur. Ou pire encore, il s’était

peut-être métamorphosé en dettes immenses. De plus, Goma n'avait pas la moindre idée du prix d'un voyage vers la Terre. Et il faudrait doubler ce coût pour emmener Ru, à condition que son état lui permette de subir un autre saut.

— Je trouverai un moyen, dit-elle comme si sa seule détermination suffisait.

— Mais les Augmentés resteront ici, dit Kanu.

— Pour l'instant, dit Ru. Au moins le temps que nous ayons plus de cinq spécimens vivants. Peut-être que, dans quelques générations, nous serons – ils seront – suffisamment à l'aise pour envoyer quelques-uns d'entre eux sur Terre. Pas seulement sur Terre, mais vers d'autres systèmes solaires. (Sa voix se durcit, emportée par sa certitude.) Partout où il y a des humains, il devrait y avoir des Tantors. Des Augmentés. C'est le seul moyen. Mais rien ne sera possible avant vingt, trente, cinquante ans. Qu'ils agrandissent leur troupeau, construisent des bases solides, puis nous pourrons envisager de repartir vers les étoiles.

— Le travail d'une vie, donc. Ou au moins le temps d'une vie humaine ordinaire, dit Kanu.

— Nous avons déjà commencé. C'est ce que nous essayions de faire, sans y parvenir, avant de recevoir le message d'Eunice.

— Vous êtes les deux mieux placées pour réussir, dit Kanu.

— Nos successeurs s'en chargeront, répondit Goma. Pas nous. Il faudra d'abord que nous revenions de la Terre.

— Vous avez une grosse responsabilité.

— Comme nous tous, répondit-elle avec un léger pressentiment.

Ils traversèrent un air plus épais, plus chaud, plus humide. Ils survolèrent la forêt pluviale et des lagons sombres, des baies cernées de blanc et des mers vert foncé. Lorsque la visibilité s'avéra suffisante, Goma discerna la paroi sombre d'un des murs périphériques du Mandala, exactement comme dans son souvenir. Puis ils atteignirent la lisière de Guochang, une immense agglomération qui avait désormais intégré toutes les villes qui, autrefois, l'entouraient. La géométrie des routes et des parcs était déroutante, et ce presque à dessein : elle distinguait sans cesse des configurations qui lui paraissaient familières, mais qu'elle ne reconnaissait plus dès que la navette s'approchait. La cité avait été reconstruite une demi-douzaine de fois depuis son départ et seuls ses quartiers les plus anciens et les plus célèbres restaient encore intacts.

— Tu es née ici ? demanda Kanu en se levant enfin de son siège pour se pencher et regarder par le hublot de verre.

— Oui, dit Goma. Mais on ne dirait pas.

— Ça va passer, dit-il en souriant. Attends un peu.

Ils arrivèrent près d'une pyramide noire tordue qui semblait jaillir de l'ancien quartier du gouvernement. Immense, une fente horizontale barrait ses surfaces déformées à un tiers de sa hauteur. Partout ailleurs, elle était dépourvue de fenêtres et brillait d'un éclat huileux. Les navettes, pas seulement la leur, mais toutes celles qui étaient descendues depuis la station, entraient dans cette ouverture, comme des abeilles retournant à la ruche.

Une des émissaires se tourna vers eux et passa une main sur son col avant de parler :

— Voici le complexe médical. Les tests que nous avons effectués sur vous étaient assez précis, mais nous pourrons en faire davantage ici. Nous voulons nous assurer que vous êtes en parfaite santé.

— Ce sera long ? demanda Ru.

— Deux jours, au plus. Vous nous faciliteriez le travail en laissant des petites machines se dupliquer dans vos corps. Cela vous aidera à vous habituer à votre nouvel environnement.

— Une sorte de nanotechnologie ? demanda Goma.

— Oui, répondit l'émissaire, mais avec une certaine ambiguïté, comme si elle signifiait que la vérité était plus complexe. Oui, plus ou moins. À votre époque, il y avait quelque chose qui s'appelait le Mécanisme ?

— Il a disparu avant ma naissance, dit Ru.

— Nous avons reconstruit quelque chose qui lui ressemble, déclara l'émissaire. Mais meilleur, moins faillible. S'il fallait le nommer, nous l'appellerions le Tout. Les petites machines permettront au Tout d'entrer en vous.

Prudemment, elle ajouta :

— Si vous le souhaitez.

— Et si nous ne le voulons pas ? demanda Goma en essayant de ne pas paraître trop paniquée à cette idée.

— Il existe des enclaves ou le Tout n'est pas omniprésent. Vous pourriez y vivre librement.

Kanu se détourna de la fenêtre et reposa une main sur le caisson de Nissa.

— On dirait que votre médecine a fait beaucoup de progrès par rapport à la nôtre.

— Par certains côtés, dit l'émissaire en baissant les yeux. Mais il nous reste encore beaucoup à accomplir, et pas mal de choses qui restent au-delà de nos limites médicales et éthiques. Mais nous avons été prévenus du cas de Nissa. Nos meilleurs… experts… se penchent sur le problème. Je vous assure que nous ferons de notre mieux.

Kanu se mordit les lèvres et acquiesça. Ils le baratinaient, se dit Goma, le préparaient pour la nouvelle qu'il ne voulait pas entendre. *Comment peuvent-ils ne pas aider Nissa ?* pensa-t-elle. Et une brusque colère s'abattit sur elle ; elle en voulait à ces gens de ne pas être plus avancés, de ne pas être des dieux. Qu'avaient-ils fait durant les trois siècles écoulés ; ils étaient restés assis à ne rien faire ?

La fente dans la pyramide contenait un quai d'atterrissage qui s'étendait sous un plafond bas. Des dizaines de vaisseaux y étaient stationnés et l'endroit grouillait déjà d'équipes médicales. Contrairement aux émissaires vêtus de noir, le personnel soignant de la pyramide portait des habits d'un blanc éclatant et ultra-lumineux. Mais ils étaient également accompagnés de nombreuses sphères flottantes, à peu près aussi grosses que des ballons de football, qui s'ouvraient en leur milieu pour faire jaillir des bras articulés et des détecteurs. Goma et ses amis durent tendre leurs avant-bras aux sphères, et les machines les piquèrent pour prendre des échantillons de sang, de tissus et d'ADN. L'examen se révéla sans douleur et ne laissa pas de marques.

— Et le Tout ? demanda-t-elle tandis que l'on conduisait tout le groupe, humains et Tantors réunis, dans la partie principale de la pyramide.

— Il est déjà en vous, répondit l'émissaire, les liens du connectome adéquats ont déjà commencé à se former. Vous risquez de voir quelques images hypnagogiques. Mais le processus peut être interrompu et inversé n'importe quand, si vous décidez de ne pas participer.

— Le feriez-vous ? demanda-t-elle.

L'émissaire la regarda brusquement avec un regard franc.

— Refuser ? Non. Je préférerais mourir. Mais c'est à vous de voir.

Ils restèrent dans le complexe deux jours. Les tests les rendaient parfois perplexes, mais ils étaient le plus souvent ennuyeux et jamais indolores. Goma en retira le sentiment qu'il ne s'agissait que de formalités, une suite d'obstacles légaux qu'ils devaient passer avant d'autoriser les nouveaux arrivants à se déplacer librement sur Creuset. Ils avaient des chambres dans la pyramide, plutôt confortables, mais assez peu équipées, comme si leurs hôtes ne voulaient pas surcharger leurs fragiles constitutions avec trop de nouveautés. Une fenêtre donnait sur Guochang et, là où la ville se dissipait, Goma vit une lisière d'un vert éclatant, une étendue de veld bordée par des arbres entre lesquels elle crut apercevoir des silhouettes d'éléphants bouger, aussi minuscules que des grains de pollen. Elle aurait tout donné pour y être.

Même si les nouveaux venus étaient maintenus à l'écart du reste de Creuset, ils avaient le droit de se voir entre eux et pouvaient utiliser à loisir les salons et les zones publiques d'un des niveaux du complexe. Ils bénéficiaient de beaucoup de temps libre entre deux tests et Goma et ses camarades en profitèrent chacun à leur façon. Ru se plongea dans les recherches sur les éléphants pour tenter de rattraper trois siècles de retard. On leur avait également fourni de vieilles consoles de données, qui possédaient encore des liens avec les technologies qui leur étaient familières. Grâce à elles, et avec l'aide d'inserts de traduction et de médiation, ils parvenaient à accéder aux archives publiques et aux canaux d'information.

Goma n'en pouvait plus. Les éléphants signifiaient tout pour elle, mais elle ne pouvait tout de même pas retourner à son ancien rôle de chercheuse comme si de rien n'était. À quoi bon, puisqu'elle n'avait aucune intention de rester sur Creuset ?

Même Ru, estimait Goma, faisait semblant de revenir à la routine de ses études.

Elle rendit visite à Grave, à Vasin et aux autres. Tout le monde semblait légèrement abasourdi, comme s'ils avaient reçu une grosse gifle. Ils avaient été aussi bien traités qu'on pouvait l'être, mais revenir sur Creuset restait un choc. Ils savaient qu'ils ne retourneraient jamais sur leur ancien monde, celui où ils vivaient avant leur départ, mais jusqu'à présent, cette idée était restée abstraite, sans substance. Désormais, ils s'y retrouvaient confrontés et la prenaient de plein fouet.

Seul Kanu ne paraissait pas intéressé par ce qui se passait sur Creuset, par ce qui avait changé et ce qui était resté semblable.

Lorsqu'elle arriva dans sa chambre, il s'était servi de la console pour envoyer une projection sur un des murs.

— N'est-ce pas merveilleux ? dit-il en désignant l'image de la tête.

C'était la surface d'une planète, en rouge et émeraude, rehaussé de pointes de bleu. Pas la Terre, elle en était presque sûre.

— C'est Mars ?

Kanu sembla ravi qu'elle ait reconnu l'endroit.

— Oui, mais pas telle que je la connaissais. Quand je l'ai quittée, les seuls humains qui s'y trouvaient étaient les ambassadeurs, enfermés dans leur ambassade sur Olympus Mons. Nous étions dans une impasse depuis des années. Il y avait des satellites en orbite, des terroristes qui militaient pour que les humains reprennent le contrôle de la planète et des tensions insolubles… Je n'avais pas beaucoup d'espoir. Swift est parti avec moi parce que nous estimions

tous les deux qu'il devait exister un meilleur moyen ; une façon de vivre qui permette aux machines et aux humains de collaborer au lieu de s'affronter.

— Et maintenant ?

Kanu afficha un sourire radieux, comme s'il venait présenter un nouveau-né.

— Regarde. Ces bandes vertes, ces lacs : ce sont des zones où les humains se sont réinstallés ! Ils ont enfin signé un traité de recolonisation. Avec des frontières et des limites strictes, mais c'est un début, non ? Ils ont même entamé la terraformation. Avec des dômes, pour l'instant, des tentes atmosphériques, mais l'air devient plus dense, se réchauffe, gagne en humidité. Et ce n'est pas du seul fait des humains ; ils coopèrent avec l'Évolvarium dans une entreprise commune.

Goma aurait aimé partager son enthousiasme, mais de son point de vue, tout semblait indiquer que les machines avaient capitulé.

— Qu'en retirent les amis de Swift ?

— La Terre, dit-il. En partie. C'est l'autre moitié du traité. Des enclaves pour les machines sur Terre ! Dans les océans, sur les continents. Et ça marche ! Il faut avouer que ça a été largement négocié par les Pans. Mais quel spectacle ! (Enthousiaste, il appuya sur les commandes de la console et manqua de s'emmêler les pinceaux dans son empressement.) Attends. Il faut que tu voies ça ! Si tu savais ce que les machines ont fait de Mars.

La surface tourna et fit apparaître une nouvelle partie de la planète. Elle était toujours éclairée par le soleil, mais les ombres y étaient précises, partant de la droite et dessinant de longs traits sur le paysage.

Kanu agrandit l'image. Il zooma sur une zone de Mars. Quelque chose apparut nettement. Une montagne, ou peut-être un très gros rocher sur un terrain par ailleurs plat et sans autre trait distinctif.

Un visage était gravé sur la surface supérieure du rocher, tourné vers l'espace. C'était un portrait minimaliste, des yeux, un nez, une bouche, qui évoquait à peine quelqu'un. Mais elle le reconnut.

C'était son visage. Ou plutôt celui d'Eunice.

— C'est une de leurs filières qui l'a fait, expliqua Kanu. Une faction des machines. Une secte, si tu préfères.

— Pourquoi ?

— Je le leur demanderai quand j'en aurai l'occasion.

— Je vais t'épargner ça, répondit Goma. Je suis censée aller sur Terre. Mars est à côté.

Elle s'enquit de la santé de Nissa. Kanu resta prudent dans ses réponses et elle se demanda alors ce que lui avait vraiment dit l'équipe médicale.

— Il y a eu des complications. Les trucs qu'ils ont insérés en nous, ces petites machines ? J'ai l'impression qu'elles peuvent à peu près tout faire, en termes de création de tissu microscopique. Elles pourraient reconstruire un cerveau endommagé une synapse après l'autre.

— Et ce n'est pas ce dont elle a besoin ?

— Le problème reste de savoir quels circuits rétablir. (Kanu s'exprimait avec une grande sérénité, mais Goma sentait la puissance des émotions qu'il s'efforçait de contenir.) Même si les médecins possédaient les moyens techniques de reconstruire son cortex endommagé, ce qui n'est pas simple, loin de là, il reste un problème éthique.

— Ramener quelqu'un à la vie pose un problème éthique ?

— Leur loi fait une nette distinction entre la restauration d'une structure

neuronale endommagée et le remplacement complet d'un ensemble de structures par un autre. S'ils arrivaient à se persuader qu'ils reconstruisent une personnalité au lieu d'en inventer une à partir de rien, je crois qu'ils accepteraient une telle procédure. Ou qu'ils essaieraient au moins. Mais les déontologues mettent du temps à se décider, et pendant ce temps…

— L'état de Nissa ne va pas empirer, n'est-ce pas ?

— Non, avoua-t-il en acquiesçant. Elle est en sécurité. Mais si ces gens ne peuvent pas l'aider, il faut que je m'adresse ailleurs.

— Sur Terre ?

— Peut-être.

Elle posa une paume sur son avant-bras.

— Je ne vous souhaite que le meilleur, à tous les deux, mon oncle.

Il recouvrit la main de sa nièce de la sienne.

— Ne t'en fais pas pour moi, Goma Akinya. Tu as déjà bien assez de préoccupations.

Le matin de leur sortie du complexe médical, un véhicule de surface, un bloc sans roues aux flancs cannelés et aux extrémités en angles droits, les attendait dans une zone de chargement devant l'entrée.

Kanu et Ru accompagnaient Goma, ainsi que deux fonctionnaires du gouvernement : un émissaire de l'administration vêtu de noir et un membre du corps médical portant une tenue blanche. Des femmes dont les noms, en tout cas ceux qu'elles voulaient bien révéler à leurs invités, étaient Malhi et Yefing.

Goma savait où ils allaient. Elle avait demandé si c'était possible, en sachant bien que plus elle attendait, moins elle serait enthousiaste à cette idée. Alors même qu'elle ne l'était déjà pas beaucoup.

— Merci de venir, dit-elle à Kanu tandis qu'ils s'installaient dans leurs sièges.

— Ce n'est pas comme si j'étais vraiment occupé, répondit-il.

— Les déontologues ont-ils… ? fit-elle.

— Ils délibèrent toujours et rien de ce que je peux faire ou dire n'y changera rien.

Il ajouta aussitôt :

— Mais ne va pas croire que ça ne me fait pas plaisir de t'accompagner.

— Ne t'en fais pas, dit Ru.

Ils traversèrent Guochang à toute vitesse, fonçant entre d'immenses immeubles de bureaux, des boutiques et des quartiers commerciaux, des parcs et des zones résidentielles. Goma ne reconnut rien, bien qu'elle fût sûre que certains des plus vieux bâtiments étaient déjà là avant son départ. Si elle ne faisait pas attention et cessait de chercher à reconnaître des endroits précis, l'endroit ne lui paraissait plus étrange ni perturbant. Il y avait des embouteillages, des piétons, des travaux sur les routes. Les gens promenaient leurs animaux de compagnie, des groupes d'enfants allaient à l'école, des hommes d'affaires d'allure pressée étaient en pleine conversation. Il y avait des terrasses de café et des zones plus délabrées que d'autres. Mais c'était uniquement si elle se laissait aller. Si elle regardait attentivement, tout lui paraissait inconnu. Les panneaux et les enseignes au-dessus des boutiques et des commerces étaient difficiles à lire, comme si la zone de son cerveau qui déchiffrait l'écrit avait subi une lésion. Certaines couleurs lui semblaient improbables ou factices, des verts rougeoyants ou des jaunes aux reflets bleus. Et une brume de texture subliminale, une sorte de brouillard luisant organisé, flottait entre toutes ces choses.

Yefing, le médecin, dut lire le trouble sur son visage.

— Le Tout devrait être intégré, désormais. Si vous commencez à voir des choses, n'ayez pas peur.

— Ça ira, dit Kanu. C'est partout pareil ? Dans les autres systèmes solaires ? Ils ont tous un Tout ?

— D'autres versions, répondit Malhi en se retournant pour répondre. Mais chaque système choisit sa propre voie, sa propre approche. Et évidemment, nous ne savons jamais tout. Nous avons des liens avec la Terre. Nous avons toujours échangé des informations, mais depuis que les Gardiens nous ont laissés tranquilles, l'afflux de vaisseaux a beaucoup augmenté.

— Parmi ces liens, y a-t-il des accords judiciaires ? demanda Kanu. Des traités d'extradition, ce genre de chose ?

— Non, répondit Malhi. Nos relations ne sont pas aussi formelles. Par nécessité. Comment pourrions-nous faire respecter ce genre d'accord avec un décalage de presque soixante ans ?

— Vous devez à peine vous rappeler comment c'était, lorsque ces trucs pendaient au-dessus de nos têtes, dit Goma.

— Ils étaient là quand j'étais petite, dit Yefing. Mais ça remonte à soixante-dix ans. Les temps ont changé. J'ai du mal à me souvenir de l'impact que ça avait sur nous.

L'effet que Swift avait eu sur les Gardiens dans le système de Gliese 163 s'était propagé jusqu'à tous les regroupements connus de Gardiens dans l'espace humain, et peut-être au-delà. Il s'était répandu à la vitesse de la lumière, et la disparition des Gardiens était déjà de l'histoire ancienne lorsque le *Travertine* était retourné dans l'espace de Creuset.

— Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé, dit Malhi. Il semble acquis que votre intervention autour de Gliese 163 y a participé. D'un point de vue causal, il n'y a aucune autre explication. Mais tant que nous n'avons pas recueilli votre récit sur les événements…

— Ne vous attendez pas à recevoir des réponses à toutes vos questions, dit Kanu sur un ton d'avertissement amical. Nous ne pouvons pas tout expliquer.

— Pas même vous, Kanu ? demanda Yefing tandis qu'une ride de doute se dessinait sur son front. Il nous semblait que vous étiez celui qui avait été le plus en contact avec eux.

— C'était Swift, pas moi, dit Kanu.

— Mais vous y étiez, insista Yefing. Le Gardien vous a emmené… puis ramené. Voilà pourquoi nous devions vous faire subir des examens médicaux aussi poussés.

— Je n'étais qu'un témoin, c'est tout.

Malhi s'éclaircit la voix.

— Mais pensez-vous que nous en soyons débarrassés ? Pour toujours ?

Kanu sourit.

— Toujours, je ne sais pas. J'imagine que nous serons fixés lorsque nous retournerons sur Gliese 163, ou lorsque nous commencerons à utiliser activement le réseau de Mandalas. Peut-être que ça les attirera de nouveau. Mais ils ne reviendront peut-être pas pour nous faire du mal.

— Vous êtes optimiste, dit Yefing.

— Il paraît.

— Vous pourriez jouer un rôle dans ces ambitieuses aventures, dit Malhi, comme si elle voulait lui remonter le moral. Nos méthodes de rajeunissement

sont équivalentes à celles de l'ère de Babel, supérieures, même, sur certains plans. Vous pourriez redevenir aussi jeune et fort que vous le souhaitez.

Elle se tourna vers Ru :

— Et votre STOA. Nous pouvons le guérir. Facilement. La maladie est à peine mentionnée dans la littérature médicale contemporaine.

— Je n'ai nul besoin qu'on me guérisse, dit Ru. Sauf si c'est pour m'aider à supporter un autre saut.

Yefing fit une moue.

— Nous utilisons un autre procédé maintenant. Il y a moins de complications.

— Alors ça ira. Goma et moi n'allons rester sur Creuset que jusqu'à ce qu'un vaisseau nous ramène sur Terre. À moins que vous m'annonciez que nous ne pouvons pas nous payer la traversée.

— Vous êtes… célèbres, répondit Malhi avec un certain embarras. Il y aurait certains obstacles à lever si vous vouliez nous quitter. Mais ne prenez pas de décisions hâtives, vous venez à peine d'arriver.

Le véhicule continua sa route. Ils traversaient des quartiers résidentiels depuis un moment déjà, d'immenses zones de banlieue, des parcelles de forêts, des lacs artificiels, de nouveaux immeubles en construction. Les maisons finirent par s'espacer pour laisser la place à une surface verte sans fin. Ils passèrent devant une sorte de stade, un jardin à pagodes et d'autres bois. Puis le véhicule tourna sur une allée bordée d'arbres et Goma reconnut les lieux.

La maison de Ndege.

Ils n'avaient pas construit autour et le bâtiment lui-même semblait parfaitement épargné par les siècles. Les vieux murs d'enceinte étaient encore là, mais rien n'interdisait de traverser le portail : il n'y avait ni gardes ni poste de contrôle. Le véhicule entra sans problème et se gara entre l'enclos et la maison.

Tous les cinq descendirent. Goma regarda de nouveau la demeure à la recherche de traces du temps écoulé.

— Vous la détestiez, dit-elle doucement en ne s'adressant pas à Malhi ou Yefing en tant qu'individus, mais en tant qu'agents du gouvernement. Pourquoi ne pas avoir démoli cet endroit après sa disparition ?

— C'était il y a longtemps, dit Malhi. Les choses ont changé. Vous devriez entrer.

Goma regarda Ru puis Kanu et hocha la tête pour leur signifier qu'ils devraient l'accompagner.

Mais Kanu leva une main.

— Je ne veux pas m'imposer.

— Tu as fait tout ce chemin, dit Goma.

— Et j'entrerai dans la maison. Mais je vais d'abord te laisser quelques instants.

Il n'avait pas parlé au nom de Ru, mais après une petite seconde d'hésitation, elle acquiesça.

— Kanu a raison. Nous t'attendrons dehors jusqu'à ce que tu aies besoin de nous.

— J'ai besoin de vous tout de suite.

— Non, dit Ru. Tu le crois, seulement. Mais tu es plus forte que tu l'imagines, Goma Akinya. Si je l'ignorais avant de quitter Creuset, je le sais maintenant. Vas-y, entre.

Elle s'approcha donc de la porte, l'ouvrit et s'engouffra à l'intérieur.

Et une pensée s'imposa alors à elle : *Mposi lui apportait toujours du pain vert.*

J'aurais dû en prendre.

Il n'y avait personne dans la maison : Malhi et Yefing étaient restées dehors avec Ru et Kanu. À l'intérieur, il faisait froid et la seule lumière, faible, provenait des fenêtres. Elle créait des rectangles brillants sur les surfaces pâles de la pièce, les murs, les bibliothèques, les meubles et le peu de décorations que Ndege s'était autorisé. Goma toucha un rebord de fenêtre pour voir s'il était poussiéreux. Elle leva le bout de son doigt et l'examina. Il était immaculé, sans la moindre trace. On s'était donné du mal pour conserver cet endroit dans un parfait état, exactement comme il était autrefois, comme un lieu saint.

Goma passa dans une autre pièce. Elle n'était jamais venue ici sans Ndege. Une partie de son cerveau tentait sans cesse de l'imposer sur ce décor : une présence humaine aperçue du coin de l'œil qui disparaissait lorsqu'elle se tournait vers elle. Pas un fantôme, mais la puissance de la mémoire, la force de son influence sur le moment présent.

Rien n'était plus agréable ou plus cruel que le souvenir.

Elle voulut s'emparer d'un livre sur une étagère. Mais lorsque sa main approcha de la bibliothèque, un rectangle luisant s'alluma sur une partie du mur proche. Du texte et des images apparurent à l'intérieur. À sa grande surprise, l'écriture était une forme de swahili qu'elle connaissait et pouvait donc lire facilement. Sur les images, on voyait Ndege et des choses en rapport avec sa vie. L'holovaisseau, sa mère Chiku, les premiers jours de la colonie, le Mandala, ses expériences de communication directe avec lui… l'anneau de débris qui était tout ce qui restait du Zanzibar.

Le procès, l'opprobre, l'emprisonnement.

Elle connaissait cette histoire, même si elle n'était pas racontée sur le ton auquel aurait pu s'attendre Goma. Le récit n'était pas tant accablant et catégorique que compatissant : ses fautes y étaient considérées comme des erreurs compréhensibles plutôt que comme des crimes d'orgueil. De mauvais calculs, pas des actes malfaisants.

Ce rectangle ne racontait qu'une partie de l'histoire. Lorsqu'elle entra dans d'autres pièces, des images et du texte similaires apparurent. Parfois, il y avait des vidéos et des enregistrements audio où sa mère chuchotait doucement depuis les murs de sa maison.

Goma suivit la trajectoire d'une vie. Ndege avait vécu encore trente ans après le départ de l'expédition. Pas suffisant pour apprendre la vérité à propos du *Zanzibar*, mais Goma ne l'avait jamais escompté. Ndege était morte bien avant que l'expédition atteigne Gliese 163 et il s'était écoulé encore du temps avant que la nouvelle de leur découverte revienne sur Creuset. Elle n'avait pas été pardonnée sur son lit de mort, elle n'avait pas pu libérer sa conscience durant ses dernières années.

Pourtant, au fil du temps, le gouvernement avait réexaminé ses actions. Après le départ des Gardiens et la nouvelle de la découverte d'un deuxième Mandala – et de son déclenchement par Eunice – on avait décidé de chercher à comprendre et à dompter cette technologie extraterrestre intimidante. Cela prendrait peut-être des décennies, des siècles avant que les Mandalas puissent obéir à l'humanité. Mais le contenu de ces fragments biographiques était clair sur une chose : les travaux de Ndege avaient fourni les bases de toutes les expérimentations qui avaient suivi. Ils n'avaient d'autre choix que de partir de ce qu'elle avait accompli et ce qu'on considérait autrefois comme un crime devait désormais être réévalué sous un jour plus clément.

Goma accepta ce pardon implicite pour ce qu'il était. Elle se réjouit d'apprendre que sa mère n'était plus détestée, plus tenue pour moralement responsable d'un affreux accident. Mais elle voyait bien tout de même le cynisme à l'œuvre ici. Le gouvernement avait besoin de repartir de ses travaux et devait donc réhabiliter sa réputation.

Mais le pardon valait tout de même mieux que l'opprobre, non ?

Peut-être.

Elle fit demi-tour pour quitter la maison lorsque Ndege apparut devant elle, sous un puits de lumière du soleil.

Sa mère leva une main rassurante.

« Tu es revenue, ma fille. En tout cas, si tu me vois, ce doit être le cas. N'aie pas peur, je ne suis pas un fantôme. Je suis morte depuis longtemps. Il s'agit d'un enregistrement. Ils m'ont autorisée à le faire en se disant qu'un jour tu pourrais l'écouter. »

Il s'agissait bien de Ndege, mais d'une version plus âgée de sa mère qu'elle n'avait vue que sur les images aux murs : elle ne devait plus être alors loin de la fin de ces trente années supplémentaires. Le Tout devait jouer son rôle, se dit Goma, en faisant apparaître cette image devant elle, d'un réalisme saisissant. Était-ce pour cela qu'ils tenaient tant à la relier au Tout aussi vite, pour qu'elle puisse voir Ndege ?

« Ne t'en fais pas pour moi, dit sa mère. Ils ont été corrects, ces dernières années. Même mort, mon frère a fait tenir parole au gouvernement. Ils ont dit qu'ils assoupliraient mes conditions de détention si je me portais volontaire pour l'expédition et ils l'ont fait. (Elle dut se taire un instant pour reprendre son souffle. Elle s'exprimait d'une voix frêle et éraillée.) *Peu importe que je n'aie jamais embarqué à bord du vaisseau ; comme tu le sais, j'en avais bel et bien l'intention. »*

— Oui, je sais, dit Goma.

L'image poursuivit sans interruption :

« J'espérais finir par être pardonnée, mais visiblement, ça n'arrivera pas tant qu'il me restera un souffle de vie. Mais j'ai confiance en toi, ma fille. Tu vas faire une découverte, là-bas. Je le sais. Tomber sur quelque chose qui me réhabilitera. Quoi que ce soit, je suis sûre que tu le trouveras. »

— Je l'ai fait, chuchota-t-elle comme si parler à haute voix risquait de rompre le charme.

« Les médecins sont gentils, mais ils tournent autour du pot et ne veulent pas me dire combien de temps il me reste. Je n'ose même plus l'envisager en termes d'années, désormais. J'aimerais vivre encore des mois, mais il est plutôt question de semaines. (Son sourire était doux, et ses yeux possédaient un éclat de tendresse. Le côté féroce de sa mère avait à présent disparu, effrité au fil des ans depuis le départ de Goma.) *Mais il faut tout de même que tu saches que ces dernières années n'ont pas été les pires. Évidemment, tu me manques et j'ai toujours du chagrin pour Mposi. Mais j'ai trouvé moyen de continuer à vivre. Mes ennemis seraient ravis d'apprendre que mon existence n'a été que malheur et désespoir, mais je vais les décevoir. Nous sommes résilients et nous aimons la vie. Les crépuscules sont beaux, mais les levers de soleil encore meilleurs : même sur un monde extraterrestre qui ne nous apprécie pas vraiment. C'est ce qui fait de nous ce que nous sommes. Une caractéristique des Akinya, en quelque sorte. Moi, je dirais simplement que nous sommes humains*. (Elle se tut, prit plusieurs inspirations lentes et difficiles.) *Je les ai contraints à me faire une promesse. Je ne peux pas les obliger à la respecter, je ne serai plus là, mais je crois qu'ils tiendront parole. C'est peu demander, et je voulais que tu aies quelque chose à*

ton retour. Je ne sais qui t'a amenée ici, mais ils sauront de quoi je parle. Demande-leur de te montrer. Tu as gagné le droit de le récupérer. Bon retour chez toi, Goma. »

L'image pâlit et s'effaça. Goma erra de nouveau dans la pièce, au cas où un de ses mouvements ferait revenir Ndege. Mais il n'y eut pas de deuxième apparition. Son intuition la prévint qu'il n'y aurait rien d'autre ; que ce qu'elle avait entendu ne serait pas répété. Ndege n'était pas du genre à vider le sens de ses paroles par une incessante répétition.

Mais qu'avait-elle voulu dire ?

Goma sortit dans la lueur argentée du jour de Creuset. Elle dut plisser les yeux face à l'éclat de la lumière. Les autres l'attendaient toujours, l'air inquiets, comme si aucun d'entre eux ne savait vraiment ce qui s'était passé à l'intérieur.

— Eh bien ? dit Ru, en n'y allant pas par quatre chemins, comme d'habitude.

— Elle m'a laissé un message. Elle a dit qu'il y avait quelque chose pour moi, qu'elle voulait me donner.

— En effet, confirma Malhi. Mais nous ne savions pas vraiment quoi en faire, ni ce que vous en penseriez. C'est derrière la maison. Vous voulez le voir ?

Goma sentit sa gorge se serrer.

— Oui. Allons-y.

Ru lui prit la main droite et Kanu la gauche.

— Il y avait un message ? demanda Kanu.

— De Ndege. Grâce au Tout. Tu peux entrer si tu veux. Je serais curieuse de savoir si elle apparaîtra pour toi.

— Elle ne le fera pas, dit Ru avec fermeté.

Goma acquiesça.

— Non, je ne crois pas non plus. C'était pour moi. Uniquement pour moi. Et je ne crois pas qu'il y aura d'autres messages.

— Il en faudrait un autre ? demanda Kanu.

— Non, répondit-elle après avoir réfléchi un instant. Je crois que nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire.

Malhi et Yefing étaient parties devant. Lorsque Goma arriva derrière la maison, Malhi était là, un bras tendu, montrant l'objet resté jusque-là caché. Goma le regarda quelques secondes en ayant du mal à en croire ses yeux. Il était à la fois familier, une partie d'elle, et il y avait si longtemps qu'elle n'y avait pas pensé, qu'elle ne s'était pas rappelé ses courbes, qu'elle n'avait pas admiré son élégant équilibre entre forme et fonction, qu'elle aurait pu tout aussi bien le voir pour la première fois. Il paraissait irréel, brillant du même éclat ultra-lumineux que l'uniforme de médecin de Yefing.

— L'avion de Geoffrey, dit-elle, émerveillée. Le *Sess-na*.

Elle lâcha les mains de Ru et Kanu, s'approcha du flanc de l'avion et toucha, de la main, sa peinture blanche. Elle s'attendait presque à ce qu'il éclate comme une bulle de savon. Mais il était réel. Il était froid, solide et, sous sa paume, indéniablement présent.

Elle toucha l'aile. Elle s'approcha de l'avant et caressa le bout de l'hélice, comme un escrimeur qui testerait le tranchant d'une lame.

— Qui est Geoffrey ? demanda Kanu en passant à l'ombre de l'aile et en regardant la vieille machine avec une certaine agitation.

— Tu devrais le savoir, le tança-t-elle pour le taquiner. C'était un membre de la famille. Ton… quoi ? oncle ? grand-oncle ? C'était le frère de Sunday ? Tu n'as qu'à faire le calcul.

— Il me semblait avoir déjà entendu ce nom. (Kanu lui rendit son sourire et

continua à examiner, peu convaincu, l'appareil primitif.) Ce truc lui appartenait ?

— Oui, et il n'était déjà pas neuf à l'époque. Nous l'avons apporté, depuis la Terre. Depuis l'Afrique. Il est… *vieux*. Très vieux. Neuf cents ans, voire plus.

— Tu sais le piloter ?

— Je le prenais autrefois. Contre l'avis de ma mère la plupart du temps : elle croyait que j'allais y rester.

— Pourtant, dit Kanu, elle a tenu à te le transmettre.

— Si tu avais dû te tuer aux commandes, ce serait déjà fait, dit Ru.

— Vous pouvez le démanteler ou le mettre dans une boîte ? demanda-t-elle à Malhi qui se renfrogna.

— Vous ne l'aimez pas.

— Ce n'est pas le problème. Je dois me rendre sur Terre. Autant qu'il reparte avec moi. C'est là-bas qu'il doit être, pas ici.

— Pour moi, il est tout aussi bien ici, dit Kanu.

— Peu importe. Il peut quand même repartir avec moi.

Il s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule.

— L'appareil doit rester ici. C'est ici qu'il a passé la majeure partie de son existence, non ?

— Et alors ? demanda-t-elle en plissant les yeux face à l'éclat blanc abstrait se dégageant de la coque du *Sess-na*.

— Toi aussi, dit-il. Ici avec les Tantors, les Augmentés. Ici, sur ce monde où tu es née. (Il désigna Ru de la tête.) Toutes les deux. Votre monde est ici, ce n'est pas la Terre. Vous avez du travail à reprendre. Creuset a besoin de vous.

— Nous n'en avons pas assez fait pour Creuset ? demanda Goma.

— Plus l'on en fait, plus l'on devient indispensable.

— Peu importe, dit-elle. Je dois repartir. Pour Eunice.

Il ôta son bras de l'épaule de Goma et se plaça face à elle pour lui parler d'un ton ferme, mais tendre :

— Tu t'es promis à toi-même que tu veillerais à ce que son cœur retourne en Afrique.

— Oui.

— Et tu peux tenir parole. Mais je peux m'occuper du cœur. Cela ne pose aucun problème. Ce n'est pas comme si je n'appartenais pas à la famille. Tu peux me faire confiance pour mener à bien la mission. (Il la regarda avec sévérité.) N'est-ce pas ?

— Bien sûr que oui. Mais…

— Et j'y vais, de toute façon.

— Mais Nissa…, dit Ru.

— Elle m'accompagnera. La médecine terrienne est peut-être plus avancée que ce que nous avons ici sur Creuset. Ou peut-être pas. Ils n'ont peut-être pas les mêmes limites éthiques sur la régénération des tissus neuronaux endommagés. Mais je ne compte pas vraiment sur la Terre. Je vais emmener Nissa sur Mars. Ils m'ont déjà reconstruit alors que je devais mourir. Ils ont refaçonné mon cerveau une cellule après l'autre et inséré Swift dans mon crâne comme un motif tissé dans une tapisserie. S'ils ont réussi avec moi, ils pourront ramener Nissa également.

— Vous n'avez aucune garantie, dit Yefing.

— Non. Mais s'il était facile de la guérir, vous l'auriez déjà fait. C'est au-delà de vos capacités, ou indigne de vous. N'est-ce pas ?

— Des obstacles se posent, avoua Yefing. Mais personne ne voulait vous

démoraliser. Il reste encore des pistes à explorer…

— Et j'apprécie vos efforts et vos bonnes intentions, dit Kanu. Mais il y a autre chose à considérer. Je dois retourner sur Terre. Il ne s'agit pas seulement du cœur d'Eunice. Je dois rendre des comptes.

— Comment ça ? dit Malhi.

— Il y a des années, en quittant le système terrien, j'ai utilisé l'armement de mon vaisseau contre un autre appareil. J'ai tué un homme. Au minimum. Il s'appelait Evgueni Korsakov. Nous étions amis. Ou collègues, en tout cas. Je n'avais pas d'autre choix, mais ça ne me décharge pas de ma responsabilité. Vous avez dit qu'il n'y avait pas de traité d'extradition.

— Vous iriez volontairement, confirma Malhi. Nous n'avons relevé aucune mention de ce crime et la Terre ne sait pas que vous êtes revenu. Si vous décidez de rester ici, vous pourrez rester libre des décennies.

— Il faut aussi que j'arrive à me regarder dans la glace. (Kanu leur sourit. Un sourire empli de sagesse et de triste résignation plus que de joie.) Mais ça va. J'avais déjà plus ou moins tranché avant que nous quittions le complexe médical. Je partirai sur le premier vaisseau. Peut-être qu'ils auront oublié mon crime, ou choisi de me pardonner. Quoi qu'ils décident, je m'y plierai. Je suis sûr qu'ils m'autoriseront à emmener Nissa sur Mars et à apporter le cœur d'Eunice en Afrique.

— Tu fais ça pour elle, dit Goma. Pas parce que ta culpabilité te ronge. Mais parce qu'elle compte plus que tout.

Kanu ne sut pas quoi répondre.

— Un vaisseau doit partir dans quelques semaines, dit Malhi en rompant enfin le silence. Vous pourriez facilement y embarquer avec Nissa, si vous le voulez. Mais vous avez encore le temps d'y réfléchir.

— Merci, Malhi. Mais je ne pense pas que je changerai d'avis. Je dois le faire. Et puis ça n'a rien de difficile. La Terre est mon foyer. Peu importe ce qui m'attend là-bas, c'est chez moi. (Et il se tourna vers Goma pour lui confirmer qu'elle n'avait pas à avoir de regrets, d'hésitations, de doutes ou d'inquiétudes, qu'il n'y avait aucun problème entre eux.) Là qu'Eunice doit reposer. Je m'assurerai qu'elle rentre chez elle. C'est le moins que je puisse faire.

— Kanu…, dit Goma dont les yeux se gonflaient de larmes. Mon oncle.

Il la ramena vers lui et la serra dans ses bras.

— C'est un bel appareil, que t'a laissé Ndege. Je crois que tu devrais en profiter. Tout ira bien, pour moi. Peut-être qu'un jour je reviendrai sur Creuset.

— Je voulais voir la Terre.

— Elle ne va pas disparaître. Elle sera toujours là dans cent, ou mille ans. Mais en attendant, il reste les Augmentés. C'est un moment délicat pour eux, Goma, leur goulet d'étranglement. Nous avons survécu à un paquet d'entre eux ; c'est maintenant à notre tour d'aider nos amis. Ils sont entre de bonnes mains, j'en suis persuadé.

— J'espère que tout se passera bien pour toi, Kanu, dit Ru.

— Oui. Il faut être optimiste. Que peut-on faire d'autre ?

Vingt jours plus tard, elles le regardèrent partir.

Goma lui avait déjà fait ses adieux ; elle n'avait plus besoin de lui dire au revoir au spatioport. Elles s'étaient donc envolées à bord du *Sess-na*, loin au-delà de la banlieue la plus éloignée de Guochang, dans le territoire des éléphants.

Les ambassadeurs marcheraient bientôt sur ces plaines extraterrestres, mais

pas encore : il leur restait encore des semaines ou des mois d'acclimatation avant de pouvoir respirer convenablement l'air de Creuset. Mais les éléphants s'étaient déjà adaptés une fois, sans l'aide de la médecine contemporaine, et Goma ne doutait pas que les ambassadeurs y parviendraient aussi.

Pour l'instant, il n'y avait qu'elle et Ru, debout à une dizaine de pas de l'avion.

— J'ai parlé à Malhi, dit Goma. Ils la suivent encore, même après tout ce temps.

Ru jeta un coup d'œil relativement peu intéressé à Goma et continua à se concentrer sur le lointain spatioport, au-delà de la pyramide médicale qui évoquait un aileron de requin.

— Qui ça ?

— Arethusa. Elle est toujours en vie, là quelque part. Mais plus grosse et plus étrange que jamais. Elle a manqué de tuer Mposi, tu le savais ? Il avait tenté de lui coller un détecteur. Ça ne s'est pas bien passé.

— Et maintenant… ?

— Il faut que quelqu'un la prévienne. Ce n'est peut-être pas une Akinya, mais elle est dans cette histoire depuis tellement longtemps. Je veux que Malhi m'y emmène. Par bateau, ou dans un sous-marin, peu importe. Il reste des aquatiques. Ils m'aideront à la trouver.

— Et si elle essaie aussi de te tuer ?

— J'espère qu'elle voudra d'abord écouter mon récit. Nous lui devons bien ça.

— En souvenir du bon vieux temps ?

— Exactement.

Elles le virent bien avant que tout son aurait eu le temps de leur parvenir. Une étincelle s'éleva, aussi régulière qu'une étoile qui montait, l'éclat d'une coque en équilibre au-dessus de cette flamme, fonçant vers l'orbite pour retrouver le vaisseau plus gros qui s'élancerait bientôt dans l'espace interstellaire. Goma attendit longtemps, mais le son n'arriva jamais. Ne restèrent que la chaleur et le calme du jour, leurs propres respirations, et le silence paisible entre elles. Elle pensa à Kanu à bord de cet appareil, à sa femme qui l'accompagnait, à leurs espoirs et à leurs craintes, et au cœur qui partait avec eux pour un long voyage jusque chez lui.

Ils n'avaient pas été suffisamment prévenus.

Lorsque le déplacement se produisit, il restait beaucoup à faire aux Augmentés pour préparer leur monde à sa prochaine destination. Dans les couloirs glacés, les pièces fermées et les immenses salles voûtées du *Zanzibar*, d'innombrables pachydermes vaquaient encore à leurs occupations quotidiennes. Ils continuaient comme si de rien n'était, malgré le départ de Dakota et les interférences agaçantes sur leurs réseaux d'alimentation. Heureusement, cette énergie n'était pas essentielle à leur survie, même si elle leur rendait l'existence plus douce. Dans l'idéal, lorsqu'ils avaient été avertis, les Augmentés auraient dû abandonner les tâches les moins importantes et se placer à des postes de surveillance dans tout le *Zanzibar*, mais surtout près des zones vulnérables de son enveloppe, pour être prêts à intervenir si un des morceaux de la coque extérieure se brisait. Aucun d'entre eux ne se rappelait directement le premier déplacement, celui qui avait emmené le *Zanzibar* – ou plutôt cette partie du *Zanzibar* – de l'orbite de Creuset jusqu'à celle de Paladin, à d'innombrables années-lumière de là. Mais dans la communauté des Augmentés, les réminiscences directes n'étaient

qu'une infime partie du tableau plus vaste que formait le Souvenir. Tous connaissaient la violence de cet événement et les pertes terribles en vies augmentées et humaines qui en avaient découlé. Ils se rappelaient tous les jours difficiles qui avaient suivi, tandis que les survivants tentaient de faire de ce fragment brisé un foyer qui pourrait les maintenir en vie. Puis les jours difficiles s'étaient transformés en semaines, en mois et en années. Des échecs cuisants, des ratés éprouvants. Le pire ne passa que lorsque Dakota arriva jusqu'à eux et, encore, tout n'alla pas mieux du jour au lendemain.

Loin de là.

Mais ils avaient survécu et trouvé une certaine stabilité. Quelle que soit l'issue de ce nouvel événement, Memphis était persuadé qu'ils y parviendraient de nouveau : malgré les difficultés et le temps que cela prendrait. Sa génération ne briserait pas la continuité du Souvenir, pas plus que la suivante.

En fait, ce déplacement ne fut pas du tout violent. Cette fois, tout le *Zanzibar* fut emporté, ne laissant aucune trace – à l'exception des miroirs, qui étaient trop loin pour être pris par l'événement – dans l'orbite de Paladin. Mais Memphis comprit qu'il s'était passé quelque chose. Sous les coussinets de ses pattes, il sentit le monde trembler comme un gong que l'on aurait frappé. Il y eut un gros choc, puis plusieurs minuscules vibrations de plus en plus petites. De la poussière tomba des plafonds ; l'eau trembla dans les cuvettes ; la structure du monde poussa un unique grognement ennuyé ; puis tout redevint calme.

Et ils se retrouvèrent ailleurs.

Au début, évidemment, Memphis n'eut aucune idée de l'endroit où ils étaient. Dans sa dernière transmission urgente depuis le *Brise-Glace*, durant les ultimes minutes avant l'événement, Dakota les avait prévenus qu'ils pouvaient s'attendre à se retrouver autour d'une autre étoile, dans un autre système solaire : mais elle ne pouvait pas être plus précise. Aucune idée du type d'étoile, de la sorte de mondes autour desquels ils pourraient aboutir, ni de la distance qu'ils allaient parcourir depuis Paladin. Memphis et ses camarades comprirent vite qu'ils devraient le découvrir d'eux-mêmes.

En étaient-ils capables ?

Certains Augmentés trouvaient Memphis trop lent. Aucun d'entre eux n'était aussi vif que Dakota, certes. Mais parmi ses subordonnés, il y avait bien des Augmentés qui étaient plus rapides, qui maîtrisaient beaucoup mieux le langage que lui. Les mots ne lui venaient pas aussi facilement qu'à d'autres. Mais cette faiblesse ne devait pas cacher sa force intérieure. Il comprenait tout aussi bien que chacun d'entre eux, et même s'il n'était pas le meilleur pour exprimer les idées qui prenaient forme dans sa tête, il ne doutait pas de ses propres capacités. Il avait bien servi Dakota et elle lui avait confié son monde. Lorsqu'il avait reçu l'ordre de se débarrasser des corps des Amis qui ne pouvaient pas être réveillés, il avait parfaitement compris ses intentions. Elle n'était pas une meurtrière, et lui non plus. Et comme elle lui avait alors fait confiance, il se sentait redevable, alors même qu'il était certain qu'il ne reverrait jamais la matriarche.

Il se montrerait à la hauteur. Pour commencer, ils ne s'occuperaient pas de ce qui se trouvait dehors. Cela pouvait attendre. Dans les heures qui suivirent l'événement, il y avait bien assez de travail pour s'assurer que leur foyer s'en était tiré sans trop de dégâts et que les Augmentés étaient bien au courant de leur brusque changement de situation. Memphis mit son point d'honneur à en prévenir le plus possible en personne, mais il dut vite s'en remettre à des subordonnés qu'il envoya dans les dédales et les tunnels relayer la nouvelle.

Privé des miroirs, le *Zanzibar* fonctionnait encore avec l'alimentation de secours. Ils pouvaient tenir ainsi quelque temps, mais sur le long terme, les Augmentés avaient besoin que le ciel brille. Memphis savait que les miroirs avaient été fabriqués à partir de morceaux récupérés à l'intérieur du *Zanzibar* et ingénieusement assemblés à la hâte. Les Augmentés n'auraient jamais pu le faire seuls à l'époque, mais les temps avaient changé. Ils avaient beaucoup appris, notamment qu'ils n'avaient pas besoin des ordres ou de la permission des humains pour diriger leur propre monde. Memphis désignerait les Augmentés les plus intelligents pour fabriquer de nouveaux miroirs. Ils y parviendraient, il en était persuadé. Heureusement, il leur restait de l'eau et de la nourriture en abondance. Après des siècles d'occupation, quelques années ne suffiraient pas aux murs de pierre du *Zanzibar* pour perdre toute la chaleur accumulée, même loin de l'éclat d'une étoile. L'essentiel était sauf. Les Augmentés pouvaient vivre et s'occuper de leurs problèmes de façon méthodique. Ils feraient ce qu'ils avaient toujours fait : poser précautionneusement une patte devant l'autre.

Une fois que Memphis se fut assuré de bien avoir les choses essentielles en main – *en trompe* : il s'efforçait de cesser de parler comme un humain et y parviendrait un jour –, lorsqu'il eut tout *en trompe*, il s'autorisa à essayer de découvrir où ils étaient arrivés.

Memphis organisa une petite expédition. Ils traversèrent les tunnels périphériques jusqu'à l'un des points d'amarrage dotés de fenêtres.

Le *Zanzibar* tournait toujours. Il n'avait cessé de le faire durant le déplacement, ce qui expliquait la pesanteur dans ses salles. La vue changeait sur le même rythme régulier que Memphis avait toujours connu. Jusqu'aux récents événements, les seules choses visibles par la fenêtre étaient Paladin avec ses roches, son absence d'air et son unique Mandala. Il s'était depuis longtemps habitué à la présence de Gliese 163, mais l'étoile était toujours trop éloignée pour offrir autre chose qu'une source abstraite de lumière.

Désormais, une lumière plus forte et plus éclatante, bien plus bleue et violente, traversait les couches de verre éraflées et couvertes d'impacts.

— Pas besoin d'autant de miroirs qu'avant, annonça Memphis.

Peut-être même qu'il ne leur en faudrait pas du tout. La lueur l'obligea à plisser les yeux. Il n'avait presque jamais eu à le faire avant, et que ce vieux réflexe fonctionne encore aussi bien était donc rassurant. Leur nouveau soleil était plus chaud et plus bleu que l'ancien, et il paraissait plus gros. Il leva la trompe pour se donner un point de comparaison. Il ne pouvait pas cacher le disque de sa nouvelle étoile bleue, alors qu'il n'avait jamais eu aucun problème à voiler Gliese 163.

Il y avait également un monde, autour duquel ils tournaient. Difficile d'estimer sa taille, il leur faudrait davantage de temps pour faire ce genre de mesures. Mais il était sphérique, d'un vert éclatant et doté de petites taches qui ne lui paraissaient pas provenir de processus entièrement naturels. Au-delà de la courbure de l'horizon de ce nouveau monde, il y en avait un autre, plus grand, et, pris d'un certain vertige, Memphis comprit que, tout comme le *Zanzibar* tournait autour de cette planète, celle-ci n'était que la lune d'une planète plus grosse.

Il y avait beaucoup d'éléments à explorer ici, de quoi occuper l'esprit des Augmentés.

Memphis découvrit alors quelque chose : un objet noir qui glissait devant la surface à motifs du monde vert. Il crut d'abord qu'il se trouvait à la surface de la planète, mais lorsque leurs angles respectifs divergèrent, il vit que l'objet noir

était loin au-dessus, peut-être lui aussi sur sa propre orbite. Il s’agissait d’une surface aplatie à six côtés et accueillant un autre Mandala.

L’objet noir ressortait clairement devant le vert de la planète, mais Memphis le perdit de vue dès qu’il s’en écarta. Néanmoins, il y en avait un autre. Il suivait le premier, puis un troisième arriva comme s’ils entouraient le monde vert telles des perles sur un collier.

Cet endroit avait donc plusieurs Mandalas. Le *Zanzibar* était venu d’ailleurs jusqu’ici grâce à l’un d’eux ; d’ici, ils pourraient sans doute aller en d’autres lieux.

S’ils le souhaitaient.

Le soleil bleu cachait les étoiles, mais lorsque le *Zanzibar* s’en détourna, les yeux habitués à la lumière de Memphis en distinguèrent tout de même quelques-unes. Il n’avait jamais examiné les formes des astres, les motifs et les constellations qu’ils formaient, mais son intuition, troublée, lui indiqua que ces configurations n’étaient pas du tout familières, même à ceux qui s’étaient installés sous les cieux étrangers de Paladin. Quelle distance avaient parcourue les Augmentés ?

Était-ce important ? Les Augmentés étaient les Augmentés. Ce foyer était le leur, où qu’il les emmène.

À cet instant, tandis que le *Zanzibar* se tournait de nouveau vers le monde vert, il remarqua du mouvement. Il s’agita, d’abord inquiet, puis comprit qu’il valait mieux que ses subordonnés ne le voient pas perturbé. Il immobilisa donc ses oreilles et adopta une posture calme.

— Des visiteurs.

De petits objets dorés traversaient l’espace vers le *Zanzibar*. Ils arrivaient en plusieurs files, comme des fourmis, par dizaines, convergeant de plusieurs directions, doubles sphères minuscules dotées de nombreux appendices dorés. Il était impossible de déterminer d’où ils provenaient : le monde vert, les Mandalas en orbite ou la planète plus grosse au-delà ? Ils voulaient peut-être du mal au *Zanzibar* et à ses habitants, surpris et inquiétés par la brusque arrivée de ce rocher à la forme étrange. Mais il fallait être plus charitable et supposer qu’ils étaient inoffensifs, pour l’instant en tout cas.

Ils arriveraient bientôt. Memphis se dit qu’il serait peut-être plus prudent de réveiller certains amis, de voir comment les humains réagiraient face à ces émissaires dorés. Le moment venu, décida-t-il, il le ferait. Les humains possédaient une partie du *Zanzibar*, après tout : ils devraient tous se partager l’endroit quelque temps.

Mais pour l’instant, rien qu’un moment, les Augmentés n’avaient besoin de personne.

Remerciements

Merci aux éditeurs qui ont participé à cette trilogie durant sa longue gestation : Jo Fletcher, Simon Spanton et Gillian Redfearn au Royaume-Uni, et Ginger Buchanan, Lisa Rogers et Diana Gill aux États-Unis, ainsi que tous les employés formidables d'Orion, notamment (mais pas seulement !) Charlie Panayiotou, Marcus Gipps et Krystyna Kujawinska qui ont travaillé sur la commercialisation de mes livres et les ont aidés à trouver un public, à la fois ici et ailleurs. Merci également à mon agent, l'infatigable Robert Kirby, pour son enthousiasme et son soutien sans borne au cours des six longues années qu'il m'a fallu pour écrire ces romans, et aux lecteurs qui m'ont suivi de la Terre jusqu'aux océans de Poséidon.

Alastair Reynolds est né à Barry, dans le sud du pays de Galles. Un doctorat d'astronomie en poche, il a travaillé comme astrophysicien pour l'Agence spatiale européenne avant de devenir écrivain à plein temps. Nommé à deux reprises au prix Arthur C. Clarke, il a remporté le prix de la British Science Fiction Association en 2001. *Dans le sillage de Poséidon* est la conclusion de sa nouvelle trilogie.

Du même auteur, chez Bragelonne, en grand format :

Les Enfants de Poséidon :
1. *La Terre bleue de nos souvenirs*
2. *Sous le vent d'acier*
3. *Dans le sillage de Poséidon*

Chez Milady, en grand format :

Doctor Who :
La Moisson du Temps

Chez Milady, en poche :

Les Enfants de Poséidon :
1. *La Terre bleue de nos souvenirs*
2. *Sous le vent d'acier*

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

Les Inhibiteurs :
1. *L'Espace de la révélation*
2. *La Cité du gouffre*
3. *L'Arche de la rédemption*
4. *Le Gouffre de l'absolution*

La Pluie du siècle

Janus

Diamond Dogs, Turquoise Days (recueil de nouvelles)

www.bragelonne.fr

Collection Bragelonne SF dirigée par Tom Clegg

Titre original : *Poseidon's Wake*

Originellement publié en Grande-Bretagne par Gollancz,
une maison d'édition de Orion Publishing Group Ltd.

Photographie de couverture : Dominic Harman

ISBN : 979-10-281-0314-9

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr